@

HISTOIRE GÉNÉRALE DE LA CHINE

ou

ANNALES DE CET EMPIRE

Traduites du TONG-KIEN-KANG-MOU

par le Père
Joseph-Anne-Marie DE MOYRIAC DE MAILLA,
Jésuite français, missionnaire à Pékin

TOME II

à partir de :

HISTOIRE GÉNÉRALE DE LA CHINE

ou ANNALES DE CET EMPIRE,

traduites du TONG-KIEN-KANG-MOU, par le feu père Joseph-Anne-Marie DE MOYRIAC DE MAILLA (1669-1748), jésuite français, missionnaire à Pékin,

publiées par M. l'Abbé GROSIER, et dirigées par M. Le Roux DES HAUTESRAYES, Conseiller-Lecteur du Roi.

Ouvrage enrichi de figures & de nouvelles cartes géographiques de la Chine ancienne & moderne, levées par ordre du feu empereur Kang-hi, & gravées pour la première fois.

A Paris (1777-1783), chez
- Ph.-D. Pierres, Imprimeur du Grand-Conseil du Roi, & du Collège Royal de France, rue Saint-Jacques, &
- Clousier, Imprimeur-Libraire, rue Saint-Jacques.

TOME DEUXIÈME, 1777.

mise en mode texte par
Pierre Palpant

www.chineancienne.fr

TABLE DES MATIÈRES

966. Mou-ouang — 946. Kong-ouang — 934. Y-ouang — 909. Hiao-ouang — 894. Ye-ouang — 878. Li-ouang — 827. Siuen-ouang — 781. Yeou-ouang — 770. Ping-ouang — 719. Huan-ouang — 696. Tchuang-ouang — 681. Hi-ouang — 676. Hoei-ouang — 651. Siang-ouang — 618. King-ouang — 612. Kouang-ouang — 606. Ting-ouang — 585. Kien-ouang — 571. Ling-ouang — 544. King-ouang — 519. King-ouang — 475. Yuen-ouang — 468. Tching-ting-ouang — 440. Kao-ouang — 425. Ouei-lie-ouang — 401. Ngan-ouang — 375. Lie-ouang — 368. Hien-ouang — 320. Chin-tsing-ouang — 314. Nan-ouang. — 255. Tcheou-kiun.

IVe DYNASTIE. LES TSIN

249. — 246. Tsin-chi-hoang-ti — 210. Eulh-chi-hoang-ti

Ve DYNASTIE. LES HAN

[Lutte pour l'empire]. — 202. Kao Hoang-ti. — 194. Hiao-hoei-ti. — 188. Liu-heou. — 179. Hiao-ouen-ti. — 156. Hiao-king-ti.

SUITE DE LA IIIe DYNASTIE DES TCHEOU

@

p.001 **966.** Mou-ouang au retour de son expédition honteuse, commença à rentrer en lui-même, & à se repentir de n'avoir pas suivi les conseils de ses ministres. Il vit que la négligence qu'il avait eue jusque-là dans le gouvernement, avait causé beaucoup de désordre ; que les princes ne venaient presque plus lui rendre leurs hommages aux temps accoutumés ; qu'ils paraissaient ne pas respecter la majesté impériale & p.002 qu'il était à craindre que, se rendant peu à peu indépendants, ils n'eussent des vues contraires au repos public. Les peuples, qui suivent ordinairement l'exemple de ceux qui les gouvernent, n'avaient plus la même attention à observer les cinq sortes de devoirs, & à pratiquer la vertu ; on ne voyait presque plus qu'on fît cas dans l'empire, des sages règlements & des lois de Ouen-ouang, & de Vou-ouang. Ce prince y fut sensible ; il reprit en main le gouvernement qu'il avait négligé si longtemps ; & pour s'y comporter avec succès, il tint plusieurs conseils avec ses ministres, auxquels il proposa ses vues dans un discours intitulé *Chi-ki*, qui s'est perdu par le malheur des temps [1].

952. La cinquantième année de son règne & la centième de son âge, sentant ses forces diminuer considérablement, il voulut laisser à la postérité une marque du zèle qu'il avait pour le bien de l'empire, par un règlement sur l'administration de la justice à l'égard des criminels : il chargea Sin-heou de le publier & de le faire observer dans tout l'empire. Ce règlement était conçu en ces termes [2] :

---

[1] Lieu-king. Tso-chi. Tsien-pien. Y-tcheou-chou.

[2] *Chu-king*, chap. *Liu-hing*. Si on compare la paraphrase de ce chapitre par le P. de Mailla avec la traduction du P. Gaubil, on trouvera beaucoup de différence. Le *Chu-king* est d'un style si serré, si laconique & si ancien, que les Chinois ne l'entendent qu'à l'aide des interprètes : j'aurais pu profiter de cette traduction pour donner une nouvelle version qui n'aurait ressemblé ni à l'une ni à l'autre, mais je me suis bien gardé de suivre l'exemple de la plupart des éditeurs, & j'ai pensé qu'on devait ne point altérer un texte, paraphrasé ou non, donné par un homme qui a vieilli dans l'étude de la langue chinoise, & ne pas mettre sur son compte les fautes qu'on peut faire. *Éditeur*.

« C'est la nécessité seule qui a obligé les princes à se servir des supplices pour punir les criminels. Les lois qui les p.003 concernent ont commencé à être mises en usage sur la fin du règne de Hoang-ti, en la personne de Tchi-yeou. C'est lui, qui, par sa révolte, se séparant du peuple fidèle, se laissa emporter à ses mauvaises inclinations. Sous un extérieur de vertu il cachait l'âme la plus noire ; son cœur n'était enclin qu'à l'injustice, à la fourberie, au vol & au libertinage. C'est pour punir un homme de ce caractère que les supplices ont commencé : ne le méritait-t-il pas ? Les peuples de Miao, en suivant un si pernicieux exemple, vivaient, au temps de Yao, comme des gens privés de raison. Ce fut alors qu'on régla les cinq différents supplices. Plusieurs innocents avaient été tués ou blessés dangereusement, & delà sont venues les lois qui condamnaient les coupables à avoir le nez ou les oreilles coupés, à être mutilés comme les eunuques, ou à être marqués honteusement au visage ; mais ces lois n'ont pas toujours été observées avec une égale exactitude.

Comme le prince de Miao n'avait nul principe de vertu, son peuple demeurait toujours plongé dans la barbarie, & loin de se civiliser, il ne faisait aucun cas de la raison ; il n'avait que des pensées de révolte, & ne connaissait point la fidélité ; son cœur n'était occupé qu'à chercher à tromper adroitement, & à se jouer de la bonne foi de ses voisins : nulle vérité, nulle sincérité, ni dans ses paroles ni dans ses actions. Les prisons ne suffisaient pas pour contenir ceux qu'on arrêtait ; les rues étaient rougies du sang de ceux qu'on faisait mourir, & la plupart protestaient de leur innocence devant le trône du Souverain Tien (le Ciel) ; ils lui adressaient leurs plaintes, & criaient amèrement contre l'injustice. Le Chang-ti, à qui rien n'est caché, ne p.004 voyait parmi eux aucun vestige de vertu ; il n'y apercevait que meurtres & brigandages. L'empereur, indigné du mauvais exemple que donnaient ces peuples, résolut de les détruire & d'exterminer leur prince.

Après cela, il ordonna à Tchang (issu de l'empereur Chao-hao), & à Li (descendant de l'empereur Tchuen-hio), de fixer les usages qui se devaient pratiquer, soit par rapport au civil, soit par rapport au culte religieux ; ils s'acquittèrent l'un & l'autre de leurs emplois avec tant de succès, qu'il n'y avait aucun officier qui ne fût parfaitement instruit de ses obligations, & qui ne les remplît exactement en secourant avec un soin particulier les malheureux, les veuves & les orphelins.

L'empereur Chun interrogeant le peuple sur les mœurs de San-miao, il n'y eut personne qui ne l'accusât hautement & ne blâmât sa conduite : alors ce sage prince se servit de la justice dont il était le dépositaire pour le châtier sévèrement, & par là il se fit craindre. Mais il n'en vint à cette extrémité qu'après avoir fait connaître clairement les crimes du coupable, & il prouva par cette conduite combien il était éclairé.

Après que Chun eut puni San-miao comme il le méritait, il chargea trois sages, Pe-y, Yu & Ki, de la conduite de son peuple, sur lequel ils répandirent mille bienfaits ; Pe-y, en l'instruisant des cinq sortes de devoirs, le garantit des supplices destinés aux malfaiteurs. Yu, par ses travaux immenses, entrepris pour l'écoulement des eaux & pour prévenir de pareilles inondations, lui sauva la vie, en la mettant à couvert des dangers qui la menaçaient. Enfin Ki lui apprit à cultiver la terre & lui fournit les moyens p.005 de se pourvoir des grains nécessaires à sa subsistance. C'est véritablement aux soins de ces trois grands hommes que le peuple dut son salut.

Kao-yao, chargé de punir les criminels, avait le talent d'inspirer aux peuples tant de respect pour les bonnes mœurs, qu'il les mettait par là hors de danger d'éprouver la rigueur des supplices ; quand ceux qui sont en place savent se faire respecter par leurs vertus, & que ceux dont ils se servent sont assez

éclairés & assez droits pour conduire les peuples dans le bon chemin, rarement trouvera-t-on quelqu'un qui ne s'applique à fuir le mal. Il dépend donc de ceux qui sont chargés des affaires du tribunal des crimes, d'instruire le peuple & de l'aider dans la pratique de ses devoirs.

Deux choses sont cause que ceux qui sont chargés de punir les crimes s'acquittent mal de cette pénible fonction ; tantôt ils redoutent leur emploi & restent loin des obligations qu'il leur impose ; tantôt ils agissent avec trop d'autorité, & s'imaginent n'en jamais faire assez, lors même qu'ils en font trop ; ils annoncent par là qu'ils manquent de discernement. S'ils considéraient qu'ils tiennent la place du Ciel, ils sauraient qu'ils n'ont de pouvoir qu'autant qu'il leur en donne, que la vie & la mort dépendent uniquement de lui, & que se comporter autrement, ce n'est pas recevoir du Ciel cette autorité, c'est l'usurper.

O vous ! gouverneurs et officiers des provinces, dépositaires de la justice, le Ciel ne vous nourrit-t-il pas pour l'exercer en sa place ? Si vous cherchez un modèle à imiter, ne l'avez-vous pas dans Pe-y ? Et si vous demandez un exemple à éviter, ne l'avez-vous pas dans la personne de p.006 San-miao ? Lorsque les peuples avaient quelques différends ensemble, & qu'ils s'accusaient mutuellement, incapable d'examiner le fond des affaires, quoiqu'il fût aidé des conseils des sages, il excédait toujours, soit d'un côté, soit d'un autre, les bornes de la justice & de l'équité ; ce n'était que la considération du rang des personnes, ou leurs richesses qui réglaient ses jugements, & les innocents portaient le plus souvent la peine & le châtiment. Le Chang-ti, irrité de ne trouver nulle justice dans San-miao, se servit de Chun pour le punir & en éteindre entièrement la race.

Vous tous, qui que vous soyez, mes parents, mes frères, mes enfants, grands & petits, soyez attentifs à ce que je vous dis :

c'est un ordre de la dernière importance. Il n'y a aucun jour auquel vous ne deviez travailler à vous procurer la paix & le bonheur ; ne le pas faire, c'est s'exposer à un repentir qui devient presque toujours inutile. C'est moi seul que le Tien a chargé de diriger le peuple. Si je fais des fautes, c'est que je suis homme : c'est une raison qui doit encore vous engager plus fortement à m'aider, conformément aux ordres du Ciel ; vous ne devez pas vous en rapporter aveuglément à mon avis ; si j'incline à punir, vous ne devez pas pour cela être du même sentiment ; & si je veux pardonner, vous ne devez pas opiner aussitôt à la clémence ; mais vous devez suivre, avec respect, ce que les lois enseignent sur les cinq sortes de châtiments, & sur les trois vertus, de droiture, de rigueur & de douceur : c'est par cette sage conduite que vous me comblerez de joie, & que vous procurerez une paix solide à mon peuple.

Qui que vous soyez, je veux vous apprendre une p.007 manière équitable de punir. Quels sont ceux que vous souhaitez le plus vous rendre favorables ? Ne sont-ce pas les ministres de la justice ? Que respectez-vous dans la justice ? Ne sont-ce pas les lois qui vous traduisent à son tribunal ? Et si vous y êtes conduits, toutes vos pensées ne se portent-elles pas à chercher les moyens de vous tirer d'affaire ? Quand on a confronté les parties, il faut recoller ce qui a été dit, avec les cinq sortes de supplices déterminés par la loi. Si la chose est claire & évidente, il faut que la loi soit exécutée ; mais si après un examen suffisant, le crime n'en pas certain, il faut alors user ou de l'une des cinq sortes de punitions pécuniaires, ou renvoyer les coupables absous, suivant les cinq manières établies par les lois. Les faux jugements viennent ordinairement de cinq sources qui empêchent de découvrir la vérité : l'une est la trop grande autorité de ceux qui sont en charge ; cette autorité remplit de crainte les accusés ; ils n'osent disputer contre leurs juges. La seconde est que les accusés craignent souvent de dire la vérité, de

peur de s'attirer quelque vengeance, pire encore que le mal présent. La troisième, c'est qu'on prête trop facilement l'oreille aux femmes, & qu'on les écoute plutôt que la raison & la justice. La quatrième, c'est qu'on se laisse corrompre par argent. Enfin, la cinquième, c'est qu'on n'a pas assez de lumières pour distinguer le vrai du faux, & qu'on ne veut pas l'avouer. Vous devez cependant savoir que quoique ces causes soient différentes entr'elles, le mal qui résulte d'un mauvais jugement est toujours le même ; ainsi soyez sur vos gardes, & ne jugez jamais qu'après avoir donné tous vos soins à l'examen de la cause.

Lorsque le crime est évident, il faut le punir ; s'il est p.008 douteux, il faut agir en faveur du criminel & lui pardonner ; si le plus probable est contre l'accusé, il faut alors avoir égard aux circonstances & juger. N'écoutez point ce qui est étranger à l'affaire, & en tout, craignez que le Ciel ne vous fasse sentir sa vengeance. Quoique j'aie dit qu'il fallait pardonner au criminel, lorsque le crime était douteux, il faut cependant avoir égard à la qualité du crime dont il s'agit : par exemple, ceux qui sont accusés d'un crime qui exigerait le châtiment d'être marqué au visage, si la chose est douteuse, on peut commuer leur peine en une amende pécuniaire de six cents *taëls* ; s'ils devaient avoir le nez coupé, à deux cents *taëls* ; s'ils devaient avoir le pied coupé, à cinq cents *taëls* ; s'ils devaient être faits eunuques, à six cents *taëls* ; enfin, s'ils devaient être jugés à mort, il faut les condamner à une amende de mille *taëls*, & les renvoyer absous. Ces commutations de peines étaient autrefois un peu différentes. Il est très difficile de donner sur cela des règles certaines. La sagesse & les soins d'un juge doivent y suppléer.

Lorsqu'un homme s'est rendu coupable d'un crime du premier chef, s'il n'a pas eu la malice & l'intention de le commettre, il faut suivre à son égard la voie de douceur ; mais si le crime est le fruit

d'une volonté réfléchie, il faut agir selon la rigueur des lois. La rigueur ou la douceur dans l'exécution des lois dépendent de ceux qui sont en place ; ils doivent se conformer aux circonstances présentes, & peser s'il convient ou ne convient pas d'user d'indulgence ou de rigueur ; nous avons des règles qu'il faut suivre, et des préceptes dont on ne doit jamais s'écarter.

Tout criminel, quoiqu'il n'ait pas commis un crime capital, p.009 se trouve toujours dans un état triste & pénible ; il ne faut point lui donner de ces juges qui ne savent terminer une affaire qu'en usant de paroles artificieuses ; il faut choisir des gens pleins de droiture, qui ne cherchent que la vérité. Soyez attentifs à ceux qui refusent d'avouer leurs crimes ; souvent ce qu'on n'obtient pas d'abord, on l'obtient ensuite : que la crainte & la bonté soient les fidèles compagnes de vos jugements ; faites voir à tout le monde que vous vous attachez à l'esprit des lois écrites dans nos livres, & alors vous ne vous écarterez pas des règles de la vraie justice. Lorsque vous aurez jugé, tenez-vous-en à ce que l'empereur prononcera, suivez-le exactement, soit qu'il ait pris la voie de douceur, soit qu'il ait suivi la rigueur des lois.

Vous qui m'écoutez, apprenez à user de la plus grande circonspection : pour, moi, je l'avoue, je ne parle sur cette matière que saisi de crainte & pénétré de respect pour la justice : elle est fondée sur la vertu ; le Ciel, pour aider les hommes à l'embrasser, a établi des peines afin de les contenir dans les bornes de leurs devoirs. Quand on écarte les paroles artificieuses, fausses & déguisées, & qu'on prend le juste milieu, qui seul peut procurer la paix au peuple, il est facile d'administrer la justice. Il faut prendre garde de ne pas suivre son inclination qui porterait à pencher d'un côté plutôt que de l'autre. Les richesses qui viennent de l'administration de la justice ne sont pas un trésor, le plus souvent elles ne servent qu'à accumuler crimes sur crimes, &

à conduire enfin au dernier des malheurs. Rien de plus terrible & de plus à craindre que la rigueur des supplices ; ce n'est pas que le Ciel ne soit infiniment bon, mais c'est que l'homme p.010 mérite cette sévérité, lorsqu'il va contre ses ordres. Si le Ciel n'usait pas de cette rigueur, que de maux ne verrions-nous pas dans le monde, & comment pourrait-on espérer de le gouverner !

Pour vous, qui devez me succéder, le plan de conduite que vous devez vous proposer pour l'avenir, c'est de faire régner la vertu dans l'empire. Vous n'y parviendrez qu'en discernant clairement le vrai du faux. Les sages, nos prédécesseurs, ont mérité des louanges infinies pour les soins qu'ils se sont donnés dans l'administration de la justice ; ils ont encore mérité une félicité sans bornes. Gouverneurs, princes de l'empire ! recevez ces instructions de votre maître ; & dans le gouvernement des peuples qui vous sont confiés, ayez toujours à cœur la bonne administration de la justice.

Ce règlement, contenu dans le chapitre *Liu-hing* du livre classique *Chu-king*, fut la dernière chose que fit Mou-ouang pour réparer, en quelque sorte, le mal qu'avait produit sa conduite passée. **947.** Il occupa le trône pendant cinquante-cinq ans, & mourut à Tsi-kong âgé de cent quatre ans [1].

La quatorzième année de son règne, le prince de Lou, Ouei-kong, mourut sans gloire, mais paisible dans sa principauté. Il laissa pour successeur son fils Li-kong, qui la posséda trente-sept ans en paix ; mais à sa mort, qui arriva à la cinquante-unième année du règne de Mou-ouang, les peuples de la principauté de Lou refusèrent de lui obéir & de le reconnaître pour leur souverain : ils choisirent à sa place Hien-kong, frère de Li-kong.

[1] Sse-ki. Tço-kieou-ming.

KONG-OUANG

@

p.011 **946**. Kong-ouang, fils de Mou-ouang, était déjà âgé de soixante-douze ans quand il monta sur le trône : comme l'empire était en paix, les commencements de son règne furent assez heureux ; mais une partie de chasse qu'il fit, la troisième année de son règne, sur les bords de la rivière King-ho, fit beaucoup de tort à sa réputation. Kang-kong, gouverneur de Mie, avait suivi l'empereur dans cette partie de plaisir. Ce gouverneur avait trois filles parfaitement belles & bien faites ; dès qu'elles surent que leur père avait suivi l'empereur, elles voulurent aller le rejoindre. Leur mère, qui avait quelque pressentiment de ce qui arriverait, chercha à les en détourner.

— Je crains, leur dit-elle, que vous ne vous attiriez bien des malheurs ; celui de vous perdre n'est pas le moins à redouter.

Mais ces filles, qui n'avaient pas vu leur père depuis longtemps, persistèrent dans leur résolution & partirent de Mie. Dès que leur père sut leur arrivée, il ne voulut point les voir qu'elles n'eussent salué auparavant l'empereur ; & lui-même, sans faire beaucoup d'attention aux suites que cette entrevue pourrait avoir, fut annoncer à ce prince que ses trois filles venaient pour lui offrir leur respect.

Ces trois filles s'étant rendues le lendemain sur le bord de la rivière King-ho, leur père fit si bien en sorte qu'elles se trouvèrent sur le passage de l'empereur, à qui il les présenta lui-même. Kong-ouang s'arrêta, leur dit peu de paroles ; mais frappé de leur beauté, il demeura inquiet & rêveur le reste du voyage. Kang-kong qui s'en aperçût, vit, mais trop tard, la faute qu'il avait faite, & pour sauver l'honneur de p.012 ses filles, il les envoya secrètement chez un de ses parents, hors du gouvernement de Mie.

L'empereur fut un an entier sans s'expliquer sur l'effet qu'avait produit dans son cœur la première vue des filles de Kang-kong ; mais enfin ne

pouvant effacer l'impression qu'elles avaient faite sur lui, & bien persuadé que Kang-kong ne les lui céderait qu'autant qu'il y serait forcé, il envoya des gens, sous main, à la ville de Mie, avec ordre de les enlever & de les lui amener. Ces émissaires se rendirent à Mie, & s'informèrent adroitement où elles pouvaient être : ils cherchèrent partout, mais inutilement ; jamais ils ne purent découvrir leur retraite. Ils en firent leur rapport à l'empereur, qui jugeant de là que son dessein était connu, entra dans une si terrible colère, que ne consultant que la vengeance & sa passion, il envoya des troupes à Mie pour détruire cette ville de fond en comble, & cet ordre barbare fut exécuté avec tant de dureté, qu'il n'en resta pas les moindres vestiges.

Dès que la colère de Kong-ouang se fut calmée, il reconnut sa faute, & tâcha de la réparer en donnant des secours aux habitants de Mie ; mais l'histoire ne dit point de quelle nature étaient ces secours. Quoi qu'il en soit, sa conduite, depuis ce temps-là, fut celle d'un bon prince qui cherche à conserver la paix dans ses États. Il ne régna que douze ans, & mourut paisiblement à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, laissant l'empire à son fils [1].

[1] Nien-y-sse. Sse-ki. Coue-yu. Tchin-gin-si.

Y-OUANG

@

p.013 **934.** Y-ouang était d'un esprit fort médiocre, & n'avait aucune des qualités nécessaires pour posséder un trône, où il n'était monté que parce qu'il était fils de Kong-ouang. La première année de son règne il transporta sa cour à Hoai-li, ce qui mécontenta les grands & le peuple. Si à Hoai-li il avait paru du moins s'occuper du gouvernement, il aurait pu couler des jours tranquilles ; mais comme il n'y donnait aucun soin, les poètes de ce temps-là firent des vers contre lui, pour tâcher de le tirer de l'assoupissement où il paraissait plongé. Dans les commencements ils s'y prirent avec quelque ménagement, persuadés que la honte de se voir critiqué, même par le petit peuple, dans la bouche duquel on avait soin de mettre ces vers, lui ferait faire quelques réflexions utiles à l'État ; mais comme on vit que ces ménagements ne servaient de rien, les satires les plus sanglantes contre lui se répandirent dans toutes les provinces de l'empire, sans que le prince, qui en était l'objet, parût s'en émouvoir. C'est ainsi qu'il passa tout son règne, qui fut de vingt-cinq ans, sans gloire, sans honneur, méprisé de tous ses sujets, après avoir ouvert, par sa conduite, le chemin à l'audace & à la licence des écrits, en laissant prendre aux poètes la liberté de satiriser leur maître : exemple pernicieux, qui n'a que trop été suivi dans la suite. Il mourut à l'âge de cinquante ans, & il eut son frère puîné pour successeur [1].

[1] Ta-ki. Sse-ki. Tcien-pien. Nien-y-sse.

HIAO-OUANG

@

p.014 **909.** Hiao-ouang était frère de Y-ouang, de même père, mais non de même mère ; il n'était son puîné que de quelques mois. A la mort de son frère il se trouvait déjà dans sa cinquantième année. Comme les enfants de Y-ouang étaient encore assez jeunes, & que d'ailleurs Hiao-ouang par son naturel impérieux avoir pris beaucoup d'ascendant sur ses neveux, il ne lui fut pas difficile de leur enlever le sceptre, d'autant plus qu'il avait eu soin de se faire un parti assez considérable pour contrebalancer le parti contraire qui aurait voulu s'opposer à son élévation ; mais comme les enfants de Y-ouang n'osèrent pas défendre leurs droits contre leur oncle, Hiao-ouang s'empara du trône sans éprouver la moindre opposition.

L'empire avait déjà commencé, sous ses deux prédécesseurs, à perdre du lustre que Ou-ouang & ses successeurs lui avaient donné ; mais Hiao-ouang fut la première cause de l'entière destruction de la dynastie des *Tcheou*. Il y avait à Tay-cou, dans la partie occidentale du Chan-si, un certain Fei-tsé, célèbre par son talent pour élever les chevaux : il descendait du fameux Pe-y, qui rendit de si grands services à l'État, sous les règnes de Chun & de Yu ; mais étant déchus peu à peu, ses parents se virent contraints de faire le commerce de chevaux pour pouvoir subsister. Fei-tsé, qui se trouvait alors le chef de cette famille, avait mis tous ses soins à en élever, & il avait pour cela une industrie & une intelligence admirables, que personne dans l'empire ne pouvoir lui disputer [1].

p.015 Hiao-ouang était aussi passionné pour les chevaux ; ses écuries étaient remplies des plus beaux qu'il pût trouver, & comme les meilleurs sortaient des mains de Fei-tsé, Hiao-ouang le fit venir à la cour, & lui donna la charge de gouverneur général de ses écuries. Cette bonne fortune ne fit

[1] Ta-ki. Sse-ki. Tcien-pien. Nien-y-sse.

que fortifier l'inclination de Fei-tsé pour les chevaux : il les exerçait sans cesse, & ne permit à qui que ce fût de les monter sans sa permission, & que sous ses yeux. Ces soins lui gagnèrent tellement le cœur & les bonnes grâces de l'empereur, qu'en récompense de ses services il l'éleva à la dignité de prince, & érigea en principauté le pays de Tsin, qu'il lui donna. Ce furent précisément les descendants de ce Fei-tsé, qui, dans la personne de Tsin-chi-hoang, détruisirent la dynastie des *Tcheou*.

Le Ciel, irrité de la négligence de Hiao-ouang pour les affaires de l'État, donna des signes assez évidents de sa colère, par une grêle d'une grosseur extraordinaire, qui tua quantité de bœufs & de chevaux dans la campagne, & par un hiver si rigoureux qu'il glaça même la rivière Han-kiang, ce qu'on n'avait jamais vu. Ces prodiges auraient dû faire rentrer l'empereur en lui-même ; mais on ne vit aucun changement dans sa conduite jusqu'à sa mort, qui arriva la soixante-cinquième année de son âge, & la quinzième de son règne [1].

[1] Sse-ki. Ou-chouang-hou. Nien-y-sse.

YE-OUANG

@

894. Dès que Hiao-ouang fut mort, les princes & les grands qui avaient souffert impatiemment son usurpation & sa conduite, s'assemblèrent, & proclamèrent d'une voix unanime p.016 Ouang, fils aîné d'Y-ouang, légitime héritier de l'empire. Ye-ouang, que la conduite sévère de Hiao-ouang, à son égard, avait rendu d'une timidité extraordinaire, se voyant élevé sur le trône, ne savait presque quelle contenance y tenir, au point que quand les princes & les grands l'eurent reconnu suivant les usages & les cérémonies ordinaires, Ye-ouang, contre la coutume & l'honneur dû à la majesté impériale, descendit de son trône pour leur rendre le salut. Depuis ce temps-là, les princes n'eurent plus le même respect qu'ils avaient auparavant pour la dignité impériale ; ils commencèrent aussi dès lors à s'arroger des droits qui ne leur appartenaient pas, ce qui occasionna dans la suite, des troubles qui désolèrent l'empire durant plusieurs siècles, par les guerres continuelles que ces princes se firent entr'eux.

891. La troisième année du règne de Ye-ouang, Hoang-fou n'étant point venu le reconnaître, & lui faire hommage comme à son maître, ce prince, revenu un peu de sa timidité, ordonna à Koué-kong de se mettre à la tête des troupes & de se rendre au pays de Jong, dépendant de Tai-yuen, où Hoang-fou était avec son armée, pour l'obliger de gré ou de force à rentrer dans le devoir. Koué-kong partit suivant ses ordres, & rencontra Hoang-fou à Yu-siuen. Il tâcha d'abord de le gagner par des paroles douces & séduisantes ; mais Hoang-fou, qui n'ignorait point la faiblesse du gouvernement, non seulement ne voulut point entendre parler de soumission, mais il exhorta même Koué-kong à suivre son exemple & à se révolter. Koué-kong indigné de la hardiesse de Hoang-fou, se prépara à lui livrer bataille dès le lendemain.

Hoang-fou soutint avec courage l'effort des troupes de p.017 Koué-kong. On se battit de part & d'autre avec toute la bravoure possible ; le combat

s'était engagé dès le point du jour ; à midi on ne voyait point encore à qui demeurerait la victoire : mais alors Hoang-fou, dont l'armée était inférieure à celle de Koué-kong, se voyant attaqué par des troupes fraîches, fut obligé de céder. Il y eut beaucoup de monde de tué des deux côtés ; mille chevaux de Hoang-fou furent pris, & Koué-kong, à son retour, les offrit à l'empereur pour marque de sa victoire [1].

Hoang-fou n'était pas le seul qui pensât à se soulever contre l'empereur & à se rendre indépendant ; plusieurs autres suivirent son exemple ; & si ces petits princes ne se déclarèrent pas d'abord, ce ne fut que pour se mettre mieux en état de soutenir leur indépendance. Le prince de Tchou, appelé Hiong-kiu, fut plus hardi que les autres, & leur donna le signal. Ce Hiong-kiu était un descendant de Ki-hin, qui avait très bien servi sous Ouen-ouang. Tching-ouang, en considération de ses services & de ceux de ses fils & petits-fils, éleva Hiong-ye à la dignité de prince, en lui assignant le pays de Tchou pour sa principauté, & Tan-yang pour sa demeure.

Hiong-kiu avait trois fils, tous trois fort braves, & capables de l'aider dans son dessein ; l'aîné s'appelait Hiong-kong, le second Hiong-hong, le troisième Hiong-tche-tse : il rassembla quantité de troupes, dont il forma une puissante armée, toute composée des peuples qui demeuraient le long de la rivière de Han, & qui ont la réputation d'être les meilleurs soldats. Avec cette armée, il se rendit d'abord p.018 maître de tout le pays de Yong, qui était à l'occident de ses terres : revenant ensuite sur ses pas, il marcha vers l'orient, & s'empara de tout le pays de Yang-yu-en. Pour justifier sa conduite, il fit publier partout qu'on ne devait pas être surpris de ce qu'il venait de faire, qu'originairement il n'était point Chinois, qu'il était de la race des peuples Y, & que par conséquent il était en droit de s'agrandir comme bon lui semblerait, sans qu'on pût l'accuser de révolte. Après cette déclaration, il créa, comme s'il en avait eu l'autorité, son fils aîné prince de Kin-tan ; le second, prince de Ou ; & le troisième, prince de Yuei. Tous ces

[1] Sse-ki. Nien-y-sse. Nan-hiuen. Kin-chi. Tçien-pien. Li-ki.

pays étaient à l'orient de la principauté de Tchou, d'où il avait plus à craindre que de tout autre côté.

L'empereur Ye-ouang vit avec une tranquillité impardonnable la révolte, les progrès & la témérité de Hiong-kiu, & ne fit pas la moindre démarche pour l'arrêter : il ne fut pas plus alarmé de voir un de ses sujets lui enlever le droit de créer des princes, droit qui n'appartient qu'à l'empereur seul. Aussi mourut-il sans gloire & sans honneur, après seize ans de règne, à l'âge de soixante ans, laissant un ferment de révolte qui coûta cher à l'empire [1].

[1] Sse-ki. Tçou-chi-kia. Hou-chi. Hou-chuang-hou.

LI-OUANG

@

878. Li-ouang son fils, était un prince qui ne manquait pas d'esprit ; mais son orgueil insupportable, son naturel soupçonneux, & surtout sa cruauté, effaçaient absolument les bonnes qualités qu'il avait d'ailleurs. Il s'était souvent plaint p.019 de l'insensibilité de son père, surtout à l'égard des princes qui paraissaient peu disposés à la soumission. Dès qu'il fut sur le trône, il voulut y apporter un remède efficace par un excès de sévérité ; & pour faire un exemple qui jetât la terreur dans le cœur des autres, il se saisit par surprise de Pou-tchen, prince de Tsi, descendant de Tsai-kong, & le fit mourir sur d'assez légers soupçons ; mais pour ne pas mécontenter son fils Ho-kang, il l'établit dans la succession de son père. Les peuples de Tsi, irrités de la mort de leur prince, eussent bien voulu la venger ; mais se trouvant trop faibles, ils se contentèrent, pour toute vengeance, de faire contre Li-ouang des vers très injurieux qu'ils répandirent partout.

Hiong-kiu, prince de Tchou, indigné de l'action injuste que Li-ouang venait de faire en montant sur le trône, leva le masque, se déclara indépendant, & rejeta le nom de prince que sa famille avait reçu des empereurs chinois ; il prit le titre de roi, & voulut que ses États portassent le nom de royaume : témérité que Li-ouang jugea à propos de dissimuler, peut-être pour ne pas s'engager dans une guerre dont l'événement eût été fort douteux, principalement à cause des dispositions peu favorables où il savait que les autres princes de l'empire étaient à son égard [1].

867. La onzième année de son règne, les peuples du pays de Hoai, aujourd'hui Hoai-ngan-fou, dans la province de Kiang-nan, entrèrent sur les terres de l'empire & y firent beaucoup de ravages. Sous les règnes d'un Ou-ouang, ou d'un Tching-ouang, ils n'auraient eu garde de remuer ; mais voulant p.020 profiter de la faiblesse du gouvernement, ils jugèrent que, sans

[1] Sse-ki. Tçou-chi-kia.

beaucoup risquer, ils pouvaient s'enrichir des dépouilles de leurs voisins. Li-ouang, pour les obliger à rentrer dans leurs limites, ordonna à Koué-tchong de conduire contre eux les troupes de l'empire. Ce général se mit en marche avec un air de confiance qui semblait l'assurer du succès ; mais ces peuples s'étant réunis en corps d'armée, sous la conduite d'un chef intrépide, l'attendirent de pied ferme, lui livrèrent bataille, la gagnèrent, & obligèrent Koué-tchong de s'en retourner après avoir perdu une bonne partie de ses troupes.

866. L'année suivante Tchin-pé, descendant de Kang-chou, fils de Ouen-ouang, prince de Ouei, mourut. Li-ouang, qui n'était content d'aucun de ces princes, était sur le point de donner à quelqu'une de ses créatures cette principauté, & de l'ôter au fils de Tchin-pé ; mais celui-ci, qui connaissait la passion insatiable de Li-ouang pour l'or, sut si bien le gagner par ce moyen, qu'il le rétablit prince de Ouei.

Comme ce fut proprement sous le règne de Li-ouang que les princes tributaires visèrent à l'indépendance, il est bon de les faire connaître. Hiao-pé, prince de Tsao, dans le Chan-tong, descendant de Chou-tchin, frère de Ou-ouang, mourut la quatorzième année du règne de Li-ouang, & eut pour successeur son fils Yo-pé. Hoei-heou, descendant de Chao-kong, frère de Ou-ouang, succéda à son père dans la principauté de Yen, dans le Pé-tché-li. Ou-heou succéda à Li-heou son père, dans la principauté de Tsai, dans le Ho-nan ; il descendait de Cha-tou, frère de Ou-ouang.

Kien-kong, prince de Tsi, n'avait obtenu cette principauté que par le plus odieux des forfaits. Il était, par sa mère, frère p.021 de Ngai-kong, père de Hou-kong, prince régnant de Tsi. Dévoré d'une ambition extrême de régner, il ne vit aucune autre voie pour l'emporter sur son neveu que celle de la violence. Il eut d'abord de la peine à s'y déterminer ; mais enfin, vaincu par son ambition, il dressa des embûches à Hou-kong, &, par une perfidie sans exemple, il le tua de sa propre main, la vingtième année du règne de Li-ouang, s'empara de sa principauté, dépouilla ses enfants de tous leurs biens, & les réduisit à la dernière misère. Comme il craignit

quelque vengeance de la part des habitants de la ville dans laquelle Hou-kong tenait sa cour, il établit la sienne à Lin-tse.

Les princes de Song descendaient en droite ligne de Ouei-tsé, frère puîné de Tcheou, fameux par ses crimes, & par la ruine entière de la dynastie des Chang, à laquelle celle des Tcheou a succédé. La vingt-deuxième année du règne de Li-ouang, Li-kong, qui possédait la principauté de Song, mourut, & eut pour son successeur, à la même principauté, son fils Lie-kong. La même année, le prince de Tçin, descendant de Chou-yu, fils de Ou-ouang, puîné de Tching-ouang, qui portait le même nom de Li-kong, comme le prince de Song, mourut aussi, laissant son fils Tchin-heou successeur de ses États. Cette même année, Yng-Kouo, autrement Fey-tsé, que Hiao-ouang avait élevé à la dignité de prince de Tsin, pour le récompenser des soins qu'il avait pris à lui dresser de bons chevaux, mourut dans sa principauté, & fut remplacé par son fils Tsin-heou.

Chin-kong, alors prince de Tchin, & descendant de Chun, mourut la vingt-quatrième année de Li-ouang. Cette même année, Yeou-kong lui succéda. L'année suivante, p.022 King-heou, prince de Ouei, dont on a déjà parlé, mourut & laissa ses États à Hi-heou son fils. La vingt-huitième année de Li-ouang, mourut pareillement Hien-kong, prince de Tsi, auquel son fils Ou-kong succéda [1].

Li-ouang, ainsi qu'on l'a remarqué plus haut, était fort avide d'argent, & s'occupait beaucoup plus des moyens d'en amasser, que de bien gouverner l'empire. Comme il ne pouvait par lui-même faire en cela tout ce qu'il aurait voulu, il choisit, parmi les officiers de sa cour, un homme propre à remplir ses desseins. Ce fut Yong-y-kong, homme hardi s'il en fût jamais, & capable de tout entreprendre ; il l'éleva à la dignité de surintendant [2] de sa maison avec toute autorité. Youi-leang-fou, l'un des premiers officiers de l'empire, apprenant le choix que l'empereur venait de faire pour un emploi

---

[1] Sse-ki. Chi-kia. Nien-y-tse. Tsin-chi-kia.
[2] En chinois le nom de cette charge est *king-tse*. *Éditeur*.

de cette importance, & sachant le motif de ce choix, fut au palais, demanda audience, & parla ainsi à Li-ouang. **860.**

> « La dynastie de Votre Majesté a bien perdu de son ancien éclat ; les choses en sont venues au point, que je ne la crois pas loin de son entière décadence. Yong-y-kong est un homme qui enlève sans pitié le peu d'argent que le peuple amasse, avec des peines infinies, pour sa subsistance. Peu éclairé, il ne voit pas les maux qu'il va nous attirer : l'argent est un effet rare des productions du ciel & de la terre, la récompense des travaux du peuple ; le lui enlever, n'est-ce pas le priver du fruit de ses sueurs & de ses peines, & le mettre dans une disposition, à notre p.023 égard, capable de nous précipiter dans un abîme de malheurs ? Quel est l'homme qui n'aime pas à jouir de ces dons du ciel & de la terre, & qui ne se plaigne pas du tort qu'on lui fait en les lui arrachant d'entre les mains ? Si tous se plaignent, si tous sont mécontents, pensez-vous, que votre autorité puisse subsister longtemps ?
>
> Un prince qui veut bien remplir ses obligations, doit être extrêmement soigneux à ce que l'argent circule entre les mains de ses peuples ; il doit craindre sans cesse qu'ils ne tombent dans la misère, de peur que leur misère ne le précipite lui-même dans le dernier des malheurs. La gloire dont Heou-tsie s'est couvert, & l'honneur immortel qu'il s'est fait dans tout l'empire, ne viennent-ils pas de l'attention qu'il a eue à procurer aux peuples les moyens d'avoir abondamment leur subsistance.
>
> Voudriez-vous apprendre vous-même à enlever à vos sujets le peu qu'ils ont pour vivre ? Votre Majesté ignore-t-elle, que quiconque prend de force le bien d'autrui doit être séparé du nombre des honnêtes gens, & être confondu dans la classe des voleurs ? Un tel prince ne mériterait-t-il pas d'être abandonné de tout le monde ? Je dois vous le dire, si Votre Majesté se sert de Yong-y-kong, vous perdrez la dynastie des Tcheou.

Li-ouang ne fit aucun cas de ces remontrances ; il installa Yong-y-kong dans l'emploi qu'il lui avoir destiné & lui recommanda de remplir ses trésors, seul moyen de satisfaire sa passion, qui d'elle-même était insatiable. Les concussions que Yong-y-kong exerça sur le peuple, les fraudes qu'il commit, & les finesses qu'il mit en usage pour tirer de l'argent, indignèrent tellement les princes tributaires, qu'aucun d'eux, p.024 depuis ce temps, ne voulut aller rendre ses hommages à l'empereur [1].

847. La trente-unième année de Li-ouang, le prince Tsin-heou [2] mourut, & laissa sa principauté à son fils Kong-pé. Cette même année mourut aussi [3] le prince de Tchou. On a parlé ci-devant des trois fils de Hiong-kiu ; l'aîné, Hiong-kong, mourut avant son père, qui laissa ses États à Hiong-tsé-hong son second fils ; mais Hiong-yen, le puîné des trois, poussé du désir de régner, & avec une aversion naturelle pour son frère, le fit assassiner, peu de mois après la mort de son père, & ce crime le mit en possession de la principauté ou du royaume de Tchou. Il changea son nom, & prit celui de Hiong-yong.

Cependant Yong-y-kong, pour contenter Li-ouang, foulait tellement les peuples, qu'ils en murmurèrent hautement. Chao-kong, un des premiers ministres de l'empire, n'entendait leurs plaintes qu'avec un chagrin mortel, parce qu'il manquait de moyens pour les apaiser. Il résolut cependant la trente-troisième année du règne de Li-ouang, de lui représenter l'état où il avait réduit l'empire. Mais ayant entendu ce que Chao-kong lui dit des plaintes du peuple, l'empereur entra dans une colère terrible, & voulut savoir quels étaient ceux qui se plaignaient. Comme Chao-kong refusa de les nommer, ce prince fit venir des magiciens de la principauté de Ouei, & leur ordonna de lui faire connaître p.025 ceux qui se plaignaient de son gouvernement ; ensuite, sans d'autre examen, il faisait mourir tous ceux que ces magiciens lui indiquaient. **846.**

---

[1] Sse-ki. Nien-y-tse.
[2] *Tsin-heou* signifie le prince ou le heou de Tsin. Ce prince posséda son apanage de Tsin pendant dix ans. *Éditeur*.
[3] C'était Hiong-yen. *Éditeur*.

Le peuple, consterné, n'osait plus laisser échapper aucune plainte. Partout régnait un silence profond, & lorsqu'on marchait dans les rues, c'était avec tant de circonspection, qu'on n'osait même se regarder. Li-ouang, ravi d'en avoir imposé jusqu'à ce point, rencontrant un jour Chao-kong, lui dit :

> — Eh bien, ne suis-je pas venu à bout d'arrêter toutes les plaintes ? Qui oserait maintenant ouvrir la bouche ?
>
> — Ce n'est là, prince, répondit Chao-kong, qu'un voile qui vous empêche de connaître les sentiments du cœur ; mais sachez qu'il est plus dangereux de fermer la bouche du peuple, que d'arrêter les eaux d'un torrent ; les arrêter, c'est les obliger de se répandre & de causer plus de dommage que si on les eût laissées s'écouler naturellement. Quand on veut empêcher qu'un torrent ne nuise, il faut lui creuser un grand lit, capable d'en contenir les eaux ; de même ceux qui sont chargés de la conduite du peuple, doivent lui laisser la liberté de parler. On peut dire qu'un empereur sait gouverner lorsqu'il laisse aux poètes la liberté de faire des vers ; à la populace celle de jouer des comédies ; aux historiens celle de dire la vérité ; aux ministres celle de donner des avis ; aux pauvres de murmurer en payant le tribut ; aux étudiants de réciter leurs leçons à pleine voix ; aux ouvriers de louer leurs ouvrages, & d'engager les gens à les occuper ; au peuple de parler de ce qu'il entend dire ; & aux vieillards de trouver à redire à tout. Dès lors les affaires vont leur train sans beaucoup d'inconvénients ; la langue du peuple est comme les montagnes & les rivières, d'où sortent les richesses & les p.026 choses nécessaires à la vie.

842. Li-ouang écouta ce discours assez tranquillement ; mais il ne changea pas pour cela de conduite ; & ce qui paraîtra difficile à croire, le peuple observa ce morne silence près de trois ans entiers, jusqu'à ce qu'enfin, ne pouvant plus se contenir, il se précipita en foule dans le palais de l'empereur, brisa les meubles avec fureur, tua tout ce qui se présentait,

& n'aurait pas épargné Li-ouang lui-même, s'il n'eût trouvé le moyen de s'évader pendant le tumulte, & ne s'était retiré au pays de Tsi, dans la principauté de Tcin-pin-yang-fou dans le Chan-si. Il n'avait qu'un fils, fort jeune, qui n'aurait pas échappé à la fureur du peuple, si Chao-kong n'avait eu le soin de le cacher chez lui ; la chose cependant ne fut pas si secrète que le peuple n'en fut instruit ; & après avoir tout renversé dans le palais de l'empereur, il alla avec la même fureur assiéger la maison de Chao-kong, criant à haute voix qu'on leur remît le fils de Li-ouang. Chao-kong avait acquis un grand ascendant sur le peuple, qui était persuadé de ses bonnes intentions : on respecta son palais, mais on voulut absolument avoir le fils de l'empereur, & on persista à le demander avec les plus terribles menaces. Chao-kong voyant la fureur obstinée du peuple, qui se disposait à forcer les portes, dit, les larmes aux yeux :

> — Voilà ce que j'ai prédit plusieurs fois à l'empereur, jamais il n'a voulu m'écouter ; à quelle cruelle extrémité suis-je réduit ! Faut-il que je devienne le complice de la mort du fils de mon maître, du légitime héritier de l'empire ? Non, il ne sera pas dit que je sois coupable d'un pareil forfait ; mon fils est du même âge que le prince ; le trouble où est le peuple l'empêchera d'en remarquer la différence.

A ces mots il prend son fils, p.027 le livre, comme fils de Li-ouang, entre les mains du peuple, qui se jeta aussitôt sur lui avec une rage effroyable, le mit en pièces, & ne se retira qu'après avoir assouvi sa vengeance [1].

Malgré ces troubles Chao-kong & Tcheou-kong n'abandonnèrent pas les affaires de l'empire ; comme ils avaient toujours paru avoir fort à cœur les intérêts du peuple, le peuple se soumit volontiers à leur gouvernement. Quand sa fureur fut apaisée, ces ministres firent tout ce qu'ils purent pour l'engager à rappeler Li-ouang, mais en vain ; la haine qu'il avait conçue contre ce prince, s'opposa toujours à son retour : ainsi Li-ouang, exilé hors

[1] Tchou-chi-kia. Sse-ki. Nien-y-tse. Coue-yu. Sse-chin. Pen-ki.

de ses États, mourut au bout de quatorze ans, dans le pays de Tsi, où il s'était refugié. Ce long interrègne, pendant lequel les deux ministres gouvernèrent la Chine, est connu dans l'histoire sous le nom de *Cong-ho*.

Li-ouang mérita de finir ses jours dans l'exil, à cause de ses mauvaises qualités, qui le rendirent odieux à ses sujets, & pour son insensibilité aux avertissements qu'on lui donnait, soit en particulier, soit en public. Chao-kong plein de zèle pour l'empire, ayant connu que ses remontrances étaient inutiles, avait été le premier à donner l'exemple aux poètes de reprendre la conduite de Li-ouang, par des vers qu'il fit courir dans le public. Fan-pé & Youi-pé en firent de même, & à leur exemple une infinité de poètes exercèrent leur plume contre cet empereur. Mais Li-ouang avait lu leurs vers & ne s'était pas corrigé.

La trente-quatrième année du règne de ce prince, mourut Kong-pé, prince de Thsin. Il eut son fils pour successeur. La p.028 trente-huitième, mourut Tching-heou, prince de Tçin ; la quarante-unième Ou-heou, prince de Tsai, qui laissèrent leurs principautés à leurs fils ; le fils du premier s'appelait Hi-kong, & celui du second Y-heou. Hiong-yong, prince de Tsou, mourut aussi cette même année. Il eut Hiong-yen, son frère puîné, pour son successeur. La quarante-quatrième année, Y-pé, prince de Tsao, mourut, aussi bien que Yeou-kong, prince de Tchin, la quarante-septième ; & Hi-kong, prince de Song, la quarante-huitième. Ils eurent pour successeurs, le premier Yeou-pé son frère, & les deux autres leurs fils, dont le premier s'appelait Hi-kong, & le second Hoei-kong. **828.** Hiong-yen de la principauté de Tsou, après un règne de dix ans, mourut la même année que Li-ouang, à qui on attribue cinquante & un ans de règne, en comprenant les quatorze années de son exil, pendant lesquelles subsista la régence *Cong-ho* [1].

[1] Pen-ki. Nien-y-sse. Chi-kia. Sse-ki. Chi-king, ode *Min-lao* du *Ta-ya*, & odes *Pan*, *Soung-jeou*, *Tang-tei* du même livre *Ta-ya*.

SIUEN-OUANG

@

827. Dès que Chao-kong & Tcheou-kong eurent appris la mort de Li-ouang, ils conduisirent au palais son fils Siuen-ouang, qui jusque-là avait demeuré inconnu dans la maison de Chao-kong. Ayant assemblé tous les mandarins, ils le firent reconnaître empereur de la Chine. Le peuple dont l'esprit s'était radouci par la longueur du temps, ne s'opposa point à l'élection de ce prince, & témoigna même de la satisfaction de ce que Chao-kong l'avait conservé & élevé dans sa famille.

p.029 Siuen-ouang commença son règne par la guerre qu'il lui fallut soutenir contre les peuples de Jong, aujourd'hui les Tartares occidentaux, & contre les Hien-yun ou Tartares du nord. Il fit marcher Tsin-tchong contre les premiers, & Yn-ki contre les seconds : ces généraux furent assez heureux pour les faire rentrer dans leurs pays. Les poètes, charmés du succès qu'avait eu Yn-ki, chantèrent ses louanges, comme on peut le voir dans le *Chi-king* [1].

826. La seconde année, les peuples du midi entrèrent dans l'empire par trois endroits différents. Siuen-ouang leur opposa trois corps d'armée ; il mit Fang-chou à la tête des troupes qu'il envoya contre les King-man, peuples du Hou-couang. Chao-kong eut le commandement de celles qui marchaient contre les peuples de Hoai-nan ; enfin il se mit avec le général Nan-king à la tête du corps qui devait s'opposer aux peuples de Hoai-pé (Hoai-ngan du Kiang-nan) ; partout ses troupes réussirent si bien, que non seulement elles repoussèrent les ennemis qu'elles obligèrent de regagner leur pays, mais encore elles firent la conquête d'une partie de leurs États, dont elles agrandirent l'empire.

La même année mourut Tchin-kong, prince de Lou ; il avait succédé à son père Hien-kong, au préjudice des enfants de son frère. Tchin-kong eut

[1] *Chi-king*, liv. *Siao-ya*, ode *Tsai-ki*. Liv. *Ta-ya*, odes *Kiang-han* & *Tchang-ou*.

Ou-kong pour successeur. Dans le même temps, Tai-pé dans la principauté de Tsao se révolta contre son prince Yeou-pé ; il le tua de sa propre main & se saisit de ses États. L'année suivante mourut Ou-kong, il eut son fils Li-kong pour successeur.

p.030 **825.** Siuen-ouang avait alors à sa cour un officier nommé Han-heou, dont les ancêtres avaient été chefs des peuples barbares du midi ; comme il avait très bien servi dans la dernière guerre, l'empereur, en récompense de ses services, lui donna les pays de Yuei & de Me qu'il érigea en principauté. Han-heou y jeta les fondements d'une grande ville, défendue d'un bon fossé ; il fit défricher les terres, qui pour la plupart étaient encore incultes, & y fit semer différentes sortes de grains : il établit des marchés & des douanes, & détermina lui-même les tributs qu'il paierait à l'avenir à l'empereur. Enfin d'un pays désert & inculte, il fit une principauté des plus considérables de l'empire [1].

824. La quatrième année de son règne, Siuen-ouang, ordonna à Chao-hou, de faire bâtir la ville de Sie, & lui assigna un département qu'il érigea en principauté, sous le nom de principauté de Chin, dont il le gratifia [2].

823. La cinquième année, il fit aussi publier par Fan-heou dans tout l'empire qu'il voulait bâtir une ville à Tsi, afin que tous y contribuassent. Siuen-ouang profitait de la paix dont la Chine jouissait pour l'embellir, & cette conduite lui faisait beaucoup d'honneur ; Yn-ki a transmis ces faits à la postérité par les vers qu'il composa à sa louange, & qu'on trouve dans le *Chi-king* [3]. Cette même année mourut Hi-heou, prince de Tçin, auquel succéda son fils Hien-heou.

822. Depuis la deuxième année du règne de Siuen-ouang jusqu'à la sixième, tous les étés furent d'une sécheresse p.031 extraordinaire ; le peuple en souffrait ; les denrées étaient d'une cherté extrême, & la plupart manquaient de vivres. Siuen-ouang, à l'exemple des anciens rois, regarda

---

[1] *Chi-king*, liv. *Ta-ya*, ode *Han-hy*.
[2] *Chi-king*, liv. *Siao-ya*, ode *Chou-miao*. Liv. *Ta-ya*, ode *Jong-cao*.
[3] *Chi-king*, liv. *Ta-ya*, ode *Tchin-min*.

ce châtiment du ciel comme une punition de ses fautes : il s'humilia, examina avec soin sa conduite, & réforma plusieurs abus de sa cour ; il parut prendre tant d'intérêt aux calamités publiques, que non seulement le peuple supporta patiemment les maux dont le Ciel l'affligeait, mais encore chanta des vers à la louange de Siuen-ouang, qui subsistent encore aujourd'hui [1].

Siuen-ouang avait envoyé Tsin-tchong contre les Tartares occidentaux du pays de Jong, peuples intrépides & belliqueux, qui dans l'occasion méprisent la vie & ne cherchent qu'à mourir glorieusement. Tsin-tchong, qui connaissait leur bravoure, ne voulut les attaquer qu'avec des troupes d'élite & supérieures en nombre. Ces peuples, qui étaient entrés dans la Chine, retournèrent dans leur pays, sur la nouvelle qu'ils eurent que ce général marchait à eux avec des forces plus grandes, & Tsin-tchong, qui prit cette retraite pour une fuite, les y suivit. Les Tartares, le voyant à leur suite, l'attendirent de pied ferme, résolus de vendre chèrement leur vie, si le général chinois avait la hardiesse de les attaquer.

Tsin-tchong, se confiant dans le nombre & la valeur de ses troupes, ne douta point de la victoire : il attaqua les Tartares avec toute la vigueur possible ; mais ils se défendirent avec une bravoure à laquelle Tsin-tchong, quelque prévenu qu'il fut, ne s'attendait pas ; non seulement ils soutinrent l'effort des troupes chinoises, mais même après plus de cinq heures d'action des plus vives & des plus opiniâtres, ils les firent plier & en tuèrent p.032 un grand nombre. Le général Tsin-tchong y perdit la vie ; les vainqueurs poursuivirent les Chinois jusques sur les terres de l'empire, d'où ils ne se retirèrent qu'après s'être chargés des dépouilles de l'armée impériale, & avoir saccagé, pillé & détruit entièrement les pays qui se trouvèrent sur leur passage.

La nouvelle de cette défaite consterna la cour de Siuen-ouang, qui s'occupa des moyens de réparer cette perte, avec une promptitude surtout nécessaire pour contenir dans leur devoir les princes de l'empire, qui n'y

[1] *Chi-king*, liv. *Ta-ya*, ode *Yun-han*.

paraissaient pas trop disposés. Tsin-tchong avait cinq fils, dont l'aîné s'appelait Tchuang-kong : l'empereur le fit venir en sa présence avec ses quatre frères ; & après avoir loué la bravoure de leur père, il leur fit connaître l'obligation où ils étaient de venger sa mort ; & afin de les animer davantage, il promit, à leur retour, de leur donner en souveraineté leur ancien pays de Ta-lou & de Kiuen-kieou, & augmenta leur armée de sept mille hommes des meilleures troupes de l'empire.

Les cinq frères, résolus de venger la mort de leur père, mirent sur pied une des plus belles armées qu'on eût encore vues, avec laquelle ils entrèrent dans le pays de Jong. Les Tartares, qui se croyaient invincibles depuis leur dernière victoire, parurent ne pas craindre l'approche de la nouvelle armée chinoise. Tchuang-kong, voulut tirer avantage de la supériorité du nombre qu'il avait sur eux ; il divisa son armée en cinq corps, que chacun de ses frères commandait, & les disposa de telle sorte, qu'ils pouvaient aisément envelopper les ennemis, & se secourir mutuellement : alors il fit charger en même temps par ces cinq corps les Tartares, qui, malgré leur bravoure, furent accablés par le nombre, & presque tous mis en pièces. Jamais victoire ne fut plus sanglante & p.033 plus complète. Tchuang-kong ne s'en tint pas là, il parcourut tout le pays de Jong, & mit à feu & à sang tout ce qui lui résista. Ce fut ainsi qu'il vengea la mort de son père, & qu'il ajouta des conquêtes à l'empire.

Cette nouvelle causa autant de joie à la cour de Siuen-ouang, que la perte de la première bataille l'avait consternée. Ce prince tint la parole qu'il avait donnée à Tchuang-kong ; il augmenta sa principauté de Thsin, des pays de Ta-lou & de Kiuen-kieou, sans prévoir qu'il agrandissait une famille qui devait un jour éteindre la sienne dans la personne de Thsin-chi-hoang [1].

---

[1] C'est celui qui a fondé la dynastie des *Thsin* & qui s'est rendu si odieux aux Chinois, par la haine qu'il voua aux gens de lettres, & par l'ordre qu'il donna de brûler tous les livres ; incendie qui détruisit presque tous les plus anciens monuments de l'histoire, ainsi qu'il est aisé de s'en apercevoir par la sécheresse qui règne dans les annales de la Chine jusqu'à l'an 255 avant Jésus-Christ. *Éditeur*.

Vers ce temps mourut Hiong-chouang, prince de Tsou. Il ne laissa point d'enfants ; mais il avait trois frères qui se disputèrent assez vivement son héritage. Dans cette dispute, l'aîné des trois, Tchong-siun, fut tué par le cadet, Hiong-siun ; le second, Chou-kan, craignant une mort semblable, se sauva & fut s'établir à Pou-tching. Ainsi Hiong-siun demeura maître de la principauté de Tsou.

Autrefois, tous les princes de l'empire ne manquaient pas, à certains temps fixes, de venir rendre hommage & d'apporter quelque tribut pour marquer leur dépendance ; mais depuis Li-ouang, & même avant lui, cela ne se pratiquait plus, & il semblait que les princes se fussent rendus absolument indépendants, ce qui faisait beaucoup de peine à Siuen-ouang ; il n'osa cependant rien tenter, pour les p.034 faire rentrer dans le devoir, qu'il ne fut en état de le soutenir.

820. A la huitième année de son règne, voyant l'empire paisible au-dedans, & redouté au-dehors par la fameuse victoire de Tchuang-kong sur les peuples de Jong, il résolut d'essayer s'il pourrait engager les princes tributaires à lui donner des marques de leur soumission & de leur dépendance. Pour cet effet, il leur manda qu'il voulait aller chasser à Lo-yang, & qu'ils eussent à s'y rendre. Siuen-ouang était aimé ; ainsi les princes reçurent cet ordre de bonne grâce ; presque tous se rendirent à Lo-yang : Siuen-ouang voulut bien se contenter des excuses des autres ; rien n'y troubla les plaisirs, comme on l'apprend par des vers qu'on fit alors sur ce voyage [1].

Une multitude de Chinois, dans le temps de la sécheresse, s'était expatriée pour chercher à subsister ailleurs. Siuen-ouang, la dixième année de son règne, les invita à revenir & leur rendit leurs biens ; il leur fit distribuer des vivres en abondance, & cette action lui attira les éloges des poètes, qui ne manquèrent pas de l'élever autant qu'elle le méritait [2].

---

[1] *Chi-king*, livre *Siao-ya*, odes *Kioue* & *Kiu-kong*.
[2] *Siao-ya*, ode *Hong-yen*.

817. Siuen-ouang était bien dans l'esprit de son peuple ; une seule chose lui fit du tort. Sous le règne de Chun, ou, pour mieux dire, tandis qu'il gouvernait l'empire sous Yao, Heou-tsie avait enseigné aux peuples à cultiver la terre ; or Heou-tsie est la souche de la dynastie des *Tcheou*, c'est pour cette raison que cette dynastie se regardait comme celle à qui le peuple était redevable de l'agriculture portée à sa perfection. Afin d'en perpétuer la mémoire, on établit la coutume, p.035 qui subsiste encore aujourd'hui, par laquelle l'empereur, tant pour donner l'exemple au peuple, que pour marquer l'estime qu'on doit faire du labourage, est obligé de travailler lui-même à la terre. Les grains qu'il récolte, ne peuvent être employés qu'à honorer le Chang-ti. Voici comment se fait cette cérémonie.

Neuf jours avant le premier de la lune où commence le printemps, l'intendant de l'astronomie avertit le mandarin qui a l'inspection générale sur les grains, que les froids sont cessés & que le printemps approche. Ce mandarin en donne avis aussitôt à l'empereur par un placet, où il lui expose que l'intendant de l'astronomie lui a fait savoir que dans neuf jours on entre dans la lune où toutes choses vont commencer à prendre une nouvelle face, & qu'ainsi il prie Sa Majesté de disposer tout pour labourer la terre.

L'empereur mande au tribunal qui a soin des corvées, d'avertir les grands, les mandarins & le peuple de se disposer à cultiver la terre. Il ordonne au *kong-pou*, ou tribunal qui a soin des ouvrages de l'État, de faire préparer le lieu & les instruments nécessaires. Après quoi, cinq jours avant la cérémonie, l'empereur se retire dans l'appartement du jeûne, & fait suspendre toute affaire dans les tribunaux pendant les trois derniers jours que dure le jeûne. Le jour arrivé, l'empereur se purifie le corps ; au sortir du bain on lui donne, dans une coupe d'or, du vin fait de blé : il le boit, & se rend ensuite, accompagné des grands, des mandarins & du peuple, dans le champ qu'il doit labourer.

L'intendant des grains examine si rien ne manque, & le principal officier de justice place chaque instrument en son lieu. Alors l'intendant prend la

charrue & la présente à p.036 l'empereur, qui la reçoit avec respect, & laboure d'abord un sillon. Après avoir conduit la charrue aux trois quarts du second sillon, l'intendant général des grains le prie de la céder à ses gens, qui achèvent de labourer jusqu'à mille arpents, qui font un terrain de 5.400.000 pieds carrés, l'arpent chinois étant de 5.400 pieds carrés.

Quand tout ce terrain est labouré, l'intendant des grains en avertit l'intendant de l'astronomie, qui l'examine & en fait son rapport à l'empereur ; alors l'intendant de la bouche présente à ce prince un repas champêtre, préparé par l'impératrice même, dont le principal service consiste en un bœuf qu'on a tué la veille. L'empereur en mange un morceau, & distribue le reste aux grands, aux mandarins, & aux gens qui l'ont aidé à labourer.

Le repas fini, l'intendant général des grains fait un discours au peuple, dans lequel il relève beaucoup la condition du laboureur, et fait sentir l'importance de s'appliquer à l'agriculture ; il appuie sur l'obligation indispensable d'y veiller, pour tous ceux qui sont en charge, depuis les moindres officiers des bourgs & des villages jusqu'à l'empereur même, dont un des principaux devoirs est de cultiver la terre.

816. Cette cérémonie intéressante pour l'État, & dont l'empereur ne peut s'exempter impunément, n'avait point été faite par Siuen-ouang, depuis douze ans qu'il était sur le trône. Koué-ouen-kong, un des princes de la famille régnante, zélé pour la gloire de ce monarque, lui représenta le tort qu'il se faisait en la négligeant ; il lui fit entendre que la principale occupation des peuples est de cultiver la terre ; qu'il devait les y encourager par son exemple ; que les fruits du labourage sont la principale nourriture des hommes et p.037 le lien qui les unit entr'eux ; qu'ils sont encore le fondement du commerce, de la paix, de la félicité, & de la durée d'un empire ; & enfin que les avantages que Heou-tsie, chef de leur famille, avoir procurés à l'État, lui avaient mérité le nom de grand.

Siuen-ouang écouta tranquillement ce discours, & parut même l'approuver ; mais il ne fit pas pour cela la cérémonie du labourage durant

tout le temps de son règne, & cette négligence lui fit beaucoup perdre de l'estime qu'on avait pour lui.

Cette même année, Ou-kong, prince de Lou, mourut regretté de ses sujets, qui reconnurent Y-kong son fils pour leur souverain. Il n'en fut pas de même de la principauté de Tsi : Li-kong, qui la possédait, avait de l'esprit & toutes les qualités d'un grand prince ; mais trop adonné à ses plaisirs, il négligea le gouvernement ; & trop prompt dans sa colère, il s'attira la haine de la plupart des grands.

Cette haine fut poussée si loin, que soixante-dix de ses meilleurs officiers, levèrent secrètement des troupes, & prétendirent l'obliger d'abdiquer sa principauté en faveur de Ouen-kong son fils. Li-kong n'était point d'humeur à leur céder, il marcha contre eux à la tête de ses troupes, et leur livra une bataille qui fut très sanglante de part & d'autre ; Li-kong y perdit la vie ; les rebelles mirent aussitôt les armes bas, & reconnurent Ouen-kong pour leur prince légitime.

809. Parmi cette multitude de princes qui s'étaient pour ainsi dire partagé l'empire, Li-heou, prince de Ouei, avait deux fils dont l'aîné s'appelait Kong-pé, & le cadet, Ou-kong. Ou-kong avait beaucoup d'esprit, d'habileté, & était mieux fait que Kong-pé ; aussi Li-heou le préférait-il à son aîné. Il aurait bien voulu le désigner son successeur ; mais il ne le pouvait sans p.038 faire déclarer Kong-pé incapable de l'être. Kong-pé cependant n'était pas sans mérite, & se comportait d'une manière irréprochable ; ainsi le priver du droit que lui donnait sa naissance, c'était exposer les peuples à exciter des troubles : le parti qu'il prit, fut de conserver à Kong-pé ses droits, & de combler de richesses Ou-kong, afin de le mettre en état de ne pas craindre son aîné, & de se faire un parti qui pût le mettre en possession de sa principauté, si son frère lui donnait quelque sujet de mécontentement.

Ou-kong comprit l'intention de son père ; il employa les sommes immenses qu'il en reçut, à gagner les officiers & les soldats de la principauté de Ouei ; de sorte qu'il se vit bientôt en état de disputer la

succession à son aîné. [1] Kong-pé vit les intrigues de son frère avec un extrême chagrin, & n'osa s'en plaindre ouvertement, parce qu'il n'ignorait pas que son père lui était contraire ; il se contenta de confier ses peines à ses amis, & ne prit aucune mesure pour déconcerter les projets de son frère & l'empêcher d'entreprendre sur ses droits. Ce prince tomba dans une mélancolie qui le consuma de langueur & lui donna la mort ; ainsi Ou-kong succéda à son père Li-heou, qui mourut la quinzième année de Siuen-ouang.

Pé-yu, neveu d'Y-kong, prince de Lou, pensait, depuis plusieurs années, à se rendre maître de cette principauté. Il s'était fait, dans cette vue, plusieurs créatures qui lui étaient entièrement dévouées, & qui n'attendaient que la mort d'Y-kong pour le proclamer son successeur ; **807.** mais Pé-yu, impatient de régner, trouvant que son oncle vivait trop longtemps, fut assez dénaturé pour l'assassiner de sa propre main, p.039 la vingt unième année du règne de l'empereur. Il se saisit ainsi de sa principauté, sans qu'aucun de ses sujets se mit en devoir de venger un attentat aussi noir.

Siuen-ouang n'ignorait pas ce qui se passait entre les princes ses vassaux ; mais comme ils avaient poussé l'indépendance au point de ne plus respecter ses ordres, l'empereur prit le parti de ne point se mêler de leurs affaires, & de jouir du repos qu'il trouvait dans sa cour. L'impératrice Kiang, était une princesse d'une prudence & d'une vertu peu ordinaires : elle était fâchée de voir que l'empereur se relâchait du soin du gouvernement. Elle aurait bien voulu qu'il s'en corrigeât, ou du moins, qu'il fit quelque attention au danger où son indolence l'exposait, & elle cherchait une occasion de lui faire connaître ses sentiments sans l'offenser. **806.** Un jour que Siuen-ouang s'était levé plus tard qu'à l'ordinaire, cette princesse se para de ses plus beaux habits, sortit du palais à son insu, & se retira chez sa mère, d'où elle envoya dire au prince son époux, qu'elle était une femme sans vertu, que le plaisir entraînait dans le précipice ; que dans la

[1] *Chi-king*, ode *Pe-tcheou*.

crainte où elle était que l'empereur, qui avait mille bontés pour elle, ne se laissât aller au même penchant, & que les affaires de l'État n'en souffrissent, elle avait cru devoir, pour le bien de l'empire & la gloire de l'empereur, s'éloigner de la cour. Siuen-ouang sentit aussitôt où l'impératrice en voulait venir ; il lui envoya dire sur-le-champ qu'il avait toujours admiré sa vertu ; mais que ce dernier trait augmentait infiniment l'estime qu'il avait pour elle ; que lui seul était coupable, & qu'il la priait de revenir, lui promettant de changer de conduite. L'impératrice retourna au palais sur cette promesse ; & l'on vit effectivement Siuen-ouang s'appliquer sérieusement au p.040 gouvernement : ce trait arriva la vingt-deuxième année de son règne.

La première chose qu'il fit, fut de se fortifier contre les princes ses vassaux, dont les démêlés pouvaient devenir funestes à l'empire. Il nomma son frère cadet Houan-kong-yeou, dernier fils de Li-ouang, prince du pays de Tching, à l'ouest du royaume de Tcheou, qu'occupait Ouen-ouang. C'est ce qu'on appelle aujourd'hui le territoire de *Han-tchong-fou*, dans le Chen-si.

Mou-heou, prince de Tçin, eut, cette même année, un premier fils, auquel, par une hardiesse insultante pour l'empereur, il fit porter le nom de *Kieou*, c'est-à-dire *ennemi*, donnant à connaître par cette dénomination, que lui & sa race se déclaraient ennemis de l'État ; quelques années après, la princesse Kiang-chi son épouse, lui ayant donné un second fils, le jour même qu'il livra bataille à un de ses voisins à Tsien-mou, il voulut qu'on le nommât *Tching-sse* ou *Général accompli*, comme pour donner à entendre qu'il ne désespérait pas de voir sa famille commander à tout l'empire. **805.**

Sse-fou son ministre, étonné de cette hardiesse, lui dit :

> — Le nom de *Tching-sse* que vous venez de donner à votre second fils, est un nom qu'un empereur seul peut porter. Il y a eu de tout temps des règles fixes, pour les noms des rangs & des États différents : y contrevenir, c'est aller contre les usages établis par nos anciens. De plus, votre aîné, prince héritier de

Tçin, porte le nom de *Kieou*, qui ne lui appartient pas, & le second s'appelant *Tching-sse*, ne sera-ce point un sujet de division entre eux ? Les peuples en prenant parti pour l'un ou pour l'autre, troubleront la paix de vos États, & on en doit appréhender de fâcheuses suites, surtout dans p.041 la situation où sont les affaires de l'empire.

— Soyez tranquille, lui répondit Mou-heou : j'ai eu des vues en leur donnant de pareils noms, que je ferai connaître quand il en sera temps. Soyez sûr qu'il y a beaucoup à espérer & rien à craindre.

Siuen-ouang pour faire rentrer les princes dans leur devoir, & se conserver la supériorité sur eux, résolut de venger la mort tragique d'Y-kong, prince de Lou, assassiné par son neveu. Il se mit à la tête de ses troupes, la trente-deuxième année de son règne, & les conduisit au royaume de Lou. Pé-yu se mit aussi en campagne avec les siennes ; mais comme elles étaient inférieures à celles de l'empereur, il perdit la bataille, & fut fait prisonnier. Siuen-ouang le fit mourir : quelque juste que fut cette punition, les princes de l'empire la blâmèrent hautement.

Après cette expédition, Siuen-ouang assembla les grands de la principauté de Lou, & les consulta sur le choix d'un sujet de la famille d'Y-kong, pour remplacer Pé-yu. Fan-mou-tchong répondit sur-le-champ, que Hiao-kong, frère d'Y-kong, était digne de lui succéder :

— C'est, dit-il, un prince rempli d'esprit & de sagesse, appliqué aux affaires, qui respecte les vieillards, récompense le mérite & punit le vice. Il sait, quand il le faut, être ferme ou céder.

Siuen-ouang, sur ce témoignage, le déclara prince de Lou.

789. La trente neuvième année du règne de Siuen-ouang, Kiang-jong, chef des Tartares occidentaux, entra dans la Chine à la tête d'une armée. Siuen-ouang marcha en personne pour le repousser ; il rencontre Kiang-

jong au pays de Tsien-mou [1], p.042 lui livra bataille, & la perdit : ce prince aurait été fait prisonnier sans Yen-fou, descendant, à la sixième génération, de ce célèbre Tsao-fou, qui savait si bien conduire un char. Yen-fou tira d'embarras l'empereur en conduisant son char avec une vitesse extraordinaire. On trouve des vers dans le *Chi-king*, sur cet événement [2].

Après la perte de cette bataille, Siuen-ouang se retira à Tai-yuen pour recruter son armée qui avait été fort maltraitée à Tsien-mou ; il ordonna de faire le dénombrement des habitants de Tai-yuen. Tchong-chan-fou un de ses ministres, lui en représenta les inconvénients :

> — C'est une chose inouïe jusqu'ici, lui dit-il, que l'empereur fasse lui-même le dénombrement de ses sujets. Votre Majesté n'a-t-elle pas les mandarins du peuple qui doivent connaître les familles & le nombre de personnes qui sont dans leurs départements ? Les mandarins des corvées doivent savoir la quantité de monde qu'ils peuvent y employer, & les mandarins d'armes, le nombre des soldats de l'empire. Quel avantage peut tirer Votre Majesté de ce dénombrement ? Le pays de Tai-yuen, est un des plus peuplés ; je crains cependant que le nombre de ses habitants ne réponde pas à ce que vous en attendez : ainsi cette opération ne pourrait que vous causer du chagrin. Mais ce qui est plus à craindre, c'est que les princes de l'empire qui ne pourront l'ignorer, vous voyant moins en forces, respecteront encore moins l'autorité impériale. Faire sans raison le dénombrement du peuple, c'est s'exposer à le mécontenter, & c'est irriter le Ciel. La perte p.043 de la bataille de Tsien-mou, est un effet de la colère du Tien, parce que Votre Majesté ne s'est point encore mise en devoir de labourer les mille arpents de terre destinés au sacrifice du Chang-ti ; il est donc de son intérêt de ne pas l'irriter plus longtemps.

---

[1] *Tsien-mou* signifie *mille arpents*.
[2] *Siao-ya*, ode *Ki-fou*.

Siuen-ouang écouta, avec bonté, les représentations de son ministre ; mais il n'en fit pas moins le dénombrement du peuple de Tai-yuen : il remit une forte armée sur pied, marcha contre les Tartares occidentaux, qui avaient à leur tête Chin-jong, les défit & les chassa de l'empire.

785. La quarante-troisième année de son règne, Siuen-ouang mécontent d'un des grands de sa cour, appelé Tou-pé, permit qu'on l'accusât d'un crime supposé, & sans beaucoup d'examen, sans même vouloir l'entendre, il le condamna à la mort. Tou-pé avait un ami intime, appelé Tso-yu, qui ne négligea rien pour lui sauver la vie ; il présenta jusqu'à neuf placets différents à l'empereur. Siuen-ouang voyant bien qu'il n'obligerait pas Tso-yu à se taire, le fit venir après son neuvième placet, & lui dit :

> — Quoi donc, Tso-yu, vous aimez mieux désobliger votre prince que de déplaire à un ami ?
>
> — Si le prince mon maître, répondit Tso-yu, suit la raison, je tuerai moi-même mon meilleur ami s'il s'oppose à mon prince : mais si la raison & la justice sont du côté de mon ami, & l'injustice du côté de mon prince, j'abandonnerai le parti de mon prince, pour servir mon ami.

Siuen-ouang entrant en colère, lui dit :

> — Comment, malheureux, est-ce ainsi qu'un sujet parle à son maître ? Si tu ne changes de langage, sache que je te ferai mourir avec Tou-pé.

Tso-yu, sans se troubler de cette menace, lui répondit :

> — Le sage se fait une gloire de mourir pour la justice. J'ai fait connaître à Votre Majesté p.044 son injustice à l'égard de Tou-pé ; & j'ai prouvé son innocence : qu'il me sera glorieux de mourir pour une semblable cause ! Si vous le faites périr, sachez que je ne veux pas lui survivre.

Siuen-ouang irrité le chassa de sa présence, & ordonna qu'on les mît à

mort tous deux. Cette injustice manifeste obligea Sie-chou, fils de Tou-pé, de s'enfuir au royaume de Tçin.

Sie-chou trouva la principauté de Tçin dans une grande combustion. Mou-heou était mort, & son frère Chang-chu prétendait s'emparer de ses États au préjudice de Kieou, qui en était l'héritier légitime. Les esprits étaient partagés, l'un & l'autre avaient leur parti. Il y eut plusieurs combats, où le parti de Kieou eut toujours du désavantage, & pour comble de malheur, la plupart des siens l'abandonnèrent lâchement ; de sorte que pour ne pas tomber entre les mains de son ennemi, il se vit obligé de fuir & de céder ses États à son oncle.

Siuen-ouang voyait tous ces troubles avec chagrin ; c'était empiéter sur ses droits que de casser ainsi les princes, & de les changer sans sa participation ; mais il ne voyait aucun remède à un si grand mal. Le chagrin qu'il en conçut fut si grand qu'il tomba malade, & mourut après avoir régné quarante-six ans [1]. **782.**

[1] Tso-kieou-ming. Sse-ki. Nien-y-sse. Tsien-pien. Tchouen-kong. Lou-chi-kia. Chi-tchuen. Chi-kia. Thsin ki. Tsou-chi-kia. Lou-chi. Chu-king. Koue-yu. Tong-tchi. Ouei-chi-kia. Ki-kou-lo. Tse-ouang-tse. Sie-nin-tchuen. Liu-chi. Tchou-tse. Tchun-tsieou. Tchuen tcha.

YEOU-OUANG

@

781. p.045 Yeou-ouang, fils de Siuen-ouang, ne monta sur le trône que par le seul droit de sa naissance ; il n'avait d'ailleurs aucune des qualités nécessaires à un prince, pour gouverner un grand État, & conduire les peuples dans les voies de la vertu. Si son père fit beaucoup de tort à sa dynastie pendant les dernières années de son règne, Yeou-ouang son fils, la perdit presque entièrement.

La première année du règne de ce prince, Kieou, héritier légitime de la principauté de Tçin, que Chang-chu son oncle avait usurpée sur lui, trouva le moyen de se faire un parti considérable & de rentrer dans ses États. Il prit possession de son héritage sous le nom de Ouen-heou. Chang-chu ayant appris cette nouvelle, rassembla aussitôt ses troupes & marcha contre Ouen-heou : celui-ci dont l'armée s'était considérablement grossie, fut au-devant de lui, lui livra bataille, la gagna, & tua de sa propre main Chang-chu. Cette victoire le rendit paisible possesseur de la principauté de Tçin.

Comme l'empire était continuellement troublé par les différends des princes particuliers, leur exemple entraînait quelques-uns des peuples immédiatement soumis à l'empereur. **779.** Ceux du pays de Pao [1] furent de ce nombre ; mais à peine eurent-ils manqué à leur devoir, qu'ils s'en repentirent, & cherchèrent à apaiser Yeou-ouang, en lui offrant une jeune fille d'une grande beauté ; ils crurent qu'elle seule pouvait obtenir leur pardon : ils la demandèrent à son père, & la présentèrent p.046 à l'empereur au commencement de la troisième année de son règne : ce prince frappé de sa beauté, la reçut avec empressement, & fit grâce aux habitants du pays de Pao, d'où cette fille prit le nom de *Pao-sse*. L'année suivante cette concubine lui donna un fils qu'il appella *Pé-fou*. Yeou-ouang éperdument

[1] Pao-tching-hien, dépendant de Han-tchong-fou, dans la province de Chen-si.

amoureux, oublia tout autre objet & se laissa précipiter dans un abîme de malheurs.

Le Ciel l'avertit par plusieurs présages funestes auxquels il fut insensible. Les rivières de King, de Ouei & de Lo, dans l'ancien domaine des princes de la famille des *Tcheou*, parurent frémir & bouillonner pendant plusieurs jours de suite ; la montagne Ki-chan, qui avait été pour ainsi dire le berceau de la grandeur de cette famille, s'entr'ouvrit & s'enfonça en partie ; on sentit dans tout ce pays d'affreux tremblements de terre : ces signes de la colère du Ciel, épouvantèrent les peuples ; Yeou-ouang & Pao-sse seuls, n'en furent point effrayés [1].

Tous les peuples étaient au désespoir de voir Yeou-ouang plongé dans cet assoupissement ; & plusieurs des princes qui avaient à cœur le bien de l'empire, ne savaient comment l'en tirer. Vou-kong, prince de Ouei, n'imagina pas de meilleur moyen que de faire des vers, où il critiquait la conduite de Yeou-ouang, comme on le voit dans le *Chi-king*.

778. L'exemple de ce prince fut bientôt suivi par les mandarins, les lettrés & les gens du peuple ; tous firent des vers, où ils peignirent la conduite de Yeou-ouang, les malheurs de l'empire, le danger prochain où il était de sa ruine, et le déplorable état du peuple, qui pouvait à peine subsister. Ils représentèrent le Tien irrité contre la famille des *Tcheou*, à p.047 qui il était sur le point d'ôter l'empire : mais Yeou-ouang fut peu sensible à cette critique, Pao-sse lui tenait lieu de tout [2].

776. La sixième année du règne de ce prince, les peuples de Jong ou Tartares occidentaux qui cherchaient toujours l'occasion d'entrer en Chine, ne manquèrent pas de profiter de celle-ci pour y faire quelques courses. Yeou-ouang ne put se dispenser d'envoyer contre eux des troupes sous la conduite de Pe-sse : ce général sans expérience, fut à l'étourdi attaquer Lou-tsi, chef des Tartares, & perdit la bataille & la vie. Lou-tsi profitant de

---

[1] Nien-y-sse. Pen-ki. Toui-chi. Sse-ki. Coue-yu. Tsien-pien.
[2] *Chi-king*, livre *Siao-ya*, odes *Pin-tchi-tsou-yen*, *He-gin-sse*, *Kiao-yen*, *Kiang-pé-tiao-tchi*, *Hoa-ho-tsao*, &c.

la consternation où la perte de cette bataille avait jeté les peuples, ravagea tout le pays voisin, & mit le siège devant la ville de Kiuen-kieou. Chi-fou, prince de Tsi, dont les États n'étaient pas éloignés, craignant que Lou-tsi ne vint tomber sur lui, dès qu'il se serait rendu maître de Kiuen-kieou, marcha à la tête de ses troupes, dans le dessein de secourir cette ville & de chasser les Tartares ; mais il avait affaire à des gens qui l'attendirent de pied ferme, le battirent & le firent prisonnier : ils le gardèrent un an entier, après quoi ils le renvoyèrent sans lui faire aucun mal. Contents du butin qu'ils avaient fait, ils le transportèrent dans leur pays.

A la dixième lune de cette même année, il y eut une éclipse de soleil, qui fournit matière aux poètes de s'exercer sur les événements du règne de ce prince [1]. Il y avait alors à la cour un certain Yn-chi, homme impérieux & superbe ; Yeou-ouang en fit son premier ministre. Kia-fou, homme plein p.048 d'esprit & de zèle pour le bien public, indigné de ce choix, sans craindre la colère de Yn-chi, fit des vers [2] où il critiquait ouvertement la conduite de l'empereur, pour l'obliger, s'il était possible, à se corriger.

Yeou-ouang, toujours insensible au bien de l'État & à sa propre réputation, ne pensait qu'aux moyens de plaire à Pao-sse : il fut le premier qui, à sa considération, introduisit des eunuques dans le palais, & avec eux la source d'une infinité de troubles qui ont mis si souvent l'empire à deux doigts de sa perte [3].

774. Le Ciel eut beau donner des signes visibles de sa colère, jusqu'à faire geler en été les rivières [4], pour lui faire connaître la perte inévitable de sa dynastie, s'il ne renonçait à des amours illégitimes ; rien ne put l'en détacher.

---

[1] *Siao-ya*, ode *Ché-yue-tchi-kiao*.
[2] *Siao-ya*, ode *Tsie-nan-chan*.
[3] *Chi-king*, liv. *Ta-ya*, ode *Chou-yang*.
[4] Les événements extraordinaires, la chute d'une montagne, un débordement d'eaux, l'apparition d'une comète, & autres phénomènes, ont de tout temps pronostiqué de grands malheurs, selon les Chinois, & leurs princes en ont été effrayés. Les astrologues en profitaient pour leur faire entendre que le Ciel les avertissait par là de prendre garde à leur conduite. Souvent des rebelles en ont abusé, pour gagner les peuples & leur persuader de manquer de fidélité à leur empereur, dont le Ciel irrité voulait éteindre la dynastie. *Éditeur*.

773. Yeou-ouang, par une indignité jusqu'alors inouïe, fit descendre du trône l'impératrice Chin-heou, & ôta à Y-kieou, son fils & son légitime héritier, le droit de lui succéder, que lui donnait sa naissance. Il substitua à leur place l'infâme Pao-sse & son fils Pé-fou. Y-kieou se réfugia dans le royaume de Chin, pour se soustraire à la fureur de son père, qui cherchait, suivant le bruit populaire, l'occasion de le faire mourir [1].

p.049 Cependant Pao-sse était naturellement si sérieuse, que quelque chose que Yeou-ouang pût imaginer, il ne pouvait la faire rire ; après avoir épuisé, sans succès, tous les moyens, il s'avisa de celui-ci, qui lui réussit. C'était une coutume sous la dynastie des *Tcheou*, lorsqu'il arrivait quelque trouble considérable qui demandait un prompt secours, d'allumer de grands feux sur les montagnes ; on battait la caisse partout, jusque dans les plus petits hameaux. A ces signaux, les princes voisins, qui les communiquaient successivement aux plus éloignés, rassemblaient des troupes toujours prêtes à marcher au premier ordre, & se rendaient eux-mêmes à la cour.

L'empereur ordonna donc un jour de faire ces signaux. Les princes alarmés, croyant qu'il était survenu quelque grande affaire, mirent aussitôt leurs troupes sur pied, & se rendirent successivement à la cour. Pao-sse, les voyant arriver les uns après les autres, se mit à rire de toutes ses forces ; ce qui fit un si grand plaisir à Yeou-ouang, qu'il faisait souvent allumer ces feux sur les montagnes pour les tromper & faire jouir Pao-sse de leurs alarmes. Mais ces princes, justement indignés d'avoir été le jouet d'une femme détestée de tout l'empire, ne répondirent plus à ces signaux & ne vinrent plus à la cour [2].

Un gouvernement aussi mal dirigé, pouvait-il rendre les peuples contents ? Yeou-ouang l'avait abandonné à des espèces de sangsues qui, loin de pourvoir à leurs besoins, ne songeaient qu'à s'enrichir ; pour surcroît de malheur, la saison fut très fâcheuse à la dixième année du

---

[1] Liv. *Siao-ya*, ode *Tching-yue*, *Tchu-tse*, *Pé-hoa* & *Siao-puon, Sse-ki*.
[2] *Sse-ki.*

règne de ce p.050 prince, & il y eut une espèce de famine dans tout le pays de la domination des *Tcheou* [1].

772. Yeou-ouang, sentant combien sa conduite aliénait les esprits, craignit que son légitime successeur, Y-kieou, qui s'était retiré auprès du prince de Chin, ne se fît un parti pour rentrer dans l'héritage dont il l'avait si injustement exclu. Il le fit redemander ; mais il éprouva un refus : le prince de Chin ne trahit point la confiance d'un jeune prince qui était venu se jeter entre ses bras. Yeou-ouang marcha contre lui à la tête de ses troupes, accompagné de Pao-sse, & le somma de lui remettre Y-kieou, ou de lui envoyer sa tête. Le prince de Chin, qui ne pouvait seul s'opposer à l'armée de Yeou-ouang, supérieure en nombre à la sienne, appela à son secours les Tartares de Tseng & de Jong, & se mit par là en état de résister à l'empereur.

771. Yeou-ouang, à cette nouvelle, ordonna aussitôt qu'on fît les signaux ordinaires ; mais les princes, qui n'avaient pas oublié l'affront qu'il leur avait fait en abusant de ces signaux, n'y répondirent point. Le prince de Chin cependant s'avançait à la tête d'une forte armée ; il rencontra Yeou-ouang près de la montagne Ly-chan, l'attaqua, le battit, & poursuivant sa victoire, il prit ce lâche empereur avec Pao-sse, & les fit mourir tous deux. Hoan-kong, prince de Tching, qui seul avait suivi le parti de Yeou-ouang, y perdit aussi la vie.

Jamais victoire ne fut plus complète ; tout le pays demeura à la discrétion du prince de Chin, qui, aussitôt après la mort de Yeou-ouang, fit proclamer Y-kieou empereur, sous le nom de Ping-ouang [2].

---

[1] *Ta-ya*, ode *Chao-min*. Tchu-tse. Sieou-chi.
[2] Sse-ki. Tching-chi-kia. Ouei-chi-kia. Thsin-ki. Tsien-pien.

PING-OUANG

@

p.051 **770.** Le nouvel empereur voulut congédier les Tartares qui l'avaient aidé à monter sur le trône ; mais ils firent connaître, par leur conduite, que leur dessein était de se rendre maîtres de la Chine : de sorte que Ping-ouang vit qu'il avait tout à craindre de ceux même qui venaient de le secourir.

Dans cette conjoncture difficile, les princes de Tçin, de Ouei & de Tsin, lui amenèrent fort à propos des troupes qui, réunies à celles du prince de Chin, le mirent en état de ne plus craindre les Tartares. Il leur fit signifier que, n'ayant plus d'ennemis à combattre, ils pouvaient se retirer chez eux. Mais ces Tartares, enflés des fréquentes victoires qu'ils avaient remportées sur les Chinois, & se fiant à leur bravoure, prétendirent que la moitié de l'empire, qu'ils venaient de conquérir, leur appartenait.

Les trois princes venus au secours de l'empereur, furent si indignés d'une prétention aussi hardie, que Siang-kong, prince de Tçin, voulait les faire charger sur-le-champ ; mais Ping-ouang leur fit dire que l'affaire était assez importante pour en combiner le succès, & qu'ils différassent jusqu'au lendemain. Les deux princes de Ouei & de Tsin y consentirent, ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'on détermina le prince de Tçin à différer l'attaque.

Dès la pointe du jour, l'empereur & les princes rangèrent leurs troupes en bataille, & firent, de nouveau, sommer les Tartares de se retirer. Ceux-ci, sans craindre cette menace, se mirent en état de soutenir le choc de l'armée impériale, & de disputer au moins une portion de l'empire ; ce qui irrita tellement p.052 Siang-kong, que, sans attendre l'ordre, il engagea le combat : on se battit de part & d'autre avec beaucoup de courage & d'acharnement ; mais enfin les Tartares, accablés par le nombre, furent mis en déroute & poursuivis jusque dans leur pays [1].

---

[1] Sse ki. Tsien-pien. Hou-chi. Ouei-chi-kia. Thçin-ki.

Cette victoire coûta cher à Ping-ouang. Ce prince conçut une si haute opinion de la bravoure des Tartares, qu'il prit dès lors la résolution d'abandonner la ville où Yeou-ouang tenait sa cour, & de la transporter à Lo-yang [1] ; ce qui ne put se faire sans de grands frais, & sans ruiner une infinité de personnes ; mais la crainte qu'il avait des Tartares, fut plus forte que toutes ces considérations.

Pour se mettre à couvert des insultes de ces peuples belliqueux, il céda à Siang-kong, prince de Tçin, sous prétexte de le récompenser de ses services, la principale partie du patrimoine de la famille des *Tcheou*.

> — Les Tartares, lui dit-il, viennent sans cesse faire des courses dans mon pays de Ki & de Fong, vous seul pouvez arrêter leur fureur & leurs brigandages ; prenez-donc tout ce pays, je vous le cède volontiers, sous cette condition de leur servir de barrière.

Ping-ouang ne fit pas attention sans doute, qu'en rendant le prince de Tçin si puissant, il détruisait sa famille, puisqu'il le mettait en état de tout oser, comme il arriva sous Thsin-chi-hoang [2].

Ping-ouang, après avoir trop libéralement récompensé le prince de Tçin, fit appeler Ouen-heou [3], et lui dit [4] :

> — p.053 Ouen-ouang & Ou-ouang, fondateurs de notre famille, faisaient leur principal devoir de s'instruire parfaitement de la vertu & de la pratiquer. C'est par ce moyen que leur réputation s'est répandue par toute la terre, & que le Chang-ti les avait choisis pour gouverner ce grand empire. Comme ils avaient auprès d'eux des gens sages & habiles qui les aidaient à gouverner, il n'y avait rien dont ils ne vinssent facilement à bout. C'est ainsi que nos glorieux ancêtres sont parvenus à vivre en paix sur le trône.

---

[1] Honan-fou, dans la province de Ho-nan.
[2] Sse-ki. Tso-chi. Sou-chi. Thsin-ki.
[3] C'est le prince de Tçin, qu'il ne faut pas confondre avec celui de Thçin.
[4] Voyez *Chu-king*, chap. *Ouen-heou-tchi-ming*.

Hélas ! en quel état ai-je reçu l'empire ? Le ciel irrité l'afflige de maux continuels : il n'y a plus ni habileté, ni industrie parmi le peuple ; les Tartares ont ravagé & presque détruit l'héritage de nos pères. S'il y a, dans mes États, quelques gens de mérite à qui je pourrais confier les affaires, ils ne sont point en place, je ne les connais pas, & je ne suis pas en état de les diriger. Qui de vous m'aime assez pour me seconder ?

Si quelqu'un d'entre les princes peut faire renaître les heureux temps de mes ancêtres, certainement, Ouen-heou, c'est vous : vous pouvez, si vous le voulez, marcher sur les traces de Ouen-ouang & de Ou-ouang. Le prompt secours que vous m'avez donné m'a tiré du cruel embarras où j'étais. N'ai-je pas raison de vous combler de louanges, & de tout me promettre de vous pour l'avenir ?

Retournez dans vos États ; ayez les yeux sur votre peuple ; tâchez de le maintenir en paix : prenez ce vase plein de vin *ku-tchang* [1], pour vous en servir dans les cérémonies que p.054 vous ferez à vos *ancêtres*. Je vous donne encore un arc rouge & cent flèches rouges, un arc noir avec cent flèches noires, & quatre chevaux. Allez, Ouen-heou, traitez avec douceur les étrangers ; instruisez ceux que vous aurez auprès de vous ; ne faites jamais rien sans conseil ; aimez votre peuple, rendez-le heureux ; ayez l'œil sur votre cour, & faites-vous toujours un honneur de pratiquer la vertu.

Siang-kong quitta la cour de l'empereur pour aller prendre possession du pays de Fong & de Ki. Ce prince, agissant comme s'il fût déjà entré en possession de l'empire, fit élever un grand & vaste [2] tertre en rond, sur

---

[1] *Ku-tchang* exprime un vin fait de millet noir appelé *ku*, & d'une herbe odoriférante appelée *tchang*. Trad. du *Chu-king* par le P. Gaubil, p. 218. *Éditeur*.

[2] C'est une coutume en Chine, aussi ancienne que la monarchie, que les empereurs avaient un temple dans leur capitale, dédié à l'esprit tutélaire de l'empire, dans lequel ils faisaient élever un tertre carré, dont le côté qui regardait l'orient était couvert de terre verte, celui du midi de terre rouge, celui d'occident de terre blanche, celui du nord de terre noire, & enfin le

lequel il offrit un sacrifice solennel au Chang-ti ; ce qui n'était permis qu'à l'empereur.

S'il voulut, par ces cérémonies, fonder les princes de l'empire, il eut le chagrin de voir que tous blâmèrent hautement cette témérité ; les Tartares eux-mêmes la méprisèrent, & quatre ans après, **766.** le cinquième du règne de Ping-ouang, ils entrèrent dans son pays pour y commettre leurs brigandages p.055 ordinaires. Siang-kong était brave, & avait d'excellents soldats ; il marcha contre eux, les battit & les repoussa hors de ses limites : il ne profita pas longtemps de sa victoire, étant tombé malade, il mourut à la montagne Ki-chan.

Son fils Ouen-kong qui lui succéda, n'avait pas moins d'ambition & de bravoure que lui. Il établit d'abord sa cour à Tchoui-kong, où son père la tenait ; mais un jour, ayant pris avec lui sept à huit cents soldats pour faire une partie de chasse vers l'endroit où les rivières de Kien & de Ouei se réunissent, il trouva cet endroit si beau & si agréable, qu'il y bâtit une ville, & y transporta sa cour la neuvième année du règne de Ping-ouang, avec autant de pompe & d'appareil que s'il eût été maître de l'empire [1]. **762.**

756. Ce prince, six ans après, c'est-à-dire la quinzième année de Ping-ouang, vit, ou feignit d'avoir vu en songe, un grand serpent de couleur jaune, qui est la couleur impériale, descendre du Ciel & s'arrêter sur sa bouche ; il demanda l'explication de ce songe à Sse-tun :

> — Cela signifie, lui répondit Sse-tun, qu'il y a longtemps que vous auriez dû sacrifier au Chang-ti ; c'est un avertissement qu'il vous donne, il ne faut pas le négliger.

---

centre, rempli de terre jaune. Lorsque l'empereur créait un *Regule* ou *Tchu-heou*, il le conduisait à ce tertre & lui ordonnait de le fouiller du côté où était situé le royaume qu'il lui donnait. Le *Tchu-heou* enlevait un gazon qui se trouvait plein de terre jaune, & le présentait à l'empereur. C'est par cette cérémonie qu'il était mis en possession de son royaume. Les cinq couleurs tiennent à d'autres idées chinoises : ils reconnaissent cinq éléments : le bois, le feu, le métal, l'eau et la terre ; le bois répond, au vert & à l'orient ; le feu, au rouge & au midi ; le métal, au blanc & à l'occident ; l'eau, au noir et au nord ; la terre, au jaune & au centre, &c. On peut consulter les remarques de M. de Visdelou, imprimées, pag. 428-436 du *Chou-king. Éditeur.*

[1] Chu-king. Sse-ki. Tai-sse-kong. Nien-y-sse.

Ouen-kong, ayant tout disposé, fit, avec une grande magnificence, le sacrifice *Kiao* [1] au Chang-ti ; prérogative qui n'appartient, comme on l'a dit, qu'à l'empereur.

753. Trois ans après, ce même prince établit des historiens en charge, dont l'emploi fut d'écrire l'histoire de sa famille, surtout depuis le temps où Siang-kong son père avait pris p.056 possession d'une partie des terres des *Tcheou*. C'est principalement à cette époque, que la famille des Tçin commença à prendre de l'ascendant sur tous les autres princes tributaires de l'empire. La cour de Ouen-kong était magnifique ; tout s'y faisait par ses ordres, & on n'y respectait point ceux de l'empereur ; le prince de Tçin agissait déjà comme s'il l'eût été lui-même. Il poussa l'ambition jusqu'à établir un tribunal de mathématiques, & à changer la forme du calendrier, droits qui, de tout temps, ont fait partie des prérogatives attachées à la dignité impériale. Entreprendre sur ces droits, était un crime au premier chef. Ping-ouang n'ignorait pas les projets ambitieux de Ouen-kong, mais il n'osait s'en plaindre, parce que sa mère était sœur du prince de Chin, chez qui il s'était refugié. C'était d'ailleurs, pour ainsi dire, le seul prince à qui il pût se fier. **752.** Afin de se l'attacher davantage, comme son pays n'était pas extrêmement peuplé, il y envoya plusieurs familles qui défrichèrent ses terres & augmentèrent sa puissance ; émigration qui ne put se faire sans affaiblir le domaine particulier de la famille impériale. Il courut des vers, qu'on trouve dans le *Chi-king* [2], où on lui en faisait des reproches.

Les Tartares occidentaux, qui ne pouvaient se tenir tranquilles, entreprirent une nouvelle incursion sur les terres de Tçin. **750.** Ouen-kong les arrêta & les défit ; il les poussa même fort loin du côté de l'ouest, & s'empara du beau pays qui est à l'ouest de la montagne Ki-chan, où il mit de bonnes garnisons ; puis revenant sur ses pas, il céda à Ping-ouang le pays p.057 qui est à l'est de cette montagne, bien persuadé qu'il lui reviendrait quand il le voudrait. **749.**

---

[1] *Kiao* exprime, selon les Chinois, un sacrifice au Chang-ti & le lieu où il s'offrait. *Éditeur*.
[2] Sse-ki. Thçin-ki. Tchin-chi. Pen-tchu. Tchu-tse. *Chi-king, Ouang-fong*, ode *Yang-chi-choui*.

Le prince de Tçin ne fut pas le seul qui voulût se rendre indépendant ; tous les autres princes suivirent son exemple, voyant que la famille impériale tombait chaque jour.

La vingt-deuxième année du règne de Ping-ouang, est l'époque fatale où ces princes, jadis vassaux & tributaires, se déclarèrent ouvertement indépendants de l'empereur, & où ils se rendirent maîtres absolus dans leurs États. Les ministres de Ping-ouang étaient dans une grande perplexité ; le peuple mécontent se retirait ; les terres demeuraient incultes, & pour comble de malheur, on ne voyait aucun remède à tant de maux. Ping-ouang se trouvait hors d'état de résister au moindre des princes de l'empire qui l'aurait menacé.

Ce qui contribua encore davantage à persuader que la dynastie des *Tcheou* était sur son déclin, fut ce que raconta un grand mandarin, au retour d'un voyage qu'il avait fait dans le pays héréditaire de cette famille : il dit qu'il avait trouvé le *miao* des ancêtres de la famille impériale, tombé en ruine, n'ayant plus que quelques tristes restes qui marquaient à peine qu'il avait existé. On lit dans le *Chi-king* les plaintes qui se firent à cette occasion [1] ; on y parle aussi des trois sortes de crimes dont était coupable le prince de Tçin.

745. Depuis ce temps-là, on n'observa plus d'ordre dans l'empire, on ne connut plus de subordination ; chaque prince s'arrogea une entière indépendance. A peine Tchao-heou, prince de Tsin, eut-il pris possession de ses États, qu'il prétendit au droit de créer des princes, & éleva à cette dignité son oncle Tching-sse, qu'il déclara prince de Kio-ouo. Tchuang-kong, prince de Tching, qui perdit son père Ou-kong l'an 744, suivit l'exemple p.058 de Tchao-heou, & créa, l'année suivante, son frère Toan prince de King [2].

---

[1] [*Chi-king, Ouang-fong*, ode *Chou-ly*.]
[2] Pen-ki. Tchu-tchuen. *Chi-king*, *Ouang fong*, odes *Tou-yuen*, *Ko-luy*, *Chou-ly* & *Kiun-tse-yu*. Tço-chi.

Tchao-heou fut puni de sa témérité. Tching-sse son oncle, se comporta dans sa principauté avec tant de sagesse & de prudence, qu'il gagna le cœur de ses sujets, & inspira à ceux de son neveu le désir de l'avoir pour maître. Il se fit à la cour de Tsin un parti si puissant, que Pen-fou, qui en était un des principaux chefs, tua Tchao-heou, & se mit à la tête de son parti pour faire reconnaître Tching-sse prince de Tsin. Plusieurs officiers de Tchao-heou, indignés d'une trahison aussi noire, soulevèrent le peuple, & assemblèrent une armée pour empêcher Tching-sse d'entrer dans leur pays & venger la mort de leur prince. Tching-sse, qui s'attendait à quelque résistance, s'était mis en état de leur faire tête. Les deux armées se rencontrèrent sur la frontière ; on en vint aux mains, & on se battit avec un acharnement égal pendant plus de trois heures. Tching-sse ne pouvant enfoncer le corps qu'on lui avait opposé, & voyant sa gauche plier, recula. Il fut alors si vivement poussé, qu'il perdit la bataille & prit la fuite. Il se retira en grand désordre à Kio-ouo. Pen-fou, le principal auteur de la révolte, fut pris & réservé à une mort honteuse. Hiao-heou, fils de Tchao-heou, fut reconnu & proclamé prince de Tsin, & le traître Pen-fou exécuté à la tête de l'armée, pour servir d'exemple.

724. Les peuples de Tsin ne firent pas paraître moins d'attachement & de fidélité pour leur prince, lorsque quinze ans après, Tou, fils de Tching-sse, fit tuer en trahison le prince p.059 Hiao-heou. Ces peuples, outrés de cette perfidie, se jetèrent avec fureur dans son pays, l'en chassèrent, & reconnurent Ngo-heou, fils de Hiao-heou, pour leur prince légitime [1].

De tous les princes de l'empire, celui de Lou, Hoei-kong, parut un des plus modérés. Mais la quarante-huitième année du règne de Ping-ouang, il envoya demander à l'empereur la permission de sacrifier au Tien, cérémonie, comme on l'a dit, réservée à l'empereur seul, ou à celui qu'il envoyait à sa place, lorsque d'autres affaires l'en empêchaient. Ping-ouang, qui n'osait mécontenter aucun de ces princes, dissimula en cette occasion, & prit le parti d'envoyer, dans la principauté de Lou, Kio, un de ses

[1] Tçin-chi-kia.

officiers, pour y faire, en son nom, le sacrifice *kiao*. Hoei-kong comprit que l'empereur ne lui avait point accordé cette permission, de peur qu'il n'en usurpât le droit. Il dissimula ; le sacrifice achevé, il ne voulut point permettre à Kio de s'en retourner, afin d'avoir dans ses États quelqu'un qui fît ce sacrifice sans qu'on pût lui reprocher d'usurpation. Si c'eût été un avantage pour Hoei-kong, ce prince n'en aurait pas profité longtemps, car il mourut l'année suivante, & laissa sa principauté à Yn-kong son fils [1]. **722.**

C'est à cette époque que Confucius commence son *Tchun-tsieou*. L'empire était alors partagé en vingt-une principautés ou royaumes ; savoir : les royaumes de Lou, de Tsi, de Tçin, de Tsin, de Tchou, de Ouei, de Tsai, de Tching, de Tsao, de Tchin, de Teng, de Ki, de Song, de Ou, de Tchu, de Kiou, de Sie, de Hiu, de Siao-tchu, de Yen & de Han. Huit p.060 de ces royaumes étaient gouvernés par des princes de la famille des *Tcheou*, savoir, Lou, Ouei, Tçin, Tching, Tsao, Tsai, Yen & Ou. Ils auraient pu aisément conserver l'empire dans leur famille, s'ils se fussent réunis ensemble ; mais leurs intérêts particuliers les divisèrent, & peu à peu ils s'entre-détruisirent eux-mêmes [2].

Yn-kong eut, à peine, succédé à son père Hoei-kong dans la principauté de Lou, qu'à la troisième lune il fit, à Mie, une ligue avec Y-fou, prince de Tchu ; à la neuvième lune il fit pareille alliance avec le prince de Song & le prince du pays de Sieou, tous princes d'une autre famille que la sienne ; mais ce qui fit le plus de tort à sa réputation, à la première lune de l'année suivante, il fit amitié avec les Tartares, qui, de tout temps, avaient été les ennemis de l'empire.

720. La cinquante-unième année du règne de Ping-ouang, le premier jour de la deuxième lune, il y eut une éclipse de soleil vers les dix heures du matin. Ping-ouang mourut la lune suivante. L'empire ne fut pas agité de

---

[1] Ouai-ki. Lou-sse. Cong-tse. Tchin-chi. Nan-hien. Tço-chi. Tse-ouang-tse.

[2] Tsien-pien. Nan-hien. Le *Tong-kien* que suit le P. de Mailla, n'annonce & ne nomme que dix-neuf royaumes ; il ne parle pas des royaumes de Yen & de Han : j'en ignore la raison, car ces deux royaumes subsistaient dès lors, & je pense que le P. de Mailla a bien fait de les ajouter à cette liste. *Éditeur*.

grands troubles durant son règne, qui fut assez long ; mais par son indolence & son peu d'habileté, il laissa s'étendre partout l'esprit d'indépendance, qui entraîna la ruine entière de sa famille.

Ce prince n'avait d'autre but que de se mettre à couvert des insultes qu'il craignait de la part de quelques princes mécontents ; c'est dans cette vue qu'il avait voulu s'attacher le prince de Tching, qui était de sa famille ; pour cimenter leur p.061 alliance, Ping-ouang lui donna en otage son second fils, & Tchuang-cong lui envoya pareillement son fils aîné, l'héritier de ses États. Mais cette liaison ne dura pas, car à peine eût-on appris, dans la principauté de Tching, la mort de Ping-ouang, que Tsai-tso, officier de Tchuang-kong, entra à la tête d'une troupe de soldats dans les terres impériales, & en ravagea toutes les moissons. Il fut repoussé, à la vérité, mais la récolte fut perdue. Le successeur de Ping-ouang n'avait pas encore pris possession de l'empire : il se trouvait entre les mains de Tchuang-kong ; car quoi qu'il ne fût que le second fils de Ping-ouang, & qu'il ne dût pas être l'héritier de sa couronne, cependant parce que son fils aîné avait laissé un fils, les grands prétendirent qu'on devait préférer l'oncle au neveu ; c'est pourquoi ils demandèrent son retour avec instance. Le refus que le prince de Tching fit de le rendre, mit entre eux une inimitié qui dura longtemps & qui causa de très grands maux dans l'empire.

Le prince de Tching, qui en prévit une partie, chercha aussitôt à s'unir à quelqu'un des princes dont il pût s'appuyer ; il jeta les yeux sur le prince de Tsi, & le fit sonder. Le prince de Tsi accepta volontiers l'union proposée. Les deux princes s'abouchèrent à Che-men, & jurèrent de se secourir mutuellement contre quiconque les attaquerait [1].

[1] Tchun-tsieou. Tço-kieou-ming. Lin-chi. Kong-yang-chi.

HUAN-OUANG

@

719. Huan-ouang, petit-fils de Ping-ouang & légitime héritier du trône, succéda à son aïeul, & fut reconnu de tout l'empire malgré la faction contraire. Les princes ne pensèrent point p.062 à s'y opposer ; ils étaient trop occupés de leurs intérêts particuliers, & d'ailleurs l'empereur n'était maître qu'autant qu'ils le voulaient bien.

Le prince de Kieou, qui était alors en guerre avec le prince Ki, s'empara, par surprise, de la ville de Meou-leou, qu'il trouva dégarnie & sans défense. Tcheou-yu, de la principauté de Ouei, qui s'y était fait un parti, fit mourir Hoan-kong, son maître & son prince, & envahit ses États : profitant ensuite de la ligue que Hoan-kong avait faite avec les princes de Song, de Tchin & de Tsai, il les alla joindre avec ses troupes pour insulter ensemble le prince de Tching, uni avec celui de Tsi. Ils s'avancèrent jusque sur la frontière ; mais trouvant ces deux princes en disposition de les bien recevoir, ils n'osèrent rien entreprendre.

Le prince de Song, allié de Yn-kong, lui envoya demander des troupes contre le prince de Tching, qui n'était point en guerre avec eux. Yn-kong refusa d'abord, mais pressé par les importunités de l'agent du prince de Song, il accorda le secours qu'on lui demandait. Les deux princes ligués se mirent en campagne. Le prince de Tching s'était si bien préparé à la défense, qu'ils furent contraints de se retirer sans l'attaquer [1].

Les peuples de Ouei étaient indignés de la mort tragique de leur prince. Tcheou-yu, qui s'était emparé de ses États par un crime si affreux, n'avait pas eu le temps de calmer les esprits ; mais il était maître des troupes. Cependant Che-heou & Che-tse-kio son fils, cherchèrent les moyens de le punir de sa perfidie. Ils concertèrent avec le prince de Tchin, qu'ils p.063

[1] Nien-y-sse. Tchun-tsieou. Lin-chi-hou-chi. Tço-kieou-ming. Tçien-pien.

mirent dans leurs intérêts, d'attirer à sa cour Tcheou-yu, sous prétexte d'aller ensemble rendre leurs hommages à l'empereur.

Tcheou-yu, qui n'était pas encore bien affermi dans les États qu'il venait d'usurper, donna dans le piège ; il crut l'occasion favorable pour obtenir l'attache de l'empereur, & se rendit aussitôt à la cour du prince de Tchin, qui le fit arrêter & le livra aux peuples de Ouei. Tcheou-yu paya de sa tête sa trahison. Siuen-kong, fils de Heou-kong, lui succéda, & fut reconnu prince de Ouei.

L'empereur Huan-ouang avait l'âme naturellement guerrière ; il souffrait impatiemment tous ces troubles ; il aurait bien voulu employer la force pour faire rentrer les princes dans leur devoir, mais l'entreprise était délicate. Il crut cependant en trouver l'occasion favorable dans une querelle que le prince de Tçin eut avec celui de Tching ; ce dernier s'était lié depuis longtemps avec l'empereur, malgré les différends qu'ils avaient eus ensemble. Huan-ouang envoya Yn-chi & Ou-chi, deux de ses meilleurs officiers, avec des troupes pour se joindre au prince de Tching. Avec ce secours, ce prince marcha contre Y-heou, prince de Tçin ; la bataille se donna à Y, mais la partie était trop inégale, Y-heou la perdit, & fut obligé d'abandonner ses États, & de s'enfuir au pays de Soui.

Les peuples de Kio-ouo, à cette nouvelle, prirent les armes, se révoltèrent ouvertement contre l'empereur, & refusèrent de recevoir ses ordres. Huan-ouang, qui voulait rentrer dans la possession où les empereurs avaient toujours été de nommer les princes de l'empire, leur envoya Koué-kong, qui leur déclara les intentions de son maître, pour le bien & le repos commun. Il leur dit qu'il avait ordre de sa part de choisir Ngai-heou, fils de Y-heou, pour leur prince. A cette p.064 proposition tout fut pacifié, & les peuples rentrèrent dans le devoir.

Le prince de Tching en voulait toujours au prince de Song ; il se servit des troupes de l'empereur qu'il avait encore sous ses ordres, se joignit au prince de Tchou, & fut attaquer, avec toutes ces forces, le prince de Song, qui de son côté se tenait toujours prêt, avec des troupes aguerries, à le

bien recevoir : effectivement lorsque le prince de Tching tenta de forcer ses limites & d'entrer dans ses États, le prince de Song tomba sur lui avec tant d'impétuosité, qu'il ne lui donna pas le temps de se reconnaître, & le défit entièrement. Profitant ensuite de sa victoire, il mit le siège devant Tchang-kouo ; cette ville fit une résistance à laquelle il ne s'attendait pas ; **718.** malgré la vivacité avec laquelle il la fit attaquer, il ne put s'en rendre maître qu'après dix mois de siège.

Le prince de Tching, après la bataille qu'il venait de perdre, proposa une alliance au prince de Lou, pour en obtenir quelque secours, mais inutilement ; **717.** il s'adressa ensuite au prince de Tchin, qui le refusa pareillement. Indigné de ce dernier refus, il entra à main armée sur les terres de Tchin, les ravagea, & ne se retira qu'après avoir fait un butin immense ; mais réfléchissant ensuite, que dans sa situation il avait intérêt à ne pas augmenter le nombre de ses ennemis, il chercha toutes sortes de voies pour se réconcilier avec le prince de Tchin, & il en vint à bout, en le dédommageant des pertes qu'il venait de lui causer.

Le prince de Tching, dans ces différentes expéditions, n'était proprement que le lieutenant de l'empereur pour soumettre les autres princes, & les obliger à rentrer dans leur devoir. Comme celui de Song était un des plus puissants, les plus p.065 grands efforts se portèrent contre lui. Jusque-là, Huan-ouang avait paru ne point agir pour lui-même : **714.** mais la sixième année de son règne, il fit connaître qu'il regardait le prince de Song comme l'ennemi de l'empire & le sien ; il donna ordre aux princes de Tching, de Lou & de Tsi de joindre leurs troupes à l'armée impériale. Le rendez-vous était donné à Tchong-kieou ; de là, elles se mirent en marche, & entrèrent dans le pays ennemi. Mou-kong, prince de Song, homme de tête & plein de bravoure, secondé d'ailleurs par d'excellentes troupes, s'opposa à cette formidable armée, & eut la hardiesse, quoiqu'elle fut trois fois plus nombreuse que la sienne, de l'attendre au pays de Koan. L'armée impériale, persuadée que sa supériorité l'assurait de la victoire, tira droit vers Koan, & chargea les Song avec beaucoup de vigueur ; mais Mou-kong

soutint leurs efforts avec tant de bravoure, de conduite & de courage, qu'après un combat opiniâtre, qui dura jusqu'à la nuit, les troupes impériales purent à peine s'attribuer l'honneur de la victoire. Mou-kong cependant quitta le champ de bataille & se retira en bon ordre ; il abandonna les deux villes de Kao & de Fang, que le prince de Tching remit au prince de Lou, pour le détacher entièrement des intérêts du prince de Song.

Mou-kong n'en fut pas plus soumis à l'empereur ; le faible avantage que les troupes impériales avaient remporté sur lui, fit connaître qu'avec du secours, il pourrait leur tenir tête. Il fit alliance avec le prince de Ouei, & joignant ses troupes aux siennes, il alla ravager les États du prince de Tching, d'où il revint chargé d'un riche butin. Le prince de Tsai vint encore se joindre à lui, & ces trois princes résolurent de commencer la campagne par se saisir de Tai, petit pays indépendant, sur les limites de la principauté de Tching, d'où ils auraient pu p.066 inquiéter beaucoup le prince de Tching. **713.** Mais la division se mit entre eux, & fit échouer ce dessein ; le prince de Tching sut en profiter pour prendre lui-même Tai d'assaut, qu'il ajouta à ses États.

712. L'empereur désespérant de pouvoir réduire le prince de Song, fut attaquer la principauté de Hiu, avec les troupes confédérées des princes de Tsi, de Lou & de Tching. Le rendez-vous avait été marqué dans le pays de Tai ; de là, elle fondirent sur le prince de Hiu qui ne s'y attendait pas, & assiégèrent sa capitale : **711.** Hia-chou-yng, un des plus braves officiers de l'armée impériale, prit l'étendard du général, & fut, à la tête d'une troupe de soldats d'élite, le planter sur les remparts, en annonçant, à grands cris, que leurs généraux avaient déjà escaladé les murailles. Ce stratagème réussit, on monta à l'assaut de tous côtés, & la ville fut emportée d'emblée. Ce ne fut que par un bonheur singulier que Tchuang-kong, prince de Hiu, put se sauver ; il se réfugia auprès du prince de Ouei. Ses États furent donnés à Pé-ly, grand officier de la maison de l'empereur, qui les gouverna sous l'autorité du prince

de Tching. Après cette expédition, les princes confédérés se retirèrent chacun dans leurs États.

Yn-kong, prince de Lou, laissa ses troupes sous la conduite de ses généraux, & prit les devants avec Yu-fou, un de ses principaux ministres. Le prince de Lou était fort attaché à Huan-kong, son fils, héritier présomptif de sa couronne. Le ministre Yu-fou, qui en était jaloux, & qui visait à la charge de premier ministre, saisit l'occasion d'une faute de jeunesse que fit Huan-kong pour le desservir auprès de son père, & lui persuader de le faire mourir :

> — Il est jeune encore, lui dit Yn-kong, & je ne tarderai pas à lui céder ma place ; mon grand p.067 âge doit vous tranquilliser.

Cette réponse fut un coup de poignard pour Yu-fou.

Yn-kong se défiait beaucoup de la fidélité de ce ministre ; il ne voulut point lui confier le commandement de ses troupes, ni même l'éloigner de sa personne, se persuadant faussement que sa présence le retiendrait dans le devoir, & l'empêcherait d'exécuter ses mauvais desseins, s'il en avait : mais cette précaution même lui fut funeste, car étant arrivé sur ses terres, & étant descendu chez Ouei-chi, homme riche qui était en place, le traître Yu-fou introduisit, de nuit, des assassins qui poignardèrent ce malheureux prince, la soixante onzième année de son âge. Yu-fou, pour cacher sa perfidie, fit beaucoup de bruit de cet assassinat ; mais il ne fit aucune perquisition des coupables, & leur crime resta impuni. Il fit déclarer Huan-kong prince de Lou.

Huan-kong n'eut pas plus tôt pris possession de la principauté de Lou, qu'il pensa à se procurer quelque appui, & s'adressa au prince de Tching, qui avait toujours paru rechercher l'alliance des princes de Lou. Le prince de Tching l'accueillit, lui fit des présents, & lui demanda les terres de Hiu qu'il avait voulu acheter de son père. Huan-kong les lui céda. Cette première entrevue se passa cependant sans que ces princes fissent alliance ensemble, & elle ne fut conclue qu'un mois après au pays de Yué.

710. Le prince de Song finit sa carrière par être assassiné comme celui de Lou. Sa bravoure & sa conduite avaient élevé sa puissance, & l'avaient rendue formidable aux autres princes & à l'empereur même. Onze batailles presque toutes gagnées, où il s'était trouvé en personne, contre le prince de Tching, ou pour mieux dire contre l'empereur, dont le prince de Tching p.068 commandait les troupes, l'avaient porté à ce point de grandeur ; mais toutes ces guerres ruineuses avaient épuisé le peuple, qui murmurait hautement & que la crainte seule retenait encore dans le devoir & empêchait d'éclater.

Hoa-tou, premier ministre de Mou-kong, désespéré de voir ce prince sacrifier l'amour qu'il devait à son peuple à la passion d'acquérir de la gloire, lui fit souvent de sages remontrances, qui ne furent point écoutées. L'insensibilité de Mou-kong à l'égard de son peuple indigna si fort le ministre, que pour mettre fin aux guerres continuelles qui le désolaient, il résolut de faire mourir le général Kong-fou-kia, & Mou-kong lui-même. Il prit de si justes mesures qu'il vint à bout de son dessein, & fit revenir du pays de Tching, Tchouang-kong, qu'il fit reconnaître prince de Song, comme fils & légitime successeur de Mou-kong.

Un changement si violent ne put se faire sans causer beaucoup de trouble dans cette principauté. L'empereur qui avait toujours sur le cœur de n'avoir pu la soumettre, ordonna aux princes de Lou, de Tsi & de Tchin d'entrer sur les terres de Song. Chacun de ces princes au lieu de chercher à s'y établir solidement, ne songea qu'à ses intérêts particuliers & qu'à faire du butin. Parmi les choses qu'ils pillèrent, le prince de Lou se saisit d'un grand vase de métal appelé *Ta-ting*, où l'on brûlait des odeurs dans le *Tay-miao* ou la salle des *ancêtres* des princes de Song, & il le destina à servir dans la sienne. Tsang-ngai voulut l'en empêcher & lui représenta que c'était manquer au respect qu'il leur devait ; mais il ne put rien obtenir, & le vase fut transporté dans le *Tay-miao* des princes de Lou.

709. L'empereur s'occupait sans cesse des moyens de réduire les princes de l'empire. L'an 709, qui était la onzième de son p.069 règne, il jeta

la vue sur la principauté de Tsin, l'une des plus considérables de l'empire ; mais persuadé d'avance qu'il ne pourrait réussir à la soumettre tant que les peuples demeureraient attachés à leur prince, il fit tant de promesses au seigneur de Kio-ouo, sujet du prince de Tsin, qu'il l'engagea enfin à se révolter. Ngai-heou (c'est le nom du prince de Tsin), à cette nouvelle, marcha lui-même avec ses troupes pour le faire rentrer dans le devoir. Il le rencontra à Fen-che à la tête des rebelle & lui livra bataille, qu'il perdit. Il prit la fuite avec les débris de son armée ; mais poursuivi vivement par le rebelle Ou-kong, il fit volte-face avec Loan-Tching son général & quelques troupes de cavalerie, qui ne l'avaient point abandonné, & se battit avec tant d'opiniâtreté, que ne pouvant plus résister, il pénétra, le sabre à la main, au milieu des rebelles, accompagné de son fidèle Loan-Tching, où l'un & l'autre perdirent la vie. Le seigneur de Kio-ouo espéra, par cette victoire, se rendre maître de la principauté de Tçin ; mais le peuple ayant horreur de sa perfidie, ne voulut point le reconnaître, & reçut Siao-tse-heou, fils de Ngai-heou.

Cette même année, le premier de la septième lune, il y eut une éclipse totale au commencement de l'automne.

707. L'an 707, l'empereur, qui se défiait de la fidélité du prince de Tching, & qui craignait qu'il ne devînt trop puissant, lui ôta le commandement de ses troupes ; il le dépouilla de toute l'autorité qu'il avait dans ses États, immédiatement soumis à l'empire. Ce prince en conçut tant de chagrin, qu'il se retira dans ses terres, & ne parut plus à la cour. Cette absence augmenta la défiance de l'empereur ; & pour prévenir les desseins que ce prince pouvait avoir, il ordonna aux princes de Tsai, de Ouei & de Tchin de lui amener leurs troupes, p.070 qu'il joignit aux siennes, & marcha contre le prince de Tching.

Ce prince en fut averti & se disposa à se bien défendre. Il s'avança à la tête de ses troupes vers ses frontières, bien résolu d'en disputer l'entrée. Les deux armées se rencontrèrent au pays de Siu-kou, avec un désir égal d'en venir aux mains. L'empereur fit charger le premier les troupes ennemies, qui

soutinrent l'attaque avec tant de vigueur, que les princes de Tsai, de Ouei & de Tchin furent d'abord mis en fuite. L'armée ennemie se repliant ensuite sur le corps où était l'empereur en personne, éprouva plus de résistance ; mais enfin, elle le contraignit de plier. L'empereur, dans sa déroute, eut le malheur d'être atteint & blessé dangereusement à l'épaule, d'une flèche décochée par Tchou-tan, un des généraux du prince de Tching. Le prince de Tching parut fâché de cet accident ; & pour faire connaître à l'empereur qu'il n'inclinait aucunement à faire la guerre, il lui envoya sur le soir Tsai-tço, un de ses officiers, lui témoigner le chagrin qu'il avait de sa blessure.

706. Huan-ouang, de retour de cette expédition malheureuse, vit bien qu'il était inutile d'entreprendre davantage de soumettre les princes, & il se proposa de régner & de vivre en repos dans les États qui lui étaient immédiatement soumis. Mais à peine en eut-il pris la résolution, que Tse-hiong-tong, prince de Tchou, qui depuis longtemps s'était arrogé le titre de roi, s'avança avec une armée vers le pays de Soui, & y exerça plusieurs actes d'hostilité. Le seigneur de Soui, qui ne devait pas s'attendre à cette attaque, lui dépêcha quelques-uns des principaux du pays pour lui demander qu'elle était la raison qu'il avait d'en agir ainsi, parce qu'il ne savait pas lui avoir donné le moindre sujet de mécontentement.

p.071 Tse-hiong-tong reçut assez bien ces envoyés, mais il leur dit pour toute réponse, qu'il était de la race des Barbares du midi ; que tous les princes de l'empire s'étant révoltés & soustraits à l'autorité souveraine de l'empereur, ils ne pensaient plus qu'à se détruire mutuellement.

> — A mon égard, ajouta-t-il, j'ai trouvé chez moi de vieilles cuirasses, & je veux voir si dans un combat elles pourront se dérouiller ; revêtu de ces cuirasses, je viens examiner quel est le gouvernement présent de la Chine, & demander à l'empereur en quelle qualité il me reconnaît.

Les peuples de Soui, qui n'étaient pas en état de lui résister, lui proposèrent de solliciter pour lui le titre de roi. Tse-hiong-tong y consentit, & empêcha ses troupes de commettre aucun désordre. Le seigneur de Soui

fit partir ses gens pour la cour, & travailla sous main à se mettre en état de défendre son pays, en cas, comme il y avait toute apparence, qu'on refusât de reconnaître le prince de Tchou comme roi.

Cependant les troupes du seigneur de Soui s'augmentaient chaque jour ; de sorte que quand la réponse de la cour, qui portait un refus, vint, il se trouva au moins en état de se défendre. Il fallait porter cette réponse à Tse-hiong-tong, & on ne doutait pas que ceux qui seraient chargés de la faire, seraient exposés à perdre la vie ; c'est ce qui détermina le seigneur de Soui à la porter à la tête de son armée. Il trouva celle de Tse-hiong-tong rangée près du Hoai-ho. Dès qu'il l'aperçût, Ki-leang, un de ses principaux officiers, lui dit :

> — Je juge, selon la disposition de l'armée ennemie, que Tse-hiong-tong est sûrement à l'aile droite ; sans disposer autrement nos troupes, donnons avec impétuosité sur l'aile gauche ; cette aile une fois mise en déroute, il nous sera p.072 facile de venir à bout de l'autre :

conseil qui mit le pays de Soui à deux doigts de sa perte. On fit charger avec beaucoup de vigueur, & par tout ce qu'il y avait de meilleurs soldats, l'aile gauche de Tse-hiong-tong, qui se défendit avec une égale bravoure. Mais comme Tse-hiong-tong remarqua que tous les efforts du seigneur de Soui tombaient sur son aile gauche, il y fit avancer son aile droite pour la soutenir ; & alors le sort de la bataille ne fut plus douteux : les troupes de Soui furent battues, & obligées de se retirer dans leur pays pour tâcher de se rallier. Le seigneur de Soui, après cette défaite, vit bien qu'il ne pouvait tenir contre le prince de Tchou ; il lui envoya un de ses principaux officiers pour lui demander la paix, en offrant de lui donner la qualité de roi, que l'empereur lui refusait. Le prince de Tchou fut ravi de ces offres ; car jusque-là il n'avait pu obtenir ce titre d'aucun prince de l'empire ; non seulement il lui accorda la paix qu'il demandait, mais encore il voulut faire une ligue avec lui.

Tandis que les choses se passaient ainsi dans la partie méridionale de l'empire, les Pe-jong ou Tartares du nord entrèrent en Chine, & inondèrent la principauté de Tsi. Le prince de Tsi, qui savait combien les Tartares étaient braves, craignit de ne pouvoir leur tenir tête ; aussi dès qu'il apprit leur incursion, il dépêcha un courrier au prince de Tching, pour lui demander du secours ; & ce prince pour faire voir au prince de Tsi la considération qu'il avait pour lui, lui envoya ce qu'il avait de meilleures troupes, sous la conduite de son propre fils, l'héritier présomptif de ses États.

Ce jeune prince, plein de feu & de courage, n'eut pas plus tôt joint les troupes de Tsi, qu'il voulut aller sur-le-champ chercher les Tartares ; il ne fut pas obligé d'aller fort loin, ils p.073 étaient déjà dans la principauté de Tsi. Dès qu'il fut en leur présence, il les fit charger brusquement ; les Tartares se défendirent avec leur bravoure ordinaire, & disputèrent longtemps la victoire, qu'ils furent enfin obligés de céder aux Chinois. Ils se retirèrent en grand désordre dans leur pays, & laissèrent sur le champ de bataille plus de trois mille des leurs, du nombre desquels étaient deux de leurs généraux, Ta-leang & Chao-leang, que le prince héritier de Tching tua de sa propre main, & dont il fit couper les têtes pour les offrir au prince de Tsi.

Dans le même temps, les peuples de Meng & de Hiang, limitrophes des États immédiatement soumis à l'empereur, se soulevèrent. Ces peuples étaient naturellement inquiets & turbulents ; l'empereur ne pouvant que difficilement les contenir, les avait donnés au prince de Tching ; mais peu contents de changer ainsi de maître, ils se mutinèrent si fort, que le prince de Tching fut obligé d'employer le secours des princes de Tsi & de Ouei pour les faire rentrer dans le devoir. Craignant que dans la suite, ces peuples mécontents ne lui causassent quelque préjudice considérable, il les rendit à l'empereur qui les transporta dans le pays de Kia.

705. A peine l'empereur fut-il sorti de cet embarras, qu'on vint lui dire que le seigneur de Kio-ouo avait surpris Siao-tse-heou, prince de Tçin, qu'il l'avait fait mourir, & s'était emparé de ses États. Huan-ouang persuadé,

comme il était vrai, que les peuples de Tçin, pour la plupart, n'étaient pas contents de ce changement, y envoya des troupes, afin de leur donner pour maître Min-heou, oncle de Siao-tse-heou, le seul qui restait de cette famille. **704.** Dès que les troupes impériales parurent, un nombre infini de sujets fidèles de la principauté de Tçin, vinrent p.074 les joindre, se saisirent du seigneur de Kio-ouo, qu'ils firent mourir & s'emparèrent de ses terres. En réunissant Kio-ouo à la principauté de Tçin, ils firent reconnaître pour seigneur de cette principauté Min-heou, frère de Ngai-heou, & oncle de Siao-tse-heou, que le seigneur de Kio-ouo venait de faire périr.

701. La dix-neuvième année du règne de Huan-ouang, il se passa, dans la principauté de Ouei, un événement tragique, qui révolta la nature, fit horreur à tout l'empire, & le remplit en même temps d'admiration. Siuen-kong, prince de Ouei, épousa d'abord Y-kiang, dont il eut un fils appelé Ki ; ayant ensuite appris que le prince de Tsi avait une fille d'une grande beauté, il la demanda en mariage & l'obtint. Cette princesse lui donna deux fils, qu'il nomma Cheou & Cho. Suivant l'usage d'alors, Ki, comme l'aîné, devait succéder à la principauté : l'amour que Siuen-kong avoir pour cette seconde femme, le fit condescendre à déclarer Cheou son héritier, & pour cet effet, il commença par faire reconnaître la princesse de Tsi pour sa première & légitime épouse, & Y-kiang pour la seconde ; en conséquence Cheou, fut regardé comme héritier immédiat de sa couronne, Ki ne pouvant plus y prétendre qu'à son défaut.

Y-kiang, mécontente d'une pareille disposition, se plaignit hautement de l'injustice ; mais voyant qu'on n'avait aucun égard à ces plaintes, elle se pendit de désespoir. Siuen-kong pénétré de cet accident, tomba dans une profonde tristesse, & commença à tout craindre de la vengeance du fils qu'il avait eu de cette infortunée princesse. Ces pensées funestes ne l'abandonnaient point, & le suivaient partout ; rien ne pouvait l'en distraire. Une vie si triste & si sombre lui inspira, à la fin, des sentiments criminels & barbares contre Ki. L'amour p.075 paternel & les belles qualités de ce fils,

combattirent ces sentiments ; mais ne trouvant aucun repos, & se sentant encore plus troublé à sa vue, il résolut enfin de s'en défaire secrètement.

Siuen-kong prit des précautions pour commettre & couvrir son crime ; il prétexta qu'il avait une affaire de conséquence à communiquer au prince de Tsi, son beau-père, dont il chargea le jeune prince, & posta sur son passage des scélérats qui devaient l'assassiner. Ki & Cheou, quoique concurrents à l'héritage & au trône de leur père, avaient l'un pour l'autre une véritable amitié. Cheou à la première nouvelle de ce voyage, frémit pour son frère & son ami ; il fut le trouver sur-le-champ, pour lui communiquer ses justes soupçons & ses craintes, & lui persuader de se sauver.

> — Siuen-kong, lui répondit Ki, est mon père & mon prince ; quand il n'aurait que l'une de ces deux qualités, je devrais sacrifier ma vie pour son service ; ainsi il est inutile de m'en détourner : s'il m'envoie à la cour du prince de Tsi, soyez sûr que j'irai.

Le prince Cheou ne pouvant venir à bout de le dissuader de partir, résolut en lui-même de ne pas le quitter. Le jour du départ arrivé, Cheou s'empara du petit étendard que portent ceux qui sont chargés de quelque commission importante, & dit à son frère qu'il voulait l'accompagner du moins pendant une journée ou deux. Les deux princes se mirent en route avec une suite peu nombreuse. Après avoir marché presque tout le jour, Ki fut obligé de s'arrêter un moment, & son frère Cheou continua son chemin ; mais à peine eût-il fait quelques pas en avant, que les scélérats qui attendaient Ki, voyant le petit étendard entre les mains de Cheou, ne doutèrent point que ce ne fut celui qu'ils avaient ordre d'assassiner, p.076 & sans d'autre examen, ils tombèrent sur lui & le poignardèrent. Son frère qui s'en aperçût, courut aussitôt, mais trop tard, pour sauver Cheou, en criant de toutes ses forces :

> — C'est moi que vous avez ordre de tuer, & non pas lui ; c'est moi qui suis le prince Ki.

Ces scélérats reconnaissant alors leur méprise, se jetèrent sur le prince Ki & le massacrèrent inhumainement. Cette aventure touchante, qui se

répandit partout, rendit le prince de Ouei odieux à tout le monde, & fit admirer la générosité, la candeur & l'amitié de ces deux frères infortunés.

Huan-ouang, qui ne cherchait qu'à vivre en paix, ne se mit point en peine de ce qui se passait dans la principauté de Ouei : il laissait tous les princes de l'empire vivre à leur fantaisie ; aussi peu d'entre eux le consultaient. Depuis ce temps-là jusqu'à la mort de Huan-ouang, il ne se passa rien de remarquable ; presque tout aboutit à des ligues qu'ils formaient les uns avec les autres, pour appuyer leur parti & se mettre en état de se défendre contre ceux qui les attaqueraient. Le seul prince de Tching, dont la famille avait toujours regardé le prince de Song comme son ennemi, demanda du secours au prince de Lou, qui lui amena ses troupes. Ces deux princes voulurent entrer sur les terres du prince de Song ; celui de Tching, prenant pour prétexte qu'il lui avait manqué de foi, en ne voulant pas se liguer avec lui, comme il avait fait quelques années auparavant.

Mais le prince de Song marcha contre eux à la tête de ses troupes, leur livra bataille, la gagna, & les obligea de se retirer, fort maltraités, dans leur pays. Ces deux princes cependant ne perdirent pas l'espérance d'avoir leur revanche ; ils recrutèrent leurs troupes, invitèrent le prince de Ki à se joindre à eux & p.077 mirent sur pied une forte armée. **700.** Le prince de Song, qui se doutait bien qu'on reviendrait sur lui, avait demandé des secours aux princes de Tsi, de Ouei & de Yen, ses alliés, qui lui en envoyèrent. Quoique les princes confédérés fussent les précautions que le prince de Song avait prises, ils ne laissèrent pas de risquer encore le sort d'une bataille : elle se donna à la deuxième lune, avec tant d'acharnement & d'opiniâtreté, que ce ne fut qu'à la nuit que les troupes du prince de Song cédèrent la victoire à leurs ennemis. La perte fut si considérable des deux côtés, qu'après la bataille chacun se retira chez soi. Le prince de Lou faisant ensuite réflexion sur la bravoure & la conduite du prince de Song, l'éleva beaucoup au-dessus du prince de Tching ; & de retour chez lui, il lui envoya un de ses officiers lui demander son amitié & son alliance. **697.** Le prince

de Song lui accorda l'une & l'autre. Huan-ouang mourut à la troisième lune de la vingt-troisième année de son règne [1].

[1] Tso-kieou-ming. Sse-ki. Tsien-pien. Tso-chi. Ouei-hong. Chi-king-siu. Nien-y-sse. Tchun-tsiou.

TCHUANG-OUANG

@

696. Quoique Tchuang-ouang fût l'aîné des fils & le légitime héritier de Huan-ouang, ce ne fut pas sans difficulté qu'il monta sur le trône. La cour était partagée en deux factions, qui tenaient pour les deux fils qu'avait laissés l'empereur. Sin-pé, ministre habile & guerrier, était à la tête de celle qui prenait le parti de Tchuang-ouang. Hé-kien, courtisan souple & dissimulé, conduisait la faction qui voulait pour prince Ouang tse-ké, second fils de l'empereur, pour qui son père avait marqué de la prédilection & qu'il avait paru p.078 désigner son successeur. Ces dissensions auraient infailliblement anéanti la dynastie des *Tcheou*, si Sin-pé n'avait représenté à ceux du parti contraire, qu'en ne se déclarant pas pour Tchuang-ouang, qui, par le droit de sa naissance, était l'héritier de l'empire, c'était s'exposer à une guerre qui achèverait de détruire la gloire de la famille de Ouen-ouang ; il ramena par ce moyen tous les esprits, & Tchuang-ouang fut universellement reconnu pour empereur.

Dans le même temps, il arriva un grand changement dans la principauté de Tching. Tsai-tchong, premier ministre, s'y était absolument emparé du gouvernement, & il fallait que le prince Ly-kong lui-même en passât par tout ce qu'il avait décidé. Cet ascendant de son ministre déplut si fort à ce prince, qu'il ordonna à Yong-kio son gendre de s'en défaire. Yong-kio invita Tsai-tchong à un repas dans un lieu isolé à la campagne : sa femme, qui avait plus d'inclination pour le ministre de son père que pour son mari, ayant découvert ce complot, en avertit elle-même Tsai-tchong, qui la remercia affectueusement de l'avis qu'elle lui donnait, l'assura qu'il n'y avait rien à craindre pour lui, & partit bien accompagné, dans le dessein de prévenir son ennemi. Effectivement, dès qu'il fut arrivé au lieu de l'invitation, il fit saisir Yong-kio, & lui fit avouer l'ordre qu'il avait de le tuer ; après quoi, lui ayant coupé la tête, il la jeta avec le corps dans l'étang de Tcheou-che. Ly-kong, qui en fut informé, envoya sur-le-champ

chercher le corps de son gendre, & le fit transporter dans les États du prince de Tsai, où il se retira lui-même.

Tsai-tchong aurait pu, s'il eût voulu, se rendre maître de la principauté ; mais il craignit de se jeter dans de trop grands embarras, dont il aurait eu peine à sortir. Il fit reconnaître p.079 Tchao-kong, fils de Ly-kong, souverain de la principauté de Tching ; mais ce prince, du vivant de son père, ne voulut point d'autre titre que celui d'héritier de Tching. Les princes voisins prirent fait & cause pour Ly-kong ; ils jugèrent que l'exemple de Tsai-tchong était trop dangereux pour ne pas le réprimer. Les princes de Song, de Lou, de Ouei, & de Tchin armèrent en conséquence & s'assemblèrent à Tsi. Tchao-kong, qu'ils n'avaient pas instruit de leur dessein, crut qu'ils voulaient profiter des troubles de ses États ; ainsi il se disposa à se défendre & à repousser leurs efforts. Ces princes, par la suite, lui déclarèrent en vain leur intention ; Tchao-kong crut toujours, ou feignit de croire que ce n'était qu'un prétexte ; de sorte que les princes ligués, après quelques tentatives où ils furent toujours repoussés, se virent contraints de se retirer.

Si ces princes abandonnèrent le dessein de rétablir Ly-kong dans ses États, ils ne renoncèrent pas à celui de profiter de sa disgrâce. Ils s'assemblèrent, pour se concerter ensemble, au pays de Tsao. Le prince de Tsai se joignit encore à eux, & ces cinq princes ayant conduit leurs troupes au rendez-vous, à la quatrième lune de la première année de Tchuang-ouang, ils en partirent pour aller insulter la principauté de Tching. Tchao-kong, qui apprit, par ses espions, que ces princes non seulement n'avaient point congédié leurs troupes, mais encore que le prince de Tsai s'était joint à eux, vit bien que leur entrevue au pays de Tsao était contre lui ; ainsi il fortifia ses frontières, augmenta ses troupes, se prépara à une bonne défense, & les reçut avec tant de bravoure, qu'ils ne purent entamer ses États.

695. Les princes ligués, après le peu de succès de ces deux p.080 campagnes, ne crurent pas devoir recommencer l'année suivante, quoiqu'ils

ne fussent pas trop contents d'avoir fait inutilement une si grande levée de boucliers. Le prince de Song, qui avait quelque différend pour ses limites avec le prince de Tsoui, jugeant l'occasion favorable pour le vider, sut engager les princes de Lou & de Ouei à entrer dans sa querelle. Le prince de Tsoui, qui ne s'y attendait aucunement, fut d'abord surpris, & ne put empêcher qu'ils ne commissent quelque dégât sur ses terres ; mais s'étant aussitôt mis à la tête de ses troupes, les princes confédérés ne voulurent pas l'attendre, & contents de quelque butin qu'ils avaient fait, ils se retirèrent à son approche.

Cette année, qui était la deuxième du règne de Tchuang-ouang, à la dixième lune, il y eut une éclipse de soleil.

Tchao-kong, prince de Tching, était un prince rempli de sagesse, de courage & de prudence, ne cherchant qu'à rendre ses États florissants ; mais il avait parmi ses sujets un ennemi secret, appelé Kao-kio-mi. Son père Ly-kong, qui regardait Kao-kio-mi comme un homme capable de contrebalancer la trop grande autorité de Tsai-tchong, avait voulu en faire un de ses ministres. Tchao-kong, qui ne l'aimait pas, s'y était fortement opposé ; ce qui avait fait changer de résolution à Ly-kong. Kao-kio-mi en conserva du ressentiment ; mais en politique habile, il avait dissimulé son chagrin. Sur ces entrefaites Ly-kong s'était vu obligé, par le meurtre de son gendre, d'abandonner ses États, & de se retirer dans la principauté de Tsai. Tchao-kong avait pris les rênes du gouvernement, ce qui remplit de crainte Kao-kio-mi. Cependant comme il était extrêmement dissimulé jamais homme ne parut plus content que lui d'avoir Tchao-kong pour maître ; mais, sous main, il aliéna p.081 si fort l'esprit de quelques grands contre Tchao-kong, qu'ils complotèrent de le faire mourir, & de mettre à sa place son frère Tse-ouei. Ils vinrent à bout de leur dessein, sans presque la moindre opposition de la part des créatures de Tchao-kong.

694. Tse-ouei, qui avait sujet de craindre Kao-kio-mi & ses complices, dissimula aussi de son côté ; & pour leur ôter tout sujet de se défier de lui, il choisit Kao-kio-mi pour son premier ministre. Mais le prince de Tsi s'étant

rendu à Cheou-tchi pour y faire des recrues, & le prince Tse-ouei l'y étant venu joindre, avec peu de suite, il se saisit de lui & de Kao-kio-mi. Le prince de Tsi, persuadé que Tse-ouei avait part à la trahison de son ministre, lui fit trancher la tête, & fit attacher Kao-kio-mi à quatre chars, qui mirent son corps en pièces.

Tsai-kong, qui avait été averti que le prince de Tsi voulait venger la mort de Tchao-kong, avait prétexté une maladie pour se dispenser d'accompagner Tse-ouei ; & se doutant bien de ce qui arriverait, il avait tout disposé pour faire reconnaître Tse-y prince de Tching, aussitôt qu'il recevrait la nouvelle de la mort de Tse-ouei. Il fit fort bien de ne pas suivre ce prince à Cheou-tchi ; car comme il avait été le premier mobile de tous ces troubles, le prince de Tsi avait résolu de se défaire aussi de lui.

Siang-kong, qui venait de se signaler en punissant des traîtres & des rebelle, se déshonora, peu de temps après, par une lâcheté envers le prince de Lou. Au commencement de l'été, le prince de Lou se rendit à la cour de celui de Tsi, pour s'aboucher avec lui. Comme l'empire était dans une combustion universelle, chacun de ces petits princes ne cherchait qu'à surprendre son voisin. Siang-kong traita magnifiquement p.082 le prince de Lou, le soir même de son arrivée, & l'enivra tellement qu'il ne put gagner son char pour s'en retourner. Ce prince ordonna à son fils de prendre le prince de Lou & de le porter sur son char ; Peng-feng prit dans ses bras Huan-kong, le mit dans son char, où peu de temps après il expira. On accusa de cette mort Siang-kong, qui ne prit pas beaucoup de peine de s'en justifier. Tchuang-kong, fils de Huan-kong, lui succéda à la principauté de Lou.

L'empereur n'était pas plus affermi sur son trône, que les princes ses vassaux dans leurs États. Hé-kien avait toujours conservé un dépit secret de n'avoir pu faire succéder Ouang-tse-ke à son père Huan-ouang, & de voir que Sin-pé l'avait emporté sur lui. Ne désespérant cependant pas d'exécuter son premier dessein, il travailla secrètement avec Ouang-tse-ke à se faire un parti ; & le croyant assez fort pour tenir tête à celui qui leur

était opposé, ils prirent la résolution de se défaire de l'empereur. Sin-pé, qui s'était toujours défié du traître Hé-kien, avait sans cesse les yeux ouverts sur sa conduite ; il n'épargnait ni soins, ni argent, pour découvrir toutes ses démarches ; de sorte que quelque précaution que prît Hé-kien, les espions de Sin-pé le servirent si bien, qu'il éventa leur complot.

Sin-pé en avertit l'empereur, qui envoya, sur-le-champ, des soldats pour se saisir de Hé-kien ; ils avaient aussi ordre de prendre Ouang-tse-ke, mais sur le premier avis qu'il eut que Tchuang-ouang avait fait arrêter Hé-kien, il monta à cheval & se sauva chez le prince de Yen ; Hé-kien avoua tout à la question. Tchuang-ouang se contenta de faire mourir Hé-kien, & pardonna à ceux qui avaient trempé dans son complot.

687. p.083 Le Ciel ne devait-il pas être irrité de tant de meurtres & de trahisons ! L'endurcissement du peuple lui faisait regarder ces événements, comme des maux inséparables de l'état où se trouvait l'empire : cependant, le cinquième jour de la quatrième lune, le Ciel manifesta sa colère par des signes non équivoques. La nuit de ce même jour, quoique le ciel fut sans nuages, il ne parut aucune étoile ; mais sur le minuit, on vit tomber une pluie d'étoiles, qui, s'approchant de la terre, s'évanouissaient aussitôt.

686. Ce signe évident de la colère du Ciel, ne changea pas pour cela les cœurs : les princes pensaient également à se détruire les uns les autres, & l'année suivante, les princes de Lou & de Tsi, sans aucun grief, allèrent insulter le prince de Tching. Ce prince qui ne s'y attendait aucunement, & qui ne se trouvait pas en état de leur résister, prit le parti de se soumettre au prince Siang-kong, préférablement au prince de Lou, & évita ainsi la ruine entière de ses États.

Siang-kong ne jouit pas longtemps de la gloire de cette expédition ; son frère Vou-tchi, lui avait été préféré par son père, au point que, quoiqu'il ne fût pas l'aîné, il avait jeté les yeux sur lui pour en faire son successeur. Cependant à la mort de son père, Siang-kong l'avait emporté ; mais comme il n'ignorait pas les prétentions de son frère, il lui avait ordonné d'aller demeurer à Koué-kiou. Quelque éloigné de la cour que fût Vou-tchi,

il ne laissa pas d'y entretenir des liaisons par le moyen de deux de ses créatures, qui furent lui faire un parti considérable. Ces deux partisans y excitèrent une révolte assez à craindre pour exiger la présence de Siang-kong. A la première nouvelle qu'il en eût, il accourut aussitôt, & p.084 fut assassiné par ces deux traîtres, qui, sur-le-champ, firent proclamer Vou-tchi prince de Tsi.

685. Vou-tchi ne profita pas longtemps de son crime. Yong-lin, ministre de Siang-kong, qui s'était sauvé avec Huan-kong, troisième frère de son maître, dans le pays de Kio, voyant que les peuples avaient horreur du crime de Vou-tchi, revint incessamment sur ses pas, & à la tête des fidèles sujets de Siang-kong, il attaqua Vou-tchi dans son palais, le tua de sa main, & fit déclarer Huan-kong prince légitime de la principauté de Tsi ; action qui fit un honneur infini à Yong-lin, & lui gagna le cœur du peuple.

Huan-kong avait un quatrième frère appelé Tse-kio, qui était entré dans le complot de Vou-tchi, & prétendait aussi se faire reconnaître prince de Tsi, à l'aide de Koan-y-ou, qui par inclination s'était attaché à sa personne ; mais comme le parti de Yong-lin se trouva le plus puissant, Tse-kio se vit obligé de s'enfuir avec Koan-y-ou dans la principauté de Lou. Tchuang-kong, prince de Lou, charmé d'avoir une occasion de se venger du prince de Tsi, envoya des troupes contre lui, mais elles furent battues & forcées de se retirer en désordre. Huan-kong, profitant de son avantage, redemanda hautement son frère Tse-kio ; Tchuang-kong ne se sentant pas en état de le refuser, le lui renvoya sous une escorte sûre. Comme sa révolte était connue de tout le monde, Huan-kong, afin de s'ôter toute crainte à l'avenir, le fit mourir, pour servir d'exemple aux malintentionnés.

Huan-kong, après s'être affermi dans la principauté de Tsi, songea à se donner un ministre habile, qui l'aidât dans le gouvernement de ses États ; il jeta les yeux sur Pao-chou : Pao-chou était rempli de droiture, & fort attaché à son p.085 souverain, mais il s'excusa d'accepter cette place :

> — Prince, lui dit-il, je n'ai point les qualités nécessaires pour un emploi de cette importance : si par vos bienfaits je puis passer

mes jours, sans être ni riche, ni pauvre, c'est tout ce que je désire ; la place que vous m'offrez est au-dessus de mes forces. Si vous cherchez quelqu'un qui puisse la remplir avec honneur & rendre vos États florissants, je ne vois que le seul Koan-y-ou qui en soit capable ; droit, sincère, affectionné à son maître, plein d'esprit & de prudence, chéri du peuple, juste, équitable, discernant les gens dont il doit se servir, brave, généreux, connaissant toutes les lois de la guerre, il est tel enfin que doit être un ministre.

— Mais, répondit Huan kong, il a eu la hardiesse de tirer une flèche contre moi, & peu s'en est fallu qu'il ne m'ait blessé ; n'est ce pas une preuve qu'il en voulait à mes jours ?

— Il était, vous le savez, reprit Pao-chou, au service de Tse-kio, ne devait-il pas servir son maître ? Ah ! pardonnez-lui, permettez-lui de revenir, vous le verrez aussi fidèle à votre égard & aussi attaché à vos intérêts qu'il le fut à ceux de Tse-kio.

L'éloge que faisait Pao-chou de Koan-y-ou augmentait encore le désir qu'avait le prince de Tsi de l'avoir pour ministre ; mais il y trouvait tant de difficultés, qu'il désespérait de pouvoir les vaincre. Il prévoyait que le prince de Lou, & surtout son ministre Ché-pé, qui connaissaient son mérite & son habileté, ne voudraient pas le laisser échapper. Le prince de Tsi & Pao-chou ne trouvèrent point de meilleur expédient que de le redemander comme un sujet fugitif qui avait osé lancer une flèche contre son prince, & de feindre qu'il en voulait faire justice : en conséquence de cet arrangement, p.086 Huan-kong dépêcha un de ses principaux officiers au prince de Lou, qu'il chargea de cette commission.

L'envoyé de Tsi, arrivé à la cour de Lou, signifia à Tchuang-kong la demande de son maître. Le prince de Lou, comme celui de Tsi l'avait prévu, consulta son ministre Ché-pé, qui s'opposa fortement à laisser aller Koan-y-ou.

— C'est un détour, lui dit ce ministre, dont se sert le prince de Tsi, pour ravoir un sujet habile qui lui est nécessaire : personne ne l'emporte sur sa capacité en tous genres ; & si jamais le prince de Tsi est secondé de ses talents, il fera la loi aux autres princes, & nous nous repentirons un jour, mais trop tard, de le lui avoir rendu. Souvenez-vous de ce que je vous dis, & tandis qu'il en est encore temps, prévenons, en le retenant, le mal qu'il nous peut faire.

Le conseil de son ministre ébranla Tchuang-kong, & le mit dans l'irrésolution.

— Cependant, dit-il à Ché-pé, je ne puis, sans injustice, refuser au prince de Tsi son sujet ; comment pallier ce refus ?

— Puisque l'intention du prince de Tsi, reprit le ministre, est d'en faire justice, faites-le mourir vous-même & renvoyez-lui son corps ; vous l'aurez satisfait sans qu'il puisse se plaindre de vous.

Cette résolution prise, on avertit l'envoyé de Tsi d'être témoin de l'exécution, & Koan-y-ou fut arrêté. L'envoyé de Tsi alarmé se rendit au palais de Tchuang-kong, & lui représenta, d'un ton ferme & hardi, que son maître se vengerait de ce qu'il anticipait sur le droit qui lui appartenait de punir ses sujets. Le prince de Lou intimidé se rétracta de la résolution qu'il avait prise de faire mourir Koan-y-ou ; il le remit enchaîné entre les mains de l'envoyé de Tsi, qui partit sur-le-champ pour retourner, avec son prisonnier, vers son maître.

p.087 Dès que Huan-kong apprit le retour de son envoyé, il ne fit point difficulté d'aller au-devant de Koan-y-ou, quoique son sujet ; & pour faire voir l'estime qu'il faisait des gens de mérite, aussitôt qu'il l'aborda il lui fit ôter ses chaînes, & le fit monter sur un cheval qu'on lui avait préparé. Il le conduisit, comme en triomphe, dans son palais, & après l'avoir magnifiquement traité, il le mena dans un lieu écarté, où il avait rassemblé tout ce qu'il avait de sujets instruits, pour l'entendre discourir sur la meilleure manière de gouverner un État. Koan-y-ou parla avec tant d'esprit

& de sagesse sur cette matière, qu'il se fit admirer de tous ceux qui l'écoutaient. Huan-kong surtout en fut si charmé, qu'il ne put contenir sa joie. Deux jours après, il le nomma son premier ministre.

> — Quoi, lui dit Koan-y-ou, le glaive est suspendu sur ma tête, prêt à l'abattre, sans que je puisse m'en plaindre, & je serais votre ministre ? Prince, sans doute, vous voulez m'éprouver : si, par le plus grand des bienfaits, vous m'accordez la vie, c'est tout ce que je puis espérer d'un cœur aussi généreux que le vôtre ; mais me voir élevé à un si haut rang ! Non, je ne puis le croire ; & d'ailleurs, en ai-je la capacité ?
>
> — Il est inutile de vous en excuser, lui répliqua Huan-kong, j'ai jeté les yeux sur vous, parce que je suis persuadé, qu'aidé de vos lumières je gouvernerai sagement mes États ; ainsi, par le zèle que vous devez avoir pour mes intérêts, & si vous m'êtes fidèle, ne vous opposez pas davantage à ma volonté.

Koan-y-ou, prosterné à ses pieds, lui promit un attachement inviolable, & tout le zèle dont il était capable pour s'acquitter de l'emploi dont il l'honorait.

Huan-kong consulta son nouveau ministre sur les différents emplois de ses États, & les remplit de sujets capables. **684.** p.088 Il se prépara ensuite à faire la guerre au prince de Lou ; il avait fort à cœur la retraite qu'il avait donnée à son frère Ouang-tse-ke, & la difficulté qu'il avait faite d'abord de lui renvoyer Koan-y-ou. Koan-y-ou n'était point d'avis qu'il entreprît cette guerre, & il ne put s'empêcher de le lui témoigner, mais faiblement, de peur de donner quelques soupçons sur sa fidélité. Huan-kong, malgré les rigueurs de l'hiver, fit mettre en marche ses troupes, au commencement de la première lune de la treizième année du règne de Tchuang-ouang, & les fit entrer dans la principauté de Lou ; mais Tchuang-kong, à la première nouvelle qu'il avait eue que le prince de Tsi armait, se doutant bien que c'était contre lui, arma de son côté, & donna le commandement de ses troupes à Tsao-kouei, capitaine expérimenté. Il rencontra les ennemis à

Tchang-tchou ; ce général rangea aussitôt son armée en bataille, & donna ordre de ne point charger, mais seulement de tenir ferme, quelques attaques que fissent les ennemis. Ceux-ci, persuadés que les troupes de Lou n'avaient pas dessein de combattre, engagèrent l'action, & revinrent trois fois à la charge, sans avoir pu enfoncer, ni mettre en désordre les troupes de Lou ; alors Tsao-kouei fit donner les siennes avec tant de vigueur, que les troupes de Tsi furent mises en déroute, & obligées de se retirer dans leur pays.

Huan-kong ayant appris la perte de cette bataille, & que le prince de Song, Min-kong, mécontent de Tchuang-kong, était parti avec des troupes pour inquiéter le prince de Lou, le suivit de près avec les siennes ; il arriva presqu'en même temps que lui au pays de Lang, où ils se retranchèrent tous deux séparément à la vue des ennemis. Le fils de Tchuang-kong qui commandait les troupes de Lou, vit bien que s'il p.089 laissait faire la jonction des deux armées ennemies, il aurait peine à leur résister ; & sans donner le temps à Min-kong d'achever ses retranchements, il le força, la nuit, à se battre & le défit entièrement. Huan-kong, ne voulant pas hasarder une bataille contre une armée victorieuse, prit le parti de décamper dès le même jour.

Si Huan kong ne fut pas heureux dans cette expédition, il s'en dédommagea sur le seigneur de Tan, qui s'était fait une espèce de souveraineté dans ses propres États. Ce seigneur aurait dû aller recevoir ce prince à son retour, & le traiter suivant son rang : cependant il ne daigna pas même témoigner qu'il fût instruit de son passage. Huan-kong irrité de son mépris, le dépouilla de sa seigneurie, & l'obligea d'aller chercher un autre asile dans le pays de Kieou.

683. Tandis que les choses se passaient ainsi à l'orient de la Chine, le prince de Tchou se rendait formidable, dans les contrées du midi, à l'occasion des démêlés de deux autres princes. Le prince de Tsai & le seigneur de Si avaient épousé les deux sœurs, filles du prince de Tchin ; celle qui avait été accordée au seigneur de Si, passant par la principauté de

Tsai, Ngai-kong qui en était prince, la reçut, à la vérité, avec quelque marque de distinction, mais il la renvoya sans présents : le seigneur de Si s'en trouva offensé ; il aurait bien voulu en témoigner à Ngai-kong son ressentiment, mais il était trop faible pour entrer en lice avec lui.

Résolu cependant de tirer vengeance de l'affront qu'il prétendait avoir reçu, il fit agir secrètement auprès du prince de Tchou, pour l'engager à lui déclarer la guerre à lui-même ; & par une perfidie sans égale, il demanda du secours à Ngai-kong, contre le prince de Tchou.

p.090 Ngai-kong envoya des troupes auxiliaires au seigneur de Si ; & quand elles furent en présence de l'ennemi, le seigneur de Si les abandonna seules, à la merci du prince de Tchou, qui les battit : cependant elles se défendirent courageusement, & lui tuèrent beaucoup de monde.

Cette trahison n'empêcha pas le prince de Tchou de s'emparer des terres du seigneur de Si, & de celles de tous ces petits seigneurs, qui, dans les troubles de l'empire, s'étaient rendus indépendants, & s'étaient formé de petits États le long du Kiang & du Han ; il augmenta par là sa puissance, & se vit en état de se faire craindre.

La campagne suivante, Min-kong, prince de Song, voulant se venger de l'échec qu'il avait reçu, l'année précédente, à la bataille de Ching-kieou, contre Tchuang-kong, prince de Lou, leva des troupes, entra dans son pays, & y fit beaucoup de ravage ; mais plus occupé du pillage qu'à se précautionner contre les troupes de Lou qui s'avançaient pour le repousser, il fut surpris en désordre au pays de Tsé, battu une seconde fois, & obligé de s'en retourner honteusement, après avoir perdu la meilleure partie de ses soldats.

A la bataille de Ching-kieou, Tchuang-kong, prince de Lou, avait lancé une flèche empoisonnée sur un des généraux de Min-kong, appelé Song-ouan, & le manqua ; mais il fut fait prisonnier. Min-kong, de retour dans ses États, le redemanda à Tchuang-kong, qui le lui rendit : Min-kong n'était pas content de la manière dont Song-ouan s'était conduit pendant cette bataille ; il lui reprocha sa lâcheté :

— Je vous croyais brave, lui dit-il, & j'avais de l'estime, & même du respect pour vous ; mais depuis que par une lâcheté insigne, vous êtes devenu prisonnier des gens de Lou, & que vous avez préféré une mort p.091 honteuse entre leurs mains, à une mort glorieuse pour mon service, je n'ai plus pour vous que du mépris.

Song-ouan, outré de ces reproches, mit le sabre à la main, & fendit la tête à Min-kong, en lui disant :

— Vois si je suis un lâche & si je crains la mort.

Se tournant ensuite, il renversa d'un autre coup de sabre Tou, premier ministre de Min-kong. Tous les gens de la cour furent si effrayés de cette action hardie, qu'ils prirent la fuite, & laissèrent Song-ouan maître du palais.

Huan-kong, héritier présomptif des États de Song, voyant la cour dans une confusion affreuse, ne s'y crut pas en sûreté, & se retira au pays de Pou [1], où il fut poursuivi & assiégé par Nan-kong-niou, fils de Song-ouan, & Mong-hoa son ami. Tchuang-kong, prince de Tsao, parent de Min-kong, accourut avec des troupes, tomba sur Nan-kong-niou, le tua, & délivra Huan-kong, qu'il fit reconnaître légitime successeur de Min-kong son père. A la nouvelle de la défaite de son fils, Song-ouan s'enfuit précipitamment avec sa mère dans la principauté de Tchin, & Mong-hoa dans celle de Ouei ; mais les peuples de Song ayant découvert leur retraite, se les firent rendre & les mirent en pièces.

Dans le même temps, mourut Tchuang-ouang, après quinze ans de règne, sans avoir rien fait pour apaiser les troubles de l'empire ; son fils Hi-ouang lui succéda.

---

[1] *Pou-tcheou* du Kiang-nan.

HI-OUANG

@

681. Dès le commencement du règne de Hi-ouang, à la première lune, les princes de Tsi, de Song, de Tchin, de Tsai & p.092 de Tsou s'assemblèrent au pays de Hing pour conférer ensemble sur leurs intérêts particuliers ; c'est là, que, s'élevant au-dessus de son rang, le prince de Tsi prit le premier le titre de *Pa*, qui est au-dessus de celui de prince de l'empire. Son exemple fut suivi de tous les autres princes, qui s'arrogèrent ainsi un droit qui n'appartient qu'à l'empereur seul.

Comme le prétexte de cette assemblée était le désordre arrivé dans la principauté de Song, à l'occasion de la mort de Min-kong, le seigneur de Soui, un des descendants de l'empereur Chun, y avait été invité ; il n'y vint cependant pas. Huan-kong, prince de Tsi, en fut si choqué, qu'il résolut de le chasser de ses États & de s'en emparer, ce qu'il exécuta bientôt sans difficulté.

Huan-kong voyant que, sans tirer l'épée, il s'était rendu maître de tout le pays de Soui, conduisit son armée contre Tchuang-kong, prince de Lou, & le battit. Cette défaite obligea le prince de Lou, qui se trouvait au dépourvu, de lui demander la paix, & de lui offrir la ville de Soui, qu'il possédait, avec toutes ses dépendances. Huan-kong l'accepta, après quoi ces deux princes s'abouchèrent au pays de Kou, sur les terres de Sou. Comme ils étaient à parler ensemble, Koan-y-ou, ministre de Huan-kong, vit Tsao-mei, un des officiers de Tchuang-kong, le sabre nu à la main ; il le soupçonna de quelque mauvais dessein, & s'approchant de lui, il le questionna.

— Est-ce que vous ne voyez pas, lui répondit Tsao-mei, qu'en nous ôtant tout ce pays-ci, nous n'avons plus rien qui nous défende ?

— Eh bien, lui répartit Koan-y-ou, que demandez-vous ?

> — Je veux que vous nous cédiez au moins le canton de Ouen-yang.

Koan-y-ou avertit son maître, à l'oreille, du danger qu'il courait, & lui dit de ne pas balancer p.093 à céder, sur-le-champ, le pays de Ouen-yang. Huan-kong changea d'abord de couleur, mais s'étant aussitôt remis, & regardant Tsao-mei :

> — Vous voulez, dit-il, le pays de Ouen-yang ? Je vous l'accorde ; vous n'aviez qu'à me le dire plus tôt, je n'y aurais pas envoyé des troupes pour le garder ; mais je vous le promets, cela doit vous suffire.

Tsao-mei jetant son sabre, se précipita aux genoux de Huan-kong pour le remercier.

A peine ces deux princes se furent-ils séparés, que Huan-kong se repentit d'avoir promis de rendre Ouen-yang. Outré de colère de ce qui s'était passé à son entrevue avec le prince de Lou, il voulait non seulement garder Ouen-yang, mais encore punir Tsao-mei de sa hardiesse : il s'en ouvrit à Koan-y-ou. Ce sage ministre lui répondit :

> — Vous l'avez promis, il faut tenir votre parole ; rien ne doit être plus sacré pour un prince que la bonne foi : si vous la faussez, quel est le prince dans l'empire qui aura confiance en vous ? Il faut au contraire traiter Tsao-mei avec honneur, le renvoyer content, & vous verrez que vous gagnerez, par là, non seulement le cœur de vos sujets, mais encore celui de vos voisins.

Huan-kong suivit le conseil de son ministre, & renvoya Tsao-mei comblé d'honneurs. Effectivement, cette action de générosité lui mérita les louanges de tout l'empire, & il n'y avait aucun peuple auquel il ne fît désirer d'avoir un prince qui lui ressemblât.

Lorsque les princes s'assemblèrent à Pé-hing, où le prince de Tsi prit, pour la première fois, le titre de *Pa*, l'intention de ce prince n'était point d'apaiser les troubles de la principauté de Song, mais de chercher à y

établir un de ses fils. Il en fit faire la proposition aux grands & au peuple de Song, qui la rejetèrent avec indignation, & peu s'en fallut qu'il p.094 n'en coûtât la vie à son envoyé. Le prince de Tsi ressentit vivement ce refus, & résolut d'obtenir par force, ce qu'il n'avait pu obtenir autrement.

Ce prince mit sur pied une armée, & pour agir plus sûrement, il se ligua avec les princes de Tchin & de Tsao. Les trois confédérés fondirent sur la principauté de Song. Les Song aimaient leur prince ; dès qu'ils apprirent que cette grande armée venait contre eux, tous ceux qui étaient en âge de porter les armes, sans attendre l'ordre de leur prince, s'empressèrent de garder les passages ; de sorte que le prince de Tsi ne put rien entreprendre. Peu satisfait de cette tentative, il se persuada qu'un ordre de l'empereur, dont il avait épousé la sœur, ferait impression sur les peuples. Le prince de Tsi dépêcha un courrier à Hi-ouang pour en obtenir des troupes, & un ordre de les conduire contre le prince de Song. Hi-ouang lui accorda & des troupes, sous le commandement du général Chin-pé, & l'ordre qu'il demandait. Comme les princes de Tchin & de Tsao s'étaient retirés, l'armée du prince de Tsi, malgré le secours que Hi-ouang lui avait envoyé, se trouva moins forte qu'auparavant ; aussi ce prince ne mettait-il sa plus grande confiance que dans l'ordre de l'empereur, qu'il espérait devoir produire un grand effet sur l'esprit des peuples ; mais il se trompa : il eut beau le faire répandre, accompagné de promesses & de menaces, il ne gagna rien. Les Song ne se relâchèrent point de la fidélité qu'ils devaient à leur prince, & Huan-kong se vit obligé de renoncer honteusement à cette expédition, & au projet qu'il avait formé de donner cette principauté à son fils.

680. A la troisième année du règne de Tchuang-ouang, Li-kong, prince de Tching, par rapport aux troubles qui agitaient p.095 ses États, avait été obligé de se réfugier dans la principauté de Tsai. Depuis ce temps-là, il avait inutilement tenté d'y rentrer ; Tse-y, qui en avait été reconnu prince, lui en fermait tous les accès. Cependant la seconde année du règne de Hi-ouang, Li-kong s'étant mis à la tête de quelques troupes, vint insulter la

principauté de Tching, & dans une rencontre, où il eut quelque avantage, il atteignit & prit un officier de Tse-y, appelé Fou-hia. Cet officier se voyant entre les mains de Li-kong, craignit qu'il ne le fît mourir ; il lui promit, avec serment, de le faire rentrer dans les États Tching, s'il lui pardonnait & le laissait retourner sur sa parole. Fou-hia était oncle paternel de Li-kong. Ce dernier le laissa aller, pour éprouver quels moyens il tenterait en sa faveur.

Fou-hia retourna à la cour, comme s'il se fut échappé des mains de Li-kong, afin qu'on ne soupçonnât point le dessein qu'il méditait. Tse-y lui avait confié presque toute son autorité, ce qui le rendait très puissant : il en sut si bien profiter, qu'il parvint à se défaire de Tse-y & de ses deux fils. Par ce moyen, il fit rentrer Li-kong dans ses États, & s'acquitta de sa promesse.

Li-kong voyant que ses peuples lui étaient soumis, & qu'il n'avait plus rien à craindre, prit alors la résolution de faire mourir Fou hia ; mais, afin de n'y trouver aucune opposition, il le fit exécuter en secret. Il rappela ensuite Yuen-fou, qui avait été le fidèle compagnon de sa disgrâce, & lui dit :

> — Fou-hia était un fourbe, qui, suivant ses intérêts particuliers, était capable des plus grands crimes. Conformément aux lois de l'empire des Tcheou, on ne doit pas laisser vivre un homme de ce caractère, de peur qu'il ne corrompe p.096 les autres ; en conséquence de ces lois, je l'ai fait mourir. Si lorsqu'il me promit de me faire rentrer dans mes États, je n'avais pas vu clairement qu'il ne m'y rétablissait que pour me perdre, j'en aurais fait mon principal ministre ; il est mon oncle, & cette qualité l'a perdu. Quand je fus obligé de sortir de mes États, il n'en a pas témoigné le moindre chagrin, ni la moindre joie quand j'y suis rentré ; c'est ce qui m'a irrité contre lui, & m'a déterminé à me défaire d'un homme si dangereux.

Yuen-fou, pénétré de douleur, lui répondit :

> — Prince, cet homme, que vous venez de faire mourir, était chargé, sous votre père notre maître, des emplois les plus importants, & jamais on n'a remarqué de duplicité dans sa conduite : il a servi pendant quatorze ans Tse-y votre fils, toujours avec constance & fidélité ; est-il probable qu'en travaillant à vous rétablir, il se soit sitôt démenti ? Il y a encore, vous le savez, huit des fils de Tchuang-kong pleins de vie ; s'ils se joignent ensemble, pourrez-vous leur résister ? Vos malheurs passés me font craindre pour l'avenir, & il vaut mieux pour moi sortir de cette vie, que de voir ces temps déplorables.

En prononçant ces mots, il se fendit la tête contre terre & expira.

Si-koué, veuve du seigneur de Si, se persuadant que Ngai-kong, prince de Tsai, avait des vues sur le pays de sa dépendance, eut recours au prince de Tchou, pour empêcher Ngai-kong de s'en emparer. Le prince de Tchou, qui trouvait également ces terres à sa bienséance, dissimula & feignit de prendre les intérêts de la veuve. Il entra aussitôt dans le pays de Si, sous prétexte de le garantir ; il s'en rendit maître & emmena cette veuve.

p.097 Le prince de Tchou, ignorant qu'elle eût deux fils, nommés Tou-ngao & Tching-ouang, quoiqu'il l'eût questionnée là-dessus, fit publier partout qu'il ne s'était emparé du pays de Si, que pour le mettre à couvert des entreprises & de l'ambition du prince de Tsai. Il se servit encore de ce prétexte pour lui déclarer la guerre, &, malgré la rigueur de la saison, il fit une incursion sur ses terres. Ngai-kong le repoussa vivement & le contraignit de se retirer. Il est aisé de faire des fautes & difficile de les réparer ; semblable, disaient autrefois les Chang, au feu qui a pris dans une forêt, & parmi des herbes sauvages, qu'il est impossible d'arrêter.

Pendant le même hiver, le seigneur de Kio-ou, dépendant de la principauté de Tçin, se souleva de nouveau contre Min-kong son légitime prince. Les seigneurs de ce petit pays, s'étaient insensiblement élevés, & rendus formidables à leur maître. Du temps de Huan-ouang, ils avaient déjà tenté, mais sans succès, de se rendre indépendants ; sur la fin de la seconde

année du règne de Hi-ouang, le parti qu'ils s'étaient fait était devenu si puissant, qu'ils chassèrent Min-kong de sa principauté, & s'en rendirent les maîtres sans coup férir.

Le seigneur de Kio-ou, qui se révolta ainsi contre son prince & le dépouilla de ses États, n'oublia rien pour obtenir de l'empereur Hi-ouang d'être confirmé dans la principauté de Tçin ; le gouvernement était si faible, qu'il n'osa la refuser. **678.** La quatrième année de son règne, Hi-ouang envoya exprès un des seigneurs de sa cour à Kio-ou, avec des troupes, pour l'établir prince de Tçin, sous le nom de Ou-kong.

L'année suivante, ce nouveau prince de Tçin, pour se fortifier contre ceux qui voudraient l'attaquer, fit alliance avec le seigneur de Ouei, à condition qu'il donnerait à ce dernier p.098 des troupes pour se faire raison du seigneur du pays de Y. Les seigneurs de Kio-ou avaient eu plusieurs démêlés avec le seigneur de Y, & dans une bataille, Ou-kong avoir fait prisonnier Koué-tchou ; mais le seigneur de Ouei ayant pris parti pour ce dernier, avait obligé Ou-kong de le renvoyer. Koué-tchou de retour dans ses terres, ne donna aucune marque de reconnaissance, ce qui irrita tellement le seigneur de Ouei, qu'avec le secours des troupes de Tçin, il entra sur ses terres, le battit, & obligea Ki-fou, fils de Koué-tchou, de s'enfuir hors de ses États. Koué-tchou fut trouvé mort sur le champ de bataille.

Ou-kong, prince de Tçin, ne profita pas longtemps de l'avantage d'avoir fait approuver par Hi-ouang son usurpation ; **677.** il mourut au commencement de la cinquième année du règne de Hi-ouang, & laissa ses États à son fils Hien-kong. L'empereur mourut la même année, & eut son fils Hoei-ouang pour successeur. L'année suivante, à la troisième lune, il y eut une éclipse de soleil.

HOEI-OUANG

@

676. Hien kong, prince de Tçin, avait trop d'obligations à la maison impériale pour ne pas lui être attaché ; aussi dès qu'il sut que Hoei-ouang avait été déclaré empereur, il ne manqua pas d'aller à la cour, suivant l'ancien usage, pour y prêter hommage ; il y mena avec lui le seigneur de Koué. Cette démarche fit beaucoup de plaisir à Hoei-ouang, & lui fit espérer que leur exemple ferait impression sur l'esprit des autres princes tributaires, mais le mal était trop invétéré.

La cour même de Hoei-ouang ne manquait pas d'esprits p.099 inquiets & remuants, qui étaient charmés de trouver l'occasion de causer du désordre, comme il arriva la seconde année de son règne. **675.** L'empereur Tchuang-ouang avait une concubine nommée Ouang-yao, qu'il aimait passionnément ; cette concubine lui avait donné un fils appelé Tse-toui, qui faisait ses délices ; dès qu'il fut en âge, il le mit sous la conduite de Ouei-koué. Hoei-ouang étant monté sur le trône voulut agrandir son palais, & pour cela, il eut besoin de prendre du terrain sur des seigneurs voisins ; de plus, comme le trésor de l'épargne était vide, afin de pouvoir subvenir aux frais nécessaires, il retrancha une partie des gages de ses officiers. Ces seigneurs mécontents, loin d'apaiser les esprits en faveur de leur prince, attisèrent au contraire le feu de la sédition, & mirent Tse-toui, fils de Tchuang-ouang, à la tête de quelques troupes mal disciplinées. Ils accusèrent hautement l'empereur d'avoir usurpé une place qui était due à Tse-toui ; mais ces troupes furent bientôt dissipées. Dans la confusion, Sou-tse se sauva avec Tse-toui, chez le prince de Ouei, qui le reçut avec les honneurs dûs à son rang, lui promit sa protection, & lui tint parole. Il fit encore entrer le prince de Yen dans les intérêts de Tse-toui, & ces deux princes, à la tête de leurs troupes, reconnurent Tse-toui pour empereur. Ils le conduisirent contre Hoei-ouang, qui, de peur d'exciter de plus grands

troubles, se retira dans la principauté de Tching, n'étant pas, alors, en état de résister. Il établit sa cour à Hoen, qui est aujourd'hui Hoen-tching-hien.

De tous les vassaux de l'empire, le prince de Tching était le plus attaché aux intérêts de Hoei-ouang, mais seul il ne pouvait tenir contre les rebelles. Cependant il fut assez heureux pour se saisir de Tchong-fou, un des meilleurs officiers du p.100 prince de Yen. **674.** Comme il était persuadé qu'en témoignant de la crainte, c'était s'avouer à moitié vaincu, il partit, en été, avec l'empereur à la tête de ses troupes, le conduisit dans ses États, & le fit demeurer au pays de Ly : en automne, il entra dans le pays de Ou, de là, dans la ville de Tching-tcheou, emmenant avec lui Hoei-ouang ; & enfin après s'être saisis de ce qu'ils trouvèrent de plus précieux, ils prirent la résolution de se retirer, de peur de quelque revers.

Tse-toui & ses partisans ne se persuadaient pas qu'on pût faire la guerre en hiver ; ils étaient à Lo-yang, uniquement occupés de leurs plaisirs. Le prince de Tching, qui en fut informé par ses espions, appella Koué-tchou, & lui dit :

> — J'ai toujours ouï dire que la joie & le chagrin, hors de saison, pronostiquent quelque grand malheur. Tse-toui & ceux qui l'ont suivi ne songent qu'à se réjouir. Cette conduite, dans les circonstances actuelles, paraît inconsidérée. Un prince doit craindre, quand il voit ses officiers, au lieu de remplir leur devoir, s'adonner à la débauche ; que doit-il en arriver, lorsque le prince fait comme eux ? Le temps de sa perte, sans doute, n'est pas loin. Que différons-nous d'entrer sur les terres de l'empire, & de tenter de remettre Hoei-ouang sur le trône ?

673. Au commencement de la quatrième année, le prince de Tching fit publier à Mi, où était la cour, l'ordre de l'empereur de se préparer pour une expédition importante. L'armée rassemblée, alla mettre le siège devant Lo-yang ; elle y surprit Tse-toui avec ses cinq complices, qui firent mine de vouloir se défendre ; mais le prince de Tching & l'empereur les attaquèrent si vivement, qu'ayant forcé les portes du palais, ils firent main basse sur tout ce qu'ils rencontrèrent. Tse-toui & p.101 les cinq rebelles furent trouvés

parmi les morts. C'est ainsi, que par la bravoure & la prudence du prince de Tching, Hoei-ouang fut remis en possession de ses États.

Hoei-ouang ne se voyant plus d'ennemis, voulut aller visiter le seigneur de Koué ; ce seigneur, en ayant été averti, fit meubler magnifiquement un palais pour le recevoir. L'empereur s'y rendit, accompagné du prince de Tching ; il fut si tenté de la richesse des meubles, & surtout des choses rares & précieuses qu'il y trouva, qu'il fit tout enlever sans en rien dire au seigneur de Koué ; de sorte qu'après le départ de Hoei-ouang, ce seigneur vit son palais démeublé. Il en fut piqué, & regarda cette action comme indigne d'un empereur. Le prince de Tching commença dès lors à mésestimer Hoei-ouang. Les louanges que cet empereur affectait de donner au seigneur de Koué, préférablement à lui, l'aliénèrent si fort, qu'il lui en témoigna son ressentiment ; ce qui fut cause de la mésintelligence qui régna entre Hoei-ouang & le prince de Tching, qui mourut à la cinquième lune, laissant ses États à son fils Ouen-kong.

Durant les troubles de l'empire, aucun des petits princes n'avait osé remuer de peur de s'attirer tous les autres sur les bras. Huan-kong, prince de Tsi, le plus hardi & le plus entreprenant, se trouvait alors occupé contre les Tartares septentrionaux, qui, par leurs courses dans ses États, l'empêchaient d'employer ailleurs ses forces. Cependant l'empire n'en fut pas plus paisible ; les meurtres & les désordres recommencèrent comme auparavant [1].

671. Siuen-kong, prince de Tchin, avait une concubine qu'il aimait passionnément. Elle lui donna un fils, dont, par p.102 faiblesse pour la mère, il voulait faire son successeur, au préjudice de Yu-keou [2] son légitime héritier. Comme Yu-keou était un obstacle à ses desseins, il résolut de s'en défaire, & prit pour prétexte, que son nom était de mauvais augure, & que si on le laissait vivre, il introduirait infailliblement les voleurs dans ses États. Les princes Ouan & Tchuen-sun, frères de Siuen-kong, qui aimaient

[1] Tso-kieou-ming. Tsien-pien.
[2] *Yu-keou* signifie qui va au-devant des voleurs.

Yu-keou & lui étaient fort attachés, craignant que Siuen-kong ne les fît aussi mourir, se sauvèrent dans la principauté de Tsi.

Dans le même temps, Tou-ngao, prince de Tchou, sur quelque mécontentement qu'il eut contre son frère Tching-kong, prit la résolution de le faire mourir. Tching-kong était fort aimé des grands & du peuple ; peut-être même que cette considération donna de l'ombrage à Tou-ngao. Tching-kong fut averti des mauvais desseins de son frère ; il se retira dans le pays de Soui, où s'étant fait un parti considérable, il rentra, à main armée, dans les États de son frère, le tua & se fit reconnaître prince de Tchou.

670. Il dépêcha des courriers aux princes voisins, & à l'empereur même, avec des présents, pour justifier sa conduite & se les rendre favorables. Hoei-ouang fut celui qui en parut le plus content. Depuis un temps infini, les princes de Tchou n'avaient donné aucune marque de soumission à l'empereur ; c'est pour cela que Hoei-ouang, satisfait de cet hommage, lui renvoya des présents, en lui recommandant de maintenir son peuple en paix, & de ne point inquiéter l'empire.

Les troubles que Tse-toui & les cinq mandarins rebelles avaient excités, cessèrent en même temps que les courses des p.103 Tartares du nord sur les terres du prince de Tsi. Ce prince, depuis qu'il avait Koan-y-ou pour premier ministre, s'était rendu un des plus formidables de l'empire : il ne se vit pas plus tôt débarrassé des Tartares, qu'il songea à s'agrandir, & jeta ses vues sur le pays de Ko, dont les peuples, mécontents de leur seigneur, vinrent s'offrir d'eux-mêmes [1].

669. L'année suivante, la huitième du règne de Hoei-ouang, à la sixième lune, il y eut une éclipse de soleil, entre neuf & dix heures du matin.

Cette même année il se fit dans la principauté de Tçin un horrible massacre. Depuis que les seigneurs de Kio-ou s'en étaient emparés, ceux de l'ancienne famille des princes légitimes qui y étaient restés, étaient devenus si riches & si puissants, qu'ils donnaient de l'ombrage à Hien-kong. Ce prince,

[1] Tso-kieou-ming. Sse-ki. Tsien-pien. Tchun-tsieou.

par les conseils de Sse-ouei, qui était leur ennemi, confisqua la plus grande partie de leurs biens, & fit mourir les deux fils de la principale branche.

Sse-ouei, qui méditait la ruine entière de cette famille, imagina de faire bâtir la ville de Tsu, avec l'argent qu'il lui avait enlevé. Il y rassembla ensuite tous ceux qui en étaient issus & qui se trouvèrent en assez grand nombre pour peupler cette nouvelle ville. Quand Sse-ouei y vit ses victimes réunies, il avertit Hien-kong de venir, avec ses troupes, l'investir & faire main basse sur ces infortunés, qui, se trouvant sans défense, furent tous égorgés sans distinction d'âge ni de sexe.

Après cette exécution atroce, Hien-kong fit nettoyer les rues inondées de sang, & enlever les corps morts, qui étaient entassés les uns sur les autres : il voulut passer la nuit dans la ville, p.104 qu'il trouva fort à son gré & bien bâtie. Pour récompenser Sse-ouei, il lui donna la charge de premier président des ouvrages publics, & lui ordonna de lui bâtir une autre ville au pays de Kiang, où il avait dessein de tenir sa cour.

668. La neuvième année du règne de Hoei-ouang, à la douzième lune, il y eut une éclipse de soleil entre dix & onze heures du matin.

Le seigneur de Koué, indigné de l'action barbare de Hien-kong, entra dans le pays de Tçin avec ses troupes, y fit beaucoup de dégât, & en revint chargé de butin. **667.** Dès le commencement de l'année suivante, le prince de Tçin voulut se venger de cette insulte ; il s'avança jusqu'aux frontières de Koué, mais il trouva le pays si bien gardé, qu'il fut obligé de s'en retourner, après avoir honteusement refusé la bataille que le seigneur de Koué voulait le forcer d'accepter.

L'empereur n'avait jusque-là tiré aucune vengeance de l'injure que lui avait faite Y-kong, prince de Ouei, en prenant le parti de Tse-toui, son frère, contre lui. Il avait espéré que le prince de Ouei donnerait quelque marque de repentir & de soumission. Après l'avoir attendue inutilement près de six ans, il ordonna à Huan-kong, prince de Tsi, d'armer contre lui, & de l'obliger à rentrer dans le devoir. Huan-kong, par les conseils de Koan-y-ou son ministre, obéit à cet ordre, & marcha à la tête d'une nombreuse

armée contre Y-kong : Y-kong qui n'était point d'humeur de se soumettre, se disposa aussi, de son côté, à soutenir son indépendance. Loin de refuser le combat, il alla au-devant de Huan-kong, le rencontra sur la frontière, lui livra bataille, qui fut très vive & très sanglante ; mais enfin, malgré son habileté & sa bravoure, Y-kong fut battu & fait prisonnier.

p.105 **666.** Huan-kong, après avoir si heureusement exécuté les ordres de l'empereur, alla lui-même à la cour de Hoei-ouang lui offrir son prisonnier ; mais, en même temps, il lui représenta qu'il fallait le bien traiter, de peur de s'attirer le ressentiment des autres princes de l'empire. Hoei-ouang suivit ce conseil, pardonna à Y-kong, & après l'avoir comblé de présents, il le renvoya dans sa principauté.

Le prince de Tchou, comme on l'a vu plus haut, s'était emparé des terres de Si, & en avait emmené Si-koué, veuve du seigneur de ce pays, qui avait péri dans un démêlé qu'il avait eu avec le prince de Tching. Cette veuve était encore fraîche, remplie d'appas, & surtout fort spirituelle. Tse-yuen, de la famille des princes de Tchou, général des troupes, en devint passionnément amoureux ; & pour être plus près d'elle, il fit bâtir une maison à côté du palais de Si-koué. Comme elle aimait la musique, il faisait exécuter continuellement des concerts chez lui.

Un jour qu'il fit jouer un air guerrier, que le mari de Si-koué avait beaucoup aimé, & qu'il faisait souvent répéter, elle ne put s'empêcher de pleurer de souvenir & d'attendrissement.

> — Hélas ! dit-elle, Tse-yuen croit-il me faire plaisir de me rappeler la perte de mon époux ? Ne devrait-il pas songer à le venger, plutôt que de s'amuser à des concerts ?

Tse-yuen, à qui ces paroles furent rapportées, fit armer six cents chariots de guerre, dont il forma trois divisions, & partit pour aller attaquer le prince de Tching ; mais les princes de Tsi, de Song & de Lou, qui en furent avertis par les courriers de Ouen-kong, prince de Tching, lui envoyèrent des secours, avec lesquels il rendit inutiles tous les efforts de

Tse-yuen, qui p.106 fut obligé de s'en retourner, sans oser rien entreprendre pour satisfaire la vengeance de Si-koué [1].

Chariot de guerre de plusieurs soldats.

Lorsque l'empereur Hoei-ouang voulut rentrer dans ses États, il fut repoussé par son frère Tse-toui. Fan-pi l'abandonna pour se jeter dans le parti de Tse-toui. Hoei-ouang n'en témoigna son ressentiment, qu'après

[1] Tchun-tsieou. Tso-kieou-ming.

que le prince de Ouei fut rentré dans l'obéissance. Alors, il ordonna à Koué de marcher contre Fan-pi, & de le lui amener. **664.** Koué partit, pour cette expédition, avec de bonnes troupes. Fan-pi fit quelque mine de se défendre ; mais se sentant trop faible, il chercha à se mettre en sûreté par la fuite. Le seigneur de Koué le poursuivit si vivement, qu'il l'atteignit, le fit prisonnier, & le conduisit à la cour.

Cette même année, la treizième du règne de Hoei-ouang, à la neuvième lune, il y eut, sur le soir, une éclipse de soleil.

Tse-yuen, de retour de son expédition honteuse contre le prince de Tching, alla se loger, non dans la nouvelle maison qu'il avait fait bâtir près du palais de Si-koué, mais dans le palais même. Chin-kong, un de ses principaux officiers, rempli d'honneur, l'exhorta à ne pas faire ce tort à sa réputation ; il lui représenta que cette conduite était indigne d'un guerrier, & qu'infailliblement il s'attirerait le mépris de ses officiers & de ses troupes.

Tse-yuen, loin de profiter d'un avis sage, entra dans une si grande colère, qu'il voulait faire mourir cet officier, & l'aurait exécuté, si on ne s'y fut opposé ; il se contenta cependant de le faire mettre aux fers. Chin-kong, outré de voir ses conseils si mal récompensés, résolut de s'en venger à p.107 quelque prix que ce fût. Ayant rencontré Tse-yuen presque sans suite, il tomba brusquement sur lui le sabre à la main, & d'un seul coup il lui abattit la tête. La perte de Tse-yuen fut très funeste à la principauté de Tchou ; c'était un général habile & fort expérimenté ; aussi, depuis cet événement, les princes de Tchou commencèrent à déchoir considérablement [1].

Dans le même temps, les Tartares du nord descendirent de leurs montagnes, & vinrent se jeter sur la principauté de Yen. Tchuang-kong, prince de Yen, qui n'était pas en état de leur résister, dépêcha aussitôt des courriers aux princes ses voisins, pour leur en donner avis, & leur demander du secours. De tous ces princes, le seul Huan-kong, prince de

[1] Tchun-tsieou. Tso-kieou-ming.

Tsi, arma pour lui. Les Tartares, qui en furent instruits, reprirent le chemin de leurs montagnes ; mais Huan-kong les poursuivit si vivement, que les ayant atteints à Lin-tchi, il les battit & les poussa jusqu'à Cou-tchou, d'où il reprit ensuite le chemin du sud.

Huan-kong revint triomphant de cette expédition. Le prince de Yen, plein de reconnaissance, l'accompagna au-delà des frontières de la principauté de Tsi. Ce prince le remarquant, dit à Tchuang-kong :

> — Il n'y a que le seul empereur qu'on doive accompagner au-delà de ses limites, & c'est pousser trop loin la civilité, que d'en user ainsi avec quelque prince que ce soit. Afin qu'on ne dise pas que vous en avez trop fait à mon égard, je consens que vos limites s'étendent jusqu'ici, & que ce pays vous appartienne. Il faut, dans vos États, faire revivre, autant que vous le pourrez, le sage gouvernement de p.108 Ouen-ouang, de Tcheou-kong, de Chao-kong de votre illustre famille. Allez rendre hommage à l'empereur, comme vous le devez, & prenez les Tching-tang & Kang-ouang pour modèles.

Tchuang-kong fit part de cette exhortation aux autres princes de l'empire, ce qui lui mérita leur estime.

663. Cependant Huan-kong, arrivé chez lui, parut avoir entièrement oublié les sages conseils qu'il venait de donner à Tchuang-kong. C'était la coutume que les princes victorieux offrissent à l'empereur les dépouilles des ennemis de l'État. Huan-kong avait fait un butin immense sur les Tartares ; il n'en offrit rien à l'empereur, & envoya ce qu'il y avait de plus riche à Tchuang-kong, prince de Lou.

662. Tchuang-kong put à peine goûter le plaisir de cette préférence, par les malheurs qui arrivèrent à sa famille. Dès le commencement de la quinzième année du règne de Hoei-ouang, son fils aîné fut empoisonné par Ki-tse, qui ne pouvait souffrir son humeur brusque & hautaine. Tchuang-kong en conçut tant de chagrin, qu'il mourut quelques mois après, sans avoir désigné son successeur.

Cependant, sur la foi d'un serment, qu'on disait qu'il avait fait à Tang-chi, l'une de ses femmes, de nommer son fils Tse-pan pour lui succéder, Tse-pan fut reconnu, & reçut tous les honneurs. Ce prince, du vivant de son père, étant allé visiter les frontières de la principauté de Lou, entra dans la maison de Leang-chi, vit une de ses filles & en devint amoureux. Cette inclination l'attirait fréquemment chez cet officier. Un jour qu'il se promenait dans un jardin, où cette jeune fille avait coutume de se rendre, Lao, officier de garde, eut la curiosité de monter sur les murs ; Tse-pan qui l'aperçût, sortit brusquement, tout en colère, & le maltraita de coups. p.109

Tchuang-kong avait réprimandé vivement Tse-pan de cette violence :

> — Je souhaite, lui avait-il dit, qu'un jour vous ne soyez pas victime du ressentiment de Lao.

Effectivement comme Tchuang-kong, à sa mort, n'avait point déterminé son successeur, King-fou, mécontent de ce que son frère Tse-pan l'avait emporté sur lui, se servit de Lao, qu'il savait outré contre lui, & l'engagea aisément à le tuer.

King-fou espérait succéder, sans opposition, à son frère, mais l'assassinat de Tse-pan fit tant d'horreur à tous les grands, qu'ils se déclarèrent pour Min-kong, quoique fils d'une concubine. King-fou vit bien alors qu'il n'était pas en sûreté dans la principauté de Lou ; il en sortit secrètement, & alla trouver le prince de Tsi, de qui il espérait quelque protection. Quoique Ki-yeou, un autre fils de Tchuang-kong, ne fût point entré dans les intrigues de King-fou, il se retira pareillement auprès du prince de Tsi ; mais Min-kong, qui avait beaucoup d'estime & d'amitié pour lui, après avoir été reconnu de tous les peuples de Lou, le redemanda au prince de Tsi, & il revint à la cour.

661. Les troubles de la principauté de Lou donnèrent quelque facilité à Hien-kong, prince de Tçin, de s'agrandir. Hien-kong avait eu plusieurs femmes ; deux de ces femmes étaient de la famille des princes tartares, qu'il avait enlevées dans une de ses courses, & mises au nombre de ses concubines. Ces deux femmes surent si bien gagner les bonnes grâces & la

faveur de ce prince, qu'elles ne désespérèrent point de faire déclarer un de leurs enfants héritier de la principauté de Tçin. Voici le moyen qu'elles employèrent pour réussir.

Leang-ou était un des grands de la cour de Hien-kong qui avait le plus d'ascendant sur son esprit. Ce prince ne faisait rien sans le consulter. Les deux femmes tartares, tâchèrent de p.110 le mettre dans leurs intérêts, par des présents. Quand elles virent Leang-ou bien disposé en leur faveur, elles lui découvrirent les vues qu'elles avaient pour établir leurs enfants.

Leang-ou, pour les seconder dans leur projet, conseilla à Hien-kong de mettre des personnes de confiance à Kio-ou, pays de sa famille, & à Pou & Tchu, limites de ses États ; afin de marquer, par là, l'estime qu'il faisait du pays de ses ancêtres, & de n'avoir rien à craindre du côté des Tartares, qui, sachant que ses frontières étaient gardées par deux de ses fils, n'oseraient venir les insulter.

Hien-kong approuva tellement ce conseil, qu'il envoya Sou, prince héritier, demeurer à Kio-ou. Il ordonna à Tchong, son second fils, d'aller garder les limites de Pou ; & à You, son troisième, celles de Kiou, ne retenant auprès de lui, à Kiang, que les fils des deux Tartares, qui dès lors espérèrent réussir dans leur dessein, quoiqu'il restât encore Chin-seng, qui avait droit, comme l'aîné, de succéder à son père.

660. Quelques années après, c'est-à-dire, la seizième du règne de Hoei-ouang, Hien-kong, profitant des troubles de la principauté de Lou, auxquels Huan-kong, prince de Tsi, avait quelque part, leva deux corps d'armée, dont il commanda l'un en personne, & mit l'autre sous les ordres de son fils Chin-seng. Il alla s'emparer des terres des seigneurs de Keng, de Hou & de Ouei ; après quoi il fit bâtir une ville à Kio-ou, en considération de Chin-seng. Il établit Tchao-sou à Keng, & Pi-ouan à Ouei en qualité de gouverneurs. Sse-ouei son ministre, voyant qu'il ne nommait point d'héritier, le pressa d'y penser, parce que le bien de l'État l'exigeait, que tous ses peuples le désiraient, & que s'il aimait sa principauté, il ne devait pas différer plus longtemps à désigner pour son p.111 successeur Chin-seng,

qui avait toutes les qualités d'un prince sage & digne de régner. Sse-ouei ignorait, sans doute, que les deux femmes tartares sollicitassent vivement Hien-kong pour leurs fils. Ce prince, ne voulant pas les chagriner, se trouvait dans la perplexité : il prit le parti de ne se point choisir de successeur, ce qui causa, par la suite, de grands troubles dans ses États.

Min-kong, qui avait remplacé Tchuang-kong dans la principauté de Lou, vacante par la mort funeste de Tse-pan, était neveu de la princesse Ngai-kiang, de la famille du prince de Tsi. La considération qu'on avait pour le prince de Tsi, détermina les grands à le choisir préférablement à tout autre, d'autant plus qu'il ne lui manquait aucune des qualités nécessaires à un grand prince ; mais ils ignoraient, sans doute, l'étroite liaison qui subsistait entre la princesse Ngai-kiang & le prince King-fou, qui s'était réfugié dans la principauté de Tsi après avoir fait mourir Tse-pan.

King-fou, ne se croyant pas en sûreté dans cette principauté, se sauva dans le pays de Kiou, d'où il envoya Pou-y pour assassiner Min-kong. Pou-y, arrivé à la cour de Lou, se mêla parmi les gardes du prince, & au moment qu'il sortait de son palais, il lui fendit la tête d'un coup de sabre. Cet assassin se faisant jour à travers ceux qui l'accompagnaient, trouva le moyen de s'évader, & d'aller lui-même porter cette nouvelle à King-fou, qui, sans différer, se déclara prince de Lou, & le fit publier partout.

Ki-yeou, prince qui aimait la paix, voyant tant de trouble & de confusion, sortit du pays de Lou, & se retira avec Hi-kong dans la principauté de Tchu. Pour ce qui est de la princesse Ngai-kiang, comme elle savait le complot abominable p.112 que King-fou avait formé contre Min-kong, son neveu, elle s'était aussi sauvée dans la principauté de Tchu ; mais Huan-kong, prince de Tsi, indigné d'une action si détestable & du déshonneur que Ngai-kiang faisait à sa famille, obligea les gens de Kiou à livrer King-fou au peuple de Lou. Les grands, qui s'étaient avancés jusqu'au pays de Mi, le firent mourir au même endroit pour tant de crimes & de meurtres dont il s'était souillé. A l'égard de Ngai-kiang, Huan-kong la fit redemander au prince de Tchu, & la fit exécuter lui-même : il envoya son cadavre aux habitants de Lou ; après

quoi il reconnut Hi-kong, que les grands de Lou avaient déjà déclaré leur souverain, pour légitime héritier & successeur de Min-kong.

La fin de la dix-septième année du règne de Hoei-ouang fut encore plus funeste à ceux de la principauté de Ouei ; les peuples de Ti, Tartares du nord, vinrent attaquer Y-kong, leur prince, dans le temps qu'il exerçait des cigognes [1] à donner des signaux aux troupes suivant les ordres du général. Dès que Y-kong eut avis que ces peuples venaient l'attaquer, il fut à leur rencontre, & les joignit à Yong-tse-hien [2]. On en vint aux mains ; jamais combat ne fut plus vif, ni plus opiniâtre ; on se battit de part & d'autre avec toute la valeur possible, depuis le lever du soleil jusqu'après midi, & jamais défaite ne fut plus complète que celle de Y-kong : ses troupes y furent entièrement détruites, il y perdit & ses États & la vie.

659. A cette nouvelle funeste, les peuples de Ouei prirent tellement l'épouvante, qu'ils abandonnèrent leur pays. p.113 Huan-kong, prince de Song, qui était venu au secours de Y-kong, en ayant rencontré environ sept cent trente au-delà du Hoang-ho, leur fit aussitôt repasser le fleuve & les obligea de rentrer dans Teng-y. Ce prince, s'avançant vers la ville de Tsao, y fit déclarer Tai-kong prince de Ouei, & lui donna cinq mille hommes de troupes. D'un autre côté, Ou-koué, fils de Y-kong, qui s'était retiré chez Huan-kong, prince de Tsi, en reçut trois cents chariots de combat, & trois mille soldats, avec lesquels il revint à la ville de Tsao.

A peine Ou-koué fut-il arrivé à Tsao, que Tai-kong mourut. Ou-koué, qui savait que Huan-kong prenait la principauté de Ouei sous sa protection, lui en donna aussitôt avis. Quoiqu'il ne restât plus à ceux de Ouei que les deux villes de Tsao & de Kong-teng, le reste s'étant soumis aux Tartares de Ti, Huan-kong vint lui-même à la tête de ses troupes, battit en quelques rencontres ces Tartares, mit Ouen-kong, frère de Tai-kong, à sa place, & lui fit bâtir une ville à Tchou-kieou.

---

[1] Le cri de la cigogne est fort éclatant.
[2] *Yong-tse-hien* dans la province de Ho-nan.

Les Tartares cependant, ne voulant rien hasarder de décisif, lui laissèrent bâtir cette ville, & allèrent se jeter sur les terres des seigneurs de Nie & de Hing ; mais comme le malheur de Y-kong, prince de Ouei, avait fait beaucoup de bruit dans l'empire, les princes de Song & de Tsao étaient accourus à son secours avec leurs troupes, qu'ils joignirent à celles du prince de Tsi. Si ces princes réunis n'empêchèrent pas les Tartares de ravager les terres de Nie & de Hing, du moins ils les garantirent d'une dévastation entière. Après que la nouvelle ville de Tchou-kieou fut achevée, ils y établirent la résidence des princes de Ouei, & relevèrent ainsi cette principauté, à la première lune, de la dix-neuvième année du règne de p.114 Hoei-ouang, avec toutes les cérémonies usitées à l'élévation d'un prince. **658.**

Cette même année, à la cinquième lune, Hien-kong, prince de Tçin, voulut déclarer la guerre au seigneur de Kouo, sous prétexte qu'il maltraitait ses voisins, qui étaient au midi de ses terres. Comme il fallait qu'il passât sur les terres du seigneur de Yu, il dépêcha Siun-si à la cour de ce seigneur, pour lui ménager ce passage. Siun-si, s'étant adressé à Kong-tchi-ki, son ministre, essuya un refus. Alors, il demanda audience au seigneur de Yu lui-même, qui lui fut accordée, & proposa les motifs que son maître avait de faire la guerre au seigneur de Kouo. Non seulement Siun-si obtint ce qu'il demandait, mais encore il engagea ce seigneur à se joindre à Hien-kong & à se concerter avec lui pour cette expédition, en le flattant des avantages qu'il en pourrait retirer.

Siun-si, après avoir tout réglé avec le seigneur de Yu, revint auprès de Hien-kong lui rendre compte du succès de sa commission. Ce prince fit tenir ses troupes prêtes à marcher au premier ordre, & peu de jours après il alla rejoindre celles du seigneur de Yu. Ils mirent le siège devant Hia-yang, première ville des États de Kouo, & s'en rendirent maîtres. Quoique cette ville fût une des principales du seigneur de Kouo, le Ciel, qui voulait le châtier de ses vices, & principalement de son orgueil, qui le rendait insupportable à tout le monde, l'aveugla au point qu'il ne parut aucunement

sensible à cette perte, & qu'il en reçut la nouvelle aussi froidement que si elle ne lui eût point appartenue.

657. Hien-kong, après cette expédition, retourna dans ses États. On le prévint, à son arrivée, contre Chin-seng son aîné, qu'on accusait de s'être fait, pendant son absence, un parti p.115 considérable pour lui enlever sa couronne & peut-être la vie. Hien-kong en fut si outré, qu'il prit la résolution de le faire mourir ; mais il voulut le faire secrètement, de peur que le parti de son fils n'en fût averti & ne causât du désordre ; cependant il ne put si bien cacher son ressentiment, qu'il n'en laissât échapper quelques marques, qui firent soupçonner son dessein à ses enfants.

Toutes ces accusations de révolte contre Chin-seng, n'étaient cependant que l'effet d'une intrigue formée par Li-ki, princesse tartare, que Hien-kong avait épousée, & dont il avait eu un fils, qu'elle voulait mettre sur le trône au préjudice de Chin-seng. Quoique Hien-kong n'eût point déclaré Chin-seng son successeur, il l'était par le droit de sa naissance ; ainsi la mort de ce prince infortuné, pouvait seule satisfaire les desseins ambitieux de l'artificieuse Li-ki.

656. Chin-seng ne put se résoudre, malgré les conseils de son frère Tchong-eulh, à prouver son innocence à son père, en dévoilant l'imposture de Li-ki. Il connaissait le faible du roi de Tçin pour cette princesse, & il craignit de blesser son cœur par l'endroit le plus sensible ; il put encore moins se déterminer à fuir & à se mettre en lieu de sûreté, de peur de confirmer les soupçons qu'on avait contre lui ; il prit donc le parti d'écrire à son oncle Ho-lou, le billet suivant.

> « Le prince mon père & mon maître, est déjà fort avancé en âge, mes frères sont encore jeunes ; les États de Tçin sont dans une fermentation d'autant plus dangereuse, qu'elle est concentrée. Ne refusez pas vos conseils à votre prince, à votre frère. Je meurs content, si j'emporte avec moi l'idée consolante que vous ne rejetterez pas la prière que je vous en fais.

Chin-seng, après avoir envoyé ce billet à son oncle, se retira dans un

endroit écarté & se pendit. Tchong-eulh & p.116 Y-ou ses frères, ayant appris cette mort funeste, quittèrent, sur-le-champ, la cour de leur père, pour se mettre en sûreté. Ils se retirèrent, le premier à Pou, & le second à Kiou.

Hien-kong soupçonna que ce départ précipité de ses fils cachait le dessein de venger la mort de Chin-seng. Il envoya l'eunuque Pi à Tchong-eulh, avec ordre de lui redemander le gouvernement de Pou. Cet eunuque était un intriguant, dévoué à la princesse Li-ki, qui avait su gagner entièrement la confiance de Hien-kong. Tchong-eulh n'avait que du mépris pour lui, aussi, dès qu'il parut, ce prince lui refusa sa porte ; & ayant fait préparer des chevaux, il prit le chemin du pays de Tié. L'eunuque, qui avait peut-être quelque ordre secret de le faire mourir, fâché de ce qu'il lui échappait, décocha contre lui une flèche, qui n'effleura que sa manche. Tchong-eulh dédaigna d'en tirer vengeance & continua son chemin ; l'eunuque, qui connaissait sa bravoure, n'osa le poursuivre.

La cour de l'empereur n'était guère moins agitée, pour le choix d'un successeur, que celle de Tçin. Hoei-ouang n'avait aucune inclination pour son fils aîné Siang-ouang, qui, par sa naissance, avait droit à la couronne. Il voulait lui substituer Ouang-tse-tai, son second fils. Huan-kong, prince de Tsi, aidé des conseils de Koan-y-ou, son ministre, avait pris beaucoup d'ascendant sur les autres princes tributaires qui le redoutaient. Il fut charmé de trouver l'occasion de se rendre encore plus indépendant, & d'étendre son pouvoir sur tout l'empire.

Il manda aux princes de Song, de Lou, de Tchin, de Ouei, de Tching, de Hiu & de Tsao de s'assembler, à la cinquième lune, à Cheou-tchi, pour y conférer sur une affaire p.117 importante. **655.** Aucun de ces princes ne manqua au rendez-vous ; ils craignaient trop de s'attirer le ressentiment du prince de Tsi. L'empereur, qui fut informé de cette assemblée, envoya dire au prince de Tching, par Tcheou-kong, qu'avant de s'y rendre il eût à passer par sa cour. Hoei-ouang n'osa s'opposer à cette assemblée ; ainsi que ses vassaux, il craignit le prince de Tsi ; il recommanda seulement au

prince de Tching, comme étant celui de tous les princes de l'empire en qui il avait le plus de confiance, d'y ménager ses intérêts.

Lorsque tous ces princes furent arrivés à Cheou-tchi, Huan-kong leur dit :

> — Je vous ai priés de vous assembler ici pour nommer un successeur à Hoei-ouang ; de ce choix, dépendent le bonheur & la tranquillité de l'empire ; Siang-ouang, fils aîné de l'empereur, est un prince digne du trône auquel sa naissance l'appelle : nous devons, sans hésiter, & à l'instant même, le proclamer avec les cérémonies ordinaires. J'ai eu soin d'inviter ce prince à se rendre à Cheou-tchi ; vous le verrez paraître dans cette assemblée, quand vos suffrages réunis, auront confirmé un choix que je crois nécessaire au bien de l'État.

Le prince de Tching, qui n'ignorait pas la prédilection de Hoei-ouang pour Ouang-tse-tai, & qui d'ailleurs n'avait pas la même déférence que les autres princes, pour Huan-kong, prit le parti de se retirer secrètement, afin de ne pas être obligé de donner sa voix à l'élection de Siang-ouang. Kong-chou, un de ses principaux officiers, lui reprocha cette faiblesse, capable d'éloigner de lui tous ses amis, dont le secours lui manquerait infailliblement dans l'occasion ; mais ces considérations ne le firent point changer de sentiment. Sa retraite n'empêcha pas les autres princes de reconnaître Siang-ouang pour p.118 légitime successeur à l'empire, & de lui prêter, en cette qualité, le serment de fidélité.

Cette même année, la vingt-deuxième du règne de Hoei-ouang, à la neuvième lune, il y eut, sur le soir, une éclipse de soleil.

Hien-kong, prince de Tçin, après la mort de Chin-seng, son fils aîné, & la fuite de Tchong-eulh, crut, quoiqu'âgé de soixante-dix ans, qu'il pouvait encore porter la guerre dans le pays de Kouo, & y soutenir ceux des siens, qu'il avait laissés dans la ville de Hia-yang, dont il s'était rendu maître l'année précédente. Il envoya demander, comme il avait déjà fait la première fois, passage au seigneur de Yu. Dès que Kong-tchi-ki apprit l'arrivée de cet envoyé, il alla trouver son maître, pour le dissuader d'accorder ce passage.

— Notre pays, lui dit-il, est comme la doublure d'un habit ; Hien-kong se rendrait-il maître de cet habit, sans en garder la doublure ? S'il prend une fois les terres du seigneur de Kouo, soyez sûr que bientôt nous subirons le même sort. Songez-y, je vous en conjure, & jugez si des dents sans lèvres, ne ressentiraient pas le froid.

— Nous sommes, répondit le seigneur de Yu, Hien-kong & moi, de la même famille ; aurait-il l'intention de me détruire ?

— Il est vrai, reprit le ministre, que vous descendez, l'un & l'autre, de Tai-ouang, aïeul de Ouen-ouang ; mais le seigneur de Kouo descend aussi de Koué-chou, que Ouang-ki, père de Ouen-ouang, avait adopté pour son fils. Si Hien-kong n'a point d'égard à son alliance avec le seigneur de Kouo, croyez-vous qu'il en aura plus pour vous ?

— Je ne saurais lui refuser ce qu'il me demande, repartit le seigneur de Yu, je ne veux lui donner aucun sujet de se plaindre de moi ; & si dans la suite il commet quelque injustice, elle retombera p.119 toute entière sur lui.

Kong-tchi-ki, voyant l'obstination de mon maître, se retira avec toute sa famille, & sortit des terres de Yu.

Dès que le seigneur de Yu eut donné sa parole, l'envoyé de Hien-kong retourna annoncer à son maître le succès de sa négociation. A la huitième lune, Hien-kong fit défiler des troupes par les terres de Yu, & alla investir la ville de Chang-yang, qu'il prit, après trois mois de siège. Il soumit ensuite tout le pays de Kouo ; de manière que Tcheou, seigneur de Kouo, fut obligé de s'enfuir, & de se réfugier dans la ville impériale de Lo-yang. Hien-kong, après cette expédition, prit des quartiers d'hiver dans les États du seigneur de Yu, à qui il fit dire, ainsi que Kong-tchi-ki l'avait prévu, qu'il pouvait suivre à Lo-yang le seigneur de Kouo ; que c'était le seul moyen de vivre en paix entre eux, parce qu'autrement, ses terres étant enclavées dans les siennes, il était impossible qu'ils n'eussent sans cesse des différends ; qu'il

valait mieux, pour lui, se retirer de bonne grâce. C'est ainsi qu'il s'empara des terres du seigneur de Yu, qui reconnut trop tard la faute qu'il avait faite de ne pas suivre l'avis de son ministre. Il se retira, avec Ping-pé & sa famille, chez l'empereur, à qui il offrit ses services.

654. Hien-kong, se voyant paisible possesseur des États de Yu & de Kouo, retourna dans sa principauté. On lui fit suspecter la fidélité de son fils Y-ou, gouverneur des limites de Kiou, au point qu'il envoya, contre lui, Kin-hoa, un de ses généraux, avec ordre de le lui amener, ou de le combattre s'il faisait quelque résistance. Y-ou qui ne voulait ni se mettre à la discrétion de ses ennemis, ni résister aux troupes de son père, avait dessein de se retirer chez les Tartares du nord, appelés Ti ; mais Kio-joui lui fit faire réflexion qu'il allait se livrer aux ennemis de p.120 l'empire, & qu'il serait traité de même par tous les princes. Il lui conseilla de préférer le pays de Leang, comme voisin de la principauté de Tsin, d'où ils pourraient, au besoin, se prêter des secours.

Cependant l'empereur Hoei-ouang, que son grand âge affaiblissait de jour en jour, ne s'était point encore nommé de successeur, & n'avait pas désapprouvé le choix que le prince de Tsi & quelques autres princes de l'empire avaient fait de Siang-ouang, sans sa participation. Le prince de Tsi, voulant soutenir son ouvrage, fit agir si efficacement auprès de Hoei-ouang, qu'enfin il obtint qu'il enverrait un de ses officiers à une nouvelle assemblée, indiquée à Tao, où se trouvèrent les princes de Tsi, de Song, de Lou, de Ouei, de Hiu, de Tsao & le prince héritier de Tchin. Le prince de Tching, qui s'était retiré de l'assemblée précédente, demanda d'être admis à celle-ci. Tous ces princes confirmèrent le choix qu'on avait fait de Siang-ouang, pour succéder à l'empire, & lui prêtèrent serment de fidélité, à la première lune de la vingt-cinquième année du règne de Hoei-ouang, qui fut la dernière de sa vie, étant mort à la douzième lune suivante [1]. **652.**

[1] Sse-ki. Tso-kieou-ming. Tchun-tsieou. Tsien-pien. Meng-tse.

SIANG-OUANG

@

651. Siang-ouang était redevable de son élévation à Huan-kong, prince de Tsi. Pour lui en témoigner sa reconnaissance, il le distingua des autres princes, en lui envoyant des viandes offertes le jour des grandes cérémonies qu'il fit en prenant possession de l'empire. On peut dire cependant que la politique y avait plus de part que la reconnaissance. Le prince de p.121 Tsi s'était rendu très puissant, par l'ascendant qu'il avait pris sur la plupart des autres princes. Siang-ouang en avait été témoin, & ne voulait pas, dans les commencements d'un nouveau règne, lui donner le moindre sujet de mécontentement ; surtout ayant déjà formé le dessein d'abattre sa puissance, comme il l'exécuta par la suite.

Lorsque Tsai-kong présenta ces viandes au prince de Tsi, de la part de l'empereur, Huan-kong, qui se regardait déjà comme maître d'une partie considérable de l'empire, avait dessein de recevoir ce présent, comme d'égal à égal, sans se mettre à genoux, suivant la coutume. Il fit part de sa pensée à Koan-y-ou, son ministre. Koan-y-ou lui dit :

> — Un prince qui ne se comporte pas en prince, & un sujet qui ne se comporte pas en sujet, sèment le trouble & la révolte.

Huan-kong, frappé de ces paroles, se mit à genoux, & battit trois fois de la tête contre terre ; mais il se leva pour recevoir ces viandes, ce qui était contraire aux usages.

Cette même année, à la neuvième lune, Hien-kong, prince de Tçin, mourut après vingt-six ans de règne, sans avoir désigné son successeur ; cependant, avant de mourir, il avait fait appeler Siun-si, qu'il avait chargé de l'éducation de Hi-tsi, fils de Li-ki, princesse tartare qu'il avait épousée, & lui avait témoigné l'intention où il était de le nommer héritier de ses États, quoiqu'il fût encore jeune ; mais il n'avait rien déterminé à cet égard.

Sous prétexte que c'était le projet de Hien-kong, Siun-si fit déclarer Hi-tsi, prince de Tçin ; mais Li-ké en fut si indigné, que tirant son sabre, il fendit la tête à Hi-tsi. Un moment auparavant, il venait de consulter Siun-si sur le parti qu'ils avaient à prendre au sujet de Tchong-eulh & de p.122 Y-ou, les deux seuls fils légitimes de Hien-kong, qui étaient absents, & Siun-si lui avait protesté qu'il mourrait plutôt que de manquer à son devoir. Cette duplicité de Siun-si avait révolté Li-ké, au point qu'il ne fut pas maître de son ressentiment, & qu'il immola Hi-tsi dans l'endroit même où l'on faisait les préparatifs pour les cérémonies funèbres de Hien-kong.

Siun-si ne voulait pas survivre à Hi-tsi ; mais les gens de son parti lui représentèrent qu'il fallait venger sa mort, en mettant à sa place Tcho-tsé, autre fils des femmes tartares. Siun-si & son parti déclarèrent donc Tcho-tsé, prince de Tçin ; mais Li-ké qui était à la tête de la faction contraire, se défit de ce nouveau prince comme il avait fait du premier.

Après cette action, Li-ké dépêcha Tou-ngan-y vers Tchong-eulh, qui était retiré chez les Tartares, pour l'inviter à venir prendre possession de la principauté de son père. Tchong-eulh, indécis, consulta son oncle Fan, s'il se rendrait aux instances de Li-ké :

> — Non, lui répondit Fan, il n'en est pas encore temps. L'arbre ne fait que d'être planté, il faut lui laisser pousser des racines ; sans racines il ne peut durer longtemps. Le plus grand deuil est celui de la mort d'un père, & il n'y a point de querelle plus funeste que celle de deux frères.

Tchong-eulh suivit le conseil de son oncle, & ne voulut point transgresser les lois du deuil d'un fils à la mort de son père ; il refusa absolument de se mêler des affaires de la principauté de Tçin, tout le temps que devait durer ce deuil. Il dit à Tou-ngan-y, qu'après qu'il serait expiré, il accepterait volontiers la proposition de Li-ké, & qu'il tâchât, en attendant, de maintenir la principauté de Tçin dans les dispositions où il lui témoignait qu'elle était à son égard.

p.123 Tandis que Li-ké agissait pour Tchong-eulh, Liu-feng & Kio-tching, de leur côté, tenaient pour les intérêts du prince Y-ou, son frère. Ils envoyèrent Pou-tching-ou à Leang, lui porter la nouvelle de la mort de Hien-kong, afin qu'aidé du secours du prince de Tsin, il vînt prendre possession de l'héritage de son père.

Y-ou reçut cette nouvelle avec transport, & témoigna l'impatience qu'il avait d'aller se faire reconnaître. Il serait parti sur-le-champ, sans le conseil que Ki-joui lui donna de prendre auparavant quelques mesures, pour s'assurer de la protection du prince de Tsin, & de se faire bien accompagner, en cas de quelque faction contraire qui voulût s'opposer à son retour ; mais il lui conseilla en même temps de ne pas trop différer à se mettre en possession, parce que le peuple souffrait de la division des mandarins, & que les États de Tçin étaient dans une violente fermentation, qui occasionnait beaucoup de désordre.

Liu-feng & ceux de son parti, en envoyant Pou-tching à Y-ou, avaient en même temps dépêché Leang-yeou-mi à Mou-kong, prince de Tsin, pour lui demander du secours, en cas d'opposition au retour de Y-ou. Mou-kong promit de l'appuyer ; mais il envoya secrètement Tchi, son fils, vers Tchong-eulh, pour le fonder sur ses dispositions à l'égard des affaires de la principauté de Tçin.

Tchi s'acquitta de sa commission pour Tchong-eulh, & lui représenta fortement qu'il y avait du danger pour lui de différer : que quand il s'agissait de prendre possession d'un royaume, il fallait saisir l'instant favorable, autrement qu'on s'exposait à tout perdre. Il ajouta que Mou-kong était, lui-même, si touché de la mort de Hien kong, qu'il avait résolu d'en porter le deuil.

p.124 Tchong-eulh eut recours à Fan, son oncle, pour le consulter sur le parti qu'il devait prendre. Fan lui répondit :

> — Perdre sa fortune c'est peu de chose ; mais ternir sa réputation, par un défaut de reconnaissance & d'amour pour son

> père, c'est perdre plus qu'un royaume. La mort que vous pleurez, est celle d'un père ; est-il quelqu'un dans l'empire qui ne vous blâme, si vous employez ce temps pour vos intérêts particuliers ? Prince, il n'y a pas à hésiter, vous devez tout refuser & honorer la mémoire de votre père.

Le prince Tchi, n'ayant pu tenter Tchong-eulh, le quitta, pour aller faire la même proposition à Y-ou, qui, sans respecter le deuil de son père, ne fit paraître que de l'empressement à lui succéder. Y-ou fit même présent à ce prince de quarante *taëls* d'or, & de douze perles d'une grosseur extraordinaire, pour l'engager davantage à lui être favorable auprès du prince de Tsin.

Tchi rendit compte à son père de ce qu'il avait vu des deux frères. Mou-kong, charmé de voir que Tchong-eulh préférait la vertu à ses intérêts, admira sa grandeur d'âme & son respect. Il penchait même à le mettre en possession des États de Tçin ; mais Tchi lui représenta qu'il valait mieux les donner à un prince moins vertueux, parce que dans les troubles & les dissensions qui pouvaient s'y élever, il serait plus le maître de conserver la prépondérance & l'ascendant qu'il y avait déjà. Ce conseil décida Mou-kong en faveur de Y-ou ; **650.** & ses troupes, jointes à celles du prince de Tsi, installèrent, dans la principauté de Tçin, Y-ou, qui prit le nom de Hi-kong.

Hoei-kong, cherchait un prétexte pour se défaire de Li-ké. Il lui reprocha la mort des deux princes, Hi-tsi & Tcho-tsé, p.125 ses frères, & celle de Siun-si :

> — Je ne demande pas à Hoei-kong, lui répondit Li-ké, pourquoi il veut la mienne ? Mais si j'avais voulu m'opposer à son élévation, serait-il venu à bout d'être prince de Tçin ?

A ces mots, il s'enfonça son sabre dans le corps, & se tua.

Pi-tching, comme Li-ké, partisan de Tchong-eulh, était alors auprès de Mou-kong, pour le solliciter en sa faveur. Ce prince le fit charger de fers, & le renvoya à Hoei-kong, qui lui fit couper la tête.

649. Siang-ouang, voulant faire revivre les anciens droits des empereurs, dépêcha Chao-ou-kong & Nui-sse-kou, vers Hoei-kong, pour lui déclarer qu'il le faisait prince de Tçin. Ces deux envoyés lui en remirent le sceau gravé sur une pierre précieuse. Hoei-kong le reçut avec indifférence, ce qui choqua beaucoup les deux envoyés de l'empereur, qui, à leur retour, s'en plaignirent vivement ; mais les affaires de l'empire étaient en si mauvais état, qu'il n'y avait pas d'apparence qu'on pût rien entreprendre contre Hoei-kong.

Ouang-tsé-tai, frère de Siang-ouang, ne pouvait oublier que le prince de Tsi, par ses intrigues, lui avait fait perdre la couronne. Dans l'espérance de la recouvrer, il fit alliance avec les Tartares de Yang-kiu, de Siuen-kao & de Y-lou, qu'il introduisit dans la ville impériale, où ils mirent le feu ; mais comme ils étaient en petit nombre, ils se retirèrent presqu'aussitôt. Hoei-kong, prince de Tçin, & Mou-kong, prince de Tsin, accourus au secours de Siang-ouang, poursuivirent les Tartares. Hoei-kong les obligea à venir faire satisfaction à l'empereur de cette insulte.

648. La quatrième année du règne de Siang-ouang, à la troisième p.126 lune, il y eut une éclipse de soleil sur les quatre heures du soir.

Le mois suivant, les peuples de Hoang, qui dépendaient des princes de Tchou, refusèrent de rendre hommage à leur prince. Outré de leur révolte, ce prince marcha contre eux, s'en fit raison, les soumit, & laissa dans leur pays des garnisons pour les contenir.

647. Après l'insulte que Ouang-tsé-tai avait fait faire par les Tartares à la ville impériale, il vit bien qu'il y avait du danger pour lui d'y demeurer plus longtemps. Il se retira dans les terres du prince de Tsi, qui l'accueillit, & intercéda même pour lui auprès de l'empereur ; mais Siang-ouang était si irrité contre lui, qu'il refusa d'entendre à aucune justification. Tchong-sun-kie, qu'il avait chargé de cette négociation, revint sans avoir pu rien obtenir.

645. La septième année du règne de Siang-ouang, à la cinquième lune, il y eut une petite éclipse de soleil sur les cinq à six heures du matin, (elle ne parut pas à la Chine).

Cette même année, les princes de Tsin & de Tçin se brouillèrent ensemble, & se firent une cruelle guerre. Mou-kong avait plusieurs sujets de se plaindre de Hoei-kong ; après ce qu'il avait fait pour le mettre en possession de ses États, il aurait dû, sans doute, en avoir de la reconnaissance ; cependant, quand Hoei-kong se vit solidement établi dans les États de Tçin, il manqua à la promesse qu'il avait faite à Mou-kong, de lui céder cinq villes qui étaient à sa bienséance. Mou-kong dissimula, & n'en voulut pas tirer raison ; mais la sixième année du règne de Siang-ouang, il y eut une espèce de famine dans toute la principauté de Tsin. Hoei-kong défendit à ses sujets de soulager les peuples de Tsin, dans leur disette, & de leur vendre des grains.

p.127 Mou-kong, indigné de cette ingratitude & de cette inhumanité, leva des troupes, lui déclara la guerre, & le battit dans trois différentes rencontres. Ces deux princes en étant venus à une action générale, Mou-kong tailla en pièces l'armée de Hoei-kong, & le fit lui-même prisonnier dans un marais, où ses chevaux & son char s'étaient abattus. Siang-ouang envoya demander à Mou-kong la liberté du prince de Tçin. D'un autre côté, quand la princesse, épouse de Mou-kong, qui était sœur de Hoei-kong, apprit le malheur de son frère, elle fit venir ses deux fils, Yng & Hong, & ses deux filles, Kien & Pié, & elle leur ordonna de la suivre. Revêtus d'une robe de grosse toile, ceints d'une corde, les cheveux épars & les pieds nus, ils allèrent au-devant de Mou-kong. Mou-kong fut averti de la démarche humiliante de sa famille, presque dans le même temps qu'il recevait l'envoyé de l'empereur.

> — Je ne m'attendais pas, dit-il, qu'après m'être couvert de gloire par une action juste, la princesse dût en témoigner tant de chagrin.

Ce prince, touché de l'état où il la voyait, & à la sollicitation de l'empereur, rendit la liberté à Hoei-kong.

644. Après l'avoir magnifiquement traité pendant trois jours, il le renvoya dans ses États. Hoei-kong remit à Mou-kong tout ce qui lui

appartenait au nord du fleuve Hoang-ho, suivant la parole qu'il lui en avait donnée avant de succéder à son père ; & afin que Mou-kong fût convaincu qu'il voulait vivre en bonne intelligence avec lui, il lui envoya son fils aîné en otage. Mou-kong, de son côté, donna sa fille Tse-yu en mariage au fils aîné de Hoei-kong ; & ayant appris que les grains manquaient dans la principauté de Tçin, il y en fit passer en abondance.

p.128 **643.** Huan-kong, prince de Tsi, qui avait joué un si grand rôle dans l'empire, & qui s'était, pour ainsi dire, rendu maître de la plupart des princes, par l'habileté de son ministre Koan-y-ou, mourut à la douzième lune, de la neuvième année de Siang-ouang, après avoir régné quarante-trois ans. Il avait épousé trois femmes légitimes, dont il n'eut point d'enfants ; mais il en eut six d'autant de concubines. Aucun d'eux, suivant les lois, n'avait droit à sa succession, qui dépendait uniquement du choix de leur père. Le ministre Koan-y-ou avait toujours penché pour Hiao-kong, qui n'était que le troisième, & s'en était expliqué à son maître. Huan-kong avait été obsédé par un eunuque, appelé Tiao, qui avait captivé ses bonnes grâces, & l'avait sollicité vivement pour Ou-mong, l'aîné des six. Après la mort de Koan-y-ou, l'eunuque avait fait promettre à Huan-kong qu'il nommerait Ou-mong. Ce prince, néanmoins, était mort, sans avoir disposé de son trône.

Pour venir à bout de faire déclarer Ou-mong, prince de Tsi, l'eunuque Tiao & Y-ya, qui lui étaient entièrement dévoués, apostèrent de leurs gens, auprès du palais, pour exécuter les ordres qu'ils auraient à leur donner. Tous les grands savaient que Hiao-kong était celui que son père avait destiné, suivant le conseil de Koan-y-ou, à lui succéder ; & comme ils s'étaient assemblés au palais pour le reconnaître, le même jour que Huan-kong était à toute extrémité, ce prince eut à peine les yeux fermés, que l'eunuque & ses satellites entrèrent avec furie, le sabre à la main, & se jetèrent sur tous les grands, qu'ils tuèrent impitoyablement, après quoi ils proclamèrent Ou-mong prince de Tsi.

Heureusement, Hiao-kong ne se trouva pas ce jour-là au palais. Ayant appris ce massacre, il monta à cheval, & s'enfuit dans p.129 la principauté de Song ; Siang-kong, prince de Song, le reçut avec tous les honneurs dûs à son rang & à sa naissance, & se déclara son protecteur. Résolu de lui faire rendre les États de son père, il leva des troupes, entra dans le pays de Tsi, & ayant rencontré l'armée de Ou-mong, au pays de Yen, à la cinquième lune, il la défit entièrement, & fit reconnaître Hiao-kong par tous les peuples de Tsi.

639. Siang-kong n'était pas alors un des plus puissants princes de l'empire ; il proposa, dans un assemblée, qu'il convoqua au pays de Yu, la treizième année du règne de Siang-ouang, une ligue, offensive & défensive, aux princes de Tchou, de Tchin, de Tsai, de Tching, de Hiu & de Tsao. Ils restèrent assemblés jusqu'en automne. A leur séparation, le prince de Tchou invita Siang-kong à monter dans son char, & à aller de compagnie jusqu'à un certain endroit, où ils devaient se quitter. Siang-kong accepta la proposition.

Tse-yu, fils du prince de Song, qui accompagnait son père, n'augura rien de bon pour lui de cet arrangement du prince de Tchou ; il lui représenta que ce prince était de la race des barbares du midi, un homme sans foi, sans droiture, à qui il ne devait pas se fier, à moins de se faire bien escorter par ses gens.

Les soupçons de Tse-yu ne furent que trop justifiés par l'événement. A peine Siang-kong eut-il marché une demi-journée, qu'il vit son char environné de soldats, qui lui signifièrent l'ordre qu'ils avaient de le conduire dans le pays de Tchou. Siang-kong eut beau représenter la bonne foi violée, l'alliance & le serment qu'il venait de faire avec le prince de Tchou, on le retint prisonnier. Cependant les troupes de Tchou approchaient ; Tching-kong, dès le jour même de p.130 son départ, avec le prince de Song, avait dépêché secrètement un courrier pour leur ordonner de se mettre en marche & de venir le trouver. Ce perfide, ayant fait arrêter Siang-kong, alla rejoindre ses troupes, & les conduisit contre la principauté de Song.

Tse-yu fut bientôt averti de la trahison de Tching-kong, par un officier de la suite de son père, qui avait trouvé moyen de s'échapper. Ce prince, animé du désir de le venger, se mit à la tête des troupes de Song, résolu, à quelque prix que ce fut, de tirer raison de la perfidie du prince de Tchou. Dans ce dessein, Tse-yu s'avança au-devant de Tching-kong : celui-ci, informé de cette marche par ses espions, vit bien que Tse-yu se battrait en désespéré. Ne voulant pas risquer sitôt le sort d'une bataille, il fit dire à Tse-yu qu'il eût à se rendre de bonne grâce, & à lui remettre les États de Song, sinon qu'il y allait de la vie de son père.

> — Dites à Tching-kong, répondit Tse-yu, que c'est au Tien à le punir de cette barbarie, s'il osait la commettre, & à moi de lui jurer une haine qui ne finirait que par l'extinction de l'une de nos familles.

D'un autre côté, Tching-kong, pour intimider Hi-kong, prince de Lou, & l'empêcher de venir au secours de Tse-yu, lui dépêcha un courrier, pour lui dire qu'il s'était rendu maître du pays de Song, & qu'il avait fait prisonnier Siang-kong. Cette nouvelle produisit un effet contraire à celui qu'il en attendait. Hi-kong vint lui-même au secours du prince de Song, & s'étant joint aux autres princes, non seulement ils obligèrent Tching-kong à se retirer précipitamment, mais encore de faire reconduire Siang-kong dans sa principauté, avec un nombreux cortège, & tous les honneurs dûs à un prince de l'empire.

p.131 **638.** Siang-kong, rendu à ses États, ne put oublier l'injure qu'il venait de recevoir du prince de Tchou ; il se prépara à s'en venger, contre le sentiment de Tse-yu son fils, grand général de Song. L'an 638, quatorzième année du règne de Siang-kong, il se mit à la tête de ses troupes, & alla insulter la principauté de Tchou. Tching-kong, qui avait toujours une armée sur pied, fut bientôt en état de l'arrêter. L'ayant rencontré à Hong, il résolut aussitôt de lui livrer bataille, Tse-yu pressa son père de la refuser par rapport à la supériorité des ennemis ; mais Siang-kong était si animé, qu'il voulut absolument en venir aux mains. On ne

peut, il est vrai, faire paraître plus de bravoure qu'on en vit à cette journée. Cependant, Siang-kong & Tse-yu, malgré toute leur valeur, accablés par le nombre, furent contraints de céder ; ils se retirèrent en assez bon ordre, par l'habileté & la prudence de Tse-yu. Siang-kong laissa beaucoup de morts sur la place, & fut lui-même blessé à la cuisse. Tching-kong, quoique victorieux, y perdit beaucoup plus de monde ; son armée se trouva si maltraitée, qu'il ne crut pas devoir poursuivre son ennemi, ni troubler sa retraite. Siang-kong mourut de sa blessure, à la cinquième lune de l'année suivante.

Cette même année, le prince héritier de Tçin, que Hoei-kong avait donné en otage à Mou-kong, prince de Tsin, s'évada & revint trouver son père. Cette nouvelle réveilla, à la cour de Siang-ouang, le souvenir de Ouang-tse-tai, & engagea Fou-chin à demander sa grâce. L'empereur lui pardonna enfin & lui accorda la liberté de revenir à la cour.

637. L'année suivante, à la neuvième lune, mourut Hoei-kong, prince de Tçin, ce qui causa encore bien des troubles dans p.132 cette principauté. Hoai-kong, son fils, fut mis à sa place. Dès qu'il eut pris possession de ses États, il craignit que son oncle Tchong-eulh, qui était l'aîné de son père, ne prétendît rentrer dans ses droits. Pour en prévenir les suites, il fit publier que ceux de la principauté, qui pendant les troubles, s'étaient enfuis, eussent à revenir incessamment, sous peine d'être déclarés criminels au premier chef. Du nombre de ceux qui s'étaient retirés, les fils de Hou-to, ministre de Hoai-kong, Hou-mou & Hou-yen, avaient suivi Tchong-eulh dans sa retraite chez les Tartares.

Hoai-kong ordonna à Hou-to de faire revenir ses fils. Cet ancien ministre lui dit qu'ils étaient attachés à Tchong-eulh, & qu'il aurait mauvaise opinion de lui & de ses enfants, s'il les engageait à trahir la confiance de ce prince. Hoai-kong, irrité de cette réponse généreuse, fit mourir Hou-to avec Pou-yen son collègue.

Le prince Tchong-eulh, depuis la mort de Hien-kong, son père, n'avait fait qu'errer, tantôt chez les barbares de Ti, tantôt dans les États des

princes de Tsi, de Tsao, de Song & de Tchou. Il fut partout assez mal reçu, excepté chez le prince de Tchou ; mais ayant appris que Tching-kong avait été sollicité de le faire mourir, ce danger l'obligea de sortir des terres de Tchou & d'aller trouver Mou-kong, prince de Tsin. Ce prince avait conservé beaucoup d'estime pour sa vertu, depuis, surtout, qu'il lui avait vu préférer les devoirs du deuil d'un père, à l'éclat d'une couronne qui l'attendait, & que son frère, moins scrupuleux, lui enleva. Mou-kong lui promit des secours pour le faire rentrer dans ses droits.

Tchong-eulh ménagea si bien les grands de la cour de Hoai-kong, son neveu, qu'il les gagna pour la plupart. L'action p.133 barbare que ce prince venir de commettre, en faisant mourir Hou-to & Pou-yen, les avait vivement indisposés.

636. La seizième année du règne de Siang-ouang, les grands du royaume de Tçin invitèrent secrètement Tchong-eulh à venir se faire reconnaître des peuples. Pour lever tous les obstacles qui pouvaient retarder leur dessein, ils firent mourir Hoai-kong ; alors Tchong-eulh, sans perdre de temps, rentra dans le royaume, & à son arrivée, il fut proclamé roi.

Siang-ouang, apprenant la révolution qui venait d'arriver dans les États de Tçin, dépêcha deux de ses officiers, Ouang-tse-hou & Hing-sié, pour porter à Tchong-eulh les patentes, qui l'établissaient roi de Tçin, sous le nom de Ouen-kong, nom qu'il porta dans la suite. Ouen-kong, suivant l'ancienne coutume, alla recevoir ces envoyés sur la frontière, & les conduisit ensuite dans la salle de ses ancêtres. Là, revêtu de ses habits de cérémonie, il reçut, à genoux, l'ordre de l'empereur, le plaça respectueusement sur une table, & n'omit aucun des rits anciennement établis.

Dans un temps où il était si rare de trouver la moindre apparence de soumission dans les princes de l'empire, l'exemple de Tchong-eulh frappa singulièrement les envoyés de Siang-ouang, qui, à leur retour, charmés de la magnificence avec laquelle ils avaient été reçus de ce prince, s'étendirent

beaucoup sur son éloge, & dirent qu'il ne pouvait manquer de mériter la qualité de *Pa* [1]. Ils finirent par p.134 exhorter l'empereur à se l'attacher. Siang-ouang, par la suite, se trouva bien de ce conseil.

Cette même année, à la douzième lune, Ouang-tsé-tai, frère de l'empereur, qui s'était retiré chez les Tartares, profita de leur mécontentement contre lui, pour les engager à lui prêter leurs troupes. Siang-ouang envoya les siennes pour l'arrêter : mais, au lieu de se tenir sur la défensive, il avait ordonné à ses généraux de livrer bataille ; ils la donnèrent, & la perdirent si complètement, que leur armée fut entièrement détruite. Ki-fou, Yuen-pé, Mao-pé & Fou-chin, officiers généraux de l'armée impériale, furent faits prisonniers, & Siang-ouang lui-même obligé de se réfugier auprès du prince de Tching. Ouang-tsé-tai se fit proclamer empereur de la Chine, à la tête de son armée, & établit sa cour à Ouen.

Dans cette extrémité, Siang-ouang envoya demander des troupes aux princes de Tçin & de Tsin, qui vinrent aussitôt à son secours, & se joignirent en corps d'armée au pays de Ho-chang. Hou-yen, fils de Hou-to, qui avait suivi Ouen-kong, prince de Tçin, à cette expédition, lui conseilla d'aller investir, à l'improviste, la ville de Ouen, & de tâcher de se saisir de Ouang-tsé-tai, qui s'y était retiré.

Ouen-kong détacha, sur-le-champ, un corps considérable de cavalerie, qui fit tant de diligence, que le lendemain Ouen se p.135 trouva bloqué, & Ouang-tsé-tai renfermé dedans. Deux jours après, Ouen-kong arriva, avec le reste de son armée, devant la place, qu'il fit escalader si vivement, par quatre endroits, qu'il l'emporta, après un combat opiniâtre, & fit Ouang-tsé-tai prisonnier. Siang-ouang & Mou-kong avaient pris leur marche du côté de

---

[1] *Pa*. On a expliqué dans une note ce qu'on doit penser des cinq grandes dignités *kong, heou, pé*, *tse* & *nan*, qui étaient ordinaires, surtout sous les trois premières dynasties impériales, & que les historiens chinois désignent en général sous le nom de *tchu-heou*, princes vassaux, princes tributaires. Comme les empereurs, par une politique mal entendue, multiplièrent beaucoup ces dignités dans la suite, leur autorité en fut tellement affaiblie, qu'ils furent obligés de donner le titre de *pa* à celui de ces *tchu-heou* qui devenait le plus puissant : ce titre, qui équivaut à celui d'archiduc, donnait à celui qui le possédait une prépondérance sur les *tchu-heou*, dont il devenait le chef. *Éditeur*.

Chi-tching ; ce fut là que Ouen-kong les joignit, & livra son prisonnier à l'empereur. Siang-ouang ne crut pas qu'il dût laisser vivre plus longtemps un homme d'un esprit aussi turbulent, sans s'exposer à de nouveaux troubles. Il ordonna, quoiqu'il fut son frère, qu'on le fît mourir, & tout fut pacifié par cette mort.

635. Cette expédition couvrit de gloire Ouen-kong ; il fut regardé comme le plus puissant prince de l'empire : ce n'est pas que son pays eût beaucoup d'étendue, & fût riche ; mais il gouvernait avec tant de sagesse, & combinait si bien ses opérations, que tous ses voisins craignaient d'avoir des démêlés avec lui.

634. Depuis la trahison que le prince de Tchou avait faite à Siang-kong, ces deux princes avaient toujours conservé de l'inimitié l'un pour l'autre. La dix-huitième année du règne de Siang-ouang, le prince de Tchou entra sur les terres de Song, & s'empara du pays de Min. Le prince de Tçin vint au secours de son allié ; mais à la première nouvelle qu'en eut Tching-kong, quelque fier qu'il fût d'ailleurs, il évacua le pays de Min.

Ce prince, qui depuis la mort de Huan-kong, prince de Tsi, avait eu un si grand ascendant sur les autres, fâché de se voir obligé de reculer devant Ouen-kong, résolut de faire les derniers efforts pour reprendre le pays de Min. **632.** Il se ligua, dans cette vue, avec les princes de Tchin, de Tsai, p.136 de Tsao, de Ouei & de Tsi, qui joignirent leurs troupes aux siennes, la campagne suivante, qui était la vingtième année du règne de Siang-ouang.

Tching-kong forma trois divisions de ces troupes confédérées ; la première, sous les ordres de Chin-chou, marcha contre la ville de Kou ; la seconde, sous le commandement de Tsi-yu, prit le chemin de la principauté de Song : il se réserva la troisième, avec laquelle il alla se poster à Chin. Quand cet arrangement fut arrêté, il manda ses généraux, & leur dit, qu'il prévoyait bien que le prince de Tçin ne manquerait pas de venir au secours du prince de Song ; que comme il avait acquis beaucoup d'expérience, & qu'il n'avait pas un soldat qui ne fût prêt à sacrifier sa vie pour lui, ils devaient être sur leurs gardes.

— Souvenez-vous, ajouta-t-il, de ce que nous lisons dans les instructions sur la guerre : *Arrêtez-vous où vous trouvez votre avantage ; abandonnez ce que vous ne pouvez que difficilement exécuter, & ne vous opposez jamais à la vertu*. C'est la conduite que je vous recommande d'observer à l'égard de Ouen-kong.

Tsi-yu, arrivé au pays de Song, y trouva effectivement les troupes du prince de Tçin, & plein d'ardeur, il prit la résolution d'en venir aux mains avec lui ; mais comme il était inférieur en nombre, il dépêcha un exprès à Tching-kong, pour lui demander du renfort. Tching-kong, craignant qu'il ne s'engageât témérairement, ne lui envoya que peu de monde, afin de l'obliger, malgré lui, à ne rien hasarder. Tse-yu, ayant reçu ce secours, chercha à attirer, par une insulte, le prince de Tçin, & à le forcer d'accepter la bataille qu'il voulait lui présenter.

Tchong-eulh, dans le temps de ses disgrâces & de son exil, p.137 avait été mal reçu des princes de Ouei & de Tsao, qui lui avaient refusé un asile. Il avait été si sensible à leurs mépris, que depuis qu'il était prince de Tçin, il les avait toujours regardé comme ses ennemis. Tsi-yu, qui ne l'ignorait pas, lui envoya dire, par Ouan-tchun, que s'il voulait reconnaître les princes de Ouei & de Tsao pour amis, il se retirerait du pays de Song. Fan, oncle de Ouen-kong, fut indigné de cette proposition. Cependant, pour prouver que lui & son neveu ne cherchaient que la paix, ils se consultèrent sur la réponse qu'ils feraient à l'envoyé de Tsi-yu.

Ouen-kong assembla son conseil. Sien-tchin fut d'avis d'accepter la proposition des princes de Tsao & de Ouei, malgré l'espérance du succès d'une bataille, de peur qu'en les refusant, on ne se les rendît ennemis irréconciliables. Il représenta que, par ce moyen, on les détacherait du parti du prince de Tchou, qu'il serait plus facile de mettre à la raison quand on aurait deux ennemis de moins sur les bras.

Le conseil de Sien-tchin fut suivi. Ouen-kong dépêcha vers les princes de Ouei & de Tsao, qui expédièrent aussitôt des ordres, pour faire revenir leurs troupes. Quand Tsi-yu apprit la défection des troupes de Ouei & de

Tsao, outré de colère, il fit avancer les siennes pour charger Ouen-kong ; mais ce prince se retint, & refusa la bataille. Ses officiers & ses soldats, qui n'en savaient pas la raison, murmuraient de cette retraite. Cependant les troupes de Tchin & de Tsai avaient joint l'armée de Tsi-yu. Malgré ce renfort, Fan, oncle de Ouen-kong, qui se trouvait avantageusement posté, fut d'avis d'attendre l'ennemi, & de ne pas refuser la bataille, s'il la présentait.

631. Tsi-yu qui n'en cherchait que l'occasion, envoya Teou-pou, un de ses officiers, Ouen kong, pour lui proposer de p.138 finir leur querelle, par une bataille décisive. Ouen-kong répondit à ce cartel par un autre, en faisant partir Louen-tchin-tsé, pour dire, de sa part, à Tsi-yu, qu'il n'avait pas oublié les bons traitements qu'il avait autrefois reçus de Tching-kong, son maître ; que cette raison l'avait empêché jusqu'à présent d'accepter le combat ; que ce même motif l'engageait encore à l'exhorter à bien disposer son armée, & à lui inspirer du courage : qu'au reste, il était fâché d'en venir à cette extrémité avec lui ; mais que, puisqu'il le voulait, il se préparât pour le lendemain matin, qu'il ne manquerait pas de se trouver sur le champ de bataille, & tâcherait de le joindre de près.

Ouen-kong, accompagné de son oncle, monta ensuite sur une petite éminence, qui était derrière lui, pour examiner la position des ennemis. Il fit abattre de gros arbres pour embarrasser un poste, d'où ils auraient pu l'incommoder beaucoup. Louen-tchin-tsé, de retour d'auprès de Tsi-yu, lui ayant donné d'amples éclaircissements sur la disposition de son armée, Ouen-kong rangea la sienne de cette manière. Il donna le commandement de l'aile droite à Tsé-si, & celui de la gauche à Tsé-chang. Il plaça Siu-tchin à l'avant-garde de l'armée, avec un corps d'excellente cavalerie, qu'il fit soutenir par un autre, sous les ordres de Yeou-chin. Pour lui, il se mit au centre avec son oncle Fan, Louen-tchin-tse, Sien-tchin, & les jeunes officiers, qui lui servaient d'aides de camp. Cette disposition ainsi faite, dès la nuit même, il fit occuper par chaque corps, le poste qui lui était destiné.

Le lendemain, au lever du soleil, Ouen-kong fit attaquer l'avant-garde ennemie, par sa cavalerie, soutenue de l'aile droite ; elle la chargea avec tant de vigueur, que cette avant-garde, en se rompant, alla porter le désordre dans l'aile gauche p.139 des ennemis. La confusion y fut si grande, que Hou-mao, ayant pénétré jusqu'au centre, enleva deux étendards qu'il apporta à Ouen-kong. Louen-tchin-tse fit faire alors un mouvement à ses troupes, qui donna le change aux ennemis & leur fit croire qu'il reculait ; ils s'avancèrent pour le pousser. Louen-tchin-tse les laissa approcher, sans paraître vouloir se défendre ; mais faisant volte-face, il leur fit tête, tandis que Sien-chin les attaquait en flanc, & Tse-si en queue. Leur déroute fut si générale & si complète, qu'il ne resta, de cette grande armée, qu'un petit corps de réserve, avec lequel Tsi-yu prit la fuite.

La perte de cette bataille troubla le prince de Tchou & le mit dans une si grande colère, qu'il fit mourir Tsi-yu, sans vouloir entendre sa justification. Elle l'intimida encore au point de l'obliger à s'humilier devant le prince de Tçin, en lui demandant la paix.

Ouen-kong, après avoir réglé les affaires dans ses États, prit le chemin de la cour, pour aller rendre compte à Siang-ouang de la victoire qu'il venait de remporter sur le prince de Tchou. Il lui offrit une partie des dépouilles des ennemis ; savoir, cent chariots de bataille, à quatre chevaux chacun, & mille prisonniers. L'empereur lui fit beaucoup d'accueil, & le traita magnifiquement ; il lui fit présent d'arcs, de flèches rouges & violettes, de trois cents hommes d'élite pour sa garde, avec des chariots & de riches habits. Il lui recommanda de procurer la paix à l'empire, & de travailler à lui rendre son ancien lustre.

Jaloux d'exécuter les ordres de l'empereur, Ouen-kong invita les princes de Tsi, de Song, de Lou, de Tsai, de Tching, de Ouei, de Tchin & de Kiu, à s'assembler à p.140 Tsien-tou, pour conférer avec eux, sur les moyens de procurer à l'empire cette paix si désirée.

Depuis la journée mémorable, où l'armée de Tchou avait été entièrement défaite, il n'y avait aucun prince qui ne craignit de s'attirer

l'inimitié de Ouen-kong. Ils se trouvèrent tous au rendez-vous, à l'exception du prince de Ouei, qui s'y fit remplacer par son frère Tchou-ou. La conférence se tint dans un pavillon des jardins de l'empereur. Ouen-kong, après leur avoir fait une peinture frappante de l'état déplorable où l'empire était réduit, en comparaison de l'éclat où il était sous Tching-tang, Ou-ouang & Tching-ouang, leur proposa de s'unir ensemble, & de s'engager, par serment, à faire revivre ces temps de splendeur & de félicité. Ce serment était conçu en ces termes :

> « Nous jurons d'aider de nos conseils, & de nos forces, l'empereur dans le gouvernement de l'État, & de ne nous porter aucun préjudice les uns aux autres. Si nous venons à y manquer, nous voulons que le Tien nous punisse de mort, que nos peuples nous abandonnent, & se révoltent contre nous.

Tous ces princes firent ce serment solennel, & allèrent ensuite le renouveler entre les mains de Siang-ouang, en lui rendant hommage.

Dans le temps que cette assemblée se tenait, des ennemis de Yuen-siuen l'accusèrent, auprès de Tching-kong, d'avoir fait reconnaître Tchou-ou, son frère, prince de Ouei, par les princes assemblés. Tching-kong, sans vérifier le fait, & sans autre examen, envoya, en secret, des gens pour faire mourir Tchou-ou, & il suivit de près ces satellites avec des troupes : Tchou-ou & Yuen-siuen retournaient à Ouei, avec la sécurité de gens qui n'ont rien à se reprocher ; ils furent charmés d'apprendre que leur prince venait au-devant d'eux. p.141 Comme ils approchaient, le prince Tchuen-kiuen, apercevant Tchou-ou, qui était sans armes, & suivi seulement de ses domestiques, le tua d'un coup de flèche. Tching-kong, reconnaissant la calomnie, fit, sur-le-champ, mourir Tchuen-kiuen, qui en était l'auteur. Dès que Yuen-siuen, vit Tchou-ou renversé, il rebroussa chemin, & prit la route de la principauté de Tçin.

630. Ouen-kong, apprenant, par Yuen-siuen, le meurtre de Tchou-ou, marcha en personne contre le prince de Ouei, le battit & le fit prisonnier. Il le conduisit à la cour impériale, où il le fit étroitement enfermer. Ouen-kong

ordonna à Sui-yen de substituer le prince Hia, fils de Tching-kong, à sa place, pour en gouverner les États. Tching-kong fut ainsi prisonnier jusqu'à l'automne de la vingt-deuxième année du règne de Siang-ouang ; mais, à la sollicitation de Hi-kong, prince de Lou, il fut élargi. Dès qu'il se vit en liberté, si pensa à rentrer dans son royaume, & s'adressant à Tcheou-tchuen & à Ye-kin, deux de ses anciens officiers, qui lui étaient dévoués, il leur promit une reconnaissance sans bornes, s'ils le rétablissaient dans sa principauté, qu'on lui avait injustement enlevée.

Tcheou-tchuen & Ye-kin ne virent d'autre moyen de faciliter son retour, que par la mort de Yuen-siuen, de Hia & de Tse-y. Ces trois meurtres ne causèrent aucun trouble dans les États de Ouei ; mais le Tien, qui ne laisse aucun crime impuni, frappa de mort Tcheou-tchuen, sur la frontière, au moment où il introduisait Tching-kong.

628. Deux ans après, à la douzième lune & la vingt-quatrième année du règne de Siang-ouang, mourut le sage & le vaillant Ouen-kong, prince de Tçin, après avoir régné huit p.142 ans avec beaucoup de gloire. Il eut, pour successeur, son fils Siang-kong.

626. La vingt-sixième année du règne de Siang-ouang, à la deuxième lune, vers une heure après midi, il y eut une éclipse de soleil.

L'année précédente, Ki-tse, un des premiers officiers de Mou-kong, prince de Tçin, avait mandé à ce prince, que celui de Tching offrait de lui donner à garder la porte du nord de l'empire ; par où les Tartares entraient, & qu'il lui serait aisé de se rendre maître de leur pays. Kien-chou, son ministre, qu'il consulta sur cette expédition, la désapprouva fortement, par la raison, que c'était exposer les troupes à de grandes fatigues pour des conquêtes éloignées & incertaines. Mou-kong, que la passion de s'agrandir dominait, ne goûta pas l'avis de Kien-chou : il fit partir des troupes, sous les ordres de Mong-ming, de Si-ki & de Pe-ki, ses trois meilleurs généraux. Kien-chou, voyant défiler ces troupes, ne put s'empêcher de dire à Mong-ming, qu'il les voyait partir à regret, parce qu'il n'avait aucune espérance de les revoir.

— Il vous faut passer nécessairement, ajouta-t-il, le défilé de Yao, & les hautes montagnes qui séparent la principauté de Tçin. Si le prince Siang-kong vous y arrête, que ferez-vous ?

Ce ministre expérimenté avait prévu ce qui arriva.

Le prince de Tçin ayant appris, par ses espions, que Mou-kong faisait défiler des troupes sur les frontières septentrionales de l'empire, ne manqua pas d'envoyer Sien-tchin, qui avait servi sous son père, pour les arrêter au passage de Yao. Le général de Tçin, s'étant avantageusement posté, attendit tranquillement Mong-ming, dont les troupes arrivèrent peu de jours après, fort fatiguées. Sien-tchin, sans leur donner p.143 le temps de se reposer, les attaqua si brusquement, qu'il tailla en pièces cette belle armée, fit prisonnier les trois généraux, & se saisit de tout le bagage.

Sien-tchin, victorieux, retourna auprès de Siang-kong, à qui il offrit ses prisonniers & leurs dépouilles. Ce prince le reçut comme le méritaient les avantages qu'il venait de remporter. Cependant Sien-tchin parut mécontent de ce que son maître renvoyait à Mou-kong tous les prisonniers, & le butin fait sur eux. Siang-kong ne put refuser leur liberté aux prières de Ouin-ning, son épouse, fille de Mou-kong, qu'il aimait passionnément.

Mong-ming reconduisit les tristes débris de son armée dans les États de son maître. Les ennemis de ce général, ne manquèrent pas de l'accuser d'avoir sacrifié les troupes, & demandèrent hautement qu'on en fît un exemple. Mou-kong le soutint contre cette cabale, & déclara, qu'il était seul l'auteur de cette expédition malheureuse. Il le rétablit dans toutes ses charges, & lui ordonna de remettre une armée sur pied pour se venger de l'affront qu'il avait reçu.

625. Mong-ming fit de nouvelles levées, qu'il forma, autant qu'il le put, aux exercices ; après quoi, l'année suivante, vingt-septième du règne de Siang-ouang, il se mit en campagne, & fut insulter la principauté de Tçin. Siang-kong, à la première nouvelle, fit mettre en marche son armée, commandée par Sien-tchin, à qui il donna Tsao-choui pour lieutenant. Ouang-koan & Ou-ti commandaient les chariots d'armes, & Kio-kio l'arrière-

garde. **624.** Les deux armées se rencontrèrent au pays de Pong-ya, & toutes deux se disposèrent aussitôt à en venir aux mains. Les troupes de Mong-ming étaient de beaucoup supérieures en nombre ; mais étant p.144 nouvellement recrutées, celles de Sien-tchin, composées de vieux soldats, devaient l'emporter ; aussi la bataille ne dura-t-elle pas longtemps ; au premier choc, tout plia du côté de Mong-ming, & bientôt son armée fut en déroute. Mou-kong, après cette seconde défaite, fit assembler les grands, & leur tint ce discours [1] :

> « Les anciens ont dit, qu'il est peu d'hommes dans le monde, qui, contents d'eux-mêmes, ne blâment la conduite des autres, & cela est vrai ; cependant il est aussi difficile d'émousser les traits lancés par la médisance, & de rétablir la réputation qu'elle flétrit, qu'il l'est d'arrêter l'eau qui coule. Le cœur pénétré de regrets, je pense, sans cesse, au mépris que j'ai fait des sages conseils de Kien-chou ; les jours & les mois passent, & ne reviendront pas.
>
> Autrefois, ceux qui composaient le conseil des princes, ne considéraient que le bien & l'avantage de l'État ; aujourd'hui on ne s'étudie qu'à flatter la façon de penser du prince, sans oser la combattre. Quoique persuadé que les premiers suivent la raison, & que les seconds s'en écartent, j'ai cependant rejeté des avis utiles, & approuvé ceux qui étaient dangereux. Voilà la source des échecs que nous avons reçus ; le passé doit rendre sage pour l'avenir ; ainsi, dans la suite, ne vous arrêtez point à ce que je pense, mais à ce que je dois faire. Les vieillards respectables, par leurs cheveux blancs, ont de l'expérience, & donnent de bons conseils : je veux les écouter. Les jeunes gens, quoique braves, quoique habiles à manier les armes, à tirer de l'arc & à conduire un char, manquent d'expérience, & sont incapables d'un p.145 bon conseil : je ne leur en demanderai point. Ce sont des discoureurs

[1] *Chou-king*, chap. *Tsin-chi*.

> adroits, subtils, & qui savent donner un tour ingénieux aux pensées de nos sages. En quel temps en aurai-je besoin ?
>
> Plus j'y pense, plus il me paraît qu'un homme, du conseil d'un prince, qui n'aurait d'autre mérite que la droiture en partage, mais qui saurait profiter des talents d'autrui & se les approprierait, en quelque sorte ; qui s'appliquerait à imiter la prudence des sages, & qui aurait sur ses lèvres les sentiments de son cœur ; il me semble, dis-je, qu'un tel homme serait capable de conserver, à mes descendants, leur lustre, & de gouverner sagement. Les gens à grands talents, au contraire, n'estiment qu'eux-mêmes & méprisent les autres. Quelque habiles qu'ils soient, ils ne peuvent rendre de grands services à l'État ; & si mes descendants s'en servent, je doute qu'ils règnent longtemps. Un seul homme peut perdre un État ; un seul homme peut aussi le faire fleurir.

Si on en doit juger par le succès, ce discours eut tout l'effet que Mou-kong pouvait espérer ; car jusqu'à la vingt-neuvième année de Siang-ouang, ses armes furent si heureuses contre les Tartares occidentaux, qu'il leur enleva douze villes considérables, dont les dépendances augmentèrent de plus de mille li la principauté de Tsin ; acquisition qui le rendit si puissant, que l'empereur Siang-ouang le déclara chef de tous les princes occidentaux de l'empire. Il ne jouit de cet honneur qu'un peu plus d'un an, étant mort la trentième année de Siang-ouang, après avoir régné trente-neuf ans dans la principauté de Tsin. Kang-kong son fils lui succéda. Siang-kong, prince de Tçin, son adversaire, mourut p.146 aussi la même année. **621.** Son successeur ne prit pas possession de ses États, aussi paisiblement que celui de Mou-kong.

Lorsque Siang-kong mourut, son fils Ling-kong était encore si jeune, que les grands le jugèrent hors d'état de lui succéder. Après quelques disputes entre eux, sur celui qu'ils devaient choisir, le plus fort parti fut pour Yong, frère de Siang-kong, mais né d'une concubine. Yong était alors

dans la principauté de Tsin. Tchao-mong, qui était à la tête de son parti, envoya Sien-mie pour le prier de venir prendre possession du trône. Kang-kong, prince de Tsin, fut charmé de trouver cette occasion pour se réconcilier avec les princes de Tçin ; & afin que le parti contraire ne pût s'opposer à l'élévation de Yong, il lui donna une escorte nombreuse pour l'accompagner.

La princesse Mou-yng, veuve de Siang-kong, craignait, avec raison, que Yong n'enlevât à son fils, la vie avec la couronne. Dans les transes mortelles où elle était sur son sort, elle prit la résolution d'aller trouver Tchao-mong, chef de la faction opposée. Elle l'aborda en tenant son fils entre ses bras, qu'elle embrassait & arrosait de ses larmes :

> — Eh quoi ! Tchao-mong, lui dit-elle, avez-vous donc sitôt oublié les ordres & les prières de votre maître ? Ne vous a-t-il pas recommandé, en mourant, son fils, ce malheureux enfant, que vous allez livrer à la politique barbare d'Yong ? Vous lui promîtes de lui servir de père ; Siang-kong est mort avec cet espoir consolant ; & vous allez être son bourreau ! Que les larmes de sa mère, que le souvenir de son père vous touchent ! Il vous aima, il vous combla de bienfaits ; pouvez-vous être le plus cruel ennemi de son fils ?

Tchao-mong, déchiré de remords, & touché du désespoir de p.147 cette princesse, assembla les grands de son parti, & fit reconnaître le jeune Ling-kong, prince de Tçin.

Cependant, Sien-mie devait être arrivé dans les États du prince de Tsin, & s'être acquitté de sa commission auprès de Yong. Tchao-mong dépêcha un courrier pour le rappeler, & fit, en même temps, défiler des troupes sur la route que Yong devait tenir, afin que si Kang-kong lui avait donné du secours pour soutenir son élection, il pût opposer la force à la force. Effectivement, quand Yong apprit que Ling-kong avait été déclaré prince de Tçin, il ne renonça pas pour cela à ses prétentions, persuadé qu'avec les troupes de Kang-kong il pourrait l'emporter. Il continua son chemin jusqu'à

Kin-yn, où il joignit Tchao-mong, qui mit tout en usage pour le faire désister ; car Yong soutenait que la principauté de Tçin lui appartenait de droit, & non à son neveu. Outré qu'on lui préférât Ling-kong, il en vint aux mains ; le combat fut assez vif, mais Yong eut du dessous, & fut obligé, après avoir perdu beaucoup de monde, de se retirer : ainsi Ling-kong demeura maître de la principauté de Tçin.

619. L'année suivante, à la huitième lune, mourut Siang-ouang, après un règne de trente-trois ans ; son fils King-ouang lui succéda.

KING-OUANG

@

618. King-ouang, même avant que d'être sur le trône, était respecté & estimé des grands, à cause de son caractère doux & affable, & immanquablement il aurait rétabli la paix dans toutes les parties de l'empire ; mais l'ambition démesurée des princes de Tchou, & l'inimitié & la jalousie des Tçin du p.148 Chan-si, contre les Tsin du Chen-si, furent un obstacle à ce que la Chine pût recouvrer son ancien éclat.

La première année du règne de King-ouang, Mou-kong, prince de Tchou, qui ne cherchait qu'à s'agrandir, crut que la jeunesse de Ling-kong, prince de Tsin, était une occasion favorable, pour faire une irruption dans ses États & tâcher d'en démembrer quelque portion. Comme son chemin le plus court, était de passer par les terres du prince de Tching, il y entra en ennemi, & sans le prévenir.

Le prince de Tching, qui savait que Mou-kong armait, & qu'on ne devait point se fier à sa bonne foi, s'imagina qu'il lui en voulait, & se tint sur ses gardes. Il envoya demander du secours aux princes de Lou, de Tçin, de Song & de Ouei. Ces princes ne vinrent pas eux-mêmes ; mais Soui conduisit les troupes de Lou ; Tchao-tun, celles de Tçin ; Hoa-ou, celles de Song ; & Kong-ta, celles de Ouei. Mou-kong était déjà entré sur les terres de Tching ; mais dès qu'il sut que tant de troupes auxiliaires venaient renforcer celles du prince de Tching, il ne jugea pas à propos de les attendre, & se retira dans son pays.

Mou-kong, de retour chez lui, fit mourir son ministre Y-chin. C'était un homme droit & plein de sagesse, qui désapprouvait les guerres injustes que son maître faisait à ses voisins. Il s'en était expliqué ouvertement. Ses ennemis, au retour de Mou-kong, l'accusèrent d'être envieux de sa gloire, & d'avoir quelque mauvais dessein contre lui.

Kang-kong, prince de Tsin, sur la nouvelle que celui-ci était parti pour aller attaquer les États de Tçin, donna ordre aussitôt à ces troupes de se tenir prêtes. **617.** Il se mit en marche l'été suivant, pour aller lui-même insulter la p.149 principauté de Tçin, & prendre sa revanche de tant d'échecs qu'il avait reçus ; mais il trouva les troupes de Tçin si bien disposées à le recevoir, qu'il n'osa rien entreprendre. Il passa toute la campagne dans l'inaction & se retira.

Piqué de tant d'affronts, que ses peuples avaient reçus de ceux de Tçin, eux qui avaient soumis la plupart des Tartares occidentaux, Kang-kong tâcha d'engager ses voisins dans sa querelle, & principalement Ouen-kong, prince de Lou. Il lui dépêcha Chou-pé, homme adroit & délié, sous prétexte, en apparence, de contracter amitié avec lui, mais dans le fond pour le porter à joindre ses troupes aux siennes, & à déclarer la guerre au prince de Tçin. Tous les ressorts que fit jouer Chou-pé furent inutiles ; Ouen-kong ne voulut jamais se déclarer contre le prince de Tçin.

615. Kang-kong, cependant incertain si Chou-pé réussirait dans la négociation, dont il l'avait chargé, fit de nouvelles levées, & mit sur pied une des plus belles armées qu'on eût vues, jusque-là, dans la principauté de Tsin. Il se consola du refus que fit le prince de Lou, de se liguer avec lui. Il crut qu'il pouvait espérer, cette fois-ci, d'avoir quelque avantage sur son ennemi, avec une armée en si bon état. Il se mit en marche, la quatrième année du règne de King-ouang, pour aller attaquer les États de Tçin.

Ce prince remporta d'abord quelques avantages sur les Tçin, & leur prit même la ville de Ki-ma ; mais Tchao-tun, général de Tçin, ayant assemblé son conseil, après quelques débats, sur le parti qu'il y avait à prendre, on conclut enfin à suivre le sentiment de Yu-pien, qui prétendait, que puisqu'on ne pouvait pas, sans trop risquer, par rapport à la supériorité de l'ennemi, l'attaquer de front, il fallait se bien p.150 retrancher, & attendre que la nécessité le contraignît de se retirer ; qu'alors il serait temps de sortir des lignes, & de tomber dessus.

Kang-kong, qui en voulait venir à une bataille rangée, se désespérait de voir que les troupes de Tçin se tenaient dans leur camp, sans en vouloir sortir. Sse-hoei lui conseilla de chercher à attirer, hors des retranchements, Tchao-tchuen, fils du général ennemi, qui commandait une division.

> — C'est, lui dit-il, un jeune homme téméraire, sans expérience, peu aimé des officiers ; il sera impatient de se battre, si on fait mine de l'attaquer.

Le lendemain, à la pointe du jour, Kang-kong fit insulter le quartier de Tchao-tchuen, par une troupe de gens déterminés. Tchao-tchuen, qui ne s'y attendait pas, se vint contraint de reculer, & personne ne se mit en devoir de le secourir. Ce jeune officier, comme Sse-hoei l'avait prévu, ne put contenir sa colère. Il sortit du camp à la tête des soldats qu'il avait sous ses ordres, & chargea un corps avancé des ennemis. Tchao-siuen-tse, craignant que Tchao-tchuen n'eût du dessous, accourut pour le soutenir, & après avoir vigoureusement repoussé ce corps avancé, ils rentrèrent, en bon ordre, dans leurs retranchements ; mais, à leur retour, le général fit, en présence de toute l'armée, une sévère réprimande à son fils, pour être sorti du camp, sans son ordre. Il lui dit, qu'à la considération de Ling-kong, il lui pardonnait cette fois ; mais que s'il récidivait, il lui ferait subir la peine que prescrivent les lois de la guerre ; après quoi, il fit renouveler la défense de sortir des lignes, sous peine de la vie.

614. Les ennemis manquèrent bientôt de vivres, & furent réduits à une telle extrémité, qu'ils se virent obligés de p.151 décamper au milieu de la nuit. Tchao-tun ne s'en aperçût que le lendemain matin ; il les poursuivit, & les atteignit près du Hoang-ho, lorsqu'une partie de leur armée était déjà passée : ce fut là, qu'il y eut un choc assez rude, où l'armée de Kang-kong fut fort maltraitée. Tchao-tun eut tout l'avantage & toute la gloire de cette journée. Il reprit la ville de Ki-ma, dont Kang-kong s'était saisi au commencement de la campagne.

613. Ouen-kong, prince de Lou, charmé du succès que les troupes de Tçin avaient eu, vint en personne en féliciter Ling-kong, & faire avec lui une

étroite alliance. Sur la nouvelle qu'en eurent les princes de Ouei & de Tching, ils demandèrent d'y entrer. Cette ligue, entre ces princes, se fit la cinquième année de King-ouang, qui fut la dernière de son règne, étant mort dans le printemps de la sixième année.

KOUANG-OUANG

@

612. Kouang-ouang, fils de King-ouang, héritier de ses vertus comme de ses États, fut moins heureux que lui, à maintenir la paix dans l'empire. Son règne ne dura que six ans, & dans un si court espace, il est difficile de trouver plus de troubles & de morts violentes dans les familles des princes, qu'on en vit sous son règne.

La première année, il y eut, au matin, de la sixième lune, une éclipse de soleil.

Dès cette première année, Y-kong, prince de Tsi, déclara la guerre à Ouen-kong, prince de Lou, & le vint attaquer du côté de l'occident. Ouen-kong, qui aimait la paix, & qui d'ailleurs se défiait du sort des armes, dépêcha son p.152 ministre Ki-siun-king-fou à Ling-kong, prince de Tçin, pour lui en donner avis. Lorsque ce ministre arriva à la cour, il trouva les princes de Tçin, de Song, de Ouei, de Tsai, de Tchin, de Hiu & de Tsao, assemblés à Siu-tching, pour faire alliance ; ils résolurent de s'unir tous contre Y-kong : mais ce prince, qui en fut averti, agit auprès de Ling-kong, le gagna par argent, & il écarta, par ce moyen, la tempête qui allait fondre sur lui. Il se retira, avec ses troupes, dans ses États.

611. L'année suivante, il y eut une grande famine dans les États de Tchao-kong, prince de Song. Son frère Ouen-kong, qui, par son affabilité, avait gagné le cœur du peuple, fit distribuer tout ce qu'il avait de grains, principalement aux vieillards au-dessus de 70 ans, que l'âge ou les infirmités rendaient plus dignes de compassion. Il honorait la vertu & les talents. Tous les jours, il se rendait aux tribunaux, afin que le peuple, à son exemple, les respectât. Tout le monde était sûr de trouver en lui un protecteur. La princesse Siang, qui était de la famille impériale, & sœur de Siang-ouang, charmée de ses belles qualités, les publiait partout.

Tchao-kong, au contraire, prince sans vertu, & que la seule cupidité dirigeait, content d'être en place, s'occupait à peine du gouvernement de ses États. Cette indolence le fit mépriser de ses sujets, tant que son frère Ouen-kong s'en fit chérir & estimer par ses belles qualités. La princesse Siang, surtout, ne pouvait souffrir Tchao-kong ; la haine qu'elle avait pour lui était si violente, que, soit amour pour le bien public, soit quelque autre motif, elle résolut de le faire mourir. Une partie de chasse, que Tchao-kong était allé faire du côté du lac Mong-tchou, fournit, à cette princesse, l'occasion p.153 d'accomplir son dessein. A peine fut-il parti, qu'elle ordonna au capitaine de ses gardes de le suivre avec des troupes, & de s'en défaire ; ordre qui fut ponctuellement exécuté. Ceux qui accompagnaient Tchao-kong se défendirent, mais ils furent battus, & Tchao-kong tué. Il avait gouverné la principauté de Song, l'espace de neuf ans.

610. A la première nouvelle qui s'en répandit, les princes de Tçin, de Ouei, de Tchin & de Tching, envoyèrent des troupes sous la conduite de leurs généraux, avec ordre de s'informer exactement des motifs de cet attentat, & d'établir ensuite, avec justice, celui qui devait succéder à Tchao-kong. A leur arrivée, ces généraux trouvèrent les troupes de Song en disposition de les empêcher de causer du désordre sur leurs terres, ce qui les obligea de se contenter de savoir ce qui avait occasionné la mort de Tchao-kong, & d'établir, suivant leur commission, Ouen-kong dans la principauté de Song.

609. Y-kong, prince de Tsi, subit le même sort l'année suivante, quatrième du règne de Kouang-ouang. Du vivant de Tchao-kong, son père, Y-kong avait eu un procès, pour quelques terres, contre le père de Ping-tchou, qu'il perdit : il y fut si sensible, qu'ayant succédé à la principauté de Tsi, il voulut s'en venger. Pour cet effet, il fit exhumer le corps du père de Ping-tchou, mort depuis peu, & lui ayant fait couper les pieds, il le fit mettre sur une charrette, & conduire, à la voirie, par Ping-tchou & par Yen-tsi, dont il avait enlevé la femme. Ces deux malheureux conducteurs frémissaient de rage ; ils obéirent cependant. Étant arrivés au lieu où ils

devaient laisser ce cadavre, Ping-tchou, qui avait un bâton à la main, en frappa légèrement Yen-tsi, qui s'en mit en colère ; alors Ping-tchou lui dit :

> — Eh quoi ! on vous p.154 enlève votre femme, & vous ne dites rien, & pour une bagatelle vous vous irritez si fort ?
>
> — Que peut-on dire, lui répliqua Yen-tsi, d'un homme qui voit tranquillement couper les pieds à son père ;

Ping-tchou comprenant, par ces paroles, les sentiments de vengeance, que Yen-tsi avait dans le cœur, s'ouvrit à lui, & tous deux complotèrent de se défaire de Y-kong.

Ce prince vindicatif avait coutume d'aller se promener dans un bois assez près de la ville ; ils choisirent cet endroit pour exécuter leur dessein. Y-kong y fut, sur le soir, & s'enfonça assez avant dans le bois. Ping-tchou & Yen-tsi, qui le guettaient, fondirent sur lui le sabre à la main, & l'étendirent mort sur la place ; ensuite ils s'évadèrent, à la faveur de la nuit, & se mirent en lieu de sûreté. Il n'y avait que quatre ans, que Y-kong gouvernait la principauté de Tsi ; comme il n'avait point laissé d'enfants, son frère Hoei-kong lui succéda.

Les États de Lou étaient encore plus malheureux. Ouen-kong, qui en était prince, mourut dès le commencement de cette même année ; il avait eu de King-yng, sa seconde femme, un fils, appelé Siuen-kong. Cette princesse, prévoyant que celui pour lequel Siang-tchong se déclarerait, succéderait à Ouen-kong, n'avait rien oublié pour le gagner. Elle lui avait confié l'éducation de son fils. Siang-tchong avait pris tant d'inclination pour ce jeune prince, qu'à la mort de Ouen-kong il résolut de le mettre sur le trône. Il proposa la chose à Chou-tchong son frère, qui n'y voulut jamais consentir, au préjudice des enfants de la première femme de Ouen-kong, à qui la principauté appartenait de droit.

Siang-tchong vit bien que son frère serait toujours contraire à ses vues. Pour les appuyer, il fit un traité secret avec p.155 Hoei-kong, nouveau prince de Tsi, qui, ravi de faire alliance avec le prince de Lou, promit de l'aider de

toutes ses forces ; après quoi, il attira, dans un lieu écarté, Ou & Chi, tous deux fils de la première femme de Ouen-kong, qui furent inhumainement massacrés par ses ordres ; alors, il fit reconnaître Siuen-kong, en qualité de prince de Lou.

Siang-tchong ne pardonnait point à son frère de s'être opposé à l'élévation de Siuen-kong. Il lui fit dire de se rendre au palais, par l'ordre du prince. Chou-tchong se mit en devoir d'obéir, malgré l'avertissement que lui donnait Kong-yen-ou-gin de n'y point aller, parce qu'il y avait du danger pour sa vie ; mais il n'eut pas fait la moitié du chemin, qu'il se sentit porter un coup qui le renversa mort sur la place. A cette nouvelle, Kong-yen-ou-gin se retira dans les États de Tsai, avec sa femme & ses enfants, pour s'y mettre en sûreté.

On vit à peu près un changement aussi funeste dans la principauté de Tçin. Ling-kong, qui en occupait le trône, n'avait aucune des qualités d'un prince. Sans vertu, sans esprit, son cœur était naturellement porté au mal ; il ne prenait plaisir qu'à nuire. Souvent on le voyait, caché derrière quelque muraille, l'arc à la main, décocher des flèches contre les passants, & éclater de rire, quand il avait blessé quelqu'un. Comme il aimait beaucoup les pattes d'ours, lorsque ses cuisiniers manquaient de les faire cuire à propos, ils étaient sûrs de perdre la vie. Tchao-tun & Sse-ki l'exhortaient, sans cesse, à se corriger, mais sans succès. Enfin, après lui avoir représenté, avec fermeté, le dérèglement de sa conduite, ils lui dirent que, s'il persistait, ils se verraient obligés de se donner un autre maître ; qu'il leur en coûterait, mais que le bien du peuple les y forcerait.

p.156 Ling-kong leur promit tout ce qu'ils voulurent, bien décidé cependant à ne point changer de conduite. Pour avoir plus de liberté, il résolut de se défaire de ces deux censeurs importuns. Il jeta les yeux sur un certain Tso-ni, & lui ordonna de s'introduire, avant le jour, chez Tchao-tun, pour lui ôter la vie. Tso-ni pénétra dans une salle, où il trouva Tchao-tun, revêtu des habits de sa dignité, profondément endormi sur un coussin. A cette vue, Tso-ni tout tremblant, revint sur ses pas & n'osa attenter aux

jours d'un homme si respectable. Dans l'horreur que sa commission lui inspirait, & craignant d'être puni pour n'avoir pas exécuté les ordres de Ling-kong, il se précipita sur un pieu & finit ainsi sa vie.

Ling-kong, apprenant la mort de Tso-ni, n'en parut point troublé, & ne renonça pas au dessein de se défaire de Tchao-tun. N'ayant pu y parvenir, par cette voie, il résolut d'y employer la trahison.

608. A la neuvième lune, il invita Tchao-tun à un repas dans son palais. Ce général regarda, comme une grâce singulière, l'honneur que lui faisait son prince. Ti-mi-ming, son lieutenant, ne fut averti de cette invitation, qu'après que Tchao-tun fut parti pour s'y rendre. Il crut son général perdu. Prenant avec lui Ling-tche, son collègue, & une troupe de soldats, il fut droit au palais ; & laissant ses gens dehors, il entra dans la salle du repas, en criant :

> — Un sujet qui a l'honneur de boire avec son prince, ne doit pas aller au-delà de trois tasses, sans manquer au respect qu'il lui doit [1].

Ling-kong, irrité p.157 de sa hardiesse, fit lâcher sur lui un gros dogue. Ti-mi-ming indigné, attendit le chien & le tua. La rumeur, que cette scène excita, fit accourir les soldats que Ling-kong avait apostés pour poignarder Tchao-tun. Ces satellites se jetèrent sur Ti-mi-ming qui se défendit en lion. A ce bruit, Tchao-tun se leva de table. Ling-tche, avec ses gens, força le palais, & tomba sur les soldats de Ling-kong ; ils en firent un boucherie horrible, mais Ti-mi-ming y perdit la vie. Ling-kong voyant son dessein échoué, & craignant pour ses jours, voulut s'enfuir. Tchao-tchuen, fils de Tchao-tun, le poursuivit & l'atteignit au jardin des pêchers, où il le perça. Tchao-tun envoya après son fils, pour l'arrêter ; mais Ling-kong avait déjà reçu le coup mortel. Alors, il lui ordonna d'aller trouver, à la cour impériale,

---

[1] Usage sagement établi par la politique, pour empêcher les sujets de s'oublier dans l'ivresse. Malgré cette loi, qui n'a pas toujours été exactement suivie, on a vu des princes victimes des débauches qu'ils faisaient avec leurs sujets. Ces orgies se terminaient souvent par des scènes tragiques ou des révolutions, comme il arriva à Tche-kong, prince de Ouei, l'an 470, avant l'ère chrétienne. *Éditeur*.

Tching-kong, oncle de Ling-kong, & frère de Siang-kong, & l'inviter à venir prendre possession des États de Tçin.

607. Cette même année, à la dixième lune, mourut l'empereur Kouang-ouang, après six ans de règne. Ce prince méritait par sa bonté & son affabilité, de gouverner des peuples moins turbulents. Son frère Ting-ouang lui succéda.

TING-OUANG

@

606. La première année du règne de Ting-ouang, le prince de Tchou, revenant d'une expédition contre les Tartares de Lou-hou, passait, avec son armée, sur les limites des terres de l'empire ; Ting-ouang, qui aimait la paix, craignant p.158 qu'il ne causât quelque désordre, lui envoya Ouang-siun-moan pour le féliciter sur son retour. Le prince de Tchou reçut l'envoyé de l'empereur, avec les cérémonies accoutumées ; mais il lui demanda, assez fièrement, comment étaient faites les urnes du grand Yu ; si elles étaient grandes ou petites, légères ou pesantes ; ajoutant, qu'il aurait quelque curiosité de les voir. C'était assez manifester le dessein qu'il avait de se faire déclarer empereur ; car posséder ces urnes, c'était, par une suite nécessaire, avoir le sceptre impérial.

Ouang-siun-moan, qui comprit sa pensée, lui répondit :

> — Prince, la dignité de ceux qui gouvernent les peuples, ne doit pas s'obtenir par la possession d'urnes grandes ou petites, légères ou pesantes, mais par la seule vertu. Les urnes que le chef de la dynastie des *Hia* (le grand Yu) a laissées à ses successeurs [1], ont été fondues avec les richesses que tous les peuples, même les plus éloignés, avaient apportées en hommage à l'empire des *Hia*. Ces urnes ne sont passées aux *Chang*, & des *Chang* aux *Tcheou*, que parce que les empereurs ont abandonné la vertu. Un prince qui la pratique, quelque petits que soient ses États, est puissant. Un prince, au contraire, qui la néglige, quelque grands que soient ses États, est peu à craindre ; le Tien ne verse point ses bienfaits sur le vice. Quoique la dynastie des

[1] On parle des neuf urnes ou grands vases de métal, appelés *ting*, que Yu fit fondre, & sur lesquels étaient représentées les neuf provinces de la Chine. Ces vases, conservés, avec le plus grand soin, dans la capitale, furent regardés de tout temps, comme la marque distinctive de la dynastie régnante : il semblait que l'empire dût appartenir à celui qui avait le bonheur de les posséder. *Éditeur*.

> *Tcheou* ait beaucoup perdu de son lustre, le Tien ne l'a point encore p.159 rejetée ; ainsi, il est inutile de demander, comment sont faites les urnes du grand Yu.

Cette réponse fit évanouir toutes les idées d'ambition du prince de Tchou, qui ne songea plus qu'à se retirer tranquillement dans ses États.

Mou-kong, prince de Tching, mourut cette même année, à la dixième lune, & eut pour successeur Ling-kong son fils. **605.** Les princes Tse-kia & Tse-kong, peu contents de ce choix, par l'aversion qu'ils avaient pour Ling-kong, l'assassinèrent l'été suivant, à la sixième lune, & voulurent mettre à sa place Tse-leang, fils d'une concubine de Mou-kong. Tse-leang, prince d'une grande vertu, avait horreur de l'action de Tse-kia & de Tse-kong. Quoique tous les grands le pressassent d'accepter la couronne, il la refusa constamment, apportant pour raison qu'il n'avait ni la prudence, ni les lumières nécessaires pour gouverner ; & que quand il les aurait, Siang-kong, son frère, étant son aîné, devait lui être préféré. Ce refus généreux valut la couronne à Siang-kong, qui fut élu prince de Tching.

601. La sixième année du règne de Ting-ouang, à la huitième lune, il y eut, sur les trois heures du soir, une éclipse de soleil totale.

Sur la fin de cette même année, suivant l'ancienne coutume des empereurs, Ting-ouang envoya le prince Chan-tse visiter les principautés de Song, de Tchou & de Tchin. Chan-tse fut assez bien reçu dans les États de Song & de Tchou ; cependant avec moins d'honneurs & de respect, qu'on n'en devait à sa mission ; mais Ling-kong, prince de Tchin, lui fit peu d'accueil. C'est une loi inviolable, que lorsqu'un envoyé de l'empereur arrive, on va le recevoir sur la frontière. On p.160 fait raccommoder les chemins par où il doit passer ; on lui donne une escorte & des mandarins pour l'accompagner, & des gens pour le servir ; les mandarins & soldats des villes vont au-devant de lui ; on lui prépare des logements commodes, richement meublés, & il est défrayé tout le temps qu'il demeure dans un endroit. Le prince de Tchin ne lui rendit aucun de ces honneurs.

Le prince Chan-tse, de retour à la cour de l'empereur, se plaignit du mépris avec lequel il avait été reçu du prince de Tchin. Cet envoyé était de la famille impériale des *Tcheou* ; lui avoir manqué, c'était, disait-il, manquer à l'empereur lui-même, puisqu'il le représentait dans la commission dont il l'avait chargé. Il fit encore entendre à Ting-ouang, que cette transgression des lois & des usages, manifestait dans le prince de Tchin des sentiments de révolte, qu'il fallait réprimer ; que les souffrir, c'était montrer trop de faiblesse & l'enhardir à tout oser.

Ting-ouang, qui aimait la paix, crut devoir dissimuler son ressentiment, plutôt que de s'attirer des querelles avec les autres princes, qui ne respiraient pas moins l'indépendance que celui de Tchin.

600. Ling-kong, plongé dans les plaisirs, menait une vie indigne d'un prince. Mou-kong, prince de Tching, avait une fille, appelée Hia-ki, qu'il avait donnée en mariage à Kia-tching-chou, premier ministre du prince de Tchin. Ling-kong en devint amoureux, & avait des assiduités auprès d'elle : il entretenait ce commerce de galanterie, par le moyen de Kong-ning & de Y-hing-fou. Sie-ye, un de ses officiers, lui représenta le tort qu'il se faisait à lui-même & à son ministre. Le zèle de Sie-ye déplut à Ling-kong ; comme il s'en plaignit p.161 à Kong-ning & à Y-hing-fou, ces deux favoris crurent lui faire plaisir de le délivrer des importunes représentations de Sie-ye ; ils l'assassinèrent. Peu de temps après, ce prince se trouva chez son ministre, avec ses deux complices & le piqua par quelques propos ironiques. Hia-tching-chou y fut si sensible, qu'il sortit brusquement de chez lui, & pour se venger de l'injure que son maître faisait à son honneur, il le perça d'une flèche & l'étendit sur la place. Ses deux favoris, pour se dérober à une mort semblable, prirent la fuite, & cherchèrent un asile dans la principauté de Tchou.

Kong-ning & Y-hing-fou peignirent l'action de Hia-tching-chou avec des couleurs si noires, qu'ils engagèrent le prince de Tchou à venger la mort de Ling-kong. Il choisit pour cela, le temps que Tching-kong, fils de Ling-kong, qui lui avait succédé, était allé voir le prince de Tçin ; & afin que le prince

de Tsi, leur allié, ne s'opposât point à son dessein, il lui fit dire, qu'il ne prenait les armes que pour venger la mort de Ling-kong. Il déclara aux grands & au peuple de Tchin, qu'il n'en voulait qu'au perfide Hia-tching-chou, qui avait assassiné leur maître. Les peuples de Tchin le laissèrent entrer librement sur leurs terres, & il se saisit de Hia-tching-chou, qu'il fit cruellement mourir. L'intention du prince de Tchou n'était pas de s'en retourner après cet acte de justice ; mais le prince de Tchin, sur la première nouvelle qu'il eut de l'entrée de ce prince dans ses États, accourut avec un corps considérable de troupes. Le prince de Tsi, de son côté, se disposait aussi à secourir son allié ; mais celui de Tchou ne jugea pas à propos de les attendre, & se retira sans avoir rien entrepris.

Le prince de Tchou était fâché de n'avoir pu profiter de p.162 l'imprudence qu'on avait eue, de le laisser entrer dans les États de Tchin. Il fit de nouvelles levées, & alla tout à coup mettre le siège devant la principale ville de Tching. Cette ville, qui ne s'attendait pas à une insulte aussi brusque, n'avait pas fait de magasins ; elle se trouva, au bout de dix-sept jours, réduite à la dernière extrémité. Siang-kong, prince de Tching, qui s'y était renfermé, voyant qu'il ne pouvait tenir plus longtemps, proposa au prince de Tchou, de le reconnaître pour roi, & de se regarder, dorénavant, comme relevant de lui. Les officiers du prince de Tchou ne voulaient point qu'il acceptât cette proposition ; mais lui, ravi d'être reconnu pour roi par le prince de Tching, crainte de perdre cet avantage, prit les otages que ce prince lui offrait, & leva le siège.

King-kong, prince de Tçin, sur la nouvelle qu'il eut que Siang-kong était extrêmement pressé dans sa ville, envoya toutes ses troupes à son secours, sous la conduite de Siun-lin-fou, son général, qui arriva lorsque tout était conclu. **599.** Ce général voulait retourner sur ses pas ; mais Sien-kou, son lieutenant, s'y opposa. Il lui représenta que leur prince ayant pris le titre de *Pa*, il fallait en soutenir l'honneur par quelque action éclatante : que les autres princes regarderaient comme un manque de bravoure, de leur part, de n'avoir osé attaquer un ennemi, qu'ils étaient

venus chercher, & que leur souverain les rendrait responsables de la tache qu'ils imprimeraient à ses armes & à son nom.

Siun-lin-fou prit conseil des officiers qui avaient le plus d'expérience ; ils furent presque tous d'avis de s'en retourner ; mais Sien-kou, persistant dans le sien, fit avancer le corps de troupes qui était sous ses ordres, & marcha aux ennemis. Quand Sien-kou fut parti, Han-hien-tse déconseilla à son p.163 général de le suivre, pour le soutenir, afin qu'on ne pût lui reprocher de l'avoir abandonné. Siun-lin-fou se mit en marche, & rejoignit Sien-kou au pays de Pi, où les ennemis étaient campés. Le lendemain, ce général les fit charger ; le choc fut rude, & le terrain chaudement disputé ; mais les troupes de Tçin furent maltraitées, & contraintes de se retirer, après avoir laissé sur le champ de bataille une bonne partie de leurs meilleurs soldats.

Siun-lin-fou ayant ramené les débris de son armée, King-kong le fit charger de chaînes, lui & ses principaux officiers, & voulait les faire mourir. Sse-tchin-tse, instruit de cet ordre, dit à son prince, que les actions de bravoure que Siun-lin-fou & ses officiers avaient faites, & les services importants qu'ils avaient rendus à l'État, sollicitaient hautement leur grâce :

> — La perte d'une bataille, ajouta-t-il, ne diminue rien de votre puissance, ni de votre gloire. Vous êtes comme le soleil, qui ne brille pas moins, après l'éclipse, qu'auparavant.

Cette louange délicate eut son effet. King-kong ordonna d'amener à la cour ses généraux enchaînés. Il leur fit ôter leurs fers, & les rétablit dans leurs emplois ; mais, ayant appris la désobéissance de Sien-kou, il lui fit subir la rigueur des lois de la guerre, à la tête de l'armée, la onzième année de Ting-ouang.

591. La quinzième du règne de ce prince, & le premier de la sixième lune, au matin, il y eut une éclipse de soleil.

590. Quoique Ting-ouang fût un prince pacifique, il se vit cependant obligé, la dix-septième année de son règne, de repousser les Tartares de Maou. Ces peuples, naturellement inquiets & avides de butin, ravagèrent les frontières de l'empire. King-kong, prince de Tçin, avait commencé à négocier p.164 la paix avec eux, & il l'aurait conclue, sans la vanité de Lieou-kang-kong. Ce général, se voyant à la tête des troupes de l'empire, crut qu'il était de son honneur de donner bataille ; son armée fut entièrement défaite, & si le prince de Tçin ne fut accouru à son secours, la ruine des terres impériales était inévitable.

Le reste du règne de Ting-ouang fut assez paisible ; les princes mêmes, soit qu'ils fussent las de tant de guerres, soit que l'exemple de l'empereur les portât à la paix, se tinrent tranquilles, à l'exception au prince de Tchou, qui fit quelques courses de peu de conséquence, dans les États de Ouei & de Lou. **589.** L'hiver, de la dix-huitième année du règne de Ting-ouang, ils s'assemblèrent, à Chou, au nombre de onze ; savoir, les princes de Tchou, de Tsin, de Song, de Tchin, de Ouei, de Tching, de Tsi, de Tsao, de Tchu, de Sie & de Tseng, & firent alliance. Les princes de Tsai & de Hiu demandèrent d'entrer dans cette confédération : quant au prince de Tçin, il était trop étroitement lié avec Ting-ouang, dont il avait épousé une fille, pour aller contre son inclination à la paix ; ainsi l'empire commença à respirer.

586. La vingt-unième année du règne de Ting-ouang, la montagne Léang-chan, où est une des sources de la rivière Fen-choui, s'affaissa considérablement. Cette même année, à la onzième lune, mourut Ting-ouang ; Kien-ouang, son fils, lui succéda.

KIEN-OUANG

@

585. Dès les commencements du règne de Kien-ouang, King-kong, prince de Tçin, transféra sa cour à Siu-tien, au confluent p.165 des rivières de Fen-choui & de Hoei-choui, parce que la situation en était plus agréable & plus commode pour le transport des vivres, que l'endroit qu'il quittait. Il ne fit ce changement qu'après avoir consulté les grands & les mandarins, qui tous furent d'avis de préférer Siu-tien à Siun-hia-chi, où King-kong avait d'abord eu dessein de s'établir.

Les limites de l'empire ne s'étendaient alors que jusqu'au fleuve Kiang. Tout ce qui était au midi de ce fleuve, était regardé comme un pays habité par des barbares. **584.** La seconde année, du règne de Kien-ouang, parut un prince de ce pays, qui se disait roi de Ou [1] : c'était un descendant de Tai-pé, frère de Ki-lié, père de Ouen-ouang. Afin de laisser la liberté à son père de suivre le penchant qui le portait à choisir Ki-lié pour son héritier, il avait quitté sa famille, & était allé au-delà du Kiang, fonder le royaume de Ou. Ce prince était le dix-neuvième de la race de Tai-pé.

Lorsque le prince de Tchou alla dans les États de Tching, pour faire mourir Hia-thing-chou, il voulait enlever Hia-ki, sa femme, qui était cause de sa mort & de celle de Ling-kong son prince ; mais, à la sollicitation de Ou-tchin, il ne l'avait point emmenée. Ou-tchin, pour la soustraire aux entreprises de Tsé-fan, l'avait conduite dans la principauté de Tching.

Quelque temps après, le prince de Tchou envoya Ou-tchin vers celui de Tsi, pour négocier quelques affaires. Au lieu d'aller à sa destination, Ou-tchin prit le chemin des États de Tching, d'où il se rendit, avec Hia-ki, à la cour du prince de Tçin, qui lui fit grand accueil. Quand le prince de Tchou p.166 apprit ce manque de fidélité, il entra dans une colère si violente,

[1] Aujourd'hui Sou-tcheou dans la province de Tche-kiang.

qu'excité encore par Tsé-fan, il fit mourir impitoyablement toute la famille de Ou-tchin, & s'empara de tous ses biens.

Pour se venger de cette inhumanité inouïe, Ou-tchin sollicita le prince de Tçin, de le laisser aller auprès du prince de Ou, dont la puissance devenait redoutable, depuis les courses qu'il avait faites sur les terres de Tan. Il lui demanda encore de lui donner vingt-cinq hommes, pour sa suite, & cent soldats aguerris & formés à tous les exercices. King-kong les lui accorda.

Ou-tchin se rendit auprès du prince de Ou, avec sa petite troupe, & en fut accueilli. Ce prince, pour lui montrer sa puissance, voulut lui faire voir la revue de ses troupes. Ou-tchin, à cette occasion, lui parla de la manière dont les princes de l'empire faisaient la guerre, & fit venir ses cent soldats : il leur commanda l'exercice de l'arc & de la flèche, à pied & à cheval, de la pique & du sabre ; leur fit faire des attaques & des défenses, montés sur des chariots de bataille, & tous les autres exercices militaires. Le prince de Ou, qui avait l'âme guerrière, fut charmé de les voir manœuvrer.

Ou-tchin, profitant habilement des dispositions de ce prince, lui offrit ses cent soldats, & son fils Hou-yong pour les commander. Il lui insinua, que rien ne lui serait plus facile que de former ses troupes aux mêmes exercices, & de se rendre redoutable aux autres princes. Cette ouverture lui inspira l'ambition de s'agrandir : il accepta les offres de Ou-tchin, & se servit de lui, pour exercer ses troupes. Quand Ou-tchin vit qu'elles étaient en état de tenir la campagne, il conseilla à ce prince d'entrer sur les terres de Tchou, comme étant voisines p.167 des siennes, & plus à sa propice. Ce conseil, qui servait le ressentiment & la vengeance de Ou-tchin, plut au prince de Ou. Il alla insulter celui de Tchou, battit son général, prit Ma-ling & Tchou-lai, & après avoir gagné sept batailles contre lui, il lui enleva le pays de Man-y, qui relevait de la principauté de Tchou. Il étendit les limites de son royaume, au point de le disputer en puissance aux princes de l'empire, par le démembrement de leurs États, qu'il ajouta aux siens.

Ou-tchin, satisfait de s'être vengé du prince de Tchou, retourna à Tçin. Cependant, dans la crainte que le prince de Ou ne fût obligé de faire

diversion, pour tenir en respect les peuples de Tan, qui n'auraient pas manqué de profiter de l'occasion & d'user de représailles contre lui, il engagea le prince de Tçin à leur déclarer la guerre. King-kong ordonna à Sse-siei, un de ses généraux, de marcher avec un corps de troupes, pour tenir en échec celles de Tan.

Ce prince, visitant un jour le tribunal de la guerre, y vit un prisonnier chargé de chaînes, que le prince de Tching avait fait sur celui de Tchou : ce prisonnier se nommait Tchong-y ; il était maître de la musique du prince de Tchou, & excellait à jouer de la guitare. King-kong fut curieux de l'entendre. Il fut si charmé de l'harmonie & de la délicatesse de ses accords, qu'il lui rendit la liberté, & le renvoya, comblé de présents, au prince de Tchou. Celui-ci sachant le plaisir qu'il ferait à King-kong, de lui céder ce musicien, le lui renvoya par un prince de sa famille, en lui faisant demander son amitié.

578. King-kong mourut peu de temps après, & eut pour successeur son fils Li-kong, qui soutint, avec honneur, la gloire de sa famille. La troisième année de son règne, qui était la huitième de Kien-ouang, il engagea les princes de l'empire p.168 à aller rendre leurs hommages à l'empereur. Plusieurs y vinrent, d'autant plus volontiers, que l'empereur, sans rien perdre de sa majesté, en agissait gracieusement avec eux. Parmi ceux qui n'y vinrent pas, Huan-kong, prince de Tsin, fut celui qui fit paraître le plus d'éloignement à faire cette démarche. Li-kong en fut si outré, qu'après les cérémonies, il engagea les princes de Lou, de Tsi, de Song, de Hoei, de Tching, de Tsao, de Tsou & de Teng, d'en tirer vengeance. Huan-kong vit bien que sa désobéissance lui attirerait quelque affaire, aussi se prépara-t-il à se défendre, si on l'attaquait. Les princes ligués le trouvèrent, à Ma-joui, à la tête de son armée, rangée en bon ordre, prêt à leur tenir tête. Ils ne laissèrent pas de l'attaquer, mais il soutint fièrement leur choc. Li-kong, prince de Tçin, à la tête de ses gens accoutumés à vaincre, poussa si vivement le centre de l'armée de Huan-kong, qu'il le mit en déroute, & tombant ensuite sur l'aile droite, qui faisait le plus de résistance, il la

rompit & décida la victoire. On perdit beaucoup de monde de part & d'autre. Du côté des princes, Siuen-kong, prince de Tsao, y perdit la vie. Tching-kong, poussé par l'envie de régner, tua l'héritier présomptif des États de Tsao, & se fit reconnaître par les troupes. Huan-kong se retira avec les débris de son armée. Le chagrin qu'il eut de la perte de cette bataille, le fit tomber malade, & peu de mois après il mourut ; son fils King kong lui succéda.

576. Li-kong, indigné de la trahison de Tching-kong, ne voulut cependant pas l'en punir sur-le-champ, quoique les princes l'en sollicitassent, de peur de faire de la peine aux troupes de Tsao ; mais l'année suivante, il entra dans ses États, se saisit de sa personne, & le conduisit à la cour impériale, afin que p.169 l'empereur le jugeât, suivant les lois de l'empire. Il voulait donner à Tsé-tsang la place de Tching-kong ; mais Tsé-tang la refusa, en s'excusant de n'avoir pas les qualités nécessaires pour gouverner : il se retira même dans la principauté de Song, pour n'être pas pressé de nouveau de l'accepter.

575. La onzième année du règne de Kien-ouang, le premier de la sixième lune, vers les deux heures après midi, il y eut une éclipse de soleil.

Le prince de Tching rompit avec Li-kong, prince de Tçin, pour se joindre à celui de Tchou, qui lui avait cédé le territoire de Tsé-sse. Ces deux princes s'abouchèrent à Ou-tching, où ils firent ensemble une ligue, offensive & défensive. Li-kong, informé que cette ligue s'était faite, principalement contre lui, prit la résolution de les prévenir. Il ordonna à toutes ses troupes, de se tenir prêtes au premier ordre. Le prince de Tching dépêcha un courrier au prince de Tchou, pour lui demander du secours.

A la cinquième lune, Li-kong fit passer le Hoang-ho à ses troupes, pour entrer dans les États de Tching, & à la sixième lune, il rencontra à Yen-ling [1] l'armée combinée de Tchou & de Tching, commandée par les deux princes en personne. Trouvant ces princes retranchés, il jugea qu'ils ne

[1] Aujourd'hui Yen-hing-hien, dépendant de Cai-fong-fou dans le Ho-nan.

voulaient pas hasarder le sort d'une bataille ; alors il fit garder tous les chemins, pour leur couper les vivres. Cependant il y avait, de temps en temps, de légères escarmouches entre eux, où, le plus souvent, les troupes des deux princes étaient battues. Une de ces rencontres fut surtout funeste au prince de Tchou. Ce prince voulut lui-même faire une sortie sur un des p.170 quartiers du prince de Tçin. Lieou-ki, qui le commandait, était fort habile à tirer de l'arc ; il laissa approcher le prince de Tchou, & lui décocha une flèche qui lui creva l'œil & le renversa de dessus son cheval. Lieou-ki, faisant avancer sa troupe, eut bon marché de l'ennemi, qu'il obligea de rentrer, en désordre, dans son camp.

La blessure du prince de Tchou ne fut pas jugée mortelle, mais elle lui fit prendre la résolution de s'en retourner. La difficulté était de le faire avec assurance. Ce prince manda ses principaux officiers pour tenir conseil. Tsé-fan, qui commandait le corps de bataille, ne vint pas, à cause de l'ivresse où il s'était plongé. Il fut résolu que, la nuit même, on décamperait. A minuit, toute l'armée se mit en marche pour Hia-pa, & abandonna son bagage & ses provisions à l'ennemi. Le prince de Tchou n'avait rien témoigné à Tsé-fan sur son ivresse, mais étant arrivé à Hia-pa, il le fit mourir, à la tête de son armée.

574. La douzième année du règne de Kien-ouang, à la douzième lune, avant midi, il y eut une éclipse de soleil.

Depuis la journée de Yen Ling, Li-kong avait pris, avec ses officiers, un ton d'arrogance & de fierté, qui leur était insupportable. Fan-Ouen-tsé, de sa famille, lui fit dire, par un de ses officiers :

> — Un prince qui passe les bornes de l'orgueil, doit regarder les victoires qu'il remporte, comme de grands châtiments du Tien. J'en vois déjà les tristes suites ; & si quelqu'un m'aime, qu'il vienne me percer le cœur & m'épargner le chagrin d'être témoin des malheurs que je prévois.

Cette crainte le saisit si vivement, qu'il en mourut à la sixième lune.

Li-kong fit à peine attention à cet avertissement, & ne fut p.171 point touché de cette mort : il en conçut cependant des soupçons contre ses plus fidèles sujets, qu'il destitua de leurs emplois, pour mettre à leur place des étrangers qu'il protégeait. Kiao-ki, homme hardi, que la faveur de Li-kong autorisait à tout oser, s'empara des terres de Y-yang-ou, en lui promettant la protection du prince. Kiao-tchou, à l'exemple de Kiao-ki, voulut aussi s'approprier les terres de Tchang-yu ; mais celui-ci, moins complaisant que Y-yang-ou, s'y opposa ; il lui en coûta d'être mis à la *cangue* [1]. Sa femme, ses enfants, & toute sa famille, furent resserrés dans une étroite prison.

Louen-chou & Kiao-tchi, indignés de ce que Li-kong permettait ces injustices, s'en plaignirent en présence du prince Fei de Tchou, qui avait été fait prisonnier à la bataille de Yen-ling. Ce prince approuva leur projet, de mettre Tao-kong, qui était alors à la cour impériale, à la place de Li-kong, dont ils résolurent de se défaire. Kiao-tchi fut trouver Tao-kong, & revint après avoir pris des mesures avec lui, pour l'exécution de leur dessein.

Quelques jours après, Li-kong fit une partie de chasse avec p.172 les princesses ; il l'interrompit pour leur donner un repas, ordonnant aux grands, qui l'accompagnaient, de la continuer. Kiao-tchi tua un sanglier, dont l'eunuque Mong-tchang s'empara. Kiao-tchi, piqué de sa hardiesse, le renversa d'un coup de flèche. Li-kong jugea, par cette action, que Kiao-tchi était appuyé par un parti. Il communiqua ses soupçons à Siu-tong, qui lui dit qu'il fallait que les Kiao, comme étant de la même famille, fussent les chefs de ce parti. Li-kong, sur cet indice, donna des ordres pour les arrêter & les faire mourir.

---

[1] *Cangue*. Ce sont deux pièces de bois échancrées par l'un de leurs côtés, qui se joignent, en forme de collier, autour du cou d'un criminel, & l'empêchent de porter sa main à sa bouche ; de manière qu'il mourrait de faim, si quelqu'un n'avait la charité de le faire manger. Selon la qualité du crime, ce fardeau incommode est plus ou moins pesant ; il y en a depuis cinquante-six livres jusqu'à deux cents, & de quatre pieds carrés, sur cinq ou six pouces d'épaisseur. Le juge fait couvrir les jointures de ces deux pièces de bois, par deux longues bandes de papier de quatre doigts de large, qu'on ficelle, pour empêcher que le cangue ne puisse être ouvert, & sur lesquelles on écrit, en gros caractères, la nature du crime & le temps que doit durer le châtiment. Quand ce temps, plus ou moins long, est expiré, les officiers du tribunal conduisent le criminel devant le juge, qui, après une courte exhortation, le délivre, lui fait donner le *pan-tse* ou la bastonnade, & lui permet de se retirer. *Éditeur*.

Les trois Kiao, ayant été avertis de ce qui se tramait contre eux, rassemblèrent tout ce qu'ils purent de leurs amis, & résolurent de vendre chèrement leur vie. Mais Siu-tong & Y-yang-ou prirent, avec eux, des soldats déterminés, & forcèrent les trois Kiao, dans une maison où ils s'étaient retranchés. Tchang-yu renversa, d'un coup de pertuisane, Kiao-ki ; Cou-tching-chou tua Kiao-tchou. Kiao-tchi, voyant la maison forcée, alla se cacher sur un char, où il fut découvert & tué. Après cette sanglante exécution, Siu-tong conseilla à Li-kong de se défaire aussi de Louen-chou & de Tchong-hang-yen ; mais ce prince n'y voulut jamais consentir. Louen-chou & Tchong-hang-yen, jugeant que Li-kong pourrait, dans la suite, revenir sur eux, résolurent de le prévenir ; ils choisirent, pour l'exécution de leur dessein, le temps où ce prince irait visiter Tsiang-li-chi, officier qu'il aimait beaucoup & qu'il voyait souvent. **573.** A la première lune, de la treizième année du règne de Kien-ouang, Li-kong étant sorti accompagné seulement de Siu-tong, Louen-chou & Tchong-hang-yen l'enlevèrent, lui & Siu-tong, sans aucune difficulté. Ils les conduisirent, l'un & l'autre, dans une maison p.173 particulière, où ils commencèrent par faire mourir Siu-tong. Ils eurent la délicatesse de ne vouloir pas tremper leurs mains dans le sang de Li-kong, mais ils chargèrent Tching-hoa de cette commission ; après quoi, mettant son corps sur un char, ils le firent enterrer, sans cérémonies, hors de la porte orientale de la ville de Y. Cependant, ils avaient dépêché courrier sur courrier, à la cour impériale, pour inviter Tao-kong à venir prendre possession de la principauté de Tçin. Ce prince, âgé seulement de dix-neuf ans, gouverna ce royaume, avec toute la prudence d'un homme consommé dans les affaires.

572. L'année suivante, à la neuvième lune, mourut l'empereur Kien-ouang ; il eut pour successeur son fils Ling-ouang.

LING-OUANG

@

571. Les commencements du règne de Ling-ouang furent assez paisibles, à cause de l'ascendant que le prince de Tçin avait pris sur les autres. Le prince de Tchou, qui ne pouvait lui pardonner d'avoir perdu un œil à la journée de Yen-ling, & le prince de Tching, qui avait été la cause de cette blessure, étaient les seuls qui ne suivissent pas aveuglément ses volontés. A la première année de Ling-ouang, une armée, composée des troupes de Tçin, de Song & de Ouei, entra dans les États de Tching, & mit tout à feu & à sang ; ce qui obligea ce prince de quitter le parti du prince de Tchou, & de se joindre à ses ennemis.

570. L'année suivante, Tse-tchong, fils du prince de Tchou, voulut se faire un nom, en reprenant, sur le prince de Ou, les terres qu'il leur avait enlevées. Il trouva qu'il avait affaire à des gens qui savaient vaincre : il fut battu dans toutes les p.174 occasions, & son armée réduite de plus des deux tiers ; ce qui lui causa un si grand chagrin, qu'il en mourut, peu de jours après son retour.

Cette même année, Tao-kong, prince de Tçin, fit jurer à tous les princes de son parti, qui était le plus considérable, par le nombre & par la puissance, de s'unir pour pacifier l'empire. Il entreprit encore de le faire jurer à tous les Tartares, & fut assez heureux pour en venir à bout, à la dixième lune de l'année suivante. **569.**

Les États du prince de Tching touchaient de trop près ceux du prince de Tchou, pour que celui-ci le laissât en paix, après s'être ligué avec ses ennemis. **564.** La huitième année du règne de Ling-ouang, il entra sur ses terres avec une puissante armée, le força d'abandonner le parti du prince de Tçin, pour prendre le sien. Mais à peine cette ligue fut-elle signée, que Tao-kong, à la tête des princes de Song, de Lou, de Ouei, de Tsao, de Kiu, de Tsou, de Teng, de Sie, de Ki, de Siao-tsou & de Tsi, fondit sur ses États, & l'obligea, de nouveau, de renoncer à son alliance avec le prince de Tchou.

Quelques mois après, ces mêmes princes confédérés, firent entrer dans leur ligue le prince de Ou, à qui ils rendirent le pays de Tcha, qui lui avait appartenu, & qu'ils avaient repris sur le prince de Tchou.

561. La onzième année du règne de Ling-ouang, à la neuvième lune, mourut Cheou-mong, prince de Ou. Il laissa quatre fils ; savoir, Tchou-fan l'aîné ; le second, Yu-tsai ; Yu-mey, le troisième, & Ki-tcha, le quatrième. Ce dernier était celui, des quatre, qui réunissait le plus les qualités d'un grand prince, & Cheou-mong avait dessein d'en faire son successeur. Il s'en était expliqué ; **560.** mais Ki-tcha, ennemi de toute injustice, refusa, p.175 en disant, que ce rang appartenait de droit à son aîné, & que leur père ne pouvait l'en priver. Tchou-fan, de son côté, pour déterminer son frère, insistait sur la volonté de Cheou-mong ; mais Ki-tcha, pour ne point être obligé d'accepter, se retira dans les montagnes, & Tchou-fan persista dans son refus, jusqu'à ce que les grands & le peuple le contraignirent de prendre le gouvernement.

559. A la seconde lune, de la treizième année du règne de l'empereur Ling-ouang, il y eut une éclipse de soleil, sur les deux heures après midi.

En été, à la quatrième lune, le prince de Tçin, à la tête des troupes de douze autres princes, entra sur les terres du prince de Tsin ; il arriva des premiers sur le bord de la rivière King-ho, & fit construire des barques. Les troupes de Lou & de Kiu passèrent, & furent camper à l'autre bord. Comme le King-ho coule de l'occident vers l'orient, le prince de Tsin y fit jeter du poison, qui fit périr beaucoup de monde de l'armée des princes confédérés. Pour éviter ce danger, Tse-kiao, général des troupes de Tching, poussa plus avant, & fut suivi de tous les autres. On avança jusqu'à Yulin, sans qu'il parût que le prince de Tsin se mit en devoir de se soumettre.

Siun-yen, général de Tçin, craignant d'exposer ses troupes à quelque surprise, si elles pénétraient plus avant, fit publier, dans toute l'armée, qu'on eût à se tenir prêt à partir le lendemain dès la pointe du jour. Il reprit la route de l'est, & fut suivi de toutes ses troupes, excepté de Louen-tchen, qui fut indigné de cette retraite. Cet officier, apercevant, sur une colline, un

détachement des ennemis, fondit sur eux avec un peloton de soldats déterminés, & les mit en fuite ; mais il lui p.176 en coûta la vie. Quand Louen-ngan, frère de Louen-tchen, vit que Si-yang ne ramenait point son frère, il le soupçonna de l'avoir tué, parce qu'il n'avait point vu paraître d'ennemis. Il le menaça de se venger de cette prétendue trahison. Si-yang, connaissant le naturel bouillant de Louen-ngan, craignit qu'il n'en vînt aux dernières extrémités ; ce qui l'obligea de se retirer auprès du prince de Tsin.

558. La quatorzième année du règne de Ling-ouang, le dernier de la quatorzième lune bissextile, sur les cinq heures après midi, il y eut une éclipse de soleil, non visible en Chine.

557. L'année suivante, il y eut un démêlé, de peu de conséquence, entre les princes de Ouei & de Tsao. Celui de Ouei ayant formé une partie de chasse, la poussa jusqu'à Tchong-kieou qui appartenait au prince de Tsao. Quelques personnes de la suite du prince de Ouei, s'étant écartées, voulurent entrer dans Tchong-kieou ; les citoyens leur en fermèrent les portes, & les chargèrent d'injures. Les gens de Ouei en portèrent leurs plaintes à leur prince, qui, au lieu de dissimuler, comme le bien de la paix le demandait, rassembla ses troupes, vint investir Tchong-kieou qu'il prit d'assaut, & y commit des désordres. Le prince de Tsao ne voulut pas user de représailles ; il s'en plaignit seulement au prince de Tçin, qui condamna le procédé de celui de Ouei, & l'obligea de réparer le dommage qu'il avait causé à Tchong-kieou.

Cette même année, le prince de Tsi, ayant augmenté considérablement ses troupes, les divisa en deux corps : il commanda en personne le premier, avec lequel il fut attaquer, du côté du nord, la ville de Tao, de la principauté de Lou ; il donna l'autre à Cao-heou, avec ordre d'aller, dans le même temps, assiéger la ville de Fang, située au midi de cette principauté. p.177 Siang-kong, prince de Lou, avait aussi fait deux divisions de ses troupes ; l'une marcha, sous ses ordres, contre le prince de Tsi ; l'autre, commandée par le général Tsang-hé, s'opposa à Cao-heou. Le prince de

Lou n'eut pas plus tôt franchi le pas de Yang-kong, peu éloigné de la ville de Tao, qu'il détacha huit cents cuirassiers, sous les ordres de Tseou-chou, de Tsang-tcheou & de Tsang-cou. Ces trois officiers fondirent si brusquement, au milieu de la nuit, sur le prince de Tsi, qu'ils mirent le désordre dans son camp, y firent un grand carnage, & se retirèrent sans avoir perdu aucun des leurs. Cet échec obligea le prince de Tsi à lever le siège de Tao, mais son général Cao-heou se rendit maître de la ville de Fang.

556. L'automne d'ensuite, le prince de Tçin vint, à la tête des autres princes de l'empire, pour mettre celui de Tsi à la raison. Ayant joint ses troupes avec celles de Lou & de ses autres alliés, à Kin-léang, ils marchèrent droit au prince de Tsi, dont l'armée était rangée en bataille hors les portes de la ville de Fang. Il y eut une rencontre des plus chaudes, dans laquelle les troupes de Tsi perdirent beaucoup de monde, & furent repoussées jusque dans la ville.

Le prince de Tsi, se voyant acculé dans les murs de Fang, ne vit d'autre parti que de décamper la nuit même, à la faveur de l'obscurité, & d'évacuer la ville.

Les princes ne s'aperçurent de sa retraite que le lendemain matin. Si-kouang en donna aussitôt avis au prince de Tçin, qui ordonna à Ping-yu d'entrer dans la ville ; lui, avec le corps d'armée, se mit à la poursuite du prince de Tsi. Tchou-chou, à qui il avait fait prendre les devants, atteignit la queue de l'arrière-garde, la tailla en pièces, fit prisonniers la plupart des p.178 cuirassiers, & leur général Tsi-cheou, qu'il envoya au prince de Tçin. Alors ce prince envoya ordre à Tchou-chou de venir rejoindre l'armée : il la divisa en plusieurs corps, avec lesquels il fit faire, en même temps, le siège de King-tsé, sous les ordres de Siun-yen & de Si-cai ; celui de Chi, par Ouei-kiang & Louen-yng ; celui de Lo, par Tchao-ou & Han-ki, tandis que lui & Tchin-tcheou, général des troupes du prince de Lou, furent bloquer Yong-men. Le prince de Tsi, qui se trouvait dans cette dernière ville, voulait se sauver ; mais son fils Kou-jong l'arrêta, jusqu'à ce qu'il eût tout disposé

pour le conduire en sûreté. Il choisit les plus intrépides cuirassiers de l'armée, avec lesquels, ayant escorté le char de son père, il força un corps de troupes qui s'opposait à son passage, & conduisit son père, à travers mille dangers, de l'autre côté de la rivière Y-choui qu'ils avaient au midi.

Le prince de Tsi ne put supporter tant de chagrins & de fatigues ; il tomba malade & mourut. Il avait épousé Yen-y-ki, princesse de Lou, dont il n'avait point eu d'enfants ; ce qui l'obligea, dans les troubles qui agitaient ses États, de désigner son neveu Tchuang-kong, pour son successeur. Outre son épouse légitime, Ling-kong avait deux concubines, qui s'appelaient, l'une Tchong-tse, & l'autre Jong-tse. Ce prince aimait beaucoup cette dernière, quoiqu'elle ne lui eût point donné d'enfants, & pour la consoler de sa stérilité, il lui avait confié l'éducation d'un fils qu'il avait eu de Tchong-tse, nommé Ya. Jong-tse avait pris tant d'inclination pour Ya, qu'elle le regardait comme son propre fils, & qu'elle avait résolu de le faire déclarer héritier des États de Tsi. Ling-kong, à sa sollicitation, en donna sa parole. Tchong-tse, qui avait beaucoup de prudence, prévit les fâcheuses conséquences que p.179 ce second choix entraînerait, & quoiqu'elle aimât tendrement son fils, elle s'opposa à son élévation.

554. Jong-tse, qui ne consultait que l'affection qu'elle avait pour Ya, ne voulut point écouter les raisons de Tchong-tse. Celle-ci fut trouver Ling-kong, & lui dit :

> — Prince, vous voulez nommer mon fils votre héritier ; je suis sa mère & je l'aime ; sans doute que son élévation flatterait ma tendresse, & m'aveuglerait sur les suites que je crains, mais les lois de l'empire s'y opposent. Vous avez déjà choisi Tchuang-kong, votre neveu ; les princes l'ont reconnu : révoquer votre choix, c'est exposer vos États à des troubles qui peuvent entraîner leur ruine. L'avantage de mon fils m'est cher, mais le bien de l'État doit l'emporter. La raison combat les vues que vous avez pour lui ; c'est une mère, peut être trop prévoyante, qui

vous parle ; mais vous devez penser & agir en prince, & non en père.

Ling-kong lui donna peu de satisfaction : il lui répondit même, qu'une affaire de cette nature ne regardait point les femmes. De sorte que, persistant dans son sentiment, il avait envoyé Tchuang-kong vers l'orient, & l'avait déclaré déchu de son héritage, en lui substituant le prince Ya. Peu de temps après que Ling-kong fut tombé malade, Tsoui-chou, se travestissant, courut en avertir Tchuang-kong qui, malgré toute la diligence qu'il fit, trouva son oncle mort. A peine fut-il arrivé, qu'indigné contre Jong-tse, dont il n'ignorait pas les intrigues, il la fit mourir, & laissa son corps sans sépulture. Cette action fut généralement blâmée. Tchuang-kong fit arrêter le prince Ya, qu'il envoya à la montagne Keou-tou ; mais il épargna ses jours, en considération de sa mère Tchong-tse, qui avait désapprouvé ce que Jong-tse avait fait pour lui.

p.180 Cependant la guerre des princes ligués contre Ling-kong s'était continuée, & Sse-kai, général des troupes de Tçin, avait pénétré jusqu'à Kou. A la nouvelle de la mort de Ling-kong, le prince de Tçin fit retirer toutes les troupes confédérées. Cet acte de générosité lui attira un applaudissement universel.

553. L'année suivante, qui était la dix-neuvième du règne de Ling-ouang, & la première de Tchuang-kong, ce prince, las des guerres de son prédécesseur, chercha à faire sa paix. Elle fut conclue à Tchen-yuen, dans les États de Ouei, entre les princes de Tçin, de Tsi, de Song, de Lou, de Ouei, de Tching, de Tsao, de Kiu, de Tsou, de Teng, de Sié, de Ki & de Siao-tsou.

Le premier de la dixième lune de cette même année, sur le midi, il y eut une éclipse de soleil.

552. L'année suivante, il y eut pareillement deux éclipses de soleil, l'une à la neuvième & l'autre à la dixième lune.

551. Kong-tsé ou Cong-fou-tsé [1], prince des philosophes p.181 chinois, vint au monde dans la ville de Tseou-ye, territoire de Tchang-ping-hiang, dans le royaume de Lou. Son père, qui se nommait Chou-leang-hé, était originaire de la principauté de Song, d'où ses ancêtres étaient passés dans le royaume de Lou. Sa mère s'appelait Yen-chi ; elle lui donna le nom de Kieou, qui signifie *petite colline*, parce qu'il avait le dessus de la tête un peu plus relevé, qu'il ne devait l'être naturellement.

550. La vingt-deuxième année du règne de Ling-ouang, le jour *koueiyeou* de la seconde lune, il y eut une éclipse de soleil.

549. L'année suivante, le premier de la septième lune, un peu après midi, il y eut aussi une éclipse de soleil totale.

Jusqu'à la vingt-quatrième année du règne de Ling-ouang, l'empire jouit d'une paix continuelle ; elle fut cependant funeste à Tchuang-kong, prince de Tsi. Tang-kong, prince de sa famille, gouverneur de la ville de Tang, mourut, & Tsoui-chou, général des troupes, épousa Kiang-chi sa veuve. Comme elle était fort enjouée & remplie de grâces, Tchuang-kong en devint éperdument amoureux. Il lui rendit des assiduités, qui donnèrent de l'ombrage à son mari, au point que sa jalousie lui inspira le dessein de s'en défaire.

Vers ce temps-là, Tchuang-kong fut informé que le prince de Tçin se proposait de lui déclarer la guerre ; il assembla un conseil, où Tsoui-chou fut invité. Ce général s'excusa d'y venir, sous prétexte de maladie. Tsoui-chou, jugeant que Tchuang-kong, au sortir du conseil, ne manquerait pas

---

[1] C'est le célèbre Confucius, dont nous avons corrompu & latinisé le nom. Si on en croit les généalogistes de la Chine, il tirait son origine de Hoang-ti en ligne droite ; mais ce qui paraît plus certain, c'est que depuis l'an 551, avant l'ère chrétienne, jusqu'à la présente année 1777, c'est-à-dire pendant 2.328 ans, ses descendants peuvent prouver une filiation non interrompue. L'aîné de sa famille jouit d'un titre honorable (de comte), & est exempt de tribut. Il paraît qu'ils n'ont pas quitté la ville de Kio-feou dans le Chan-tong, berceau de leur famille. Les lettrés de la Chine rendent les plus grands honneurs à Confucius, qu'ils regardent comme leur maître, & ils lui font hommage avec des cérémonies semblables, à peu près, à celles que les empereurs pratiquent à l'égard de leurs *ancêtres*. Confucius compta jusqu'à trois mille disciples, qu'il partagea en quatre classes. Il mourut, âgé de soixante-treize ans, l'an 479. Il portait encore le *Tsé*, ou nom honorifique de *Tchong-ni*. Il a débité la morale la plus pure & la plus sublime ; c'est le plus grand des philosophes de la haute Asie. *Éditeur*.

de venir chez lui, aposta des soldats pour tomber sur ce prince & sur sa suite, au signal qu'il leur en donnerait. Mais afin d'écarter tout soupçon de sa perfidie, il fut avec Kiang-chi, son épouse, au-devant du prince.

A peine fut-il entré, que Tsoui-chou ferma toutes les p.182 portes ; alors les satellites se jetant sur Tchuang-kong, le poignardèrent avec sa suite, au nombre de sept seulement, sans que Yen-tsé, capitaine de ses gardes, qui était resté à la porte, pût lui donner aucun secours.

Tsoui-chou, ouvrant ensuite les portes, dit que le bien de l'État avait demandé la mort de Tchuang-kong, & qu'il fallait élever son frère King-kong à sa place. Comme on lui crut un parti formé, personne n'osa le contredire, & King-kong fut reconnu prince de Tsi.

Peu de temps après, Tsoui-chou apprenant que l'historien de l'État avait consigné dans ses mémoires les effets de sa jalousie, & son attentat à la vie de son prince, il en fut si irrité, qu'il le fit mourir. Il le remplaça par un autre historien, que le sort de son prédécesseur n'intimida point, & qui eut la fermeté de peindre, avec les couleurs les plus fortes, ce double assassinat, pour le transmettre à la postérité. Tsoui-chou, furieux encore, fit exterminer tous les historiens : mais d'autres écrivains publièrent son nouveau crime avec toute sa noirceur ; de sorte que, ne pouvant arrêter leur zèle, il prit le parti de dissimuler son ressentiment.

Cette même année, en hiver, le prince de Ou alla mettre le siège devant la ville de Tao [1], qui appartenait au prince de Tchou. Nieou-tchin, qui la défendait, était habile à tirer de l'arc. Comme il savait que Tchou-fan, prince de Ou, était intrépide & ne craignait pas de s'exposer, il épia l'occasion de l'atteindre. Tchou-fan, voulant faire escalader la ville, s'avança si près pour la reconnaître, que Nieou-tchin, le renversa mort p.183 d'un coup de flèche ; son armée fut obligée de se retirer. Yu-tsai, son frère, lui succéda. **548.**

[1] Aujourd'hui Tao-hien, dépendante de Lin-tcheou-fou du Kiang-nan.

L'empire, pendant tout le temps du règne de Ling-ouang, fut un peu plus tranquille que sous ses prédécesseurs. Cet avantage était dû à sa prudence : sans rien perdre de la majesté impériale, il s'était fait aimer de la plupart des princes ses vassaux ; mais il dut beaucoup au prince de Tçin, dont la puissance était si redoutable aux autres, qu'il les obligeait à suivre son sentiment. Il n'y avait que les princes de Tchou & de Tsin, dont le pouvoir contrebalançât son autorité. Ces deux princes, pour tenir l'équilibre, épousaient souvent un parti opposé au sien. **546.** Cependant, la vingt-sixième année du règne de Ling-ouang, il sut si bien ménager l'esprit du prince de Tchou, qu'il l'engagea enfin à se joindre à lui & aux autres princes ses alliés, pour maintenir la paix. Alors, il fit proposer au prince de Tsin d'entrer dans la même alliance, sinon qu'ils tomberaient tous sur lui ; ainsi ce prince n'eut point d'autre parti à prendre, que de se soumettre à ce que les autres voulurent.

Cette même année, à la neuvième lune, sur les neuf heures du matin, il y eut une éclipse de soleil.

545. La vingt-septième année, mourut Kang-kong, prince de Tchou, après avoir gouverné sagement ses États pendant quinze ans ; son fils Kia-ngao-kong lui succéda. Y-kong, prince de Yen, mourut aussi la même année, après quatre ans d'un règne paisible. A l'exemple de ses prédécesseurs, qui n'entrèrent presque jamais dans les différends des princes de l'empire, il fit le bonheur de son peuple.

Cette même année, à la douzième lune, mourut l'empereur Ling-ouang, prince, dont les bonnes qualités p.184 méritaient des temps plus heureux. Tous ses soins furent d'apaiser les guerres intestines qui déchiraient l'empire. On peut dire qu'il en vint à bout par les services des princes de Tçin.

KING-OUANG

@

544. King-ouang était fils de Ling-ouang, & frère puîné de la mère du prince de Tçin. Lors de la mort de Ling-ouang, Siang-kong, prince de Lou, se trouvait auprès du prince de Tchou. A la première nouvelle qu'il en eut, il retourna dans ses États pour se disposer au deuil de Ling-ouang, & aux cérémonies de l'inauguration de son successeur.

Cette première année de King-ouang, fut funeste à Yu-tsi, prince de Ou. Ce prince, de retour d'une incursion qu'il venait de faire dans le pays de Yuei, d'où il rapportait un butin considérable, qu'il faisait transporter par eau, ordonna aux gardes de la porte de son palais de veiller sur les barques. Ces gardes, offensés de la commission, qu'ils regardaient comme au-dessous d'eux, obéirent cependant ; mais le jour suivant, Yu-tsi étant allé visiter ces barques, un garde tira son poignard & l'étendit mort sur la place. Les autres, loin de le punir de son crime, prirent son parti, & déclarèrent Yu-mei, frère de Yu-tsi, prince de Ou,

Yu-mei ayant été reconnu, de tous les États de Ou, légitime successeur de son frère, choisit pour premier ministre, & chef de son conseil, son frère Ki-tcha, dont l'esprit, la prudence & la capacité étaient connues de tout le monde. Ki-tcha avait à cœur d'établir dans le pays de Ou l'ancien gouvernement chinois, doit on disait que les règlements étaient conservés p.185 avec soin dans la principauté de Lou. Il fit consentir son frère à l'y laisser aller, pour s'en instruire à fond.

Siang-kong, prince de Lou, reçut & traita magnifiquement Ki-tcha. Il l'invita à un repas splendide, qui fut accompagné d'une musique supérieurement exécutée. Les anciens sages, qui savaient combien on s'oublie aisément, avaient établi sur la musique les règles du bon gouvernement ; c'est-à-dire, que les règles de la vertu & de la bonne conduite étaient mises en musique, de manière que l'accord qui se trouvait entre ces règles, joint à celui des différents tons, inspirait la vertu, & portait

à la pratiquer. Ki-tcha fut si enchanté de cette musique, qu'il pria instamment le prince de Lou de la lui céder.

L'empereur Ling-ouang avait eu un frère, nommé Ouang-tan-ki ; à sa mort, il avait laissé un fils appelé Kou, né avec des inclinations basses & perverses. Kien-ki, fils de Chan-kong, qui tenait un des premiers rangs à la cour de Ling-ouang, conseilla à ce prince de se défaire de Kou ; mais Ling-ouang ne fit point attention à ce conseil, & mourut peu de temps après.

A peine l'empereur fut-il mort, que Kou commença à former, sous main, un parti en faveur de Ning-fou, frère de King-ouang, pour l'élever à l'empire. Quoique King-ouang eut été reconnu de tout le monde, il ne se désista pas pour cela de son dessein. Ayant continué d'intriguer, il rassembla quelques troupes, avec lesquelles il fut bloquer la ville de Ouei, où Kien-ki, qu'il regardait comme un des plus grands obstacles à ses vues, était renfermé ; mais Kien-ki trouva moyen de se retirer à Ping-tsi. Cette levée de boucliers, de la part de Kou, fut cause de la perte de Ning-fou : car King-ouang, qui en p.186 craignit les suites, ordonna de le faire mourir, à la cinquième lune de la seconde année de son règne. **543.** A cette nouvelle, Kou se sauva dans les États de Tçin, avec Hia & Leao ses complices.

542. Sur la fin de la troisième année du règne de King-ouang, naquit, dans la principauté de Lou, Yeou-tsé, autrement Tsé-lou, disciple de Confucius.

541. L'année suivante, Ouei, prince de la famille du prince de Tchou, étant parti pour visiter les États de Ching, reçut, sur la frontière, la nouvelle que le prince de Tchou était tombé malade. Revenant aussitôt à la cour, il entre dans la chambre du prince, le poignarde, & massacre ensuite Mou & Ping-hia, les deux fils, encore jeunes. Ouei voulait traiter de même Tse-pi & Kong-kio ; mais ils s'enfuirent, l'un dans les États de Tçin, & l'autre dans ceux de Tching-tcheou. Ly, premier ministre du prince de Tchou, voulant se sauver aussi, fut arrêté & tué à Kia. Après tant de meurtres, Ouei crut que personne ne serait assez osé pour lui disputer les États de Tchou. Il en prit possession, sous le nom de Ling-kong.

540. La cinquième année de King-ouang, naquit, dans la principauté de Tsai, Tsi-tiao ou Tse-tsé, disciple de Confucius. **538.** La septième année, Ju, ou Tse-ju, un autre de ses disciples, naquit dans la principauté de Lou.

535. Le jour *Kia-chin*, de la seconde lune, dixième année du règne de King-ouang, il y eut, après midi, un éclipse de soleil.

L'empire, jusqu'à la huitième année de King-ouang, avait été assez paisible, par la prépondérance que le prince de Tçin avait déjà depuis longtemps, sur les autres princes. A la septième année, Ling-kong, prince de Tchou, ayant à sa cour les princes de Tching & de Hiu, chercha à les détacher p.187 du parti du prince de Tçin, & à les engager dans ses intérêts. Pour y parvenir, il retint les princes de Tching & de Hiu, dépêcha Tsiao-kiu, vers celui de Tçin & ses alliés, pour leur dire que ces deux princes les attendaient à Chin. Le prince de Tçin voulait d'abord s'excuser de s'y rendre ; mais un de ses principaux ministres lui dit :

> — Prince, il semble que le Tien aveugle Ling-kong ; ses crimes ne font que s'accumuler ; il ne peut encore longtemps se soutenir. Cependant, comme il pourrait arriver que sa puissance s'accrût, accordez-lui ce qu'il vous demande. Ne vous relâchez point de la pratique de la vertu, & voyez s'il y aura quelque amendement dans sa conduite. Si par quelque heureux changement, auquel nous voyons si peu d'apparence, il s'adonnait entièrement à la vertu, doit-il être rejeté de l'amitié des autres princes qu'il recherche ? Si au contraire, on ne voit aucun changement dans sa conduite, soyez sûr que sa principauté est sur le penchant de sa ruine.

Le prince de Tçin promit à son ministre de se trouver au rendez-vous.

Ce prince & ses alliés se mirent en chemin pour les États de Tchou, excepté ceux de Lou, de Ouei & de Tsao. Ce dernier s'excusa, sur ce que, étant un peu brouillé avec le prince de Tsou, il craignait qu'il ne profitât de son absence pour inquiéter ses peuples. Celui de Ouei, prétexta ses

infirmités, & celui de Lou, donna pour excuse qu'il était occupé aux grandes cérémonies de sa famille.

Le prince de Tching fut le premier qui arriva à Chin, où les princes devaient s'assembler. Tsiao-kin, ministre de Ling-kong, qui connaissait la fierté de son maître, par rapport à la qualité de roi que ses ancêtres s'étaient arrogée, craignit p.188 qu'il n'aliénât les autres princes, & crut devoir lui donner ces conseils.

> — Vous voyez, seigneur, que les princes de l'empire se donnent à celui qui leur rend le plus d'honneurs. Voici la première fois qu'on les invite à s'assembler dans vos États ; il faut vous surpasser pour les recevoir. Vous avez, dans les anciens empereurs, d'illustres modèles de ce que vous devez faire dans cette occasion. Rappelez-vous comment Ki-ti, fils du grand Yu, traita les grands de sa cour à Kiun-tai ; comment Tching-tang parla aux siens à Pou-tching ; de quelle manière Ou-ouang en agit avec les seigneurs de l'empire ; avec quelle bonté Tching-ouang les invita à la chasse de Ki-yang, & tant d'autres que vous n'ignorez pas. C'est par des manières obligeantes qu'ils étaient devenus si puissants. Kié, de la dynastie des *Hia* ; Cheou-sin, de celle des *Chang* ; Yeou-ouang, de celle des *Tcheou*, ont, au contraire, révolté par leur orgueil, le cœur de leurs sujets, & ont perdu l'empire.

Quoique le prince de Tchou ne suivît pas, en tout, ce que Tsiao-kin lui avait recommandé, & qu'il continuât de prendre la qualité de roi, même dans cette assemblée, il s'y comporta néanmoins, avec assez de prudence, pour gagner plusieurs des princes, tels que ceux de Tsou, de Tchin, de Hiu, avec lesquels, l'automne de la même année, il fut attaquer le prince de Ou ; mais le prince de Ou, qui se défiait toujours de lui, se tenait sur la défensive. Après une marche assez longue, le prince de Tchou fit camper son armée à Kien-ki, sur les limites de ses États. Celle du prince de Ou, qui n'était pas éloignée, aurait pu l'empêcher d'entrer sur ses terres ; mais

comme le terrain n'était point propre pour une action, il le laissa avancer jusqu'à Fang-tchong, où il le battit, & lui tua p.189 beaucoup de monde. Il y perdit ses meilleurs officiers. Le prince de Ou fit encore, sur lui, plusieurs prisonniers, parmi lesquels se trouva Ki-tchi, grand général de Ling-kong, qu'il obligea de se retirer honteusement, après une défaite aussi complète.

534. Ngai-kong, prince de Tchin, qui était entré dans la querelle du prince de Tchou, retourna dans ses États, où il tomba malade des fatigues qu'il venait d'essuyer. Ce prince avait eu trois femmes, qui toutes lui avaient donné des enfants. Il avait eu de Tching-ki, la première, Yen-ssé, qui, par conséquent, était de droit son héritier. Cependant, comme il aimait passionnément sa deuxième femme, son frère Tchao le pressait vivement de nommer son fils Lieou pour son successeur ; ce qu'il ne put jamais obtenir de Ngai-kong. Voyant donc que toutes ses instances étaient inutiles, il proposa au prince Kouo, qui était aussi très porté pour Lieou, de tuer Yen-ssé, & d'ôter, par ce moyen, tout prétexte à Ngai-kong de ne le pas choisir pour héritier ; ce qu'ils exécutèrent, à la quatrième lune, de la onzième année du règne de King-ouang.

A cette nouvelle, Ngai-kong fut tellement saisi de douleur & de désespoir, que, tout malade qu'il était, il se leva, fit retirer tout le monde, & se pendit en présence de sa femme, qui seule était restée dans sa chambre. Kan-tching-ssé, mandarin qui avait soin des ambassades, partit aussitôt avec Ching, fils de la troisième femme de Ngai-kong, pour aller avertir le prince de Tchou de ce qui venait d'arriver dans les États de Tchin ; mais le prince de Tchou, sans en prévoir les suites, fit mourir Kan-tching-ssé, & se disposa à marcher contre la principauté de Tchin. Lieou, qui en avoir pris possession, jugeant qu'il ne pouvait résister p.190 au prince de Tchou, se retira auprès de celui de Tching.

Le prince Lieou n'eut pas plus tôt abandonné ses États, que les grands firent mourir Kouo, qu'on regardait comme l'auteur de tous ces troubles ; mais cette mort n'arrêta point les troupes de Tchou. Ki-tchi, qui les commandait, entra sans opposition dans les États de Tchin ; il poussa

vivement le prince Tchao, qui s'était mis à la tête de quelques troupes, & le fit prisonnier. Ce général fit mourir Kong-hoan, & se rendit maître de toute la principauté, dont le prince de Tchou vint prendre possession. Ce fut là que Tchao-kong, prince de Lou, s'aboucha, pour la première fois, avec le prince de Tchou.

532. Confucius, quoiqu'âgé seulement de dix-neuf ans, était déjà en grande réputation dans la principauté de Lou ; mais très pauvre. Tchao-kong, pour lui donner quelques moyens de subsister, le fit intendant des vivres ; mandarinat de peu d'importance, mais cependant assez lucratif. L'année précédente, il s'était marié avec Pien-kuan-chi, de la principauté de Song, dont il eut un fils, qu'il appella Pé-yu. Il ne fut qu'un an intendant des vivres ; comme il se comportait avec beaucoup de sagesse, Tchao-kong l'éleva à l'intendance des bestiaux.

Après l'assemblée des princes, à Chin, le prince de Tsai avait suivi le prince de Tchou, contre le prince de Ou. Cette expédition finie, le prince de Tchin s'était retiré dans ses États. Le ministre du prince de Tsai le pressait d'en faire de même, lui apportant, pour raison, qu'on ne devait point se fier au prince de Tchou, que tout le monde savait être sans foi, & n'avoir d'autre but, que d'opprimer ses voisins ; qu'infailliblement il serait victime de quelqu'une de ses perfidies. Ces sages conseils furent inutiles ; le prince de Tsai s'obstina à rester p.191 dans les États de Tchou jusqu'à la quatorzième année du règne de King-ouang. **531.**

Ling-kong, prince de Tsai, éprouva, mais trop tard pour lui, que son ministre lui avait donné un avis prudent. Un jour, de la quatrième lune, quatorzième année de King-ouang, le prince de Tchou l'invita à un grand repas ; il le fit boire avec excès, & profita de son ivresse pour le faire mourir. Après une action aussi noire, il envoya Ki-tchi, avec ses troupes, qui s'empara facilement de la principauté de Tsai, dont il enleva l'héritier présomptif, qu'il obligea de servir le prince de Tchou, en qualité de domestique.

Ling-kong, prince de Tchou, devenu maître des États de Tchin & de Tsai, fit raser toutes les murailles des villes ; ensuite il donna ceux de Tsai à Ki-tchi, à titre de principauté, comme ils étaient auparavant. Mais Ki-tchi, qui avait une ambition démesurée, fâché d'ailleurs de voir toutes les villes de Tsai démantelées, gagna si bien les peuples de Tchin & de Tsai, qu'il put, dès lors, compter sur leur fidélité. Dans ce même temps, Pi, prince de la famille de Tchou, revenant d'auprès du prince de Tçin, passa par les États de Tsai. Ki-tchi le retint quelques jours ; il lui persuada qu'il le ferait prince de Tchou, s'il lui promettait de lui donner encore la principauté de Tchin, & d'en faire rebâtir les murailles. Pi lui promit tout ce qu'il voulut. Ki-tchi alors lui nomma ceux à qui il pouvait s'adresser pour se faire un parti considérable. Il lui dit comment il devait s'y prendre pour lui donner avis de ses progrès ; & enfin, ce qu'il devait faire, lorsque lui, Ki-tchi, entrerait dans les États de Tchou, à la tête des troupes réunies de Tsai & de Tchin. Tout étant ainsi concerté entre eux, ils se séparèrent.

529. p.192 Ces deux princes, chacun de leur côté, ne manquèrent pas de disposer toutes choses pour venir à bout de leur dessein. Sur les nouvelles que Ki-tchi reçut de Pi, il partit, à la quatrième lune de l'an 529, seizième du règne de King-ouang, pour se rendre dans les États de Tchou, où il ne fut pas plus tôt entré, qu'il fit déclarer Pi, prince de Tchou. Ce prince se joignit aussitôt à Ki-tchi. Ling-kong qui n'avait eu aucun vent de cette révolte, vit bien qu'il était perdu sans ressource. Pour éviter de tomber entre leurs mains, il aima mieux se donner la mort lui-même, que de l'attendre de ses ennemis ; il se pendit. Ki-tchi, ravi de cette nouvelle, jugea qu'il n'avait plus qu'un pas à faire pour accomplir entièrement son dessein ; ainsi, lorsque Pi & lui firent leur entrée dans la ville, il abattit la tête de Pi d'un coup de sabre, & se fit proclamer prince de Tchou, sous le nom de Ping-kong.

528. Quand ce nouveau prince de Tchou fut paisible, la première chose à laquelle il pensa, fut de rétablir les princes de Tchin & de Tsai dans leurs États. Il donna ceux de Tchin, à Hoei-kong, fils légitime du prince héritier

de Ngai-kong, à qui ils avaient été enlevés cinq ans auparavant ; & ceux de Tsai, à Ping-kong, fils du légitime successeur de Ling-kong, à qui le prince de Tchou les avait enlevés, après lui avoir ôté la vie, par l'attentat le plus noir. Cette action de justice du nouveau prince de Tchou, lui gagna le cœur de tous ses sujets, & étouffa entièrement les sentiments de vengeance.

527. Le dernier jour, de la troisième lune, de l'an 527, dix-huitième du règne de King-ouang, il y eut, après midi, une éclipse de soleil.

525. p.193 L'an 525, en été, le jour *kia-su*, de la sixième lune, il y eut éclipse de soleil. Cette même année, en hiver il parut une grande comète, depuis le cœur du *Scorpion* ou *Antares*, qui s'étendait à l'occident, jusqu'à la *voie lactée*.

Dans le même temps, il y eut un combat terrible sur le fleuve Kiang, à Tchang-ngan, pays de Tchou, entre le prince de Ou & le prince de Tchou, qui dura un jour & une nuit, sans interruption. Pendant le jour, les barques de Ou eurent du désavantage ; la barque sur laquelle combattait le prince de Ou, fut prise. Kouang, de la famille de ce prince, profita de ce malheur même, pour ranimer le courage des siens ; la flotte de Ou reprit de nouvelles forces, & tomba de nouveau sur celle de Tchou, pendant l'obscurité de la nuit. Elle la mit en désordre, brûla plusieurs barques, en coula quelques-unes à fond, & en prit d'autres, parmi lesquelles était celle du prince de Ou, qui avait été enlevée la veille. Le prince Kouang, content d'avoir si bien réparé le premier désavantage, fit cesser ce combat nocturne, résolu de recommencer à la pointe du jour ; mais le prince de Tchou avait été si maltraité, qu'il avait profité du reste de la nuit pour se mettre en sûreté par la fuite. Le prince de Ou, ne jugea pas à propos de le poursuivre.

524. King-ouang, la vingt-unième année de son règne, ayant dessein de faire changer la monnaie, & de fondre de grands deniers, se persuada qu'il en tirerait des profits considérables. Il proposa la chose à 1 4- son conseil, qui la désapprouva ; on lui représenta que les affaires étaient en si grande combustion dans ses États, qu'il aurait beaucoup de peine à faire

passer cette monnaie ; que si les sujets des autres princes ne la recevaient pas, les peuples de l'empire en deviendraient plus p.194 misérables, par la ruine de leur commerce, & qu'il se mettait en danger de voir ses propres sujets dénués des besoins de première nécessité. King-ouang, qui n'avait demandé l'avis de son conseil que pour la forme, ne s'arrêta pas à ces raisons, & donna incontinent des ordres de fondre de grands deniers, comme il l'avait projeté.

523. L'année suivante Tao-kong, prince de Hia, tomba malade. Son fils Tchi, héritier de ses États, s'avisa de lui donner un remède, qu'il regardait comme un grand spécifique contre son mal. Tao-kong le prit, & expira peu de temps après. Le prince Tchi, voyant le funeste effet de son remède, se retira dans la principauté de Tçin, en disant que, quoique son intention en le donnant à son père, eût été pure, il se regardait néanmoins comme l'auteur de sa mort, & indigne, par conséquent, de sa succession, dont il se privait volontairement en faveur de son frère Yuen-kong. Il en eut effectivement tant de regret, qu'il en mourut dans la même année.

522. La vingt-troisième année du règne de King-ouang, la cour du prince de Tchou ne fut pas plus paisible. Ping-kong, prince de Tchou, eut un fils, dans le temps qu'il était dans les États de Tsai, qu'il appela Kien. Quand il monta sur le trône de Tchou, il donna, à ce fils, Ou-ché pour précepteur, & Fey-ou-ki pour sous-précepteur. Comme Kien n'aimait point Fey-ou-ki, celui-ci, pour prévenir les suites de cette inimitié, résolut dès lors de le perdre. Il commença par conseiller à Ping-kong, de marier le prince Kien, & de demander à Ngai-kong, prince de Tsin, sa fille. Ping-kong, suivant ce conseil, envoya Fey-ou-ki au prince de Tsin, qui obtint la princesse Yng-chi, sa fille, pour le fils de son maître. **521.** Fey-ou-ki la conduisit, au commencement de l'an 521, dans les États de Tchou, où le mariage se fit.

p.195 Quelque temps après, Fey-ou-ki fut trouver Ping-kong, pour lui dire, que le prince de Tçin n'était à la tête des autres princes de l'empire, que parce qu'il était soutenu par l'empereur ; & que Tchou n'osait lui

disputer cette prééminence, parce que ses États, de ce côté-là, n'étaient défendus d'aucune place. Il ajouta que si on faisait de Tching-fou une forteresse, on y établirait la demeure du prince Kien, & qu'alors il lui paraissait qu'on n'aurait plus rien à craindre, & qu'on serait plus en état de faire la loi à ses voisins. Ping-kong goûta ce projet, & fit incessamment fortifier Tching-fou ; ensuite il y envoya demeurer le prince Kien, avec une bonne garnison.

520. L'année suivante, Fey-ou-ki, voulant consommer son crime, demanda audience à Ping-kong, & lui dit :

> — Je viens d'apprendre, par une voie sûre, que le prince Kien, & son précepteur Ou-ché, sont sur le point de se révolter ; ils se sont ligués avec les princes de Tsi & de Tçin ; l'affaire est résolue. Prince, il faut y apporter un prompt remède.

Les hommes jugent leurs semblables d'après leurs propres sentiments ; Ping-kong crut Fey-ou-ki, & se rappelant ce qu'il avait fait lui-même, pour s'emparer des États dont il était en possession, il ne douta point que son fils ne fût coupable d'une semblable trahison. Sans attendre de plus amples éclaircissements, il fit venir Ou-ché.

> — Prince, lui dit Ou-ché, un faux pas entraîne après lui bien des malheurs ; pourquoi ajouter foi à des discours pleins d'artifice ?

Ping-kong, sans vouloir l'écouter plus longtemps, ordonna de le mettre aux fers. Il fit partir en diligence Fen-yang, général de ses troupes, avec ordre d'aller mettre à mort le prince Kien.

Fen-yang, qui connaissait l'innocence du prince, & les p.196 artifices de Fey-ou-ki, dépêcha, sur-le-champ, un de ses domestiques à Tching-fou, pour donner avis au prince Kien de ce qui se passait, & de l'ordre dont son père l'avait chargé. Il lui fit dire de se retirer au plus tôt. Kien, accablé de cette nouvelle, se retira dans les États de Song. Fen-yang, à son retour, annonça à Ping-kong que Kien s'était évadé.

— Comment cela se peut-il, lui dit Ping-kong, je n'en ai parlé à qui que ce soit, qu'à vous seul ?

— Moi-même, répondit Fen-yang, je l'ai averti. Vous devez vous souvenir, prince, que lorsque vous m'honorâtes de l'emploi de général de vos troupes, vous m'ordonnâtes, en même temps, de servir le prince Kien, votre fils, avec autant de zèle & de fidélité que vous-même. Suivant cet ordre, qui a précédé le second, ne devais-je pas l'avertir de se retirer ?

— Comment, après cela, lui demanda Ping-kong, avez-vous eu la hardiesse de revenir & de paraître devant moi ?

— Un envoyé, lui répondit-il, qui n'a pas exécuté les ordres de son maître, quoiqu'il n'y ait pas de sa faute, s'il ne revient pas en rendre raison, ne devient-t-il pas coupable de rébellion ?

— Allez, lui dit Ping-kong, retournez à votre emploi, comme par le passé.

Yen-yong, autrement Tchang-kong, & Yen-kieou, autrement Yeou, tous deux disciples de Confucius, naquirent, cette vingt-quatrième année, dans la principauté de Lou.

Cette même année, le jour *gin-ou* de la septième lune, avant midi, il y eut une éclipse de soleil.

A la quatrième lune de l'an 520, le jour *y-tcheou*, mourut King-ouang, & le jour *kouei-maou*, de la douzième lune, après midi, il y eut une éclipse de soleil.

La succession de King-ouang, occasionna de grands p.197 troubles à la cour. Le légitime héritier de l'empire était mort depuis six ans, & King-ouang n'en avait point désigné d'autre. De trois fils, il lui restait Mong le second ; & Tchao, le troisième. Tchao était celui sur lequel King-ouang jetait les yeux pour lui succéder, mais il ne s'en était point encore expliqué.

A la quatrième lune, King-ouang fit une partie de chasse, & prit avec lui une nombreuse escorte. Il avait dessein de se défaire de Chen-tsé & de Lieou-tsé, qui s'étaient déclarés, trop ouvertement, en faveur du prince Mong qui lui déplaisait. A peine King-ouang fut-il arrivé à la montagne Pé-chan, qu'il tomba malade, & ses gens le portèrent à Yong-ki-chi, où il mourut. Chen-tsé & Lieou-tsé, sans différer, proclamèrent empereur le prince Mong.

Ceux qui savaient l'intention de King-ouang, refusèrent d'abord de reconnaître Mong, & se déclarèrent pour Tchao. La cour était dans une confusion affreuse. Lieou-tsé se réfugia à Yang ; Chen-tsé courut au palais chercher le prince Mong, & se sauva avec lui, la même nuit que Ouang-tsé-hoan y conduisait Tchao, pour en prendre possession. Les partisans de ce prince, voyant le désordre qui régnait, consultèrent sur les moyens de l'apaiser. Ouang-tsé-hoan dit que la mort seule de Chen-tsé pouvait rétablir le calme. Il se mit à sa poursuite, avec des troupes, l'atteignit & lui livra bataille. Ouang-tsé-hoan fut battu & perdit la vie, de même que tous ceux de la famille impériale, qui l'avaient accompagné, à qui Chen-tsé ne fit aucun quartier. Le prince Tchao fut plus heureux ; il défit d'abord Kong-kien-kong, & ensuite Kan-ping-kong, qui tenaient tous deux pour le prince Mong. Chen-tsé, craignant, avec raison, que Tchao ne l'emportât sur son frère, envoya demander du secours au prince de Tçin ; en attendant, il se p.198 tint sur la défensive : il établit Ouang-tsé-tchu gouverneur de la ville, assembla tous les mandarins qui s'étaient déclarés pour Mong, & leur fit jurer de lui être fidèles ; après quoi, il fut camper au pays de Hoang.

Quand les troupes auxiliaires de Tçin furent arrivées, Chen-tsé & Lieou-tsé, se trouvant les plus forts, conduisirent, en triomphe, le prince Mong à la ville impériale, où ils furent reçus aux acclamations du peuple. A peine Mong fut-il entré dans la ville, qu'il tomba malade, & mourut. Lieou-tsé, Chen-tsé & Tçi-tan, général des troupes de Tçin, déclarèrent sur-le-champ King-ouang, frère utérin de Mong, son successeur à l'empire. Le prince

Tchao ne perdit cependant pas toute espérance, & malgré l'inégalité de ses forces, il disputa, pendant plusieurs années, l'empire à son concurrent.

Dans le même temps, naquit Touan-mou-tsé, autrement Tsé-kong, disciple de Confucius, dans la principauté de Ouei.

KING-OUANG

@

519. Fey-ou-ki, craignant que sa perfidie ne fût dévoilée, employa la calomnie pour exciter Ping-kong, prince de Tchou, à se défaire de Ou-ché. Ce prince le fit mourir, lui & toute sa race, à l'exception de Ou-yun, un de ses fils, qui trouva moyen d'échapper à l'horrible massacre de sa famille. Ou-yun, pour venger tant de sang, injustement répandu, fut engager le prince de Ou à déclarer la guerre à Ping-kong ; & la première année du règne de King-ouang, il se mit en campagne, & s'empara du pays de Tcheou-lay.

Ping-kong envoya Oue-yuei, son général, avec les troupes des princes ses alliés, au secours de Tcheou-lay. Le prince Kouang, p.199 qui commandait l'armée de Ou, ne fut point effrayé de voir tant de forces réunies contre lui, d'autant plus qu'il venait d'apprendre que Tié-hiu, le plus expérimenté des officiers de l'armée de Tchou, était mort en chemin. Il savait encore que les troupes des princes étaient séparées de celles de Tchou, & qu'elles marchaient contre leur gré. Kouang résolut de porter ses premiers efforts contre ces troupes auxiliaires, & de retomber ensuite sur celles de Tchou. Cette combinaison lui réussit au-delà de ses espérances. A la première attaque, les troupes des princes lâchèrent le pied. Les princes de Hou, de Chin, & le général de Tchin, furent faits prisonniers ; il battit ensuite les troupes de Tchou, & les défit complètement.

Lorsque King-ouang fut déclaré empereur, il n'était pas encore maître de la ville impériale : il campait à Ti-tsiuen, avec Chen-tsé & Lieou-tsé. Chen-tsé, à la tête d'un détachement, se saisit de Tsé ; & Lieou-tsé, de Tsiang-gin & de Tchin-gin. Pendant ce temps-là, le prince Tchao entra dans Yn, comme Chen-tsé & Lieou-tsé venaient pour s'en emparer. Yn-chi, un de ses généraux, les y attendit de pied ferme, & défit le corps que Chen-tsé commandait ; ce qui obligea Lieou-tsé de se retirer. Ce fut alors qu'Yn-chi

proclama Tchao empereur, & le fit reconnaître par tous les gens de son parti, ce qui ne s'était pas encore fait.

A la huitième lune, le jour *y-ouei*, il y eut un grand tremblement de terre, qui causa tant de frayeur à Nan-kong-ki, un des principaux officiers de Tchao, qu'il en mourut. C'est à l'occasion de cet événement, que Tchang-kong dit à Lieou-ouen-kong :

> — Ce tremblement de terre, me paraît être d'un très mauvais présage pour les affaires du prince Tchao. Autrefois, lorsque la dynastie des *Chang* tomba, le tremblement p.200 de trois rivières, semblait nous le pronostiquer. N'en serait-il pas de même aujourd'hui ?

518. L'année suivante, l'empereur King-ouang était encore campé à Ti-tsiuen ; & à la seconde lune, Kan-hoan-kong quitta son parti, pour se donner au prince Tchao. Lieou-tsé fut sensible à cette défection :

> — Qu'importe, lui dit Tchang-kong, devons-nous en témoigner du chagrin ? Ne lisons-nous pas dans *Tai-chi*, (chap. du *Chu-king*), que Ou-ouang disait à ses gens : *Cheou-sin a dans son armée des dix mille, & dix mille soldats ; mais dont les cœurs corrompus, pleins de trouble & de confusion, n'ont ni résolution, ni courage. Si je n'ai que dix soldats, ils sont tous braves, pleins de cœur & de droiture, sincères, déterminés à me suivre & à ne point m'abandonner*. C'est par ce moyen, que la dynastie des Tcheou s'est élevée. Fondons-nous sur la vertu, & ne nous embarrassons point de la légèreté de quelques particuliers.

Cette même année, le jour *y-ouei*, de la cinquième lune, il y eut une éclipse de soleil.

517. L'an 517, troisième de King-ouang, Yu-chi, général du prince Tchao, vint au pays de Kong [1], & voulut se rendre maître de Tong-chi, en y mettant le feu ; mais son entreprise échoua. Chen-tsé, cependant, était

[1] Kong-hien dans le Ho-nan.

inquiet de voir que les affaires de King-ouang traînaient en longueur. Il alla lui-même demander du secours au prince de Tçin, pour les décider. Pendant son absence, les troupes de Lieou attaquèrent celles de Ouang-tching, & les battirent ; mais celles-ci, s'étant ralliées, revinrent sur Lieou, & le défirent entièrement. Cet échec obligea King-ouang de quitter son poste de Ti-tsiuen, & de venir camper au pays de Hoa.

p.201 Cette même année, à la neuvième lune, Tchao-kong, prince Lou, étant allé dans les États de Tsi, où il demeura près d'un an, apprit que les troubles qui commençaient à s'élever dans sa principauté, avaient obligé Confucius de passer dans celle de Tsi. Il fut plus pénétré de la retraite de ce célèbre philosophe, que du désordre qui arrivait dans son royaume. King-kong, prince de Tsi, s'empressa d'accueillir ce grand homme, & l'invita à venir à sa cour. Confucius s'y rendit aussitôt. King-kong voulut éprouver, dès cette première entrevue, s'il était aussi éclairé qu'on le disait, & lui demanda en quoi consistait le bon gouvernement.

> — Il consiste, répondit Confucius, en ce que le maître, soit maître, & le sujet, sujet ; que le père, soit père, & que le fils, soit fils.
>
> — Rien de plus vrai, dit King-kong ; car si le maître, n'est pas maître, le sujet, n'est pas sujet ; si le père, n'est pas père, le fils, n'est pas fils. Quelque riche qu'on soit d'ailleurs, on ne peut vivre en repos.

King-kong se contenta de lui faire cette seule question.

La négociation de Chen-tsé, eut tout le succès qu'il pouvait désirer. King-kong, prince de Tçin, lui donna la meilleure partie de ses troupes, sous les ordres de son général Tsi-sy. Avec ce secours, Chen-tsé résolut de mener King-ouang dans la ville impériale. L'empereur décampa de Hoa, & vint mettre son camp à Chi. Cependant les troupes de Tçin s'emparèrent de la ville de Kong, & poursuivirent si vivement le prince Tchao, que ne se trouvant pas en état de leur tenir tête, il se saisit de tous les registres de l'empire ; & accompagné de la famille de Chao, de Mao-pe-té, de Yn-chi-

cou, de Nan-kong-yu, qui avaient suivi son parti, il se retira dans les États de Tchou.

p.202 **516.** Ils trouvèrent, à leur arrivée, le prince de Tchou, fort embarrassé à soutenir la guerre que lui faisait le prince de Ou. Ce prince, en personne, assiégeait Tsien, sous les ordres du général Kouang, qui avait détaché un corps considérable de troupes commandé par Ki-tsé, pour s'opposer aux princes d'en-haut, c'est-à-dire, du nord, s'ils venaient au secours de Tsien. Cette ville était une place trop importante, pour que Tchao-kong ne fît pas les derniers efforts pour la défendre ; aussi obligea-t-il la plupart de ses domestiques, & ceux des grands de sa cour, à prendre les armes. Avec cette formidable armée, il fit garder tous les passages pour intercepter les secours au prince de Ou, & fut avec le gros de l'armée faire lever le siège de Tsien. Le prince Kouang, voyant tant de forces prêtes à tomber sur lui, se crut perdu ; son ambition lui suggéra alors un moyen de se tirer d'affaire, lui & son armée. Il s'en expliqua ainsi à Tchuen-tche-tchou, qui lui était dévoué :

> — Vous voyez qu'il nous est impossible d'échapper. Je suis de la famille des princes de Ou. Si nous périssons tous, elle est éteinte. Ne dois-je pas en conserver une étincelle, en ma personne ? Nous sommes si pressés, que quand Ki-tsé viendrait à notre secours, il ne pourrait nous tirer du mauvais pas où nous sommes engagés.

Tchuen-tche-tchou, lui répondit :

> — Je conçois votre dessein, & je puis facilement l'exécuter ; mais si je mets à mort notre prince, puis-je vivre ? & si je meurs avec lui, que deviendra ma vieille mère, à qui il ne resterait qu'un enfant faible, qui ne pourrait la soulager ?

Kouang-kong, lui-même, fit mourir le prince de Ou. L'armée ayant appris la mort de leur *kong*, se mit à faire des gémissements, qui furent entendus des ennemis. Tous prirent p.203 le deuil ; la confusion se mêla parmi eux, & plusieurs désertèrent. Yen-yu se retira pour passer à Sin ;

Tcho-yong alla à Tchong-ou, & ses troupes abandonnèrent d'elles-mêmes le siège de Tsien. Yen, général de l'armée de Tchou, ignorant la cause de ce tumulte, n'osa pas les faire charger. Il s'en informa par ses espions, & ayant appris que la mort du prince de Ou causait ce désordre, il décampa, & se retira avec son armée.

La joie, que cette nouvelle donna à Tchao-kong, fut empoisonnée par les cris du peuple, contre Fey-ou-ki. Ce fourbe, à qui l'ombre seule de la vertu faisait horreur, ne pouvait souffrir un homme de bien à la cour. Il y avait déjà longtemps que Kio-ouan, personnage recommandable, par sa droiture & par l'estime de tout le monde, était l'objet de sa haine & de celle de Yen-tsiang-chi, le complice de sa scélératesse. Ils avaient tenté plusieurs fois de le perdre. **515.** Enfin, la cinquième année du règne de King-ouang, ils l'accusèrent de trahison envers l'État. Tchao-kong en demeura convaincu, & condamna Kio-ouan, avec toute sa famille, sans distinction, à perdre la vie. Ce prince enveloppa dans sa proscription Yang-ling, Tchong, & ses frères Yang-ouan, Yang-tou & Tçin-tchin, avec leurs enfants, comme ayant trempé dans cette conspiration.

La mort de Kio-ouan, & de tant de personnes innocentes, indigna le peuple contre Fey-ou-ki, & contre Tchao-kong lui-même. Comme il était à craindre que son ressentiment ne le conduisît à une révolte, Chin-yu-fin fut trouver Tsé-tchang, qui avait du crédit sur l'esprit de Tchao-kong ; il l'engagea à déciller les yeux de ce prince, en lui dévoilant les noirceurs de Fey-ou-ki, & de Yen-tsiang-chi son complice. Il lui dit, que leur perfidie, contre le prince Kien, était manifeste ; que la p.204 mort injuste de Ou-ché, & de toute sa famille, criait vengeance, de même que celle de Kio-ouan & de tous ses parents ; enfin, que ces deux monstres étaient les auteurs de la guerre funeste qui ruinait l'État, & la cause de la haine que leur portaient tous les princes de l'empire.

> — Souffrirez-vous, plus longtemps, ajouta-t-il, que le vice opprime la vertu ?

Tsé-tchang, sensible à ce reproche, fut, du même pas, demander audience à Tchao-kong. Il lui peignit, avec des couleurs fortes, mais vraies, toutes les horreurs dont Fey-ou-ki s'était rendu coupable. Le prince en fut si frappé, qu'il fit charger de chaînes Fey-ou-ki & Yen-tsiang-chi, & les livra, avec leur complices, aux juges, pour instruire leur procès. Ils furent encore convaincus d'une infinité d'autres crimes, & le peuple vit, avec des démonstrations de joie, le supplice mérité de ces deux scélérats.

511. La neuvième année du règne de King-ouang, le jour *sin-hai*, de la dixième lune, avant midi, il y eut une éclipse de soleil.

510. Confucius était encore à la cour de King-kong, prince de Tsi, où il tâchait de rétablir le sage gouvernement des anciens. Ce philosophe aurait désiré publier sa doctrine dans les États de Tchou & de Tçin, où il aurait pu la faire fleurir ; mais leurs princes étaient trop attachés à l'or, & trop enivrés de leur puissance. Le prince de Tsi, au contraire, l'interrogeait sans cesse, sur les règles d'un bon gouvernent, l'écoutait volontiers, & louait même sa doctrine ; mais il la pratiquait peu. Comme Confucius en paraissait surpris, King-kong lui dit, qu'il était trop vieux pour s'y appliquer. Confucius, sans insister davantage, sortit de ses États, & retourna dans sa patrie.

p.205 **506.** Les commencements du règne de Ting-kong, prince de Lou, furent si agités de troubles, par l'orgueil & la mauvaise conduite de Ki-chi, que Confucius ne voulut point se mêler du gouvernement, ni exercer aucune charge. Et comme le *Chi-king*, le *Chu-king*, & les livres, concernant les cérémonies & la musique, étaient confondus les uns avec les autres, & ne faisaient point corps, il les rassembla & les mit en ordre, en les divisant par chapitres. Ce travail augmenta considérablement le nombre de ses disciples. Les sages, des provinces les plus éloignées, s'empressaient à venir le trouver pour s'instruire sous un si grand maître.

Depuis la mort injuste & cruelle de Kio-ouan, Pé-tchéou-ly, qui s'était réfugié au pays de Ou, en avait tellement animé le prince contre celui de Tchou, qu'il ne cessait de le harceler du côté du fleuve Hai-ho. **504.** Sur la

fin de la quatorzième année de King-ouang, le prince de Ou changea de dessein. Alors quittant le Hai-ho & le pays de Siu-tchang, il vint attaquer Tchou, sur la rivière Han-kiang, & le vainquit trois fois, entre les montagnes Siao-pie & Ta-pie, où le Han se jette dans le Kiang. Tsé-tchang, général des troupes de Lou, intimidé de tant de défaites, voulait se retirer ; mais Chi-hoang lui conseilla de faire face à l'ennemi, sans quoi il était perdu. Ce général fit faire des retranchements, que Fou-cai-ouang, officier général de l'armée de Ou, voulait aller forcer sur-le-champ ; mais Hou-lieou, son frère, qui commandait en chef, l'en empêcha. Cet officier impatient, sans respecter cet ordre, fut, avec les cinq mille hommes de la division qu'il commandait, attaquer le camp des ennemis, le força, & le mit en désordre. Hou-lieou fit avancer le corps de bataille pour le soutenir ; alors ce ne fut plus qu'une p.206 déroute générale dans l'armée ennemie. Chi-hoang fut tué sur son char de combat. Tsé-tchang s'enfuit du côté des États de Tching, & abandonna ses troupes à la discrétion des vainqueurs, qui les poursuivirent jusqu'à la ville de Yng [1], dont ils se rendirent maîtres.

Le prince Tchao ne pouvant tenir la campagne, contre le renfort que Chen-tsé avait amené de Tçin, s'était retiré dans les États de Tchou ; mais comme il était à craindre que quelques esprits remuants ne se servissent encore du nom de ce prince, pour couvrir leur rébellion, King-ouang, profitant des troubles où la guerre du prince de Ou mettait les États de Tchou, envoya, sous main, des gens qui l'assassinèrent.

Le jour *sin-hai*, de la troisième lune, quinzième année du règne de King-ouang, avant midi, il y eut une éclipse de soleil.

Le prince de Ou faisait toujours vivement la guerre au prince de Tchou, à la sollicitation de Ou-yun, fils de Ou-ché, qui avait juré la ruine de ce prince, & de venger la mort de son père.

Ou-yun avait un ami à la cour de Tchou, nommé Chin-pao-siu, qui était du conseil du prince. Chin-pao-siu, lui rendit de grands services. Comme il

[1] King-tcheou dans le Hou-koang.

accompagnait Ou-yun dans sa retraite, & que ce dernier épanchait, dans le sein de son ami, l'amertume de son cœur, & ses désirs terribles de vengeance :

> — Je vous aime, lui dit Chin-pao-siu, je donnerais ma vie pour sauver la vôtre ; mais je me dois encore à mon prince & à ma patrie. Vous pouvez leur nuire ; je vous déclare que je ferai tous mes efforts pour les soutenir.

p.207 Chin-pao-siu, voyant que son maître ne pouvait plus tenir contre le prince de Ou, lui conseilla de demander du secours au prince de Tsin. Tchao-kong le chargea lui-même de cette négociation. Quand il fut arrivé auprès de Ngai-kong, il lui exagéra la puissance du prince de Ou, qu'il était de la politique de tous les princes de contrebalancer : il lui représenta que s'il était une fois le maître de Tchou, il n'y avait rien qu'il ne pût entreprendre : que l'intérêt commun demandait donc qu'on s'opposât à ses progrès, & que d'ailleurs son maître lui devrait le salut de ses États, & le bienfait d'être son libérateur.

Ngai-kong lui demanda du temps pour délibérer & proposer la chose à son conseil. Chin-pao-siu, flottant entre l'espoir & l'incertitude du succès de sa négociation, fut, pendant sept jours, si chagrin, qu'à peine prenait-il quelque nourriture. Ngai-kong, charmé du zèle qu'il montrait pour les intérêts de son maître, lui accorda un corps considérable de ses meilleures troupes, à la tête desquelles il partit, content de se voir en état de tenir parole à son ami Ou-yun, & de secourir, contre tous ses efforts qui avaient eu tant de succès funestes, & son prince & sa patrie.

Chin-pao-siu fut d'autant plus heureux, que le prince de Ou se vit obligé de diviser ses forces, & d'en envoyer une partie contre le prince de Yu-yuei, qui commençait à paraître sur les rangs, & qui était entré, à main armée, sur les terres de Ou. Chin-pao-siu, joignant donc les troupes de Tsin à celles de Tchou, fut chercher l'armée de Ou, qui était dans le pays de Yng. King-tcheou, qui les commandait, attaqua l'ennemi, & après un combat des

plus opiniâtres, il le contraignit de se retirer, & d'évacuer absolument le pays de Yng.

p.208 A la fin de l'année 505, était né, dans la principauté de Lou, Tseng-sen, autrement Tsé-yu, disciple de Confucius.

503. L'an 503, à la seconde lune, Tan-pien se révolta contre l'empereur King-ouang. Son parti, soutenu de Yn-chi, devint si considérable, que King-ouang se vit obligé de forcir de ses États, & d'aller se mettre en sûreté à Kou-yeou, dépendant de la principauté de Tçin. Cependant Chen-tsé, prince héritier de l'empire, & Lieou-tsé, revenus de la surprise que leur avoir causé cette révolte, rassemblèrent un corps d'armée, avec lequel, deux mois après, ils allèrent attaquer les rebelles, & les défirent. Chen-tsé, profitant de la consternation où cette victoire avait mis leur parti, marcha, avec un détachement des troupes impériales, contre les villes de Cou-tching & Kien-tching. Lieou-tsé, avec l'autre partie, s'avança contre Y-ly & Yu, deux autres villes, qui étaient aussi entrées dans la révolte, & qui, à l'approche de ces troupes victorieuses, ouvrirent leurs portes & se soumirent. King-ouang revint alors, & fut depuis paisible sur le trône.

502. L'an 502, dix-huitième du règne de King-ouang, naquit, dans les États de Lou, Pou-tsi, autrement Tsé-tsien ; **501.** & l'an 501 Min-fun, autrement Tsé-kien, l'un & l'autre disciples de Confucius.

500. L'an 500, Ting-kong éleva Confucius à la charge de *Sse-kong*, c'est-à-dire, de président du tribunal des ouvrages publics, que ce philosophe exerça avec tant de justice, de soins & de désintéressement, qu'il mérita un applaudissement général. Toute son attention était de faire revivre l'ancien gouvernement ; & si les temps eussent été plus favorables, il est certain qu'il eût réussi dans son entreprise.

498. L'an 498, vingt-deuxième du règne de King-ouang, à p.209 la onzième lune, le jour *ping-in*, il y eut, avant midi, une éclipse de soleil.

497. L'an 497, Confucius fut élevé à la charge de ministre d'état de la principauté de Lou ; à peine eut-il pris possession de cet emploi, qu'il fit

arrêter Chao-tching-mao, qui causait du désordre dans le gouvernement, & le fit mourir. Ses disciples lui témoignant leur surprise de cette sévérité, Confucius leur répondit :

> — Il y a cinq vices, qui rendent l'homme plus criminel, que s'il était voleur de grands chemins. Un cœur fourbe, une conduite artificieuse, un flux de langue plein de mensonges & de faussetés, une mémoire heureuse qui publie le vice, enfin une complaisance naturelle dans le mal. Un seul de ces cinq vices, dans un grand, mérite la mort, & ne doit point être pardonné par le sage, s'il est en état de le punir ; or ils se trouvaient tous réunis dans Chao-tching-mao, dois-je le laisser vivre ?

Cette exactitude de Confucius à punir le vice, avait, dans si peu de temps, changé les mœurs des grands & du peuple de Lou, que le prince de Tsi fut jaloux que Ting-kong ne prît trop d'ascendant, & qu'on ne lui donnât le titre de *Pa*, qui l'élèverait, par conséquent, au-dessus de lui. Après avoir tenu plusieurs conseils avec ses grands, il fut conclu, qu'il n'y avait pas de moyen plus efficace pour empêcher l'effet du sage gouvernement de Confucius, que d'attaquer la vertu du prince de Lou. On choisit, pour cet effet, les plus belles femmes qui avaient de la voix, & sous prétexte de renouveler entre eux leur amitié, le prince de Tsi les envoya en présent à Ting-kong. Ki-hoan-tsé les reçut au nom de son maître, qui en fut si enchanté, que trois jours de suite il ne sortit point de son palais, p.210 pour vaquer aux affaires. Confucius l'abandonna, & se retira dans les États de Ouei. **496.**

Ce philosophe alla demeurer chez Yen-tchou-tseou. Pour l'engager à s'y fixer, on lui donna soixante mille mesures de grains. Il ne resta à Ouei que dix mois, & voulant passer dans les États de Tchin, il fut arrêté au pays de Kouang, où on le prit pour un certain Yang-hou, de Lou, de qui les peuples de ces cantons avaient reçu quelques injures. Quand ils eurent reconnu leur erreur, ils le laissèrent aller ; mais Confucius, au lieu de continuer sa route vers Tchin, revint à Ouei.

495. Ling-kong, prince de Ouei, étant sorti de son palais, dans un char, accompagné de la princesse son épouse & de l'eunuque Yong-kin, rencontra Confucius à pied. Ling-kong fit aussitôt descendre l'eunuque, & invita Confucius à prendre sa place. Confucius monta, & s'assit avec eux. Un moment après on arriva dans un marché, où une multitude oisive s'occupait de spectacles.

> — Ah! s'écria-t-il, tout à coup, je n'avais pas vu jusqu'ici, qu'un homme qui aime véritablement la vertu, se plût à la compagnie de gens qui ne sont attachés qu'au plaisir.

Il descendit aussitôt du char, & se retira dans la principauté de Tsao.

Cette même année, à la huitième lune, le jour *Keng-chin*, vers les onze heures du matin, il y eut une éclipse de soleil.

Confucius, voyant qu'à Tsao, on ne témoignait pas beaucoup d'estime pour sa doctrine, n'y fit pas un long séjour, & prit sa route vers la principauté de Song, accompagné de plusieurs de ses disciples. Ils s'arrêtèrent en chemin, sous un arbre, où Confucius se mit à les instruire, sur les cérémonies & leur utilité. Dans le même instant, vint à passer Huan-toui, qui était revêtu de la charge de *Ssé-ma*, c'est-dire, de président du p.211 tribunal des guerres du prince de Song. Huan-toui avait de l'aversion pour Confucius & pour sa doctrine ; trouvant une si belle occasion de s'en défaire, il s'avança sur lui le sabre à la main, & voulut le tuer ; mais Confucius évita le coup, & se retira avec ses disciples. Comme il n'en parut point ému, ses disciples, qui n'avaient point la même fermeté que lui, le pressaient de doubler le pas. Alors Confucius leur dit :

> — Si j'ai assez de vertu pour engager le Tien à me protéger, qu'est-ce que Huan-toui peut me faire ?

Mais les disciples, peu contents de cette réponse, le laissèrent seul & s'enfuirent.

Confucius, arrivé à Tching, s'arrêta à l'entrée de la porte orientale de la ville. Un habitant qui le vit un peu embarrassé, lui trouvant d'ailleurs une figure assez extraordinaire, fut en avertir Tsé-kong, & lui dit :

> — Il y a un homme, à la porte orientale, qui a le front tel qu'on dit que l'avait Yao, le col de Cao-yao, les épaules de Tsé-tchin, & à peu près la taille du grand Yu ; il paraît embarrassé & saisi de crainte, comme un chien qui a perdu la maison de son maître.

Tsé-kong se rendit sur-le-champ à la porte orientale, & abordant Confucius, il ne manqua pas de lui dire le rapport qu'on lui avait fait de lui. Confucius, faisant un grand éclat de rire, répondit :

> — Pour ce qui est de la figure, il se trompe ; mais à l'égard de ce qu'il dit du chien, qui a perdu la maison de son maître, on ne peut rien de plus juste.

Les princes de l'empire furent assez tranquilles, quoiqu'il n'y eût point de paix conclue entre les princes de Tchou & de Ou. La guerre, contre le prince de Yu-yuei, occupait assez celui de Ou, & l'obligeait à laisser en repos le prince de Tchou, que ses pertes passées avaient rendu moins entreprenant.

494. L'an 494, vingt-sixième de King-ouang, le prince de p.212 Yu-yuei entra dans les États de Ou, & poussa jusqu'à la montagne Fou-tsiao [1]. Fou-tcha, prince de Ou, qui l'attendait, lui livra bataille, le défit & le poursuivit jusqu'à la montagne de Hoei-ki [2]. Le prince de Yu-yuei avait posté là cinq mille hommes, qui arrêtèrent Fou-tcha, à qui il fit quelques propositions de paix. Fou-tcha était assez disposé à l'écouter, mais Ou-yun s'y opposa.

> — J'ai toujours ouï dire, lui représenta Ou-yun, qu'on n'est point guéri d'une maladie, si on n'en a pas extirpé la cause. Il nous faut imiter Chao-kang, empereur de la dynastie des *Hia*, qui ne quitta

---

[1] Montagne à l'ouest de Ou-si-hien sur le bord du lac Tai-hou, de la dépendance de Tchang-tcheou-fou dans le Kiang-nan.
[2] Montagne qui dépend de Tchang-tcheou-fou dans le Tche-kiang.

point son entreprise, contre Kou & contre Ké, qu'il ne les eût entièrement réduits sous son obéissance. Quelle que paix que nous fassions aujourd'hui avec Yu-yuei, nous lui laissons toujours un cœur ennemi ; il ne manquera pas, dans la suite, de nous le faire sentir. Nous nous repentirons alors d'avoir manqué l'occasion de le soumettre entièrement.

Malgré ce conseil, Fou-tcha, qui était las de la guerre, fit la paix.

493. Confucius, dans ses courses, fut souvent réduit à la dernière misère. Lorsqu'il était dans la principauté de Tchin, il fut pendant sept jours sans avoir de quoi manger. La plupart de ses disciples étaient malades d'inanition. Confucius, cependant, n'en paraissait pas plus triste ; on l'entendait jouer des instruments, & chanter même plus qu'à l'ordinaire. Tsé-lou, un de ses disciples, lui dit :

— Convient-il de chanter, tandis que nous tombons de besoin ?

Confucius, sans s'émouvoir, continua sa chanson jusqu'à la fin, & répondit après :

— Je vous dirai que p.213 le sage n'aime la musique que pour réprimer le trop de complaisance ; & celui qui ne l'est point, n'aime la musique que pour étouffer les sentiments de crainte dont son cœur est saisi.

Tsé-lou, peu satisfait de cette réponse, prit une pique, & après l'avoir maniée, par trois fois, avec beaucoup d'adresse, il quitta Confucius.

Etant enfin sortis de cette misère, Tsé-kong dit à Confucius :

— Ce sont les deux ou trois disciples qui vous ont suivi, qui ont été cause de la nécessité où vous avez été réduit. Vous ne l'oublierez pas, sans doute.

— C'est un avantage pour moi, répondit-il, d'être venu dans les pays de Tchin & de Tsai ; & quant aux disciples qui m'ont suivi, jamais la bravoure ne paraît mieux, que dans les occasions

périlleuses ; sans occasion elle demeure ensevelie : Comment pourrez-vous savoir que le commencement de la perfection consiste à être privé de tout ?

Ling-kong, prince de Ouei, eut dessein de nommer Yng-pi, son fils naturel, pour lui succéder.

— Prince, lui répondit Yng-pi, ce serait faire honte à vos ancêtres. Je ne puis accepter cet honneur. Vous avez Fou-gin dans votre famille, & parmi vos grands, des gens de mérite que vous devez me préférer.

L'été suivant, Ling-kong mourut. Fou-gin, qui savait le refus généreux de Yng-pi, voulut le faire déclarer prince de Ouei.

— Non, dit-il, ma naissance ne m'y donne aucun droit. Le véritable & légitime héritier de Ouei, est le prince Tchu-kong, que les malheurs du temps ont obligé de se retirer dans les États de Tçin ; c'est lui que nous devons reconnaître pour notre maître.

Ce désintéressement, soutenu, lui fit beaucoup d'honneur, & suivant son choix, Tchu-kong fut rappelé & proclamé prince de Ouei.

489. p.214 La trente-unième année du règne de Kien-ouang, Confucius passa des États de Tchin dans ceux de Tsai. Tchao-kong, prince de Tchou, le sachant si près de lui, lui envoya un de ses officiers, pour l'inviter à venir à sa cour. Confucius lui promit de s'y rendre ; mais les princes de Tchin & de Tsai s'y opposèrent, dans la crainte que les connaissances profondes que ce philosophe avait du gouvernement, ne fissent un jour la ruine de leurs États. Cependant, Confucius partit. Les princes de Tchin & de Tsai, se mirent à sa poursuite, avec des troupes, & le tinrent enfermé dans un désert, au milieu de rochers arides. Ce philosophe manquait de vivres : on ne souffrait pas que personne lui en portât. Cette cruelle extrémité ne lui fit point changer la résolution qu'il avait prise d'aller à Tchou. Il trouva cependant moyen de faire savoir au prince de Tchou la violence qu'on lui faisait. Ce prince entra dans une colère terrible, & fit partir des troupes

pour le délivrer. A leur approche, les princes se retirèrent, & ses troupes emmenèrent Confucius, comme en triomphe, dans leur pays.

Le prince de Tchou le reçut avec de grands honneurs, & voulait lui donner, en souveraineté, sept cents li, ou soixante & dix lieues de pays ; mais Tsé-si, officier qui avait l'intendance sur le gouvernement de Tchou, s'y opposa d'une manière honorable à Confucius, & à ses disciples.

> — Aucun prince de l'empire, dit-il à son maître, a-t-il un homme plus propre pour une négociation que Tsé-kong ? Quelqu'un est-il capable de donner de meilleurs conseils que Yen-hoei ? Est-il un général plus expérimenté que Tsé-lou ? Trouverez-vous un homme qui discerne mieux les talents de chacun, & qui sache les employer plus à propos que Tsai-yu ? Or, vous n'ignorez pas, que lorsque vos illustres ancêtres p.215 élevèrent à la principauté votre famille, ils ne lui donnèrent que cinquante li ou cinq lieues de pays. Vous voyez que Confucius marche sur les traces de nos anciens princes les plus sages. Il sait parfaitement toutes les règles du gouvernement de Tcheou-kong & de Chao-kong. Si vous lui donnez des domaines aussi étendus, pouvez-vous espérer qu'il sera longtemps soumis à votre gouvernement ? Ouen-ouang n'avait, proprement, que le pays de Fong, dont il fut le maître absolu, & Ou-ouang que celui de Hao, qui avait tout au plus cent li ; & cependant, par leur sagesse, ils se sont rendus maîtres de l'empire. Croyez-moi, prince, Confucius est trop éclairé, & ses disciples trop habiles, pour que votre auguste famille puisse, avec eux, jouir longtemps de sa grandeur.

Tchao-kong se rendit aux conseils de son ministre, & changea de résolution.

Le prince de Tchou mourut à la septième lune de cette même année, & laissa Confucius sans appui. Tout le monde le raillait, & lui chantait, par dérision, un vaudeville, fait contre lui, dont le sens était : *Fong-hoang,*

Fong-hoang [1]*, pourquoi avec-vous ainsi perdu toute votre vertu ? Si le repentir du passé vous est inutile, préparez-vous du moins à l'avenir. Quittez vos grands desseins, quittez vos grands desseins, le gouvernement de nos jours est trop dangereux.* **488.** Confucius tenta souvent de justifier sa conduite ; mais jamais il ne put trouver personne qui voulût l'écouter. Il prit le parti de se retirer à Ouei. Il n'y fit pas cependant un long séjour ; **487.** la violence que les princes de Tchin & de Tsai lui avaient voulu faire, lui donnait l'espérance que sa doctrine y p.216 pourrait être reçue ; ce qui l'engagea à retourner au pays de Tchin.

Quelque bonne que fût sa doctrine, & malgré l'estime qu'on en faisait, elle ne produisait cependant aucun changement dans l'empire. Les princes étaient toujours aussi ambitieux, & n'en cherchaient pas moins l'occasion de se détruire.

La trente-troisième année du règne de King-ouang, un sujet de la principauté de Tsao, vit en songe une assemblée de gens de considération, qui, debout dans la salle des ancêtres du prince, consultaient ensemble sur la ruine entière de la famille régnante. Tchin-tou demandait s'il ne serait pas bien d'en parler à Kong-fun-kiang. Ces gens lui répondirent qu'il ferait très bien ; sur ces entrefaites, cet homme s'éveilla, & fut aussitôt chercher Tchin-tou, dont il ne trouva que le fils, & lui dit :

> — Après ma mort, s'il se trouve, dans le gouvernement de Tsao, quelqu'un, parmi vos officiers, qui s'appelle Kong-sun-kiang, ne le gardez point chez vous ; défaites-vous-en le plus tôt que vous pourrez.

Yang-kong, prince de Tsao, aimait passionnément la chasse : il y avait dans ses États un homme de basse extraction, appelé Kong-sun-kiang, qui tirait admirablement de l'arc, & entendait, surtout, la chasse du faucon. Yang-kong l'ayant fait venir, voulut l'entendre raisonner sur la chasse, & en fut si content, qu'il lui donna un emploi assez considérable, pour l'avoir

[1] Le *fong-hoang*, ou *l'oiseau royal* ; oiseau de bon augure, qui ne paraissait que sous les règnes des princes d'une rare vertu. *Éditeur*.

auprès de sa personne. Kong-sun-kiang, se voyant si subitement parvenu, se crut un personnage important, & qu'il pouvait donner des conseils à son maître. Ce prince eut la faiblesse de les suivre aveuglément. Kong-sun-kiang l'engagea même à s'arroger le titre de *Pa*, & à rompre avec le prince de Tçin, qui jusque-là l'avait protégé. Ce conseil extravagant fut cause de p.217 sa perte ; **485.** car ayant voulu obliger le prince de Song à lui donner la qualité de *Pa*, ce prince lui déclara la guerre, le battit, & le fit prisonnier avec Kong-sun-kiang. Comme il restait seul de sa famille, & qu'il n'avait point de postérité, le prince de Song le fit mourir, & s'empara de la principauté de Tsao, qui avait été donnée en 1122, six cent trente-six ans auparavant, à Cho-tchin, par son frère Ou-ouang, dont les descendants, à la vingt-cinquième génération, l'avaient toujours possédée sans interruption, jusqu'à Yang-kong, qui la perdit avec la vie.

484. Confucius était demeuré jusque-là, dans les États de Tchin ; mais s'y voyant inutile, il retourna dans la principauté de Ouei. A cette occasion son disciple Tsé-lou, lui dit :

— Si le prince de Ouei, veut faire mettre en pratique vos vues sur le gouvernement, par où commencerez-vous ?

— Par établir sa réputation.

— Cela est trop général, dit Tsé-lou. Qu'entendez–vous par établir sa réputation ?

— Que vous êtes borné, repartit Confucius ! il me semble que le sage ne s'arrête point à ce qu'il ne sait pas. Si celui qui parle n'a point de réputation, on n'écoute pas ce qu'il dit. Si on n'écoute pas volontiers, on ne fait rien de solide. Suivra-t-on les lois qu'il voudra établir, & le peuple ne serait-il pas, pour ainsi dire, sans pieds & sans mains ? Jamais le sage ne prodigue mal à propos ses instructions.

— Le prince de Ouei, interrompit Yen-yeou, aime-t-il la vérité ?

> — Oui, répondit Tsé-lou : je lui demandai dernièrement quels hommes étaient Pé-y & Chou-tsi ? Ce sont, me dit-il, des sages de notre temps. Avez-vous sujet, repris-je, de vous plaindre de quelque chose ? Non, j'aurais tort, puisque je trouve la vertu quand je la cherche.

Tandis que Confucius tentait d'établir sa doctrine auprès des princes, sa patrie était en guerre, sans qu'il parût se p.218 mettre en peine de la secourir. Le prince de Tsi, dont la famille avait toujours été opposée à celle de Lou, mit en campagne, au commencement de la trente-sixième année du règne de King-ouang, un corps d'armée considérable, sous les ordres de Koué-chu & de Kao-ou, qui fut camper au pays de Tching.

A cette nouvelle, Ki-sun, fils de Ngai-kong, prince de Lou, rassembla les troupes, & se mit à la tête de sept mille cuirassiers, qui formaient le centre de l'armée. Il donna le commandement de l'aile droite à Mong-sun, son frère, & celui de l'aile gauche, au général Yen-kieou, laissant trois cents hommes pour la garde du palais. Cette armée rencontra, à Kiao, celle des ennemis, qui était séparée par un fossé. L'aile gauche, qui arriva la première, l'ayant franchi, sans attendre le reste de l'armée, en était venue aux mains avec l'avant-garde ennemie, & l'avait mise en déroute. Les fuyards, se rejetant sur l'armée de Tsi, y portèrent le désordre. Yen-kieou voulait qu'on les poursuivît ; mais Ki-sun s'y opposa, à cause de la nuit qui approchait. Les ennemis laissèrent plus de quatre-vingts hommes des leurs sur la place, parmi lesquels était Siu-pou-nieou. Mong-tsi-fou, dans cette déroute, se trouvait à l'arrière-garde ; quand il fut près d'entrer dans le camp, il donna un grand coup de fouet à son cheval, & se mit à crier :

> — Si je suis de l'arrière-garde, ce n'est point ma faute, mais mon cheval ne saurait courir.

Reproche piquant pour ses généraux.

Ngai-kong avait envoyé demander du secours au prince de Ou. Dès la quatrième lune, ce prince fit partir ce secours, divisé en deux corps, l'un sous les ordres de Tchen-yu, l'autre de Siu-men-tchao. Les troupes de Tsi

ayant appris qu'il arrivait par p.219 deux routes différentes, formèrent aussi deux divisions, dont l'une était commandée par Kao-ou & l'autre par Koué-chu. Ces deux généraux furent au-devant des troupes de Ou, pour en empêcher la jonction avec l'armée du prince de Lou. Koué-chu arriva à Yng, où il rencontra Siu-men-tchao, & le battit ; mais Kao-ou fut mal mené par Tchen-yu, au pays de Ngai-ling.

Les troupes de Ou, réunies en un seul corps, ayant reçu un nouveau renfort, présentèrent la bataille à Koué-chu, qui avait recueilli les débris de la division de Kao-ou. Koué-chu, enflé de sa première victoire, l'accepta, & se battit avec beaucoup de bravoure & de conduite ; mais il fut vaincu, par Tchen-yu, qui le fit prisonnier, lui, Koué-chu, Kong-fun-hia, Lieou-kio-ming, Tchin-chou & Tong-kou-fou, lui prit huit cents chariots de guerre, & lui tua trois mille hommes. Après cette victoire, Tchen-yu fut joindre le prince de Lou, & en fut reçu, avec tous les honneurs & la reconnaissance que méritaient ses services, qui lui procurèrent enfin la paix avec les États de Tsi.

Ki-sun avait remarqué que, dans la première action, Yen-kieou, quoique jeune, avait montré beaucoup de valeur & d'expérience. Ce prince lui demanda sous quel maître il avait acquis tant de connaissances de la guerre :

> — Sous Confucius, lui dit-il. Aussitôt Ki-sun s'empressa d'inviter ce philosophe à revenir dans sa patrie. Il lui envoya des présents, & du monde pour le servir & l'accompagner dans sa route.

483. Lorsque Confucius fut arrivé à Lou, Ngai-kong, Ki-sun, & les autres princes, lui firent plusieurs questions sur le gouvernement, sur la conduite du peuple, sur la paix, sur la guerre, & sur beaucoup d'autres sujets ; mais comme il vit que la p.220 curiosité y avait plus de part, que le désir de profiter de ses instructions, il ne voulut se charger d'aucun emploi. Ce sage reprit, cette trente-sixième année du règne de King-ouang, le travail qu'il avait commencé pour mettre en ordre le *Chi-king* & le *Chu-king*. Il remonta à l'empereur Yao, & rassemblant tous les mémoires qu'on avait depuis ce

temps-là, jusqu'à Mou-kong, prince de Tsin, il en forma le livre qu'on appelle *Chu-king*. Pour ce qui est du *Chi-king*, il était autrefois composé de trois mille odes ; mais dans la suite, & même du temps de Confucius, il fut réduit à trois cent cinq, dont il choisit celles qui pouvaient inspirer la vertu ou donner horreur du vice, depuis Sie & Heou-tsie, jusqu'aux *Chang*, & aux *Tcheou*. **482.** Souvent il prenait plaisir à marier sa voix avec un instrument, & chantait ces odes, suivant la méthode des odes *Chao, Ou, Ya* & *Song*. Il s'appliqua beaucoup, dans sa vieillesse, à l'étude du l'*Y-king,* & aux interprétations données par Ouen-ouang & Tcheou-kong. Il y ajouta plusieurs explications, telles que sont celles de *Touan, Hi, Sian, Choue, Koua, Siu-koua, Ouen-yen*.

Confucius fut occupé, jusqu'à la trente-neuvième année du règne de King-ouang, à rétablir & à mettre en ordre ces anciens livres. Cette même année, des gens de Lou étant allés à la chasse dans un lieu désert, trouvèrent, au milieu des broussailles, un animal extraordinaire, qui leur était absolument inconnu. Cet animal quoique gros, était doux, & se laissait approcher. Tsé-tso-cheng, voyant qu'il ne s'effarouchait point, lui lia les deux pieds, le mit sur son char, & fut l'offrir à Chou-sun-chi, son maître, qui, épouvanté à la vue de cet animal inconnu, ordonna de le laisser près du corps-de-garde, hors des portes de la ville.

p.221 Quelqu'un ayant averti Confucius de la prise de cet animal extraordinaire, il eut la curiosité de l'aller voir, & aussitôt qu'il l'aperçût, il s'écria,

— C'est le ki-lin ! pourquoi est-il venu ?

Puis se couvrant la face de la manche de son habit, il se mit à pleurer amèrement, en s'écriant :

— Ma doctrine est épuisée ! ma doctrine est épuisée !

Chou-sun-chi, ayant su ce qu'avait dit Confucius, envoya prendre l'animal, & le garda chez lui. Tsé-kong interrogeant Confucius sur la cause de ses pleurs :

— Le ki-lin, lui répondit-il, est un animal qui ne paraît que lorsqu'un prince éclairé occupe le trône. Maintenant que tout l'empire est dans le trouble & dans la confusion, & qu'aucun prince ne veut embrasser la saine doctrine, cet animal devait-il venir ? Voilà ce qui me perce le cœur.

Confucius écrivit alors le livre *Tchun-tsiou*, qui n'est qu'une chronique fort abrégée, des bonnes & mauvaises actions des princes, depuis la quarantième année du règne de l'empereur Ping-ouang, jusqu'à la trente-neuvième de celui de King-ouang, que le *ki-lin* avait paru. A la vue des crimes, des trahisons, des meurtres accumulés pendant cet espace, Confucius, saisi de crainte, résolut de faire dans le livre *Tchun-tsiou*, la peinture des mœurs de ce temps-là.

— Je n'ai écrit, disait-il, que ce que je sais, & j'y ai marqué ce que je désapprouve dans l'empire.

Le grand Yu, procura autrefois la paix à l'empire, en faisant écouler les eaux ; Tcheou-kong, en civilisant les barbares, & en détruisant les bêtes féroces ; & Confucius, dans le *Tchun-tsiou*, inspire aux sujets rebelles & aux enfants dénaturés, de l'horreur pour leurs crimes.

Cette même année, trente-neuvième du règne de King-ouang, le jour *keng-chin*, de la cinquième lune, vers le midi, il y eut une éclipse de soleil.

p.222 **481.** Kien-kong, prince de Tsi, périt par la perfidie d'un de ses sujets. Dans le temps qu'il était auprès du prince de Lou, il avait pris beaucoup d'inclination pour Kou-tchi, de sorte qu'il n'eut pas plus tôt succédé à son père, qu'il lui fit part du gouvernement. Ce choix alarma beaucoup Tchin-tching, qui était son ennemi. Tchou-yu-yang, ministre d'État, représenta même au prince l'incapacité de Kou-tchi ; mais Kien-kong n'eut point égard à cet avis. Un jour que Kou-tchi allait au palais, il fut témoin que Tchin-ni venait d'assassiner un homme ; il le saisit, l'entraîna au palais, d'où il l'envoya dans les prisons. Tchin-tching, qui était allié de Tchin-ni, trouva moyen de le faire évader, en enivrant ses gardes, qu'il fit massacrer.

Tchin-pao, dévoué à Kou-tchi, résolut de lui aplanir le chemin du trône de Tsi. Comme il était entreprenant, l'envie qu'il avait de réussir, & l'ardeur avec laquelle il y travaillait, fit éclater la chose ; alors Tchin-tching, jugeant qu'il y allait de sa vie, si Tchin-pao le prévenait, entra, à main armée, dans le palais, se saisit du prince, & le conduisit à Chou-tcheou, ou il le fit mourir. Il mit à sa place son frère Ping-kong.

Confucius, indigné de l'assassinat de Kien-kong, voulut exciter Ngai-kong, prince de Lou, à le venger ; mais ce prince lui dit, pour toute réponse, de s'adresser à ses trois ministres.

> — Ils n'ont pas voulu m'écouter, répartit Confucius ; je sais que l'usage est de les avertir les premiers d'une affaire, puisque j'ai été moi-même dans le ministère ; ainsi devais-je y manquer ?

Ce sage se retira, consterné de n'avoir pu obtenir aucune satisfaction.

480. L'année suivante, il parut une comète, qui s'étendait de l'étoile *yng*, jusqu'à l'étoile *sin*, qui en est éloignée de deux degrés.

p.223 **479.** L'an 479, quarante-unième de King-ouang, à la quatrième lune, Confucius mourut, âgé de soixante-treize ans. Ngai-kong, prince de Lou, en apprenant cette mort, fit éclater les regrets & les chagrins qu'une perte aussi grande lui causait.

Min-kong, prince de Tchin, voulant profiter des démêlés survenus entre les princes de la famille de Tchou, fit de nouvelles levées, dont il augmenta son armée, & fut insulter les terres de cette principauté. Hoei-kong, prince de Tchou, qui avait besoin d'une partie de ses troupes auprès de lui, se contenta d'envoyer un détachement pour occuper Min-kong, & arrêter les progrès de ses incursions. **478.** Mais la quarante-deuxième année de King-ouang, Hoei-kong, pour se venger de cette insulte, envoya ravager les moissons du territoire de Tchin. Les gens de Tchin le repoussèrent. Ce prince, qui ne cherchait qu'un prétexte pour faire la guerre, mit sur pied une nombreuse armée, sous les ordres de Kong-sun-tchao. Ce général surprit Min-kong & le fit mourir. Par sa mort, sa famille fut éteinte, & sa

principauté, qui avait subsisté l'espace de six cent quarante-cinq ans, sous vingt-quatre princes, fut réunie aux États de Tchou.

La mort de Kien-kong, prince de Tsi, fit tenir tous les princes sur leurs gardes. Les princes de Lou & de Ouei, profitèrent de cette occasion, pour reprendre quelques places que Kien-kong leur avait enlevées. Cependant Ping-kong, qui avait succédé à Kien-kong, n'était point tranquille ; il connaissait bien les auteurs de la mort de son prédécesseur, mais on lui cachait leurs complices. Tien-tchang, son ministre lui était entièrement dévoué. C'était un homme d'un grand génie, ferme & intrépide dans l'exécution d'une affaire ; Ping-kong lui remit toute son autorité.

p.224 Ce ministre découvrit, par sa vigilance & sa pénétration, que les familles Pao, Yen, & celle d'un des oncles du prince, étaient remplies d'esprits remuants & portés à la révolte ; sans en rien dire à Ping-kong, qui était naturellement timide, il fit main basse sur ces familles & les extermina entièrement. Par ce moyen, il rétablit la paix & la tranquillité dans la principauté de Tsi.

Dans les parties méridionales, la paix régnait encore moins que dans les septentrionales. Le prince de Yu-yuei, qui ne songeait qu'à étendre ses limites, était presque toujours en guerre avec le prince de Ou ; tantôt victorieux, tantôt vaincu, ne pouvant en venir à bout par la force seule, il y joignit la ruse. Il fit la paix avec le prince de Ou ; & pour prouver qu'elle était sincère, il prodiguait les bienfaits au peuple de Ou, afin de le mettre dans son parti. Le second pas qu'il fit, fut de faire la guerre au prince de Tchou, & de s'emparer de quelques-unes de ses villes, qui pouvaient beaucoup lui servir pour attaquer les États de Ou, mais le prince de Ou l'obligea de se retirer ; de sorte que Kong-sun-tchao, général de Tchou, ne trouva plus d'ennemis à combattre.

476. L'empereur King-ouang, mourut la quarante-quatrième année de son règne : il eut pour successeur Yuen-ouang, son fils.

YUEN-OUANG

@

475. Le règne de Yuen-ouang fut assez paisible, & les princes de l'empire ne remuèrent point, à l'exception de ceux de Ou & de Yu-yuei. Ce dernier détruisit enfin la puissance du premier. King-ki, de la famille de Ou, voyant que sa maison tombait en décadence, & que Fou-tcha, son prince, ne faisait p.225 aucun cas de ses conseils, quitta la cour, & se retira à Ngai, d'où il passa ensuite dans les États de Tchou.

A peine y fut-il arrivé, qu'il apprit que le prince de Yu-yuei marchait, à la tête de ses troupes, contre les États de Ou. Persuadé que, dans la crise où étaient les Tchou, cette guerre ne pouvait être que très funeste à sa patrie, il y revint, & chercha tous les moyens d'avoir une entrevue avec le prince de Yu-yuei, afin de l'engager à ne pas rompre la paix : mais le parti malintentionné, que ce prince avait dans les États mêmes de Ou, craignant le succès de cette entrevue, fit périr, en trahison, Kiang-ki, dans le temps qu'il travaillait le plus fortement pour le bien de sa patrie.

Le prince de Yu-yuei, étant entré dans le pays de Ou, y trouva si peu d'opposition, qu'il vint jusqu'à la capitale [1], devant laquelle il mit le siège. Fou-tcha, qui se trouvait dedans, vit alors, mais trop tard, qu'il aurait dû suivre les conseils de Kiang-ki ; **474.** il résolut cependant de se défendre, & soutint généreusement le siège durant trois ans, jusqu'à ce que voyant que le prince de Yu-yuei ne se rebutait point, il assembla son conseil, où il fut arrêté de lui demander la paix.

Fou-tcha, en conséquence de cette résolution, envoya Ouang-sun-hiong à ce prince, avec ordre de demander audience, & de lui dire, en son nom :

> — Le Tien m'envoie les malheurs que j'éprouve, pour me punir des fautes que je fis à Hoei-ki [2]. J'avoue, prince, que vous

[1] Tsou-tcheou-fou du Kiang-nan.
[2] Kouei-ki-hien du Tché-kiang.

l'emportez sur moi ; faisons revivre, je vous en conjure, la paix que nous fîmes alors.

p.226 Keou-tsien, prince de Yu-yuei, naturellement bon & généreux, était d'avis d'accorder la paix ; mais Fan-y, son ministre, s'y opposa :

— Le sage, lui dit il, ne doit rien avoir plus à cœur, que de profiter du temps & des occasions favorables ; c'est ce que nous avons appris de nos anciens. Si, en suivant cette règle de conduite, on ne réussit pas d'abord, il ne faut pas se rebuter ; ce qu'on ne peut pas dans un temps, on le peut dans un autre. Il semble, prince, que vous ayez oublié l'affaire de Hoei-ki : il ne tenait qu'à Fou-tcha de s'emparer de vos États, & de s'ôter toute crainte de votre part ; il ne le fit pas. Aujourd'hui, ce qu'il eût dû détruire, fait sa perte à lui même. Prince, ne craignez-vous point un semblable revers de fortune ?

L'avis de Fan-y prévalut, & Keou-tsien refusa la paix.

Ouang-sun-hiong, avant que de partir, demanda cependant une audience au prince, & l'obtint. Il parla avec tant de dignité, & une éloquence si persuasive, que le prince se vit comme forcé de lui accorder ce qu'il demandait. Fan-ly, qui en fut averti, vint sur-le-champ trouver son maître.

— Prince, lui dit-il, qui, jusqu'ici, nous a obligés, le matin à venir lui faire la cour, & le soir à retourner chez nous ? N'est-ce pas le prince de Ou ? Qui nous a disputé les trois *Kiang*, & les *cinq étangs* ? n'est-ce pas encore le prince de Ou ? Le fruit de dix ans de soins & de travaux, faut-il le perdre dans un moment ? Prince, croyez-moi, profitez de l'occasion, vous êtes maître de Ou, si vous le voulez.

— Hé bien, dit le prince, parlez donc vous-même à cet envoyé, pour moi j'avoue que j'ai de la peine à lui refuser ce qu'il demande avec tant d'instance.

Fan-ly, sans vouloir entrer en conférence avec p.227 Ouang-sun-hiong, lui dit :

> — Il y a quelque temps que le Tien donnait les États de Yu-yuei à votre maître, qui ne voulut pas les recevoir ; aujourd'hui il donne ceux de Ou à mon prince, comment oserait-il les refuser, & s'opposer à ses ordres ? Ainsi vous pouvez aller porter cette réponse à votre maître. Pour ce qui est de sa personne, dites-lui qu'il ne craigne rien. J'ai ordre de mon prince de vous dire, qu'il lui donne l'île de Yong-keou-tong, sur les côtes du Tché-kiang, & trois cents personnes, tant hommes que femmes, à son choix, pour le servir.

473. Ouan-sun-hiong fut porter cette dure réponse à Fou-tcha, qui ne se trouvant plus en état de se défendre, envoya dire à Keou-tsien :

> — Je vois bien que vous n'avez plus de respect pour l'auguste famille des *Tcheou*, & que vous voulez éteindre ma postérité. Si j'acceptais vos conditions humiliantes, je me déshonorerais pour toujours. Vous serez maître de mes États, mais jamais de ma personne.

Ce prince, ne voulant pas survivre à leur perte, se pendit.

Les princes de Ou descendaient de Tai-pé, frère de Ki-lié, père de Ouen-ouang. Fou-tcha était le vingt-cinquième, en droite ligne, depuis Tai-pé, dont la postérité avait gouverné les États de Ou durant six cent cinquante ans : Les princes du Japon descendent aussi de Tai-pé, par un prince de la famille de Fou-tcha, qui passa la mer, & fut s'y établir [1].

Après que Keou-tsien eut pris possession des États de Ou, p.228 il dirigea sa marche vers le nord, à la tête de son armée. Ce prince passa le Hoai-ho,

---

[1] C'est le Tsien-pien qui rapporte ce fait, mais les chroniques japonaises, compilées par Kempfer, qui paraît avoir recherché l'origine de ces peuples, n'en parlent point. La famille de Fou-tcha put se retirer dans l'île de Yong-keou-tong, qui avait été offerte à ce prince pour retraite : c'était une des îles de la mer qui bordait le pays de Yue, du côté de l'orient. *Éditeur*.

& s'aboucha à Siu-tcheou, avec les princes de Tsi, de Tçin, & les autres qui s'y étaient assemblés. Il leur proposa, & principalement à ceux de Tsi, de Tchou, de Tçin & de Tsin, comme les plus puissants, de jurer, en buvant du sang, suivant l'usage de ces temps-là, qu'ils reconnaissaient l'empereur pour leur maître, & qu'ils le serviraient comme ses fidèles vassaux.

De tous ces princes, il n'y eut que celui de Tsin qui refusa de faire le serment. Keou-tsien, qui ne voulait pas en avoir le démenti marcha contre lui, avec une puissante armée, composée des troupes de Yu-yuei & de Ou. Il passa le Hoang-ho, & commençait à entrer dans le pays de Tsin, lorsque le prince, intimidé à son approche, vint au-devant de lui, reconnut ses torts, jura & promit tout ce qu'il voulut, & l'obligea, par une feinte soumission, de se retirer sans commettre aucun désordre sur ses terres.

Ce généreux prince manifesta son désintéressement & sa grandeur d'âme, par la restitution des terres que Fou-tcha avait prises sur plusieurs princes. Il rendit au prince de Tchou le pays de Hoai-chang, qui est au sud du Hoai-ho ; au prince de Lou, celui de Ssé-tong, qui a plus de cent li. Il rendit également à celui de Song tout ce que Fou-tcha lui avait enlevé. Keou-tsien parut, avec tant d'éclat & de magnificence, dans ces parties septentrionales, qu'il n'y avait aucun prince qui ne le craignît, & ne lui donnât la qualité de *Pa*, ou le titre de *ouang* (roi).

Keou-tsien devait sa gloire & sa grandeur, aux sages conseils & à la bonne administration de son ministre Fan-ly. Aussi ce ministre était-il arrivé, par son mérite, à un degré de fortune, p.229 où il n'aurait jamais cru pouvoir parvenir. Il était, en quelque sorte, plus maître des États de Keou-tsien, que ce prince lui-même. Il en connut tout le danger, & craignit un revers, qui lui serait d'autant plus funeste, qu'il tomberait de plus haut. Cette crainte lui fit prendre le parti de demander sa retraite à Keou-tsien, aussitôt qu'il fut de retour des provinces septentrionales, & il lui dit qu'on ne le reverrait plus dans le royaume de Yuei.

Le prince, surpris de cette résolution, voulut en savoir le motif :

— J'ai ouï dire, lui répondit Fan-ly, qu'un sujet doit souffrir en voyant souffrir son maître, & qu'il doit mourir, lorsque son maître reçoit un affront. Dans l'affaire de Hoei-ki, je ne mourus pas de celui que vous y reçûtes, parce que je voulais vous en venger ; j'en suis venu à bout ; c'est tout ce que je désirais.

— C'est à vous seul, dit Keou-tsien, que j'en dois toute la gloire, & je veux que tout le monde le sache. Je n'ai pas récompensé vos services autant qu'ils le méritent : tout ce que je puis, c'est de partager avec vous mes États ; mais ne me quittez point, je vous en conjure.

Malgré ces instances, Fan-ly fut s'embarquer secrètement, & prit la route de Ou-hou, ou des *cinq étangs* : on ignore comment il finit ses jours.

Peu de temps après, il écrivit ces mots à Ouen-tchong, qui l'avait remplacé dans le ministère :

— Le proverbe dit : *Lorsque les oiseaux sont las de voler, & tombent à terre de lassitude, il faut ramasser son arc & ses flèches, & lorsque le lièvre meurt, d'avoir trop couru, il faut écarter les chiens*. Le prince Keou-tsien a le gosier large, & la langue pointue : on ne peut, avec lui, qu'être accablé de travail & de peine, sans pouvoir goûter la douceur du repos. Pourquoi, cher Ouen-tchong, ne le quittez-vous pas ?

p.230 Ouen-tchong vit bientôt que Fan-ly lui donnait un bon conseil : il prit la résolution de se retirer ; mais il voulut le faire avec quelque ménagement, & prétexta une maladie qui l'empêchait de vaquer aux affaires. Ses envieux, car les hommes en place n'en manquent jamais, firent entendre à Keou-tsien, qu'il tramait quelque complot contre l'État. Ce prince, *à large gosier & à langue pointue*, qui avait vu la lettre de Fan-ly, lui envoya un sabre, & lui fit dire :

— Quand je pris la résolution de me rendre maître des États de Ou, vous m'enseignâtes sept moyens d'en venir à bout : je n'en

> employai que trois, & je réussis. Je vous réservais les quatre autres ; mettez-les en pratique pour l'amour de moi.

Ouen-tchong ne parut point intimidé de cet ordre ; il reçut, avec fermeté, le sabre que le prince lui envoyait, & s'en coupa le col.

470. A cette même époque, la principauté de Ouei fut agitée de grands troubles. Tchou-kong, qui la gouvernait, était d'un naturel vif, colère & impatient. Cette humeur difficile avait éloigné nombre de gens de mérite, qui aimaient mieux vivre tranquilles chez eux, que d'être élevés à des emplois, qui les auraient exposés à mille dangers. Ce prince aimait les plaisirs, & surtout ceux de la table. Il avait fait bâtir exprès un grand pavillon, ou belvédère, où il rassemblait ses grands pour s'enivrer avec eux. Un jour, à la cinquième lune de la sixième année du règne de Yuen-ouang, Tchou-chi-ching-tsé, un des premiers de sa cour, s'y rendit comme les autres, mais sans bottes, & n'ayant que des simples bas, ce qui était manquer de respect au prince & à l'assemblée : Tchou-kong s'emporta contre lui. Tchou-chi-ching-tsé, pour s'excuser, lui dit :

> — Prince, l'état où je suis, mérite quelque indulgence. Si vous voyez mon mal, il vous ferait horreur ; je n'ose vous le p.231 montrer.

Le prince, plus furieux, le chassa de sa présence, puis le montrant au doigt, il le menaça de lui faire couper les jambes pour lui avoir manqué de respect.

Tchou-chi-ching-tsé, piqué jusqu'au vif, invita secrètement Mi-meou & Ouen-yao, de la famille régnante, que Tchou-kong, depuis peu, avait fait descendre de leurs rangs, avec les mandarins Hai, Ki & Kiuen-mi, qui étaient mécontents de ce prince, & ils conspirèrent sa perte. Cette résolution prise, ils assemblent, sans différer, leurs gens, envoient Kiuen-mi prendre Tao-kong, qui était le *Tai-tsé*, ou le prince héritier, pour le mettre en sûreté, & vont ensuite insulter le palais. Kiun-tsé-ssé, à la tête des gardes, voulut faire quelque résistance. Kiuen-mi, qui n'était pas si

irrité que les autres contre son maître, s'avança vers Kiun-tsé-ssé, & le prenant par la main, il lui dit :

> — Que faites-vous ? vous voyez bien que vous ne sauriez résister à la fureur dont on est animé contre le prince. Il est encore dans le palais ; si vous l'aimez, que n'allez-vous, au plus vite, lui conseiller de se sauver, jusqu'à ce que le feu de leur colère soit diminué. La chose presse, ne perdez point de temps, autrement je ne réponds point de sa vie.

Kiun-tsé-ssé courut avertir Tchou-kong de cette conjuration & du danger qu'il courait. Ce prince, après s'être saisi de ce qu'il y avait de plus précieux, sortit par une porte dérobée & prit la route de la principauté de Song. Au mouvement que sa fuite excita dans la ville, plusieurs de ses sujets, qui lui étaient encore attachés, en sortirent en assez grand nombre pour former un petit corps d'armée, à la tête duquel Hoei, officier plein de bravoure, commit beaucoup d'hostilités. Ouen-yao, qui s'était emparé du gouvernement de Ouei, p.232 l'obligea d'évacuer le pays, & d'aller rejoindre son prince.

469. Tchou-kong fugitif, intrigua & fit tout ce qu'il put pour engager les autres princes à épouser sa querelle contre ses sujets. A la sollicitation du prince de Song, il obtint des secours assez considérables des princes de Lou & de Yu-yuei, avec lesquels il se mit en marche pour rentrer dans ses États. A la première nouvelle que Mi-meou & Ouen-yao en eurent, ils dépêchèrent un des leurs, avec des présents, à Kao-jou qui commandait les troupes de Yu-yuei, & qui était regardé comme généralissime de l'armée des princes, pour lui représenter les maux que Tchou-kong avait causés, & la haine des peuples contre lui. Que Tao-kong, au contraire, était un prince aimé, & digne de commander. Kao-jou, plus persuadé par leurs présents que par leurs raisons, assembla un conseil, dans lequel il fit déclarer Tchou-kong incapable de gouverner les États de Ouei, & substituer Tao-kong à sa place. Après cette décision, les troupes se séparèrent, & chacun retourna dans son pays.

King-kong, prince de Song, vit avec chagrin le parti que le conseil avait pris. Il mourut peu de temps après, ayant gouverné sa principauté l'espace de quarante-huit ans. Comme il n'avait point d'enfants, il faisait élever Ki & Tchao, deux des fils du prince Sun-tcheou, de sa famille, en faveur de qui cependant, il ne fit aucune disposition.

Tous les grands, & presque toute la famille de King-kong étaient irrités contre Ta-yn, qui, sous le règne de ce prince, s'était emparé du gouvernement, & en abusait. King-kong était mort à Tché. Ta-yn, qui ne le quittait point, cacha sa mort, & dépêcha un courrier, avec un ordre supposé de King-kong, à tous les grands, de se rendre incessamment à Tché. p.233 Les grands, quoique indisposés contre Ta-yn, obéirent. A leur arrivée, Ta-yn les reçut à la tête d'un corps de mille cuirassiers, & les obligea d'entrer dans une salle où il leur dit :

> — Ce n'est point le prince, c'est moi qui vous ai mandés, pour vous dire, qu'il vous ordonne de jurer que vous n'entreprendrez rien contre les intérêts de sa famille. Il a choisi le prince Ki pour son successeur. C'est sa volonté que je vous explique, il faut vous y soumettre.

Les grands se doutèrent de la supercherie ; mais ils n'osèrent faire paraître ouvertement leurs soupçons. Cependant, de retour chez eux, Ssé-tching-fei répandit une lettre circulaire en leur nom, où il accusait Ta-yn de ne s'être emparé de l'autorité que pour ses intérêts, & d'avoir avancé la mort de King-kong, son maître & son prince.

Ce manifeste produisit tant d'effet sur les esprits, que tout le monde se déclara pour les grands, jusqu'aux officiers mêmes des troupes qui les gardaient, qui délibérèrent entre eux d'aller se saisir de Ta-yn, pour en faire justice. Ta-yn, qui avait partout des espions, & dont l'autorité n'était appuyée que sur la fidélité de ces officiers, apprenant leur résolution contre lui, se sauva, avec le prince Ki, dans les États de Tchou. Les grands, sans se mettre en peine de le faire suivre, déclarèrent prince de Song, Tchao-

kong, un des deux princes que King-kong avait fait élever, & le firent reconnaître par le peuple.

Cette même année mourut l'empereur Yuen-ouang, après un règne de sept ans, assez paisible, par rapport à ses États particuliers ; mais sans avoir rien fait d'avantageux pour l'empire. Son fils Tching-ting-ouang lui succéda.

TCHING-TING-OUANG

@

p.234 **468.** La principauté de Tçin, autrefois si florissante, &, pour ainsi dire, maîtresse de toutes les autres, se vit, lors de l'élévation de Tching-ting-ouang, déchirée par une guerre intestine, qui la mit à deux doigts de sa ruine. Divers présages furent les avant-coureurs de ces troubles. **466.** La troisième année du règne de Tching-ting-ouang, on y ressentit de violentes secousses & des tremblements de terre affreux ; **463.** quelques années après, le Hoang-ho, sortant de son lit, inonda tout le pays, & y causa de grands ravages ; ensuite toutes les eaux des rivières, des États de Tçin, parurent durant trois jours, comme de couleur de sang : pronostics qui épouvantèrent les peuples, sans les rendre plus attentifs à leur conduite.

Tchu-kong, prince de Tçin, était peu propre à gouverner ; **458.** il s'était laissé enlever presque toute son autorité par les grands, & surtout par Tchi-pé, qui paraissait évidemment tendre à se faire déclarer prince de Tçin. La chose cependant ne lui était pas facile. Tchao-chi, Han-chi & Ouei-chi, trois grands de la cour, étaient assez puissants pour pouvoir rendre inutiles toutes ses entreprises ; mais il sut les gagner par l'espérance, dont il les flatta, de les faire régner eux-mêmes. Il leur proposa d'abord de se saisir des grands domaines, que possédaient les familles Fan & Tchang-hing, les plus riches & les plus puissantes après le souverain ; ils exécutèrent ce projet par l'extinction entière de ces deux familles, dont ils partagèrent les dépouilles. Tchu-kong désapprouva leur conduite ; mais, pour soutenir ce qu'ils avaient commencé, ils bâtirent une forteresse, & prirent même des troupes à leur solde. C'était lever hautement l'étendard de la rébellion.

p.235 Tchu-kong, qui en vit les conséquences, dépêcha des courriers aux princes de Tsi & de Lou, pour les en avertir, & donna, à ses troupes, un ordre secret de s'assembler. Les rebelles, de leur côté, en assemblèrent aussi, résolus de se bien défendre. Tchu-kong, sans attendre le retour de

ses courriers, se mit en campagne pour arrêter les progrès de leur révolte ; mais il était déjà trop tard ; il leur livra bataille, & la perdit. Ce prince, obligé de leur abandonner ses États, s'enfuit auprès du prince de Tsi.

Les rebelles se rendirent alors les maîtres absolus de la principauté de Tçin, & se la divisèrent entre eux. Tchi-pé, ravi de ce premier succès, se promit, dès ce moment, d'enlever à ses trois complices leur part, comme ils venaient d'usurper le tout sur leur prince. Cependant, pour ne pas leur donner lieu de soupçonner ses desseins, il affecta de faire le partage avec une égalité scrupuleuse. Il choisit même pour sa part, Kio-yu, pays voisin des Tartares, en apparence le plus mauvais & le plus difficile à maintenir en paix contre ces peuples, toujours entreprenants ; mais dans le fond, il espérait les subjuguer, & se mettre, par là, plus en état de faire la loi à ses co-partageants.

Il n'était pas aisé de soumettre ces Tartares, à cause des montagnes & des chemins impraticables qu'il fallait franchir pour aller à eux, & qui les défendaient naturellement. Pour les engager à aplanir eux mêmes ces chemins, Tchi-pé usa de stratagème & fit fondre une cloche d'une grosseur extraordinaire, qui devait être soutenue par de grands ornements de même métal. Il envoya un de ses principaux officiers au prince tartare, pour lui demander son alliance, & lui annoncer qu'en signe de cette amitié, il lui ferait présent de cette cloche. Le prince p.236 tartare donna ordre d'ouvrir de larges chemins, pour la faire venir avec les autres présents, dont on l'avait flatté : Tché-tchang-ouen-tchi, son ministre, qui pénétrait les vues de Tchi-pé, voulut les lui faire suspecter : il représenta au prince tartare, que Tchi-pé était un fourbe & un homme sans foi, en qui il ne devait pas mettre la moindre confiance ; qu'au lieu d'aplanir des chemins, qui donneraient à Tchi-pé la facilité de venir les attaquer, quand il jugerait à propos, il lui conseillait d'accepter simplement les présents dont le transport était aisé, & de le remercier du reste. Voyant que tout ce qu'il disait à ce prince ne pouvait l'ébranler, il ajouta :

— Un sujet qui n'est pas fidèle à son maître, est digne de mort ; un prince qui ne veut point suivre les bons conseils d'un fidèle sujet, ne doit s'en prendre qu'à lui-même des malheurs qui lui en arrivent.

Le prince tartare éprouva bientôt que son ministre avait raison. Il fut lui-même au-devant de ces présents, que Tchi-pé avait fait escorter par un détachement de ses meilleurs soldats, & que ce perfide suivit de près, avec le reste de ses troupes. Le prince tartare, qui était sans méfiance, après avoir vu passer les présents, alla au-devant de Tchi-pé, qui le fit aussitôt arrêter, & entra, à main armée, dans le pays de Kiou-yeou, dont il se rendit maître sans la moindre résistance.

457. L'année suivante, douzième de Tching-ting-ouang, Tchu-kong mourut de chagrin dans le pays de Tsi, où il s'était réfugié après la bataille qu'il avait perdue contre ses sujets rebelles. Tchi-pé, à la nouvelle de sa mort, pour tromper ses concurrents, fit reconnaître son petit-fils prince de Tçin, sous le nom de Ngai-kong ; mais il retint, pour lui, toute l'autorité. Ngai-kong ne pouvait rien faire sans sa p.237 participation, & ne paraissait être en place, que pour prêter son nom aux princes de Tchi-pé.

455. La quatorzième année de Tching-ting-ouang, Tchi-pé, se regardant déjà comme maître de toute la principauté de Tçin, fit bâtir un palais beaucoup plus magnifique que celui du prince. Comme il demandait à Ssé-tchou, s'il le trouvait à son gré :

— Il est si beau, répondit-il, que je me sens le cœur saisi de crainte.

— Eh ! comment cela, dit Tchi-pé ?

— Je suis un homme bonne, reprit Ssé-tchou, dont le pinceau est tout occupé à vous servir ; mais j'ai lu dans nos histoires que les plus hautes montagnes sont stériles, & que la terre où les pins croissent si hauts n'est point grasse. Quand je vois ce palais si

> élevé & si vaste, je crains qu'il ne tente bien des gens, & qu'il ne leur inspire des desseins qui vous soient funestes.

La suite vérifia la réponse de Ssé-tchou.

Tchi-pé, se voyant beaucoup au-dessus de ses concurrents, chercha à rendre son autorité encore plus absolue, & résolut de diminuer le pouvoir de Tchao-chi, de Han-chi & de Ouei-chi. Il s'adressa d'abord à Han-chi, & lui demanda une partie de ses terres. Han-chi fit difficulté de les céder ; mais Touan-kouei, qui était son conseil, lui dit :

> — Vous savez, que quand Tchi-pé veut quelque chose, il en vient à bout. Si vous le lui refusez, vous pouvez être sûr qu'il le prendra à main armée. Cédez-lui ces terres de bonne grâce ; il en demandera autant aux autres, qui le refuseront ; la guerre s'allumera entre eux, tandis que demeurés neutres, nous serons à portée de profiter des événements.

Han-chi suivit ce conseil, & il s'en trouva bien.

454. Tchi-pé, ravi de ce premier succès, ne se vit pas plus tôt en possession de ces terres qu'il en envoya demander autant à p.238 Ouei-hi. Ouei-chi n'en était point d'avis, mais Jin-tchang lui conseilla de les céder.

Tchi-pé, plus animé par ce second succès, demanda ensuite à Tchao-chi, le pays de Cao-lang, une de ses meilleures terres. Tchao-chi le refusa avec indignation, & se mit en état de se défendre contre l'injustice de Tchi-pé, qui entra dans une violente colère, & partit à la tête des troupes de Han-chi & de Ouei-chi, qu'il joignit aux siennes, pour aller attaquer Tchao-chi. Ce dernier ne se sentant point en état de tenir la plaine, se renferma dans Tçin-yang, qu'il avait eu soin d'approvisionner, résolu de s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité. Tchi-pé, qui ne voulait pas en avoir le démenti, fut mettre le siège devant Tçin-yang ; & pour lui forcer à se rendre, il fit élever des digues, qui, faisant refouler les eaux de la rivière Fen-choui dans la ville, l'inondèrent entièrement. Il crut forcer, par là, les habitants à se révolter ; mais tous demeurèrent attachés à Tchao-chi.

Lorsque Tchi-pé prit la résolution d'inonder Tçin-yang :

> — Je veux, dit-il, à Han-chi & à Ouei-chi, qui ne l'avaient point quitté, vous faire voir, pour la première fois, comment on peut se rendre maître d'une ville avec l'eau seule.

Han-chi donna alors un coup d'œil à Ouei-chi, qui de son côté lui pressait le pied. Tchi-tsé, entièrement dévoué à Tchi-pé, remarquant cette intelligence, en témoigna ses soupçons à Tchi-pé, & l'avertit qu'il les avait vu changer de couleur, lorsqu'il avait parlé d'inonder Tçin-yang.

Le jour suivant, Tchi-pé se trouvant seul avec Han-chi & Ouei-chi, leur rapporta ce que Tchi-tsé lui avait dit :

> — Ne voyez-vous pas, lui répondirent-ils, que c'est une ruse de Tchi-tsé, qui est porté pour Tchao-chi ? Il veut vous inspirer des p.239 soupçons contre nous, afin de ralentir l'animosité que vous avez contre lui. N'est-il pas de notre intérêt que Tchao-chi succombe, puisque nous devons partager ses terres entre nous trois ?

Tchi-pé parut satisfait de leur réponse.

Tchao-chi, se voyant pressé, envoya, en secret, Mong-tan, vers Han-chi & Ouei-chi, avec cette instruction :

> — J'ai toujours ouï dire, que *les dents qui ne sont pas couvertes par les lèvres ressentent le froid*. Si ma famille vient à succomber, soyez sûrs que les deux vôtres ne lui survivront pas longtemps.

Il n'en fallut pas davantage pour déterminer Han-chi & Ouei-chi à chercher les moyens de perdre Tchi-pé. Ils consultèrent ensemble sur ceux qu'ils emploieraient, & renvoyèrent Mong-tan, avec le résultat de leur résolution.

De concert avec eux, Tchao-chi fit une sortie la nuit suivante, & emmena un grand nombre d'ouvriers, soutenus par des soldats d'élite. Cette escorte tomba vigoureusement sur les troupes de Tchi-pé, qui gardaient la levée qu'il avait fait faire pour inonder la ville, & les poussait,

tandis que les ouvriers, rompant la levée, inondèrent le quartier de Tchi-pé, & y mirent le plus grand désordre. Alors Han-chi & Ouei-chi, se joignant au détachement de Tchao-chi, firent un carnage horrible. Tchi-pé lui-même, resta mort sur la place. Ils se délivrèrent ainsi de l'ennemi le plus redoutable qu'ils eussent.

Ces trois confédérés ne s'en tinrent pas là : après avoir exterminé la race de Tchi-pé, à l'exception de Fou-cou, qu'ils ne purent découvrir, **453.** ils partagèrent entre eux ses domaines, & accrurent de beaucoup leur puissance ; alors ils prirent la qualité de princes, & érigèrent leurs terres, en principautés, sous les noms de Han, de Ouei & de Tchao.

p.240 Après la bataille, Tchao-chi avait fait couper la tête de Tchi-pé, & s'était fait un pot de nuit de son crâne. Yu-song, créature de Tchi-pé, résolut de le venger de cette indignité. Il se déguisa, & cachant un poignard sous ses habits, il entra hardiment dans le palais de Tchao-chi. Les gardes, qui ne le connaissaient point, le questionnèrent, & le trouvant muni d'un poignard, ils le conduisirent à Tchao-chi. Yu-song ayant avoué son dessein, Tchao-chi le loua de l'attachement qu'il avait pour son maître, en s'exposant ainsi à la mort pour le venger. Il défendit de lui faire aucun mal ; mais l'ayant ensuite trouvé caché sous un pont, sur lequel il devait passer, il le fit mourir pour n'être plus exposé à ses attentats.

Après le partage des terres de Tchi-pé, Tchao-chi s'occupa à repousser les Tartares, voisins de ses nouveaux États ; & comme il n'était pas de la politique qu'il s'en éloignât dans les commencements de son règne, il donna ses troupes à commander à Siu-tsi-keou. Ce général, dès la première campagne, se rendit maître de Tso-gin & de Tchang-yn, sans beaucoup de résistance. Ce succès, qui devait faire plaisir à Tchao-chi, parut lui donner du chagrin. Ses courtisans étonnés, lui en demandèrent la cause :

> — Ne savez-vous pas, leur répondit-il, ce que dit le sage ? *Les grandes prospérités sont les avant-coureurs de l'infortune, & les grands malheurs de la prospérité*. Les biens qui s'acquièrent sans

peine, se perdent aisément, & la difficulté de les obtenir en assure la possession.

450. Cette défaite des Tartares, loin d'inquiéter le prince de Tsin, & Han-chi de Tçin, à cause des succès de Tchao-chi, les engagea, au contraire, à armer contre ces mêmes Tartares. Le premier entra dans leur pays de Yu-kiu, leur livra bataille, fit leur prince prisonnier, & retourna couvert de gloire dans p.241 ses États. Han-chi & Ouei-chi, s'étant joints, eurent un succès encore plus complet. Ils défirent les Tartares de Y-lou, les poursuivirent si vivement, qu'ils les obligèrent d'abandonner la Chine, & de passer même au-delà du pays de Kien-long ; de sorte que, depuis ce temps-là, il n'y eut plus que les Tartares de Y-kiu, voisins des États de Tsin, qui osassent faire des courses en Chine. Ces conquêtes de Han-chi, de Ouei-chi & de Tchao-chi, les rendirent si puissants qu'ils purent tenir tête aux autres princes, & leur disputer l'empire.

447. Le prince de Tchou, voyant ces familles s'élever, commença à redouter leur puissance. Pour se mettre en état de la contrebalancer, il se rendit maître de la principauté de Tsai que Tchi-kong fut contraint de lui abandonner. Il descendait de Chou-tou, fils de Ouen-ouang, à qui Ou-ouang, dans le partage qu'il avait fait de l'empire, en différentes principautés, avait donné celle de Tsai. Cette famille la posséda l'espace de six cent soixante-seize ans, sous vingt-six générations.

445. Hoei-kong, prince de Tchou, se disposa à pousser plus loin ses conquêtes. La vingt-quatrième année de Tching-ting-ouang, il partit de Tsai, & fondit sur la principauté de Ki, dont il se rendit encore maître. Les princes de Ki, descendaient de Tong-leou-kong, de la famille du grand Yu, à qui Ou-ouang avait donné cette principauté, qui subsista l'espace de six cent soixante-dix-huit ans, sous vingt-un princes de cette famille.

Dévoré de l'ambition de s'agrandir, Hoei-kong fit un traité d'alliance avec le prince de Tsin, qui seul pouvait arrêter le cours de ses conquêtes. Se voyant, par ce traité, tranquille & en sûreté du côté de l'ouest, il porta ses armes du côté de l'est, p.242 contre Yu-yuei, entre le fleuve Kiang & le

fleuve Hoai, & eut partout un succès si confiant, que tout pliait devant ses troupes victorieuses. Il s'empara de tout le pays qui est entre ces deux fleuves, & poussa même au-dessus de la rivière Ssé-choui.

443. L'an 443 il y eut une éclipse de soleil totale, & si grande, que les étoiles parurent.

441. Tching-ting-ouang mourut au printemps, après vingt huit ans d'un règne peu glorieux pour lui, & peu profitable à l'empire. Ce prince laissa quatre fils, qui tous aspirèrent au trône. Suivant ses dispositions, Ngai-ouang, l'aîné, devait lui succéder, & fut effectivement proclamé empereur trois mois après. Chou, son second frère, trouva le moyen de le faire mourir & de prendre sa place. Kao-ouang, le troisième, indigné de cette action, refusa de le reconnaître & prit les armes. Les deux frères ne demandaient pas mieux que d'en venir à une action décisive. On se battit, de part & d'autre, avec le dernier acharnement ; enfin Kao-ouang, qui n'en voulait qu'à son frère, se fit un chemin de sang, pénétra jusqu'à lui, & le tua de sa propre main. Cette mort décida la victoire en sa faveur ; tout lui fut soumis, & il fut proclamé empereur à la tête de l'armée.

KAO-OUANG

@

440. Cette victoire cependant ne rendit Kao-ouang maître absolu, que dans le patrimoine de sa famille : les princes de l'empire ne donnèrent aucune marque de soumission. L'empereur, pour y suppléer, érigea une partie de la province de Ho-nan en principauté, & la donna à Kié son frère, qui avait p.243 été un des premiers à le reconnaître, après la bataille qui le mit sur le trône.

Tcheou-kong, étant ministre de Tching-ouang, avait fait bâtir une ville, pour être la résidence des empereurs. Il y fit passer ceux qui, par un reste d'attachement pour la dynastie des *Chang*, paraissaient peu soumis à celle des *Tcheou*. Ping-ouang, pour se délivrer du voisinage des Tartares, avait transféré sa cour à Lo-yang, ou Ho-nan, qui est la même ville. Lorsque, dans la suite, le prince de Tchao se révolta contre King-ouang, cet empereur, ne se croyant pas en sûreté à Lo-yang, changea sa cour & la transporta à Tching-tcheou, qui devint le siège des empereurs. Kao-ouang, voulant rétablir Lo-yang, y envoya son frère Kié, en qualité de prince de Ho-nan.

439. La deuxième année de Kao-ouang, les eaux du fleuve Hoang-ho, pendant trois jours, parurent rouges à Long-men, sur les limites de la principauté de Tçin. Cette même année, mourut Ngai-kong, qui en était prince. Son fils, Yeou-kong, qui lui succéda, n'était plus maître que de Kiang & de Kieou-ou ; tout le reste de ses États était soumis à Han-chi, Tchao-chi & Ouei-chi par la faute de ses prédécesseurs, qui n'avaient pas su réduire leurs sujets rebelles. Cependant ils avaient conservé sur eux une apparence d'autorité, qui engageait toujours ces rebelles à les reconnaître pour princes de Tçin ; mais Yeou-kong eut la faiblesse, ou plutôt la bassesse, d'aller leur faire la cour à tous trois, avec autant de soumission que s'il avait été leur sujet.

435. La sixième année & à la sixième lune, on vit un prodige, non moins surprenant que celui des eaux rouges du Hoang-ho. Dans les plus grandes chaleurs de l'été, il tomba de la p.244 neige dans la principauté de Tçin. **433.** L'an 433 il parut une comète. **428.** L'an 428, treizième de l'empereur Kao-ouang, les pêchers & les abricotiers donnèrent des fruits au plus fort de l'hiver, dans les États de Tçin : on n'en avait point encore vu d'exemple, ce qui fut regardé comme un prodige des plus frappants.

Les trois familles de Han, de Tchao & de Ouei étaient redoutables non seulement à leur prince légitime, mais elles prenaient encore un grand ascendant sur quelques-uns de leurs voisins, principalement sur Tchao-kong, prince de Ouei, qui n'osait presque plus rien faire dans ses propres États, sans prendre leurs ordres, même en ce qui regardait la conduite particulière de sa maison.

Le prince de Tchou allait toujours de conquête en conquête. Dès l'an 431, dixième de Kao-ouang, il s'était soumis les États de Kiou. Depuis le règne de Ou-ouang, qui en avait gratifié les descendants de Chao-hao, cette famille les avait toujours possédés, sans interruption, jusqu'à cette époque, que Kien-kong, prince de Tchou, qui venait de succéder à Hoei-kong, son père, s'en empara, sans attendre même que le temps du deuil fût expiré.

L'année suivante, les Tartares Y-kieou, que les princes de Tçin avaient trop laissés se fortifier, entrèrent dans cette principauté comme un torrent, à qui rien ne résiste, & poussèrent leurs ravages jusqu'au pays de Ouei-yang, dont ils ne sortirent que chargés de butin.

426. Kao-ouang mourut après quinze ans de règne ; la seule action, digne de mémoire, que fit ce prince, fut la victoire qui le mit sur le trône. Son fils Ouei-lie-ouang lui succéda.

OUEI-LIE-OUANG

@

p.245 **425.** La dynastie de *Tcheou* était devenue si faible, que les princes vassaux gardaient à peine un extérieur de respect pour ses empereurs. Cependant ces princes ne tenaient que d'eux leurs dignités, qu'ils étaient censés n'avoir obtenues que comme une récompense due à leur fidélité & à leurs services, & non à leurs intrigues ou à leurs révoltes. Ouei-lie-ouang avait reçu l'empire dans un si grand délabrement, les lois étaient si peu suivies, qu'il se vit presqu'entièrement abandonné de ces princes, dont un des premiers devoirs était de soutenir & de défendre l'autorité impériale. N'étant point en état de se faire obéir, il ne pensa qu'à sa propre sûreté ; ainsi, quoiqu'il fût évident que Tchao-chi, Han-chi & Ouei-chi n'étaient que des rebelle & des usurpateurs, comme ils étaient devenus très puissants, afin de se les attacher, ou du moins pour ne pas s'en faire des ennemis, il les créa princes des pays qu'ils avaient usurpés, & leur en envoya les diplômes.

Ces nouveaux princes ne jouirent pas longtemps des fruits de leur révolte, **424.** car Ouei-lie-ouang les eut à peine confirmés dans leurs dignités, qu'ils moururent tous trois la même année. Le Tien ne pouvait approuver leur usurpation ; mais il permit que leur postérité en jouît pour châtier la dynastie des *Tcheou*. Han-chi eut pour successeur son fils Ou-kong, & Ouei-chi, son fils Ouen-kong ; quant à la succession de Tchao, elle fut disputée. Tchao-chi avait deux frères, Pé-lou & Hoan-kong. Comme il ne s'était marié qu'après la défaite de Tchi-pé, il laissa cinq enfants en bas âge ; & croyant prévenir tout sujet de querelle dans sa p.246 famille, il nomma pour son héritier Hien-kong, fils de Pé-lou. Hoan-kong, fâché de voir qu'on lui préférât son neveu, prit les armes, le chassa, & s'empara de ses États de Tchao.

Hoan-kong ne jouit de la principauté de Tchao que quelques mois, & mourut. Les grands consultèrent sur les moyens de rétablir la paix, &

jugèrent que tant qu'il resterait quelqu'un des enfants de Tchao-chi, l'état serait exposé à des troubles. Ils prirent la résolution barbare de faire mourir ses cinq fils, & rappelèrent Hien-kong.

423. Cependant Ou-kong, prince de Han, prévoyant que l'empire, dans la crise où il était, ne pouvait se soutenir longtemps, cherchait à s'agrandir. Il déclara la guerre au prince de Tching, par des hostilités & des incursions qu'il fit dans son pays. Yeou-kong, prince de Tching, était brave & ne craignit point le danger. Plus soldat que capitaine, dès qu'il apprit l'entrée de Ou-kong sur ses terres, il s'avança pour le repousser, & le défit en bataille rangée ; mais comme il ne se ménageait point, il y perdit la vie. Siu-kong, son frère, le remplaça.

420. Ouen-kong, prince sage, désintéressé, & d'un bon naturel, avait conservé quelques égards pour le prince de Tçin, à qui il rendait une espèce d'hommage. Il voulut venger la mort de Yeou-kong, prince de Tçin. Yeou-kong aimait passionnément une femme, qu'il ne pouvait faire venir dans son palais, & il était obligé de se déguiser pour aller chez elle. Une nuit, comme il s'y rendait, il fut attaqué par des inconnus qui le poignardèrent. Ouen-kong vint en personne à la tête de ses troupes, & fit des recherches si exactes, qu'il découvrit les meurtriers. Après les avoir punis, il fit reconnaître Lie-kong, fils de Yeou-kong, pour légitime prince de Tçin, la sixième année de Ouei-lie-ouang.

p.247 **419.** Dans la décadence de l'empire, chacun des princes songea à se précautionner contre les révolutions. Ouen-kong, prince de Ouei, fit fortifier la ville de Chao-leang ; Hien-kong, prince de Tchao, celles de Hiuen-chi & de Ping-y ; Ling-kong revêtit d'ouvrages de défense les places de Cho-lay & de Tsi-cou, & fit réparer celle de Pong-tching : ces travaux ne se purent faire sans exciter la jalousie des voisins, & sans leur causer de l'inquiétude. A peine Ouen-kong eut-il entrepris de fortifier Chao-leang, **418.** que Ling-kong, prince de Tsin, y envoya des troupes, qui détruisirent tout ce qui était commencé. Il y fit travailler avec plus de précaution ; mais

la mort de Ling-kong, qui survint, lui donna tout le temps d'élever ses fortifications.

Quand Hien-kong eut achevé les travaux de Ping-y, Siuen-kong, prince de Tsi, vint assiéger cette ville, & l'aurait prise, si la garnison n'avait été secourue à propos. Siuen-kong, piqué de cet échec, voulut s'en venger la campagne suivante, **413.** par le siège de Hoang-tching, appartenant encore au prince de Tchao, qu'il surprit & détruisit de fond en comble. Il crut avoir autant de facilité devant Yang-hou, parce que la garnison en était faible ; mais elle était composée de gens braves, qui donnèrent le temps à Hien-kong de venir à son secours, comme il le fit avec succès.

Kien-kong, qui avait succédé à Ling-kong, prince de Tsin, voyait avec chagrin la puissance de Ouen-kong s'élever. Il vint, à la tête d'une grande armée, fondre sur ses terres. Ouen-kong n'était pas aussi puissant que le prince de Tsin ; mais il était bien conseillé & bien servi, parce qu'il accueillait & récompensait le mérite. Ce prince se mit à la tête de ses troupes, résolu de livrer bataille, quoique son armée fut inférieure en nombre. Le succès répondit à ses espérances ; jamais victoire p.248 ne fut plus complète que celle qu'il remporta à Tching-hia, sur Kien-kong. Il voulait profiter de l'avantage qu'il avait sur son ennemi, & l'aller insulter dans ses États ; mais les eaux du Hoang-ho, qui rompirent leur digue à Long-men, inondant tout le pays jusqu'à Ta-tchou, l'obligèrent de se retirer pour y mettre ordre.

410. La seizième année du règne de Ouei-lie-ouang, il y eut une éclipse de soleil.

Cette même année, le prince de Tsi, à qui l'élévation du prince de Tchao faisait ombrage, continua à faire des courses sur ses terres, & s'étant avancé jusqu'à Ping-y, après avoir ravagé tout le territoire de cette ville, il en fit le siège. Hien-kong, prince de Tchao, donna ordre à Han-kiu d'aller au secours de Ping-y. Tien-sen, qui commandait les troupes de Tsi, le laissa approcher, sans paraître vouloir l'empêcher de jeter du secours dans la place ; mais quand il le vit à portée, ce général ennemi quitta brusquement

le siège, tomba sur lui, le battit & le fit prisonnier ; après quoi, reprenant le siège, il fit sommer la garnison, qui fut enfin obligée de capituler.

De tous les princes contemporains, Ouen-kong, prince de Ouei, était celui qui se faisait le plus de réputation. Son affabilité, sa magnificence attiraient, de toutes parts, dans les États, les gens distingués par leur savoir & leurs talents. Toujours esclave de sa parole, rien ne put jamais l'engager à y manquer.

Les Tartares que Tchi-pé avait soumis, par le stratagème de la cloche, qu'il leur avait envoyée, se révoltèrent. Comme ils étaient enclavés dans les États de Ou, le prince marcha lui-même pour les faire rentrer sous son obéissance. Il donna leur pays en apanage à son fils Ki, & l'en créa prince. **408.** De retour p.249 de cette expédition, Ouen-kong demanda à ses grands ce qu'ils pensaient de son gouvernement. Tous, à l'exception de Gin-tso, le louèrent extraordinairement. Gin-tso ne put dissimuler sa pensée.

> — Un prince, dit-il, qui, après s'être rendu maître du pays des Tartares de Sien-yu, le donne à son fils, à titre de principauté, au lieu de le donner à son frère, peut-il être regardé comme quelqu'un qui gouverne sagement ?

Ouen-kong témoigna ouvertement son mécontentement de la franchise de Gin-tso, ce qui l'obligea de s'enfuir. Faisant ensuite la même question à Tché-hoang, celui-ci lui fit entendre, comme les autres, qu'il était un prince rempli de vertus.

> — Comment le savez-vous ?, lui demanda Ouen-kong.
>
> — Quand un maître, répondit Tché-hoang, est guidé par la sagesse, ses grands & ses sujets se font gloire de suivre son exemple. Je viens d'être forcé d'admirer la droiture & la franchise de Gin-tso, d'où je conclus qu'il faut que son prince soit accompli.

Ouen-kong sentit le tort qu'il avait eu de s'emporter contre Gin-tso. Il ordonna de le rappeler, & fut lui-même au-devant de lui. Il eut même la candeur de lui faire publiquement des excuses, en présence de ses grands,

à qui il le proposa, ainsi que Tché-hoang, comme deux modèles de droiture & de sincérité, qui ne savaient pas flatter servilement les défauts de leur prince.

Ouen-kong avait eu pour maître Tien-tsé-fang, à qui il voulait que son fils Ki portât autant de respect qu'à lui-même. Ki, rencontrant un jour Tien-tsé-fang, descendit aussitôt de son char, & lui fit une profonde révérence, que Tien-tsé-fang reçut avec une gravité de maître, sans y répondre. Ce prince, piqué, lui dit :

> — Sont-ce les riches ou les pauvres qui ont sujet p.250 de s'enorgueillir ?
>
> — Sans doute, lui répondit Tien-tsé-fang, que ce sont les pauvres. Est-ce qu'un homme riche, & élevé au-dessus des autres, oserait avoir de l'orgueil & de la vanité à leur égard ? Lorsqu'un prince se laisse aller à l'orgueil, ses États sont bien près de leur ruine. Les officiers qui sont hauts & fiers, vis-à-vis du peuple, manquent à leur devoir, & sont cause de sa perte. De tous les princes qui ont perdu leurs États, je n'en sache aucun qui ait été docile aux bons conseils. Si un sage indigent, & dans un état humiliant, voit qu'on ne profite pas de ses instructions, il ne lui reste qu'à prendre ses souliers & à se retirer. Où ne trouvera-t-il pas la pauvreté & l'humiliation ?

Ki, à ce discours, reconnut sa faute, & lui fit des excuses.

Ouen-kong était fort attentif sur le respect qu'il devait à ceux qu'il regardait comme ses maîtres. Un jour même qu'il passait devant la porte de Touan-kan-mou, un de ses gouverneurs, & qu'il faisait, selon sa coutume, une profonde révérence, ceux qui l'accompagnaient, parurent étonnés qu'il s'abaissât ainsi devant son sujet.

> — Touan-kan-mou, répondit le prince, est un sage, qui est grand par sa vertu, & je ne le suis que par les terres que je possède.

407. Ce prince voulut en faire son premier ministre ; mais Touan-kan-mou refusa constamment cet emploi. Il le combla de biens & d'honneurs, & récompensa également tous ceux qui avaient de la science & de la vertu, conduite qui lui gagna le cœur de tous ses sujets, & porta sa réputation dans les autres cours ; elle fit désister le prince de Tsin du dessein qu'il avait de lui faire la guerre. Il craignit d'attaquer un prince qui avait tant de sages pour l'aider de leurs conseils & tant de bras prêts à le défendre.

p.251 Sur le refus que fit Touan-kan-mou, d'accepter la place de premier ministre, Ouen-kong fit venir Li-ké, un des sages qui s'étaient rendus dans ses États :

> — Li ké, lui dit-il, j'ai appris de tout temps, qu'un pauvre homme, cherche une bonne femme, & qu'un prince qui craint le trouble, s'attache un sage ministre. Maintenant si je ne choisis pas Ouei-tching, c'est que je crois devoir lui préférer Tché-hoang.
>
> — Dans un choix de cette importance, lui répondit Li-ké, il ne faut avoir égard ni au pauvre, ni au riche ; au noble, ni au roturier ; au sujet, ni à l'étranger.
>
> Je pense qu'il faut examiner cinq choses, & si ces cinq choses se trouvent dans celui qu'on veut choisir, on peut s'assurer dès lors, qu'il est digne d'exercer l'emploi de ministre. *Voyez à quoi il est attaché chez lui ; s'il fait part volontiers de ses richesses ; s'il est porté à remédier aux maux qu'il connaît ; s'il se corrige de ses défauts ; & si, dans le besoin, il se contente de ce qu'il a, sans envier les richesses des autres*.
>
> — Allez, dit le prince, mon choix est arrêté.

Li-ké, au sortir du palais, fut rencontré par Tché-hoang, qui lui dit :

> — J'ai appris que le prince vous a mandé pour vous consulter sur le choix d'un ministre ; sur qui a-t-il jeté les yeux ?
>
> — Sur Ouei-tching, répondit Li-ké.

Tché-hoang, mécontent, lui dit :

— Comment, c'est moi qui ai fait revenir Ou-ki, gouverneur de Si-ho ; c'est moi, qui, dans l'embarras de Ye, sauvai le prince, en le faisant entrer dans la ville par la porte Si-men-pao, quand il voulut aller réduire les Tartares. N'est-ce pas encore moi qui le fit rendre maître de Yo-yang ? Après la réduction de ces Tartares, ne sachant qui choisir pour les gouverner, n'est-ce pas moi qui vous proposai pour cela ? Il n'avait personne à qui confier l'éducation de son fils, je lui p.252 nommai Kiu-heou-fou, qui s'en est acquitté à sa satisfaction. Voilà des choses que tous les yeux ont vues, & qui ont été entendues de toutes les oreilles. D'où vient donc qu'il me met en parallèle avec Ouei-tching ? En quoi lui suis-je inférieur ?

Li-ké lui répondit :

— Quand vous me proposâtes pour cet emploi important, ne me crûtes-vous pas capable de le remplir ? Quand le prince m'a consulté sur le choix d'un ministre, je lui ai dit franchement ma pensée, il a jugé que Ouei-tching avait toutes les qualités nécessaires ; c'est ce que je n'examine pas. Ouei-tching est très riche ; de mille *tchong* qu'il a de paie, il en emploie neuf cents à faire du bien. Le prince a Pou-tsé-hia, Tien-tsé-fang, Touan-kan-mou, qu'il regarde comme ses maîtres. Vous êtes tous dans une grande estime auprès de lui ; vous composez son conseil, d'où vient donc que vous vous comparez à lui ?

Tché-hoang, confus, lui fit une grande révérence, en lui disant :

— J'ai tort, je l'avoue ; je suis un homme sans esprit, qui vous ai parlé inconsidérément ; je vous reconnais pour mon maître, & me fais gloire d'être votre disciple.

406. Ou-ki, sujet du prince de Ouei, n'ayant point d'emploi dans son pays, en fut chercher dans la principauté de Lou. On lui en donna un assez

considérable dans les troupes. Sa bravoure & ses talents le firent bientôt distinguer, & dans un démêlé que le prince de Tsi eut avec le prince de Lou, celui-ci jeta les yeux sur lui, pour en faire son général. Une seule chose le retenait, c'est que Ou-ki s'était marié dans les États de Tsi. Ou-ki, apprenant que sa femme était un obstacle à ce qu'on lui donnât le commandement général des troupes, lui coupa la tête, & la portant aux grands, il leur demanda le généralat de l'armée, qui lui fut accordé sur-le-champ. Il prouva p.253 qu'il le méritait, par la défaite entière du prince de Tsi, qu'il força à demander la paix.

Ou-ki, dans sa jeunesse, étant au service de Tseng-tsan, perdit sa mère ; son devoir exigeait qu'il en prît le deuil, & lui fit les cérémonies ordinaires. Tseng-tsan fut tellement indisposé de sa négligence à cet égard, qu'il le renvoya de son service. Comme la réputation de Ouen-kong, son prince, s'était répandue, Ou-ki, dans la crainte qu'on ne l'accusât de manquer de fidélité, retourna dans sa patrie, & ne différa point d'aller offrir ses services à Ouen-kong. Ce prince, ne voulant rien précipiter, consulta Li-ké, qui lui dit :

> — Ou-ki aime l'argent & les femmes ; d'ailleurs, pour commander une armée, il ne le cède en rien à Ssé-ma-yang-tsiu.

Ouen-kong lui donna le commandement des troupes destinées contre le prince de Tsin, qu'il battit dans toutes les rencontres, & à qui il enleva cinq villes. Pendant toutes ces campagnes, il coucha toujours sur la terre, marcha, la plupart du temps, à pied comme les simples soldats, et mangea le plus souvent avec eux. Pour leur donner l'exemple, il partageait avec eux toutes les fatigues de la guerre ; aussi il n'y en avait-il aucun qui ne fît son devoir, & qui ne lui obéît aveuglément. Ou-ki étant allé voir un de ses soldats malade, dans le moment qu'on préparait une médecine, il voulut la lui donner. Les amis du soldat ne manquèrent pas de faire savoir à sa mère l'honneur que son fils avait reçu du général, & cette bonne femme, à cette nouvelle, se mit à pleurer. Comme tout le monde en était surpris :

— Hélas ! dit-elle, si je pleure, j'en ai bien raison. L'an passé, Ou-ki, fit pareil honneur à son père ; revenu de sa maladie, il se fit tuer, dans la première bataille qui se donna. Si le fils guérit de la sienne, p.254 je ne doute pas qu'il ne fasse de même. Voilà ce qui me fait verser des larmes.

405. Ouen-kong tira beaucoup d'avantage de la bravoure & de l'habileté de Ou-ki ; & afin de conserver les conquêtes qu'il avait faites, il fit réparer les murs des villes de Lo-yu, Liu-tsin, Yuen-li & de Ho-yang, & les mit en état de défendre son pays contre les entreprises du prince de Tsin. Le prince de Tsin, de son côté, fit creuser des fossés autour des villes de Lo-tching & de Tchong-tsiuen. **404.** Le prince de Lou s'aperçût bientôt que Ou-ki lui manquait. Le prince de Tsi n'eut pas plus tôt appris la retraite de ce général, qu'il envoya Tsiou-ho contre le prince de Lou, le vainquit & s'empara du pays de Tching.

403. La vingt-troisième année de Ouei-lie-ouang, on vit trembler les grandes urnes, que Yu avait fait fondre, sur lesquelles était gravée la carte des provinces de l'empire ; ce qui fut regardé comme un pronostic évident de la perte de la famille des *Tcheou*, & inspira à chacun des princes le désir de s'établir sur leur ruine. Ainsi, depuis cette époque, les guerres qu'ils se firent, ne furent plus simplement pour se conserver dans la possession de leurs États ; mais ils se considérèrent dès lors, comme autant de prétendants à la souveraineté de toute la Chine.

402. L'année suivante mourut l'empereur Ouei-lie-ouang, qui laissa à son fils, Ngan-ouang, un trône ébranlé de toutes parts. Les empereurs alors, dépouillés d'une partie de leurs domaines, & des prérogatives attachées à leur dignité, étaient, pour ainsi dire, réduits à un vain titre, que leur faiblesse empêchait de faire valoir, contre des vassaux devenus beaucoup plus puissants qu'eux. Les *Tcheou* ne durent la p.255 conservation du trône, dans leur famille, qu'à la balance que ces princes vassaux voient conserver entre eux, & à la jalousie qui les réunissait contre celui qui aurait tenté de s'en rendre le maître.

Jusqu'à la mort de Confucius, les historiens de l'État étaient assez soigneux de s'acquitter de leur emploi. Si on trouve tant d'exactitude chronologique dans le livre *Tchun-tsiou* ; si les années & les mois y sont marqués avec soin, ce sage philosophe le doit aux écrivains qui l'avaient précédé, & qui, malgré les troubles de l'empire, ne se dispensaient cependant pas de leurs obligations ; mais, depuis Confucius, les historiens, entraînés par le torrent des discordes, commencèrent à se relâcher & à négliger leur emploi. Ainsi, il ne faut point être surpris, si, après les temps de Confucius, on ne trouve pas, dans la chronologie, la même exactitude qu'on remarque dans le livre *Tchun-tsiou*. La preuve de cette négligence, est d'avoir oublié de marquer le jour & souvent même le mois des éclipses du soleil.

NGAN-OUANG

@

401. Les dix premières années du règne de Ngan-ouang, se passèrent en tentatives, que les princes de Tsin, de Ouei, de Han, de Tching, de Tsi, de Lou & de Tchou firent les uns sur les autres, mais sans aucune action considérable & sans aucun avantage marqué.

La troisième année, la montagne de Koué-chan, située près du Hoang-ho sur les limites des principautés de Tsin & de Ouei, s'éboula & tomba dans ce fleuve, dont elle engorgea le cours. Les eaux, arrêtées par cet obstacle, se répandirent de tous côtés & causèrent beaucoup de ravages.

p.256 **397.** La cinquième année, il y eut une éclipse de soleil. Cette même année, le prince de Han perdit son premier ministre, Hie-lui, qui fut assassiné dans sa maison. Ce ministre avait pour ennemi Yen-tchong-tsé de Pou-yang, qui avait un emploi à la cour du prince. Yen-tchong, pour se venger des insultes qu'il prétendait avoir reçues de Hie-lui, lia amitié avec Nie-tching, qui passait pour un homme intrépide, qu'aucun péril n'était capable d'arrêter. Le jour de la naissance de la mère de Nie-tching, il lui envoya, entre autres présents cent *y*, qui font deux mille *taëls* de la monnaie d'aujourd'hui, un *y* valant vingt *taëls* ; mais Nie-tching, à qui il avait confié son dessein, ne voulut point recevoir cet argent, & le renvoya, en disant, qu'il avait une mère fort âgée, & que tant qu'elle vivrait, il n'oserait disposer de lui.

Yen-tchong parut se contenter de cette raison, & ne lui en parla plus, jusqu'à la mort de sa mère, qui arriva peu de temps après. Le deuil, à peine fini, Yen-tchong, toujours occupé de sa vengeance, fut trouver Nie-tching, qui ne fit plus de difficulté de se charger de l'exécution. En effet, cet homme, armé d'un sabre & d'un poignard, s'introduisit dans le palais du ministre, le poignarda, & tirant ensuite son sabre, il se mit en devoir de forcer la garde, & de s'échapper ; mais comme elle était nombreuse, il reçut tant de coups sur la tête & sur le visage, qu'il devint absolument

méconnaissable, & tomba mort sur la place. Les gardes jetèrent son cadavre au milieu de la rue.

392. Ce meurtre, commis en la personne du ministre, fit grand bruit dans toute la ville, & assembla une foule de monde devant son palais ; chacun voulait en voir l'auteur ; mais personne ne put le reconnaître que sa sœur, qui, toute éplorée, p.257 s'écria :

> — Ah ! c'est mon frère Nie-tching, qui, pour l'amour de moi, s'est rendu ainsi méconnaissable. Malheureuse que je suis, puis-je lui survivre !

A ces mots, elle prend le poignard de son frère, resté auprès de son cadavre, se l'enfonce dans le sein & tombe morte à ses côtés.

391. La onzième année de Ngan-ouang, le prince de Tsin entreprit de détruire entièrement le prince de Han ; il leva, pour cet effet, une armée considérable, & fut d'abord s'emparer de Y-yang [1]. Comme le prince de Han ne pouvait résister à une si puissante attaque, il envoya demander du secours aux princes de Ouei & de Tchao. Le prince de Tsin, cependant, profitant de son avantage, ne finit cette campagne, qu'après s'être rendu maître de six des meilleures places des États de Han.

Cette même année, Tien-ho qui s'était rendu si puissant dans la principauté de Tsi, leva l'étendard de la révolte. Il se saisit de Tai-kong, son prince, le conduisit dans une île de la mer, où il fit bâtir une forteresse, & l'y retint prisonnier, sous prétexte que le bien de l'État le demandait. Tien-ho ne prit d'abord que le titre de premier ministre & de régent de la principauté de Tsi ; mais il ne tarda pas à faire voir que son ambition ne se bornait point à ce titre, & il se fit reconnaître prince.

390. Cependant le prince de Tsin se disposa, pendant l'hiver, à pousser ses conquêtes sur les États du prince de Han, qui, de son côté, avec les secours des princes de Ouei & de Tchao, se prépara à le recevoir & fut même au-devant de lui, avec une armée qui n'était point inférieure à la

---

[1] Y-yang-hien de Ho-nan-fou dans la province de Ho-nan.

sienne. Ces deux princes se rencontrèrent à Ou-tching, & en vinrent aux mains. p.258 L'avantage fut égal de part & d'autre, & la perte assez considérable pour les obliger à se retirer chacun de leur côté, & à mettre fin à cette campagne.

Cette même année Tien-ho, peu satisfait de se voir maître des États de Tsi, sans en avoir le titre de prince, sollicita les princes de Ouei, de Tchou & de Ouei, de se joindre à lui pour l'obtenir de l'empereur.

Ces princes dressèrent une supplique, & furent la présenter à Ngan-ouang, qui leur promit d'accorder à Tien-ho sa demande. Il n'en fit cependant point expédier les lettres, & ce ne fut que la seizième année de son règne, qu'il dépêcha un officier de sa cour, muni du diplôme impérial, pour donner à Tien-ho l'investiture des États de Tsi.

Ouen-kong, prince de Ouei, qui avait agi le plus fortement pour Tien-ho, auprès de l'empereur, n'eut pas la satisfaction de voir cette affaire consommée : il mourut, généralement regretté, la quinzième année de Ngan-ouang. Son fils Tsé-ki, qui prit le nom de Ou-kong, lui succéda.

387. Dès que ce prince eut pris possession de ses États, il voulut en faire la visite, & se fit accompagner de Ou-ki. Ils s'embarquèrent sur le Hoang-ho, qui sépare la principauté de Ouei d'avec celle de Tsin : Ou-kong, considérant les montagnes inaccessibles qui la bornent :

> — Le pays de Ouei, dit-il à Ou-ki, est imprenable de ce côté-là. Les montagnes & le fleuve sont des barrières insurmontables.
>
> — Vous vous trompez, prince, lui répondit Ou-ki, la force d'un État consiste dans la vertu, & non dans ces rochers escarpés, ni dans la rapidité des fleuves qui le défendent. Il n'y a point d'État imprenable, quand les vices y règnent. San-miao n'était-il pas appuyé, à sa gauche par le grand lac Tong-ting-hou, & à sa droite par celui de p.259 Po-yang-hou ? Cependant, parce qu'il méprisait la vertu, le grand Yu en éteignit absolument la race. Le lieu que Kié, dernier empereur des *Hia*, choisit pour sa demeure, n'avait-il

pas à sa droite le même Hoang-ho, & le Tsi-ho à sa gauche ? N'était-il pas défendu, au midi, par les montagnes Tai-hoa & Kiue ; au nord, par celle de Yang-tchang, & au nord-ouest, par Tai-yuen ? Mais parce qu'il foulait aux pieds la vertu, il perdit l'empire. Le tyran Cheou-sin, dernier empereur de la dynastie des *Chang*, ne perdit-il pas, pour la même raison, & l'empire & la vie ? Cependant il avait, à sa droite, les montagnes de Mong-men, à sa gauche celles de Tai-hang, au nord les montagnes Tchang-chan, & au sud le grand fleuve Hoang-ho. Sachez, prince, que si vous abandonnez la vertu, les gens même qui conduisent cette barque, ceux qui vous servent dans votre palais, seront vos plus cruels ennemis.

Ou-kong sentit toute la vérité de cette réponse. **386.**

Quand ce prince eut fini la visite de ses États, il pensa à se donner un ministre, & choisit, pour un emploi si important, Tsien-ouen, ce qui mécontenta fort Ou-ki. Il prétendait que ses services devaient lui mériter la préférence, & ne put dissimuler son chagrin. **385.** Rencontrant un jour Tsien-ouen, il lui demanda allez brusquement :

— Qui de nous deux est plus capable de conduire une armée, dont les soldats se fassent un plaisir de braver les plus grands dangers ; de se rendre si formidable aux ennemis de l'État, qu'ils n'osent plus reparaître ; de gouverner les mandarins ; de tenir en paix le peuple ; de remplir les greniers publics, pour subvenir aux temps de disette ; d'empêcher le prince de Tsin de passer le Hoang-ho, & de le contenir dans ses limites ; d'engager les princes de Han & de Tchao à reconnaître la prééminence de notre prince sur eux, p.260 & à rechercher avec empressement son amitié ? Qui de nous deux, je vous le demande, a plus d'habileté pour s'acquitter de tant de commissions si importantes ?

— Je reconnais votre supériorité sur moi, lui répondit Tsien-ouen ; mais notre prince est encore jeune, les grands ne s'accordent

point, le peuple n'a aucune confiance en eux ; dans des conjonctures aussi délicates, peut-on se fier à vous ?

— A moi, reprit Ou-ki, non : cette confiance vous est due.

Là-dessus ces deux rivaux se séparèrent.

Ou-kong, à qui cette conversation fut rapportée, en conçut des soupçons contre Ou-ki. Celui-ci, s'en aperçût, & prit le parti d'aller offrir ses services à Tao-kong, prince de Tchou, qui connaissait ses talents, & ne balança point à le faire son premier ministre. Ou-ki s'appliqua à s'instruire des lois & des coutumes du pays, & les fit exécuter exactement ; il cassa plusieurs officiers inutiles, & à charge à l'État : il éloigna des emplois ceux de la famille du prince, dont l'autorité était plus nuisible que profitable au peuple, il avait soin de faire des provisions de grains pour entretenir l'abondance dans le pays ; il exerçait sans cesse les soldats, & les tenait en haleine. Il punissait sévèrement ceux qui critiquaient le ministère. Au sud, il contint le prince de Yu-yuei ; au nord, il repoussa vigoureusement les princes de Han, de Ouei & de Tchao ; à l'ouest, il inquiétait les Tsin, & faisait souvent des courses dans leurs États ; enfin, il rendit les Tchou si puissants, que tous les princes de l'empire craignirent pour eux. Il asservit les grands à l'autorité du prince, au point qu'ils ne pouvaient plus rien décider sans sa participation, ce qui les indisposa grièvement contre ce ministre.

382. Tao-kong, par l'habileté de Ou-ki, s'était rendu, en moins p.261 de cinq ans, aussi redoutable aux autres princes, qu'il était absolu sur ses sujets. Il jouit peu de cet ascendant, & mourut la vingtième année de Ngan-ouang : alors ceux de sa famille, & les grands que Ou-ki avait mécontentés, prirent les armes, & furent l'attaquer chez lui. Ce ministre se défendit longtemps, avec beaucoup de bravoure ; mais blessé de plusieurs coups de flèches & de hallebardes, il tomba à la porte de son palais. Sou-kang, qui avait succédé aux États de son père, & qui avait conçu la plus grande estime pour Ou-ki, fit rechercher les auteurs de sa mort. Sans avoir égard ni à sa parenté avec les coupables, ni aux services rendus, il les fit

tous mourir, & éteignit soixante & dix familles de ceux qui avaient trempé dans cet assassinat.

Cette année (382) il y eut une éclipse si totale de soleil, que le jour parut changé en une nuit la plus obscure.

La dix-septième année de Ngan-ouang, il y avait eu une grande révolution dans la principauté de Tsin. Quand Ling-kong mourut, l'oncle de ce prince, qui aimait Kien-kong, le fit succéder au préjudice de son fils Hien-kong. Kien-kong régna seize ans, mourut, & eut pour successeur son fils Hoei-kong : celui-ci, la douzième année de son règne, eut un fils qu'il appela Tchou-tsé, & mourut l'année suivante. Alors Kai-chi, président des tribunaux, indigné de l'injustice qu'on avait faite à Hien-kong, de l'exclure de l'héritage de son père, vint le joindre, avec des troupes, auprès du Hoang-ho, où il s'était retiré, le fit reconnaître légitime prince de Tsin, par les gens de son parti, & le mit, à main armée, en possession de ses États. Pour lever tous les obstacles, Kai-chi fit mourir la femme & le fils de Hoei-kong.

379. La vingt-troisième année de Ngan-ouang, Kang-kong, prince de Tsi, mourut dans l'île où Tien-ho l'avait relégué. p.262 Il n'avait eu qu'un fils, qui était mort avant lui, sans avoir laissé de postérité. Tien-ho ne se vit plus alors de concurrent à la principauté de Tsi. Kang-kong, qui fut le dernier prince de sa famille, descendait du *Ssé-yo*, ou ministre du grand Yu. Lorsque Ou-ouang divisa l'empire en différentes principautés, il donna celle de Tsi à Kiang-tai-kong, descendant en droite ligne du *Ssé-yo*. Depuis Kiang-tai-kong, premier prince de Tsi, jusqu'à Kang-kong, pendant vingt-neuf générations, cette famille l'avait toujours possédée, jusqu'à ce que Tien-ho l'usurpa & s'en rendit maître.

376. La vingt-sixième année de Ngan-ouang, les princes de Ouei, de Han & de Tchao, qui s'étaient révoltés contre le prince de Tçin, leur souverain, & s'étaient partagé entre eux la plus grande partie de ses États, complotèrent de dégrader Tçing-kong, qui possédait les restes de cette principauté, & l'en dépouillèrent. L'empire, dès lors, ne fut plus divisé qu'en

sept principautés considérables ; savoir, les Tsin, les Tchou, les Yen, les Ouei, les Han, les Tchao & les Tsi. La principauté de Tçin avait été érigée, par l'empereur Tching-ouang, en faveur de son second fils Cho-yu, dont la postérité, dans une suite de vingt-neuf générations, l'avait toujours possédée jusqu'à Tçing-kong, ou, pour mieux dire, jusqu'à son père, qui, par la faiblesse de son gouvernement, perdit & ses États & sa famille.

Cette même année mourut l'empereur Ngan-ouang ; il eut pour successeur son fils Lie-ouang.

LIE-OUANG

@

375. La première année de cet empereur, fut remarquable par l'extinction entière du prince de Tching & de sa famille. p.263 L'empereur Siuen-ouang avait érigé le pays de Tching en principauté, en faveur de son frère Tching, dont elle porta le nom : cette principauté avait duré l'espace de 430 ans, sous vingt-deux princes, lorsque le prince de Han s'en rendit maître.

Il y eut cette même année une éclipse de soleil.

Ce fut sous le règne de Lie-ouang, que les princes commencèrent à s'entre-détruire les uns les autres, & à tâcher de se frayer le chemin de l'empire. **372.** Le prince de Tchao, la quatrième année de cet empereur, s'était proposé de s'emparer des États de Ouei, & dans ce dessein, il avait levé une armée formidable, à la tête de laquelle il se saisit d'abord de soixante-treize *tou* & d'un *pi*, c'est-à-dire, de six cent trente villages, & de cinq cents familles ; dix villages faisant un *tou* [1], & cinq cents familles un *pi*. Mais le prince de Ouei, qui avait été surpris, vint à la tête de ses troupes, & ayant rencontré l'armée de Tchao, au pays de Lin, il lui livra bataille, & la défit entièrement. Il reprit tout le pays, dont le prince de Tchao s'était emparé, & l'obligea de se retirer honteusement. Le prince de Ouei se préparait à se venger de cette irruption, la campagne suivante, mais la mort l'enleva cette même année. **370.** Hoei-kong, son successeur, la sixième année de Lie-ouang, entra sur les terres de Tchao, y fit beaucoup de dégât, & ayant rencontré, au pays de Hoai, l'armée de Tchao, qui était venue défendre son pays, il la tailla en pièces, & revint de cette expédition triomphant & chargé des dépouilles de l'ennemi.

De tous les princes de l'empire, il n'y en avait point dont la réputation eût plus d'éclat que celle du nouveau prince de Tsi. Après avoir été reconnu

[1] [*Ch.a.* : 73*10=...]

par l'empereur Ngan-ouang, il avait pris le titre de roi, sous le nom de Ouei-ouang. Cependant son ambition était couverte par tant de vertus & de p.264 qualités nécessaires à un grand prince, que sa réputation n'en était point altérée. Un trait d'équité y ajouta un nouveau lustre & lui fit beaucoup d'honneur.

Le gouverneur de Tsi-mé, homme irréprochable & rempli de vigilance pour son emploi, était en butte aux gens de la cour de Tsi, parce qu'il ne flattait pas leur vanité par des bassesses, ou ne satisfaisait pas leur avarice par des présents. Le prince recevait journellement des plaintes contre lui. Il fit des informations exactes, & apprit que toutes les terres du canton de Tsi-mé étaient en valeur, les récoltes abondantes, & que le peuple était content & vivait en paix. Il fut encore que, par les soins du gouverneur, il n'y avait ni querelles ni procès, & que les peuples voisins n'osaient remuer ni inquiéter son gouvernement. Ouei-ouang le fit venir à la cour, & lui dit :

> — Je connais la source des plaintes qu'on me fait contre vous : votre intégrité & votre mérite font le désespoir des âmes vénales, & des envieux qui vous accusent. Je dois une récompense à vos services ; je vous fais seigneur de dix mille familles. Retournez dans votre gouvernement. On dira du mal de vous, tant que vous ne vous écarterez pas de votre devoir ; mais c'est le plus bel éloge qu'on m'en puisse faire.

Le gouverneur de la ville de Ho était, au contraire, d'une cupidité excessive ; il exerçait des concussions, & amassait des richesses pour acheter le suffrage des courtisans. Non content de fouler le peuple, il ne prenait aucun soin de son gouvernement : les terres étaient incultes, & le peuple manquant du nécessaire, souffrait encore des rigueurs du froid ; les troupes de Tchao avaient pillé Kiuen, & celles de Ouei s'étaient emparées de Siue-ling, en un mot, tout était livré à un brigandage affreux : cependant on louait hautement, à la cour, la conduite de ce p.265 gouverneur. Le prince, informé que cet éloge mendié était le prix des sueurs & du sang du peuple, le rappela ; & après lui avoir reproché

l'indignité de sa conduite, il le fit mourir, avec tous ceux qui s'étaient laissé corrompre par ses présents.

369. L'année suivante, il y eut une éclipse de soleil ; & cette même année mourut l'empereur Lie-ouang, auquel succéda son frère Hien-ouang.

HIEN-OUANG

@

368. Dès que le prince de Ouei fut que le prince de Tsi avait pris le titre de roi, il suivit son exemple, & se fit nommer Hoei-ouang. Kong-sun-ki, de la principauté de Han, désapprouva cette ambition. Comme il n'aimait pas Hoei-ouang, il détermina Y-kong, son prince, & Tching-kong, prince de Tchao, à s'unir & à profiter de cette occasion pour faire la guerre au prince de Ouei.

Lorsque Hoei-ouang apprit que ces deux princes s'étaient ligués contre lui, il fut, à la tête de ses troupes, les attendre sur ses limites, résolu de leur donner bataille, s'ils se présentaient. Les deux confédérés y arrivèrent bientôt ; l'action s'engagea, & Hoei-ouang fut si malmené, qu'à peine put-il échapper lui-même, pour aller se renfermer, avec quelques débris de son année, dans Ngan-y, où les princes victorieux allèrent l'assiéger.

La division se mit bientôt entre ces deux alliés. Le prince de Tchao voulait qu'après la prise de la ville on fît mourir Hoei-ouang, & qu'on établît Kong-tchong à sa place, en démembrant une partie des États de Ouei, qu'ils se partageraient entre eux. Le prince de Han répondit, qu'il y aurait peu de p.266 générosité, & même de la bassesse, à tuer un ennemi sans défense, & que l'usurpation de ses États marquerait, de leur part, une cupidité déshonorante. Le prince de Tchao, mécontent de cette réponse, se retira avec ses troupes ; ce qui obligea Y-kong à lever le siège.

Ce fut sous le règne de Hien-ouang, que les princes de Tsin commencèrent à s'ouvrir un chemin à l'empire : leurs troupes, accoutumées à se battre contre les Tartares, qui leur faisaient continuellement la guerre, étaient fort aguerries, & aucun prince n'en avait d'aussi bonnes.

366. La troisième année de Hien-ouang, Hien-kong, prince de Tsin, attaqua le prince de Ouei du côté de Lo-yang, ce qui lui était plus facile que

de faire passer le Hoang-ho à son armée. Le prince de Han, qui craignit pour ses propres États, accourut au secours du prince de Ouei : ils joignirent leurs troupes & marchèrent droit à Lo-yang.

Les deux armées se rencontrèrent & se battirent pendant plus de quatre heures, sans que la victoire parût pencher pour aucun des deux partis. Ce ne fut que sur le soir que les princes de Han & de Ouei, cédèrent enfin le champ de bataille au prince de Tsin, que la perte de ses meilleures troupes obligea lui-même de reprendre le chemin de les États.

365. Les princes de Ouei & de Han jugèrent, par l'évènement de cette bataille, où leurs troupes avaient fait tout ce qu'on en devait attendre, qu'ils ne pourraient jamais résister seuls au prince de Tsin. Ils proposèrent au prince de Tchao de se joindre à eux, par l'intérêt qu'il avait lui-même de s'opposer aux entreprises du prince de Tsin. Ils le trouvèrent disposé à entrer dans leur alliance ; en effet, il leur promit un puissant secours.

p.267 **364.** La cinquième année de Hien-ouang, le prince de Tsin fit passer le Hoang-ho à une armée formidable, dirigea sa marche du côté de Ché-men (dans le territoire de Ping-yang-fou du Chan-si). Les trois princes ligués, au premier bruit de cette marche, s'étaient mis aussitôt en campagne, & s'avançaient aussi du côté de Ché-men : on n'avait pas encore vu, dans l'empire, tant de troupes sur pied.

Le prince de Tsin, se fiant sur la bravoure & le nombre de ses troupes, fier encore de la victoire qu'il avait remportée à Lo-yang, ne douta point que l'empire ne fût à lui, s'il venait à bout de ces trois princes. Il résolut, aussitôt, de leur livrer bataille. Les princes ligués, de leur côté, ne la refusèrent pas, dans l'espérance que s'ils la gagnaient, le prince de Tsin les laisserait tranquilles ; chacun se prépara au combat. Jamais bataille ne fut plus sanglante, ni plus disputée : il resta plus de soixante mille hommes sur le carreau, sans compter les blessés, la nuit seule put les séparer, & obliger les princes ligués d'abandonner le champ de bataille au prince de Tsin.

362. Hien-kong, qui, par la retraite de ses ennemis, s'attribuait tout l'honneur de cette journée, mourut deux ans après, la septième année de

Hien-ouang, dans le temps qu'il se préparait à faire une nouvelle tentative contre les États de Ouei. Il laissa sa principauté à son fils Hiao-kong, âgé de vingt-un ans, prince sage, rempli de valeur & de prudence, & qui n'avait pas moins d'ambition que son père.

Les États, dont il venait d'hériter, étaient les plus étendus de l'empire. Ceux qui confinaient avec lui étaient à l'est, le prince de Ouei, qui était défendu par de bonnes places ; & au sud, le prince de Tchou.

361. L'année suivante, il parut une comète du côté de l'ouest.

p.268 Cette même année Hiao-kong, prince de Tsin, assembla tous ses grands, & leur adressa ce discours :

> « Mou-kong, un de mes prédécesseurs, se fit une réputation extraordinaire de sagesse, en pacifiant les troubles de la principauté de Tsin ; il étendit à l'est ses limites, jusqu'au fleuve Hoang-ho, en repoussant fort loin les Tartares occidentaux, & il augmenta ses États de plus de mille li, par les conquêtes qu'il fit sur eux. Il traça, dès lors, le chemin de la gloire à ses descendants.
>
> Hien-kong, mon auguste père, a réparé les pertes que nous avaient causées les princes de Ouei, de Han & de Tchao, en reprenant le pays qu'ils nous avaient enlevé auprès du Hoang-ho : il a reculé les limites de nos États, au même endroit où elles étaient du temps de Mou-kong. Son intention était de prendre ce grand prince pour modèle, & de faire revivre la sagesse & la gloire de son gouvernement, mais la mort nous l'a enlevé trop tôt.
>
> Ce grand projet excite sans cesse mon émulation, mais seul je ne saurais en venir à bout ; je voudrais trouver un ministre éclairé, capable de m'instruire & de me seconder dans le dessein que j'ai de porter la gloire de la famille des Tsin jusqu'où elle peut aller. Si vous avez du zèle pour votre patrie & de l'attachement pour votre prince, vous devez vous unir à moi dans cette recherche :

> n'importe dans quelle condition cet homme habile se trouve. S'il est dans la foule du peuple, je saurai l'élever ; s'il est déjà dans les lois, je lui promets, en pleine souveraineté, une partie de mes États ; j'en donne ma parole dès à présent, vous pouvez la publier partout, afin qu'elle se répande dans les autres principautés.

p.269 Sur cette promesse solennelle du prince de Tsin, Kong-sun-yang, de la principauté de Ouei, résolut d'aller lui offrir ses services. Dès sa jeunesse, il avait reçu des leçons de Kong-chou-tso, ministre de Hoei-ouang, prince de Ouei, qui avait pris plaisir à l'instruire, dans l'intention d'en faire son successeur au ministère.

Kong-chou-tso lui connaissait des talents si supérieurs, qu'étant consulté par son prince, sur celui qu'il croyait capable de le remplacer, ce ministre n'hésita point à lui nommer Kong-sun-yang :

> — Je vous conseille, dit-il à ce prince, de lui confier les intérêts de votre gloire & de vos États. Quoique jeune, personne ne peut les soutenir avec plus d'habileté.

Comme Hoei-ouang parut indécis, son ministre ajouta :

> — Si vous ne voulez pas l'employer dans le ministère, il ne vous reste que le parti de le faire mourir : gardez vous de le laisser sortir de vos États.

Dès que le prince fut parti, Kong-chou-tso envoya chercher Kong-sun-yang, & lui dit :

> — Après m'être acquitté du devoir d'un fidèle sujet, à l'égard de son prince, je vais faire ce que l'amitié me prescrit. J'ai averti le prince de ce que je crois nécessaire au bien de ses États ; suivez-mon conseil, retirez-vous au plus tôt.

Kong-sun-yang, jugeant, par cet avertissement, du danger qu'il courrait, quitta secrètement les États de Ouei, pour aller offrir ses services à Hiao-kong, prince de Tsin, qui cherchait alors un ministre éclairé. Arrivé à

la cour de Tsin, il s'adressa à King-kien, favori du prince, qui lui fit avoir une audience, dans laquelle il parla, avec tant d'esprit & de sagesse, des moyens de bien gouverner un État, de l'enrichir, & de le rendre formidable à ses voisins, que Hiao-kong crut, dès lors, avoir trouvé p.270 l'homme qu'il cherchait. **359.** Il l'employa d'abord dans son conseil, où après l'avoir éprouvé pendant un an, & lui avoir trouvé une étendue de génie, & des connaissances profondes, il le fit son premier ministre. Kong-sun-yang voulut, dès le commencement de son ministère, changer les anciennes constitutions ; le peuple en murmura. Hiao-kong, lui-même, lui en témoigna du mécontentement. Il lui répondit :

> — Les opérations du gouvernement ne doivent point se concerter avec le peuple ; une fois arrêtées, il s'y soumet. Pour rendre un gouvernement parfait, il ne faut pas s'en tenir à ce qui est simplement coutume. Quiconque veut réussir dans une affaire de conséquence, ne doit pas s'inquiéter de ce qu'en dit la multitude : c'est pour cela que l'homme sage, qui veut établir un gouvernement stable, ne doit pas s'assujettir, sans discernement, aux coutumes reçues.
>
> — Le peuple, interrompit Kan-long, voit, avec peine, promulguer de nouvelles lois ; il s'est fait une routine, de celles qu'il connaît, & redoute d'être obligé d'étudier de nouveau : mais lorsqu'on ne fait que perfectionner les lois, il est aisé aux officiers de tenir la main à leur exécution ; le peuple alors ne murmure point & vit en paix.
>
> — Des hommes ordinaires, reprit Kong-sun-yang, se contentent de ce qu'ils trouvent établi, de ce qu'ils ont appris, & ne vont pas plus loin. Le sage fait les lois, & ceux qui n'ont pas la même étendue de génie, doivent se borner à les faire observer.

Le prince, satisfait de la réponse de son ministre, lui donna plein pouvoir d'agir dans tout ce qu'il jugerait à propos pour le bien de l'État.

Kong-fun-yang établit, que de cinq en cinq, & de dix en dix, les familles s'aideraient & se secourraient mutuellement ; p.271 qu'elles veilleraient les unes sur les autres, en n'y souffrant aucun désordre ; que ceux qui ne dénonceraient pas un criminel, & le recéleraient, seraient punis de la même peine qu'il aurait méritée ; que le délateur, au contraire, recevrait une récompense égale à celle d'un homme qui aurait détruit un ennemi de l'État ; mais que si on le cachait, on subirait la peine que mérite un ennemi de l'État.

Suivant ces nouvelles lois, ceux d'entre le peuple qui avaient plus de deux enfants mâles, étaient obligés à plus de corvées, & recevaient plus d'honneurs. Les soldats devaient être avancés selon leur bravoure & leur capacité. Les gens oisifs étaient condamnés aux corvées les plus pénibles, & aux travaux les plus humiliants. Les personnes actives, & occupées à la culture de la terre, au travail des soieries, ou à quelque autre métier, & qui s'y distinguaient, étaient exemptes des grandes corvées. Ceux qui ne travaillaient que pour eux, sans aucun égard au bien public, ou qui ne travaillaient point du tout, étaient faits esclaves. Ceux de la famille du prince, qui ne se signalaient pas à la guerre par quelque action d'éclat, en étaient exclus, & déclarés incapables de posséder aucune place.

Kong-sun-yang comprit, dans ses règlements, tous les États & toutes les conditions, sans en excepter personne. Quand ils furent achevés, craignant que le peuple n'apportât quelque obstacle à leur exécution, & avant de les publier, il fit faire, hors la porte du sud, trois grands poteaux, de trente pieds de haut chacun ; il promit dix *taëls* d'argent à celui qui les porterait à la porte du nord.

Comme personne ne se présentait, il augmenta la récompense jusqu'à cinquante *taëls*. Un seul homme s'offrit pour la gagner. Alors il fit publier ses règlements, qui furent p.272 généralement reçus dans les États de Tsin ; **358.** mais au bout d'un an, les habitants des provinces s'attroupèrent, au nombre d'environ mille, en disant hautement que ces nouveaux règlements

n'apportaient aucun avantage à l'État ; en effet, le prince héritier lui-même, ne fit point de difficulté de les transgresser.

Kong-sun-yang craignit que l'exemple de ce prince ne détruisît entièrement le fruit de ses opérations. Il crut ne pas devoir laisser impunie cette désobéissance ; mais le coupable était fils de son maître, & l'héritier de sa couronne : il s'en prit à Kong-fun-kia, son précepteur, & lui fit subir la même peine que méritait le prince, par la raison que la faute du disciple était l'effet de la négligence du maître.

357. Cette sévérité arrêta l'esprit d'indocilité, qui gagnait de toutes parts. En moins de deux ans il se fit un changement surprenant dans les États de Tsin. On n'y vit plus de vols ni de fourberies, plus de paresse dans le peuple, plus de lâcheté dans le soldat, plus d'avidité ni de négligence parmi les mandarins ; tout rentra dans l'ordre,

Ceux qui s'étaient d'abord le plus opposés aux nouvelles lois, témoins des changements avantageux qu'elles opéraient dans l'État, en furent les plus partisans ; ils revinrent, en grand nombre les préconiser. Kong-sun-yang, loin de leur en savoir gré, les fit tous arrêter comme des perturbateurs du repos public, & les envoya en exil sur les frontières. Ce second acte de sévérité, de la part du ministre, contint tout le monde dans la soumission.

Quoique Hoei-ouang, prince de Ouei, n'ignorât pas les avantages que le prince de Tsin retirait de l'administration de Kong-sun-yang, il ne fit cependant aucune démarche pour engager ce ministre à revenir. **355.** Content de l'alliance qu'il avait faite avec Ouei-ouang, prince de Tsi, qui ne le cédait guère p.273 en puissance au prince de Tsin, il ne pensait qu'à se maintenir avec lui.

Ces deux princes, dans une partie de chasse, se reposant à l'ombre, s'entretenaient des richesses de leurs pays. Le prince de Ouei demanda à celui de Tsi, s'il n'avait point quelque rareté dans ses États ?

— Aucune, lui répondit-il.

— Dans les miens, quoique petits, reprit Hoei-ouang, j'ai dix perles de deux pouces de grosseur chacune, qui mises sur un char, en éclairent, devant & derrière, douze autres.

— Dans mes États, dit le prince de Tsi, j'ai à Nan-tching [1] le brave Tan-ssé, qui se fait tellement craindre de ses voisins, qu'ils n'oseraient entrer sur ses terres, ni lui causer le moindre dommage. Pang-tsé, gouverneur de Kao-tang [2], contient si bien les gens de Tchao, qu'ils n'oseraient venir pêcher à l'est du Hoang-ho. J'ai Kien-fou, gouverneur de Jui-tcheou [3], qui, par sa prudence, a su attirer plus de sept mille familles, sorties des États de Yen & de Tchao. Tchong-cheou est si actif & si vigilant à éloigner les voleurs, que quand on laisserait sa bourse au milieu du grand chemin, il n'y aurait pas à craindre de la perdre. La lumière de ces quatre bijoux est si éclatante, qu'elle se répand jusqu'à mille li autour d'eux. Cette lumière n'est-elle pas préférable à celle qui n'éclaire que douze chariots ?

Hoei-ouang, confus, resta la bouche fermée.

354. L'année suivante, ces deux princes se brouillèrent à l'occasion de quelque différend, que le prince de Ouei avait avec le prince p.274 de Tchao. Le premier, qui se ressouvenait encore du siège de Ngan-y, fut investir Han-tan sa capitale.

Il y avait alors deux grands capitaines dans les États de Ouei, Pang-kiuen & Sun-pin. Pang-kiuen avait été nommé général des troupes. On disait hautement que le prince avait fait un passe-droit à Sun-pin. Pang-kiuen, outré de ces discours, fit venir Sun-pin, & par une cruauté inouïe, lui fit couper les pieds & meurtrir le visage, afin de le mettre, par cette mutilation barbare, hors d'état de servir.

---

[1] Ville près de la montagne Tai-chan dans le Chan-tong.
[2] Kao-tang-tcheou, dépendant de Tong-tchang-fou de la même province.
[3] Jui-tcheou, aujourd'hui Tong-ping-tcheou de Yen-tcheou-fou du Chan-tong.

Le prince de Tsi, voulant se rendre médiateur entre ceux de Ouei & de Tchao, dépêcha un de ses officiers à Hoei-ouang ; mais il était si irrité contre le prince de Tchao, qu'il ne voulut pas même écouter l'envoyé de Tsi. Cet affront, qui retombait sur le prince de Tsi, piqua si vivement son envoyé, qu'il fut secrètement trouver Sun-pin, & le conduisit à son maître.

Char de guerre du général.

Le prince de Tsi approuva fort cette démarche, & offrit à Sun-pin, quoique mutilé, le commandement des troupes qu'il destinait au secours de Han-tan ; mais Sun-pin s'en excusa sur son état déplorable, & à son refus, le prince nomma Tien-ki, en lui donnant Sun-pin pour conseil.

353. Tien-ki lui fit préparer un char commode, & ses deux généraux se mirent en marche. Ils reçurent, en chemin, la nouvelle de la prise de Han-tan, & que le prince de Ouei s'avançait en diligence pour les combattre, avant qu'ils eussent joint les troupes de Tchao. Sur cet avis, Tien-ki & Sun-pin doublèrent le pas, & firent la jonction avec ceux de Tchao, le même jour que l'armée du prince de Ouei arriva en leur présence. Comme il était encore d'assez bonne heure, Sun-pin fut d'avis de charger l'ennemi sur-le-champ ; Tien-ki le fit avec tant de succès, que Pang-kiuen eut le chagrin de voir son armée entièrement défaite par les conseils de Sun-pin.

p.275 **352.** L'empire fut depuis assez paisible, pendant près de dix ans ; la plupart des princes ne pensaient qu'à se maintenir en paix dans leurs États. Le prince de Tsin même se contentait, pour exercer ses troupes, de faire, de temps en temps, quelques courses sur les terres du prince de Ouei.

350. Cette même année Kong-sun-yang, ministre du prince de Tsin, voyant qu'il n'avait rien à craindre des Tartares, transféra la cour à Hien-yang [1], pour être plus près des États de Ouei, qu'il avait principalement en vue. Il arrêta, que les enfants, durant la vie de leur père, ne s'en sépareraient point, & demeureraient dans la même maison ; après quoi, rassemblant les familles dispersées, il les partagea toutes, par bandes de trente-une, dont il composa autant de *hien* ou villes du troisième ordre.

341. Le prince de Ouei recommença la guerre contre le prince de Han, & fit entrer dans son pays une forte armée sous les ordres de Pang-kiuen. Le prince de Han, qui n'était pas en état de lui résister, dépêcha vers le prince de Tsi, pour lui demander du secours ; mais ce dernier n'était guère porté à entrer dans cette querelle : il était même presque décidé à la leur laisser vider seuls. Il voulut cependant prendre l'avis de son conseil. Tseou-ki fut de l'avis du prince ; mais Tien-ki, Sun-pin, & tous les autres, firent sentir si vivement combien il était important de ne pas laisser agrandir le

[1] Hien-yang-hien de Si-ngan-fou dans le Chen-si.

prince de Ouei, qui détruirait infailliblement le prince de Han, que celui de Tsi accorda le secours qu'on lui demandait.

Le prince de Han devenu plus hardi, par la promesse de ce secours, marcha à la tête de ses troupes, au-devant de celles de p.276 Ouei, contre lesquelles il osa se battre cinq fois de suite, mais toujours avec désavantage. La cinquième fois, il fut obligé d'abandonner son pays, & de se retirer, avec les débris de son armée, du côté des États de Tsi, où il joignit le secours qu'on lui envoyait sous les ordres de Tien-ki & de Sun-pin.

La défaite du prince de Han, engagea Tien-ki & Sun-pin à renforcer leur armée, qui montait à près de deux cent mille hommes, avec laquelle ils marchèrent droit à Ta-leang [1], capitale des États de Ouei.

A la première nouvelle que Pang-kiuen en eut, il abandonna les États de Han, & ayant reçu un nouveau renfort, conduit par le prince héritier de Ouei, il s'avança contre l'armée réunie de Tsi & de Han, qu'il avait ordre d'attaquer sans différer.

Comme les troupes de Tsi n'étaient pas en réputation de bravoure, & que celles de Ouei, au contraire, s'étaient toujours bien montrées, Sun-pin chercha à les vaincre par la ruse. Il imagina de faire déserter ses gens par pelotons, en leur ordonnant de s'arrêter dans un endroit, d'où ils pussent lui prêter du secours. Il ne garda qu'un petit corps d'armée, avec lequel il se proposait de battre celle des ennemis.

Pang-kiuen, instruit de cette désertion, donna dans le piège, & crut qu'il n'avait qu'à se présenter pour disperser les restes de l'armée de Tsi. Laissant son infanterie dans son camp, il accourut, à grandes journées, avec sa cavalerie, pour tomber dessus.

Suivant le calcul de Sun-pin, Pang-kiuen devait arriver un certain jour à la gorge de la montagne Ma-ling [2], où le chemin p.277 se rétrécit & devient

---

[1] Cai-fong-fou dans le Ho-nan.
[2] A dix li au sud-est de Tai-ming-fou dans le Pé-tché-li.

plus difficile : il y avait encore d'autres défilés à passer, non moins périlleux que celui de Ma-ling. Sun-pin fit embarrasser, par des arbres, les débouchés où l'on pouvait se développer. Il suspendit à un arbre, un écriteau avec ces mots : *C'est au pied de cet arbre que Pang-kiuen doit perdre la vie*. Ayant posté en embuscade dix mille de ses plus braves soldats, & les plus habiles à lancer la flèche, il leur ordonna de tirer tous ensemble sur les troupes de Ouei, au signal qu'on leur en donnerait.

Pang-kiuen, arrivant sur le soir près de la montagne Ma-ling, voulut profiter de l'obscurité pour passer ces gorges ; il fit défiler ses troupes par bandes, & se mit au milieu d'un peloton, qui portait des torches allumées. Cette clarté le fit aisément distinguer ; à peine fut-il à l'endroit du bois, où était suspendu l'écriteau, qu'une grêle de flèches tomba sur ses soldats, qui prirent l'épouvante.

Pang-kiuen, au désespoir d'avoir donné tête baissée dans cette embuscade, s'écria :

> — Fallait-il qu'un vieux guerrier comme moi se laissât tromper comme un enfant ?

Tirant en même temps son sabre, il se coupa le col. Tien-ki & Sun-pin, profitèrent du désordre de ses troupes qu'ils firent charger, & hachèrent en pièces. Chin, prince héritier de Ouei, y fut fait prisonnier.

340. La campagne suivante ne fut pas moins funeste au prince de Ouei. Kong-sun-yang, ministre de Tsin, attentif aux intérêts de son maître, lui dit :

> — Prince, les États de Ouei sont, par rapport à vous, ce qu'est une maladie dans le cœur de l'homme. S'il ne pense pas à nous, nous devons penser à lui. Ces montagnes inaccessibles, qui les séparent de nous, sont une barrière qu'il nous est comme impossible de p.278 forcer, & il n'a qu'à descendre pour nous incommoder ; c'est en cela que consiste notre maladie.

> L'année dernière, lorsque ce prince fut si maltraité par les troupes de Tsi, les autres princes abandonnèrent tous ses intérêts. Il est maintenant seul, nous ne pouvons désirer une conjoncture plus favorable. Comme il lui sera impossible de soutenir cette guerre, nous l'obligerons, sans peine, à reculer à l'est, en nous emparant des montagnes qui le défendent. Peu à peu nous lui enlèverons ses États ; alors il nous sera facile de soumettre les autres princes qui sont à l'est, & de nous ouvrir un chemin à l'empire.

Hiao-kong approuva ce projet, & nomma Kong-sun-yang lui-même, général de ses troupes.

Le prince de Ouei lui opposa Kong-tsé-niang, qui avait pris la place de Pang-kiuen. Lorsque les deux armées s'approchèrent l'une de l'autre, le général de Tsin, qui avait des liaisons d'amitié avec celui de Ouei, lui écrivit, pour lui témoigner le regret qu'il avait d'en venir aux dernières extrémités avec lui. Il lui proposait de s'aboucher pour terminer, à l'amiable, les différends de leurs princes ; & il l'invitait, en conséquence, à venir dans son camp.

Kong-tsé-niang, qui avait la droiture & la franchise en partage, charmé de cette ouverture, se rendit auprès de Kong-sun-yang, qui le traita magnifiquement. Plusieurs jours se passèrent en festins & en réjouissances ; ces deux généraux jurèrent entre eux une paix durable, & se séparèrent, en apparence, avec des témoignages réciproques de la plus sincère amitié.

A peine Kong-tsé-niang eut-il fait un quart de lieue, qu'il se vit, tout à coup, arrêté & reconduit dans le camp de Tsin, tandis que Kong-sun-yang tomba brusquement sur les troupes p.279 de Ouei, qui, privées de leur chef, furent aisément battues. Cette nouvelle consterna tellement le prince de Ouei, qu'il dépêcha un de ses officiers à Kong-sun-yang, avec ordre de faire la paix à quelque prix que ce fut. Elle fut conclue, à condition que le prince de Ouei céderait, au prince de Tsin, tout le pays qu'il possédait à l'ouest du Hoang-ho.

Kong-sun-yang, glorieux d'avoir si bien réussi dans son entreprise, revint à Hien-yang, où il fut reçu en triomphe par Hiao-kong. Ce prince tint alors la parole qu'il avait donnée de céder une de ses terres, en souveraineté, à celui qu'il trouverait capable d'être son ministre. Il donna à Kong-sun-yang le pays de Chang-yu [1], & lui en céda tous les droits à titre de principauté de Chang.

338. Deux ans après, Hiao-kong mourut. Hoei-ouen-ouang, son fils, lui succéda. Kien-sé, qui avait reçu quelque mortification de Kong-sun-yang, & qui savait que Hoei-ouen-ouang ne l'aimait pas, depuis le châtiment que ce ministre avoir fait subir à son précepteur, à cause de lui, l'accusa d'avoir dessein de se révolter.

Kong-sun-yang en fut averti ; mais persuadé qu'on n'aurait aucun égard, ni à ses services passés, ni à son innocence, il prit le parti d'aller chercher un asile ailleurs.

Dès la première journée, le maître de l'hôtellerie, où il voulut loger, lui refusa l'hospice :

> — Vous savez, prince, lui dit-il, qu'un de vos règlements porte, que quiconque recevra un homme dans sa maison, sans un passeport des magistrats, sera puni de la même peine que mérite celui qu'il logerait. p.280 Vous ne me montrez point de passeport, & on vous accuse de rébellion ; comment puis-je vous recevoir ?
>
> — Hélas ! dit, en soupirant, Kong-sun-yang, devais-je m'attendre que la sagesse de mes vues tournerait contre moi ?

Il prit la route de la principauté de Ouei, s'imaginant que sa réputation, & le désir de se venger du prince de Tsin, le feraient accueillir avec empressement ; mais il se trompa. A peine fut-il arrivé sur les limites de ce pays, que les gens de Ouei, se rappelant sa perfidie envers leur général Kong-tsé-niang, se saisirent de lui, & le remirent entre les mains de ceux qui étaient à sa poursuite. Il fut conduit à Hien-yang, où son procès fut

[1] Chang-tcheou de Si-ngan-fou dans le Chen-si.

bientôt terminé. Hoei-ouen-ouang, le condamna à la mort, lui et toute sa famille, sans en excepter personne.

Mong-kou, autrement Mong-tsé [1], disciple de Tsé-ssé, petit fils de Confucius, sur l'empressement que Hoei-ouang, prince de Ouei, faisait paraître d'avoir d'habiles gens, qui pussent rétablir ses affaires, vint lui offrir ses services. Hoei-ouang avait entendu parler, avec éloge, de ce philosophe ; il lui fit beaucoup d'accueil. **336.** Dans la première entrevue qu'ils eurent ensemble, le prince lui dit :

> — Puisque vous êtes venu de mille li dans mes États, vous avez, sans doute, dessein d'y travailler efficacement pour mes intérêts ?
>
> — D'où vient, prince, lui répondit Mong-tsé, parlez-vous d'intérêts ? Il ne faut penser qu'à la vertu, & la mettre en pratique. Lorsque le prince ne s'occupe que de son intérêt, par rapport à ses États, que les p.281 grands ne cherchent que l'intérêt de leur famille ; que les officiers, & le peuple ne s'appliquent qu'à leur intérêt particulier ; on peut dire, sans craindre de se tromper, que cet État est en grand danger. Quiconque a de la vertu ne saurait oublier sa famille : celui qui la pratique ne néglige pas les intérêts de son prince.

Depuis cet entretien, Hoei-ouang, qui ne demandait point tant de philosophie, témoigna peu d'empressement à Mong-tsé, & ne l'employa point dans les affaires.

334. Deux ans après, ce prince s'aboucha, à Siu-tcheou, avec les princes de Tsi & de Tchou, pour prendre des mesures, & se précautionner contre la puissance des princes de Tsin. Pendant cette conférence, Ou-kiang, prince de Yu-yuei, vint faire une course, à main armée, sur les terres

[1] C'est le célèbre Meng-tsé, dont les écrits, pleins d'une excellente morale, ont pour but la bonne administration. Son ouvrage, que les Chinois placent dans les livres classiques du second ordre, a été traduit en latin, & publié à Prague en 1711, par le P. Noël. Meng-tsé, d'une famille alliée à celle des rois de Lou, était originaire de Tseou-hien dans la province de Chan-tong. *Éditeur*.

de Tsi. L'incursion de ce prince fit rompre l'assemblée, dans laquelle on ne conclut rien contre le prince de Tsin ; mais il y fut déterminé que le prince de Tchou ferait la guerre au prince de Yu-yuei, & que le prince de Tsi l'aiderait, s'il avait besoin de son secours.

Le prince de Tchou, à la tête de son armée, alla chercher Ou-kiang, le battit, & profitant de sa victoire, il le poussa si vivement, qu'il se rendit maître de tout l'ancien pays de Ou, & l'obligea de se réfugier dans les îles de la mer. Ou-kiang, ne s'y croyant pas encore en sûreté, se soumit enfin au prince de Tchou, qu'il reconnut pour son souverain.

Le prince de Tsin n'ignora pas le motif de la conférence de Siu-tcheou ; il fit tomber son ressentiment sur le prince de Ouei, en envoyant une nombreuse armée contre lui, qui défit entièrement celle qu'il lui opposa ; fit prisonnier Long-kia, qui p.282 la commandait, & lui enleva Tiao-yn-hien [1], une des principales villes de ses frontières. **333.**

Sou-tsin, natif de Lo-yang, philosophe de profession, vint offrir ses services au prince de Tsin, en lui promettant de le rendre maître de l'empire. Le prince, qui savait que personne ne pouvait le lui disputer en puissance, se moqua du philosophe, & le renvoya assez honteusement. Sou-tsin, indigné de se voir méprisé par le prince de Tsin, résolut de le perdre, en indisposant contre lui tous les autres princes.

Plein de sa vengeance, il fut trouver Ouen-kong, prince de Yen, & lui dit :

> — Vos États, prince, ne sont pas fournis de bonnes cuirasses ; les princes de Tchao, du côté du midi, empêchent qu'elles ne viennent jusqu'à vous, & si vos peuples sont tranquilles, c'est à ces mêmes princes que vous devez cet avantage. Ils sont entre vous & le prince de Tsin, qui n'ambitionne pas moins que de vous détruire tous : ils vous mettent à couvert de ses courses ; il est

[1] Soui-té-tcheou du district de Yen-ngan-fou dans le Chen-si.

> donc de votre intérêt de ne pas vous diviser, & de faire avec le prince de Tchao, votre voisin, une étroite alliance.

Ouen-kong, sentant l'importance de ce conseil, fit faire au philosophe un équipage magnifique, & le chargea d'aller négocier cette affaire auprès du prince de Tchao.

Arrivé à la cour de Tchao, Sou-tsin représenta au prince, que personne n'était plus exposé que lui aux entreprises ambitieuses du prince de Tsin ; que s'il le ménageait, c'est qu'il craignait que les princes de Ouei & de Han ne tombassent sur son pays, pendant qu'il serait occupé à lui faire la guerre ; mais que depuis qu'il s'était emparé du Hoang-ho, & des montagnes, p.283 qui servaient de barrière aux États de Ouei, du côté de l'occident, cela lui donnait la clef de toutes leurs villes, & que, s'il en était une fois le maître, il ne manquerait pas de revenir sur lui.

> — Prince, ajouta Sou-tsin, vous sentez la nécessité de vous liguer avec les princes de Ouei & de Han, contre la puissance de Tsin, & que l'intérêt commun est d'empêcher qu'elle n'augmente ; autrement, vous vous exposez à ce qu'elle envahisse tout, & vous dépouille de vos États. Le prince de Tsin ne possède guère que la cinquième partie de l'empire, & environ la dixième portion des troupes. Mon avis serait donc, pour mettre des bornes à sa puissance, & l'empêcher de faire la loi, que vous vous unissiez avec les princes de Han, de Ouei, de Tsi, de Tchou & de Yen ; le moindre avantage, qui puisse en résulter, c'est de tenir en respect le prince de Tsin, qui n'osera rien entreprendre contre aucun de vous.

Sou-kong, prince de Tchao, convaincu par ces raisons, consentit à entrer dans la ligue, pourvu que les autres princes voulussent s'y réunir. Il fit même au philosophe négociateur, des présents considérables, pour lui témoigner sa satisfaction du zèle qu'il faisait paraître pour ses intérêts, & l'envoya au prince de Han.

Sou-tsin, encouragé par ces premiers succès, poussa vivement sa négociation auprès de Suen-hoei-ouang, prince de Han ; il lui dit : « Que son pays ayant plus de neuf cents li d'étendue, il pouvait mettre sur pied plusieurs dix mille soldats ; que les arcs les plus forts, les flèches les plus pesantes, & les meilleurs sabres venaient de ses États.

> — Cependant, continua-t-il, si vous voulez vivre en paix avec le prince de Tsin, il faudra vous résoudre à lui céder, chaque année, p.284 quelques-unes de vos places ; l'expérience du passé doit vous avoir appris ce que vous devez attendre de lui à l'avenir. Le proverbe dit : *Ne vous embarrassez pas du chant du coq, ni de sa langue ; mais précautionnez-vous contre les cornes du bœuf, & ne vous y exposez pas*. Prince, vous êtes sage & puissant, vous avez de bonnes troupes ; mais vous êtes exposé aux cornes du bœuf, & je vous avoue que je crains tout de l'ambition démesurée du prince de Tsin…

Suen-hoei-ouang, l'interrompant avec vivacité, lui dit :

> — Ne craignez rien, je souscris à la ligue : je vous réponds que je ne reculerai pas.

Le philosophe, outragé par le prince de Tsin, réussit également à faire entrer le prince de Ouei dans la ligue qu'il venait de conclure successivement avec les autres princes. Il l'y détermina en lui peignant, avec chaleur, l'humiliation qu'éprouverait un souverain comme lui, qui pouvait mettre plus de deux cent mille hommes sur pied, s'il devenait le sujet du prince de Tsin.

Des États de Ouei, Sou-tsin se rendit à la cour de Tsi, où ayant été admis à l'audience de Suen-ouang, il lui représenta le prince de Tsin prêt à fondre sur lui : qu'à la vérité, il avait plusieurs dizaines de mille soldats, des magasins bien approvisionnés ; que ses États étaient défendus par des passages difficiles & impraticables aux chariots de guerre, & pour la cavalerie ; que cent hommes pouvaient aisément arrêter une armée entière dans ces défilés ; mais, que si l'ennemi prenait une route opposée, &

pénétrait du côté du sud, l'accès serait facile, & qu'il était perdu sans ressource. Ce tableau effraya le prince de Tsi ; il porta l'affaire à son conseil, qui ne trouva point d'inconvénients à la ligue proposée, & elle fut résolue.

Sou-tsin termina sa négociation par le prince de Tchou. Le p.285 philosophe voulut s'étendre sur sa puissance & sur ses ressources ; mais ce prince, qui n'aimait pas les longs discours, l'interrompit, pour lui dire :

> — J'entre dans la ligue ; assurez les princes que je les défendrai contre notre ennemi commun ; j'en donne ma parole.

Il congédia le négociateur.

332. L'orage que Sou-tsin venait de rassembler sur la tête du prince de Tsin, lui faisait regarder sa perte comme assurée. Le philosophe reprenait, en triomphe, le chemin de la principauté de Tchao, & jouissait déjà de sa vengeance, lorsqu'il apprit que le prince de Tsin, ayant éventé ce qu'il tramait contre lui, avait envoyé Kong-sun-yang pour détruire son ouvrage. Cet envoyé avait déjà détaché de la ligue les princes de Ouei & de Tsi ; celui de Tchao avait été forcé d'y renoncer. Ce qui effraya le plus Sou-tsin, c'est qu'il apprit encore que ce même prince de Tchao le faisait chercher partout pour le faire mourir, suivant la parole qu'il en avait donnée au prince de Tsin. Ce danger, pour sa vie, l'obligea de se retirer secrètement dans la principauté de Yen.

331. Les princes ne tardèrent pas longtemps à s'apercevoir que les craintes, que Sou-tsin leur avait inspirées, contre la puissance des Tsin, n'étaient pas sans fondement. Dès cette même année, le prince de Ouei fut obligé de lui céder la ville de Yn-tçin [1], **329.** & deux ans après, il se vit encore contraint de lui abandonner deux autres villes.

La facilité du prince de Ouei, à accorder à celui de Tsin ce qu'il demandait, fit juger, à ce dernier, la conjoncture favorable pour lui déclarer la guerre dans les formes. Il fit entrer une armée sur ses terres, & lui

[1] C'est Hoa-yn-hien, dans le district de Si-ngan-fou du Chen-si.

enleva les villes de Fen yn [1] p.286 & de Pi-chi [2]. **328.** Il détruisit celle de Tsiao-tching, qui était à trente li, nord-est de Chen-tcheou dans le Ho-nan.

L'année suivante, il lui prit encore Pou-yang [3], & lui accorda la paix. Mais, afin de dissuader qu'il eût dessein de détruire les autres princes, comme on le publiait, il lui rendit cette dernière ville ; & tout le pays qui en dépendait, consistant en quinze *hien* ou villes du troisième ordre, qu'il pouvait aisément lui reprendre, quand il le voudrait.

327. Les pertes que le prince de Ouei venait d'essuyer, lui furent d'autant plus sensibles, qu'elles étaient causées par les conseils d'un de ses sujets, que le prince de Tsin avait attiré à sa cour & fait ministre. Tchang-y (c'est le nom de ce ministre) était encore au service du prince de Ouei, lorsque Sou-tsin fut lui proposer la ligue. Tchang-y avait désapprouvé ce projet, au point de maltraiter, de paroles, Sou-tsin, en présence de son maître ; mais la rivalité & l'inimitié du prince de Ouei, contre celui de Tsin, l'emporta sur toutes les raisons de Tchang-y. Celui-ci, qui se crut méprisé, quitta le service de son prince, & alla se donner à celui de Tsin son ennemi.

Le prince de Tsin l'accueillit d'autant mieux, qu'il lui donna, le premier, avis de la ligue qu'on tramait contre lui. Il l'admit d'abord dans son conseil, & un mois après il en fit son premier ministre. Ce fut sous son ministère que le prince de Ouei perdit tant de places ; & ce fut par son conseil, qu'on rendit encore à ce prince Kiou-ou. Tchang-y, abandonnant, en apparence, les intérêts du prince de Tsin, alla retrouver ensuite son maître légitime, qui, par un aveuglement incompréhensible, lui rendit sa confiance, & le fit chef de son conseil.

p.287 **326.** Ce perfide sujet, loin d'être reconnaissant des bontés de son souverain, le trahissait sourdement. Dans la pensée que tous les autres princes se soumettraient à celui de Tsin, si le prince de Ouei leur en donnait l'exemple, il n'oublia rien pour l'y engager ; **325.** & comme il vit que ses

---

[1] *Fen-yn*, est Yong-ho-hien, dans le district de Ping-yang-fou.
[2] *Pi-chi*, c'est Ho-tsin-hien, dans le district de Ping-yang-fou.
[3] *Pou-yang*, c'est Pou-tcheou, dans le district de Ping-yang-fou.

tentatives étaient inutiles, il fit savoir secrètement au prince de Tsin la résolution de son maître, lui conseillant d'envoyer des troupes sur les terres de Ouei, qui enlevèrent encore à ce prince le pays de Chen [1].

324. Sou-tsin était alors auprès de Ye-ouang, prince de Yen, qui l'avait fait son premier ministre, & le comblait d'honneurs. Ce philosophe, dont les entretiens ne respiraient que le bon ordre & la vertu, se sentit touché de la beauté de la femme d'un des principaux seigneurs de la cour. Il trouva le moyen de s'en faire aimer, & abusa des bontés qu'elle avait pour lui.

Sou-tsin, après une pareille témérité, vit bien que si la chose éclatait, le mari, déshonoré, ne lui pardonnerait jamais. Il songea à se mettre en sûreté, & fit entendre à Ye-ouang, qu'il pourrait lui rendre de grands services, s'il l'envoyait auprès du prince de Tsi. Ye-ouang, qui avait quelque sujet de mécontentement contre lui, ne se fit pas beaucoup presser pour le laisser partir.

Le prince de Tsi, à qui il fit entendre qu'il venait chercher un asile dans ses États, parce que celui de Yen voulait le faire mourir, lui donna une maison & de l'emploi, dans l'espérance que, par la suite, il l'aiderait de ses conseils, pour se rendre maître de la principauté de Yen, qui était fort à sa bienséance ; mais la chose n'était pas facile. Le prince de Yen, quoique moins puissant que celui de Tsi, était un prince sage & vigilant, qu'on ne pouvait aisément surprendre.

p.288 **321.** Deux ans après, mourut l'empereur Hien-ouang, la quarante-huitième année de son règne, si les années d'un empereur, qui ne l'a été que de nom, peuvent mériter le titre de règne. Son fils Chin-tsing-ouang lui succéda.

[1] Chen-tcheou dans le district de Ho-nan-fou dans le Ho-nan.

CHIN-TSING-OUANG

@

320. Les princes de l'empire, voyant que le prince de Tsin se mettait tous les jours plus en état de leur donner la loi, & que s'ils différaient davantage à contrebalancer sa puissance, ils succomberaient infailliblement, revinrent au projet de Sou-tsin. Ils firent, entre eux, une ligue, dans laquelle entrèrent les princes de Tchou, de Tchao, de Ouei, de Han & de Yen. Ils levèrent une armée formidable, avec laquelle ils allèrent assiéger Han-kou, place forte, dont la prise leur ouvrait le chemin des États de Tsin.

318. Le prince de Tsin, qui connaissait l'importance de cette place, courut à son secours ; son approche jeta les alliés dans un si grand trouble, qu'à la première attaque ils prirent tous la fuite, & se dispersèrent, en abandonnant aux vainqueurs leur camp & leur bagage.

317. Le prince de Tsin, persuadé que le prince de Han était l'auteur de cette ligue, entra, l'année suivante, sur ses terres qu'il trouva défendues par une armée nombreuse, sous les ordres de Seou & de Chin-tcha, deux officiers qui avaient le plus de réputation. En effet, ces deux braves généraux, se voyant supérieurs aux ennemis, ne doutaient pas qu'ils ne vinssent à bout de les battre ; mais que peut le nombre des soldats & la bravoure des capitaines, lorsque la crainte s'est emparée des cœurs ? **316.** Au premier choc, tout plia devant l'armée de Tsin, p.289 qui profitant de la confusion, fit main basse sur ces troupes intimidées, en tua plus de huit mille, & fit leurs généraux prisonniers. Cette défaite porta la consternation parmi les princes confédérés.

Tchang-y saisit cette occasion pour solliciter de nouveau le prince de Ouei, son maître, à se soumettre à celui de Tsin. Il lui en fit sentir la nécessité absolue, en lui représentant qu'il serait obligé de diviser ses forces, qui montaient, tout au plus, à trois cent mille hommes, pour garder ses frontières. Il lui fit envisager la désunion, qui ne manquerait pas

d'arriver, entre les princes confédérés ; qu'alors étant dénué de leur appui, le prince de Tsin, qui était maître des montagnes, & par conséquent des remparts de ses États, lui enlèverait autant de villes qu'il en voudrait assiéger : qu'il valait mieux les conserver par un hommage prudent & volontaire, en les mettant sous la protection du puissant prince de Tsin, plutôt que de se les voir arracher par le droit de conquête, & ruiner par une guerre qui ferait la désolation de ses peuples. Il pressa si fort ce prince, & lui dit de si bonnes raisons, qu'il le détermina enfin à se soumettre. Cette résolution prise, ce sujet perfide, dans la crainte que quelqu'autre ne détruisît son ouvrage, se fit nommer plénipotentiaire auprès du prince de Tsin, pour consommer sa trahison. Le prince de Tsin le récompensa libéralement, & lui donna un titre qui le mettait au-dessus de tous les grands de sa cour.

Dans le même temps, les peuples de Pa & de Chou, dans le Ssé-tchuen, se faisaient une guerre sanglante. Après divers combats, sans avantage de part ni d'autre, aucun des deux peuples ne voulant céder, ils envoyèrent demander du secours au prince de Tsin.

p.290 Ce prince se trouva embarrassé sur le parti qu'il prendrait. Il était alors en guerre avec le prince de Han, & aurait bien voulu ne pas perdre l'occasion de se rendre maître du pays de Pa & de Chou. Ssé-ma-tsou était d'avis qu'on commençât par s'en emparer, & qu'on différât la guerre de Han. Tchang-y prétendait, au contraire, qu'il fallait la pousser encore plus vivement, & il appuyait ainsi son sentiment :

> — Dans l'état où sont les affaires de l'empire, dit-il au roi de Tsin, quelle puissance avez-vous à redouter ? Le prince de Ouei vous est soumis, celui de Tchou vit en paix avec vous ; jamais conjoncture ne vous fut plus favorable, pour porter la guerre dans le pays des trois rivières, King-choui, Ouei-choui & Lo-ho, & vous emparer des villes de Sin-tching & de Y-yang. Rien ne vous empêche d'entrer sur les terres des *Tcheou*, de vous rendre maître des neufs urnes du grand Yu, & de contraindre Chin-tsing-

ouang à recevoir vos lois. Voilà, prince, le grand dessein qui doit vous occuper de préférence à tout autre.

On dit ordinairement que *les disputes des officiers des tribunaux roulent sur l'ambition, & celle des marchands sur l'intérêt* : les trois rivières & les terres qu'occupent encore les princes de *Tcheou*, doivent être vos tribunaux & vos marchés ; aimeriez-vous mieux aller hasarder votre réputation contre des barbares ? Ce serait, à mon sens, vous écarter du noble projet que vous devez concevoir.

— Non, répondit Ssé-ma-tsou, il n'est pas encore temps d'y songer. *J'ai appris qu'un prince qui veut enrichir ses États, doit travailler à les étendre ; que celui qui est curieux d'avoir de bonnes troupes, doit veiller à ce que le peuple se multiplie & devienne riche ; & s'il ambitionne de régner, il doit se perfectionner de* p.291 *plus en plus dans la pratique de la vertu*. Lorsque vous réunirez ces trois choses, vous pourrez former les plus hautes entreprises.

Mais, prince, votre pays n'a pas encore assez d'étendue, & vos peuples ne sont pas assez riches ; il faut donc pourvoir à ces deux défauts. Les troubles qui se sont élevés dans les pays de Pa & de Chou, me rappellent les temps de Kié & de Cheou-sin ; si vous y envoyez des troupes, semblables à des loups qui se jettent sur un troupeau, elles se saisiront de leur pays, vous vous agrandirez considérablement, & en dépouillant ces peuples, vous enrichirez les vôtres. Un autre avantage que j'y vois, c'est que cette conquête aguerrirait encore vos soldats.

En vous étendant de ce côté-là, l'empire fera moins d'attention à la puissance que ces nouvelles conquêtes vous donneront ; car quand vous en rapporteriez toutes les richesses de la mer occidentale, vous n'exciterez la cupidité de personne. Si, au contraire, vous tournez vos forces contre le prince de Han, & que

> vous lui portiez la guerre, pour détruire ensuite l'empereur, vous ternissez votre réputation. Par la force, vous vous rendrez effectivement maître de l'empire, mais vous n'aurez pas le cœur des peuples, & quel avantage espérez-vous en retirer ? Vous avez le choix entre ces deux partis ; mais, prince, j'ai cru devoir vous donner un conseil dicté par le zèle.

L'avis de Ssé-ma-tsou prévalut ; le prince fit de nouvelles levées, & partit avec une puissante armée pour cette expédition. En moins de deux mois, il se rendit maître de tout le pays de Pa & de Chou. Cette conquête augmenta considérablement sa puissance & ses richesses, & l'affermit, de p.292 plus en plus, dans le dessein que lui suggérait son ambition.

A cette même époque, il arriva une chose assez singulière dans la principauté de Yen. Tsé-chi, premier ministre du prince Kouai-kong, fils du sage Y-kong, mort deux ans auparavant, avait une extrême passion de régner, & il se figura qu'il pourrait engager Kouai-kong à lui céder ses États. Pour y réussir, il se servit du ministère de Sou-tai, frère du philosophe Sou-tsin, qui avait beaucoup d'accès auprès de ce prince, & lui donna sa fille en mariage.

Sou-tai fut envoyé auprès du prince de Tsi, pour y négocier quelque affaire. A son retour, Kouai-kong lui demanda si ce prince pouvoir aspirer à la dignité de Pa ?

> — Il n'y peut prétendre, répondit Sou-tai, parce qu'il ne se confie pas à ses ministres.

Kouai-kong, qui était un bon prince, mais d'un esprit borné, crut ne pouvoir mieux faire, que de remettre toutes les affaires entre les mains de Tsé-chi.

Quelques jours après, Lou-mao-cheou, créature de Tsé-chi, s'entretenant avec le prince, lui dit :

> — L'ancien empereur Yao, n'est si fort recommandable, que parce qu'il associa Chun à l'empire. Si vous faisiez de même à l'égard de Tsé-chi, qui est votre ministre, comme Chun l'était de Yao, la

postérité vous mettrait au même rang que ce grand empereur. Yu voulait faire la même chose à l'égard de Pé-y, & s'il n'avait pas travaillé, comme il fit, à faire écouler les eaux qui inondaient l'empire, il n'aurait pas aujourd'hui une si grande réputation.

Vous avez un fils, qui pourrait vous succéder ; Yao & Chun en avaient également. Un prince aussi sage que vous, mériterait que la postérité le regardât comme un second Yao, & Tsé-chi comme un autre Chun.

Kouai-kong flatté p.293 qu'on pût le mettre en parallèle avec ces anciens empereurs, prit, sans balancer, le sceau de sa principauté, le porta à Tsé-chi, & se démit de sa couronne en sa faveur.

315. L'année suivante mourut l'empereur Chin-tsing-ouang, dans la sixième année de son règne. Nan-ouang, son fils, qui fut le dernier empereur de la dynastie des Tcheou, lui succéda.

NAN-OUANG

@

314. Le prince de Tsin n'eut pas plus tôt assuré ses nouvelles conquêtes de Pa & de Chou, qu'il songea sérieusement à exécuter le grand dessein qu'il avait sur l'empire, & leva, pour cet effet, trois grands corps d'armée. Le premier se rendit maître de vingt cinq places dans le pays de Y-kiu ; le second entra dans le pays de Ouei, & en démembra tout le département de Kiou-ou ; le troisième marcha contre le prince de Han, battit ses troupes à Ngan-men, & l'obligea de demander la paix, qu'il n'obtint qu'en donnant en otage son fils aîné, l'héritier de sa couronne.

Cependant le prince héritier de Yen, qui avait eu le désagrément de voir passer ses États en des mains étrangères, se souleva contre Tsé-tchi, & fut suivi de la plupart des grands. Le prince de Tsi lui offrit même de l'aider, & avec ce secours, il rassembla une armée assez considérable pour en former deux divisions, l'une sous les ordres de Pei-pi, pour l'opposer à Tsé-tchi, & se réserva le commandement de l'autre.

Pei-pi ne demeura pas longtemps sans rencontrer Tsé-tchi, & fut battu. Tsé-tchi victorieux lui fit faire des offres si avantageuses, qu'il l'engagea à quitter les intérêts du prince héritier, & à tourner contre ce prince les mêmes troupes qu'il commandait, & qu'il obligea de suivre sa fortune.

p.294 Le prince héritier, malgré cette défection, tint la campagne contre Tsé-tchi. On se battit, pendant plusieurs mois, avec un acharnement incroyable ; il périt un nombre infini de soldats, sans que la balance penchât pour aucun des deux partis. Le prince de Tsi, qui voulait décider la querelle, envoya une armée, sous la conduite de Tchang-tsé, droit à la capitale de Yen. Les habitants de cette ville, épouvantés aux approches de l'armée, se saisirent de Tsé-tchi, & le remirent entre les mains du prince de Tsi, qui pour en faire un exemple, qui inspirât de la crainte aux sujets ambitieux, le fit hacher en pièces, à la vue de tout le peuple, & fit mourir

Kouai-kong, qui avait eu la lâcheté de déshériter son fils, & d'abdiquer la couronne, pour la mettre sur la tête d'un perfide ministre.

Après cette expédition, le prince de Tsi retourna seul à sa cour, ayant laissé son armée dans la principauté de Yen. Il demanda à Mong-tsé, s'il ferait bien de profiter de l'occasion, pour s'emparer des États de Yen :

> — Si le peuple en est content, répondit Mong-tsé, saisissez-vous-en ; s'il ne l'est pas, laissez-les.

Comme on vint l'avertir que les princes voisins se disposaient à venir au secours de Yen, il voulut encore savoir ce que Mong-tsé en pensait :

> — J'ai ouï dire, répondit-il, que Tching-tang, quoique maître seulement de soixante-dix li de pays, s'était cependant frayé une route au trône de l'empire ; mais je n'ai point entendu qu'un prince, maître de mille li de pays, eût sujet d'appréhender. La principauté de Tsi a toujours été une des plus puissantes ; cependant, aujourd'hui que cette puissance s'est infiniment accrue, si le prince qui la gouverne ne suit pas les règles de la justice, & ne s'applique pas à la vertu, la paix le fuit & la guerre l'environne. p.295
>
> Prince, si vous êtes bien conseillé, vous renverrez incessamment ces vieillards & ces jeunes gens que vous retenez par force, & vous réserverez seulement, pour vous dédommager des frais de la guerre, une partie des richesses que vous avez apportées de Yen. Enfin, après vous être consulté avec les grands de cette principauté, vous rétablirez leur prince, s'il leur est agréable. Voilà le vrai moyen de mettre fin à la guerre.

Le prince de Tsi ne put se résoudre à suivre ce conseil ; mais, peu de temps après, il fut obligé d'en reconnaître la sagesse. Les peuples de Yen, ne voyant point revenir leur prince, prirent les armes & se révoltèrent. Le prince de Tsi, honteux de n'avoir pas écouté Mong-tsé, voulut s'excuser par l'exemple de Tcheou-kong, qui avait été trompé par son frère Koan-chou,

qu'il avait fait gouverneur du pays de Chang, & qui s'était révolté.

> — Les sages d'alors, répondit Mong-tsé, faisaient des fautes, & savaient se corriger ; mais ceux de nos jours en font, & ne se corrigent pas ; souvent même ils s'en glorifient.

Les guerres continuelles, dont l'empire était agité depuis si longtemps, faisaient beaucoup de tort à la saine doctrine. Yang-tchou & Mé-ti, profitant du désordre, répandaient partout leurs dogmes pernicieux. Mong-tsé s'opposait, de tout son pouvoir, à leurs progrès, en rappellent les sages instructions de Yao & de Chun, & la doctrine que Confucius avait enseignée à ses disciples ; mais tous ses efforts étaient inutiles.

Ce philosophe, piqué de ce que le prince de Tsi n'avait point déféré à ses conseils, lui remit son emploi, & le quitta, pour retourner dans sa patrie. Le cœur pénétré de chagrin, il mourut peu de temps après. Ses disciples, Kong-sun-tcheou, p.296 Ouan tchang, & quelques autres, recueillirent sa doctrine, dans un ouvrage composé de dix chapitres [1].

313. La seconde année du règne de Nan-ouang, le prince de Tsin avait dessein de porter la guerre dans les États de Tsi ; mais il craignait que le prince de Tchou ne profitât de son absence, pour tomber sur son pays à lui-

---

[1] Le même philosophe Meng-tsé, disciple de Tsé-ssé, petit-fils de Confucius, s'entretenait un jour avec Suen-kong, prince de Tsi, dont le règne commença l'an 455 avant Jésus-Christ. Ce prince lui dit :

> — Le parc de Ouen-ouang avait soixante & dix li carrés d'étendue ; en convenez-vous ?
> — On le soit ainsi, selon la tradition, lui répondit Meng-tsé.
> — Si cela est, reprit le roi, il était fort grand.
> — Le peuple cependant le trouvait trop petit, dit Meng-tsé.
> — Comment cela ?, ajouta le roi. Mon parc n'a que quarante li, & mon peuple le trouve encore trop vaste.
> — Prince, lui dit le philosophe, le parc de Ouen-ouang avait soixante & dix li d'étendue, & ses sujets le trouvaient trop petit, parce qu'il leur était commun avec ce prince, & qu'ils y allaient faire du fourrage, couper du bois & prendre du gibier. La première fois que je mis le pied dans vos États, je m'informai des principales ordonnances, pour m'y conformer. J'appris qu'entre Kiao & le Koan, était un parc de quarante li de circuit, & que si quelqu'un s'avisait d'y tuer un cerf, il serait puni aussi sévèrement que s'il avait tué un homme. Je compris de là que c'était comme une grande fosse, creusée au milieu de votre royaume, & un piège tendu à vos sujets. Est-il extraordinaire qu'ils le trouvent trop grand ?

Meng-tsé, Leang-hoei-ouang, chap. Tchang-kiu-hia. *Éditeur*.

même. Afin de l'en empêcher, il résolut de faire alliance avec lui, & lui dépêcha, à cet effet, Tchang-y. Il lui fit cette proposition :

> — J'ai ordre, de mon maître, de vous offrir le pays de Chang-yu, qui est de six cents li d'étendue, & sa fille, pour être mise au nombre de vos concubines, si vous voulez fermer vos forteresses & rompre avec le prince de Tsi.

Le prince de Tchou se laissa éblouir par ces offres ; tous les grands de sa cour l'en félicitèrent, le seul Tchin-tchen en murmura hautement. Le prince étonné, en vint au point p.297 de se fâcher contre lui : il voulut cependant savoir les raisons qui lui faisaient désapprouver cet avantage apparent.

> — Ne voyez-vous pas, prince, lui répondit Tchin-tchen, que ce n'est qu'une politique adroite du prince de Tsin ; une fois séparé du prince de Tsi, vous resterez seul à la merci de votre ennemi, au lieu que réunis ensemble il vous craint. L'offre qu'il vous fait de six cents li de pays, n'est qu'un appât & un piège qu'il vous tend, Il ne vous l'aura pas plus tôt cédé, qu'il songera aux moyens de le reprendre, ou plutôt, il sait qu'il sera le maître d'y rentrer quand il le jugera à propos. Il veut encore vous attirer le prince de Tsi sur les bras, & vous engager à vous entre-détruire l'un & l'autre.

Éclairé par ce conseil, le prince de Tchou sut dissimuler. Il accepta le pays de Chang-yu, rompit avec le prince de Tsi, & renvoya Tchang-y, avec un de ses officiers, pour ratifier sa nouvelle alliance avec le prince de Tsin.

Cet envoyé démêla les intentions du prince de Tchou, de sorte qu'avant d'arriver à Hien-yang, il se laissa tomber exprès de son char, & sous prétexte de s'être dangereusement blessé, il demeura trois mois sans aller à la cour de son prince, lui rendre compte de sa négociation.

Le prince de Tchou, qui en fut informé, crut que Tchang-y ne différait si longtemps, que parce qu'il s'imaginait qu'il ne voulait pas rompre avec le

prince de Tsi, & dans cette persuasion, il envoya Song-y prendre des assurances du prince de Song, & l'engager à insulter celui de Tsi.

Le prince de Tsi en fut si piqué, que, sans consulter ni son honneur ni ses intérêts, il s'offrit d'une manière humiliante à servir le prince de Tsin, & se ligua avec lui. Cette nouvelle p.298 fit cesser la feinte maladie de Tchang-y. Il fut trouver l'officier du prince de Tchou, & lui demanda pourquoi il n'avait pas encore pris possession du pays qu'on lui avait offert. Il lui dit, que les circonstances ayant changé, il n'en était plus temps, & que Hoei-ouen-ouang ne voulait plus le lui céder ; qu'il pouvait reporter cette réponse à son maître.

Le prince de Tchou, se voyant joué, entra dans une colère des plus terribles ; il donna ordre d'assembler, sur-le-champ, ses troupes, & de les tenir prêtes à marcher contre le prince de Tsin. Alors, Tchin-tchen lui dit :

> — Prince, vous voyez que mes soupçons ne sont que trop justifiés ; mais, puisque le mal est fait, quand nous devrions céder au prince de Tsin une de nos meilleures places, il ne nous reste d'autre parti, que de nous joindre à lui, pour faire la guerre au prince de Tsi. Si nous rompons avec le prince de Tsin, nous nous attirerons tous les autres princes sur les bras, & nous perdrons infailliblement davantage, que ce que nous ferions dans le cas de lui céder à présent.

La colère de Hoei-ouang était trop grande pour écouter des conseils ; il ne voulut entendre parler d'aucune alliance avec le prince de Tsin, & fit partir une puissante armée, commandée par Kiu-kai, meilleur courtisan que bon général.

312. Le prince de Tsin, qui s'attendait à cet emportement du prince de Tchou, avait fait tenir ses troupes prêtes à marcher, sous le commandement de Tchang-tchang, capitaine expérimenté. A peine l'armée de Tchou fut-elle entrée sur les terres de Tsin, qu'elle rencontra l'ennemi à

Tan-yang [1]. Kiu-kai, dont l'armée était supérieure en nombre à celle de p.299 Tchang-tchang, voulant se faire un nom, résolut de donner bataille. Tchang-tchang, qui savait que les troupes de Tchou n'étaient pas des meilleures, & que celles qu'il commandait étaient accoutumées à vaincre, ne la refusa pas. Elle se donna avec plus de résistance & d'opiniâtreté, que Tchang-tchang ne s'y était attendu. Il la gagna, fit Kiu-kai prisonnier ; mais elle fut fort sanglante. On compta plus de quatre-vingt mille hommes restés sur la place.

Tchang-tchang, profitant de sa victoire, ne s'amusa point à poursuivre les fuyards. Sans donner le temps à ses troupes de se reposer, il alla mettre le siège devant Han-tchong, qu'il pressa vivement, & prit avant qu'elle fût secourue. Les troupes de Tchou, que leur prince avait recrutées & renforcées, venaient sous un nouveau général, pour en faire lever le siège. Elles rencontrèrent à Lan-tien [2] l'armée de Tsin, & engagèrent une seconde action, où elles furent encore battues.

Ces échecs attirèrent de nouveaux ennemis au prince de Tchou. Ceux de Han & de Ouei entrèrent sur ses terres, à la tête de leurs troupes ; & pour les en faire sortir, il fallut que ce prince leur cédât, à chacun, une de ses places qui était à leur bienséance. Il vit alors le tort qu'il avait eu de ne pas suivre le conseil de Tchin-tchen ; ainsi il ne pensa plus qu'à faire la paix, aux conditions que le prince de Tsin voulut lui accorder.

Durant ces troubles, les partisans de l'héritier de la principauté de Yen travaillèrent si efficacement, en sa faveur, qu'ils le firent rentrer dans le patrimoine de ses ancêtres, sous le nom de Tchao-ouang. **311.** Il commença son règne par prendre le deuil de son père, & s'appliqua ensuite à procurer au peuple p.300 tout le soulagement qui dépendait de lui. Ce prince, s'adressant à Ko-oué, lui recommanda de lui chercher un bon ministre : sur cette demande, Ko-oué lui cita le trait d'un prince, qui ayant entendu parler d'un cheval qui pouvait faire mille li dans un jour, voulut

---

[1] Koué-tcheou de King-tcheou dans le Hou-koang.
[2] Lan-tien-hien de Si-ngan-fou dans le Chen-si.

l'avoir, à quelque prix que ce fût, & remit mille *taëls* entre les mains d'un de ses officiers, avec ordre de l'aller acheter ; mais, par malheur, à son arrivée, le cheval se trouva mort. L'officier chagrin, & craignant que son maître ne le soupçonnât de ne s'être point acquitté de sa commission, imagina, pour lui en donner des preuves, de marchander les os de ce cheval qu'il acheta, moyennant, cinq cents *taëls*, & les lui porta. Le prince crut qu'il se moquait de lui ; il entra dans une si grande colère, qu'il voulait le faire mourir sur-le-champ :

> — Prince, lui dit cet officier, en se jetant à ses pieds, je n'ai acheté ces os si cher, que dans le dessein de vous procurer un cheval tel que vous le souhaitez. S'il y en a un dans l'empire, soyez sûr qu'on vous l'amènera, sans qu'il soit nécessaire d'aller le chercher. Tout ce que je vous demande, c'est de différer d'un an l'effet de votre colère. Si les marchands n'amènent pas ici les plus beaux chevaux de l'empire, vous ferez alors ce que vous voudrez de moi ; je n'aurai aucun regret de mourir.

Le prince, malgré sa colère, différa de le punir, & le fit mettre en prison.

Le bruit s'étant répandu, de tous côtés, que le prince avait donné jusqu'à cinq cents *taëls* des os d'un cheval, l'année ne fut pas révolue, sans qu'il en vît arriver trois des plus beaux, & les seuls qui furent dans l'empire : il en eut tant de joie, qu'il rendit la liberté à l'officier, & le combla de présents.

> — Prince, ajouta Ko-oué, puisque vous cherchez un habile ministre, imitez cet officier, prenez-moi en cette qualité ; p.301 comportez-vous, à mon égard, comme si j'étais un habile homme, & vous verrez que vous attirerez, à votre service, les plus sages & les plus éclairés de l'empire.

Le prince suivit son conseil ; il lui fit bâtir un palais, le combla de richesses & d'honneurs, & le fit considérer comme un grand personnage. La conduite de Tchao-ouang, à l'égard de son nouveau ministre, ne manqua pas de faire du bruit, même au-delà de ses États ; & comme l'intérêt est le

grand mobile des actions des hommes, une infinité d'habiles gens vinrent lui offrir leurs services. Enfin Yo-y, ministre de Tsi, quitta son prince pour se donner à Tchao-ouang.

310. L'année suivante, le prince de Tsin, qui ne perdait point de vue son grand dessein, fit demander à celui de Tchou de lui vendre le pays de Kien, situé au-delà des gorges de Ou-koan, à cent quatre-vingts li, à l'est de Chang-tcheou, de Si-ngan-fou du Chen-si. Le prince de Tchou, qui cherchait à se venger de Tchang-y, lui répondit qu'il ne voulait pas le vendre, mais que s'il lui donnait Tchang-y, il lui en ferait présent.

Tchang-y, sans hésiter, s'offrit à être le prix de ce marché. Le prince de Tsin lui témoigna ses craintes, sur le danger qu'il y avait pour sa vie ; il appréhendait qu'il n'éprouvât le ressentiment du prince de Tchou. Ce politique consommé, se fiant sur les ressources de son esprit, & sur le crédit d'un de ses amis, auprès de la favorite du prince, osa affronter la tempête.

Le prince de Tchou fit resserrer Tchang-y dans une étroite prison, résolu de tirer de lui une vengeance exemplaire, pour la trahison qu'il lui avait faite, en le frustrant du pays que le prince de Tsin lui avait promis. Kin-chang, ami de Tchang-y, alarmé des dispositions funestes de son maître, p.302 implora la protection de la princesse Tching-sieou. Il lui représenta les suites terribles du ressentiment du prince de Tsin, qui ne manquerait pas de venger la mort d'un ministre, pour lequel il avait cédé six villes, & une de ses propres filles. Cette favorite, qui tremblait au nom seul du prince de Tsin, croyant déjà le voir mettre tout à feu & à sang, ne cessa de solliciter la grâce de Tchang-y. Le prince de Tchou, vaincu par ses instances & par ses larmes, lui rendit enfin la liberté.

Tchang-y, sorti de prison, n'oublia pas les intérêts de son maître. Comme il vit le prince de Tchou assez bien disposé en sa faveur, il lui dit :

> — Ceux qui jusqu'ici ont travaillé à réunir les princes, me paraissent semblables à quelqu'un qui entreprendrait d'assembler un troupeau de moutons avec des loups, ou des tigres ; aussi

n'ont-ils pu réussir. Vous ne voulez pas vous soumettre au prince de Tsin ; cependant, lorsqu'il aura forcé vos voisins à se reconnaître dépendants de lui, pouvez-vous croire qu'il vous laissera tranquille ? Le meilleur parti, à mon avis, c'est que vous viviez ensemble, comme deux frères, & que vous le reconnaissiez, au moins, pour votre aîné.

— J'y souscris, répondit le prince de Tchou, & pour preuve de la sincérité de ce que je vous dis, je vous permets de vous en retourner.

Tchang-y prit le chemin des États de Han, où il ne voulut pas que son passage fut inutile à son maître. Il fut trouver le prince, & lui représenta que son pays étant hérissé de montagnes, & peu riche en terres labourables, il ne pouvait faire de magasins, ni mettre sur pied plus de deux cent mille hommes. Il lui fit voir, au contraire, la puissance formidable du prince de Tsin, qui était en état de lever une armée d'un million d'hommes, prête à l'écraser ; qu'il avait, lui-même, éprouvé la p.303 valeur de ses cuirassiers, à qui rien ne pouvait résister, & qu'ainsi son véritable intérêt était de se joindre à ce prince, contre celui de Tchou, pour prévenir la ruine de ses propres États. Le prince de Han, frappé de ses raisons, entra dans la ligue que Tchang-y lui proposait.

Tchang-y alla rejoindre ensuite son prince, qui fut si content du succès de ces deux négociations, qu'il lui donna six villes, avec le titre de prince de Ou-sin, & le députa vers les autres princes, pour tâcher de les gagner.

Cet habile politique se rendit d'abord à la cour du prince de Tsi, à qui il fit voir, que son pays était ouvert au prince de Tsin, par l'alliance que celui de Tchou venait de faire avec lui, en lui donnant sa fille en mariage : qu'il ne pouvait espérer d'être défendu par le prince de Han, qui venait d'entrer dans la même alliance ; enfin, que son maître pouvait le faire attaquer par les troupes de Tchao & de Ouei, & qu'il lui voyait peu de ressources contre tant de forces réunies.

> — Le prince de Han, ajouta Tchang-y, a cédé à mon maître le pays de Y-yang ; celui de Ouei, le pays de Ho-ouai, & enfin celui de Tchao lui a remis le pays de Ho-kien ; quelle difficulté aurait-il de vous faire attaquer, du côté du midi, par les princes de Han & de Ouei, & d'engager celui de Tchao à se saisir de Po-koan ? Si cela était, les places de Lin-tsé & de Tsié-mé, ouvertes de toutes parts, pourraient-elles vous demeurer, & vous flatteriez-vous de tenir tête à tant d'ennemis ?

Le prince de Tsi promit de ne se point brouiller avec celui de Tsin, & dit à son envoyé, qu'il pouvait l'en assurer.

De la principauté de Tsi, Tchang-y passa dans celle de Tchao, & détermina le prince à se soumettre à celui de Tsin, à l'exemple des autres, en lui disant que le prince de Tsi, ayant cédé p.304 à son maître, la pêche & les salines de ses États, c'était avoir coupé les ailes & les bras au pays de Tchao.

Tchang-y termina ses négociations par le prince de Yen. Tchao-ouang, que ses malheurs passés avaient rendu timide, lui accorda tout ce qu'il voulut, d'autant plus aisément, que le prince de Tsin ne pouvait venir à lui, qu'après avoir entièrement soumis le prince de Tsi.

L'ambassadeur de Tsin reprenait, à grandes journées, le chemin de Hien-yang, lorsqu'il reçut, en route, la nouvelle de la mort de Hoei-ouen-ouang, & que Ou-ouang, son fils, avait déjà pris possession de ses États. Cette nouvelle le jeta dans la plus grande consternation. Il n'était point aimé de Ou-ouang ; ce prince lui avait même témoigné une aversion marquée. Il voyait encore, avec chagrin, que cet événement allait détruire tout le fruit de ses négociations : en effet, les princes n'eurent pas plus tôt appris la mort de Hoei-ouen-ouang, qu'ils retirèrent leur parole, & se réunirent de nouveau, contre la principauté de Tsin.

Le négociateur fut très mal reçu de Ou-ouang ; ce prince avait déjà disposé de sa place de ministre. Tchang-y fut d'autant plus sensible à cette disgrâce, qu'il avait toujours servi les princes de Tsin avec beaucoup de

zèle, & même aux dépens de sa réputation. Voyant qu'il n'avait plus à attendre que des mortifications de la part de Ou-ouang, auprès de qui il ne jouirait d'aucune considération, il retourna dans la principauté de Ouei, sa patrie. Son prince, malgré les griefs qu'il avait contre lui, le reçut avec bonté, & lui donna même de l'emploi ; mais le cœur blessé de sa chute, il tomba dans une maladie de langueur, **308.** qui l'emporta un an après son retour dans sa patrie.

p.305 Ou-ouang, ne se désistant point du grand projet commencé par Hoei-ouen-ouang, son père, envoya une armée nombreuse, sous le commandement de Kan-mao, assiéger Y-yang, où le prince de Han tenait sa cour. Ce siège fut long & meurtrier. Quoique Kan-mao poussât les travaux avec beaucoup de vigueur, cependant il se trouvait, au bout de cinq mois, presque aussi peu avancé que le premier jour ; il était même sur le point de lever le siège, lorsque le prince de Tsin, à qui il était important de ne point échouer dans sa première entreprise, fit marcher, contre Y-yang, tout ce qui lui restait de meilleures troupes, avec un ordre précis, à Kan-mao, de la prendre, quoiqu'il en dût coûter. Kan-mao, avec ce renfort, doubla les attaques, sans donner aucun relâche aux assiégés ; & enfin il emporta cette ville, dont il fit passer au fil de l'épée, tous ceux qui s'y trouvèrent les armes à la main : on prétend qu'il y périt plus de soixante mille personnes des assiégés, & que la perte de l'armée de Tsin montait encore plus haut.

Cette expédition fut la première & la dernière de Ou-ouang. Comme ce prince mettait son plaisir à disputer de forces avec ses officiers, il défia Yué, l'un d'eux, d'enlever des urnes de métal fort pesantes ; Yué les emporta sans se gêner. Ou-ouang voulut en faire autant, & se rompit une veine ; il mourut, de cet accident, peu de jours après.

Ou-ouang ne laissa point d'enfants, & la discorde s'éleva parmi ses frères. Tchao-siang-ouang, le plus jeune, était alors en otage dans les États de Tsi. Son oncle maternel, qui les gouvernait, poussé par son propre intérêt, sut si bien gagner le peuple & les troupes, qu'il alla, à leur tête,

faire proclamer son neveu prince de Tsin ; **305.** mais comme Tchao-siang-ouang était encore p.306 trop jeune, pour se charger du gouvernement, sa mère fut déclarée régente, & Oue-yen, frère de cette princesse, nommé général des troupes & gouverneur de Hien-yang.

Les frères de Tchao-siang-ouang, qui prétendaient avoir plus de droit que lui à la couronne, furent cependant contraints de le reconnaître ; mais ils formèrent, sous main, des partis qui auraient dû perdre la principauté de Tsin, si les autres princes de l'empire avaient su en profiter. La conspiration était sur le point d'éclater, lorsque Oue-yen en fut averti. Il se saisit des coupables, & les aurait punis de mort comme rebelles, si le prince de Ouei n'eût intercédé pour eux, & obtenu leur grâce.

Cette impunité les enhardit à continuer leurs factions. Oue-yen ne put leur pardonner la récidive ; il les fit tous mourir, & éteignit leur race : sévérité outrée, qui faillit causer un soulèvement général dans les États de Tsin, qu'on ne put apaiser qu'avec bien de la peine.

La dixième année de l'empereur Nan-ouang, il parut une comète, & la douzième il en parut une autre.

303. Cette douzième année, la guerre se ralluma plus que jamais entre les princes de l'empire. Celui de Tsin, dans une seule campagne, se rendit maître des villes de Pou-fan [1], de Fan-ling dans les États de Ouei, & du pays de Ou-soui, qui appartenait au prince de Han.

Ces deux princes, fâchés de ce que celui de Tchou ne les avait pas secourus, comme il le devait par le traité d'alliance qu'ils avaient fait avec lui, joignirent leurs troupes à celles de Tsi, & entrèrent, à main armée, sur ses terres. **302.** Le prince de p.307 Tchou, qui n'était pas en état de leur résister, dépêcha son fils au prince de Tsin, pour lui demander du secours ; & afin de lui prouver la sincérité de ses intentions, il lui manda de garder en otage, ce fils, l'héritier présomptif de sa couronne.

---

[1] Pou-tcheou de Ping-yang-fou dans le Chen-si.

Le prince de Tsin accepta l'otage, & lui envoya un prompt secours, qui obligea ses ennemis à se retirer ; mais l'héritier de Tchou, ayant tué dans une querelle un des premiers officiers du prince de Tsin, se sauva dans les États de son père, & ce malheureux événement éleva un nouveau sujet de guerre entre les deux couronnes.

301. L'année suivante, il y eut une éclipse de soleil, si grande, que le jour fut changé en une nuit la plus obscure.

Le prince de Tsin, outré de l'action du prince héritier de Tchou, & plus sensible encore à la perte de son officier, se ligua avec les princes de Han, de Ouei & de Tsi : il entra, sur ses terres, avec une armée formidable, passa sur le ventre à celle de Tchou, qui voulait lui en disputer l'entrée, & alla se saisir du pays de Tchong-kieou [1].

300. Le prince de Tsin ne se contenta pas de cette vengeance. Il envoya son propre fils en otage au prince de Tsi, pour s'assurer de lui ; après quoi, la campagne suivante, il fit marcher ses troupes, sous la conduite de Mi-jong, qui défit l'armée de Tchou, commandée par King-kiué, qui fut tué. Ce général, profitant de sa victoire, mit le siège devant Siang-tching [2], dont la garnison, épouvantée de la perte de la dernière bataille, se rendit presque sans coup férir.

299. L'année suivante, le prince de Tchou n'osant plus s'exposer p.308 en plaine, se tint sur la défensive ; mais alors le prince de Tsin, voyant qu'il n'avait plus d'ennemis que dans l'enceinte des murailles, divisa son armée en plusieurs corps, qui emportèrent d'assaut huit places. Ce prince, feignit d'être las de tant de guerres, & écrivit à celui de Tchou, pour l'inviter à le rendre au fort Ou-koan.

Sa lettre était conçue en ces termes :

> « Lorsque nous fîmes la paix ensemble à Hoang-ki, avec la confiance de véritables frères, vous me laissâtes en otage votre

[1] Gin-ping de Tchong-tchang-fou dans le Chan-tong.
[2] Siang-tching-hien de Cai-fong-fou du Ho-nan.

> fils, l'héritier de vos États, & me donnâtes la plus grande marque de la sincérité de vos intentions. Dans la suite, ce même fils tue un de mes premiers officiers, & sans se mettre en peine de me faire savoir les raisons vraies, ou apparentes, qui avaient pu le porter à une telle extrémité, il se sauve de mes États pour aller vous rejoindre. Je vous avoue qu'alors, transporté de colère, je suis peut-être allé trop vite, en envoyant mes troupes sur vos frontières, tirer vengeance d'une pareille action.
>
> Maintenant j'entends dire que vous voulez vous joindre au prince de Tsi, & que pour assurer cette nouvelle alliance, vous lui avez envoyé votre fils en otage ; n'auriez-vous pas dû plutôt vous aboucher avec moi sur nos limites, pour prendre ensemble des mesures convenables afin d'assurer la paix entre nous ?
>
> Si vous & moi sommes toujours en guerre, le moyen que nous obligions les autres princes de l'empire à vivre en paix ? Ce que je souhaiterais, serait de nous aboucher à la forteresse de Ou-koan, & de cimenter la paix par nos serments : j'attends sur cela votre détermination.

Cette invitation mit le prince de Tchou dans la plus grande p.309 perplexité. En ne s'y rendant pas, il craignit le ressentiment du prince de Tsin ; mais d'un autre côté, il redoutait quelque trahison de sa part. Ses grands, qu'il consulta sur son embarras, lui répondirent :

> « Que le prince de Tsin était comme un loup ou comme un tigre, qui ne cherchait qu'à attirer, dans ses griffes, les autres princes de l'empire pour les dévorer.

Quelques partisans de la paix, du nombre desquels était le fils du prince, furent d'un avis contraire. Hoei-ouang suivit ce dernier.

Le prince de Tsin, qui n'avait cherché à l'y attirer, que pour s'assurer de sa personne, n'eut garde de s'y trouver. Il y envoya un de ses officiers, qui prit & son nom & sa place, mit des troupes en embuscade, & fut au-devant

du prince. Cet officier l'arrêta prisonnier, & le conduisit à Hien-yang ; où il fut reçu par Tchao-siang-ouang, non en prince, mais en sujet. Il voulait qu'il lui cédât le pays de Ou [1]. Le prince de Tchou, déjà outré de sa perfidie rejeta avec fierté cette proposition.

La nouvelle de la détention du prince de Tchou étant arrivée à la cour de Tsi, plusieurs des grands officiers étaient d'avis d'arrêter aussi son fils, qui s'y trouvait en otage, & de profiter de cette occasion pour s'emparer du pays de Hoai [2]. Le ministre de Tsi fut révolté de la bassesse de ce conseil, & fit passer, dans l'âme de son maître, l'indignation qu'il lui inspirait. Ce prince fit reconduire, avec honneur, l'héritier de Tchou dans les États de son père, dont il fut déclaré régent en son absence sous le nom de King-siang-ouang.

p.310 Le prince de Tsi craignait que celui de Tsin ne désapprouvât ce qu'il venait de faire en faveur de l'héritier de Tchou ; mais lorsqu'il vit qu'il lui demandait Tien-ouen pour en faire son ministre, toutes ses craintes disparurent.

Tien-ouen était un sage, qui avait des connaissances étendues dans la science du gouvernement, & dont la réputation fit désirer au prince de Tsin de l'avoir pour premier ministre. Mais à peine eut-il pris possession de cet emploi, que des envieux, jaloux du mérite de cet étranger, l'accusèrent d'avoir plus à cœur les affaires de Tsi que celles de Tsin ; qu'il paraissait, dans toute sa conduite, ne chercher qu'à faire prendre l'ascendant à sa patrie, & que s'il restait plus longtemps dans le ministère, il était à craindre qu'il ne causât la ruine des États de Tsin.

Tchao-siang-ouang, sans approfondir l'accusation, le fit arrêter dans le dessein de le faire mourir, de peur qu'il ne lui nuisît, en se mettant au service de quelqu'autre prince. Tien-ouen, pour se tirer d'affaire, eut recours à la princesse, qui avait les bonnes grâces du prince. Cette favorite

---

[1] Ou-chan-hien de Kiong-tcheou-fou du Ssé-tchuen.
[2] Hoai-ngan du Kiang-nan.

ne se chargea d'intercéder pour lui, qu'à condition qu'il lui ferait présent d'un habit de renard blanc qu'il avait. Tien-ouen l'avait déjà donné à son maître ; heureusement pour lui, un de ses amis trouva moyen de l'enlever de la garde-robe du prince, & le porta à la princesse, qui, à force d'instances, obtint sa liberté & la permission de retourner à Tsi.

298. A peine fut-il parti, que le prince se repentit de l'avoir renvoyé ; il fit courir après lui. Tien-ouen, qui craignit ce retour du prince, avait marché à grandes journées, & était déjà arrivé à une forteresse, où il passa une partie de la nuit dans une inquiétude mortelle.

p.311 Comme ce fort servait de clef aux États de Tsin, il était défendu d'en ouvrir les portes, avant le chant du coq, sans un ordre exprès de la cour. Tien-ouen y avait un ami, à qui il fit part de son embarras, & qui lui promit de lui faire ouvrir les portes à minuit précis. Cet ami savait si bien contrefaire le chant du coq, que ces animaux mêmes y étaient trompés. Il commença, à l'heure convenue, à chanter ; tous les coqs du fort & des environs lui répondirent, à diverses reprises. Ceux qui étaient chargés de la garde des portes, se levèrent à la hâte, & à demi-éveillés, pour les ouvrir. Tien-ouen en profita & sortit en diligence des États de Tsin. Il dut son salut à cette ruse : il y avait à peine deux heures qu'il était parti, quand le courrier qui avait ordre de l'arrêter arriva. Ce courrier, apprenant que Tien-ouen devait déjà être hors des limites, retourna, sur ses pas, porter au prince de Tsin la nouvelle de son évasion.

Tien-ouen ne put oublier les mauvais traitements qu'il avait reçus du prince de Tsin, & résolut de s'en venger. Le prince de Tsi, qui l'estimait, y fut sensible, & l'accueillit avec distinction. Le motif même pour lequel le prince de Tsin avait voulu le perdre, détermina celui de Tsi à le choisir pour son premier ministre.

A cette même époque, les grands de Tchou envoyèrent signifier à Tchao-siang-ouang, que sa perfidie ne les obligerait jamais à se relâcher sur aucun point. Ce prince, irrité de leur arrogance & de leur fierté, fit défiler ses troupes vers les États de Tchou, & en enleva onze places.

Tien-ouen, qui épiait l'occasion de se venger, profita habilement du prétexte de ces conquêtes, pour réveiller les inquiétudes des autres princes. Il engagea son maître à se p.312 joindre aux princes de Han & de Ouei, & à déclarer la guerre à celui de Tsin.

Tchao-siang-ouang ne parut point intimidé de cette confédération ; il rassembla toutes ses forces pour s'opposer à leurs entreprises. Les deux armées se rencontrèrent auprès de Han-kou, où elles en vinrent aux mains. La bataille fut sanglante, & l'armée de Tsin si maltraitée, que ce prince, malgré la confiance qu'il avait dans sa grande puissance, commença à craindre pour ses États ; d'autant plus que les princes alliés, par les conseils de Tien-ouen, profitant de leur victoire, emportèrent d'assaut Han-kou, & se disposaient à entrer plus avant dans son pays.

297. Le prince de Tsin, accoutumé à vaincre, fut embarrassé de sortir de ce pas : il voulait céder aux confédérés une partie du Ho-tong, & leur demander la paix. Son ministre Leou-hoan & Kong-tsé-chi, qu'il consulta, lui répondirent : « Que s'il faisait la paix, il s'en repentirait, parce qu'il aurait regret de leur avoir abandonné une partie du Ho-tong, au moment peut-être qu'ils étaient sur le point de se retirer d'eux-mêmes. Qu'il se repentirait également de n'avoir pas fait la paix, si ces princes, maîtres de Han-kou, en voulaient à la capitale, parce que rien ne pourrait les arrêter, & que s'ils la prenaient, alors on regretterait également de ne l'avoir pas sauvée, en sacrifiant les places que leur prince avait intention de leur abandonner. »

Tchao-siang-ouang, sans leur répondre, ordonna à Kong-tsé-chi d'aller trouver les princes confédérés, & de régler, avec eux, les conditions de la paix.

Au moment que le plénipotentiaire de Tsin arriva, Tien-ouen était absent ; il négociait, dans la principauté de Tchou, p.313 un approvisionnement de grains, pour continuer la guerre. Les princes lui dépêchèrent un courrier, qui le fit revenir en diligence au camp des alliés.

Le désir que le prince de Tsin avait de la paix, le fit passer par-dessus deux articles, qui pouvaient en retarder la conclusion. Le premier était, que les princes garderaient le fort de Han-kou, & le second, que le prince de Tchou serait mis en liberté, & renvoyé avec honneur dans ses États. Un autre article encore concernait le démembrement du Ho-tong, proposé de la part de Tsin. A ces conditions la paix fut signée, & les armées se retirèrent. Cependant Tchao-siang-ouang ne voulut point renvoyer le prince de Tchou, ce qui aliéna si fort les princes de l'empire, qu'aucun, depuis ce temps-là, ne voulut plus se fier à sa parole.

Le prince de Tchou voyant que celui de Tsin éludait, à son égard, l'article dont il était convenu dans le traité de paix, & qu'il ne voulait point consentir à lui rendre la liberté, se déguisa, & profitant d'une occasion, il disparut tout à coup ; mais le prince de Tsin envoya à sa poursuite : on l'atteignit, & il fut ramené. Le chagrin qu'il en conçut abrégea ses jours ; **296.** il mourut peu de temps après. Tchao-siang-ouang lui rendit beaucoup plus d'honneurs après sa mort, que pendant sa vie ; il le fit conduire, en grand cortège, dans les États de Tchou, où il fut reçu par le prince régent & les grands, qui lui firent de magnifiques obsèques.

295. Le prince de Tsin, ne sachant à quoi attribuer le mauvais succès qu'il avait eu contre les princes confédérés de Tsi, de Han & de Ouei, crut qu'il provenait du défaut d'un bon ministre. Il fit toutes les perquisitions possibles pour en trouver un, qui l'aidât à effacer ses pertes & la tache faite à son honneur. On p.314 lui présenta Oue-gen, qui avait beaucoup de réputation, mais qui aimait son repos. Tchao-siang-ouang le força presque d'accepter la place de ministre qu'il lui offrait.

294. Oue-gen, après avoir pris connaissance de l'état & des forces de Tsin, songea aux moyens de réparer les pertes de la dernière guerre. La première année, il ne prit que la ville de Hiai sur le prince de Ouei ; **293.** mais la seconde, il confia le commandement général des troupes de Tsin, à Pé-ki, capitaine expérimenté, dont il connaissait la capacité & la bravoure, & l'envoya contre la formidable armée des princes de Han & de Ouei qui

avaient réuni toutes leurs forces. Cet officier hacha les ennemis en pièces, leur tua deux cent quarante mille hommes, & fit prisonnier leur général, qui mourut peu de temps après de ses blessures. Cet échec força les deux princes à demander la paix, que Tchao-siang-ouang ne leur accorda qu'à condition qu'ils lui céderaient cinq de leurs places.

Après cette paix, Oue-gen ne crut pas qu'on dût sitôt recommencer la guerre ; il voulut laisser aux peuples le temps de respirer, & il en profita pour se préparer à une campagne encore plus glorieuse, qu'il avait dessein de faire lui-même.

290. La vingt-cinquième année de Nan-ouang, il se mit à la tête de l'armée, & entra dans les États de Ouei & de Han ; il obligea le premier de céder au prince de Tsin, tout ce qu'il possédait dans le Ho-tong, c'est-à-dire, quatre cents li de pays ; le second fut obligé de lui abandonner le pays de Ou-soui, d'environ deux cents li d'étendue. Après cette expédition, Oue-gen remit à Pé-ki le commandement de l'armée, & ce général, la campagne suivante, enleva soixante & une villes au prince de Ouei.

288. Tchao-siang-ouang ambitionnait le titre d'empereur, & sous p.315 ce nom, d'envahir tout l'empire. Tant de conquêtes ne lui permirent pas de différer davantage. Il n'y avait plus alors que le seul prince de Tsi, qui pût le lui disputer. Tchao-siang-ouang divisa, de sa propre autorité, toute la Chine en deux parties, qu'il lui plut d'appeler, l'une *l'empire d'orient*, & l'autre *l'empire d'occident*. Il prit avec beaucoup d'appareil le titre d'empereur d'occident, & envoya un des plus grands seigneurs de sa cour au prince de Tsi, pour l'inviter à prendre, avec la même solennité, celui d'empereur d'orient.

Lorsque Sou-tai lui fit cette proposition, de la part de son maître, ce prince crut que c'était un simple badinage, & se mit à rire. Il prit cependant, deux jours après, mais sans cérémonies, le titre fastueux d'empereur d'orient, uniquement pour se moquer du prince de Tsin, car il le quitta de même. **287.** Tchao-siang-ouang, honteux de cette fausse démarche, abdiqua aussi son titre imaginaire ; mais il envoya une armée

dans le pays de Tchao, qui prit Keng-yang [1], & une autre contre le prince de Ouei, qui lui enleva Sin-yuen [2], deux places importantes, qui le rendaient, pour ainsi dire, maître du Ho-nui. Le prince de Ouei ne put obtenir la paix qu'en lui cédant encore Ngan-y.

286. D'un autre côté le prince de Tsi, voyant que Tchoang-siang-ouang devenait, de jour en jour, plus puissant par ses nouvelles conquêtes, fondit, à la tête de se troupes, sur la principauté de Song, où il répandit tellement la terreur, que tout le peuple prit la fuite, quittant ses maisons & ses biens pour se mettre en sûreté.

p.316 Le soldat non moins épouvanté, n'osa faire la moindre résistance ; toutes les villes ouvrirent leurs portes, & le prince de Song, lui-même, fut contraint d'abandonner ses États, & de s'enfuir vers le pays de Ouen [3], où il mourut, peu de temps après, sans postérité. Ainsi finit la principauté de Song, qui fut réunie à celle de Tsi.

285. Min-ouang, prince de Tsi, enflé de cette conquête, apprenant à son retour dans ses États, que le prince de Tsin avait sollicité les princes de Tchou, de Tchao, de Han & de Ouei à faire une ligue contre lui, & que les deux premiers en avaient déjà donné leur parole, divisa ses troupes en trois corps, les fit marcher vers les États de Tchou, de Han, de Tchao, de Ouei, se saisit des terres impériales, après quoi il voulut se faire reconnaître empereur, & maître souverain de la Chine.

Cette dernière démarche lui coûta cher. Tchao-ouang, prince de Yen, en fut si indigné, qu'il voulait, sans différer, lui déclarer la guerre, & entrer à main armée dans ses États. Il l'aurait fait, si Yo-y, son ministre, ne lui avait représenté que le prince de Tsi, étant devenu trop puissant, il fallait nécessairement agir de concert avec les princes de Tchou, de Tchao, de Ouei & de Han, contre lesquels il était en guerre ; qu'il se promettait de les faire entrer dans cette ligue, & qu'alors il serait facile de le réduire. Yo-y

---

[1] Yu-tsé-hien de Tai-yuen-fou du Chan-si.
[2] Dans le territoire de Hoai-king-fou du Ho-nan.
[3] Ouen-hien de Oui-king-fou dans le Ho-nan.

réussit si parfaitement dans sa négociation, que les princes ligués le déclarèrent généralissime de toutes leurs troupes.

284. Yo-y, sans perdre de temps, rassembla la plus nombreuse armée qu'on eût encore vue. Le prince de Tsi n'en fut point p.317 intimidé, & parut en héros, à la tête de ses troupes, pour soutenir la démarche qu'il avait faite. Il rencontra l'armée des alliés à Tsi-fi, dans le territoire de Tching-tcheou-fou du Chan-tong, & résolut de la combattre.

Yo-y, qui venait pour le châtier de sa témérité, n'était pas dans l'intention de reculer ; ainsi l'action s'engagea, & dura presque tout le jour, jusqu'à ce qu'enfin le corps que le prince de Tsi commandait, en personne, ayant été enfoncé, ce ne fut plus qu'une déroute générale dans son armée. Yo-y faisant alors avancer des troupes fraîches, elles achevèrent sa défaite, qui fut des plus complètes.

Le général Yo-y, consommé dans le métier des armes, jugea que les troupes de Tsin & de Han lui étaient inutiles, & les renvoya. Il sépara celles de Ouei du corps de l'armée, & les fit marcher pour soumettre le pays de Song, dont Min-ouang s'était emparé. Il détacha ensuite celle de Tchao, avec ordre d'aller se saisir du pays de Ho-kien [1], & lui, à la tête des troupes de Yen, se mit aux trousses de Min-ouang, qu'il poursuivit si vivement, qu'il le contraignit d'abandonner ses États.

Ce général, victorieux, entra dans Lin-tsé [2], capitale des États de Tsi, & s'empara des trésors, des bijoux & des meubles les plus précieux de Min-ouang, qu'il fit porter à Tchao-ouang, prince de Yen, son maître. Ce prince, après les avoir reçus, se rendit en personne à l'armée, pour féliciter Yo-y de ses succès étonnants ; & par reconnaissance de ses services, il lui donna le titre de prince de Chang-koué.

p.318 Le prince de Tchou, qui n'avait point voulu entrer dans la ligue contre Min-ouang, apprenant la catastrophe de ce prince, lui envoya son

---

[1] Ho-kien-fou dans le Pé-tché-li.
[2] Lin-tsé-hien de Tsing-tcheou-fou du Chan-tong.

général Nao-tchi, avec des troupes, pour l'aider à rétablir ses affaires. Min-ouang, dès sa première entrevue avec Nao-tchi, lui déclara qu'il le choisissait pour son premier ministre ; mais celui-ci, à qui une ambition démesurée avait fait croire aisément qu'il pourrait partager avec le prince de Yen les États de Tsi, se saisit de ce malheureux prince, lui fit ouvrir une veine, par où il perdit son sang & la vie.

Yo-y ayant ouï dire qu'il y avait dans la ville de Hoa-y un sage, nommé Ouang-chou, estimé de tout le monde, qui avait servi fidèlement Min-ouang dont il était sujet, fit bloquer cette ville à trente li à la ronde, avec des défenses à tout soldat d'y entrer sans ses ordres, sous des peines les plus rigoureuses. Il députa un de ses officiers à Ouang-chou, pour le prier de venir le joindre. Ouang-chou refusa de sortir, malgré les menaces des plus grands malheurs qu'il allait faire tomber sur la ville s'il désobéissait. Ce sage répondit :

> — Un sujet fidèle ne doit point servir deux maîtres, ni une femme forte deux maris. Puisque je ne puis plus être au prince de Tsi, j'ai résolu de me cacher dans un désert, aurais-je la bassesse de me donner à un autre, dans ses propres États, & ne vaut-il pas mieux quitter la vie que de faire une action indigne d'un homme d'honneur ?

Après ce peu de mots, il se retira à l'écart & se pendit.

Yo-y fut sensible à la mort de Ouang-chou, & afin que les peuples de Tsi fussent témoins de l'hommage qu'il rendait à sa vertu, il lui fit faire de magnifiques obsèques. Un des principaux soins de Yo-y, était de s'attirer la bienveillance des peuples dans ses nouvelles conquêtes. Partout il les p.319 soulageait de tout son pouvoir, & punissait sévèrement les soldats qui lui causaient le moindre dommage. Il allégeait les tributs & les corvées ; recevait, avec distinction, les habiles gens, les traitait toujours d'égal à égal, & les louait en public, afin de les faire respecter. Cette sage conduite lui donna tant de réputation, & lui gagna si généralement le cœur des sujets de Tsi, que dans moins de six mois, plus de soixante-dix villes, où

les troupes de Yen n'avaient pas encore pénétré, vinrent d'elles-mêmes se soumettre.

Nao-tchi, voyant que le général Yo-y ne faisait point d'état de sa personne, se tint toujours dans la ville où il avait fait mourir Min-ouang. Il tâchait, sous main, de se faire un parti, qu'il couvrait du nom de Siang-ouang, fils de Min-ouang, qu'il avait en son pouvoir.

283. Siang-ouang, continuellement agité de la crainte que Nao-tchi n'en voulût à sa vie, cherchait quelque moyen de s'échapper d'entre ses mains. Il le trouva enfin, & fut se cacher dans la maison d'un mandarin, appelé Ki. Siang-ouang joignait aux avantages de la figure, les agréments de l'humeur la plus enjouée : il toucha le cœur de la fille de son hôte, qui prit pour ce prince la plus forte inclination. Comme elle était chargée de lui fournir le nécessaire, elle lui inspira, par ses soins, les sentiments passionnés qu'elle avait pour lui : l'amour les fit s'oublier, & cette jeune fille devint enceinte.

Elle ne déguisa point son état à sa mère, qui n'en parut pas fâchée, dans l'espérance d'une grande fortune ; elle lui recommanda seulement d'être attentive sur les démarches du prince, & de veiller à ce qu'il ne s'évadât point.

Dans le même temps, Ouang-sun-kia qui avait toujours suivi Min-ouang, voyant que tout le monde se plaignait de p.320 Nao-tchi, & qu'on était outré contre lui, se mit à crier de toutes ses forces dans les rues :

> — Le perfide Nao-tchi a fait mourir notre prince Min-ouang, personne ne l'ignore ; qui veut se joindre à moi, pour le punir d'un crime aussi noir ?

A ses cris, quatre à cinq cents personnes s'assemblent en tumulte. Il s'avance, à leur tête, contre Nao-tchi, le prend & le fait mettre en pièces, au milieu des rues, par la populace :

> — Ce n'est pas tout, leur dit-il, Min-ouang a laissé un fils dans la personne de Siang-ouang, il faut le reconnaître pour votre prince légitime.

Siang-ouang, instruit de tout ce qui se passait, doutait encore que ce ne fut un piège, & se tenait toujours caché. Cependant rassuré, il parut enfin, & fut proclamé prince de Tsi par tous les habitants de la ville de Kiu [1].

279. De tous les États considérables de Tsi, il ne restait plus que deux villes fort éloignées l'une de l'autre, qui reconnussent encore les princes de Tsi ; savoir, Kiu & Tsié-mé [2]. Yo-y, qui savait de quelle importance il était de se rendre maître de cette dernière place, l'assiégeait depuis longtemps, avec toutes ses forces, sans pouvoir la réduire.

Après plus d'un an de siège, le brave gouverneur qui la défendait, fut tué sur la brèche. Cette mort donna l'espérance à Yo-y d'en venir à bout : il fit sommer la garnison d'ouvrir ses portes, en lui offrant la capitulation la plus honorable ; mais ces braves gens étaient résolus de mourir plutôt que de se rendre. Après la perte de leur gouverneur, ils avaient choisi, pour le remplacer, Tien-tan, simple soldat, qui avait donné des preuves p.321 de valeur & de capacité. Ce nouveau général rejeta la proposition de Yo-y, & se mit en état de se défendre encore plus vigoureusement que n'avait fait son prédécesseur.

Yo-y, voyant qu'il avait affaire à des gens déterminés, changea le siège en blocus, & recula son camp, de neuf à dix li de la ville. Il demeura encore trois ans devant cette place, sans que la garnison donnât le moindre signe de soumission. Un courtisan du prince de Yen, remarquant l'inquiétude où il était de la longueur de ce siège, jaloux de la gloire que s'était acquise Yo-y, chercha à faire suspecter sa conduite au prince ; il lui insinua qu'il avait, sans doute, dessein de se servir de ses troupes, pour s'établir lui-même prince de Tsi.

Le prince, à qui cette accusation déplut, dissimula d'abord ; mais quelque temps après, il fit préparer un grand festin, auquel il invita les

---

[1] Kiu-tcheou de Tsing-tcheou dans le Chan-tong.
[2] Tsié-mé-hien de Lai-tcheou-fou de la même province.

grands & les officiers de sa cour. Le repas fini, adressant la parole à celui qui avait inculpé Yo-y, il dit :

> — Les anciens princes n'enviaient point les terres d'autrui, & tâchaient d'avoir auprès d'eux des sages qu'ils honoraient, pour les aider à bien gouverner. S'ils n'en avaient aucun, le peuple était mécontent, & toujours disposé aux troubles. Nous en avons un exemple devant les yeux en la personne de Min-ouang.
>
> Lorsque je suis parvenu au rang que j'occupe, tous mes soins ont été de me procurer des gens éclairés & vertueux. Aidés de vos services, je suis venu à bout de recouvrer les États de mes ancêtres ; mais si nous nous sommes rendus maîtres de la principauté de Tsi, c'est au général Yo-y qu'il en faut attribuer le succès. Il nous a vengés de l'injure que Min-ouang nous avait faite ; puisque la conquête de Tsi est due à sa sagesse & à sa bravoure, c'est à lui proprement p.322 que ces États doivent appartenir, & non pas à nous qui n'y avons contribué en rien. D'où vient donc osez-vous mal parler de lui ? Un homme de votre trempe a le cœur corrompu ; il est indigne de vivre.

Le prince, pour ce seul crime, le fit mourir, & dépêcha un de ses ministres à Yo-y, avec des lettres patentes qui établissaient ce général prince de Tsi.

Yo-y, persuadé que son maître voulait l'éprouver, rendit ces lettres, après les avoir lues, au ministre qui les avait apportées, & écrivit au prince pour l'assurer de sa fidélité. Il refusa constamment le rang où il voulait l'élever. Cette conduite, qui lui fit beaucoup d'honneur, lui mérita l'estime de tout le monde ; & depuis, personne n'osa plus en parler désavantageusement.

Tchao-ouang, prince de Yen, mourut sur ces entrefaites. Hoei-ouang, son fils & son successeur, n'aimait pas Yo-y ; & comme les courtisans étudient les inclinations du prince pour les flatter, les ennemis de Yo-y profitèrent de cette découverte pour le rendre suspect. Ce jeune prince,

sans expérience, rappela Yo-y, pour lui faire rendre compte de sa conduite, & envoya Ki-kié prendre le commandement des troupes.

Yo-y, qui n'ignorait pas les sentiments de Hoei-ouang à son égard, craignit avec raison de s'exposer, s'il se livrait entre ses mains. Ainsi, après avoir remis le commandement de l'armée à Ki-kié, il se retira des États de Tchao.

Lorsque Tien-tan apprit cette nouvelle, il fit faire dans Tsié-mé des réjouissances extraordinaires, & assura la garnison qu'elle n'avait plus rien à craindre ; que dans peu elle verrait l'ennemi lever le siège. Il arriva, en effet, un grand changement dans l'armée de Yen ; au départ de Yo-y, les officiers & les soldats témoignèrent leur mécontentement. Un grand p.323 nombre déserta ; la garde ne se faisait plus que faiblement, & il n'y avait aucun soldat qui ne désirât voir le nouveau général échouer. Ce qui ne manqua pas d'arriver effectivement, peu de temps après, par un stratagème assez singulier, dont Tien-tan se servit.

Il choisit plus de mille bœufs, qu'il revêtit de peaux rouges, en forme de dragons. Il leur fit attacher des petits poignards aux cornes, & des torches enduites de poix à la queue : les ayant divisés en dix bandes, il les fit conduire, à la faveur de la nuit, par cinq mille de ses meilleurs soldats, dans le camp ennemi. Alors les conducteurs mettant le feu aux torches, rendirent ces bœufs si furieux, qu'ils couraient de tous côtés, portant partout le désordre & la terreur. Les ennemis, saisis d'épouvante, fuyaient pour se mettre à couvert de ces faux dragons, qu'ils prenaient pour des monstres. Les cinq mille soldats, profitant de la confusion, en firent un horrible carnage, tuèrent Ki-kié leur général, & dissipèrent son armée, dont la retraite rendit enfin la liberté aux habitants de Tsié-mé.

Le bruit de cette victoire fut suivi d'une invitation de la part de Tien-tan, à tous les fidèles sujets du royaume de Tsi, de venir le joindre. Plus de soixante-dix villes prirent les armes, firent main basse sur les troupes de Yen, & s'étant jointes en corps d'armée, allèrent au-devant de Siang-ouang. Ce prince, durant tout ce temps, n'était point sorti de la ville de

Kiu ; on le conduisit, en triomphe, à Lin-tsé, capitale de ses États, où il mena, avec lui, la fille du mandarin Ki, qu'il prit alors pour son épouse & fit déclarer reine. Voulant ensuite récompenser les services de Tien-tan, il le nomma général de ses troupes.

La ville de Ti restait encore entre les mains des ennemis ; cette place était trop importante pour la laisser en arrière, & p.324 le même jour que Siang-ouang donna le commandement de ses troupes à Tien-tan, il lui ordonna d'en aller faire le siège. Lou-tchong-lien, qu'il rencontra sur sa route, lui dit, qu'il doutait fort qu'il en vînt à bout. Ce doute piqua Tien-tan & lui parut injurieux, après la levée du siège de Tsié-mé & le rétablissement de son prince qu'il venait d'opérer. Cependant ce général entreprit le siège de Ti. Après être resté plus de trois mois devant la place, il ne se voyait pas plus avancé que le premier jour ; il commença à douter du succès de son entreprise. Se rappelant alors ce que Lou-tchong-lien lui avait dit, il le fit venir, pour lui en demander l'explication.

> — Au siège de Tsié-mé, lui répondit Lou-tchong-lien, vous cherchiez à vous faire une réputation, & à vous sacrifier pour le service de l'État ; vous vous exposiez alors aux coups comme le moindre soldat, & la garnison animée par votre exemple, faisait des prodiges de valeur. Vous avez dû réussir à chasser l'ennemi & à rétablir votre prince.
>
> Maintenant, vous avez tout ce que vous pouvez désirer : le soleil levant vous éclaire de ses rayons & en remplit votre cœur ; vous êtes riche ; vous avez un des premiers emplois de l'État, vous pensez à en jouir longtemps, & vous n'ambitionnez plus de mourir pour votre patrie. Ce sont là les raisons qui m'ont fait dire que vous ne prendriez pas la ville de Ti.
>
> — Vous avez touché au but, lui dit Tien-tan, mon exemple a rendu mes soldats faibles, & les porte à se ménager comme moi. Soyez témoin de ce que je vais faire.

Ce général fit publier qu'on eût à se tenir prêt pour l'assaut. Il fit approcher

son camp de la ville, alla lui-même visiter les travaux, fit élever des tours fort près des murailles, & sans p.325 craindre la grêle de flèches que les assiégés décochaient sur lui, il ne quitta point la tranchée.

Après avoir tout disposé, Tien-tan choisit ce qu'il avait de soldats déterminés, & monta avec eux à l'assaut, soutenu par des archers qu'il avait postés dans les tours & qui tiraient sans cesse sur les remparts : il entra le sabre à la main dans la ville, écarta tout ce qui s'offrait à sa rencontre, & se rendit enfin maître de Ti, d'où il retourna couvert de gloire à Lin-tsé.

Tien-tan qui savait, par sa propre expérience, les désordres & les ravages que les guerres entraînent à leur suite, employait toutes ses richesses à les réparer. Il ne pouvait voir un malheureux sans le secourir ; souvent même on le vit se dépouiller de ses propres habits, pour en revêtir les pauvres. Cette conduite, digne d'un sage, & qui ne méritait que des éloges, donna de l'ombrage à Siang-ouang. Ce prince se mit dans l'esprit que Tien-tan n'était si attentif à secourir les indigents, que pour gagner le cœur des peuples, & ménager l'occasion de se rendre maître de la principauté de Tsi : il lui demanda même un jour s'il avait dessein de le dépouiller de ses États. Ce brave officier, sans lui répondre, se retira le cœur pénétré de tristesse.

Un grand de la cour, témoin de cette vivacité, ne put s'empêcher de représenter au prince, l'injustice de ses reproches. Il lui fit voir que toutes les actions de Tien-tan ne tendaient qu'à lui assurer le cœur du peuple, & à le maintenir en paix, en prévenant les besoins qui pouvaient le porter au trouble :

> — Faire connaître à un sujet, ajouta-t-il, qu'on suspecte sa fidélité, c'est l'inviter à y manquer. Les services de Tien-tan le justifient : vous l'avez outragé, & vous lui devez une réparation.

Siang-ouang, frappé de ses torts, publia un manifeste, où il p.326 détaillait les actions éclatantes de Tien-tan, les services qu'il en avait reçus,

son zèle pour le bien public, son empressement à soulager les malheureux, en sacrifiant à ce noble usage toutes ses richesses. Il termina son éloge par dire, que les sentiments de son général pour le peuple, étaient les siens propres, & que tout ce qu'il avait fait, n'était que parce qu'il connaissait l'affection de son prince pour ses sujets.

Ce manifeste dissipa le chagrin de Tien-tan, & combla de joie le peuple, qui espérait que l'exemple de ce général serait imité par les grands.

Quand Yo-y sortit des États de Yen, pour mettre sa vie en sûreté, il se retira auprès du prince de Tchao, qui l'accueillit, l'assura de sa protection, & l'admit même dans son conseil.

Quelque temps après, ce prince, ne doutant pas qu'il ne gardât du ressentiment contre le jeune prince de Yen, feignit, pour l'éprouver, d'avoir intention de lui déclarer la guerre.

> — Prince, lui répondit Yo-y, j'ai toujours servi Tchao-ouang, prince de Yen, avec autant de fidélité & de zèle que je vous sers ; quoique j'aie quitté ses États, je ne ferai jamais rien contre ses intérêts, ceux de sa famille, ni les vôtres.

Le prince le loua de cette résolution, & pour se l'attacher davantage, il lui donna le pays de Ouang-tchou à titre de principauté.

Le prince de Tchao avait accueilli Yo-y avec d'autant plus d'empressement, qu'il ne doutait pas qu'il ne l'aidât de ses conseils & de sa bravoure, contre le prince de Tsin qui lui enlevait, chaque campagne, quelques-unes de ses places.

L'origine d'une guerre aussi opiniâtre, entre ces deux princes, venait d'une pierre à cachet, que le prince de Tchao avait eue de celui de Tchou, & qu'on disait être incomparable. Le p.327 prince de Tsin fut curieux de ce bijou, & offrit au prince de Tchao quinze villes en échange.

Cette demande mit le prince de Tchao dans la perplexité ; il prévoyait le ressentiment qu'un refus lui attirerait de la part du prince de Tsin. La confier à ce prince, dont il connaissait le peu de délicatesse à manquer à sa

parole, c'était s'exposer à perdre cette pierre précieuse, sans avoir les villes qui devaient en être le prix. Il communiqua son embarras à Lin-siang-ju qui se chargea de la commission de la porter au prince de Tsin. Lin-siang-ju se fit accompagner par un de ses amis, à qui il confia la pierre, en lui recommandant de ne la donner que quand il le lui dirait. Ils convinrent, entre eux, d'un signal, au cas qu'il fallût la garder & la reporter à leur maître.

Arrivé à la cour de Tsin, Lin-siang-ju voulut entamer l'échange des quinze villes, mais Tchao-siang-ouang éluda la proposition. Se croyant déjà maître de la pierre, en s'assurant du porteur, il le fit garder à vue, dans l'hôtel qu'on lui avait préparé, & sous prétexte de lui faire plus d'honneur, il ordonna de l'y conduire avec un cortège brillant, tiré de sa garde. Lin-siang-ju ne doutant plus alors de l'intention de Tchao-siang-ouang, fit le signal à son ami, qui était resté hors du palais, & cet ami, sans que personne s'en doutât, fut reporter le bijou au prince de Tchao.

Le jour suivant, Tchao-siang-ouang ne manqua pas de renvoyer demander à Lin-siang-ju :

> — Elle n'est plus entre mes mains, répondit-il ; comme j'ai vu que votre maître ne voulait pas tenir la parole, qu'il avait donnée au mien, de lui remettre quinze villes en échange, je l'ai, sur-le-champ, renvoyée.

Le prince de Tsin frustré de ses espérances, & piqué de ce p.328 que Lin-siang-ju avait été plus fin que lui, voulait se venger, en le faisant mourir ; mais les grands de sa cour lui représentèrent que la conduite de cet envoyé était celle d'un sujet fidèle, zélé pour le service de son maître, & que loin de mériter la mort, il ne méritait, au contraire, que des louanges. Tchao-siang-ouang changea de résolution, & le renvoya même avec honneur ; mais il fit retomber son ressentiment sur le prince de Tchao en lui déclarant la guerre. Il la poussa pendant quatre ans, avec beaucoup de vigueur, & enleva cinq places à ce prince ; après quoi, feignant que sa vengeance était

satisfaite, il lui proposa la paix, & de s'aboucher à Mien-chi [1], où ils en régleraient à l'amiable les conditions.

Tchao-siang-ouang n'avait pas dessein de faire la paix, & l'entrevue de Mien-chi n'était qu'un stratagème, pour se saisir de sa personne, & profiter des troubles que sa détention élèverait dans les États de Tchao, pour s'en rendre maître.

Le prince de Tchao hésita longtemps à partir pour Mien-chi ; il ne s'y détermina que sur les représentations de ses deux ministres, Lin-siang-ju, & Lien-pou, qui lui firent entendre que Tchao-siang-ouang attribuerait son refus à sa faiblesse. Mais avant que de faire cette démarche, ils prirent les plus sages précautions.

Lin-siang-ju voulut l'accompagner : il engagea Lien-pou à demeurer, pour veiller à la sûreté de l'État, pendant leur absence.

Tchao-siang-ouang avait proposé de n'amener à Mien-chi d'autre suite que leurs domestiques, afin d'agir avec plus de liberté, Lin-siang-ju choisit les soldats les plus braves & les p.329 plus déterminés, à qui il fit prendre la livrée du prince, & leur recommanda d'être, surtout, attentifs aux ordres qu'il leur donnerait.

Lien-pou pria le prince de nommer son successeur avant son départ, afin que, s'il était absent plus de trente jours, son fils pût prendre possession de la principauté, & ôter, par là, toute espérance à Tchao-siang-ouang de profiter de son absence. Les choses, ainsi réglées, le prince de Tchao partit, avec Lin-siang-ju, pour se rendre à Mien-chi.

Tchao-siang-ouang, qui y était arrivé le premier, fit de grandes démonstrations de joie au prince de Tchao ; il l'invita, pour le lendemain, à un repas splendide. Pendant le repas, le prince de Tsin, qui cherchait un prétexte d'exécuter son dessein, dit des choses assez piquantes au prince de Tchao, auxquelles celui-ci parut faire peu d'attention. Sur la fin, il fit

[1] Mien-chi-hien de Ho-nan-fou dans le Ho-nan.

apporter un instrument, & lui dit, d'un ton de maître, d'en jouer. Le prince de Tchao, sans faire la moindre difficulté, prit l'instrument & en joua.

Lin-siang-ju, déjà révolté des discours arrogants du prince de Tsin, fut outré de ce dernier trait. A peine son maître eut-il fini de jouer, qu'il invita Tchao-siang-ouang à en faire autant, & sur le refus qu'il en fit :

> — Je voudrais bien, ajouta Lin-siang-ju, sans aller plus loin, vous engager, prince, à me tirer, par le gosier, une partie de mon sang.

A ces paroles hardies, les gens du prince de Tsin firent un mouvement menaçant, qui fit croire à Lin-siang-ju qu'ils avaient quelque mauvais dessein ; mais lui, sans se troubler, lançant sur eux un regard foudroyant, accompagné d'un ton de voix terrible, leur fit bientôt reprendre un air plus modeste. Faisant ensuite un signe aux siens, ils montrèrent une p.330 contenance si fière & si assurée, que le prince de Tsin prit l'instrument & en joua. Le repas finit par cette dernière scène.

Tchao-siang-ouang jugea, par ce qui venait de se passer, que le prince de Tchao s'était précautionné contre ses ruses. Cette découverte l'empêcha de rien entreprendre ; tout le reste de la conférence se passa paisiblement, & les deux princes se séparèrent, en apparence, bons amis.

Le prince de Tchao, pour reconnaître le service important que venait de lui rendre Lin-siang-ju, l'éleva à une dignité plus éminente que celle qu'avait Lien-pou. Celui-ci s'en plaignit hautement, & il lui échappa même des propos, injurieux à Lin-siang-ju.

Ce ministre, à qui ils furent rapportés, n'en parut point choqué. Ses amis, surpris de ce qu'il n'en témoignait aucun ressentiment, ne purent s'empêcher de lui représenter que cette insensibilité faisait du tort à sa réputation.

> — Que vous jugez mal de moi !, leur répondit-il. Lien-pou peut-il se comparer au prince de Tsin ? Vous avez été témoins de ce que j'ai fait à ce prince, dans ses États mêmes, & vous pourriez vous

> persuader que je crains Lien-pou ? Si je parais peu sensible à ce que vous appelez ma réputation, c'est pour le bien commun. Je ne doute nullement que Tchao-siang-ouang ne nous déclare bientôt la guerre ; on nous regarde, Lien-pou & moi, comme les soutiens de l'État. Si deux tigres se battent ensemble, ordinairement ils en meurent tous deux.

Cette réponse, sage & pleine de noblesse, satisfit ses amis, & couvrit Lien-pou de confusion ; il en fut si pénétré, qu'il alla sur-le-champ lui faire des excuses. Depuis ce moment ces deux ministres vécurent dans une parfaite intelligence.

p.331 **276.** Tchao-siang-ouang jugea, par les précautions que le prince de Tchao avait prises à Mien-chi, qu'il devait être sur ses gardes, & qu'il risquerait s'il l'attaquait sitôt ; ainsi il le laissa en paix, & tourna ses armes contre Ngan-li-ouang, prince de Ouei, qui venait de succéder à son père, mort l'année précédente. Il commença par lui prendre deux de ses places.

Comme il le pressait vivement, le prince de Han, qui craignait pour lui-même, vint à son secours avec une nombreuse armée, qu'il joignit à celle de Ouei. **275.** Ces troupes combinées allèrent chercher l'ennemi pour le combattre ; l'action fut chaude & très meurtrière. Il resta plus de quarante mille hommes sur le carreau, dont le plus grand nombre était de l'armée de Ouei & de Han, qui abandonna le champ de bataille à Oue-gen, général de Tsin. Ce général, profitant de sa victoire, enleva encore huit villes au prince de Ouei, qui se vit obligé de demander la paix ; on ne la lui accorda, qu'à condition qu'il céderait une partie du pays de Ouen au prince de Tsin.

274. Mais cette paix dura peu ; dès l'année suivante le prince de Tsin la rompit. Sur l'avis qu'il eut que Ngan-li-ouang avait fait alliance avec le prince de Tsi, il envoya contre lui son général Oue-gen, qui lui emporta encore d'emblée quatre places, dont les garnisons, qui montaient à près de quarante mille hommes, furent passées au fil de l'épée, afin d'inspirer de la terreur aux autres villes.

Le prince de Han, que tant de conquêtes intimidèrent, ne voulut point se brouiller avec le prince de Tsin, & refusa d'entrer dans la ligue que les princes de Tsi, de Tchao & de Ouei firent ensemble.

273. Ceux-ci, irrités de ce refus, le regardèrent dès lors comme leur ennemi, & entrèrent sur ses terres avec une armée p.332 formidable. Tchao-siang-ouang, qui voulait faire voir la promptitude avec laquelle il défendait ceux qui se déclaraient pour lui, vint au secours du prince de Han, battit l'armée des alliés, & en nettoya absolument ses États.

A la nouvelle de ce second échec, Toan-kan-tsé, ministre de Ouei, fut trouver son maître, & lui conseilla de faire sa paix avec le prince de Tsin, en lui cédant une partie du Nan-yang [1]. Mais Sou-tai, désapprouva hautement ce conseil ; il s'emporta même contre Toan-kan-tsé, & le peignit à son prince comme un homme qui ne désirait que sa ruine :

> — Offrir toujours, ajouta Sou-tai, quelque place, *c'est jeter de la paille sur un feu qui ne s'éteindra qu'en cessant d'y en jeter*.

Ngan-li-ouang lui répondit froidement :

> — J'ai donné ma parole, il n'y a plus de moyen de la retirer.

La paix fut en effet conclue, aux conditions que Toan-kan-tsé avait conseillé de la faire.

Le prince de Tsin laissa alors respirer le prince de Ouei ; il voulait l'engager, avec celui de Han, à déclarer la guerre au prince de Tchou. **272.** Hoang-hié, l'envoyé de ce dernier auprès de Tchao-siang-ouang, instruit de ce qui se tramait contre son maître, présenta un mémoire au prince de Tsin, qui fit tant d'impression sur son esprit, que ce prince le chargea de conduire à Tchou la princesse sa fille, qu'il avait promise à son maître, & d'y renouveler l'alliance entre les deux États. Le prince de Tchou, de son côté, fit partir son fils & son héritier, pour rester en otage auprès du prince de Tsin.

---

[1] Siou-ou-hien de Houi-king-fou dans le Ho-nan.

Mais Tchao-siang-ouang ne pouvait vivre sans guerre. Comme il n'avait plus de prétexte contre les princes de Tchou, p.333 de Han & de Ouei, après les soumissions qu'ils venaient de lui faire, **271.** il songea alors à se venger de ce qui s'était passé à Mien-chi, entre lui & le prince de Tchao, & envoya faire le siège de la ville de Yen-yu, située à vingt li au nord-ouest de Tsin-tcheou, dans le district de Fen-tcheou-fou du Chen-si.

Yen-yu était une assez bonne place, & quoiqu'éloignée de la capitale, le prince de Tchao avait intérêt de la conserver. Il ne perdit point de temps à la secourir. Il voulut charger Lien-pou de cette expédition ; mais celui-ci, connaissant la difficulté des chemins, s'en excusa, & Tchao-tché s'offrit à le remplacer.

Tchao-tché était brave, intrépide, exact, & très sévère à faire observer les lois. Il avait d'abord été receveur des tributs de l'État, & dans cet emploi, aucune considération n'avait été capable de l'empêcher de faire son devoir. Dans ces temps de troubles & de guerres, on ne les payait qu'à regret. Les peuples de la principauté de Ping-yuen, étaient comme en possession de n'en point payer ; ils refusèrent plusieurs fois les receveurs, persuadés qu'ils n'avaient rien à craindre, & qu'en considération de leur prince, Tchao-tché n'oserait user de la rigueur des lois, mais ils se trompèrent. Tchao-tché inflexible, en fit mourir neuf des plus mutins.

Le prince de Ping-yuen regarda cette sévérité comme un affront qui lui était personnel, & résolut de s'en venger. Tchao-tché, qui en fut averti, ne s'en effraya pas davantage. L'ayant rencontré peu de jours après, il l'aborda, & lui dit :

> — Prince, vous êtes de la famille de Hoei-ouen-ouang, votre maître & le mien ; il est de votre intérêt d'en soutenir l'honneur, & d'en empêcher la destruction. Si on se relâche de l'observance des lois, le désordre s'introduit, & nos ennemis en p.334 profitent pour nous faire la guerre ; alors l'État est en danger de sa ruine.

> Votre famille & ses richesses n'ont de stabilité, qu'autant que les lois s'observeront exactement. C'est par là qu'on se rend redoutable à ses voisins. Les tributs sont une des obligations du peuple ; j'ai puni ceux qui voulaient s'y soustraire. J'ai fait mon devoir, j'ai servi mon prince, votre famille, & vous-même.

Le prince de Ping-yuen fut forcé de rendre justice à la conduite de Tchao-tché ; il le proposa au prince de Tchao comme un homme capable d'entrer dans le ministère, où il eut bientôt l'occasion de développer ses talents.

Tchao-siang-ouang avait déjà fait investir Yen-yu. Tchao-tché s'avançait pour la secourir. Arrivé à trente li de Han-tan, il campa, & fit publier, dans toute l'armée, que personne, sous peine de la vie, n'eût à lui donner aucun conseil, sans en être requis. On. apprit que les ennemis étaient postés à l'ouest de Ou-ngan, qu'ils avaient dessein de prendre en passant ; sur quoi un officier s'étant avisé de lui proposer de jeter du secours dans cette place, il le fit mourir, & resta vingt-huit jours dans le même poste, sans se mettre en devoir de secourir Ou-ngan, qu'il savait être munie de toutes sortes de provisions, & d'une bonne garnison.

Un espion de l'armée ennemie ayant été arrêté, fut conduit à la tente de Tchao-tché, qui le reçut avec beaucoup d'honneurs, & le renvoya après l'avait traité magnifiquement. A son retour, l'espion ne manqua pas de rendre compte des honneurs qu'on lui avait faits, & qu'il ne paraissait pas que l'armée de Tchao dût sitôt décamper. Cette nouvelle fit plaisir au général de Tsin, qui prit le change sur ces fausses apparences.

p.335 Cependant l'espion fut à peine sorti du camp, que Tchao-tché fit publier qu'on eût à se disposer à partir dans deux heures & à petit bruit. Par une marche forcée, & dans un jour & une nuit, il alla camper à cinquante li de Yen-yu. Hiu-ly, vieux soldat, lui faisant remarquer un poste avantageux sur une montagne, il le fit sur-le-champ occuper par un corps de dix mille hommes.

Lorsque le général de Tsin apprit que Tchao-tché s'approchait pour secourir Yen-yu, il décampa, laissant peu de monde devant la place, & marcha au-devant de lui, dans la résolution de le combattre. Il fut surpris de la position avantageuse de son camp, & surtout de voir qu'il s'était emparé de la montagne. Persuadé de l'importance de ce poste, il voulut commencer par en déloger les dix mille hommes.

Il détacha contre eux l'élite de ses troupes, qui les attaquèrent vigoureusement, sans pouvoir les forcer. Dans la chaleur de l'action, Tchao-tché fit faire un mouvement à un corps composé de ses plus braves gens, qui mit les ennemis entre deux ; alors les faisant charger avec impétuosité, en tête & en queue, il les rompit, les mit en fuite, & les obligea de se replier sur le reste de l'armée, où ils portèrent le désordre. Tchao-tché les poussant sans relâche, tout fut à la débandade ; ils abandonnèrent leur bagage aux vainqueurs, & ne pensèrent plus qu'à mettre leur vie en sûreté. Cette victoire, suivie de la levée du siège de Yen-yu, fit beaucoup d'honneur à Tchao-tché: cependant, à son retour, il en attribua toute la gloire au soldat Hiu-ly, à qui il fit donner de l'emploi dans les troupes. Le prince de Tchao, pour récompenser les services de son général, le créa prince de Ma-fou.

Cependant le prince de Ouei, qui s'était vu enlever tant de p.336 places par le prince de Tsin, chercha un appui auprès du prince de Tsi, & chargea de cette négociation Siu-kia, un de ses premiers officiers. Siu-kia se fit accompagner du philosophe Fan-tsiu, dont il connaissait l'habileté. Le prince de Tsi, fut si charmé de l'éloquence de Fan-tsiu, qu'il lui fit un présent considérable en or ; Siu-kia, à qui il ne donna rien, fut piqué de cette préférence. De retour à la cour, il le dénonça à Oué-tchi comme un traître, que le prince de Tsi n'avait si libéralement traité, que pour s'en servir contre les intérêts de son maître. Ce premier ministre, transporté de colère, fit rouer de coups le philosophe, jusqu'à ce qu'ayant été laissé pour mort sur la place, il ordonna de le jeter à la voirie.

Fan-tsiu, quoique si cruellement maltraité, reprit ses esprits, mais il n'osa bouger, jusqu'à ce que la nuit fût venue ; alors jugeant que personne ne pouvait le voir, il se retira chez Tching-ngan-ping, un de ses amis, qui le tint caché jusqu'à ce qu'il fût entièrement rétabli des mauvais traitements qu'il avait reçus. Alors il se donna à Ouang-ki, ambassadeur du prince de Tsin auprès de celui de Ouei, qui le mena avec lui à Hien-yang, dans l'espérance qu'il rendrait service à son maître.

270. Le jour que Ouang-ki devait avoir audience de Tchao-siang-ouang, Fan-tsiu trouva le moyen de l'accompagner au palais, revêtu de l'habit de philosophe, afin de parler avec plus de liberté au prince.

Tchao-siang-ouang était sorti ; lorsqu'il rentra, le philosophe se mit en devoir de passer avant lui. Les eunuques qui gardaient la porte le repoussèrent rudement, & lui reprochèrent sa hardiesse de vouloir entrer avant le prince.

> — De quel prince voulez-vous parler, dit Fan-tsiu, en élevant la voix, afin que Tchao-siang-ouang pût l'entendre. Il n'en est point ici. J'ai bien p.337 ouï dire qu'il y avait une princesse qui gouvernait avec un certain Jang-heou, mais je ne savais pas qu'on y reconnût un prince.

Tchao-tsiang-ouang voyant Fan-tsiu habillé en philosophe, fit retirer tout le monde, s'approcha de lui, mit un genou en terre suivant l'usage pratiqué à l'égard des philosophes, & lui dit :

> — Sans doute, maître, que par un bienfait signalé du Tien, vous venez dans mes États pour m'instruire.

> — Oui, oui, répondit-il, par deux fois, d'une manière assez fière,

& comme il le répétait une troisième, le prince ajouta :

> — Si cela est, que ne le faites-vous donc ? Je suis prêt à vous entendre.

Fan-tsiu reprit la parole :

— Je suis un étranger, & je commence dès aujourd'hui à me glorifier d'être votre sujet. Je compare les services que je veux vous rendre, comme à mon maître, aux muscles & à la chair qui couvrent les os du corps, ils en sont & la force & l'ornement ; mais comme je ne connais pas encore quelles sont vos intentions, je ne sais si je pourrai remplir les desseins que j'ai pour votre service & pour votre gloire.

Je n'ai pas d'abord répondu à ce que vous me demandiez, parce que je sais, que ce que je vous dis aujourd'hui, sera peut-être demain cause de ma mort ; cependant, si mes conseils vous procurent quelque avantage, je n'aurai aucun regret de mourir, pourvu que vous les mettiez en pratique.

Le prince l'assura qu'il lui faisait injure, s'il ne le croyait pas disposé à profiter de ses instructions, & l'engagea à lui découvrir librement sa pensée.

Fan-tsiu, remarquant qu'on les écoutait, n'osa parler des affaires du dedans du palais, d'autant plus qu'il ne savait p.338 pas comment Tchao-siang-ouang le prendrait ; il se contenta de toucher les choses du dehors, & continua ainsi :

— Je ne sais à quoi pense Jang-heou d'abandonner les États de Han & de Ouei, pour faire la guerre au prince de Tsi ; outre que la chose n'est pas aisée, pourquoi laisser les ennemis, qui sont sur vos frontières, & en attaquer un qui en est si éloigné ? Des conquêtes qu'on ne saurait garder, ne produisent, ce me semble, qu'un vain honneur : elles ne rendent pas plus puissant ; au lieu qu'en portant la guerre sur les terres de Han & de Ouei, un pouce de terre que vous leur enlevez, augmente vos États d'un pouce de terre ; si vous leur enlevez un pas, vos États s'étendent d'un pas de plus. Les principautés de Han & de Ouei sont comme le centre de l'empire : en vous en rendant maître, vous n'aurez pas

beaucoup de peine à contenir les princes de Tchao & de Tchou, & le prince de Tsi tremblera pour lui-même.

Tchao-siang-ouang, qui avait une ambition démesurée de soumettre les autres princes, fut satisfait de ce premier entretien, & voulut que Fan-tsiu assistât à tous ses conseils.

Fan-tsiu, depuis cette conversation, prit de jour en jour plus de crédit sur l'esprit de Tchao-siang-ouang, qui n'entreprenait plus rien sans le consulter & suivait aveuglément tout ce qu'il lui proposait. **266.** Quelques années après, lorsque le philosophe le vit dans la disposition où il l'avait conduit par degrés, il crut pouvoir s'ouvrir davantage.

— Lorsque je demeurais dans le Chan-tong, lui dit Fan-tsiu, j'entendais souvent parler avec éloge de Tien-ouen, ministre du prince de Tsi, mais on ne disait rien du prince. Depuis ce temps-là, j'ai souvent ouï parler, hors de vos États, de la princesse votre mère qui en est gouvernante, de p.339 Jang-heou son ministre ; mais de vous, prince, on n'en fait aucune mention.

On donne le nom de prince à celui qui gouverne un État, qui distribue la justice, qui peut récompenser & punir, qui a pouvoir de vie & de mort sur ses sujets. La princesse régente gouverne absolument ; Jang-heou envoie à son gré des ambassadeurs aux autres princes, sans même vous consulter ; Hoa-yang & King-yang infligent les peines, non selon les lois, mais suivant la disposition de leur cœur ; Kao-ling entre & sort du palais sans permission, & quand il lui plaît ; lorsqu'un pareil désordre règne dans un État, peut-on dire qu'il y ait un maître ? Avant que d'avoir l'honneur de vous parler, je fus rebuté par vos eunuques, & je dis à haute voix qu'il n'y avait point de prince ici, afin que m'entendant, vous en fissiez votre profit.

Prince, vous êtes trop éclairé pour ne pas sentir ces vérités. Les généraux que Jang-heou envoie contre les ennemis, ne sont-ils pas ses créatures ? S'ils en reviennent chargés de dépouilles, il se

> les approprie ; s'ils ont quelque succès, il s'en attribue toute la gloire ; mais s'ils ont du désavantage, n'en rejette-t-il pas la faute sur vous ?
>
> J'ai toujours ouï dire, que *lorsqu'un arbre porte beaucoup de fruits, ses branches en souffrent, & que lorsque les arbres languissent, c'est une marque que le cœur en est gâté*. Le trop d'opulence d'une cour met l'état en danger ; trop de puissance dans un sujet offusque celle de son maître.
>
> Vos officiers, depuis le premier jusqu'au dernier, ne pensent qu'à leurs intérêts particuliers, & c'est ce qui nuit beaucoup aux vôtres. Vous vous reposez sur la princesse régente, qui leur laisse faire ce qu'ils veulent ; & peut-être suis-je le p.340 seul aujourd'hui qui craigne que les descendants de votre illustre famille ne soient pas longtemps maîtres des États de Tsin.

Tchao-siang-ouang, frappé du discours de Fan-tsiu, après avoir examiné la chose mûrement, résolut de changer absolument le gouvernement. Il assembla tous ses grands, & dans une diète générale il fut arrêté qu'on ôterait la régence à la princesse, & que toute l'autorité relèverait dorénavant du prince seul. En effet, Tchao-siang-ouang renvoya la princesse, destitua Jang-heou de l'emploi de premier ministre, mit Fan-tsiu à sa place, le fit arrêter ainsi que les princes Hoa-yang, Kao-ling & Kin-yang, qu'il chassa de ses États, avec défenses expresses d'y jamais remettre les pieds, sous peine du dernier supplice.

Peu de temps après Siu-kia, qui avait été en ambassade auprès du prince de Tsi avec Fan-tsiu, & l'auteur des mauvais traitements que Oué-tchi avait exercés sur lui, vint à Hien-yang en la même qualité, de la part de son maître le prince de Ouei, pour y négocier un traité de paix. Fan-tsiu le reçut très mal, & lui reprocha l'indignité de sa conduite. Lorsque ce ministre l'eut expédié, il le renvoya, en lui disant en colère :

> — Allez, je vous pardonne en considération des services que j'ai reçus autrefois de vous ; mais il est inutile de parler de paix avec

> le prince de Tsin, jusqu'à ce que vous m'ayez apporté la tête du barbare Oué-tchi, & si vous ne le faites au plus tôt, sachez, & avertissez-en votre maître, que j'irai à la tête de nos troupes à Ta-leang sa capitale, & que je la détruirai de fond en comble, sans faire quartier à personne.

265. Fan-tsiu cependant ménagea un peu plus le prince de Ouei qu'il ne le disait, & se contenta, pour lui faire connaître son p.341 crédit, de lui enlever les villes de Hoai & de Heng-kiu [1] ; mais il tourna les forces de Tsin contre le prince de Han, sous les ordres de Pé-ki ; ce général, dans une seule campagne, lui prit neuf de ses places, & lui tua dans différentes rencontres plus de cinquante mille hommes. **263.** La campagne suivante, il lui enleva presque tout le pays de Nan-yang, & lui coupa la communication de Tai-hang. **262.** Dans une troisième campagne Pé-ki s'empara encore de Ye-ouang [2], dont la prise entraînait nécessairement celle de Chang-tang [3] qui ne pouvait être secourue, parce que la communication avec la capitale lui était fermée.

Fong-ting, gouverneur de Chang-tang, voyant qu'il ne pouvait la sauver, assembla les notables de cette ville, pour leur proposer de se donner au prince de Tchao, afin de l'engager à se réunir à leur maître contre les forces de Tsin. Tous convinrent que c'était la seule ressource qui leur restait. On dépêcha au prince de Tchao, qui avant que de se déterminer voulut prendre l'avis de ses grands.

Le prince de Ping-yang parla le premier & dit :

> — Qu'on ne devait pas les recevoir, parce que *le sage regarde comme un très grand malheur les avantages qui lui viennent sans raison*. Ils s'offrent à nous, continua-t-il, parce que le prince de Tsin leur a ôté par ses conquêtes toute communication avec leur prince. Ils ne veulent point se soumettre aux Tsin, & voudraient

---

[1] Cette dernière ville était à huit li de Hing-tcheou de Fong-yang-fou du Kiang-nan.
[2] Hoai-king-fou dans le Ho-nan.
[3] Lou-ngan-fou du Chen-si.

nous engager à soutenir leur maître, ou nous faire partager ses disgrâces. Quoique Chang-tang, & les p.342 dix-sept bourgs ou villages qui en dépendent augmentent nos possessions, de bonne foi pouvons-nous espérer de ne pas succomber sous la puissance des Tsin, s'ils réunissent toutes leurs forces contre nous ? Voilà la vraie raison qui m'engage à dire qu'on doit les refuser.

Tous les autres membres du conseil, qui virent que leur prince penchait à les recevoir, furent de son avis : alors le prince Ping-yang reçut ordre d'aller prendre possession de Chang-tang, & Lien-pou, général des troupes, de marcher pour la mettre à couvert des Tsin.

260. Tchao-siang-ouang irrité de la démarche du prince de Tchao, envoya toutes ses troupes, sous la conduite de Ouang-hé, contre Chang-tang, dont il se rendit maître en peu de temps ; après, quoi il marcha droit à l'armée de Tchao, qui était campée à Tchang-ping [1]. Il y eut différentes escarmouches entre les deux armées, dans lesquelles les troupes de Tchao eurent toujours du dessous.

Quand on apprit à la cour de Tchao tous ces échecs, Leou-tchang fut d'avis de faire quelque proposition de paix au prince de Tsin ; mais Yu-king représenta que, dans la conjoncture défavorable, c'était se mettre à sa discrétion, lui qui ne cherchait qu'à les détruire : qu'il lui paraissait préférable de faire quelques démarches auprès des autres princes, pour faire craindre à celui de Tsin une ligue générale contre lui ; qu'alors on le trouverait probablement plus disposé à écouter les propositions de paix qu'on aurait à lui faire.

Le prince de Tchao, intimidé par le mauvais état de ses affaires, ne sentit pas toute la sagesse de ce conseil ; il préféra p.343 celui de Leou-tchang, & nomma Tching-tchu, un des premiers de sa cour, pour aller négocier la paix. Yu-king ne put s'empêcher de lui représenter encore, qu'en envoyant au prince de Tsin un personnage de la considération de

[1] Kao-ping-hien de Tsé-tcheou dans le Chan-si.

Tching-tchu, c'était manifester l'extrémité où ils étaient réduits ; qu'il connaissait le peu de bonne foi de ce prince, qui ne manquerait pas de retenir en otage Tching-tchu, & de continuer la guerre. Ce second conseil glissa sur l'esprit troublé du prince de Tchao, & rien ne fut capable de lui faire changer de résolution.

Cependant Lien-pou était continuellement aux prises avec les troupes de Tsin ; se voyant toujours battu, il résolut de se retrancher dans son camp. Ses ennemis, & surtout ceux qu'il avait à la cour du prince, grossirent ses pertes, & taxèrent de lâcheté, le sage parti qu'il prenait de se tenir sur la défensive.

Ces rapports indisposèrent le prince de Tchao contre lui ; il en parlait dans des termes fort désavantageux à ce général. Fan-tsiu, ministre de Tsin, qui avait partout des espions, ne manqua pas d'en être informé, & pour achever de ruiner l'armée de Tchao, dont il aurait eu peine à venir à bout, tant que Lien-pou la commanderait, il fit courir le bruit que le général de Tsin se tenait assuré de la prendre à discrétion, si on la laissait sous la conduite de Lien-pou, & que de tous les officiers de Tchao, il ne craignit que le seul Tchao-kou, fils du brave Chao-tché, mort depuis peu.

Ce bruit, qui n'était qu'un artifice de Fan-tsiu, détermina le prince de Tchao à rappeler Lien-pou, & à lui substituer Tchao-kou. Lin-siang-ju, qui savait la différence qu'il y a entre un homme qui n'est habile que dans la théorie, & celui qui l'est dans la pratique, ne put s'empêcher de désapprouver ce choix.

> — Tchao-kou, dit-il au prince, a véritablement étudié avec p.344 soin les livres de son père ; mais je doute qu'il soit en état de mettre à exécution les belles règles qu'il y a lues. Son père ne paraissait pas l'estimer beaucoup, quoiqu'il y eût peu de gens à la cour aussi adroits que lui dans tous les exercices de la guerre.
>
> Sa mère ne concevait point le peu d'estime de son mari pour son fils : elle ne put s'empêcher de lui en demander un jour la raison ; mais la réponse de Tchao-tché la surprit davantage. Si

> jamais, lui dit-il, il arrive quelque grand malheur à notre patrie, Tchao-kou en sera la cause ; souvenez-vous de l'avertissement que je vous donne.

Frappée de ces paroles, qu'elle avait toujours présentes à la mémoire, elle fut prier le prince de révoquer le choix qu'il avait fait de son fils ; mais le prince voulut à peine l'écouter. Elle lui déclara ce que son mari lui avait répété plusieurs fois avant de mourir, & que s'il en arrivait quelque malheur, il devait se l'imputer à lui seul, & n'en pas faire retomber la faute sur elle. Comme elle insistait toujours, le prince lui dit :

> — Je connais votre fils, je sais de quoi il est capable ; j'ai des raisons pour le préférer : je me charge de l'évènement.

Lorsque le prince de Tsin apprit que Tchao-kou venait remplacer Lien-pou, il fit partir secrètement le général Pé-ki pour commander en chef, avec défense à qui que ce fut d'en parler, sous peine de la vie, & lui donna Ouang-hé pour lieutenant.

Tchao-kou conduisit à l'armée de Tchao un renfort si considérable, qu'elle se trouvait être de près de cinq cent mille hommes. Après le départ de Lien-pou, ce nouveau général changea absolument l'ordre, & fit décamper pour aller aux ennemis.

p.345 Sur l'avis que Pé-ki en eut, il posta en embuscade deux détachements, masqués par des coteaux, & s'avança en bon ordre, avec le reste de l'armée, au-devant de celle de Tchao.

Tchao-kou, impatient d'en venir aux mains, fit charger avec impétuosité. Pé-ki soutint assez bien ce premier choc ; mais ensuite, pour l'attirer dans les embûches qu'il lui avait dressées, il commença à reculer insensiblement, & prit enfin la fuite. Alors Tchao-kou, qui se crut sûr de la victoire, fit pousser vivement les troupes de Tsin, jusqu'auprès des coteaux, d'où les deux corps débusquant fondirent sur lui, & le prenant en flanc, le firent reculer à son tour, avec une perte très considérable.

Après cet échec, Tchao-kou jugea que le meilleur parti était d'imiter Lien-pou, & de se fortifier dans son camp, persuadé qu'il lasserait ses ennemis & les obligerait de se retirer : il espérait encore que les autres princes viendraient à son secours.

Pé-ki, profitant de son avantage, fit investir son camp, à l'exception du poste de Tchang-ping, le seul endroit par où il pouvait recevoir des vivres ; cependant pour lui ôter encore cette ressource, Pé-ki ordonna à tous les peuples de ces quartiers de prendre les armes, & en forma un corps, commandé par de bons officiers, qu'il chargea de garder le passage de Tchang-ping.

Le prince de Tchao, apprenant que son armée était aussi étroitement resserrée, fit partir Tcheou-tsé pour aller demander des secours de troupes, ou au moins de grains, au prince de Tsi. Tchou-tsé représenta fortement au prince, que les États de Tsi & de Tchou étaient à l'égard de Tchao, *ce que les lèvres sont par rapport aux dents*. Les lèvres mettent les dents à l'abri de la rigueur des saisons ; si elles manquent, les dents ne peuvent p.346 que s'en ressentir ; qu'en donnant du secours à son maître, outre la gloire qui lui en reviendrait, il travaillerait encore pour son intérêt particulier ; mais que si Tchao tombait, l'État de Tsi suivrait de près sa chute. Ces raisons ne convainquirent point le prince de Tsi, il refusa nettement de donner aucun secours.

L'armée de Tchao fut ainsi bloquée de toutes parts l'espace de quarante six jours, & réduite aux dernières extrémités. Tchao-kou, au désespoir, résolut de percer à travers les ennemis ; mais à peine fut-il sorti de son camp, qu'il tomba renversé d'un coup de flèche. Ses troupes, exténuées par la faim, n'étaient point en état de se battre ; elles mirent bas les armes, & se rendirent à la discrétion du vainqueur.

Pé-ki, embarrassé de cette multitude de prisonniers, assembla son conseil, dont la décision fut qu'il fallait faire main basse sur les vaincus, dans la crainte qu'ils ne vinssent à se révolter ; ainsi tout fut passé au fil de l'épée, au nombre de quatre cent cinquante mille, à la réserve de deux

cens, que ce général renvoya porter au prince de Tchao la triste nouvelle de cette terrible exécution.

259. Pé-ki divisa ensuite son armée en trois corps. Le premier, sous les ordres de Ouang-hé, fut s'emparer de Ou-ngan & de Pi-lao, dans les États de Tchao. Le second, commandé par Ssé-ma-keng, acheva la conquête du pays de Tchang-tang, & couvrit celui de Tai-yuen. Pé-ki, à la tête du reste de l'armée, se mit en devait de soumettre toute la principauté de Tchao.

Les princes de Ouei & de Han, épouvantés des malheurs de Tchao, & pour conjurer l'orage qui les menaçait de si près, dépêchèrent Sou-tai vers Fan-tsiu, afin de leur ménager quelque accommodement.

Sou-tai se déguisa & se rendit secrètement auprès de Fan-tsiu, p.347 dont il fut accueilli. Cet habile négociateur, sondant le ministre philosophe, chercha à lui donner de l'ombrage sur les succès de Pé-ki, devant lequel il se verrait quelque jour obligé de fléchir le genou. Il lui insinua qu'il pouvait se garantir de cette humiliation, en ne laissant point à Pé-ki tant de moyens de s'élever. Puis joignant la flatterie à la politique, Sou-tai ajouta qu'un homme aussi habile, & d'un esprit aussi supérieur que lui, ne manquerait jamais d'expédients pour contrecarrer ceux qui l'offusqueraient, surtout étant le maître de déterminer son prince à accorder la paix à ses ennemis, s'ils lui cédaient quelques-unes de leurs terres.

Fan-tsiu, soit jalousie contre Pé-ki, soit qu'il y trouvât de l'avantage pour son maître, entra dans les vues de Sou-tai, & conseilla à Tchao-siang-ouang d'accepter les propositions des princes ; il lui représenta que les troupes étaient harassées après une campagne aussi rude, & qu'en continuant la guerre, ce serait infailliblement les ruiner, & & s'exposer à manquer le grand dessein qu'il avait de parvenir à l'empire.

Tchao-siang-ouang accorda la paix, à condition que le prince de Han lui céderait deux de ses places, & le prince de Tchao six. Il rappela ses troupes. Pé-ki ne put le pardonner à Fan-tsiu.

Le prince de Ouei, qui était le plus exposé, ne se voyant pas compris dans cette paix, crut que le prince de Tsin ne l'en avait excepté que pour se ménager un prétexte de lui faire la guerre. Il cherchait de tous côtés un habile homme pour l'aider dans le gouvernement, & jeta les yeux sur Kong-pin, de la famille de Confucius, qu'il fit inviter à se rendre auprès de lui.

Kong-pin demanda à l'envoyé, si son maître voulait bien sincèrement se laisser conduire par ses conseils ; que quand il p.348 ne devrait manger que du riz sec & ne boire que de l'eau, il le servirait volontiers ; mais que s'il se contentait de l'élever aux premiers emplois, de lui donner une forte pension, sans l'écouter, il ne serait à son service qu'un corps sans âme. L'envoyé assura le philosophe de la docilité de son prince, & sur cette promesse, il se rendit à la cour de Ouei.

Le prince le reçut avec des démonstrations de joie, & le fit son premier ministre, avec plein pouvoir de gouverner comme il l'entendrait.

Kong-pin, après s'être instruit de l'état des affaires & des abus, commença par éloigner tous les favoris du prince, & donna leurs charges à des gens distingués par leurs talents & capables de les exercer. Il supprima les pensions de ceux qui n'avaient rendu aucuns services à l'État, & les repartit sur ceux qui les avaient méritées par leurs belles actions. Tous ces changements firent une infinité de mécontents, dont le prince parut même approuver les murmures.

Ce sage ministre, convaincu qu'il ne pourrait déraciner le mal ; qu'il y avait trop de gens intéressés à étouffer le bien qu'il voulait faire, & qu'à chaque pas il rencontrerait des difficultés à surmonter, supposa une maladie, & remit son emploi au prince, à qui il demanda son congé.

Après cette démarche, un de ses amis le questionnant sur l'endroit où il prétendait aller :

> — Où irais-je ?, lui répondit il. Le prince de Tsin s'est emparé d'une grande partie de l'empire ; la vertu n'est point la règle de ses actions, pourrais-je me résoudre à le servir ? La maladie est

mortelle, il ne se trouve aucun médecin qui veuille entreprendre de la guérir en moins de vingt ans. Souvenez-vous de ce que je vous dis ; si on ne se sert pas des conseils d'un habile homme, on p.349 verra tout l'empire plier sous le joug des princes de Tsin.

Nos anciens disaient : *l'hirondelle fait son nid dans les maisons, & y nourrit ses petits ; ils gazouillent ensemble, sans craindre qu'il leur arrive aucun mal. Le feu prend à la maison, les poutres, les colonnes commencent à s'enflammer, & elle ne connaît point encore le danger*. Les princes de l'empire voient les États de Tchao sur le point de succomber, le feu va les gagner, & ils sont assez aveugles pour ne pas voir le sort qui les menace ! Est-il possible qu'ils ne soient pas plus prudents & plus sages que l'hirondelle ?

258. Tchao-siang-ouang, qui avait en effet de si grands avantages sur le prince de Tchao, se repentit de lui avoir donné la paix, & songea à recommencer la guerre. Il proposa à son conseil d'aller faire le siège de Han-tan [1], la capitale & la plus forte place des États de Tchao.

Pé-ki, brouillé avec Fan-tsiu à l'occasion de la paix, pour faire connaître son mécontentement feignit une maladie. Le prince n'en fut pas la dupe ; il fit semblant de le croire, & envoya à sa place Ouang-ling faire le siège de Han-tan, où ce général trouva plus de difficulté que Tchao-siang-ouang ne pensait.

Après un temps assez considérable, Pé-ki reparut à son ordinaire à la cour. Tchao-siang-ouang, inquiet sur le succès du siège, lui proposa d'y aller :

— Han-tan, lui répondit Pé-lei, n'est pas une place aisée à prendre, le bruit court que les princes s'assemblent pour la secourir. Il ne faut pas que vous comptiez sur la bravoure des soldats qui étaient à la journée de Tchang-ping, la moitié de ces

[1] Han-tan-hien de Kouang-ping-fou dans le Pé-tché-li.

braves gens sont morts ; p.350 ne pensez pas qu'ils aient été remplacés. Aller si loin faire le siège d'une capitale, où le prince aura sans doute renfermé ce qu'il a de meilleurs soldats, & qui peut être puissamment secourue, c'est s'exposer à recevoir un affront.

Le prince ne le pressa pas davantage, & à son refus, de même qu'a celui de Fan-tsiu, qui s'en excusa aussi, il y envoya Ouang-hé.

Lorsque le prince de Tchao vit qu'on venait l'assiéger dans sa capitale, il dépêcha sur-le-champ le prince de Ping-yuen, un de ses frères, au prince de Tchou, lui demander du secours. Ce prince, qui ne voulait rien négliger pour réussir dans sa négociation, emmena avec lui des gens de lettres & d'armes, capables de l'aider dans l'occasion.

Le jour de son départ il aperçût, parmi ceux qui devaient le suivre, un certain Mao-soui, qu'il ne comptait pas y trouver ; s'approchant de lui, ce prince lui dit :

— *Les gens à talents sont comme les instruments d'un habile ouvrier dans leur étui ; on ne voit combien ils sont utiles que quand il s'en sert*. Je vous ai eu à mon service pendant trois ans, & je n'ai point encore connu votre mérite.

— Il faut, prince, lui répondit Mao-soui, que vous me comptiez aujourd'hui parmi vos instruments. Si j'y avais été plus tôt, il y a longtemps que vous vous en seriez servi.

Arrivé à la cour de Tchou, le prince, envoyé de Tchao, ne manqua pas d'exagérer l'ambition & l'injustice du prince de Tsin, qui n'aspirait qu'à les soumettre tous, d'où il concluait qu'ils devaient s'unir contre lui ; mais comme il s'étendait beaucoup & ne finissait point, Mao-soui, ennuyé, prit son sabre, & montant sur l'estrade où étaient les princes, il s'adressa à son maître, & lui dit :

— A quoi bon tant de paroles inutiles, & nous faire perdre ici le temps sans fruit ?

p.351 Le prince de Tchou, choqué d'une pareille hardiesse, s'emporta contre lui, & le maltraita de paroles. Mao-soui sans faire paraître la moindre crainte, tenant toujours son sabre à la main, s'avança encore plus près, & lui répondit avec beaucoup de fermeté :

> — Vous m'insultez, prince, parce que vous êtes ici accompagné, & que vous vous sentez soutenu d'une garde nombreuse. A dix pas d'ici vous n'oseriez, seul avec moi, me maltraiter de la sorte : votre vie serait entre mes mains. Un prince, aussi éclairé que vous l'êtes, ignore-t il qu'un sujet doit avoir plus à cœur l'honneur de son maître que sa propre vie ?
>
> Vous devriez vous rappeler que Tching-tang, quoiqu'il ne possédât que soixante-dix li de pays, & Ouen-ouang, quoiqu'il n'en eût que cent, devinrent cependant maîtres de l'empire. Tous les princes se faisaient gloire de se dire leurs sujets. Vos États ont plus de cinq mille li de circuit, ils peuvent vous fournir un grand nombre de soldats ; pouvez-vous voir tranquillement Pé-ki à la tête d'une armes se saisir de Yen & Yng, brûler Y-ling, & couvrir de confusion les anciens sages ? C'est ce qui fait la honte des princes. N'êtes-vous pas touché des malheurs du prince de Tchao, mon maître ? S'il a aujourd'hui recours à vous, c'est pour votre intérêt commun.

Le prince de Tchou, passant tout à coup de la colère à l'admiration, sans permettre à Mao-soui d'en dire davantage, fit apporter du sang de poulet, dont ils burent tous, suivant la manière de faire des serments dans ce temps-là, pour prouver la ferme résolution où il était de secourir le prince de Tchao, & nomma même un prince de sa famille, général de ses troupes. Le prince, envoyé de Tchao, s'en retourna plein d'estime p.352 & de vénération pour Mao-soui, dont il avait jusque-là ignoré le mérite.

Le prince de Ouei de son côté avait formé un corps d'armée de ce qu'il avait de meilleures troupes, qu'il mit sous le commandement de Tsin-pi, pour aller au secours du prince de Tchao : elles étaient déjà avancées

jusqu'à Yé, lorsqu'un officier du prince de Tsin vint lui dire, de sa part : Qu'au premier jour il allait être maître de tous les États de Tchao, à qui aucun des autres princes n'avait osé envoyer du secours, & qu'il était surpris de sa témérité ; qu'il devait s'attendre, qu'après la prise de Han-tan, il ne manquerait pas de lui faire ressentir les effets de sa colère.

Le prince de Ouei, intimidé de ces menaces, envoya sur-le-champ ordre à Tsin-pi de revenir : il voulait même faire partir Sin-yuen, un de ses officiers, pour aller exhorter le prince de Tchao à reconnaître avec lui Tchao-siang-ouang pour empereur ; mais Lou-tchong-lien, révolté de cette démarche, dit à Sin-yuen :

> — Tchao-siang-ouang est un prince qui a étouffé tout sentiment d'honneur & de justice ; ses gens sont des scélérats qui ne ménagent point la vie des hommes, & ne font aucune estime des sages.
>
> Toutes leurs vues tendent à faire reconnaître leur prince pour empereur, c'est ce qu'ils n'obtiendront jamais de moi ; j'aimerais mieux m'enterrer tout vif, ou me précipiter dans la mer, que de m'avouer son sujet.
>
> Notre prince ne prévoit point les malheurs que cet hommage rampant va attirer sur lui & sur ses peuples. Un empereur doit s'appliquer à faire régner la vertu dans toutes les parties de son empire ; à y établir des lois toujours fondées sur la justice ; à s'attacher les princes & les grands, & p.353 à ne souffrir dans ces dignités que des gens sages & habiles. Depuis quand le prince de Ouei, notre maître, a-t-il remarqué ces talents dans le prince de Tsin ?

Sin-yuen-ouan fit une profonde révérence à Lou-tchong-lien, & lui dit :

> — J'ai le bonheur aujourd'hui de connaître votre profonde sagesse, je vous remercie de vos instructions ; je vais de ce pas

trouver le prince, & je vous réponds qu'il ne sera plus parlé de reconnaître Tchao-siang-ouang pour empereur.

Le prince de Ouei changea en effet de sentiment ; il envoya un contre-ordre, & fit dire à Tsin-pi de faire camper son armée à Yé, mais avec défense, quoiqu'il arrivât, d'aller au secours de Han-tan.

Ce que Ngan-li-ouang refusait de faire en faveur de Tchao, Ou-ki, prince de sa famille, osa le tenter. Ce jeune prince était si honnête & si affable pour tout le monde, qu'il avait quelquefois jusqu'à trois mille étrangers chez lui, qu'il traitait comme ses amis. Son principal soin était de faire accueil aux sages, qu'il comblait de bienfaits.

Apprenant un jour que le sage Heou-seng, caché sous l'habit de simple fantassin, gardait la porte de la ville, appelée *Y-men*, il chercha tous les moyens de gagner son amitié, & fit à cet effet préparer un magnifique repas, où il l'invita, avec un grand nombre de personnes de considération. Ou-ki fut lui-même le chercher dans son char ; ce sage ne fit point de difficulté d'y monter, & s'assit à la première place, en priant le prince de passer par le marché, parce qu'il avait à parler à un de ses amis, qu'il aborda aussitôt qu'il l'aperçût ; quoique leur conversation fut longue, Ou-ki n'en témoigna aucune impatience. Heou-seng, sans en faire semblant, observait tous p.354 les mouvements de son visage. Quand il eut quitté son ami, le prince & lui gagnèrent l'hôtel, où une nombreuse compagnie les attendait. Ou-ki fit prendre au sage la première place à table ; tout le monde en fut surpris ; il voulut témoigner par là combien il honorait le mérite.

Peu de jours après, le frère du prince de Tchao, à son retour de la principauté de Tchou, passa par les États de Ouei ; il fit de grands reproches à Ou-ki, de ce que son prince ne voulait plus leur donner du secours. Ou-ki y fut d'autant plus sensible, que ce prince était son beau-frère, ce qui l'engagea à solliciter fortement pour qu'on envoyât Tsin-pi au secours de Han-tan, mais il ne put rien obtenir.

Ou-ki, pénétré de ce refus, rassembla ses amis & arma cent chariots de guerre, escortés de quelque cavalerie, avec lesquels il voulait aller au secours du prince de Tchao.

> — Que prétendez-vous faire, lui dit Heou-seng, avec cette poignée de gens ? C'est vouloir les sacrifier, comme un petit morceau de chair qu'on jetterait dans la gueule d'un tigre affamé.

Ce jeune prince, persistant dans la résolution de secourir Han-tan, Heou-seng lui conseilla de tâcher de se saisir, par le moyen de la princesse Ju-ki, du sceau du général Tsin-pi, pendant le sommeil du prince. Cette princesse, fille du prince de Tchao, n'hésita point à rendre service à son père, elle donna le sceau à Ou-ki ; mais il craignit que Tsin-pi ne fit des difficultés de lui remettre le commandement, sans un ordre exprès du prince. Heou-seng lui conseilla encore de se faire accompagner par Tchou-hai, cet ami à qui il avait parlé dans le marché, & de l'avoir toujours à ses côtés. Cet homme, d'une force extraordinaire, bravait tous les dangers.

Ou-ki & son compagnon, arrivés au camp de Yé, descendirent à la tente du général. Ce prince lui annonça qu'il venait p.355 le relever, & lui fit voir le sceau pour preuve de sa mission. Tsin-pi, étrangement surpris, ne pouvait en croire ses yeux. Il examine le sceau, le reconnaît, mais il demande l'ordre du prince ; Ou-ki insiste & prétend que le sceau suffit. Tsin-pi lui répond :

> — Prince, je suis venu camper sur nos limites avec une armée de cent mille hommes, par les ordres de mon souverain ; un emploi comme le mien, est un des plus importants de l'État : je ne dois le remettre que sur des preuves certaine de la volonté de mon maître.

Tchou-hai, voyant que Tsin-pi paraissait peu disposé à céder le commandement de l'armée, lui déchargea sur la tête un coup d'une massue de fer, du poids de plus de quarante livres, qu'il portait, & l'étendit mort à ses pieds.

Ou-ki, maître du commandement, fit publier que si le père & le fils se trouvaient dans les troupes, le père, de même que l'aîné, s'ils étaient deux frères, pouvaient se retirer ; après quoi il fit une revue générale de l'armée, encore composée de quatre-vingt mille hommes, tous gens braves, à la tête desquels il partit pour aller secourir Han-tan.

257. Cette ville faisait toujours une défense soutenue & vigoureuse. Ouang-hé, qui avait remplacé Ouang-ling, paraissait encore bien éloigné de s'en rendre maître. Cette nouvelle fit à Pé-ki un plaisir malin, qui lui coûta cher ; il disait hautement, & même d'une manière insultante :

> — Le prince n'a pas voulu me croire, il peut voir maintenant ce qui en est.

Tchao-siang-ouang, irrité de son arrogance, le dépouilla de tous ses emplois, le réduisit au rang du peuple, & l'envoya en prison à Yn-mi [1].

p.356 Mais à peine fut-il arrivé à la porte de Tou-yu [2], qu'il y trouva un officier qui lui présenta un sabre. Pé-ki, sans faire paraître la moindre faiblesse, le prit & s'en coupa le col. C'était le plus grand capitaine de son temps ; il fut généralement regretté des troupes.

Ou-ki, cependant arrivé près de Han-tan, se disposait à attaquer les ennemis. Ouang-hé, qui les commandait, ne crut pas devoir aller à sa rencontre ; il se retrancha dans son camp, & l'y attendit de pied ferme.

La difficulté de l'entreprise n'épouvanta point Ou-ki ; le lendemain, après avoir examiné lui-même le camp des assiégeants, il le fit attaquer, avec tant de vigueur, qu'il le força dès la première attaque, & fit main basse sur tout ce qui s'y rencontra.

De leur côté, les assiégés firent une sortie & mirent les ennemis entre deux. Ils furent pressés si vivement, que Tching-ngan-ping, qui commandait un corps de vingt mille hommes, se rendit avec toute sa troupe à la discrétion des vainqueurs. Le prince, par cette action hardie,

---

[1] Yn-mi, à cinquante li à l'ouest de Ling-tai-hien de Ping-leang-fou du Chen-si.
[2] A cinq li à l'est de Hien-yang.

délivra Han-tan, après un siège de près de deux ans, qui coûta au prince de Tsin la meilleure partie de ses officiers & de son armée.

Quoique le prince Ou-ki, par cette glorieuse expédition, eût servi tous les princes de l'empire contre leur ennemi commun, & sauvé celui de Tchao d'une ruine entière, il n'osa cependant pas, à cause des moyens qu'il avait employés, retourner dans sa patrie ; mais il remit les troupes à un officier, qui les reconduisit dans les États de Ouei.

Le prince de Tchao le reçut comme son libérateur, & lui offrit le domaine absolu de cinq de ses meilleures villes. Ou-ki, p.357 jeune & victorieux, ne put recevoir tant d'honneurs sans se laisser aller à des sentiments d'orgueil, qui effaçaient une partie de la gloire qu'il s'était acquise.

Un de ses amis, zélé pour sa réputation, lui en fit des reproches :

> — Prince, lui dit il, tout homme fait en sa vie quelque action qu'il doit chercher à ensevelir dans l'oubli ; il en est dont il ne doit jamais perdre le souvenir. Les bienfaits qu'on reçoit ne doivent point s'oublier, mais on ne doit pas faire parade des services qu'on rend. Vous avez sauvé le prince de Tchao d'une perte certaine ; mais si vous ternissez cette belle action, par un orgueil indigne d'un prince, je louerai l'action, sans estimer celui qui l'a faite.

Cette leçon fit beaucoup d'impression sur le cœur de ce jeune prince : il devint d'une modestie si grande, qu'on ne pouvait le louer de la levée du siège de Han-tan sans l'offenser. Il refusa constamment les présents du prince de Tchao & les honneurs qu'il voulait lui rendre.

Cependant le prince de Tchao voulut tenter de lui témoigner sa reconnaissance dans la personne de Lou-tchong-lien son conseil, en lui offrant une grande étendue de pays à titre de principauté, & une somme considérable en or & en argent :

> — Dites au prince, que je le remercie de ses offres, répondit Lou-tchong-lien à celui qui en était chargé : l'or & l'argent, ni les

dignités ne séduisent point le sage ; la satisfaction de servir sa patrie & de secourir les malheureux lui suffit. Recevoir le prix de ses services, c'est les vendre.

256. Tchao-siang-ouang, piqué d'avoir échoué à Han-tan, fit des levées extraordinaires de troupes, qu'il divisa en deux corps d'armées : il fit marcher le premier contre le prince de Han, qu'il battit dans une rencontre, où plus de quarante mille p.358 hommes restèrent sur la place, & lui enleva la ville de Yang-tching [1], ainsi que le pays de Fou-chou, à trente-cinq li au sud-ouest de cette ville.

Il envoya contre le prince de Tchao l'autre division, qui s'empara de plus de vingt villes, dont toutes les garnisons furent passées au fil de l'épée. On compte que dans cette sanglante expédition, le prince de Tchao perdit plus de quatre-vingt-dix mille soldats.

L'empereur Nan-ouang, qui était demeuré jusque-là resserré, mais tranquille dans son petit patrimoine, craignit enfin que le prince de Tsin ne s'emparât de tout l'empire, & il travailla à réunir contre lui tous les autres princes. Cette entreprise fut cause de sa perte ; car dès que Tchao-siang-ouang en fut averti, il envoya ordre au général Kieou d'entrer, avec les troupes qu'il commandait, sur les terres impériales.

Nan-ouang, qui n'était pas en état de lui résister, voulut parer le coup qui le menaçait, & prévenir le dernier des malheurs. Il fut lui-même, dans la posture de suppliant, faire des excuses à ce prince, lui offrit trente-six villes qui lui restaient, avec les trente mille hommes de troupes qu'il entretenait, & le reconnut pour son suzerain. Tchao-siang-ouang accepta cet hommage, & renvoya Nan-ouang en qualité de son tributaire dans ses États, où il mourut, couvert d'ignominie, après avoir régné cinquante-neuf ans.

Nan-ouang ne laissa point de postérité ; de toute la famille des *Tcheou*, il ne restait plus que Hoei-kong, prince d'un très petit pays dans le Ho-nan.

---

[1] Teng-song-hien de Ho-nan-fou dans le Ho-nan.

Ce prince descendait de Hoan-kong, frère de l'empereur Kao-ouang, qui avait érigé en sa faveur, ce petit pays en principauté.

TCHEOU-KIUN

@

p.359 **255.** Les peuples de Tcheou, qui avaient en horreur les princes de Tsin, abandonnèrent, pour la plupart, leurs terres & leurs maisons, & allèrent se donner à Hoei-kong qui les reçut ; mais se contentant du nom de Tcheou-kiun, il ne voulut point prendre le titre d'empereur, comme on l'en pressait.

Tchao-siang-ouang, qui se croyait déjà au comble de ses désirs, voulut aller lui-même prendre possession du pays héréditaire de la famille des *Tcheou*: il se saisit des neuf *ting* & de tous les meubles précieux qu'il trouva dans le palais ; il fit transporter le reste au marché du village de Tan-hou, à cinquante li de Ho-nan-fou du Ho-nan.

Kao-lie-ouang, prince de Tchou, qui était venu au secours de Nan-ouang, apprenant la mort & la démarche honteuse de cet empereur, ne voulut pas avoir armé pour rien. Il fit prendre à son armée la route de la principauté de Lou, dans le dessein de se fortifier contre les princes de Tsin.

Les princes de Lou, contents du petit pays qu'ils possédaient, voyaient, avec une indifférence surprenante, la guerre allumée dans tout l'empire, sans se précautionner contre les entreprises qu'on pourrait faire sur eux. Le prince de Tchou, instruit de cette indolence, y conduisit ses troupes, & s'empara, sans coup férir, de toute la principauté, au pays de Kiu près, où il contraignit le prince de Lou de se retirer.

Après que Tchao-siang-ouang eut pris possession du patrimoine des *Tcheou*, il prétendit que les princes de l'empire devaient le reconnaître en qualité d'empereur, & lui rendre hommage comme à leur maître ; cependant aucun n'y p.360 paraissait encore disposé. **254.** Ce ne fut qu'après avoir enlevé au prince de Ouei la ville de Ou-tching, que celui de Han, craignant d'être dépouillé de ses États, vint à la cour de Tchao-siang-ouang lui faire sa soumission, & se reconnaître son tributaire. Son exemple

engagea le prince de Ouei à ordonner à ses peuples de suivre les lois du prince de Tsin.

253. Tchao-siang-ouang, persuadé que les autres princes imiteraient bientôt ceux de Han & de Ouei, en agit dès lors en empereur, & fit un sacrifice solennel au Chang-ti, avec les cérémonies accoutumées à l'avènement au trône impérial.

252. Cependant les peuples de Ouei refusèrent absolument de recevoir les lois de Tsin, ils prirent les armes, se révoltèrent contre leur prince, le tuèrent & mirent son frère à sa place.

251. L'automne de l'année suivante, Tchao-siang-ouang mourut, sans avoir pu consommer entièrement le grand dessein pour lequel il avait travaillé l'espace de cinquante-six ans avec tant d'ardeur. Hiao-ouen-ouang son fils, qui lui succéda, en serait venu à bout sans doute ; mais la mort qui l'enleva après trois jours de règne, ne lui en donna pas le temps, cette gloire était réservée à Tchuang-siang-ouang son frère, qu'il eut pour successeur.

250. Hoei-kong, unique rejeton de l'illustre famille des *Tcheou*, voyait avec un extrême regret sa maison sur le point d'être éteinte : il ne manquait point de courage, mais que pouvait-il seul, n'étant maître que de sept villes assez peu considérables.

La circonstance de la mort de Tchao-siang-ouang, & de Hiao-ouen-ouang, lui fit entrevoir un jour favorable pour réunir les autres princes contre l'ennemi commun : il se donna tous les mouvements imaginables pour en venir à bout, mais sans succès ; **249.** pour comble de malheur, les démarches qu'il p.361 fit pour réussir dans cette entreprise transpirèrent & parvinrent aux oreilles de Tchuang-siang-ouang, qui, sans perdre de temps, envoya Siang-koué se saisir de Hoei-kong ou Tcheou-kiun & de ses États. Il réduisit ce dernier rejeton de tant d'empereurs au rang du peuple, & le fit transporter au village de Yang-gin-tsiu [1], où il passa le reste de ses jours

[1] A l'ouest de Yu-tcheou de Nan-yang-fou dans le Ho-nan.

dans l'obscurité & dans la misère. Ainsi finit la fameuse dynastie des *Tcheou*, qui posséda l'empire l'espace de huit cent soixante-quatorze ans [1]. La facilité qu'eut Ou-ouang d'ériger p.362 un grand nombre de royaumes, imitée par ses successeurs, causa la perte de sa dynastie & le malheur des peuples, qui furent réduits aux dernières extrémités par la rivalité & l'ambition des princes tributaires.

@

[1] Au lieu de huit cent soixante-quatorze ans de durée que le P. de Mailla donne à la dynastie des *Tcheou*, d'après les annales, d'autres lui donnent huit cent soixante-trois ; Martini, dans ses décades, lui attribue huit cent soixante-quinze ; & le *Ouan-sing-tong-pou* huit cent soixante-sept. Cette différence ne doit point faire naître d'incertitude sur la chronologie ; elle ne vient que de ce que ces historiens reculent plus ou moins le commencement de la dynastie impériale des *Tsin*, & augmentent ou diminuent d'autant la durée des *Tcheou*. Le *Ouan-sing-tong-pou* que je viens de citer, & plusieurs autres, retranchent entièrement le règne de Tcheou-kiun, dernier prince de cette famille, qui fut cependant de sept ans. Si l'on ajoute ces sept ans à la durée de huit cent soixante-sept, donnée par le *Ouan-sing-tong-pou*, on aura justement la somme de huit cent soixante-quatorze, donnée par le P. de Mailla. Martini attribue neuf ans de règne à Tcheou-kiun ; c'est une erreur : il en fait une nouvelle lorsqu'il assigne l'an 254 pour la première année du règne de ce prince, & qu'il marque ensuite l'an 246 pour la première de Tsin-chi-hoang-ti en qualité d'empereur, puisqu'à ce compte Tcheou-kiun aurait régné huit ans & non pas neuf. Ce dernier rejeton des *Tcheou* n'avait voulu prendre que le simple titre de prince des *Tcheou orientaux*, Tong-tcheou-kiun.

On distingue les princes de Tsin qui prirent le titre d'empereur, tandis qu'il en existait encore de la famille des *Tcheou*, sous la dénomination de *Ta-tsin*, c'est-à-dire, les grands ou les premiers Tsin : Tchao-siang-ouang, Hiao-ouen-ouang & Tchuang-siang-ouang sont de ce nombre. Leurs successeurs furent distingués sous le titre de *Heou-tsin*, c'est-à-dire, les seconds Tsin. Ils ne sont qu'au nombre de trois ; savoir, Chi-hoang-ti qui régna trente sept ans ; Eulh-chi-hoang-ti son fils, qui n'en régna que trois, ayant été tué par son ministre, l'eunuque Tchao-kao, à la huitième lune de l'an 207 ; enfin Tsé-ing que l'on ne compte pas, parce qu'il ne régna que quarante-six jours. *Éditeur*.

QUATRIÈME DYNASTIE

LES TSIN

@

p.363 **249.** Lorsque Ouang-hi, prince de Yen, apprit la mort de Tchao-siang-ouang, il dépêcha Li-fou au prince de Tchao, pour l'engager à rentrer dans la ligue de Tcheou-kiun. Ce prince y était trop intéressé pour la refuser ; mais Li-fou, par ses faux rapports, gâta tout, & faillit à être la cause de la ruine entière de la principauté de Yen.

A son retour, il dit à Ouang-hi que les meilleures troupes de Tchao avaient péri à la fameuse bataille de Tchang-ping p.364 & au siège de Han tan ; qu'il n'y avait plus dans l'armée que des enfants, qui pouvaient à peine manier leurs armes, & que rien n'était plus aisé que de se rendre maître de cette principauté :

> — La dynastie des *Tcheou,* ajouta-t-il, est finie sans ressource ; c'est une chimère de penser à la relever. Vous devez songer à vous fortifier dans vos États , & à les étendre ; mon avis est de ne pas perdre une si belle occasion de vous emparer de Tchao, jamais il n'en fut de plus favorable.

Ouang-hi transporté de joie, comme s'il eût été déjà en possession des États de Tchao, sans délibérer plus longtemps, ordonna à ses troupes de se tenir prêtes à partir ; il en donna le commandement à Li-fou, & l'envoya se saisir de Hao [1] . Tsiang-kiu, homme de probité & de bon conseil, étrangement surpris de la résolution & de la démarche de son prince, lui représenta que s'il ne voulait pas entrer dans la ligue, il devait au moins avoir égard à sa réputation. Qu'après avoir envoyé un exprès au prince de Tchao pour l'engager à faire alliance, c'était une action peu digne d'un prince qui avait autant d'honneur que lui, de porter la guerre dans ses États, au retour même de son envoyé ; qu'il fallait absolument renoncer à cette entreprise, dont l'issue ne pouvait manquer d'être malheureuse.

---

[1] Pé-kiang-hien de Tching-ting-fou dans le Pé-tché-li.

Le prince de Yen, loin de l'écouter, prit la résolution de commander en personne un corps de ses troupes, séparé de celui de Li-fou ; ils se mirent tous les deux en marche pour cette conquête.

Le prince de Tchao, averti de ses desseins, donna ordre à p.365 Lien-pou d'aller à sa rencontre & de le combattre. Lien-pou s'avança avec l'élite des troupes de cette principauté, & rencontra d'abord Li-fou, qu'il défit entièrement. Il poursuivit les fuyards jusqu'au corps où le prince de Yen était en personne, le battit pareillement, & le poussa si vivement, l'espace de cinq cents li, qu'il le contraignit de s'enfermer dans sa capitale, où il l'investit aussitôt.

Ouang-hi, puni de son étourderie, se repentit de n'avoir point écouté le conseil de Tsiang-kiu ; il songea aux moyens d'obtenir la paix, & en fit faire la proposition à Lien-pou. Ce général répondit qu'il ne voulait traiter qu'avec Tsiang-kiu. Ouang-hi revêtit ce sage de la qualité de son premier ministre, & lui donna plein pouvoir de conclure la paix comme il le jugerait à propos. Lien-pou le reçut avec une distinction marquée, & après avoir tout réglé avec lui, il le chargea de dire à son maître, que c'était à la seule considération de son ministre qu'il levait le siège, sans quoi il l'aurait dépouillé de ses États.

Le prince de Yen perdit de vue la ligue de Tcheou-kiun, dont le projet s'évanouit ; mais il songea à s'agrandir & à se fortifier. Le mauvais succès de son entreprise contre Tchao, fit qu'il tourna ses armes contre le prince de Tsi, à qui il enleva la ville de Leao-tching [1].

Dans le temps que le général de Yen entrait victorieux dans cette ville, il apprit qu'on l'avait desservi auprès de son prince, & accusé d'un crime qui n'allait pas moins qu'à lui faire subir le dernier supplice. D'un autre côté il sut que Tien-tan, général des troupes de Tsi, s'avançait pour le combattre ; il prit le parti p.366 de s'enfermer dans Leao-tching, que Tien-tan fit bloquer.

---

[1] Tong-tchang-fou dans le Chan-tong.

Le siège fut long & meurtrier ; Tien-tan était même sur le point de le lever, lorsque Lou-tchong-lien, qui avait passé dans les troupes de Tsi, le pria d'attendre le succès d'une lettre, par laquelle il invitait le général de Yen à se donner au prince de Tsi, parce qu'il ne devait attendre aucun secours de son maître : il lui mandait que ce prince ne manquerait pas de le sacrifier à son ressentiment, ou plutôt à la haine de ses ennemis ; que d'ailleurs il ne pouvait éviter d'être forcé dans Leao-tching, puisque le prince de Tsi était résolu de la reprendre à quelque prix que ce fût.

Le chagrin & le désespoir saisirent ce général, au point qu'il se donna la mort. Après la perte de leur chef, la division se mit parmi ses troupes. Il se forma différentes factions dans Leao-tching, qui hâtèrent encore sa prise.

De retour de cette expédition, Tien-tan en attribua tout l'honneur à Lou-tchong-lien. Il en parla si avantageusement, que le prince le sollicita d'accepter un des premiers emplois de sa cour ; mais comme Lou-tchong-lien ne voulait point s'engager dans l'embarras des affaires, il prit la fuite, & fut se cacher dans une île déserte au milieu de la mer. Il disait souvent : « Qu'au sein de la grandeur & de l'opulence, on ne pouvait éviter de participer aux malheurs & à la mauvaise foi des hommes. Ne vaut-il pas mieux vivre pauvre dans l'humiliation, & avoir la liberté de suivre la droiture de son cœur ? »

A la mort de l'empereur Hiao-ouen-ouang, & lorsque le prince Tchuang-siang-ouang, son fils, monta sur le trône, c'est-à-dire, deux cent quarante-neuf ans avant l'ère chrétienne, Houan-hoei-ouang, prince de Han, qui s'était soumis aux *Tsin*, crut l'occasion favorable de se soustraire à leur p.367 domination, mais il lui en coûta cher. Lorsque Tchuang-siang-ouang eut achevé d'éteindre les *Tcheou*, il fit entrer ses troupes sur ses terres, & lui enleva Yong-yang [1], Tching-kao [2] & le pays de San-tchuen [3]. Kao-lié-ouang, prince de Tchou, qui avait promis à celui de Han de le soutenir, lui

[1] Yong-yang-hien dans le Ho-nan.
[2] Ki choui-hien de Cai-fang-fou dans la même province.
[3] Ho-nan-fou aussi du Ho-nan.

manqua de parole, & conduisit ses troupes dans la principauté de Lou, dont il dépouilla entièrement King-kong qui en fut le dernier prince, & le fit transférer à Pien, où il passa le reste de ses jours réduit à l'état du peuple.

248. L'année suivante, seconde du règne de Tchuang-siang-ouang, il y eut une éclipse de soleil.

Les ministres de Tsin avaient toujours sur le cœur la levée du siège de Han-tan, & cherchaient l'occasion de s'en venger. Depuis l'extinction de la famille impériale, aucun prince n'osait rien entreprendre contre cette puissance ; ils mirent sur pied une armée formidable, qui rentra sur les terres de Tchao & enleva trente-sept places. Tchang-tang, qui était une des principales, fut détruite de fond en comble.

247. L'an 247 le prince de Tsin porta la guerre dans les États de Ouei, & se rendit maître de Kao-tou [1] & de Ki, deux de ses plus importantes places. La prise de ces deux villes répandit la consternation dans toute la principauté, qui malheureusement manquait de général capable de commander les troupes.

Le prince de Ouei avait jusque-là gardé son ressentiment contre le prince Ou-ki. L'extrémité où il se trouvait, l'obligea p.368 de recourir à lui. Il lui députa Mao-kong & Sié-kong, deux princes de sa famille, pour l'engager à revenir.

La levée du siège de Han-tan avait fait une si grande réputation à Ou-ki qu'il était regardé, dans tout l'empire, comme le plus grand capitaine de son temps. S'il ne commandait pas les troupes de Tchao, c'est qu'étant de la famille du prince de Ouei, il craignit qu'il ne le trouvât mauvais ; mais dès que le bruit se répandit que le prince de Ouei le recherchait pour l'opposer aux Tsin, les autres princes lui offrirent le commandement de leurs troupes, ne doutant point que le succès ne le suivît partout.

---

[1] Tsé-tcheou de Fen-tcheou-fou du Chan-si.

Les deux princes envoyés de Ouei, après s'être étendus sur l'éloge de Ou-ki, le pressèrent de venir au secours de sa patrie, qui avait plus besoin que jamais de sa valeur & de ses conseils :

> — Prince, ajoutèrent les deux députés, si vous n'êtes pas sensible au pressant danger qui menace notre famille, & que vous nous laissiez enlever Ta-leang [1], que dira-t-on de vous dans l'histoire ?

A ces mots Ou-ki changea de couleur, & après avoir écrit aux autres princes, pour leur demander de se joindre à lui, il vola à la défense des États de Ouei.

A son arrivée, Ngan-li-ouang, prince de Ouei, lui tendit les bras, & les yeux baignés de larmes, il ne pût lui dire que ce peu de paroles :

> — Je n'ai plus d'espérance qu'en vous seul, soyez le soutien de votre famille, je vous remets entre les mains ma fortune & le commandement de mes troupes.

Ou-ki, sans perdre de temps, en fit la revue, & après les avoir complétées, il se mit en marche pour aller joindre les secours que les princes lui envoyaient.

p.369 Tchuang-siang-ouang eut connaissance de l'orage qui se formait contre lui & se prépara à le dissiper : il augmenta considérablement son armée, qui se trouva plus nombreuse que celle des alliés, quoique composée des troupes de cinq grandes puissances différentes. Cette inégalité n'en imposa pas à la valeur de Ou-ki ; il voulut commencer la campagne par quelque action d'éclat qui donnât de la réputation à ses armes.

Ce prince fut au devant de l'ennemi, dans la résolution de le combattre ; il le rencontra du côté de Ho-ouai, près de Chen-tcheou du Ho-nan, & sans donner le loisir à Mong-ngao, qui commandait l'armée de Tsin, de se reconnaître, il le fit charger avec tant de succès, qu'il enfonça d'abord la

---

[1] *Ta-leang*, Cai-fong-fou du Ho-nan.

première ligne & la renversa sur la seconde, où elle y mit le désordre. Ou-ki, profitant de cet avantage, poussa si vivement les ennemis qu'ils prirent la fuite ; il les poursuivit jusqu'au-delà des limites de Han-kou. Cette victoire fit beaucoup d'honneur à Ou-ki, & rétablit un peu les affaires de sa patrie.

Peu de temps après, à la cinquième lune, Tchuang-siang-ouang mourut. Ce prince fut compté comme le premier de la dynastie impériale des *Tsin*. Son prétendu fils, Tsin-chi-hoang-ti, lui succéda sous le simple titre de Tching-ouang, & porta le lustre de sa famille à son plus haut période, en faisant la conquête de tout l'empire sur les divers princes qui se l'étaient partagé.

TSIN-CHI-HOANG-TI

@

246. Lorsque Tchao-siang-ouang, prince de Tsin, fit la paix à Mien-chi avec le prince de Tchao, pour la rendre plus fiable, ils se donnèrent un de leurs fils en otage. p.370 Tchuang-siang-ouang fut demeurer, en cette qualité, auprès du prince de Tchao ; mais il portait alors un autre nom.

Tchuang-siang-ouang, pendant son séjour à Tchao, fit la connaissance d'un riche marchand, appelé Liu-pou-ouei, qui avait beaucoup d'esprit & encore plus d'ambition. Liu-pou-ouei voyant que Tchuang-siang-ouang, quoique marié depuis longtemps, n'avait point d'enfants & était sans espérance d'en avoir, acheta une fille d'une rare beauté, dont il fit sa concubine. Le prince, à qui il la laissa voir comme par mégarde, frappé de sa beauté, l'enleva. Liu-pou-ouei fit mine d'en être fâché, quoique la chose eût tourné comme il l'avait projeté. Cette esclave était enceinte de ses œuvres, de sorte que huit mois après son enlèvement elle accoucha de Tching-ouang, qui prit dans la suite le nom de Tsin-chi-hoang-ti.

Il n'avait que treize ans lorsqu'il monta sur le trône, mais il montra dès lors tant de pénétration & de génie, qu'il fit l'admiration de toute sa cour. La première année de son règne, il s'appliqua uniquement à prendre connaissance des affaires, & à s'instruire à fond des forces de ses voisins & des siennes.

245. Les princes de Tchao & de Ouei, au lieu de penser à se précautionner contre l'orage qui les menaçait, semblaient ne travailler qu'à se détruire. Lien-pou qui commandait l'armée de Tchao, enleva au prince de Ouei la ville de Fan-yang [1].

---

[1] Nan-ho-hien de Chun-té-fou dans le Pé-tché-li.

Lors de la prise de cette place, Hiao-tching-ouang, prince de Tchao, vint à mourir ; Tao-siang-ouang, son fils & son successeur, continua la guerre ; mais comme il n'aimait point Lien-pou, il le rappela & envoya Yo-tching, un de ses favoris, prendre le commandement des troupes.

p.371 Lien-pou reçut cet ordre comme l'affront le plus sensible qu'on pouvait lui faire. Résolu de ne point obéir, il gagne une partie des troupes, & charge à leur tête Yo-tching & ceux qui s'étaient joints à lui ; il le défait & se retire ensuite dans le royaume de Ouei, pour offrir ses services au prince, qui lui permit de demeurer dans ses États, mais ne lui donna point d'emploi.

Tao-siang-ouang, prince de Tchao, ne demeura pas longtemps sans connaître l'injustice qu'il avait faite à Lien-pou, par le mauvais succès de la campagne, où ses troupes furent battues dans trois actions différentes. Ce prince dépêcha un de ses officiers à la cour de Ouei, avec une somme d'argent considérable, pour engager Lien-pou à revenir prendre son ancien poste ; mais un grand de la cour son ennemi, & qui avait été le principal auteur de l'injustice qu'on lui avait faite, gagna par des présents cet envoyé, & lui promit tout s'il faisait échouer cette négociation.

L'officier infidèle, au lieu de remplir sa commission, envenima encore plus le cœur de Lien-pou contre son maître ; au point que ce général quitta les États de Ouei, pour se rendre dans ceux de Tchou, où il fut accueilli du prince, qui se proposait de l'employer malgré son grand âge ; mais il mourut peu de temps après.

244. Le prince de Ouei, par sa jalousie, perdit encore le brave Ou-ki, qui lui avait rendu un si grand service, par le gain de la bataille de Ouai-ho. Tsin-chi-hoang-ti, qui redoutait son habileté, réussit à le perdre dans l'esprit de Ngan-li-ouang, en le lui rendant suspect. Moyennant une somme de dix mille *taëls*, il gagna un des officiers de la cour de Ouei, qui dit au prince : p.372

> — Depuis que vous avez rappelé Ou-ki, & que vous l'avez mis à la tête de vos troupes, il n'y a personne dans l'empire que les princes respectent plus que lui ; ils le regardent comme le héros

> de nos jours, & suivent aveuglément tout ce qu'il leur dit, sans paraître estimer les autres ; ils ne font pas même difficulté de dire qu'il est le véritable maître des États de Ouei. Le zèle qu'un fidèle sujet doit avoir pour son prince, ne me permet pas de me taire. Si on en croit les bruits qui se répandent, le jour où il doit se faire reconnaître, à la tête des troupes, en qualité de prince de Ouei, est déjà assigné.

Ce discours fit tant d'impression sur l'esprit de Ngan-li-ouang, qu'il ôta le commandement à Ou-ki, & le rappela à sa cour. Ou-ki obéit sans résistance ; il se livra jour & nuit aux plaisirs, & mourut quatre ans après son rappel.

Dans le dessein que Tsin-chi-hoang-ti avait de soumettre tous les princes de l'empire, il craignit que les Tartares Hiong-nou (les Huns) ne vinssent le troubler pendant qu'il serait occupé à ses conquêtes : il voulut se précautionner contre leurs courses ; ses prédécesseurs les avaient écartés de leurs frontières, mais il était à craindre qu'ils ne s'en approchassent de nouveau. Ces Tartares n'avaient point de demeures fixes, & ils ne voulaient point se renfermer dans des murailles ; des tentes leur servaient de maisons, & ils campaient dans les endroits propres à la nourriture de leurs troupeaux, qu'ils conduisaient partout avec eux, & qui leur fournissaient de quoi vivre. Le butin qu'ils faisaient dans leurs brigandages, les pourvoyait des autres choses nécessaires.

Alors l'empire était partagé entre sept princes, les Tsin, les Tchou, les Yen, les Tchao, les Ouei, les Han & les Tsi. Trois p.373 de ces principautés ; savoir, celles de Tsin, de Yen & de Tchao confinaient avec les Tartares. Tsin-chi-hoang-ti, pour ne pas être continuellement obligé de tenir sur ses frontières des troupes qu'il pourrait employer plus utilement ailleurs, & afin d'arrêter leurs courses, fit fermer les passages de Long-si [1], de Pé-ti [1] & de Chang-kiun, par où ces Tartares pouvaient pénétrer dans la Chine.

---

[1] Ti-tao-hien de Ling-tao-fou de Chen-si.

Les princes de Tchao & de Yen, à son exemple, firent construire des murailles ; le premier depuis Tai [2], au pied des montagnes Yn-chan [3], jusqu'à Kao-kiué [4], pour mettre à couvert Yun-tchong [5] , Yen-men [6] & Tai-kiun [7] ; & le prince de Yen en fit construire une depuis Tsao-yang, jusqu'à Siang-ping [8], pour garantir Chang-kou [9], Yu-yang [10], You-pé-ping [11] & Leao-tong-kiun, qui est une partie du Leao-tong [12].

p.374 Cette muraille achevée, Tsin-chi-hoang-ti enleva douze places au prince de Han, & la campagne suivante, le pays de Tchang-yeou-koué, au prince de Ouei. **243.** Il rappela ensuite ses troupes, parce qu'une maladie contagieuse, répandue dans ses États, lui emportait chaque jour beaucoup de monde. **242.** Cette espèce de peste ayant cessé, il recommença la guerre contre le prince de Ouei, à qui il prit encore vingt villes.

241. Le prince de Tchou, voyant que Tsin-chi-hoang-ti dépouillait insensiblement les autres princes, commença à craindre pour lui-même ; & sans qu'il fût nécessaire de le solliciter, comme autrefois, il fut le premier à

---

[1] King-yang de la même province.
[2] Joui-te-tcheou de Yen-ngan-fou du Chen-si.
[3] Chaîne de montagnes qui confinent la Tartarie.
[4] Kao-kiué, forteresse à quatre cent vingt li au nord-ouest de Tai-tong-fou.
[5] Dans le district de Tai-tong-fou.
[6] Yu-men, aujourd'hui Tai-tcheou de Tai-yuen-fou du Chan-si.
[7] Tai-kiun dépendant de Tai-yuen-fou.
[8] Leao-yang-tcheou du Leao-tong.
[9] Pao-ngan-tcheou de Siuen-hao-fou dans le Pé-tché-li.
[10] Ping-kou-hien dans le Pé-tché-li.
[11] Yong-ping-fou de la même province.
[12] Les Chinois donnent à cette grande muraille, qui borne la Chine du côté de la Tartarie, le nom de *Ouan-li-chang-tching*, c'est-à-dire, *la grande muraille de dix mille li*. A compter dix li pour une lieue, elle aurait mille lieues d'étendue, mais c'est une exagération : en estimant les divers contours qu'on lui a fait prendre dans quelques endroits, elle n'a qu'aux environs de cinq cents lieues. Elle a de hauteur vingt à vingt-cinq pieds, & elle est si large qu'en quelques endroits six chevaux de front pourraient courir dessus sans s'incommoder. Elle continue jusque sur des montagnes inaccessibles. Le P. Verbiest, en un endroit, lui reconnut mille trente-sept pas géométriques d'élévation au-dessus de l'horizon. Dans sa longueur elle est défendue, à de justes distances, par une chaîne de forts, dans lesquels on entretenait, apparemment dans des temps où on craignait des irruptions de la part des Tartares, jusqu'à un million d'hommes. Ceux qui l'ont vue, prétendent qu'il n'y a point d'ouvrage au monde qui lui soit comparable. Aujourd'hui que les Tartares *Mantcheoux* sont maîtres de la Chine, nécessairement on néglige d'y faire des réparations ; on entretient seulement les fortifications des passages les plus faibles, le reste tombe en ruine. On voit par cette histoire, qu'on a tort d'attribuer tout ce grand ouvrage à l'empereur Tsin-chi-hoang-ti.

presser vivement les princes de Tchao, de Ouei & de Han, à joindre leurs troupes aux siennes contre l'ennemi commun : ces princes se liguèrent avec lui pour s'opposer à une puissance si redoutable.

Toutes ces troupes réunies allèrent, sous la conduite du prince de Tchou, se saisir de la ville de Cheou-ling, avec ordre, après cette expédition, d'entrer par la forteresse de Han-kou, sur les terres de Tsin, & de donner bataille, si l'armée de Tsin-chi-hoang-ti leur disputait le passage.

Les princes confédérés la rencontrèrent en effet à Han-kou, comme elle venait au secours de Cheou-ling. La bataille se p.375 donna ; mais les alliés la perdirent, & furent obligés d'abandonner leur conquête aux troupes de Tsin, qui s'en emparèrent. Les Tsin victorieux fondirent sur les terres de Ouei, & enlevèrent Tchao-kou [1], place importante.

Tchu-yng, un des principaux du conseil de Tchou, à la nouvelle de la prise de cette ville, voyant la principauté de Ouei sur son déclin, & que tant de conquêtes des Tsin mettaient les États de Tchou à découvert, conseilla à son maître de transférer sa cour à Cheou-tchun [2]. Le prince suivit ce conseil.

240. Tsin-chi-hoang-ti avait d'autres vues que celles de tirer vengeance de la ligue que le prince de Tchou avait faite contre lui. Toujours occupé de son grand dessein, il porta la guerre l'année suivante dans la principauté de Ouei, & se saisit du pays de Ki. **239.** Les campagnes d'ensuite, continuant ses conquêtes, il s'empara encore des villes de Ouan [3] & de Pou [1] ; mais l'incident d'une révolte, dans ses propres États, en suspendit la rapidité.

Lorsque Tsin-chi-hoang-ti prit possession des États de Tsin, il était fort jeune, & sa mère encore à la fleur de son âge. Cette princesse avait conçu une violente passion pour Ouen-sin, prince de la famille régnante, qui de son côté avait beaucoup d'amour pour elle. La grande jeunesse de Tsin-chi-

---

Éditeur.
[1] Ouei-kiun-fon dans le Ho-nan.
[2] Cheou-tcheou de Fong-yang-fou du Kiang-nan.
[3] Ouan-kiu-hien de Ping-yang-fou.

hoang-ti les rassurait sur le secret de leur commerce ; cependant, comme les lumières & la vigilance de ce prince p.376 croissaient avec l'âge, ces deux amants craignirent d'être découverts. **238.**

Ouen-sin avait un jeune domestique, nommé Lao-ngai, que la princesse affectionnait : comme il n'avait point encore de barbe, elle imagina de le faire passer pour eunuque, & de le prendre à son service, afin que si ses familiarités avec le prince venaient à transpirer, elle pût les rejeter sur le prétendu eunuque : mais cette princesse ne tarda pas à prendre beaucoup de goût pour son nouveau page ; elle en eut deux enfants, dont la naissance fut cachée avec soin.

Lao-ngai, d'un esprit vif & délié, avait captivé les bonnes grâces de Tsin-chi-hoang-ti ; rien ne se faisait plus que par son canal. Cependant, la neuvième année du règne de ce prince, & la vingt-deuxième de son âge, un de ses courtisans osa dévoiler le mystère du faux eunuque. Tsin-chi-hoang-ti, convaincu par des preuves, donna ordre de l'arrêter, pour être jugé par le tribunal des crimes, suivant la rigueur des lois.

Lao-ngai prévint le coup par la fuite ; mais s'étant saisi du sceau du prince, il s'en servit pour lever des troupes & tirer de plusieurs places les garnisons, à la tête desquelles il leva l'étendard de la révolte.

Le prince de Tsin envoya contre lui ses meilleures troupes, que Lao-ngai eut la hardiesse d'attendre, & même d'attaquer le premier ; mais comme il n'avait aucune expérience, il fut battu, fait prisonnier & conduit dans les prisons publiques. Ce fut alors qu'on découvrit qu'il avait eu deux enfants de la princesse.

Tsin-chi-hoang-ti, au désespoir de l'infamie de sa mère, fit chercher ces deux enfants & les fit mourir. Il punit du dernier supplice Lao-ngai, en éteignit la race par la mort de plus p.377 de cent personnes, & relégua la princesse sa mère dans le palais de Fou-yang, avec défense, sous peine de la vie, de lui faire aucune représentation à son sujet. Plusieurs personnes

---

[1] Sie-tcheou de Ping-yang-fou du Chan-si.

ayant transgressé cet ordre, il leur en coûta la vie. Il en fit mourir jusqu'à vingt-sept ; fit couper les pieds & les mains à quelques autres, & les fit jeter au bas des degrés du palais, afin qu'ils servissent d'exemple.

Malgré cette sévérité barbare, un étranger, de la principauté de Tsi, appelé Mao-tsiao, osa lui demander audience, & lui faire des remontrances sur cette sanglante exécution ; Tsin-chi-hoang-ti, qui ne s'attendait pas que personne fut tenté d'en ouvrir la bouche, entra dans une terrible colère, prit son épée, & tout écumant de rage, il aurait percé Mao-tsiao, si la manche de son habit n'eût paré le coup. La tranquillité & le sang-froid de Mao-tsiao éteignirent la colère du prince, comme l'eau qu'on jette sur le feu. Le philosophe, sans se troubler, s'avança gravement, & après avoir fait de profondes révérences, il lui parla en ces termes :

> — On dit ordinairement *qu'il n'y a aucun homme qui puisse éviter la mort, ni aucun royaume qui ne doive finir un jour*. Vouloir éviter la mort, c'est ne pas savoir ce que c'est que vivre ; prétendre éterniser la royauté dans sa famille, c'est ignorer ce que c'est que régner ; vivre & mourir, subsister & se perdre ; voilà, prince, ce dont je désirais vous entretenir, je ne sais si vous voudrez m'écouter.
>
> — Pourquoi non ? répondit Tsin-chi-hoang-ti.
>
> — Sans doute, prince, continua Mao-tsiao, que vous ne savez pas combien quelques-unes de vos actions sont blâmables, & combien vous avez passé les bornes. Vous avez fait mourir cruellement deux de vos frères ; votre mère exilée, p.378 le supplice injuste & barbare de plusieurs sages, dont tout le crime était d'avoir trop à cœur votre gloire & le bien de vos États : voilà des actions semblables à celles qu'on rapporte de Kié & de Cheou-sin. Si elles viennent à être connues, & que, comme le bruit des tuiles d'une maison qui s'écroule, elles se fassent entendre dans tout l'empire ; je le dis, prince, & je le dis saisi de crainte pour votre personne, ce ne sont point là les actions d'un souverain qui fait

vivre & mourir, que de posséder un royaume & de le perdre : voilà ce que j'avais à vous dire.

Tsin-chi-hoang-ti témoigna sa satisfaction à Mao-tsiao, & promit de changer de conduite. Pour preuve de sa sincérité, il le nomma un des premiers membres de son conseil, & ordonna qu'on disposât tout avec magnificence pour aller chercher la princesse sa mère.

Cette même année, il arriva à la cour de Tchou un événement presqu'aussi tragique que celui qui venait de se passer à Hien-yang. Kao-lie-ouang, prince de Tchou, déjà avancé en âge n'avait point d'enfants, quoiqu'il eût prit plusieurs femmes. Li-yuen, la première en tête, forma le projet de lui donner un héritier par supercherie.

Pour en venir à bout, elle maria à Tchun-chin, prince de la famille régnante & général des troupes, une de ses sœurs, qui devint bientôt enceinte & en avertit Li-yuen. Cette princesse instruisit sa sœur du rôle qu'elle devait jouer.

De retour auprès de son mari, elle lui représenta que son crédit tomberait, si l'un des frères du prince venait à lui succéder ; qu'il devait se souvenir des mortifications qu'il en avait déjà essuyées : au lieu qu'en se prêtant aux vues de Li-yuen, & en consentant qu'elle passât au rang des femmes de p.379 Kao-lie-ouang, si elle accouchait d'un prince, qui deviendrait l'héritier de Tchou, ce prince étant son fils, il conserverait ses dignités & sa puissance. Tchun-chin, plus guidé par l'ambition que par l'amour, fut lui-même offrir sa femme à Kao-lie-ouang. Peu de temps après elle déclara qu'elle était enceinte. Cette nouvelle causa une joie universelle, qui augmenta encore, lorsqu'au bout du terme elle accoucha d'un fils. Kao-lie ouang, hors de lui-même, le nomma héritier de ses États, & sa mère princesse de Tchou. Ce qui se fit avec beaucoup d'appareil & au milieu des réjouissances publiques.

Li-yuen, qui n'avait ménagé cette intrigue que par un esprit d'ambition, sut si bien profiter de la gloire de sa sœur, d'avoir donné un héritier à Kao-lie-ouang, qu'il lui fut aisé, sous ses auspices, de s'emparer du

gouvernement. Il semblait alors qu'elle n'avait plus rien à désirer, lorsqu'elle vint à craindre que le prince Tchun-chin ne gâtât toute l'affaire en révélant le secret ; afin de se mettre l'esprit en repos, elle résolut de s'en défaire.

Tchu-yng, ami de Tchun-chin, qui avait la liberté d'entrer au palais quand il le voulait, eut vent du dessein de Li-yuen. Kao-lie-ouang étant tombé malade dans ces entrefaites, Tchu-yng acquit plus de certitude du complot. Il avertit son ami que Li-yuen était son ennemie secrète, &, quoiqu'elle n'eût pas les troupes à sa dévotion, qu'elle entretenait un grand nombre de scélérats pour s'en servir lorsqu'elle voudrait s'emparer de toute l'autorité. Il conseillait à Tchun-chin de le nommer capitaine des gardes, pour être à portée de lui rendre service & de punir Li-yuen, si elle osait attenter à ses jours.

Tchun-chin n'en voulut point croire son ami, & se persuada que c'étaient des faux bruits, imaginés pour le brouiller p.380 avec Li-yuen. Tchu-yng, consterné de son aveuglement, craignant pour lui-même, jugea à propos de se mettre en sûreté par la fuite.

Cependant la maladie de Kao-lie-ouang empirait chaque jour ; il mourut effectivement dix-sept jours après. Dès qu'il eut rendu le dernier soupir, Li-yuen pensa à exécuter son dessein ; elle aposta les scélérats, qu'elle avait à sa solde, à la porte du palais appelée *Ki-men*, par où les grands entraient, & envoya prier Tchun-chin de s'y rendre.

Tchun-chin, ignorant la mort du prince, s'y rendit, sans la moindre précaution, par la porte *Ki-men* ; mais à peine fut-il entré, que les satellites de Li-yuen le poignardèrent, & coururent à la maison de ce général faire main basse sur toute sa famille.

Li-yuen apprit cette nouvelle avec une joie, qui surprit tous ceux qui étaient avec elle. Elle fit assembler les grands, & leur fit reconnaître le fils de sa sœur pour légitime prince de Tchou, sous le nom de Yeou-ouang.

237. Le désordre arrivé dans la famille de Tsin-chi-hoang-ti, & qu'on avait eu grand soin de lui cacher si longtemps, lui fit soupçonner que quelque prince étranger l'avait peut-être excité sous main, pour le rendre odieux à ses sujets & les porter à la révolte.

Ce qui le confirmait dans ce soupçon, c'est que Liu-pou-ouei, ce riche négociant, que son père avait élevé à la qualité de prince lorsqu'il monta sur le trône, par reconnaissance du service qu'il lui avait rendu, en lui procurant la mère de Tsin-chi-hoang-ti, avait toujours été bien avec cette princesse, sans lui donner jamais le moindre avis de ses désordres, & que lui, la princesse & Lao-ngai, le prétendu eunuque, étaient tous trois de la principauté de Tchao.

p.381 Dans cette perplexité, il n'osa ni faire le procès à Liu-pou-ouei, ni examiner sa conduite, de peur d'être obligé de faire mourir un homme, qu'il pouvait soupçonner d'être réellement son père. Il n'osa pas non plus chasser de ses États celui à qui il avait l'obligation d'être l'héritier de Tsin, & d'avoir succédé à Tchuang-siang-ouang qu'il reconnaissait pour son père. Il se contenta donc de lui faire dire de se retirer dans sa principauté.

Tsin-chi-hoang-ti, après avoir donné cet ordre, tint un conseil extraordinaire, composé des seuls princes de sa famille, dans lequel il exposa ses soupçons contre les étrangers qui s'étaient fixés à sa cour. Comme ils étaient presque tous des personnages de considération & de mérite, ce prince témoigna la méfiance où il était qu'ils ne lui tendissent des pièges, & ne travaillassent sourdement pour les intérêts de leurs princes naturels, en conséquence de quoi il conclut à ce qu'on les renvoyât tous dans leur pays. Le conseil approuva cet avis ; Tsin-chi-hoang-ti en fit faire une recherche exacte, & leur ordonna de sortir de ses États.

Li-ssé, qui possédait un des premiers emplois à la cour de Tsin, était du pays de Tchou, & se trouvait par conséquent du nombre des proscrits ; il ne put souffrir patiemment l'affront qu'on faisait aux étrangers. Comme il était sur le point de partir, il fit remettre à Tsin-chi-hoang-ti le placet suivant :

« Mou-kong, un des plus grands princes qu'aient eu les *Tsin*, sur ce que la renommée publiait de Yeou-yu, le fit venir du pays des Tartares, sa patrie, & par ses sages conseils, il se rendit maître des pays de Pé-li-hi & de Ouan ; il invita Kien-chou de la principauté de Song, Poei-pao & Kong-sun-tchi de celle de Tçin, & avec le secours de ces habiles gens, p.382 il soumit, à son obéissance, vingt provinces des Tartares occidentaux.

Hiao-kong, ce grand prince, employa les talents de Chang-yang à se concilier l'amitié des princes de l'empire, & à profiter de ce temps de paix pour se fortifier. Hoei-ouang ne s'est fait tant de réputation, que parce que Tchang-y, par son habileté, détruisit la fameuse ligue de six princes contre lui, & les engagea même à le servir.

Qui a rendu Tchao-siang-ouang si puissant & si redoutable ? n'est-ce pas Fan-tsiu ? Après tous ces exemples, peut-on dire que les étrangers sont nuisibles ou inutiles à vos États ? Je n'examine point s'il est maintenant avantageux de les chasser ou de les retenir ; tout ce que je puis dire, c'est qu'en les chassant, vous vous privez d'un grand secours, & que vous en fournissez aux autres princes, jaloux de votre gloire & de votre puissance. En déshonorant ces étrangers, vous vous en faites des ennemis ; vous leur mettez les armes à la main ; vous les animez à servir leurs princes contre vos intérêts : voilà, prince, ce que mon zèle pour votre service & pour votre honneur m'engage de vous représenter, en vous exhortant d'y faire la plus sérieuse attention.

Tsin-chi-hoang-ti n'eut pas plus tôt achevé la lecture de ce placet, qu'il révoqua les ordres qu'il avait donnés, & invita les étrangers à rester. Il rendit à Li-ssé son emploi, en le traitant avec toute la distinction que son zèle méritait.

236. Quoique ce prince eut rappelé sa mère de son exil, il ne pouvait cependant oublier le déshonneur qu'elle lui avait fait. Il lui était d'autant plus sensible, que ceux qui doutaient qu'il fût fils de Tchuang-siang-ouang, se prévalaient de la conduite de cette princesse pour appuyer ce soupçon. p.383 Tsin-chi-hoang-ti en conçut tant de haine contre Tchao, que la première guerre qu'il entreprit après cette aventure, fut contre cet État à qui il enleva, dans une première campagne, neuf de ses places.

Cette campagne finie, il apprit que Liu-pou-ouei, exilé dans ses terres, recevait sans cesse des courriers des grands. **235.** Comme il craignit que ce commerce ne cachât quelque dessein nuisible à ses intérêts, il lui écrivit cette lettre :

> « Dites-moi quel service important vous avez rendu à l'État pour posséder dans le Ho-nan un pays de cent mille familles ? & quelle alliance vous avez avec la famille des *Tsin* pour porter le titre de prince ? Cet ordre reçu, retirez-vous dans le pays de Tcho & vivez-y en paix.

Liu-pou-ouei se crut perdu ; dans cette crainte, il prit du poison & termina ainsi ses jours.

234. L'année suivante, Tsin-chi-hoang-ti continua la guerre contre Tchao, dont il défit les troupes & tua leur général Ho-tché ; mais le prince de Tchao ayant donné le généralat à Li-mou, celui-ci battit les Tsin à plates coutures auprès de Y-ngan [1], & obligea leur armée de se retirer fort en désordre & de finir ainsi cette campagne. **233.** Mais la suivante, l'armée de Tsin, après avoir été considérablement recrutée, s'empara de Y-ngan, de Ping-yang [2] & de Ou-tching [3], trois des plus importantes places des États de Tchao. Par ces conquêtes, Tsin-chi-hoang-ti se vit maître des pays de Hen-mong & de Pou-ou.

---

[1] Kao-tching-hien de Tchin-ting-fou du Pé-tché-li.
[2] Ping-yang, à cinquante li sud-est de Ouei-hien de Tai-ming-fou de la même province.
[3] Ou-tching-hien de Tong-chang-fou du Chan-tong.

232. Ngan-ouang, prince de Han, voyant le progrès des armes p.384 de Tsin, jugea qu'il faudrait un jour le reconnaître pour son maître, & que s'il se soumettait de son plein gré, sa condition en serait meilleure. Dans cette pensée, il lui envoya un de ses premiers officiers lui offrir de se reconnaître son tributaire & son sujet.

231. Tsin-chi-hoang-ti reçut cet envoyé assez froidement & le renvoya sans réponse, ce qui fit juger à Ngan-ouang qu'il demandait peut-être le territoire de Nan-yang, & il le lui offrit. Le prince de Tsin, qui ambitionnait davantage, fit marcher ses troupes du côté de la principauté de Han, & fondit dessus à l'improviste. Le prince, dans la sécurité que ses démarches de soumission lui donnaient, perdit ses États & fut fait prisonnier. Tsin-chi-hoang-ti le mit au rang du peuple, & éteignit ainsi cette principauté, qu'il réduisit dès lors en province sous le nom de Yng-tchuen.

229. Tsin-chi-hoang-ti avait cependant bien plus à cœur d'éteindre la principauté de Tchao ; il n'y voyait d'obstacle que l'habileté du général Li-mou, qui avait si maltraité ses troupes à la journée de Y-ngan : ainsi, avant d'y envoyer une nouvelle armée, il tâcha de perdre ce général dans l'esprit de Yeou-mou-ouang, son prince, par le moyen de Kou-kai, un de ses favoris, qu'il corrompit par une somme d'argent.

Kou-kai, sans talents & sans honneur, avait une âme basse & vénale. Li-mou, à la vérité, était un excellent officier, rempli de capacité & de bravoure, mais trop prévenu de son mérite, surtout entêté & peu docile. Kou-kai se servit de ces défauts pour le perdre.

Il fit courir le bruit que Li-mou voulait se révolter, & rendit la chose si vraisemblable à Yeou-mou-ouang, que ce prince donna ordre à Tchao-tsong & à Yen-tsiu, d'aller prendre le p.385 commandement des troupes à sa place, & de le tuer s'il faisait la moindre résistance.

Li mou n'avait point été prévenu de ce changement, il refusa d'obéir, & prétendit qu'on devait auparavant lui faire son procès dans les formes ;

alors Tchao-tsong & Yen-tsiu exécutèrent les ordres qu'ils avaient reçus, & lui firent casser la tête par leurs gens.

228. Tsin-chi-hoang-ti apprenant le succès de la fourberie du traître Kou-kai, envoya aussitôt contre Tchao une forte armée, qui après en avoir battu les troupes, marcha droit à Han-tan la capitale, où était alors Yeou-mou-ouang, & l'investit. Le siège fut poussé avec tant de vivacité, qu'en peu de jours la place fut emportée ; Yeou-mou-ouang & toute sa famille furent faits prisonniers & envoyés à Tsin-chi-hoang-ti, qui les fit tous mourir indistinctement, pour venger le déshonneur que sa mère lui avait fait, comme si son crime eût pu être effacé par le sang de tant de victimes innocentes. Ainsi périt la principauté de Tchao.

227. Au milieu des réjouissances qu'on fit à l'occasion de cette conquête, Tsin-chi-hoang-ti courut le plus grand risque pour sa vie. Le prince Tan, héritier de la principauté de Yen, avait été autrefois en otage auprès du prince de Tchao ; il était alors dans les bonnes grâces de Tsin-chi-hoang-ti, ce qui l'engagea à demander au prince son père, d'aller demeurer en la même qualité à la cour de Tsin.

Soit inconstance, soit raison d'intérêt, Tsin-chi-hoang-ti ne lui fit plus le même accueil, & ne lui rendait pas les honneurs dûs à son rang. Un jour même le prince de Tsin le traita avec mépris. Tan en fut si piqué, qu'il résolut de s'en venger. Dans ce dessein, il se sauva de la cour de Tsin, & se p.386 retira dans les États de son père. Fan-yu-ki, un des officiers généraux de Tsin, vint l'y joindre, pour se soustraire au châtiment que méritait un crime qu'il avait commis. Le prince Tan lui donna une maison & lui assigna des revenus.

Ce prince, tout entier à son ressentiment, invita King-kou de la principauté de Ouei, ennemi juré de Tsin-chi-hoang-ti, à se rendre à la cour de Yen, & accompagna cette invitation de riches présents. King-kou ne put s'y refuser.

Dans l'entretien qu'ils eurent ensemble, Tan lui peignit la tyrannie & l'ambition du prince de Tsin, qui venait de détruire deux puissantes

principautés, Han & Tchao, dont il avait fait inhumainement mourir les souverains avec leurs familles. Il lui dit que le même sort menaçait Yen ; qu'on ne pouvait éviter ce coup, qu'en trouvant un homme déterminé à se sacrifier pour le bien de l'empire, qui intimidât le tyran au point de le forcer à laisser les autres princes en paix, & à leur restituer les terres qu'il leur avait enlevées ; ou bien de le punir de tant de forfaits en lui donnant la mort.

> — Cette commission est digne de vous, ajouta le prince, vous mériterez le titre glorieux de libérateur de l'empire, & vous rendrez votre nom immortel.

King-kou, échauffé par l'enthousiasme que le prince lui communiquait, accepta cette dangereuse commission ; mais craignant de n'avoir pas un libre accès auprès de Tsin-chi-hoang-ti, il imagina que s'il lui portait la tête de Fan-yu-ki, qu'il avait mise à prix, les portes lui seraient ouvertes. Il proposa cet expédient au prince Tan, qui ne put consentir à sacrifier un homme qui était venu se jeter entre ses bras comme dans un asile sacré. King-kou n'insista point ; mais il fut trouver Fan-yu-ki lui-même, & lui dit :

> — Vous voyez combien vous p.387 êtes déchu du crédit & du rang que vous aviez autrefois. Un homme de cœur n'est pas fait pour vivre dans la crainte & dans l'humiliation. Quelles ressources, quels honneurs pouvez-vous espérer ici ? Le prince de Tsin a exterminé toute votre famille, & il promet de donner mille livres pesant d'or, avec une ville de dix mille familles, à quiconque lui portera votre tête, & vous êtes dans l'impuissance de vous venger !

Fan-yu-ki poussant un grand soupir, King-kong continua :

> — Si je pouvais porter votre tête au prince de Tsin, je la lui présenterais d'une main, & de l'autre je lui enfoncerais le poignard dans le sein : sa mort vous vengerait de la cruauté qu'il a exercée envers votre père, votre mère & toute votre famille, &

> je sauverais les États de Yen qui sont en danger de tomber sous sa tyrannie.

Fan-yu-ki, le regard sombre & farouche, s'écria :

> — Je ne respire que la vengeance, & je n'ai point de repos ! Je ne puis l'obtenir & je vis encore !

A ces mots il se coupe le col & tombe aux pieds de King-kou, qui l'achève & emporte sa tête. A cette vue, le prince Tan versa des larmes, & rendit à l'infortuné Fan-yu-ki les derniers devoirs, selon le rang qu'il avait tenu.

King-kou partit pour la cour de Tsin, avec la tête de ce général. Il se munit d'un poignard à l'épreuve, qu'il trempa dans du poison, afin que si le coup portait à faux, la blessure en fût mortelle. Il parvint, sans difficulté, auprès de Tsin-chi-hoang-ti, & tout en lui présentant la tête de Fan-yu-ki, il voulut tirer son poignard ; mais au mouvement qu'il fit, le prince se leva brusquement & s'enfuit. King-kou le poursuivit. Le prince, armé de son sabre, lui porta au hasard un revers qui lui coupa la jambe & le fit tomber.

p.388 Cet homme, furieux d'avoir manqué son coup, lança son poignard contre le prince, qui fut assez heureux pour l'éviter. On l'arrêta, & ce malheureux finit sa vie dans les tourments & les supplices les plus cruels.

Tsin-chi-hoang-ti ayant découvert, par une lettre qu'on lui trouva, qu'il avait été sollicité par le prince Tan, fut outré de colère, & fit marcher ses troupes contre les États de Yen. Le prince de Yen, sans se troubler, rassembla toutes ses forces, & s'avança au devant de l'armée de Tsin, qu'il rencontra à l'ouest de la rivière Y-choui [1]. Les généraux de Tsin, qui avaient des ordres terribles, se disposèrent aussitôt à attaquer l'armée de Yen ; ils lui passèrent sur le ventre, & furent mettre le siège devant la ville de Ki. **226.** Hi-ouang, prince de Yen, pour éviter de tomber entre les mains des ennemis, se sauva dans le Leao-tong, & pour apaiser Tsin-chi-hoang-ti, il fit couper la tête à son fils, le prince Tan, & la lui envoya. Le prince de Tsin

[1] Au nord de Ngan-tcheou de Pao-ting-fou du Pé-tché-li.

rappela ses troupes, mais ce ne fut que pour rentrer bientôt dans cette principauté.

225. Ouang-pen, général de Tsin, & fils du célèbre Ouang-tsieng, de retour des États de Yen, eut ordre de ne point revenir à la cour, mais d'aller assiéger Kia-ouang, prince de Ouei, dans sa capitale. Ce général fit creuser un grand canal, qui conduisit les eaux du Hoang-ho dans la ville, qu'elles inondèrent de telle sorte, que Kia-ouang, pour n'y pas périr, se vit contraint de se soumettre. Ouang-pen le fit conduire, avec sa famille, sous une escorte sûre, à Hien-yang, où Tsin-chi-hoang-ti les fit tous mourir, & détruisit la principauté de Ouei, dont il ne fut pas difficile à Ouang-pen de se rendre maître.

p.389 Tsin-chi-hoang-ti, voyant que tout lui réussissait, entreprit de réduire le prince de Tchou, & demanda à Li-sin, un de ses meilleurs généraux, combien il voulait de troupes pour y réussir.

> — Je ne vous demande, lui dit-il, qu'une armée de deux cent mille hommes, & je vous réponds du succès.

Tsin-chi-hoang-ti ne répliqua rien ; mais ayant fait venir le vieux général Ouang-tsien, il lui fit la même question.

> — L'entreprise, lui répondit Ouang-tsien, n'est pas de peu de conséquence, & à moins de six cent mille hommes, je ne crois pas qu'on puisse en venir à bout.

Tsin-chi-hoang-ti surpris :

> — Tu radotes, bon vieillard, lui dit-il, je vois bien que ton esprit a baissé.

Il revint donc à Li-sin, auquel il donna Mong-tien pour lieutenant, avec deux cent mille hommes sous leurs ordres, & les envoya porter la guerre dans les États de Tchou. Ouang-tsien fut si sensible à la réponse de son maître, qu'il s'en retourna à Ping-yang [1].

---

[1] A soixante-dix li nord-est de Fou-ping-hien de Si-ngan-fou.

Les deux généraux divisèrent leur armée en deux corps, qui devaient se rejoindre à Tching-fou [1]. Li-sin rencontra d'abord un détachement des troupes de Tchou qu'il battit, & s'avançant ensuite vers Tching-fou, comme on était convenu, il y joignit la division de Mong-tien, & ils furent ensemble chercher l'armée des ennemis qui s'approchait.

En effet, elle parut deux jours après en bon ordre, & chargea brusquement les troupes de Tsin. Li-sin & Mong-tien soutinrent le choc avec toute la bravoure possible ; mais comme l'attaque avait été fort vive, les premiers rangs plièrent, & le désordre se mit dans leur armée. Ils laissèrent plus de quarante p.390 mille hommes des leurs sur la place, du nombre desquels étaient sept officiers généraux. Ils perdirent encore beaucoup de monde dans leur fuite, ayant été poursuivis pendant trois jours & trois nuits sans relâche, & repoussés jusque dans leur pays.

224. Tsin-chi-hoang-ti, désespéré d'une défaite aussi complète, fut trouver Ouang-tsien, & reconnut le tort qu'il avait de ne pas s'en être rapporté à son expérience ; il lui dit qu'il fallait absolument qu'il vînt rétablir l'honneur de ses armes.

> — Ma maladie, lui répondit Ouang-tsien, a beaucoup diminué mes forces, je n'ai plus de tête, je suis vieux, je ne sais plus ce que je dis ; mais cependant, si vous n'avez personne, & que vous soyez réduit à vous servir de moi, je vous déclare qu'il me faut absolument six cent mille hommes, sans quoi je ne puis rien faire.

Tsin-chi-hoang-ti en fit sur-le-champ expédier l'ordre.

Ouang-tsien, avec cette formidable armée, entra dans les États de Tchou, & pénétra, sans aucune opposition, jusqu'à Ping-yu [2]. Le prince de Tchou, instruit par ses espions que ces grands préparatifs de guerre étaient contre lui, avait rassemblé ses forces, résolu de tout risquer pour conserver son royaume.

---

[1] A soixante-dix li sud-est de Po-hien de Fong-yang-fou.
[2] Ju-ning-fou dans le Ho-nan.

Ouang-tsien que Tsin-chi-hoang-ti avait eu soin de fournir abondamment de vivres, ne voulut point confier ses espérances au sort d'une bataille ; il se tint dans son camp, s'y fortifia afin de mettre les ennemis dans la nécessité de ruiner leur pays par leurs propres troupes, dont le nombre égalait les siennes.

p.391 Hiang-yen, général de Tchou, qui n'avait pas prévu que l'armée de Tsin demeurât si longtemps sans vouloir combattre, fit insulter leur camp, pendant plusieurs jours, sans aucun succès. Comme les vivres commençaient à lui manquer, il était obligé de faire escorter, par de gros détachements, les convois qui lui venaient de fort loin.

Après s'être dégarni aussi fort, Hiang-yen fit faire un mouvement à ses troupes, si mal à propos, que Ouang-tsien en profita pour le charger, & le combat étant insensiblement devenu général, l'armée de Tchou fut obligée de céder le terrain à celle de Tsin, & de se retirer à la hâte du côté de Ki-nan.

Ouang-tsien le suivit à la piste. Hiang-yen fit ferme, se battit en grand capitaine, & aurait remporté la victoire, s'il n'avait été tué dans le temps que les troupes de Tsin commençaient à plier ; mais sa mort répandit une si grande consternation dans son armée, que chacun ne pensa qu'à fuir & à se mettre en sûreté.

223. Après cette victoire, le général de Tsin entra dans Ki-nan, sans coup férir ; il y mit une bonne garnison pour s'en assurer, & marchant droit à Cheou-tchun, où les princes de Tchou avaient transporté leur cour, il s'en rendit maître. Ouang-tsien se saisit de Yeou-ouang, qui n'avait que sept à huit ans, l'envoya avec toute sa famille à Hien-yang, & soumit sans peine le reste de la principauté.

Ouang-tsien se comporta avec tant de modération, de prudence & de bravoure dans toute cette expédition, qu'à la bataille de Ki-nan près, qui fut sanglante, il y eut fort peu de sang répandu.

222. Pendant que ce général était occupé à parcourir le p.392 Kiang-nan, le Pé-yuei & le Houei-ki, Ouang-pen s'empara de son côté de toute la principauté de Yen. Tsin-chi-hoang-ti en fit mourir le prince avec sa famille, pour se venger de l'entreprise du prince Tan contre sa vie. Ainsi, à cette vingt-cinquième année du règne de Tsin-chi-hoang-ti, dans la principauté de Tsin, ce prince se vit maître de tout l'empire, à l'exception des États de Tsi, & il prit dès lors, à juste titre, le nom d'empereur de Chine.

221. Les États de Tsi étaient situés de manière qu'ils avaient d'un côté la mer qui les mettait en sûreté, & de l'autre ils étaient défendus par les principautés de Yen, de Tchao & de Tchou. Cette position les avait jusque-là garantis des incursions des princes de Tsin.

Kiun-ouang, père de Kien-ouang, avait voulu laisser à son fils des instructions pour conserver ses États ; mais la mort le prévint, & on peut attribuer à cet événement la cause de la ruine de son fils & des autres princes.

Après sa mort, Kien-ouang eut Heou-ching pour ministre, que la cour de Tsin corrompit à force d'argent, afin qu'il détournât le prince de Tsi de se joindre aux autres, pour s'opposer aux entreprises de Tsin-chi-hoang-ti.

Lorsque Kien-ouang vit tous les autres princes tombés, & ses États ouverts de tous côtés, il reconnut le tort qu'il avait de ne s'être pas lié avec eux. Comme il ne pouvait plus éviter de subir le joug, il chercha à conserver au moins sa famille, en se mettant à la discrétion du vainqueur.

Le gouverneur de Jong-men, rempli d'honneur & de résolution, voulut inspirer plus de courage à son maître. Il accourut pour l'empêcher de consommer cette soumission humiliante ; mais il eut beau lui représenter que les vieux officiers de p.393 Ouei, de Han & de Tchao étaient prêts à se ranger sous ses drapeaux, & que le chemin de l'empire lui était encore ouvert. Kien-ouang intimidé par l'approche des troupes de Tsin, se soumit à Ouang-pen qui les commandait. Ce prince, suivi de toute sa famille, dépouillant les marques de sa dignité, se présenta à ce général dans la

posture de suppliant, & lui remit ses États. Ouang-pen le reçut avec les honneurs dûs à sa naissance, & le conduisit à Hien-yang. Tsin-chi-hoang-ti le relégua, avec sa famille, dans un désert, où ils périrent tous de faim & de misère.

L'orgueil de tant de victoires, & sa puissance accrue par la destruction de tant de principautés, persuadèrent à Tsin-chi-hoang-ti, alors dans la vingt sixième année de son règne, qu'on devait l'élever au-dessus de Fou-hi, de Chin-nong, de Hoang-ti, & que son habileté effaçait la sagesse de Yao, de Chun, de Yu, de Ouen-ouang & de Ou-ouang même. Il quitta le nom de Tching-ouang, qu'il portait comme prince de Tsin, & prit celui de *Chi-hoang-ti*, c'est-à-dire, *le premier souverain empereur*, sous lequel l'histoire a cru devoir le faire connaître.

Pour rendre ce nom immortel, il ordonna que ses successeurs à l'empire ne le changeraient point, malgré la coutume introduite depuis longtemps. Il voulut qu'après lui les empereurs fussent seulement distingués par l'ordre numérique ; tels que Eulh-chi-hoang-ti, ou Hoang-ti II ; San-chi-hoang-ti, Hoang-ti III, Ssé-chi-hoang-ti, Hoang-ti IV, ainsi de suite jusqu'à dix mille générations, ou, pour mieux dire, à l'infini.

Il voulut encore qu'il y eût des termes affectés à lui seul pour exprimer ses paroles & ses ordres, prétendant qu'on ne devait pas rendre les actions d'un aussi grand prince que lui par des p.394 expressions communes à tout le monde ; ainsi il se fit un langage à part. Par exemple, *Tchi, agir, faire*, était le signe de ses paroles ; *Tchao* qui signifie *instruire*, exprimait ses ordres, voulant marquer par là qu'un prince ne parle à ses sujets que pour les instruire. Cependant, afin d'avertir les empereurs de ne pas trop s'enorgueillir de leur rang, il affecta, en parlant de lui-même, d'employer *Tchin*, qui signifie le *surplus*, comme qui dirait le *surplus dans l'empire*. L'origine de ce titre modeste, qui s'est conservé jusqu'à nos jours, remonte à ce prince, de même que les deux autres expressions consacrées aux paroles & aux ordres des empereurs.

Les Chinois ont toujours regardé l'astronomie comme un des points principaux du gouvernement : elle était depuis longtemps fort négligée ; l'empereur Tsin-chi-hoang-ti entreprit de la rétablir. Il en confia le soin à Tseou-yen, originaire du royaume de Tsi, qu'il fit président. de ce tribunal.

Ce nouveau président changea le commencement de l'année, qu'il mit à la lune qui précédait le solstice d'hiver, & détermina que la couleur noire serait celle de la maison impériale des Tsin ; que les habits & les bonnets de ceux qui serviraient l'empereur ; que les drapeaux, les étendards, & enfin tout ce qui avait rapport à la famille impériale, seraient de la même couleur : l'ordre en fut publié dans tout l'empire.

Le ministre Ouang-ouen & plusieurs grands pensaient qu'il serait avantageux à l'empereur d'établir dans les États de Yen, de Tsi, de Tchao & de Tchou des princes de sa famille, afin d'y maintenir les peuples dans l'obéissance. Le conseil, chargé d'examiner cette affaire importante, rendit cette décision :

> « Ouen-ouang & Ou-ouang, de la dynastie des *Tcheou*, établirent leurs fils & leurs frères princes de différentes provinces, pour maintenir les peuples dans l'obéissance & la p.395 soumission ; mais dans la suite les liens de la parenté s'affaiblissant, l'envie, la jalousie & l'inimitié s'accrurent à un tel point entre eux, qu'ils se déchirèrent par des guerres continuelles, que les empereurs n'ont jamais pu voir finir.
>
> Maintenant que l'empire est réuni sous le glorieux gouvernement de Votre Majesté, l'avis de son conseil est, qu'elle n'établisse personne de sa famille dans des principautés ; mais plutôt qu'elle leur assigne, dans quelque ville, une pension proportionnée à leur rang & à leur naissance, en les chargeant de faire payer les tributs aux peuples de leur district, & de les tenir en paix. Dès lors on ne reconnaîtra qu'un maître dans l'empire, on n'y suivra que ses ordres, les cœurs ne seront point partagés, & il ne sera pas difficile de les gouverner.

L'empereur répondit :

> — Ce que mon conseil a décidé est très sagement déterminé ; dorénavant l'empire sera divisé en trente-six provinces ; chaque province aura un vice-roi, un gouverneur & un sous-gouverneur. Ceux de ma famille qui seront capables de remplir ces emplois, pourront y être admis. Les soldats seront rassemblés à Hien-yang & dans son voisinage ; on y établira des arsenaux & des magasins. Il faut faire des sceaux dont les mandarins se serviront pour leurs expéditions, sans cela, le gouvernement est sujet à une infinité d'inconvénients : jusqu'ici ils n'en ont point eu, car je ne fais aucun cas de ces demi-caractères dont on s'est servi jusqu'à nous ; il faut que ces sceaux soient différents, suivant les charges & les emplois : qu'on y travaille incessamment. Je prétends de plus, qu'on augmente Hien-yang jusqu'à cent vingt mille familles.

Après avoir donné ces ordres, l'empereur fit bâtir p.396 un palais digne de lui. L'ancien était au midi de la rivière Oue-choui : il fit construire le nouveau au nord de cette rivière ; rien de plus magnifique ni de plus vaste ; dix mille hommes pouvaient se ranger en bataille dans une de ses cours. L'or, l'argent, l'ivoire étaient prodigués & brillaient en dedans & en dehors de l'appartement des princesses, femmes des rois qu'il avait vaincus & qu'il s'était réservées. Tous les corps de logis & les ailes se communiquaient par des galeries couvertes en forme de balcons, dont les balustrades étaient de cèdre, ou d'un marbre rare & précieux.

220. Pendant qu'on travaillait à ce nouveau palais, l'empereur alla faire la visite des pays de Long-si, de Pé-ti, jusqu'à la montagne de Ki-teou-chan, à douze li à l'ouest de Ping-leang-fou du Chen-si : il partit avec un magnifique cortège. Les mandarins avaient soin de faire faire de nouveaux chemins pour son passage.

219. L'année suivante, il fut avec le même cortège, visiter les provinces orientales. Son plaisir était de monter sur les plus hautes montagnes, & d'y

faire graver des vers à sa louange sur de grandes pierres [1], qu'on élevait sur une espèce de piédestal, & qu'on couvrait d'un pavillon pour les défendre de l'injure du temps.

Lorsqu'il fut arrivé auprès de la mer orientale, des disciples de la doctrine de Li-lao-kiun, qui avaient à leur tête Siu-chi, vinrent lui présenter un mémoire, dans lequel ils disaient que, p.397 charmés de sa gloire & de ses vertus, ils venaient lui découvrir un secret que personne ne savait qu'eux : qu'assez loin en mer, il y avait une île, où demeuraient trois esprits amis des hommes, qui procuraient à ceux qui les honoraient une certaine herbe qui avait la vertu de rendre immortel ; que Ouei-ouang & Siuen-ouang, princes de Tsi, & Tchao-ouang, prince de Yen, y avaient envoyé des gens pour leur en apporter ; mais que ne sachant pas ce qu'il fallait offrir à ces esprits, des vents terribles leur avaient fait faire naufrage, & les avaient engloutis dans les abîmes de la mer. Que pour se rendre ces esprits favorables, il fallait choisir quelques milliers de jeunes garçons & autant de jeunes filles, & les leur offrir ; seul moyen d'obtenir d'eux l'herbe de l'immortalité, qu'ils n'accordaient qu'à ce prix.

L'empereur, quoique d'un esprit pénétrant & solide, donna cependant dans une pareille rêverie, tant l'homme désirerait ne point mourir. Il fit embarquer, pour cette île chimérique, le nombre de jeunes garçons & de jeunes filles que ces magiciens demandaient ; mais à peine les vaisseaux eurent-ils perdu la vue des terres impériales, qu'il s'éleva une tempête affreuse qui les fit tous périr, à l'exception d'une petite barque toute délabrée, qui apporta la nouvelle de ce triste naufrage.

218. En faisant la visite de ses provinces, l'empereur courut risque de la vie. Tchang-leang, dont les ancêtres, durant cinq générations de père en fils, avaient servi les princes de Han en qualité de ministres, voyant la famille de son prince éteinte, résolut de la venger par la mort de celui qui

[1] Il en fit élever sur les montagnes Tseou-y-chan, à vingt-cinq li au sud-est de Tseou-hien de Yen-tcheou-fou du Chan-tong ; Tai-chan, à cinq li au nord de Tai-ngan-tcheou du Chan-tong ; & Lang-yé-chan, à quinze li au sud-est de Tchu-tching-hien de Teng-tcheou-fou du Chan-tong.

l'avait détruite. Dans le même temps le frère de Tchang-leang vint à mourir : après l'avoir mis dans une bière, il fit serment de ne le point enterrer qu'il n'eût exécuté son dessein.

p.398 Tchang-leang convint avec un homme d'une force extraordinaire, qu'il attendrait l'empereur à Pou-lang-cha. Il lui remit une massue de fer, du poids de deux cents livres, avec une somme considérable. Cet homme prit la massue & refusa l'argent. Comme il était lui-même ennemi de Tsin-chi-hoang-ti, il entra d'autant plus volontiers dans le ressentiment de Tchang-leang. Il parvint jusqu'au char de l'empereur, dont il fracassa les roues d'un coup de sa massue ; mais il manqua ce prince, & s'esquiva si adroitement, que quelques perquisitions que Tsin-chi-hoang-ti en fît faire, il ne put le découvrir. Cependant les courtisans accusèrent Tchang-leang d'être l'auteur de ce complot : on instruisit son procès, qui dura deux ans, sans pouvoir le convaincre, ni acquérir des preuves contre lui.

215. Tsin-chi-hoang-ti, la trente-deuxième année de son règne, faisant la visite des provinces septentrionales, le même *tao-ssé*, Siu-chi, qui lui avait fait faire le triste embarquement, où une si brillante jeunesse avait péri, eut encore l'audace de se présenter devant lui, & de lui dire qu'il avait été à la prétendue île de la mer, où il n'avait pu obtenir la fameuse herbe de l'immortalité ; mais que les esprits lui avaient remis un billet cacheté, dans lequel il y avait des choses de la dernière importance pour la famille impériale.

Tsin-chi-hoang-ti ordonna de lui apporter ce billet, & y lut ces paroles : *La destruction des Tsin viendra des Tartares Hiong-nou*. Il parut troublé à cette lecture ; mais reprenant un air calmé, il ordonna au général Mong-tien de se mettre à la tête d'une armée de trois cent mille hommes & de les chasser jusqu'au-delà des montagnes les plus reculées de Tartarie.

214. Mong-tien prit sa route du côté du nord-est, vers les p.399 montagnes Kiai-ché-chan [1], en chassa les Tartares, d'où venant à l'ouest, il

[1] Au nord-est de Tchong-ly-hien de Yong-ping-fou du Pé-tché-li.

nettoya toutes les limites septentrionales de l'empire jusqu'au pays de Ho-nan [1], dont il se saisit, & répara ensuite la grande muraille depuis Lin-tao [2], dans l'étendue de plus de dix mille li, jusqu'au Leao-tong, afin de fermer tous les passages aux Tartares, & de les empêcher d'entrer en Chine. L'empereur en donna la garde à ce général, qui fixa sa demeure à Chang-kiun.

Il parut cette année, trente-troisième du règne de Tsin-chi-hoang-ti, une comète.

213. L'empereur, de retour de la visite des provinces septentrionales, trouva son nouveau palais achevé. En signe de réjouissance, il invita tous ses grands à un magnifique festin, où l'on s'étendit beaucoup sur les louanges de ce prince.

> — C'est par votre sagesse, lui dit Tcheou-tching-tchin, & par vos vertus, que l'empire jouit aujourd'hui de la paix. En changeant tant de principautés en provinces, vous avez étouffé tout sujet de guerre. Ce qu'on rapporte des familles précédentes, quelque beau, quelque grand qu'il soit, n'approche point de ce que vous avez fait.

Chun-yu-yuei l'interrompant, dit :

> — Les princes des dynasties des *Chang* & des *Tcheou* ont possédé l'empire plus de mille ans ; mais en élevant leurs neveux pour se soutenir, ils ont précisément détruit leur puissance. Cependant Tcheou-tching-tchin en dit trop, & fait voir par là qu'il n'a pas toute la droiture & la fidélité qu'il doit à son prince. p.400
>
> — Eh bien, répondit l'empereur, si quelqu'un de vous a quelque chose à me dire, qu'il parle en liberté ; je serai même charmé de savoir vos sentiments sur ma conduite.

---

[1] Le pays d'Ortous.
[2] Min-tcheou-oué du Chen-si.

Li-ssé, son premier ministre, qui avait conçu le dessein de rendre son nom fameux, profita de cette permission, & lui dit :

> — Nous ne lisons pas dans nos histoires, que nos premiers princes aient suivi en tout les règles de leurs prédécesseurs ; nous y voyons au contraire, que les trois familles qui ont précédé celle de Votre Majesté, ont suivi celles qui leur étaient particulières. Prince, vous avez établi une nouvelle forme de gouvernement qui, suivant les règles de la sagesse humaine, doit toujours maintenir sur le trône votre auguste famille ; tous l'approuvent, tous la reçoivent avec des sentiments pleins d'estime & de vénération ; il n'y a que cette classe d'hommes stupides, qui se piquent d'être gens de lettres, qui n'en veulent pas convenir. Ils ont toujours dans la bouche les règles des anciens ; ils en parlent sans cesse. Eh ! qu'y a-t-il de bon dans le gouvernement des trois familles qui ont régné jusqu'ici ? Donner toute liberté à ces sortes de gens de courir chez les princes, comme dans les guerres passées, pour fomenter les troubles, est un des points où ces familles ont le plus erré.
>
> Aujourd'hui tout est arrêté, tout obéit à un seul maître ; tout vit en paix ; il faut que Votre Majesté, pour obvier au désordre à venir, oblige ces gens de lettres à s'instruire des nouvelles règles de votre gouvernement. Aucun, je le sais, ne veut s'y conformer ; ils n'étudient que les anciennes coutumes ; ils blâment les vôtres, & excitent par ce moyen le peuple à les condamner.
>
> A peine a-t-on publié quelqu'une de vos ordonnances, p.401 qu'on les voit dans chaque maison les critiquer ouvertement, leur donner un sens faux, & les expliquer d'une manière qui ne vous fait pas honneur. Ils emploient les connaissances qu'ils ont acquises par l'étude, à inspirer au peuple de l'aversion pour votre gouvernement, & à lui insinuer un esprit de révolte. Si Votre Majesté n'y met ordre, d'une manière efficace, votre autorité

perdra toute sa force, & les troubles recommenceront à désoler l'empire.

Mon avis serait qu'on réduisît tant de sortes de caractères à un seul, & qu'on obligeât tout le monde, sous de grièves peines, à ne se servir que de ceux qui sont en usage à la cour de Votre Majesté. Quelle confusion n'est-ce pas de voir dans un état au moins soixante-dix manières d'écrire ? N'est-ce pas là un moyen très propre à entretenir le penchant à la révolte ?

Votre Majesté devrait encore faire brûler tous les livres, excepté l'histoire de *Tsin* : elle devrait ordonner, sous peine de la vie, qu'on remît aux mandarins le *Chu-king*, le *Chi-king*, & tel autre livre que ce soit, pour être réduits en cendres ; défendre de parler de ces livres, de même que de blâmer le gouvernement, sous peine, pour les contrevenants, d'être punis du dernier supplice, & de l'extinction de toute leur famille.

Et pour obliger les mandarins à tenir la main à l'exécution de ces ordres, il faut les condamner aux mêmes peines que les réfractaires. On peut cependant épargner les livres qui ne traitent que de la *médecine*, des *koua*, & du *labourage*.

L'empereur applaudit si fort au conseil de Li-ssé, que de peur que quelqu'un des grands ne s'y opposât, il fit sur-le-champ expédier l'ordre fatal de brûler les livres.

212. Quelque attachés que fussent Heou-seng & Leou-seng à p.402 l'empereur, ils blâmèrent entre eux cet ordre avec beaucoup de liberté. Par malheur ils furent entendus & dénoncés, mais ils prirent la fuite.

L'empereur fut si irrité, surtout contre Lou-seng qu'il avait comblé de bienfaits, qu'il donna ordre d'examiner, avec la dernière sévérité, les lettrés de Hien-yang, & que sans aucun égard on fit mourir indistinctement tous ceux qui auraient mal parlé de lui.

Cet examen se fit dans la plus grande rigueur ; plus de quatre cent soixante lettrés, la plupart gens de mérite, furent condamnés à être enterrés tout vifs dans de grandes fosses, creusées exprès, où on les laissa mourir cruellement. Fou-sou, fils aîné de Tsin-chi-hoang-ti, touché de cette barbarie, lui représenta que les lettrés, qu'on traitait avec tant d'inhumanité, n'étudiaient les livres de Confucius, que pour faire régner la vertu dans l'empire, en y répandant sa doctrine ; qu'il craignait que cette rigueur n'occasionnât des révoltes, & qu'il ne pouvait voir tranquillement ces scènes affreuses de sang & de barbarie.

Tsin-chi-hoang-ti, piqué de ces remontrances, entra dans une grande colère contre le prince Fou-sou, & pour l'en punir, il lui ordonna de partir sur-le-champ pour Chang-kiun, & d'aller prendre le commandement des troupes sur les frontières, conjointement avec Mong-tien.

211. Peu de temps après on trouva, dans le territoire de Tong-kiun, une pierre, qu'on prétendait être tombée du ciel, sur laquelle étaient gravés ces mots : *Tsin-chi-hoang-ti mourra bientôt, & après sa mort, ses États seront partagés*. On fit sur cela de grandes perquisitions, & les mandarins n'ayant pu en découvrir l'auteur, tous les habitants de ce district furent mis p.403 à mort, & la pierre brûlée jusqu'à ce qu'elle fût réduite en poussière.

210. L'année suivante, l'empereur partit de la cour pour aller faire la visite des provinces méridionales. Il se fit accompagner de Hou-hai son fils, & de Li-ssé son premier ministre. Il alla d'abord à la montagne Kieou-y-chan [1], visiter le tombeau de l'empereur Chun ; d'où s'étant embarqué sur le fleuve Kiang, il le descendit pour aller dans le Tché-kiang, de là à Tan-yang [2] ; puis continuant sa route au midi, il passa la rivière Tsien-tang-kiang, & fut visiter, à la montagne Hoei-ki-chan, le tombeau du grand Yu, d'où revenant par Lang-yé, il tomba dangereusement malade à Ping-yuen [3].

---

[1] A soixante li au sud de Hing-yuen-hien de Yong-tcheou-fou du Hou-kouang.
[2] Tan-yang-hien de Tching-kiang-fou du Kiang-nan.
[3] Ping-yuen-hien de Tsi-nan-fou du Chan-tong.

Il n'avait nommé aucun prince son héritier, parce qu'il ne voulait jamais entendre parler de la mort. Personne n'osa l'avertir du danger où il était ; cependant l'eunuque Tchao-kao, qui avait soin du sceau de l'empire, & de toutes les marques de l'autorité suprême, craignant le ressentiment du prince Fou-sou, qui n'avait pas paru content de sa conduite, & voyant la maladie désespérée, voulait envoyer ces marques à ce prince, que le droit de la naissance appelait le premier à l'empire. Il lui en donna même avis ; mais avant que l'officier chargé de sa commission partît, l'empereur mourut à la septième lune, ce qui fit tout changer par les intrigues de ce même eunuque.

Tsin-chi-hoang-ti régna vingt-cinq ans dans les États de Tsin sous le nom de Tching-ouang, douze avec le titre p.404 d'empereur & maître de toute la Chine, sous le nom de Tsin-chi-hoang-ti, & en tout trente-sept ans. Il mourut la cinquantième année de son âge.

On tint sa mort cachée jusqu'à ce qu'on eût pourvu à son successeur. Il y avait une faction, composée de six eunuques, à la tête de laquelle était Tchao-kao. Ce dernier avait beaucoup d'esprit, & était parfaitement entré dans les vues de Tsin-chi-hoang-ti, quant aux ordonnances qui concernaient la punition des crimes, ce qui avait engagé l'empereur à le charger d'en instruire son fils Hou-hai, qu'il aimait de prédilection.

L'eunuque Tchao-kao, élevé à un poste assez éminent, s'était dévoué au prince Hou-hai, & avait une aversion marquée pour toute la famille de Mong-tien. Cette famille cependant s'était maintenue dans les bonnes grâces de Tsin-chi-hoang-ti. A la mort de ce prince, Mong-tien commandait toutes les troupes de l'empire, & son frère Mong-y était chef du grand conseil. L'eunuque Tchao-kao, dans l'intention de perdre cette famille, de se délivrer du prince Fou-sou & de se rendre important, alla trouver le jeune prince Hou-hai, & le fit consentir, sans peine, à supposer un ordre de son père, qui le nommait, lui Hou-hai, pour son successeur, & ordonnait à Fou-sou de se donner lui-même la mort.

— Mais, ajouta-t-il, nous ne tenons rien, si le premier ministre Li-ssé ne nous seconde. Je vais le trouver, & dans peu je vous rendrai sa réponse.

Il dit à ce ministre que le sceau & les autres marques de la dignité impériale étaient entre les mains du prince Hou-hai ;

— Il ne dépend que de vous & de moi de faire reconnaître empereur celui des deux princes que nous voudrons choisir. p.405

— Que dites-vous, interrompit vivement Li-ssé ? il n'en faudrait pas davantage pour détruire la famille des Tsin, & mettre tout l'empire en combustion ? Est-ce aux sujets à déterminer l'héritier de leur prince ?

— Qui ne rend justice, reprit Tchao-kao, à votre droiture & à votre habileté, & qui ne connaît vos services ? Cependant si Fou-sou monte sur le trône, pouvez-vous douter que Mong-tien ne devienne son premier ministre & son conseil ?

Alors sans emploi, sans honneurs, vous vous retirerez dans un village, pour y passer tristement le reste de vos jours ; au lieu que si nous mettons Hou-hai sur le trône, il vous estime, il vous aime ; il vous comblera de ses bienfaits.

Li-ssé, après avoir réfléchi quelque temps, consentit à mettre Hou-hai sur le trône. Cette résolution prise, ils publièrent la mort de Tsin-chi-hoang-ti, & firent reconnaître en même temps Hou-hai pour son successeur, sous le nom de Eulh-chi-hoang-ti, suivant que son père l'avait ordonné.

EULH-CHI-HOANG-TI

@

Cependant avant la cérémonie de sa proclamation, Li-ssé & Tchao-kao envoyèrent à Fou-sou un ordre, supposé de son père, qui était conçu en ces termes :

> « Vous Fou-sou, vous avez montré jusqu'ici que vous êtes incapable de rendre aucun service à l'État ; vous ne faites que murmurer & vous plaindre de mon gouvernement.
>
> Lorsque vous étiez à ma cour, j'étais sans cesse importuné de vos représentations. Mong-tien, peu zélé pour le bien de l'empire, ne vous exhorte point à changer, mais paraît même approuver votre conduite, si peu digne de l'un & de l'autre. Deux sujets comme vous sont dangereux ; ainsi cet p.406 écrit parvenu entre vos mains, je vous ordonne de mourir.

Le prince Fou-sou, après avoir lu cet ordre, voulait sur-le-champ l'exécuter ; mais Mong-tien lui arrêtant le bras, lui dit :

> — Prince, ne précipitons rien. Est-il probable qu'il émane de l'empereur votre père & notre maître ? Il m'envoie avec trois cent mille hommes sur nos limites pour les garder ; quelque temps après il vous ordonne d'y venir partager avec moi le commandement ; ne nous aurait-il pas fait remplacer en donnant cet ordre ? D'où je conclus qu'il est supposé.
>
> — Lorsqu'un père, répondit Fou-sou, ordonne à son fils de mourir, doit-il différer d'obéir ?

A ces mots, il s'enfonce le poignard dans le sein, & tombe mort aux pieds de Mong-tien.

Mong-tien ne suivit point son exemple, mais il partit pour aller trouver Li-ssé : on ne lui permit pas d'aller jusqu'à lui. Arrivé à Yang-tcheou [1], il fut arrêté & mis aux fers. Mong-y, son frère, qui revenait d'une commission, fut aussi arrêté à Tai.

A la neuvième lune, après les obsèques de Tsin-chi-hoang-ti, qui fut inhumé dans un superbe tombeau au bas du mont Li-chan, le nouvel empereur fit conduire à Hien-yang, Mong-tien & Mong-y pour les faire mourir. Tsé-yng, fils du prince Fou-sou, ne put voir cette injustice sans en être touché. Il représenta à l'empereur, d'une manière assez vive, que Mong-tien & Mong-y étaient les premiers & les meilleurs officiers de l'empire ; qu'il y en avait peu qui eussent rendu d'aussi grands services à la famille des *Tsin*, & que leur mort révolterait les grands & le peuple.

Eulh-chi-hoang-ti, malgré la justice de ces remontrances, p.407 les condamna l'un & l'autre à perdre la vie, par le conseil de l'eunuque Tchao-kao, à qui il était entièrement livré.

Lorsqu'on signifia cet arrêt injuste à Mong-tien :

> — J'ai servi, dit-il, avec zèle & fidélité sous trois princes de la famille des *Tsin*, & je me suis toujours montré avec honneur ; mes services ne leur ont pas été inutiles. Lorsque j'appris qu'on cherchait à me faire mourir, j'étais à la tête de trois cent mille hommes, l'élite des troupes de l'empire, dont je pouvais disposer ; mais j'étais incapable de rien entreprendre qui pût déshonorer ma mémoire, ni celle du grand prince que j'ai servi avec tant de succès.

Ce généreux militaire prit avec fermeté le poison qu'on lui avait préparé. Mong-y son frère mourut avec le même courage.

209. Après la mort de ces deux grands hommes, l'empereur dit à l'eunuque Tchao-kao son favori :

---

[1] A trente-cinq li au nord de Ning-tcheou de King-yang-fou du Chen-si.

— Je suis jeune & maître de l'empire ; tout y est soumis, tout y est en paix ; de quoi me servirait d'être placé sur le trône, si je n'en profitais pas pour satisfaire les inclinations de mon cœur ?

— Vous venez, Sire, lui répondit Tchao-kao, de monter sur le trône, plusieurs en murmurent & en sont mécontents ; je crains même qu'il n'en résulte quelque grand changement. Dans cette fermentation des esprits, pourriez-vous ne vous occuper que de vos plaisirs ? Cependant, pour étouffer entièrement tout germe de révolte & vous délivrer de toute inquiétude, usez d'une sévérité inflexible ; augmentez les genres de peines & de supplices ; faites mourir sans égard les grands ; destituez les anciens officiers, pour les remplacer par des sujets qui vous soient dévoués ; enrichissez les pauvres des dépouilles des riches ; alors tout vous rira sur le trône : exempt de crainte, les plaisirs n'attendront pas que vous alliez les p.408 chercher, & vous vous déchargerez du soin pénible du gouvernement sur un ministre.

Flatté d'être délivré de ce fardeau, le jeune empereur Eulh-chi-hoang-ti nomma Tchao-kao son premier ministre, & lui remit toute son autorité. Cet eunuque, naturellement porté à la cruauté, n'eut pas plus tôt entre les mains un pouvoir si absolu, qu'il commença à s'en servir contre les princes de la famille impériale, qu'il faisait mourir pour la moindre faute. En peu de mois, il fit périr presque tous les princes & princesses de cette famille, & la plupart des grands de la cour.

Dans le Kiang-nan, une des provinces méridionales, il y eut une sédition excitée par huit à neuf cents habitants, qui manquant de vivres, s'étaient attroupés à Ta-tcé [1], & causaient quelque désordre. Tchao-kao y envoya Tchin-ching & Ou-kouang, avec des troupes, pour les faire rentrer dans le devoir.

[1] Fong-hien de Siu-tcheou du Kiang-nan.

On était alors en automne ; les pluies continuelles avaient gâté les chemins, ce qui retarda la marche des troupes. Tchin-ching, à qui Tchao-kao avait fixé les jours, voyant le temps passé, & se rappelant surtout les terribles exemples de la vengeance de ce ministre, se crut perdu. Il assembla ses gens, & leur dit :

> — Vous savez tous que Tchao-kao a déterminé le terme de notre expédition ; ce temps est écoulé, & nous n'avons encore rien fait. Vous connaissez ce cruel eunuque ; de braves gens comme nous doivent-ils s'exposer à l'infamie de mourir par ses mains ? Nous pouvons, si nous le voulons, nous soustraire à sa tyrannie. Le prince Fou-sou peut-être vit encore, son parti est celui de la justice & de l'honneur.

Entraînés par ce discours, officiers & soldats tous p.409 protestèrent de le suivre. Tchin-ching changea le nom de Tsin, que portait son armée, en celui de Tchou sa patrie.

Ce général, profitant de l'ardeur de ses troupes, se rendit maître de Ta-tcé-hiang, & fut assiéger la ville de Ki [1]. Cette place, après une légère résistance, se soumit avec toutes ses dépendances : de là prenant le chemin des provinces orientales, il reçut dans la route quantité de soldats qui venaient par troupes se joindre à lui. En arrivant à Ta-leang [2], il se vit une armée de plus de cent mille hommes.

Il y rencontra Tchang-eulh & Tchin-yu, qui lui offrirent leurs services. C'était deux sages d'une grande réputation, pour qui Tchin-ching avait beaucoup d'estime, quoiqu'il ne les eût jamais vus. Ce fut là que les plus anciens de l'armée & les plus habiles politiques le pressèrent de prendre le titre de roi de Tchou.

Tchin-ching, qui n'aspirait pas moins qu'à la conquête de tout l'empire, refusa d'abord, par une feinte modestie, de prendre ce titre, & comme on le

---

[1] A quarante-six li au sud de Sou-tcheou de Fong-yang-fou du Kiang-nan.
[2] Kai-fong-fou dans le Ho-nan.

sollicitait de ne pas différer, il répondit qu'il consulterait là-dessus Tchang-eulh & Tchin-yu.

> — Le prince de Tsin, qui prend le nom de Eulh-chi-hoang-ti, ne le mérite pas, répondirent ces deux sages ; sa conduite, si opposée à la vertu, le rend absolument indigne de cet auguste titre : il a éteint presque toute sa famille ; il fait mourir ses sujets les plus fidèles, & désole son peuple. C'est aimer véritablement l'empire, que de s'opposer au torrent de tant de vices. p.410
>
> Mais, seigneur, à peine arrivé au pays de Tchin, prendre d'abord la qualité de roi, ce serait donner à tout l'empire un exemple dangereux. Voudriez-vous ternir par là votre réputation ? Croyez-nous, ne prenez point encore ce titre ; mais sans perdre de temps, avancez-vous dans le pays avec vos troupes ; envoyez des gens dans les six principautés que les *Tsin* ont détruites ; promettez un prompt secours à ceux qui restent des familles de ces princes, & vous verrez accourir en foule des gens zélés qui nous aideront à détruire la famille des *Tsin*. Les *Tsin* seront obligés de diviser leurs forces, elles ne viendront pas toutes réunies tomber sur nous, & il nous sera aisé de vaincre celles qu'ils nous opposeront. Croyez-vous, lorsque vous vous serez rendu maître de Hien-yang, qu'on ne rende pas justice à votre mérite, & qu'on vous refuse alors toute l'obéissance qu'on devra au libérateur de l'empire ?

Tchin-ching, dont cette réponse contrariait l'ambition, n'y eut aucun égard : il prit, sans différer, le titre de roi de Tchou, s'en fit rendre les honneurs, &, en cette qualité, il nomma les officiers de sa cour ; il arbora les marques de la dignité royale, & se forma un superbe cortège. Ce nouveau monarque cassa toutes les ordonnances de l'empereur Eulh-chi-hoang-ti, en fit publier d'autres en son nom. Il créa Ou-kouang prince, en lui donnant un pouvoir absolu sur les officiers de son armée.

Un courrier porta bientôt à Hien-yang la nouvelle de la révolte de Tchin-ching. L'empereur, livré à ses plaisirs, ne voulait point être troublé ; au lieu de recourir aux expédients les plus prompts pour étouffer cette révolte dans son origine, il fit charger de chaînes le courrier, & ordonna qu'on le mît dans un cachot.

p.411 Quelques jours après des courtisans, pour apaiser la colère de l'empereur, supposèrent un autre courrier, avec la nouvelle, qu'à la vérité il y avait eu des commencements de révolte, occasionnés par des misérables qui, comme des rats ou des chiens, avaient donné quelques coups de dents ; mais que les mandarins des lieux étaient allés contre eux, & les avaient enlevés tous, qu'ainsi Sa Majesté pouvait être en repos. Eulh-chi-hoang-ti eut tant de joie de cette fausse nouvelle, qu'il fit donner une forte récompense au second courrier, & rendit à l'autre sa liberté.

Tchang-eulh & Tchin-yu cependant sollicitaient Tchin-ching de leur donner des troupes, pour aller dans les États de Tchao y faire déclarer les peuples en sa faveur. Tchin-ching qui s'était refroidi à l'égard de ces deux sages, parce qu'ils n'avaient pas approuvé qu'il prit si tôt le titre de roi, nomma Ou-tchin pour en être le général, & les fit ses lieutenants.

Il forma en même temps une seconde division, sous les ordres de Tcheou-chi, pour aller dans les États de Ouei, & une troisième plus considérable, commandée par Tcheou-ouen, très bon officier, pour s'opposer aux troupes de l'empereur.

Ou-tchin reçut tant de recrues pendant sa route, que son armée, qui n'était que de trois mille hommes quand il se sépara de Tchin-ching, se trouva être forte de plusieurs dizaines de mille soldats, lorsqu'il arriva dans la principauté de Tchao. Aussi dès qu'il parut à la tête d'une si grosse armée, il n'eut pas de peine à se rendre maître d'une douzaine de villes & alla mettre le siège devant Fan-yang [1].

---

[1] Chan-y-hien dépendant de Pé-king.

p.412 Le gouverneur de la place qui craignit que Ou-tchin ne le fît mourir, lui fit dire que s'il lui promettait d'accorder la vie à tous les mandarins qui servaient l'empereur, il le rendrait maître de toutes les villes de Tchao & de Yen sans coup férir. Ou-tchin lui en donna sa parole. Ce gouverneur alors se joignant à lui, ils fournirent dans très peu de temps plus de trente villes, sans qu'il fut nécessaire de tirer l'épée.

Tcheou-ouen, que Tchin-ching avait envoyé pour s'opposer aux troupes de l'empereur, ne trouvant personne, entra sans peine dans les États de Tsin, où il enleva plus de mille chars, & augmenta son armée de plus de vingt mille hommes, qui vinrent se donner à lui. Enfin il s'avança du côté de Hien-yang, jusqu'à Hi [1] où il campa.

L'ennemi était trop près de la cour, pour qu'on laissât ignorer plus longtemps à l'empereur cette nouvelle : elle le jeta dans la plus grande consternation. Il avait pour sa garde cinquante mille hommes, l'élite des vieilles troupes, avec lesquelles Tsin-chi-hoang-ti avait conquis l'empire : on le pressait de les envoyer contre l'ennemi, & ce qui est surprenant, la confiance qu'il avait en leur bravoure le retenait, afin, disait-il, de pourvoir à la sûreté de sa personne. Mais enfin, après des instances réitérées, il permit qu'elles allassent se joindre à un corps qu'on avait fait camper près de l'armée ennemie, pour l'empêcher d'approcher de Hien-yang.

Après cette jonction, les officiers qui les commandaient résolurent d'attaquer l'ennemi, ce qu'ils firent avec tout le succès qu'ils pouvaient désirer. Les troupes de Tcheou-ouen, qui étaient presque toutes de nouvelle levée, ne purent tenir contre la bravoure de la garde impériale.

p.413 Cependant Tcheou-ouen, homme de tête, voyant les siens plier au premier choc, jugea que la bataille était perdue pour lui : ainsi il prit le parti de se retirer avec le moins de désordre possible, toujours en faisant face aux impériaux, & sauva ainsi la plus grande partie de son armée. Cette retraite lui fit beaucoup d'honneur.

---

[1] Lin-tong-hien de Si-ngan-fou du Chen-si.

Tchang-eulh & Tchin-yu, lieutenants de Ou-tchin, avaient été envoyés en détachement dans les États de Tchao, pour achever de soumettre quelques places qui tenaient encore pour l'empereur. Dans cette expédition, leurs officiers prirent querelle, & elle fut poussée si loin que Tchang-eulh & Tchin-yu, ne pouvant venir à bout de les accorder, en donnèrent avis à Ou-tchin. Ce général saisit adroitement cette occasion pour prendre le titre de roi de Tchao, sous prétexte qu'alors on aurait plus de respect pour ses ordres.

Tchin-ching, irrité de la hardiesse de Ou-tchin, fut sur le point de faire mourir toute sa famille, qui était en son pouvoir : il l'aurait exécuté si Fang-kiun, un de ses officiers pour qui il avait beaucoup d'estime & de déférence, ne l'en avait dissuadé, en lui conseillant même de l'en féliciter & de lui envoyer des présents, pour ne pas s'en faire un ennemi avant d'avoir détruit les *Tsin*.

Lorsque l'envoyé de Tchin-ching arriva auprès du nouveau roi de Tchao, Tchang-eulh & Tchin-yu, l'avertirent que le roi de Tchou ne lui envoyait des présents que pour le tromper ; que son dessein était, sans doute, de l'engager à l'aider contre les *Tsin*, afin de pouvoir, dans la suite, le détruire plus aisément lui-même :

> — Ainsi, ajoutèrent-ils, le parti le plus prudent est de ne point songer à faire la guerre à l'empereur, mais à vous affermir dans ce que vous possédez. Quand bien p.414 même le roi de Tchou parviendrait à vaincre les *Tsin*, vous serez en état de lui tenir tête, & de vous faire respecter. S'il ne peut pas en venir à bout, vous n'aurez rien à craindre de sa part ; & qui répondrait que vous n'auriez pas un jour les vœux de tout l'empire ?

Ou-tchin suivit ce conseil, & fit repartir le courrier de Tchin-ching, avec de belles paroles : il envoya Han-kouang avec un corps de troupes envahir les États de Yen. Li-kang se saisit de Tchang-chan, de Tchang yen & du pays de Chang-tang.

Malgré la précaution de Tsin-chi-hoang, de ne créer aucun prince, pour éviter les guerres intestines, on vit l'empire plus que jamais en fermentation. Dès la première année du règne de son fils, il se forma, de tous côtés, des partis contre le repos de l'État, sous la conduite de différents braves, qui tous furent enfin vaincus par Lieou-pang, chef & fondateur de la fameuse dynastie des *Han*, après bien des combats & du sang répandu.

Lieou-pang, né dans le canton de Pei [1], chef du village de Ssé-chang, avait la taille haute & bien prise, le port majestueux, le nez long, le front large, les yeux vifs & perçants, une physionomie noble & agréable ; son âme était aussi belle que sa figure ; il était généreux, bienfaisant, & réunissait à tant de qualités brillantes, un esprit supérieur & un jugement solide.

Liu-kong, homme de considération de Chen-fou [2], après un court entretien qu'il eut avec lui, fut si charmé de son esprit & de sa physionomie, qu'il lui donna sa fille en mariage.

Comme il conduisait un jour des criminels à la montagne p.415 Li-chan, lieu d'exil déterminé par Tsin-chi-hoang-ti, plusieurs dans la route se sauvèrent, ce qui lui causa du chagrin.

— Si cela continue, dit-il, je serai bientôt tout seul.

Poursuivant son chemin, lorsqu'il fut à l'ouest du pays de Fong, il chercha à noyer son chagrin dans le vin, & après en avait bu quelques verres, à la nuit tombante, il se leva, tout à coup, l'air pensif, fit délier par ses gens ceux qui restaient de ces criminels, & les renvoya, en leur disant :

— Vous n'êtes pas de pire condition que ceux qui se sont sauvés, pourquoi vous retenir ? Allez, retirez-vous de votre côté, & moi du mien.

Quelques-uns le quittèrent, mais les plus braves & les plus déterminés ne

---

[1] Pei-hien de Sin-tcheou du Kiang-nan.
[2] Chen-hien de Yen-tcheou-fou du Chan-tong.

voulurent point l'abandonner.

Lieou-pang faisant ensuite réflexion sur cette démarche, vit bien qu'à son retour les mandarins ne manqueraient pas de lui demander raison de la fuite de tous ces exilés, & qu'il en serait certainement puni. Pour se soustraire à leurs recherches, il prit le parti d'aller se cacher dans les montagnes Mang-chan et Tang-chan [1].

Le gouverneur de Pei, apprenant l'évasion de ces criminels & de Lieou-pang, se crut perdu ; il ne vit d'autre sûreté pour lui, contre le ressentiment de la cour, que de se donner à Tchin-ching, avec tout le pays confié à ses soins. Un de ses officiers, soupçonnant son dessein, l'en détourna, parce que toute sa famille était au pouvoir de l'empereur, qui ferait tomber sur elle sa colère ; il lui dit qu'il fallait commencer par la faire revenir, avant que de se déclarer pour les rebelles. Que même il lui conseillait de rappeler tous les exilés fugitifs, ainsi que Lieou-pang, en leur promettant leur grâce, & de l'emploi p.416 à Lieou-pang surtout, dont il pouvait tirer beaucoup de services, par l'estime que les habitants de Pei avaient pour lui.

Le gouverneur, après avoir rappelé sa famille, fit publier une amnistie & rappela les exilés ; il envoya dans les montagnes chercher Lieou-pang. Cependant lorsqu'il fut de retour, & aux portes de la ville, il les fit fermer & ne voulut plus le recevoir, parce que sa réputation lui faisait ombrage.

Lieou-pang, surpris & irrité de cette conduite, ne voulut pas reculer : il écrivit une lettre sur une pièce de soie blanche, & après l'avoir attachée à une flèche, il la lança sur les remparts.

La sentinelle qui la ramassa, l'ayant lue, ne la porta pas au gouverneur ; mais ayant assemblé quelques bourgeois, il leur en fit lecture. Un moment après ils prennent tous les armes, font soulever le reste de la ville, forcent la maison du gouverneur, le tuent, ouvrent ensuite les portes à Lieou-pang, qu'ils reçoivent avec des acclamations de joie extraordinaires, le déclarent prince de Pei, & lui forment un corps de troupes de trois milles jeunes gens

[1] Entre Kouei-té-fou du Ho-nan & Tang-chan-hien de Siu-tcheou du Kiang-nan.

choisis, qui avaient pour distinctif des étendards rouges. Ce fut là le premier pas qui conduisit Lieou-pang à la plus haute fortune.

Dans le même temps, Hiang-leang, du pays de Hia-siang [1], se fit aussi un parti. Il avait un frère, nommé Hiang-yuen, qui commandait les troupes de Tchin-ching : ce frère avait un fils appelé Hiang-tsié, qu'il avait mené avec lui, pour l'instruire au métier des armes ; mais un meurtre qu'il commit, obligea ce jeune homme de quitter son père, & de s'enfuir vers Hiang-leang, son oncle, pour éviter les vives poursuites des parents du mort.

p.417 Hiang-leang le reçut, & s'appliqua à lui enseigner la manière de faire la guerre. Hiang-tsié des progrès si rapides, qu'il surpassa bientôt tous ceux de son âge, & put être mis au nombre des habiles gens.

Yn-tong, gouverneur de Hoei-ki, apprenant que Tchin-ching s'était révolté, résolut de marcher contre lui, & nomma Hiang-leang pour commander ses troupes. Hiang-leang, qui avait d'autres vues, envoya Hiang-tsié tuer ce gouverneur ; après quoi, assemblant tous les officiers, il leur expliqua les motifs de cette action avec tant d'éloquence, qu'ils se déclarèrent en sa faveur, & l'élurent gouverneur de Hoei-ki, en lui donnant pour lieutenant Hiang-tsié, son neveu, qui n'avait alors que vingt-quatre ans, & qui fut le plus redoutable antagoniste de Lieou-pang & son compétiteur à l'empire.

Tien-tan, de l'ancienne famille des princes de Tsi, voyant tant de troubles dans l'empire, se joignit à Tien-jong & Tien-hong, de la même famille, pour tâcher de recouvrer les États de leurs ancêtres. Dans ce dessein, ils se firent secrètement un parti assez distingué dans la ville de Ti [2], presque tout composé de jeunes gens braves & vigoureux. Tien-tan convint avec eux, qu'après avoir commis quelque désordre à la campagne, il s'approcherait de la ville avec peu de monde, & qu'eux demanderaient à

---

[1] Pi-tcheou de Hoai-ngan-fou du Kiang-nan.
[2] Au nord-ouest de Kao-yuen-hien de Tsing-tcheou-fou du Chan-tong.

marcher contre lui ; qu'il ferait semblant de se battre, & se laisserait prendre avec quelques-uns de ses gens, pour être conduit au gouverneur.

208. Le complot s'exécuta comme il avait été projeté : on feignit d'en venir aux mains. Tien-tan fut vaincu & pris avec plusieurs des siens ; ils furent liés & menés au gouverneur p.418 de la ville, qui les fit paraître devant son tribunal, pour les interroger & leur faire leur procès.

A peine le gouverneur fut-il assis sur son siège, que les cordes dont ces prétendus prisonniers étaient attachés tombèrent ; ils se saisirent des armes qu'on leur avait préparées, se jetèrent sur le gouverneur, le tuèrent, & soutenus de ceux qui les avaient introduits, ils se rendirent maîtres de la ville & rétablirent les princes de Tsi.

Han kouang, que Ou-tchin avait envoyé dans les États de Yen pour y pacifier les troubles, s'y comporta avec tant de sagesse & de prudence, que les plus distingués du pays résolurent de le reconnaître pour leur prince.

> — Vous n'y pensez pas, leur dit-il ; eh ! que deviendrait ma mère qui est entre les mains de Ou-tchin ?
>
> — Ou-tchin, reprirent-ils, n'est pas sans inquiétude ; il a à l'ouest les États de Tsin, au midi ceux de Tchou, dont il doit se défier ; de notre côté, nous sommes en état de lui tenir tête, & nous ne nous croyons pas moins forts que lui. Si Tchin-ching, qui s'est fait roi de Tchou, n'ose pas toucher à la famille de Ou-tchin, qui de son général s'est fait roi de Tchao, comment Ou-tchin oserait-il nuire à la vôtre ?

Han-kouang se laissa persuader, se fit proclamer roi de Yen, & quelque temps après Ou-tchin lui renvoya sa mère avec honneur.

Tcheou-chi, que Tchin-ching avait chargé de réduire les États de Ouei, y employa tant de douceur, qu'ils se soumirent tous, sans qu'il fût nécessaire de répandre une seule goutte de sang. Les seigneurs de Ouei, charmés de sa bonté, voulaient aussi le choisir pour leur roi ; mais Tcheou-chi refusa absolument cet honneur. p.419

> — Dans le trouble qui agite l'empire, leur dit-il, il faut que vous fassiez voir qu'il est encore des sujets fidèles à leurs princes ; la famille qui vous gouvernait avant les *Tsin* n'est pas éteinte : le prince Ning-ling est digne d'être votre roi ; l'honneur me défend d'usurper un rang qui lui est dû.

Ces seigneurs dépêchèrent un d'entre eux au prince de Ning-ling, pour l'inviter à venir reprendre les États de ses ancêtres. Tcheou-chi envoya en même temps un de ses officiers à Tchin-ching, roi de Tchou, pour l'engager à nommer Ning-ling, roi de Ouei, afin de se conserver la suzeraineté sur ce royaume. Tchin-ching fit d'abord de grandes difficultés, prétendant que ces États, conquis par ses troupes, lui appartenaient ; mais enfin, apprenant par un cinquième courrier de Tcheou-chi, qu'on passerait outre, s'il n'y consentait, il fit partir un de ses officiers, avec pouvoir d'établir le prince Ning-ling roi de Ouei, à condition néanmoins qu'il prendrait Tcheou-chi pour son premier ministre. Tous les seigneurs furent charmés de cette dernière condition.

208. L'empereur, à qui on ne pouvait cacher une révolution si subite, entra dans une terrible colère contre Li-ssé, grand général de ses troupes, jusqu'à lui reprocher, en présence de toute sa cour, qu'il excitait les peuples à la révolte.

Li-ssé, saisi de crainte, en voyant encore les rues pleines des cadavres de ceux qu'on exécutait chaque jour sur le moindre prétexte, ne savait quel parti prendre. Il répondit quelque temps après, lorsqu'il jugea que la colère de l'empereur était refroidie, & concerta le placet suivant avec l'eunuque Tchao-kao :

> « Votre Majesté est si éclairée, & si prompte à rendre la justice, qu'à peine les grands & les petits, les mandarins & p.420 les peuples, ont-ils le loisir de se corriger. J'en suis témoin, Sire, & j'oserais porter les peuples à la révolte ?

Ce placet produisit tout l'effet que Li-ssé en attendait. L'empereur en fut content, mais il n'en devint que plus cruel. Personne ne pouvait être certain

d'un quart-d'heure de vie. Tous les jours étaient marqués par de nouvelles exécutions sanglantes, qui ne servaient qu'à augmenter le nombre des mécontents.

Tcheou-ouen, quoique le meilleur des généraux de Tchin-ching, fut cependant le plus malheureux. Sa première campagne avait été rapide ; il avait même pénétré assez près de Hien-yang ; mais après la bataille de Ki, qu'il avait perdue, Tchang-han, sans lui donner le temps de rassembler les fuyards, le suivit toujours d'assez près jusqu'à Mien-chi, qui s'était déclarée pour Tchin-ching. Tcheou-ouen résolut de l'y attendre & de lui livrer bataille ; mais quoiqu'il fît tout ce qu'on pouvait attendre d'un grand capitaine, il fut battu & perdit la vie dans cette seconde action.

Tchin-ching était instruit de l'embarras où se trouvait son général, mais il n'était pas en état de lui donner du secours. Han-kouang, nouveau roi de Yen, l'occupait trop, & était même venu jusqu'à mettre le siège devant Yong-yang, qu'il lui était trop important de conserver.

Han-kouang, malgré les secours que Tchin-ching jeta dans cette place, l'aurait prise, sans la trahison de Tien-tsang, son lieutenant, qui devait se joindre aux ennemis avec la division qu'il commandait, au moment que le secours l'attaquerait. Ce perfide, impatient de ce que le secours ne débouchait point, & craignant que la prise de la ville ne déconcertât ses desseins, se rendit, bien accompagné, au quartier de Ou-kouang & le tua, en disant que c'était par l'ordre du roi de p.421 Tchou : il lui coupa la tête & l'envoya par un courrier à Tchin-ching, qui, content de cette marque de fidélité à son égard, le nomma général des troupes qu'il envoyait au secours de Tcheou-ouen contre l'empereur ; mais il perdit aussi contre les impériaux la bataille & la vie.

Ou-tchin, roi de Tchao, s'affermissait dans ses États, lorsqu'un contre-temps ruina entièrement ses affaires. Li-leang, grand général de ses troupes, après avoir pourvu à tout ce qui regardait Tchang-chan, avait reçu ordre d'investir Tai-yuen. L'entreprise n'était pas aisée ; son armée considérablement diminuée par l'expédition de Tchang-chan, était peu en

état de faire le siège de Tai-yuen : c'est ce qui le détermina à aller lui-même à Han-tan, où était la cour, pour obtenir quelque renfort.

Char des princesses.

En chemin il rencontra la sœur de Ou-tchin dans son char : descendant aussitôt de cheval, il se rangea avec le même respect qu'il aurait rendu au roi lui-même. Cette princesse, qui peut-être n'y fit pas attention, passa sans répondre à l'honnêteté de Li-leang : il en fut si piqué, qu'attribuant à mépris son incivilité, il revient sur ses pas & la tua. Rentrant ensuite dans Han-tan, à la tête d'un détachement considérable qui l'escortait, il va droit au palais de Ou-tchin, le force, tue le roi, & sort de la ville sans que personne osât presque s'y opposer.

A la nouvelle de cette catastrophe, Tchang-eulh & Tchin-yu, ses lieutenants, ne purent retenir leurs larmes : ils rassemblent quelques troupes & forment une armée de quelques dizaines de mille hommes, avec lesquels ils vont chercher Li-leang. Ce général, après avoir assassiné son roi, ne prétendait pas moins qu'à la possession de ses États, & se disposait à exécuter son dessein.

p.422 Ces deux sages furent pénétrés de douleur d'avoir perdu celui qu'ils avaient mis sur le trône ; ils poursuivirent le meurtrier, le joignirent & le chargèrent avec tant de vigueur, qu'ils le défirent entièrement, en le laissant mort sur la place ; ils reçurent une partie de ses gens, qui se rangèrent sous leurs drapeaux.

Un de leurs amis, en les félicitant de leur victoire, leur dit :

> — Les États de Tchao sont à votre disposition. Ne pouvant occuper ensemble le trône, vous disputerez, de générosité, pour vous le céder mutuellement. Jusqu'ici vous avez été inséparables, & peut-être que cette couronne deviendrait un sujet de division entre vous deux. Je vais vous dire librement ma pensée : Vous vous ferez infiniment plus d'honneur en rétablissant l'ancienne famille de Tchao, & en l'aidant de vos bras & de vos conseils.

Charmés de cette ouverture, les deux sages guerriers firent chercher Hie de la véritable branche des princes de Tchao, qui avait échappé à Lie, destructeur de sa maison, & le rétablirent sur le trône de ses ancêtres, à la première lune du printemps, en lui assignant la ville de Sin-tou [1] pour le siège de sa cour.

Tchin-ching, qui avait commencé la révolte, n'eut pas une fin plus heureuse que Ou-tchin, & que les autres qu'il avait envoyés dans différentes provinces de l'empire, pour y allumer le feu de la rébellion. L'empereur ayant augmenté les troupes de Tchang-han, son général, qui avait eu jusque-là du succès, lui ordonna de marcher contre Tchin-ching.

---

[1] Ki-tcheou de Tchin-ting-fou du Pé-tché-li.

Ce général, qui était aussi bon politique que grand capitaine, jugea que tant que Tchin-ching vivrait, il ne pourrait jamais étouffer la révolte. Il parvint à engager Tchuang-kia, qui commandait p.423 les chars de combat de Tchou, à rentrer dans l'obéissance des *Tsin*.

Tchuang-kia, pour se faire un mérite auprès de l'empereur par quelque action d'éclat, prit si bien ses mesures avec ceux qu'il avait gagnés, qu'il tua Tchin-ching, & se mit en route pour aller joindre Tchang-han ; mais Lieou-tchin, vieux officier de Tchin-ching, le poursuivit de si près, qu'après un combat opiniâtre, il le prit, & le fit mourir à la tête des troupes, qui reconnurent King-kieou pour roi de Tchou.

Tchao-ping, qui tenait le parti du roi de Tchou, apprenant sa mort funeste, passa le Kiang, & de peur que cette nouvelle ne ralentît l'ardeur des peuples, il répandit les nouvelles les plus favorables, & fit partir Hiang-leang avec ses huit à neuf mille hommes, pour aller insulter les États de Tsin.

Tchin-yng, né à Tong-yang [1], jeune homme entreprenant & actif, profitant de ces temps de troubles, se forma un parti si considérable, qu'il se vit, en peu de temps, une armée de vingt mille hommes : on ne l'appelait plus que *le jeune roi* : Sa mère lui défendit absolument de le souffrir.

> — Contentez-vous, lui dit-elle, du nom de général. Si vous réussissez, ce sera beaucoup pour vous de prendre la qualité de prince, &, si vous ne réussissez pas, il vous sera plus aisé de vous sauver. Il ne faut pas sitôt exciter la haine des envieux.

Ce jeune homme, docile aux ordres de sa mère, signifia à sa petite armée qu'il ne voulait plus qu'on lui donnât le nom de roi. Il la détermina à se ranger sous les étendards de Hiang-leang, officier de réputation, issu d'une famille qui avait autrefois fourni des généraux aux armées de Tchou ; & afin p.424 d'assurer le succès du grand dessein qui les réunissait, il dit à

[1] Hia-y-hien de Fong-yang-fou du Kiang-nan.

ses soldats, qu'il croyait à propos de se joindre à Yng-pou, afin d'aller ensemble grossir les forces de Hiang-leang, qui avait armé pour la même entreprise qu'eux.

Yng-pou officier de l'empereur Eulh-chi-hoang-ti, était exilé à la montagne Li-chan, où il trouva plusieurs dizaines de mille criminels. Comme il était le plus considérable d'entre eux, & qu'il avait beaucoup d'esprit & d'adresse, il sut bientôt s'attacher les compagnons de son exil. Ennuyé de ce séjour odieux, il s'était enfui avec les plus déterminés, & était venu sur les bords du Kiang exercer le métier de voleur.

Assez près de là, sur les bords du lac Po-yang [1], demeurait Ou-joui, qui avait tellement gagné le cœur des habitants de ce canton, qu'ils ne lui donnaient point d'autre nom que celui de prince du Po-yang ; ils lui étaient entièrement soumis. Yng-pou fut le trouver, & lui dit qu'il avait quelques mille hommes à son service. Dès le premier entretien qu'ils eurent ensemble, il plut si fort à Ou-joui, qu'il lui donna sa fille en mariage, & le nomma général de ses troupes.

Hiang-leang, renforcé par les troupes de Tchin-yng, de Ou-joui & de Yng-pou, se trouva à la tête de plus de soixante-dix mille hommes. Ce général assembla tous les officiers, & leur dit :

> — Tchin-ching a travaillé le premier au grand dessein qui nous a obligé de prendre les armes, & n'a pas eu l'avantage de le voir accompli : il a perdu misérablement la vie par la main d'un traître. A peine a-t-on su qu'il n'était plus, que Tsin-kia, par le moyen de Lieou-tchin, sans consulter personne, s'est avisé de lui substituer King-kieou ; p.425 c'est ce que nous ne devons pas souffrir. Mon intention est que nous allions le punir de sa témérité.

[1] Grand lac entre Nan-kang-fou, Kieou-kiang & Sao-tcheou-fou du Kiang-si.

Après cette harangue, il se mit en marche avec son armée, pour aller chercher King-kiou. Ce nouveau roi de Tchou fut fait prisonnier dans une bataille qu'il perdit, & reçut la mort par les ordres de son vainqueur.

Malheureusement pour lui, Lieou-pang n'arriva pas à temps pour le défendre : ce jeune héros, sans autre motif que celui de servir King-kiou, était parti accompagné d'une petite troupe ; il rencontra dans sa route Tchang-leang, conduit par le même dessein. Ce dernier, instruit de ce que la renommée publiait de Lieou-pang, se soumit à son commandement avec la jeunesse qui l'avait suivi.

King-kiou, informé de leur affection pour lui & de leur marche, leur fit dire de s'opposer à un détachement des troupes de Tsin qui s'avançait contre Tchou. Ces deux partisans furent battus. Ayant ramassé leurs gens dispersés, ils se jetèrent sur le pays de Tang, dont ils se rendirent maîtres. Enflés de ce petit succès, ils crurent trouver autant de facilité du côté de Fong [1], mais ils échouèrent ; & après cet échec ils s'étaient mis en chemin pour venir joindre King-kiou.

La défaite subite & la mort de ce monarque les décida à se ranger du parti de Hiang-leang, qu'ils rencontrèrent à Siué [2]. Ce général, sur la réputation de Lieou-pang, l'accueillit & lui donna même un renfort pour se venger de l'affront qu'il avait reçu devant Fong. Le jeune guerrier la prit d'assaut, & en fit raser les murailles ; mais il n'imita point la cruauté de Hiang-yu, p.426 neveu de Hiang-leang, qui fit passer au fil de l'épée tous les habitants de Siang-tching, parce qu'il avait été obligé, quelque temps auparavant, d'en lever honteusement le siège.

Cependant le royaume de Tchou n'avait point encore de maître, & Hiang-leang ne parlait point de lui en choisir. Fan-tseng, vieillard âgé de soixante-dix ans passés, du pays de Kiu-tchao, vint le trouver, & lui dit :

---

[1] Fong-hien de Siu-tcheou du Kiang-nan.
[2] Lieou, à cinquante li au sud de Teng-hien de Siu-tcheou-fou du Chan-tong.

> — Dans le temps que les princes de Tsin détruisirent les six autres princes qui partageaient avec eux l'empire, ils se saisirent des États de Tchou, sans aucun motif de plainte contre le prince qui les gouvernait. Le droit des gens & la bonne foi violés par les *Tsin*, en retenant Hoai-ouang, sans lui permettre de retourner dans ses États, indisposèrent contre eux tous les gens de bien. Lorsque Tchin-ching commença la guerre, au lieu de chercher quelqu'un de la famille des princes de Tchou à qui il pût rendre ce trône usurpé, il se fit lui-même proclamer roi de Tchou, & tout le monde prévit qu'il ne régnerait pas longtemps. Vous venez, seigneur, après lui ; vous êtes à la tête d'une nombreuse armée, remplie d'excellents officiers ; vous-même descendez d'une famille qui a prodigué son sang au service des princes de Tchou, vous rendriez votre nom immortel en rétablissant les descendants de ces princes, que vos ancêtres ont regardés comme leurs maîtres & servis avec fidélité.

Touché du discours de ce sage vieillard, Hiang-leang fit faire des perquisitions longtemps inutiles : enfin on découvrit un petit neveu de Hoai-ouang, chez un pauvre laboureur, dont il gardait les troupeaux.

Hiang-leang, après avoir constaté sa naissance, fit reconnaître roi de Tchou ce dernier rejeton de la famille détruite, p.427 & fixa sa cour à Hiu-y [1]. Animé par ce premier acte d'équité, il remit encore un des descendants des princes de Han en possession de l'héritage de ses pères. Toutes les bouches retentirent de son éloge, & l'amour des peuples fut le prix de son désintéressement. Son parti s'accrut encore par le grand nombre des sujets de ces deux royaumes, qui vinrent se ranger sous ses drapeaux.

Cependant le brave Tchang-han, général des troupes impériales, soutenait, avec beaucoup de gloire, les efforts des rebelles. Après avoir gagné plusieurs batailles contre les troupes de Tchou, il était entré dans les

[1] Hiu-y-hien de Ssé-tcheou de Fong-yang-fou du Kiang-nan.

États de Ouei, & ramenait avec succès les peuples à l'obéissance de l'empereur. Les généraux de Ouei se voyant presque sur le point de succomber, dépêchèrent courriers sur courriers aux rois de Tsi & de Tchou, pour leur demander du secours. Le roi de Tsi accourut en personne à la tête de ses troupes, & celui de Tchou envoya un corps considérable sous les ordres de Hiang-tou.

Toutes ces troupes, étant jointes, composèrent une armée qui aurait dû obliger Tchang-han à se retirer ; mais loin d'en être intimidé, il fut au devant des confédérés & leur livra bataille. Le roi de Tsi y fut tué. Le général de Tsin, profitant de son avantage, poussa jusqu'à la capitale de Ouei, qu'il prit d'emblée, & y mit tout à feu & à sang. Le roi de Ouei, poussé de désespoir, aima mieux se jeter au milieu des flammes, que de tomber entre les mains des ennemis. Son frère eut le bonheur de se sauver dans les États de Tchou, dont il reçut par la suite des secours, pour rentrer en possession du royaume de Ouei.

p.428 Si tous les sujets de l'empereur eussent été aussi zélés à le servir que le brave Tchang-han, quelques progrès qu'eût fait la révolte, il n'y a point de doute qu'on ne fût venu à bout de l'éteindre ; mais la conduite de l'eunuque Tchao-kao, qui faisait impitoyablement mourir tous ceux qui ne suivaient pas aveuglément ses volontés, augmentait le nombre des mécontents, & détruisait tout le bien que Tchang-han faisait.

Tchao-kao avait toute la confiance de Eulh-chi-hoang-ti, qui ne sortait jamais de son palais. Ses grands ne pouvaient lui donner connaissance de ce qui se passait, que par le canal de ce méprisable eunuque, qui ne laissait parvenir à l'empereur que ce qu'il voulait qu'il connût.

Quelques-uns des principaux de la cour, voyant le désordre empirer, résolurent de pénétrer jusqu'à l'empereur, en ménageant cependant Tchao-kao, dont ils redoutaient la vengeance, par les exemples funestes qu'ils avaient journellement devant les yeux. Ils se proposaient d'obtenir du prince qu'il leur confiât les rênes du gouvernement, & lui représentèrent en conséquence, qu'étant élevé au premier rang parmi les hommes, il n'était

pas de la dignité impériale qu'il communiquât au dehors ; qu'il devait se décharger du soin des affaires sur plusieurs d'entre eux, qui avaient de l'expérience & de la capacité, & que ce fardeau était fait pour des sujets, & non pour un monarque aussi grand que lui. L'empereur, uniquement occupé de ses plaisirs, leur abandonna volontiers ce soin pénible, en leur donnant plein pouvoir de gouverner comme ils l'entendraient.

L'eunuque Tchao-kao, furieux de ce qu'on avait fait cette démarche sans sa participation, résolut de s'en venger sur Li-ssé, qui, comme premier ministre, était à la tête de cette p.429 députation des grands. Il accusa Li-yn, son fils, qu'on avait envoyé contre les révoltés, d'être de connivence avec eux. Il peignit à l'empereur son autorité méprisée, & les ordres de Li-ssé plus respectés que les siens. Il finit par conseiller à son maître d'y apporter un prompt remède, sans attendre que Li-ssé prît un plus grand ascendant, qui rendrait le mal incurable.

Eulh-chi-hoang-ti, trop confiant, crut aux rapports insidieux de son favori. Il fit expédier l'ordre d'arrêter Li-yn, & de le livrer au tribunal des crimes. Li-ssé fut chargé de chaînes, & confiné dans un sombre cachot, avec commission au perfide Tchao-kao d'instruire son procès.

Cet eunuque fit arrêter en même temps plus de mille personnes, sur le moindre indice ou soupçon de liaison avec Li-ssé : il prétendait acquérir la preuve de la trahison de ce premier ministre, & de son fils, qui venait de perdre la vie à la bataille de San-tchuen contre les rebelles.

A cette nouvelle, qui parvint à son père dans sa prison, ce ministre dressa un placet, pour justifier son innocence & celle de son fils ; mais l'eunuque l'intercepta : ce fut même pour lui un nouveau motif de hâter le supplice de Li-ssé, qu'il fit mettre en pièces au milieu des rues. Après cette exécution révoltante, l'empereur, pour le récompenser de son zèle, lui donna la place du malheureux Li-ssé.

Lorsque Hiang-leang apprit la perte de la bataille qui s'était donnée dans les États de Ouei, il y accourut avec toutes les troupes qu'il commandait,

battit Tchang-han, le poursuivit jusqu'à Ting-tao [1], où ce général, ayant voulu faire ferme, fut encore battu & obligé de se retirer.

p.430 D'un autre côté Hiang-yu, neveu de Hiang-leang, & Lieou-pang défirent les troupes impériales dans le pays de San-tchuen. Ce fut dans cette action que le général Li-yn, fils de Li-ssé, perdit la vie. Hiang-yu s'y distingua par sa bravoure, & Lieou-pang par sa conduite.

Ces avantages enflèrent si fort le cœur à Hiang-leang, qu'il méprisait Tchang-han & les troupes de Tsin. Comme il en parlait d'une manière peu honorable devant Song-y, celui-ci lui dit :

> — Seigneur, j'ai toujours ouï dire, qu'*un général qui méprise son ennemi est à moitié vaincu*. Je vous avouerai que je commence à craindre pour nous.

Hiang-leang ne lui fit d'autre réponse qu'un grand éclat de rire.

Tchao-kao, sur la nouvelle de la déroute de l'armée impériale, envoya ordre à tout ce que l'empereur avait de meilleures troupes, de marcher pour aller joindre Tchang-han. Ce général n'eut pas plus tôt reçu ce renfort, que revenant sur ses pas, il trouva encore Hiang-leang, campé à Ting-tao, & résolut de lui donner bataille. Hiang-leang, plein d'une confiance méprisante ne la refusa pas, mais il ne fut pas longtemps à éprouver la vérité du conseil de Song-y, car il perdit la bataille & la vie.

Tchang-han, après cette victoire, jugeant qu'il n'avait plus à craindre les troupes de Tchou, passa le Hoang-ho, entra dans les États de Tchao, & alla mettre le siège devant Han-tan. Tchang-eulh savait qu'il n'y avait que très peu de troupes dans cette capitale ; il la crut perdue, & s'enfuit avec le roi à Kiu-lou [2], d'où ils dépêchèrent plusieurs courriers à Tchou pour demander du secours.

---

[1] Ting-tao-hien de Yen-tcheou-fou du Chan-tong.
[2] Chun-té-fou dans le Pé-tché-li.

p.431 Le roi de Tchou donna à Sang-y le commandement des troupes qu'il envoyait au secours de Tchao, & pour lieutenants Hiang-yu & Fan-tseng : ils se joignirent à Tchin-yu, qui après avoir rassemblé les débris de la bataille de Ting-tao, en avait fait un corps de quelques dizaines de mille hommes, avec lequel il tâchait de faire tête à Tchang-han, dont l'armée, après la prise de Han-tan, était campée au midi de cette ville.

Le roi de Tchao avait nommé Hiang-yu pour commander, parce qu'il le voyait animé à venger la mort de Hiang-leang, son oncle, & qu'il avait sollicité Lieou-pang de se joindre à lui. Cependant, les plus anciens officiers de ce prince, & les plus éclairés, lui représentèrent le naturel sanguinaire de Hiang-yu ; qu'à la prise de Siang-tching il avait mis tout à feu & à sang, & qu'enfin c'était agir comme les *Tsin*, qui aliénaient tous les peuples. Ce monarque qui considérait Hiang-yu comme un bon officier, ne voulut point lui faire l'affront de le révoquer ; il le confirma dans sa commission, pour servir sous les drapeaux de Song-y. Il envoya Lieou-pang avec un détachement considérable sur les terres de Tsin ; expédition qui fit le commencement de sa fortune.

207. Song-y avec son armée, destinée au secours de Tchao, vint camper à Ngan-yang, & y demeura quarante-six jours. Hiang-yu, impatienté de ce séjour, fut trouver son général, & lui dit :

> — L'armée de Tsin, comme vous le savez, tient assiégée celle de Tchao, & la nôtre, par son inaction, se consume ici : qui nous empêche de passer le Hoang-ho & de mettre l'ennemi entre deux ? Cette manœuvre dégagera nos alliés & nous assurera la victoire.
>
> — Ne précipitons rien, lui répondit Song-y. Si les *Tsin* p.432 attaquent l'armée de Tchao avec avantage, il leur en coûtera du monde & ils s'affaibliront ; alors nous tomberons sur eux. S'ils sont repoussés, ils seront hors d'état de s'opposer à ce que nous entrions avec des troupes fraîches dans leur pays, & notre succès est certain.

Cependant l'armée de Tchou avait presque consommé ses vivres ; on commençait à diminuer les rations, & le soldat en murmurait. Hiang-yu pressa de nouveau son général de marcher à l'ennemi, en lui représentant que la mauvaise récolte leur promettait peu de ressources ; que le soldat était déjà réduit à ne manger que de l'herbe, & un peu de riz, tandis que la table du général était servie avec profusion ; qu'il devait penser à son armée, & ne pas la ruiner, comme il le faisait, dans un pays dénué d'approvisionnements ; que si une fois les *Tsin* étaient les maîtres de Tchao, leur armée fortifiée serait invincible. Que la perte de Hiang-Leang, & de la bataille, où il avait péri, mettait leur roi dans la plus grande perplexité, & enfin que c'était du succès de cette campagne que dépendrait absolument la réputation de leurs armes, & l'évènement du grand dessein qui les avait réunis.

Rien ne put ébranler Song-y ; il demeura ferme dans sa première résolution. Hiang-yu, n'étant plus le maître de la colère où il était de le voir temporiser, profitant d'ailleurs du mécontentement des soldats, le tua dans sa tente, fit publier que c'était par ordre du roi, parce qu'il s'entendait avec les ennemis, & dépêcha un courrier à la cour de Tchou. Il obtint le commandement à la sollicitation de toute l'armée.

Dès qu'il eut reçu l'ordre du roi de Tchou, il détacha Yng-pou avec un corps de vingt mille hommes, lui fit passer le Hoang-ho pour couper les vivres à l'armée de Tsin ; & p.433 sur l'instance de Tchao, de venir à son secours, il passa lui-même le fleuve avec toutes ses troupes, ne prit des vivres que pour trois jours, & fit brûler toutes les barques qui avaient servi à son passage, en disant à ses soldats, qu'il voulait leur ôter toute espérance de pouvoir fuir ; afin de les engager par là à vaincre, ou à mourir. Pour les animer encore davantage ; il leur dit : « Que satisfait de pouvoir venger la mort de son oncle, il ne retiendrait rien du butin qui se ferait ».

Ce nouveau général marcha droit aux ennemis, & sans se mettre en peine d'être soutenu par ses alliés, il les attaqua neuf jours durant, avec

une intrépidité sans égale, & toujours avec avantage. Tchang-han, pressé par Hiang-yu & par les troupes de Tsi, de Yen & de Tchao, vit bien qu'il ne pourrait leur faire face à toutes à la fois, & résolut de se retirer. Il déploya dans cette retraite, toute l'habileté d'un général consommé, & il la fit dans un si bel ordre, sans se jamais laisser entamer, que toutes les fois que ses ennemis voulurent le troubler, ce fut toujours avec perte. Il sauva par cette marche savante l'armée impériale.

Hiang-yu le poursuivit sans relâche, dans l'espérance qu'il le lasserait, & l'obligerait enfin d'en venir à une bataille ; mais Tchang-han fut constant à la refuser, toujours prêt à recevoir l'ennemi, jusqu'à ce qu'étant arrivé sur les limites de Tsin, il fît camper son armée dans un poste avantageux, assez près duquel Hiang-yu, qui le harcelait sans cesse, fit aussi camper la sienne.

L'empereur dépêcha à son général un courrier, pour lui reprocher d'avoir honteusement reculé devant les rebelles, & que sa retraite était moins un effet de sa prudence que de sa lâcheté. Tchang-han jugea d'après ces reproches qu'il était p.434 perdu, dans une cour, où, sous le moindre prétexte, on faisait périr les plus honnêtes gens. Il y envoya cependant Ssé-hin avec des instructions précises.

Cet envoyé se présenta inutilement pendant trois jours à la porte du premier ministre Tchao-kao. Personne d'ailleurs n'osait lui parler des affaires présentes de la guerre, sans courir risque de la vie. Ssé-ma-hin en fut si intimidé, qu'il reprit la route du camp. Il rapporta au général comment l'eunuque Tchao-kao abusait de l'autorité dont il était le dépositaire, & les cruautés morales qu'il exerçait. Il ajouta qu'il ne devait pas espérer qu'il l'épargnât lui-même, après les échecs qu'il avait essuyés. Tchang-han, troublé à ce rapport, fut quelque temps indécis sur le parti qu'il prendrait. Il résolut enfin de tenter encore le sort des armes ; il fit sortir hors des lignes son armée, qu'il rangea en bataille. Hiang-yu, témoin de ce mouvement, fit aussi ses dispositions.

Tchang-han, qui voulait ménager ses troupes & se les conserver au besoin, avait laissé dans son camp un corps de réserve considérable, sous la conduite de bons officiers, avec ordre d'y recueillir les fuyards, & de les rallier. Tout étant ainsi disposé, il fit avancer plusieurs escadrons de cavalerie, qui donnèrent si vivement sur l'avant-garde de Hiang-yu, qu'ils la firent reculer ; mais Hiang-yu ayant remarqué que ce corps n'était pas soutenu, le fit pousser à son tour, & l'obligea de se replier sur l'armée de Tsin, où il porta le désordre. Sans la prudence de son général, qui eut soin de faire rentrer les fuyards dans le camp, l'armée aurait été entièrement détruite.

Dès le soir même de cette action, Tchang-han envoya un de ses officiers à Hiang-yu, pour lui demander une entrevue, p.435 & lui dire qu'il voulait lui remettre sa personne & son armée. Hiang-yu, charmé d'une nouvelle à laquelle il s'attendait si peu, se trouva au rendez-vous, & reçut Tchang-han avec tout l'honneur dû à un homme de son mérite : ils s'y jurèrent une amitié réciproque ; & afin que Tchang-han n'eût pas lieu de croire que Hiang-yu voulût avoir sur lui aucune supériorité, celui-ci le fit reconnaître, par les deux armées, prince de Yong ; & le retint auprès de lui, laissant le commandement des impériaux à Ssé-ma-hin, en qualité de lieutenant général.

Lieou-pang, que le roi de Tchou avait envoyé faire diversion dans les terres de Tsin, fut encore plus heureux que Hiang-yu ; il se saisit d'abord de Tchang-y [1], & passant ensuite dans le pays où était Pong-yuei, avec environ mille soldats, il l'engagea lui & ses gens à prendre parti dans ses troupes. Alors il dirigea sa marche vers Kao-yang [2]. En traversant un petit village, un certain Li-y-ki, lettré de profession, reconnut parmi ses troupes un soldat de sa connaissance, & eut avec lui cet entretien :

---

[1] A cent quatre-vingt li au sud-ouest de Yen-tcheou-fou du Chan-tong.
[2] A vingt-neuf li à l'ouest de Ki-hien de Cai-fong-fou du Ho-nan.

— Lieou-pang a la réputation de ne pas aimer les gens de lettres ; mais sa qualité de grand capitaine & son mérite me donnent envie de servir sous ses drapeaux.

— N'en faites rien, lui dit son ami, l'habit seul d'un homme de lettres le met de mauvaise humeur. Cachez lui votre profession, si vous voulez lui demander du service.

— Je veux me faire connaître, reprit le lettré, sans qu'il s'en fâche.

Le soldat rapporta cette conversation à son général, qui eut la curiosité de voir Li-y-ki. A peine s'était-il jeté sur un lit pour y prendre quelque repos, que p.436 le soldat & le lettré entrèrent. Lieou-pang ne fit pas semblant de s'en apercevoir. Li-y-ki, d'un ton fâché, lui dit :

— Croyez-vous l'emporter sur les *Tsin*, par votre incivilité à l'égard des sages ? On ne hait ces princes, que parce qu'ils méprisent leurs conseils.

Lieou-pang se lève aussitôt, & lui fait une profonde révérence, en l'obligeant de s'asseoir à la première place. Leur entretien devint bientôt intéressant : le lettré surtout développa de grandes connaissances sur la politique & sur l'état présent des affaires. Il dit à Lieou-pang :

— Toutes vos troupes, à ce que je vois, ne vont pas au-delà de dix mille hommes ; attaquer les *Tsin* avec si peu de monde, c'est jeter un petit morceau de chair dans la gueule d'un tigre affamé. Vous êtes près de Tchin-lieou [1], c'est un poste des plus importants de l'empire ; les dehors en sont charmants ; on y a fait de grands approvisionnements de grains : tous les officiers de la garnison sont de mes amis, il faut que j'y aille comme envoyé de votre part ; s'ils refusent de se donner à vous, venez les attaquer, je vous réponds du succès.

[1] Tchin-lieou-hien de Cai-fong-fou dans le Ho-nan.

Lieou-pang suivit ce conseil, & réussit ; il en conçut beaucoup d'estime pour Li-y-ki, qu'il traita toujours d'égal à égal, & qui lui fut depuis de la plus grande utilité dans différentes négociations importantes avec les autres princes, dont il s'acquitta avec succès. Ce Li-y-ki avait un frère, nommé Li-y-chang, qui, ayant appris que son aîné s'était donné à Lieou-pang, leva, avec le secours de ses amis, un corps de quatre mille hommes, avec lequel il fut joindre ce général, dont l'armée grossissait journellement par tous ces renforts.

p.437 Ce fut avec ces troupes qu'il s'empara de la ville de Yng-tchuen [1]. Les habitants conspirèrent contre lui ; il le sut, & les fit tous passer au fil de l'épée. Après cette expédition, il apprit que Tchang-leang était dans les États de Han, & il y conduisit son armée. Ayant fait la jonction avec ce général, ils furent ensemble assiéger Nan-yang [2]. Le commandant de cette place, mécontent de la cour de Tsin, ne se fit pas presser pour ouvrir ses portes aux troupes de Lieou-pang, qui étaient si bien disciplinées, qu'elles n'y causèrent pas le moindre désordre, & gagnèrent entièrement le cœur des habitants en faveur de leur général.

Cependant l'eunuque Tchao-kao, qui disposait de tout à la cour de Eulh-chi-hoang-ti, eut la témérité d'élever ses regards jusqu'au trône, & forma le projet de sacrifier l'empereur à son ambition : mais comme il craignit de fortes oppositions de la part des grands, il se servit d'un étrange moyen pour les obliger à se plier aveuglément à toutes ses volontés.

Un officier lui amena un cerf qu'il présenta à l'empereur, en lui disant que c'était un cheval. L'empereur se mit à rire & répondit :

— Quoi ! vous appelez un cerf un cheval ?

Le prince jetant un regard sur ses courtisans, comme s'il eût demandé leur avis, les uns dirent que c'était un cheval, d'autres que c'était un cerf.

Tchao-kao ne témoigna rien devant l'empereur ; mais ayant remarqué ceux qui avaient dit que c'était un cerf, il les fit arrêter ensuite, & les fit

---

[1] Hiu-tcheou dans le même district.
[2] Nan-yang-fou dans le Ho-nan.

cruellement massacrer au milieu des rues. Ce despotisme barbare de l'eunuque causa tant p.438 d'épouvante, que depuis ce temps-là personne n'osa plus le contredire

Jusque-là ce monstre de cruauté avait fait entendre à l'empereur que les révoltes étaient peu de chose, & que tout était en paix dans les États de sa famille. Cependant ce monarque apprit que Lieou-pang avait forcé Ou-koan, & passé toute la garnison au fil de l'épée : il en fit de sanglants reproches à l'eunuque, qui commença dès lors à craindre pour lui-même. D'un autre côté la défection de Tchang-han & de l'armée impériale, donna la plus vive inquiétude à Tchao-kao. Comme elle n'était arrivée que par sa perfidie & une suite de son mauvais gouvernement, il appréhenda que l'empereur, venant à l'apprendre, ne lui fît sentir tout le poids de sa colère ; il résolut donc, pour se garantir de la juste punition qu'il méritait, de consommer le projet qu'il avait formé contre son prince de le faire assassiner. Il engagea Yen-yo, gouverneur de Hien-yang, une de ses créatures, à venir avec une partie de ses troupes dans le palais : ils complotèrent ensemble de faire crier dans toutes les rues que les ennemis étaient entrés dans la ville, qu'il n'y avait plus de sûreté pour le palais même, & qu'alors ils obligeraient l'empereur à se donner la mort, pour ne pas tomber entre les mains des ennemis.

Ce dessein ainsi concerté, ils font répandre l'alarme dans toute la ville. Ceux qui prirent les armes pour défendre leur souverain furent massacrés. L'empereur se plaignit à ses eunuques de ce qu'ils ne l'avaient pas averti.

> — Si nous l'avions fait, lui répondirent-ils, il y a longtemps que nous ne serions plus.

Alors le gouverneur de Hien-yang s'approchant de son maître, lui dit :

> — Tout l'empire est révolté contre vous, il faut pourvoir à votre personne.
>
> — Si on n'en veut, dit p.439 l'empereur, qu'à la place que j'occupe, je la cède volontiers, & je me contente d'être petit prince particulier.

— Non, répondit Yen-yo, ce n'est pas ce qu'on demande de vous ; vous avez éteint tant de familles, qu'on veut traiter la votre de même.

— Ah ! dit-il, qu'on me laisse au moins la vie, mes femmes & mes enfants, & qu'on fasse ensuite ce qu'on voudra de moi.

— Tout cela est inutile, répondit Yen-yo ; l'ordre du premier ministre est que vous mouriez, pour servir d'exemple à tout l'empire ; je n'oserais reparaître devant lui sans l'avoir exécuté.

Le gouverneur fait approcher ses satellites ; à leur aspect, Eulh-chi-hoang-ti, le cœur plein de rage contre le perfide eunuque, s'enfonce un poignard dans le cœur, & tombe aux pieds de Yen-yo, baigné dans son sang.

Le crime consommé, Tchao-kao [1] assembla les grands, & leur dit :

— Les *Tsin* n'avaient autrefois que la qualité de princes ; c'est l'orgueil de Tsin-chi-hoang-ti qui lui a fait prendre l'auguste nom de Hoang-ti ; il faut remettre les choses sur l'ancien pied, & ne donner à Tsé-yng, qui doit lui succéder, que le titre de prince.

Après ce peu de mots, il fait préparer le sceau & les autres marques de la dignité p.440 impériale, & députe un des grands à Tsé-yng, pour l'inviter à venir au palais prendre possession de l'héritage de ses ancêtres.

Tsé-yng s'excusa de s'y rendre, & feignit une indisposition. Aussitôt que l'envoyé de Tchao-kao fut sorti, ce prince appelle ses deux fils, & leur dit en secret :

— L'infâme Tchao-kao a comblé ses crimes en faisant mourir l'empereur. Le parti de cet eunuque est si formidable, que les

[1] Martini, dans ses décades, écrit que Tchao-kao, pour n'être pas soupçonné d'être l'auteur de cet assassinat, feignit une maladie & se tint fermé chez lui pendant quelques jours. Ce moyen adroit fit prendre le change aux peuples, qui disaient hautement que l'empereur n'aurait pas eu cette triste fin, si le premier ministre n'avait pas été malade. Lorsque cette nouvelle se répandit, Tchao-kao, pour mieux cacher encore la part qu'il avait à cet attentat, marqua beaucoup de zèle, & affecta de faire des recherches pour découvrir les meurtriers & en tirer vengeance. Je ne sais où Martini a recueilli cette anecdote, je ne vois rien de semblable dans le *Tong-kien-kang-mou*, & il me semble même que la suite de cet événement contredit cette particularité. *Éditeur*.

grands n'oseraient punir tant de forfaits & nous délivrer de sa tyrannie. J'ai feint une maladie pour l'attirer ici ; qu'il y trouve le châtiment de ses atrocités. Vous m'entendez ; je me repose sur vous du soin de venger votre famille & l'empire.

L'eunuque vint en effet trouver Tsé-yng, & reçut la juste punition de ses crimes. La mort de ce ministre sanguinaire causa une joie universelle : grands, peuple, tout accourut en foule remercier Tsé-yng, qui voulut abolir la mémoire de ce monstre cruel par l'extinction entière de sa race.

206. Après avoir reçu les témoignages de la reconnaissance publique, Tsé-yng fit partir ses meilleurs troupes pour s'emparer du fort Yao-koan [1]. Lieou-pang y était arrivé presqu'en même temps, & en voulait faire le siège. Tchang-leang lui conseilla d'user de stratagème, & d'arborer quantité d'étendards sur une montagne qui dominait le fort, afin de tromper l'ennemi. Il fut encore d'avis d'envoyer Lou-kia pour sonder le gouverneur de la place. Lou-kia réussit à le gagner ; mais les officiers de la garnison donnaient de l'inquiétude à p.441 Tchang-leang. Il imagina de faire défiler des troupes au-delà de la montagne Koué-chan, afin d'attirer l'ennemi de ce côté-là. A peine eurent-elles dépassé les hauteurs, que la garnison fit une sortie. Lieou-pang les laissa avancer, & faisant volte-face, il les mena tambour battant jusqu'à la porte du fort, qu'il trouva ouverte, comme il en était convenu avec le gouverneur : alors poussant les assiégés, il fut bientôt maître de la place, & fit cesser le carnage, en donnant à la garnison la liberté de le suivre ou de se retirer. La plupart, à l'exemple de leur gouverneur, se rangèrent sous ses drapeaux.

Lieou-pang continuant ses conquêtes, dirigea sa marche vers Lan-tien, dont il se saisit, & à la dixième lune, dans l'hiver, il investit Pa-chang. A la nouvelle de la prise de Yao-koan, Tsé-yng se jugea perdu sans ressource. Pour conserver la vie, il crut devoir aller offrir à Lieou-pang le sceau & les autres attributs de la dignité impériale. Revêtu d'un habit simple, la corde

[1] A quatre-vingt-dix-huit li au sud-est de Lan-tien-hien de Si-ngan-fou du Chen-si.

au col, & monté sur un char tiré par des chevaux blancs, en signe de deuil, il fut attendre Lieou-pang à son passage à Tchi-tao [1].

Ce héros apercevant Tsé-yng dans cette posture humiliante, descendit aussitôt de cheval, & lui ôta lui-même sa corde, en lui rendant le respect dû à sa naissance. Tous les officiers opinaient à ce qu'il le fit mourir, afin de prévenir les sujets de révolte ; mais Lieou-pang leur dit, avec un ton de dignité :

> — Le roi de Tchou, en me chargeant de ses ordres, m'a surtout recommandé la clémence ; vous devriez m'y ramener si je m'en écartais. Il y a de la barbarie à vous de m'exciter à faire mourir un prince qui vient se jeter dans p.442 mes bras. J'ordonne qu'on respecte ses jours & sa personne ; quiconque osera lui manquer, paiera de sa tête sa désobéissance à mes ordres.

Il remit à un de ses officiers la garde de ce prince, & lui ordonna de le traiter avec toutes sortes d'égards & de distinctions. Le sceptre impérial ne resta que quarante-trois ans dans sa famille, & la dynastie des *Tsin* finit avec Eulh-chi-hoang-ti, qui mérita d'être victime de la perfidie de l'eunuque Tchao-kao son favori, pour avoir abandonné la vie de ses sujets à ce monstre altéré de sang.

@

[1] A douze li à l'est de Si-ngan-fou.

CINQUIÈME DYNASTIE

LES HAN

@

p.443 Après que Tsé-yng, dernier prince de la famille des *Tsin*, se fut soumis à Lieou-pang, & lui eut remis le sceau & les autres marques de la dignité impériale, ce général prit la route de Hien-yang [1], capitale de l'empire, qu'il abandonna au pillage, avec ordre cependant de ne faire aucun mal aux habitants. Siao-ho, attentif aux intérêts de Lieou-pang son p.444 maître, courut au palais de Tchao-kao, & préféra aux meubles précieux & aux trésors, dont il était rempli, les papiers de ce premier ministre & les registres de l'empire, qu'il recueillit avec soin, & qui dans la suite furent de la plus grande utilité à Lieou-pang, pour l'éclairer sur les revenus & le dénombrement des provinces.

Les officiers & les soldats respectèrent les ordres de leur général, & n'osèrent toucher au palais impérial, où ce conquérant alla se loger. La beauté des femmes, le luxe des meubles, les trésors immenses qu'il renfermait séduisirent ce héros au point de s'y oublier, & de n'en vouloir plus sortir malgré les sages remontrances de Fan-kouai.

Tchang-leang, dont les conseils lui avaient déjà été si utiles, frémit du danger où la volupté l'entraînait.

> — Quoi, Seigneur, lui dit-il, nous ne devons nos succès qu'au mépris que les *Tsin* ont fait de la vertu, & leur exemple ne vous effraie point ! Séduit par les plaisirs, voulez-vous qu'on vous regarde comme un second Li-koué ? Tant de mollesse avilit un guerrier : un prince qui ferme l'oreille aux conseils ne peut éviter sa perte. Fan-kouai a tenté vainement de vous arracher à ce séjour enchanté ; il vous traçait votre devoir : si vous ne fuyez promptement, Hien-yang est votre tombeau.

---

[1] Hien-yang-hien de Si-ngan-fou dans le Chen-si.

Rendu à lui-même par la vérité de ce discours, Lieou-pang donna l'ordre pour sortir sur-le-champ de Hien-yang. Il ne voulut rien emporter des trésors qui l'avaient ébloui. Son armée prit la route de Pa-chang, où, étant arrivé, il fit venir plusieurs vieillards des États de Tsin, & leur dit :

> — Vous gémissiez sous la tyrannie des *Tsin* ; tant de familles éteintes sur le plus léger soupçon, le sang ruisselant de toutes parts, p.445 ne vous présentaient que des scènes d'injustice & d'horreur : chacun de vous craignit un sort semblable pour lui & pour les siens. Je viens dissiper vos craintes, & faire renaître les temps des *Tcheou*. Je veux que la tranquillité & l'abondance soient votre partage. Je ne suis venu à Pa-chang que pour arrêter des lois qui assurent votre bonheur. Allez, publiez dans tous les États de Tsin, que je n'ai d'autre intention que de vous faire du bien.

Les peuples de Tsin, enchantés de ces espérances flatteuses, accouraient en foule apporter des rafraîchissements à l'armée de Lieou-pang ; mais ce général touché de leur zèle, dans la crainte de les priver eux-mêmes du nécessaire, défendit à ses soldats de rien accepter. Cette modération augmenta encore le désir que ces peuples avaient de l'avoir pour leur maître.

Sur l'avis que Lieou-pang eut que Hiang-yu se disposait à établir Tchang-han roi de Yong, en reconnaissance de ce qu'il s'était donné à lui, il songea à s'assurer la possession des États de Tsin. Dans ce dessein, il fit défiler des troupes vers Han-kou-koan. Hiang-yu s'avança de son côté pour lui disputer cette place, & détacha King-pou avec ordre de s'en saisir. Comme elle n'était pas munie de provisions, ni en état de défense, King-pou y entra sans difficulté. Lieou-pang dépêcha Tiao-ou-chang vers Hiang-yu, pour lui demander qu'il ne s'opposât point à ce qu'il prît la qualité de prince de Tsin, puisqu'il en avait le sceau entre les mains.

> — Dites à votre maître, répondit Hiang-yu à l'envoyé, que je suis son ennemi, & qu'il me trouvera partout sur son chemin avec une armée de quatre cent mille hommes.

Quoique Lieou-pang n'en eut que cent mille effectifs, il ne fut point intimidé de ces menaces. Il fit courir le bruit qu'il p.446 en avait deux cent mille. Son armée était campée à Pa-chang, & celle de Hiang-yu à Long-men [1].

Fan-tseng, le confident & le conseil de Hiang-yu, s'entretenant avec lui de la guerre qui allait s'allumer entre ces deux rivaux, lui dit qu'il était manifeste que Lieou-pang aspirait à l'empire par la conduite pleine de modération qu'il tenait à présent, lui qui avait autrefois tant aimé les femmes & l'argent. Fan-tseng jugeait encore que Lieou-pang, aidé des conseils de Tchang-leang, serait toujours un obstacle à l'élévation de Hiang-yu, & que ce dernier ne pourrait prendre l'ascendant, tant que Tchang-leang tiendrait son parti. Comme il avait eu des liaisons d'amitié avec lui, il fut le trouver au camp de Pa-chang, pour l'engager à quitter Lieou-pang, & à se donner à Hyang-yu. Fan-tseng déploya toute la subtilité de son esprit pour persuader Tchang-leang, qui lui répondit :

> — Le roi de Tchou, en m'envoyant au service de Lieou-pang, me recommanda de l'aider de toutes mes lumières. Est-il de l'honnête homme, après avoir servi quelqu'un dans la bonne fortune, de l'abandonner dans la mauvaise ? La fidélité que je lui dois exige encore que je l'avertisse de votre démarche.

Lieou-pang témoigna à Tchang-leang, qu'il ne serait pas fâché d'avoir un entretien avec Fan-tseng.

Lorsque ce général le vit entrer dans sa tente, il lui présenta une coupe remplie de vin, en lui disant :

> — Il est bien vrai que, depuis que je suis entré dans ce pays-ci, je ne me suis rien approprié des richesses immenses que j'y ai trouvées. J'ai fait le dénombrement du peuple, les sceaux des mandarins, avec les trésors de l'État, ont été mis en sûreté jusqu'à p.447 l'arrivée de votre général. J'ai voulu faire garder le

[1] Dix-sept li à l'est de Ling-tong-hien de Si-ngan-fou du Chen-si.

> fort de Han-kou-koan, pour le garantir des entreprises & des insultes des malintentionnés, qui profitent toujours de ces temps de troubles. Dites à Hiang-yu que je n'ai jamais eu dessein de me séparer de lui, & que, demain dès le matin, j'irai le trouver.

Fan-tseng retourna la nuit même au camp de Hiang-yu, lui rendre compte de sa négociation & de la réponse de Lieou-pang. Le jour suivant Lieou-pang y arriva, comme il l'avait promis, accompagné d'environ cent cavaliers. Adressant la parole à Hiang-yu :

> — Seigneur, lui dit-il, vous & moi, nous nous sommes réunis pour faire la guerre aux princes de Tsin. Des envieux de nos succès cherchent à vous inspirer de la méfiance. Vous me feriez une injure de suspecter mes vues. Vous avez porté vos armes dans le Ho-pé, & moi dans le Ho-nan : je suis entré le premier sur les terres de Tsin, & après avoir réduit cet État, je croyais pouvoir vous demander l'agrément de le posséder comme ma conquête ; mais j'apprends que vous le trouvez mauvais.

Hiang-yu assura Lieou-pang qu'il ne conservait aucun ressentiment contre lui, & l'invita à un repas, durant lequel Fan-tseng, debout vis-à-vis de son maître, lui fit plusieurs fois signe des yeux de profiter de l'occasion de le poignarder ; mais, Hiang-yu eut la constance de ne pas répondre à ces signaux. Fan-tseng impatienté sortit pour aller chercher Hiang-tchang, fort habile à manier le sabre, & l'introduisit dans la salle. Après qu'il eut offert à boire aux deux généraux, il demanda la permission de faire l'exercice des armes, qui lui fut accordée : Hiang-pé, de la suite de Lieou-pang, jugeant que ce jeu cachait quelque dessein funeste à son maître, tira aussi son sabre, & p.448 se mit à parer les coups de Hiang-tchang. Ce dernier cherchait à forcer la parade & à trouver jour pour atteindre Lieou-pang. Tchang-leang, voyant le danger où il était, eut recours à Fan-kouei, le plus intrépide de son temps. Fan-kouei s'arma à la hâte d'un sabre & d'une demi-pique, & entra dans la salle les yeux effarés, les cheveux épars & en désordre. Dès que Hiang-yn l'aperçût, il fit sur-le-champ cesser le jeu.

Il ordonna de donner à boire à ce brave. Fan-kouei vida deux tasses coup sur coup ; & comme Hiang-yu paraissait le défier d'aller à la troisième :

> — Un homme, répondit-il, qui n'a pas peur de mourir, aurait-il peur de boire une troisième tasse ? Les princes de *Tsin*, semblables à des loups & à des tigres, tuaient les hommes avec plus de facilité qu'on ne boit une tasse de vin, & c'est ce qui a fait révolter tant de braves gens contre eux. Vous savez, seigneur, ce que Hoai-ouang vous dit lorsqu'il vous envoya contre les princes de Tsin : il vous dit que celui de vous, qui, après avoir vaincu les *Tsin*, entrerait le premier dans Hien-yang, en serait déclaré & reconnu prince. C'est ce que Lieou-pang mon général a fait ; de tant de richesses que nous y avons trouvées, il ne s'en est pas réservé la valeur d'un cheveu ; & après ce grand exploit, il est venu à Pa-chang vous y attendre. Voilà ce dont tout le monde a été témoin ; voilà ce qui a été publié de tous côtés par ses ordres : & cependant prêtant l'oreille à des rapports odieux, on forme le dessein de l'assassiner ! n'est-ce pas là imiter la conduite barbare des *Tsin*, & s'exposer à une chute encore plus violente que la leur ? Des gens de ce caractère sont indignes de servir dans une guerre comme la nôtre.

Cette vive sortie rendit Hiang-yu interdit & il fut embarrassé de répondre.

Lieou-pang jugeant par le silence de Hiang-yu, qu'il n'y p.449 avait point de sûreté pour lui, affecta cependant de ne faire paraître aucune crainte, & sortit de la salle accompagné de Fan-kouei. Il laissa Tchang-leang pour faire les civilités d'usage, regagna en diligence son camp de Pa-chang. Hiang-yu ne le voyant point rentrer, en témoigna de l'inquiétude à Tchang-leang, qui lui répondit que Lieou-pang devait être arrivé dans son camp :

> — Il m'a laissé ici, ajouta-t-il, pour vous remercier de sa part, & vous offrir ces perles en signe de son amitié ; il m'a encore ordonné de faire le même présent à Fan-tseng.

Celui-ci, furieux d'avoir laissé échapper Lieou-pang, foula aux pieds les perles, en s'écriant :

> — Lieou-pang nous enlève l'empire ! Faut-il attendre que nous soyons en son pouvoir pour reconnaître la faute que nous avons faite ?

Hiang-yu, sans s'expliquer sur l'emportement de Fan-tseng, renvoya Tchang-leang & fit mettre son armée en marche : il prit le chemin de Hien-yang, dans le dessein de détruire cette capitale, afin que Lieou-pang ne pût profiter des richesses qui y étaient accumulées. Ce général cruel & vindicatif donna ordre de passer tous les habitants au fil de l'épée, sans distinction d'âge ni de sexe : le prince Tsé-yng y périt avec toute sa famille. Peu satisfait de ce massacre horrible, Hiang-yu livra la ville au pillage, & après avoir enlevé les richesses du magnifique palais bâti par Tsin-chi-hoang-ti, il y fit mettre le feu, qui fut trois mois entiers à consumer cet édifice immense. La vengeance de Hiang-yu se porta jusque sur les morts, & profana les tombeaux des *Tsin*. Il en fit tirer les cadavres des princes de cette famille, pour les réduire en cendres qui furent jetées au vent. Chargé des dépouilles de Hien-yang, en horreur aux peuples, ce général tourna du côté des provinces de l'orient.

Hiang-yu qui voulait faire le partage de l'empire, en p.450 envoya demander la permission à Hoai-ouang, roi de Tchou. Ce monarque lui répondit, qu'il fallait s'en tenir à ce qui avait été déterminé à cet égard avant la guerre. Hiang-yu, mécontent de cette réponse qui ne satisfaisait point ses vues, s'emporta contre le roi de Tchou.

> — Hé bien, dit-il, c'est à nous, qui avons essuyé toutes les fatigues & tous les dangers pour conquérir cet empire, à le partager. Le roi de Tchou nous doit le rang où il est élevé ; de quel droit veut-il nous faire la loi ? Il faut lui montrer que, si nous avons su faire cette grande conquête, nous savons aussi la conserver.

Ce parti pris, Hi-yu déclara de son chef Hoai-ouang empereur, sous le titre ironique de *Y-Ti*, ou d'*empereur équitable*.

— Comme un empereur, ajouta-t-il, doit avoir en apanage mille li de terrain, il faut qu'il aille tenir sa cour à Tchin [1], où nous le laisserons vivre en paix.

Les princes, instruits du projet de Hiang-yu, n'osèrent s'opposer à ce démembrement de l'empire : maître de presque toutes les forces, il était en état de les écraser. Ce conquérant leur en imposa d'autant plus, que chacun espérait obtenir une portion de ce vaste État. Ainsi à la deuxième lune de la même année, après une longue conférence avec Fan-tseng, Hiang-yu arrêta ce grand partage.

Lieou-pang avait joué un trop beau rôle dans la dernière guerre, pour qu'il osât l'exclure du partage : il était d'ailleurs assez puissant pour se faire rendre justice. Fan-tseng, qui le craignait, ne lui céda que ce qu'il ne pouvait lui ôter. Il fut arrêté qu'il conserverait les pays de Pa, de Chou, de Han-tchong, dont il était déjà en possession sous le titre de royaume de Han, p.451 & on lui assigna la ville de Nan-tching pour y tenir sa cour.

Le pays de Yong, érigé en principauté en faveur de Tchang-han, général des Tsin, lorsqu'il s'était donné, avec toute son armée, à Hiang-yu, fut changé en royaume dans le partage. On fixa que la ville de Fei-kiou [2] en serait la capitale, & que Tchang-han y tiendrait sa cour.

Ssé-ma-hin, son lieutenant, fut nommé roi de Saï [3], en récompense des services qu'il avait rendus à Hiang-leang, oncle de Hiang-yu. Il fut déterminé par le partage que Li-yang serait sa capitale.

Tong-y, second lieutenant de Tchang-han, eut le royaume de Tché, & pour capitale Kao-nou [4].

Comme Hiang-yu voulait se réserver le beau pays de Leang, il en fit sortir Pao, roi de Ouei, & le fit aller plus à l'ouest à Ping-yang, où il détermina qu'il pourrait tenir sa cour, lui laissant le titre de roi de Ouei.

---

[1] Aujourd'hui Tchin-tcheou dans le Ho-nan.
[2] Fei-kiou, aujourd'hui Hing-ping-hien de la dépendance de Si-ngan-fou.
[3] Saï, pays depuis Ling-pao-hien de Ho-nan-fou dans le Ho-nan jusqu'à Tong-koan.
[4] Kao-nou, aujourd'hui Li-tcheou de Yen-ngan-fou.

Chin-yang, officier de Hiang-yu dans les commencements de la guerre, avait pris le pays de Ho-nan, & par une générosité extraordinaire dans ces temps-là, il l'offrit au roi de Tchou & se mit à son service. Hiang-yu l'en fit roi, & détermina qu'il tiendrait sa cour à Lo-yang ; & parce que Ssé-ma-niang avait apaisé les troubles du pays de Ho-nui & y avait maintenu les peuples dans l'obéissance, il en fut nommé roi, sous le nom de roi de Yn, & sa cour établie à Tchao-kou [1].

On conserva à Hié, roi de Tchao, le pays qu'il possédait ; p.452 mais on l'obligea de tenir sa cour à Tai [2], & de partager ses États avec Tchang-eulh, que Hiang-yu fit roi de Tchang-chan. Yng-pou, un des généraux de Tchou, qui avait rendu les plus importants services en maintenant le bon ordre parmi ses troupes, fut créé roi de Kieou-kiang [3], & on lui assigna la ville de Leou pour y tenir sa cour [4].

Ou-joui eut pour récompense de ses services le pays de Heng-chan, qu'on érigea en royaume en sa faveur, parce qu'il avait forcé la forteresse qui en défendait l'entrée : sa cour fut fixée à Tchu [5]. On donna à Kong-ngao le département de Lin-kiang, en établissant sa cour à Kiang-ling. A l'égard de Kouang, roi de Yen, on l'obligea de transférer sa cour à Vou-tchong [6], & de céder Ki [7] à Tsang-tou, pour la récompense du secours qu'il amena au roi de Tchao contre les *Tsin*.

Hiang-yu obligea de même le roi de Tsi de passer à Kiao-tong [8], qu'il érigea en royaume, dont la capitale fut Tsié-mé [9], & en gratifia Tien-tou, de la famille du roi de Tsi, dont il mit la cour à Lin-tsé [10].

---

[1] Tchao-kou, c'est Ouei-kiun-fou du Ho-nan.
[2] Tai, c'est Ouei-tcheou de Tai-tong-fou du Chan-si.
[3] Kieou-kiang est le pays de Cheou-tcheou de Fong-yang-fou.
[4] Lou-ngan-hien, district de Lin-tcheou-fou.
[5] Tchu était à cent vingt li au nord-ouest de Hoang-tcheou-fou dans le Ho-pé.
[6] Cette ville ne subsiste plus ; elle était à soixante li au sud-est de Hin-tching-hien de la dépendance de Liu-tcheou-fou du Kiang-sou.
[7] C'est Yu-tien-hien dépendant de Pé-king.
[8] Ki, c'est Yu-yang-hien dépendant de Pé-king.
[9] C'est Kiao-tcheou dépendant de Lai-tcheou-fou du Chan-tong.
[10] C'est Y-tou-hien de Tsing-tcheou-fou du Chan-tong.

Enfin, il établit le royaume de Tsi-pé en faveur de Tien-ngan, aussi de la famille de Tsi, pour s'être donné au commencement de cette guerre au roi de Tchou, avec un corps p.453 de troupes assez considérable. L'empire se trouva de la sorte divisé en vingt royaumes. Hiang-yu fit publier ce partage par tout l'empire ; après quoi tous ces nouveaux princes se séparèrent de l'armée à la quatrième lune, & chacun fut prendre possession du royaume qui lui était dévolu.

Lieou-pang indigné de ce que Hiang-yu se fut arrogé l'autorité de faire sans lui ce partage, & plus encore, de ce qu'il lui retranchait une grande partie des terres de Tsin, pour en récompenser Tchang-han, Ssé-ma-hin & Tong-y, voulut d'abord aller lui en demander raison les armes à la main. Tcheou-pou, Koan-yng & Fan-kouei le sollicitaient même de ne pas différer ; mais Siao-ho, qui avait plus de sang-froid, lui dit :

> — Quoique le pays de Han-tchong soit très mauvais, n'est-il pas préférable à une mort certaine ?
>
> — Qu'entendez-vous par là, dit Lieou-pang ?
>
> — Vous conviendrez, lui dit Siao-ho, que nous ne pouvons comparer nos forces à celles de Hiang-yu, & que de cent combats nous ne saurions raisonnablement nous promettre une victoire, certainement ce n'est pas là être fort éloigné de la mort. Tching-tang & Ou-ouang étaient-ils maîtres d'une grande étendue de pays ? Mon avis serait donc d'accepter Han-tchong de bonne grâce, de nous en attacher les peuples, d'y attirer d'habiles gens, & de reprendre pied à pied les trois parties du pays Tsin qu'on nous enlève ; alors nous pourrons aisément tenir tête à Hiang-yu, & disputer à qui des deux l'empire restera.

Lieou-pang suivit le conseil de Siao-ho, qu'il nomma son premier ministre. Cependant Hiang-yu n'était pas sans inquiétude à son égard ; mais pour ne pas le lui donner à connaître il détacha de son armée trente mille hommes, dont il lui fit p.454 présent. Il accorda même la liberté à ceux

qui voulaient se donner à Lieou-pang d'aller le trouver. Plusieurs dizaines de mille hommes profitèrent de cette permission. Lieou-pang, pour récompenser le zèle & l'attachement de Tchang-leang, son lieutenant, lui donna une étendue de pays, sous le titre de royaume de Han [1].

Lieou-pang ne fut pas le seul mécontent des dispositions de Hiang-yu. Tien-yong outré de ce qu'il obligeait Tien-chi, roi de Tsi, de quitter ses États, pour les céder à Tien-tou, vint à la tête d'un corps de troupes au devant de Tien-tou, qu'il contraignit de s'enfuir, & voulut que Tien-chi restât dans sa capitale ; mais ce prince tremblant au seul nom de Hiang-yu, se sauva secrètement dans le royaume qui lui avait été assigné par le partage. Tien-yong indigné de sa lâcheté & du déshonneur qu'il faisait à sa famille, le poursuivit, & l'ayant atteint, il le tua. Après quoi revenant trouver Pong-yuei, qui commandait environ dix mille hommes, il lui remit le sceau de général, & lui ordonna d'aller combattre Tien-ngan, & de le faire mourir ; ce qui fut exécuté comme il l'avait projeté. Ainsi Tien-yong se vit seul maître de l'héritage de sa famille, & roi de tout le pays de Tsi.

Lieou-pang perdit un grand nombre de ses gens dans la marche qu'il fit pour se rendre à Han-tchong. Plusieurs de ses officiers mêmes voyant la guerre finie, sans qu'on eût pensé à les récompenser, le quittèrent pour aller chercher fortune ailleurs. Il se trouva parmi eux un certain Han-sin, qui n'avait pas eu le temps de se faire connaître à Lieou-pang, mais dont Siao-ho connaissait le mérite.

p.455 Han-sin était d'une famille de Hoai-in si pauvre, qu'il fut obligé dans sa jeunesse, de mendier son pain. Né avec une aversion marquée pour les sciences & le commerce, il ne se plaisait qu'à voir faire l'exercice aux troupes, & à répéter dans son particulier les évolutions qu'il leur avait vu faire. Un jour qu'il avait passé toute la matinée à les voir manœuvrer, sans avait pris de nourriture, il se trouva si faible de besoin, qu'il put à peine se traîner chez une vieille femme, sa voisine, pour lui demander à manger.

[1] Ce royaume de Han, en chinois, s'écrit différemment du nom que Lieou-pang donna à sa dynastie ; mais ils ne peuvent s'écrire autrement dans nos textes.

Après avoir apaisé sa faim, il remercia la vieille, en lui disant qu'un jour il reconnaîtrait libéralement ce service. Cette bonne femme en fut choquée, & lui répondit tout en grondant :

> — Vraiment je n'ai qu'à m'y attendre ; vous n'avez pas seulement l'industrie de gagner votre pain, & quand vous êtes rassasié, vous me faites les plus belles promesses ; y aurait-il du bon sens à moi d'y compter ?

Ce jeune homme apprenant que Hiang-yu passait le Hoai-ho à la tête d'une armée, se sentit entraîné par son courage, & fut s'enrôler sous ses drapeaux. Il montra tant de bravoure & de conduite, qu'il parvint en peu de temps au grade d'officier. Han-sin était doué des plus belles qualités ; il avait beaucoup de vivacité & de pénétration : son esprit, quoique sans culture, était surtout fécond en expédients & en ruses de guerre. Comme il avait un libre accès auprès de Hiang-yu, il lui parlait de ses projets, dans l'espérance que cela contribuerait à son avancement & à sa fortune ; mais Hiang-yu, qui le jugeait sans expérience, fit peu d'attention à ses discours.

Han-sin, sensible à ce mépris, quitta le service de Hiang-yu, pour aller trouver Lieou-pang. Ce dernier ne lui donna de l'emploi que dans les vivres. Han-sin ne se rebuta point, p.456 & rechercha l'amitié de Siao-ho, qui l'accueillit, sans cependant se décider sur le jugement qu'il en devait porter. Siao-ho, après l'avoir entretenu plusieurs fois sur ce qui concernait la guerre, en fut si content, qu'il le mit au-dessus de tous les officiers de Lieou-pang ; mais cette estime ne produisit rien pour la fortune de Han-sin. La guerre finie, il se trouva sans emploi & sans ressource. La nécessité le contraignit d'aller chercher fortune ailleurs.

Dans ces entrefaites, Siao-ho fut nommé premier ministre de Han : apprenant la retraite de Han-sin, il monta sur-le-champ à cheval pour suivre ses traces. Les ennemis du nouveau ministre cherchèrent à faire suspecter son absence, & dirent que sa fuite cachait quelque trahison. Lieou-pang, sans ajouter foi à ces imputations, ne fut sensible qu'à la perte de son ministre, dont il espérait de grands services.

Peu de jours après, on lui annonça le retour de Siao-ho. Il ne put s'empêcher de lui faire quelques reproches d'une démarche aussi marquée pour un sujet tel que Han-sin, qui lui paraissait de peu d'importance, tandis qu'il n'avait témoigné aucune inquiétude de la retraite de tant d'autres officiers qui valaient mieux que lui.

> — Ne vous y trompez pas, dit le ministre au roi, si vous vous bornez au royaume de Han, il est aisé de remplacer ces officiers ; mais si vous portez vos vues plus haut, Han-sin est seul capable de vous donner le trône de l'empire.

Le roi de Han, sur les assurances que Siao-ho lui donnait de la capacité de Han-sin, voulait sur-le-champ le nommer général de ses troupes ; mais le ministre lui représenta que Han-sin lui étant inconnu, on pourrait l'accuser de précipitation, qu'il valait mieux observer les usages établis pour p.457 l'élection d'un général. Lieou-pang fit donc publier que, sans avoir égard au rang & à la naissance, le mérite seul concourrait pour obtenir cet emploi. Tous les officiers, pleins de la bonne opinion d'eux-mêmes, ne doutaient pas que le choix ne tombât sur chacun d'eux en particulier. Cependant Han-sin mérita la préférence. Le soldat qui connaissait son exactitude pour la discipline, tremblait d'avance qu'il ne lui arrivât de s'en écarter.

Han-sin accepta le généralat des troupes avec beaucoup de modestie & de respect. Après avoir salué le roi, il fut s'asseoir, & reçut la soumission des officiers & des soldats.

La cérémonie de son installation achevée, le roi l'emmena dans sa tente. Han-sin dit au monarque :

> — Hiang-yu est le seul qui puisse vous disputer l'empire ; mais lequel de vous deux croyez-vous le plus puissant & le plus courageux ?

Lieou-pang, après avoir réfléchi quelque temps, répondit :

> — J'avoue que Hiang-yu me surpasse.

— Je le pense de même, reprit Han-sin ; cependant en mettant dans la balance votre mérite à l'un & à l'autre, le vôtre l'emporte, & le parallèle entre vous deux est à votre avantage : je le dis sans flatterie.

Lorsque Hiang-yu se laisse dominer par son naturel bouillant & emporté, mille hommes ne sont pas capables de l'arrêter. Ce caractère altier & indomptable est cause que les gens de cœur peuvent demeurer longtemps avec lui.

Cependant il accueille, il chérit & honore les sages ; il loue publiquement les belles actions : mais s'agit-il de récompenser le mérite & d'avancer les officiers qui se sont p.458 distingués, il ressemble à une femme, son cœur n'est que sensible sans être généreux.

Quoiqu'il se soit arrogé le titre éminent de *Pa-ouang*, comme s'il était au-dessus de tous les autres princes, il n'en a pas le cœur ni les sentiments. Quelque nombreuse que soit son armée, elle n'est pas pour cela formidable. Rien n'est si aisé que de l'affaiblir. En avançant l'officier selon son mérite, & en donnant au soldat l'espérance de parvenir, vous attirerez l'élite de ses troupes ; alors vos forces accrues par la diminution des siennes, vous mettront en état de tout oser.

Tchang-han, Ssé-ma-hin & Tong-y, avec qui vous avez partagé les terres de Tsin, suivant l'arrangement de Hiang-yu, sont mécontents de lui. Les peuples de Tsin, auxquels il a donné ces trois généraux pour rois, sont persuadés qu'ils ont participé au sac de Hien-yang ; ils les regardent comme les fauteurs de cette sanglante & terrible exécution, qui surpassa en cruauté tout ce qu'on peut imaginer de plus atroce, & leurs nouveaux sujets les ont en horreur.

Prince, vous êtes chéri de tout le monde : on sait que de tant de richesses accumulées à Hien-yang, dont vous pouviez vous

emparer, vous n'en avez pas pris la valeur d'un cheveu. Loin de fouler les peuples comme les *Tsin*, vous n'avez cherché qu'à les soulager ; tous les cœurs sont pour vous. Vous pouvez hardiment commander à ces trois rois comme à vos vassaux, vos ordres seront respectés : il n'y a aucun de leurs sujets qui ne désire de vous avoir pour maître ; la conjoncture est favorable, le succès suivra de près cette démarche qui vous comblera de gloire.

Hiang-yu était né avec un goût décidé pour le p.459 commandement, & il ne put jamais faire le moindre progrès dans les lettres, auxquelles d'abord il avait été destiné, & qui n'étaient utiles, disait-il, qu'à transmettre des noms à la postérité. Il ne montra pas moins de répugnance lorsqu'on voulut lui apprendre à faire des armes, qui ne le mettaient en état que de résister à un seul homme ; mais il n'en fut pas de même de l'art qui enseigne à en vaincre dix mille, dans lequel il fit les plus grands progrès. Hiang-yu avait huit pieds de haut, & il joignit à cette taille avantageuse une force extraordinaire de corps ; mais d'ailleurs il était audacieux, cruel, fier & de mauvaise foi.

Lieou-pang suivit le conseil de Han-sin, & intima ses ordres aux peuples de ces trois royaumes, comme s'ils eussent été ses sujets. Cependant il compléta ses troupes, établit des magasins qu'il remplit de munitions de bouche & de guerre, & fit les plus grands préparatifs.

A la huitième lune, il se mit en marche avec son armée, & entra dans le pays de Kou-tao [1], qui avait été donné en partage à Tchang-han : il défit ses troupes, & l'obligea de s'enfuir à Fey-kiou. Lieou-pang, continuant sa route, fut droit à Hien-yang, où Ssé-ma-hin & Tong-y vinrent le joindre pour lui remettre leurs États & leurs personnes. Ainsi, en très peu de temps il se vit maître de tout le pays que possédaient autrefois les princes de *Tsin*.

[1] C'est Ouei-tchou, dépendant de Kong-tchang-fou du Chen-si.

Au retour de cette expédition, Lieou-pang reçut un renfort de soldats aguerris, que lui amenait Ouang-ling, originaire comme lui de la ville de Pey. A cette nouvelle, Hiang-yu fit arrêter la mère de Ouang-ling, en la menaçant p.460 de la faire mourir, si elle ne se servait de son autorité pour obliger son fils à revenir. Cette généreuse femme répondit à ces menaces :

> — Le Roi de Han est digne de commander à tout l'empire ; j'ordonne à mon fils de lui être fidèle : je regarderais comme le plus grand déshonneur à son nom & au mien, s'il l'abandonnait lâchement. Dites à mon fils qu'il ne craigne rien pour moi ; je saurai braver les menaces & la mort.

A ces mots, elle s'enfonce un couteau dans le sein, & elle expire aux pieds du messager de Hiang-yu.

205. L'empereur Y-ti, auquel Hiang-yu par son partage avait assigné Tchin pour sa résidence, ne lui causait pas moins d'inquiétude que Lieou-pang. Cet empereur était héritier des États de Tchou, dont Hiang-yu possédait la meilleure partie, & il était reconnu en cette qualité par les autres princes. Hiang-yu lui chercha querelle sur ce qu'il n'avait point encore exécuté le partage, & ne s'était pas retiré à Tchin. Il fit partir Ou-joui, King-pou & Kong-ngao, trois de ses officiers, sous prétexte de lui demander la ratification du partage, avec ordre de s'en défaire. Ces envoyés, dans l'espérance d'une fortune brillante qu'ils se promettaient d'un homme qui avait fait tant de rois, assassinèrent Y-ti dans son palais même.

Pa-ouang, ou Hiang-yu, devenait par ce meurtre le maître de tous les États de Tchou ; il aurait fort aimé les conserver en entier, & il se voyait avec peine dans le cas d'en démembrer quelque portion. Comme il avait créé Tchang-eulh roi de Tchao, & qu'il n'avait rien donné à Tchin-yu, il craignit de s'en faire un ennemi ; cependant, pour se l'attacher, il crut faire beaucoup de lui assigner trois *hien*, avec le titre de royaume. Tchin-yu, dont les services méritaient une autre récompense, fut choqué qu'on le traitât avec moins de distinction que les p.461 autres : il écrivit au roi de Tsi

pour l'engager à lui donner quelques troupes, avec lesquelles il se promettait de chasser celui que Hiang-yu avait mis en possession de Tchang-chan, & d'y rétablir sur le trône le prince qu'on en avait dépouillé.

Le roi de Tsi lui envoya sur-le-champ l'élite de ses troupes, avec lesquelles il contraignit Tchang-eulh d'abandonner le trône de Tchao, & le rendit à Tai-ouang, à qui Hiang-yu l'avait enlevé. Pour reconnaître ce service, Tai-ouang donna à Tchin-yu, en toute souveraineté, le royaume de Taï, qu'il quittait & qui lui était échu dans le partage de l'empire fait par Hiang-yu.

La puissance de Lieou-pang augmentait de jour en jour. Le roi de Ho-nan, attiré par sa seule réputation, vint lui offrir ses États & sa personne. Tchang-leang suivit son exemple. Le roi de Han transféra sa cour à Li-yang, où Tchin-ping vint lui demander du service. Tchin-ping, né dans la pauvreté, aimait l'étude ; mais comme il avait peine à subsister, il préféra à ses livres le parti de l'épée. Il servit d'abord dans les troupes de Ouei ; & comme il voyait peu de jour à s'avancer chez ce prince, il passa dans l'armée de Hiang-yu, qu'il quitta bientôt pour aller trouver Lieou-pang, de qui la renommée publiait tant de belles actions.

Le roi de Han, qui lui reconnut de la capacité, lui donna un emploi assez considérable dans ses troupes. Les anciens officiers murmuraient de ce qu'on leur préférait un étranger nouvellement arrivé. Le roi les écouta avec bonté ; il fit venir Tchin-ping, & lui dit :

> — Vous avez servi le roi de Ouei, que vous avez quitté pour vous donner à Pa-ouang, roi de Tchou ; à peine avez-vous été quelques mois sous ses drapeaux, que vous êtes venu vous ranger sous les miens. Une p.462 pareille inconstance doit-elle me donner de la confiance en vous ?
>
> — Le roi de Ouei, répondit Tchin-ping, ne récompense, point le mérite, parce qu'il n'a pas le talent de le discerner. Les liens du sang sont la seule recommandation auprès de Pa-ouang, à qui on ne peut d'ailleurs se fier. Vous seul, prince, savez employer

chacun selon sa capacité, & ce motif m'a déterminé à venir vous offrir mes services. Je n'aurais pas accepté vos largesses, si j'eusse cru ne pas vous être utile ; je les ai mises sous le sceau pour être rendues à qui vous l'ordonnerez. Je ne dois point profiter de vos bienfaits, si je ne les paie de ma personne ; mais je me retirerai avec regret : toute mon ambition est de verser mon sang pour un prince aussi digne de commander à tout l'empire.

Lieou-pang, charmé de son zèle, lui donna de nouvelles marques de sa libéralité, afin de se l'attacher davantage. Ce prince passant par le village de Sin-tching, dépendant de Lo-yang, un vieillard, appelé Tong-ko, lui adressa ce discours :

— J'ai toujours ouï dire, qu'*un homme qui suit la vertu, ne saurait manquer de prospérer, & que celui qui la méprise doit infailliblement tomber* : de même un général qui n'a point de réputation réussira difficilement. Pa-ouang est un traître sans foi & sans humanité, qui a fait mourir un empereur qu'il avait créé. Y-ti était son maître & son prince, il lui devait la fidélité & l'obéissance ; le laisserez-vous jouir impunément du fruit de son crime ? Si vous vouliez suivre mon avis, vous prendriez le deuil, en invitant les autres princes à vous imiter, & à se joindre à vous pour venger la mort de l'empereur Y-ti.

Le roi de Han saisit avidement ce prétexte de déclarer la p.463 guerre à Pa-ouang. Il fit prendre le deuil à son armée, & écrivit aux autres princes en ces termes :

« Dans le partage de l'empire, qui est l'ouvrage de Pa-ouang & que vous avez accepté, Y-ti, roi de Tchou, a été, de votre consentement, élevé au trône de l'empire. Vous lui avez promis la soumission & la fidélité ; cependant Pa-ouang l'a fait assassiner en trahison. Mon devoir me prescrit d'en porter le deuil & de venger sa mort : le vôtre est de vous unir à moi pour punir Pa-

ouang de sa perfidie. Les lois réclament contre lui, la justice est outragée, & la vertu vous dit que vous ne pouvez, sans ternir votre réputation, oublier ce que vous devez à la mémoire de celui que vous avez reconnu pour votre maître.

Pa-ouang fut bientôt instruit des préparatifs du roi de Han contre lui ; il faisait alors la guerre au roi de Tsi, qu'il quitta pour revenir mettre à couvert ses propres États. Comme il aspirait à l'empire, il n'y voyait d'obstacle que les seuls rois de Tsi & de Han. Son plan était de commencer par soumettre le roi de Tsi, pour retomber ensuite sur celui de Han ; mais Lieou-pang sut tirer avantage de cette levée de boucliers contre Tsi, pour engager les autres princes à se réunir contre Pa-ouang. Plusieurs entrèrent dans cette ligue, de sorte qu'il se vit à la tête de cinq cent soixante-mille hommes, avec lesquels il se mit en marche pour aller chercher Pa-ouang.

Avec une armée aussi formidable, ce prince devait tout faire plier devant lui ; cependant le séjour de Peng-tching pensa lui être funeste & ruiner cette brillante armée. Les vivres, qui s'y trouvèrent en abondance, excitèrent les officiers & les soldats à se livrer aux plaisirs. Au milieu de ces délices perfides, un corps de trente mille hommes de cavalerie, l'élite de ses p.464 troupes, que Pa-ouang détacha, vint surprendre & charger brusquement l'armée de Han, & la pressa si vivement, que plus de deux cent mille hommes se noyèrent dans la rivière de Soui-choui [1], dont les cadavres entassés interceptèrent le cours, & firent refluer les eaux dans la campagne.

Lieou-pang lui-même se trouva investi de tous côtés, & serait tombé entre les mains des ennemis sans un brouillard épais, mêlé de vents impétueux qui enlevaient des tourbillons de sable, à la faveur desquels il se sauva. Les ennemis, épouvantés de cet ouragan, se retirèrent, & facilitèrent par là l'évasion du roi de Han. Liou-heou son père, avec plusieurs officiers, furent faits prisonniers. Les princes qui s'étaient joints à Lieou-pang le

[1] A l'est de Ling-pi-hien de Fong-yang-fou dans le Kiang-nan.

quittèrent, pour se donner à Pa-ouang. Dans sa fuite, Lieou-pang s'arrêta au pays de Ma-y [1], où il recueillit les débris de son armée.

S'entretenant avec ses officiers de l'état présent de ses affaires, Tchang-leang lui conseilla de chercher à détacher King-pou, roi de Kieou-kiang, du parti de Pa-ouang, comme étant le meilleur officier qu'il eût. Il lui conseilla encore d'attirer Pong yuei, révolté contre le roi de Tai, dont il avait quitté le service.

> — Ces deux généraux réunis avec Han-sin qui ne leur cède en rien, ajouta-t-il, me font regarder la perte du roi de Tchou comme assurée.

Lieou-pang dépêcha à King-pou, Soui-lou, accompagné de vingt personnes, pour l'engager à prendre ses intérêts.

Le roi de Han rallia à Yong-yang [2] ses troupes dispersées p.465 depuis la journée de Peng-tching. Alors il se vit en état de faire face à l'armée de Tchou, qui n'avait cessé de le harceler : il la battit à la première rencontre à la tête de sa cavalerie, & l'obligea d'évacuer ses États.

A la nouvelle de la défaite du roi de Han, Pao roi de Ouei effrayé s'était jeté dans le parti de Pa-ouang. Le roi de Han naturellement porté à la douceur, chercha à le ramener par cette voie ; mais l'ayant tenté sans succès, il fit marcher contre lui Han-sin, qui le fit prisonnier & le dépouilla de son royaume.

204. Après cette conquête, Han-sin, ayant reçu un renfort de trois mille hommes, eut ordre d'aller avec Tchang-eulh soumettre les États de Yen & de Tchao. Le roi de Tchao vint avec plus de deux cent mille hommes garder le passage de Tsing-hing-keou [3].

Li-tsou-tché, un de ses généraux, lui conseilla de ne pas s'exposer à la première attaque de Han-sin & de Tchang-eulh. Il lui fit remarquer que ses

---

[1] C'est Hia-y-hien de Koué-té-fou du Ho-nan.
[2] C'est Yang-yang-hien de Cai-fong-fou dans le Ho-nan.
[3] C'est Teng-hien-hien de Tchin-ting-fou du Pé-tché-li.

ennemis ne pouvaient être à portée de leurs magasins, & que s'il voulait lui donner trente mille hommes, il se faisait fort de leur intercepter les vivres ; qu'alors ils seraient forcés de se rendre à discrétion : mais le roi n'écouta pas ce conseil prudent.

Les espions de Han-sin lui ayant rapporté ce qui s'était passé entre ce prince & Li-tsou-tché, il changea le dessein qu'il avait eu d'abord de forcer Tsing-king-keou, & se contenta d'en approcher à trente li seulement, pour y camper avec son armée. A minuit, il choisit deux mille cavaliers déterminés, à qui il ordonna de prendre chacun un étendard rouge, & d'aller se p.466 poster dans un endroit d'où ils pussent découvrir les ennemis sans en être aperçus. Il leur dit que le lendemain il irait insulter leur camp, & ferait mine de prendre la fuite ; qu'infailliblement les ennemis sortiraient de leurs retranchements pour le poursuivre, & qu'alors ils profiteraient de ce temps pour entrer dans leur camp & y arborer les étendards rouges, à la place de ceux des ennemis, qu'ils auraient soin de ramasser.

Le lendemain, dès la pointe du jour, Han-sin détacha dix mille hommes, & leur ordonna de marcher en avant avec l'étendard du grand général. Le roi de Tchao qui les aperçût, s'avança pour les recevoir, ne doutant point que Han-sin ne les commandât en personne. L'attaque fut soutenue de part & d'autre avec beaucoup de bravoure ; mais le détachement de Han-sin jetant ses drapeaux, commença à lâcher le pied & à regagner ses lignes. Le roi de Tchao, persuadé que la victoire ne pouvait lui échapper, fit sortir le reste de ses troupes ; alors les deux mille hommes qui étaient en embuscade entrèrent dans son camp, & y plantèrent les étendards rouges qu'on leur avait fait prendre la veille.

Le détachement avait dirigé sa fuite vers ses retranchements : lorsqu'ils y furent rentrés, le roi de Tchao jugeant qu'il ne pouvait les y forcer, fit sonner la retraite ; mais lorsqu'il fut près de rentrer dans son camp, il vit de tous côtés flotter les étendards du roi de Han. Cette vue le jeta dans une surprise étrange. Il envoya un détachement pour reconnaître la cause d'un changement aussi subit. Alors les deux mille hommes de Han-sin firent une

décharge générale de flèches sur ce détachement, avec tant de vigueur & si à propos, qu'ils l'obligèrent de se replier sur le corps d'armée, où il porta un si grand désordre que tout prit la fuite.

p.467 Han-sin avait prévu cette déroute ; il tomba sur les fuyards, & fit le roi prisonnier. Le général Tchin-yu perdit la vie dans cette action. Li-tsou-tché trouva le moyen d'échapper ; Han-sin, qui connaissait son mérite, en fut au désespoir, & promit mille *taëls* à celui qui le lui amènerait sans lui avoir fait aucun mal.

Li-tsou-tché prévint l'affront de se laisser prendre ; il vint de lui-même se présenter la corde au col à Han-sin. Ce général, après la lui avoir ôtée, lui rendit toutes sortes d'honneurs & le fit mettre à la première place. Il voulut le consulter sur le projet qu'il avait de soumettre à son maître les royaumes de Tsi & de Yen ; mais Li-tsou-tché s'excusa de lui en dire son sentiment, parce qu'il était son prisonnier, & qu'il n'avait pas besoin de conseils après la manœuvre combinée qu'il venait d'exécuter contre le roi de Tchao.

Cependant comme Han-sin insistait, Li-tsou-tché lui dit :

> — La réduction de Ouei & de Tchao, dont vous avez fait les deux rois prisonniers ; notre armée de deux cent mille hommes détruite dans une matinée, rendent votre nom redoutable à tout l'empire. Si le roi de Yen ne se soumet pas à votre approche, c'est qu'il sera sans doute appuyé des forces de Tsi : il faudrait dépêcher vers lui un habile négociateur, qui lui représentât avec éloquence ce qu'il doit craindre de votre part. Je prévois qu'effrayé de ces menaces, il n'attendra pas pour se rendre que vous entriez à main armée sur ses terres ; quand vous l'aurez attiré dans votre parti, alors le chemin de Tsi vous sera ouvert, & rien ne pourra vous empêcher de vous en rendre maître.

Ce moyen réussit à Han-sin. Le roi de Yen soumit ses États à Lieou-pang, à condition qu'il continuerait de les p.468 gouverner, & que Tchang-eulh gouvernerait aussi le royaume de Tchao.

Le trentième de la dixième lune, il y eut une éclipse de-soleil.

Soui-ho, que Lieou-pang avait envoyé vers King-pou, roi de Kieou-kiang, réussit également dans sa négociation. Il sut gagner ce monarque, en lui faisant sentir la différence des égards qu'il devait attendre de Pa-ouang & du roi de Han. Il lui peignit Pa-ouang souillé du meurtre de l'empereur Y-ti, ne récompensant point les services, abandonné des sages, & traitant les peuples avec dureté & en esclaves.

> — Mon maître au contraire, ajouta Soui-ho, est plein de vénération pour votre personne & d'estime pour votre mérite ; il vous porte dans son cœur. Quoique moins puissant que Pa-ouang, la vertu est son partage ; les habiles gens s'empressent à le servir ; il les honore & en use libéralement avec eux. Plusieurs princes même, charmés de ses grandes qualités, se sont soumis à lui avec joie ; les vœux des peuples le suivent partout, & tous le désirent pour leur maître. Pa-ouang n'inspire que la crainte, & n'est servi que par des esclaves.

King-pou, mécontent de Pa-ouang, se laissa aisément persuader : n'écoutant que son ressentiment il suivit Soui-ho, & vint se donner au roi de Han, qui le reçut à demi-couché sur un lit de repos. Ce premier accueil mortifia King-pou, au point de lui donner du repentir de sa démarche : cependant dès qu'il eut quitté Lieou-pang, il fut traité en roi, avec une magnificence qui lui fit presque oublier le déplaisir qu'il venait de recevoir.

Il restait encore à Pa-ouang quatre hommes, savoir, p.469 Fan-tseng, Tchong-li-mey, Long-tchu & Tcheou-yn, dont les conseils pouvaient retarder les progrès du roi de Han, & soutenir le parti de Pa-ouang. Tchin-ping lui conseilla de ne point épargner l'or pour les débaucher & les rendre suspects à Pa-ouang. Le roi de Han remit quarante mille livres d'or à Tchin-

ping, avec plein pouvoir de les employer comme il le jugerait à propos. Tchin-ping répandit une partie de cet or dans l'armée de Pa-ouang, & fit courir de bouche en bouche que ces quatre officiers se plaignaient de ce que leurs services restaient sans récompense, & que s'ils en eussent fait autant pour la gloire du roi de Han qu'ils en avaient fait pour celle de Pa-ouang, ils auraient déjà été comblés de distinctions & de bienfaits. Ces faux bruits produisirent tout l'effet que Tchin-ping s'en était promis : ils parvinrent aux oreilles de Pa-ouang, qui entra dans une grande méfiance à l'égard de ces quatre officiers.

A la quatrième lune, Pa-ouang apprenant que le roi de Han était dans Yong-yang [1] avec peu de troupes, fit faire une marche forcée à sa cavalerie pour l'y surprendre & l'y investir. Il la suivit de près avec le reste de son armée, & assiégea cette place dans les formes. Le roi de Han, vivement pressé & sans espoir d'être secouru promptement, demanda la paix. Pa-ouang envoya un de ses officiers pour en traiter avec Tchin-ping. Celui-ci, dont le projet était de ruiner entièrement Fan-tseng dans l'esprit de Pa-ouang, avait fait préparer un magnifique repas pour son ambassadeur.

Tchin-ping, faisant semblant d'ignorer qu'il vînt de la part du roi de Tchou, lui demanda si ce n'était pas Fan-tseng qui p.470 l'envoyait pour traiter avec lui de ses intérêts particuliers ; & comme il répondit qu'il venait par les ordres de Pa-ouang, Tchin-ping ne fit servir qu'un repas fort ordinaire. L'ambassadeur en fut choqué, & ne manqua pas à son retour de s'en plaindre à son maître, en lui rapportant les questions qu'on lui avait faites au sujet de Fan-tseng. Ce rapport confirma Pa-ouang dans ses premiers soupçons ; & comme Fan-tseng entra sur le moment dans sa tente pour le dissuader de faire la paix, il ne voulut point l'écouter, & le chassa avec indignation & mépris. Fan-tseng fut si sensible à cet affront, que, craignant de tomber entre les mains du roi de Han, à qui il avait cherché à faire tout le mal qu'il avait pu, voyant d'ailleurs que Pa-ouang perdrait l'empire par sa faute, il prit du poison & termina ainsi ses jours.

---

[1] Yong-yang-hien de Cai-fong-fou du Ho-nan.

Cependant le roi de Tchou pressait vivement Yong-yang ; les assiégés manquaient de vivres, & la place ne pouvait tenir encore longtemps. Ki-sin, officier de Lieou-pang, & qui avait beaucoup de ressemblance avec lui, imagina d'en profiter pour sauver son maître. Il se mit dans le char du roi, qu'il fit précéder par des gens qui portaient les marques de la royauté, & criaient que Lieou-pang, n'ayant plus de vivres, venait se rendre à discrétion. Tous les soldats de l'armée ennemie quittèrent leurs postes pour accourir au quartier de leur prince, en criant :

— *Vive Pa-ouang, maître souverain de tout l'empire !*

Ils croyaient la guerre terminée. Le roi de Han, après avoir remis la défense & la place à Tcheou-kou, profita de ce tumulte pour s'évader, accompagné de quelques cavaliers. Pa-ouang, outré d'avoir été la dupe du stratagème, fit mourir le généreux Ki-sin.

Sur la nouvelle que le roi de Han était pressé dans Yong-yang, Pong-yuei venait à son secours avec un corps de troupes p.471 assez considérable. De son côté Pa-ouang envoya Siuei-kong, avec un détachement, à la poursuite de Lieou-pang. Ce prince avait gagné les devants, & ne fut point atteint ; mais le détachement de Siuei-kong ayant rencontré Pong-yuei, il y eut entre eux une action des plus chaudes, où Siuei-kong fut tué, & son détachement dispersé & taillé en pièces.

Animé par ce succès, Pong-yuei tira droit à Yong-yang : mais Pa-ouang, apprenant la défaite de ses gens, laissa peu de monde devant la place, & vint au-devant de lui. Pong-yuei fut battu à son tour, & la réduction de la ville suivit de près cet échec. Pa-ouang fit mourir le brave Tcheou-kou, & envoya bloquer Tching-kao [1].

Le roi de Han, dans sa fuite, avait passé le Hoang-ho pour se rendre à l'armée de Han-sin. Arrivé à Siao-sieou [2], il y voulut rester la nuit ; & quoique très proche de son général, il défendit de l'avertir. Le lendemain, à

---

[1] Fan-choui-hien de Cai-fong-fou dans le Ho-nan.
[2] Sieou-ou-hien de Hoai-king-fou du Ho-nan.

la pointe du jour, il entra dans le camp, & se dit un envoyé du roi de Han. On le conduisit à la tente de Han-sin & de Tchang-eulh qui dormaient encore. Il prit leurs sceaux, & fit assembler les officiers auxquels il signifia qu'il venait relever leurs généraux, & qu'ils eussent à se disposer à partir. Les deux généraux éveillés, s'empressent d'aller auprès du prétendu envoyé & reconnaissent leur roi, qui laissa Tchang-eulh pour couvrir le pays de Tchao, partit avec Han-sin à la tête des troupes réunies de Tchao & de Yen, pour aller observer Pa-ouang à Tching-kao, dont il faisait le siège.

Résolu d'aller chercher Pa-ouang & livrer bataille, p.472 le roi de Han vint camper à Kong-lo [1], laissant derrière lui Tching-kao qui s'était rendue. Pa-ouang avait fait de grands approvisionnements de grains à Ngao-tsang [2]. Li-y-ki conseilla au roi de Han de se saisir de ces magasins, & de marcher droit à Yong-yang, dont la garnison était faible. Ce coup de main réussit comme il avait été projeté ; après quoi Lieou-pang envoya un détachement considérable, sous le commandement de Lieou-kia & de Lou-ouan, joindre l'armée de Pong-yuei, avec ordre d'entrer sur les terres de Tchou, & de brûler toutes les récoltes, afin de couper les vivres aux ennemis. Pong-yuei, avec ce renfort, soumit en peu temps dix-sept villes.

Pa-ouang accourut à la tête de son armée pour les reprendre, après avoir laissé Tsao-keou à Tching-kao avec une forte garnison, en lui recommandant expressément de se tenir sur la défensive, & de ne point sortir de l'enceinte des murs, quelques insultes que les ennemis fissent à la ville.

Le roi de Tchou commença son expédition par le siège de Ouai-hoang [3] : cette place, quoique mal fortifiée, fit une assez belle défense, dans laquelle Pa-ouang perdit beaucoup de monde. Cependant elle se rendit ; & malgré sa capitulation ratifiée, le roi de Tchou, irrité qu'une aussi mauvaise place

---

[1] Kong-hien de Ho-nan-fou dans le Ho-nan.
[2] Ho-yu-hien de Cai-fong-fou dans le Ho-nan.
[3] Elle était au nord-est à quelques li de Ki-hien de Cai-fong-fou.

l'eût arrêté si longtemps & lui eût coûté aussi cher, voulait en faire passer les habitants au fil de l'épée & la réduire en cendres.

Le fils du gouverneur, âgé seulement de treize ans, par l'effet d'une résolution au-dessus de son âge, vint trouver Pa-ouang & lui dit :

> — Je sais que vous voulez faire mourir les habitants p.473 de Ouei-hoang : un dessein aussi barbare est opposé à vos intérêts. Si vous l'exécutez, Ouei-hoang est la seule ville que vous prendrez ; toutes les autres préféreront de s'ensevelir sous leurs ruines par une défense opiniâtre & désespérée, dans la crainte d'un sort semblable au nôtre : & supposé que vous en forciez quelques-unes, par combien de sang n'en achèterez-vous pas la conquête ? Nous avons fait notre devoir en nous défendant, vous devez faire le vôtre en exécutant la capitulation que vous nous avez accordée ; la parole d'un monarque doit être sacrée : c'est en la tenant que vous engagerez les seize autres villes, que vous voulez reprendre, à se soumettre.

Pa-ouang, charmé de la sagesse avec laquelle ce jeune enfant lui parlait, se rendit à ses raisons, d'autant plus qu'il y allait de son intérêt. Il épargna les habitants de Ouei-hoang, & rentra dans les seize autres villes que Pong-yuei lui avait enlevées.

L'automne de cette même année, à la septième lune, il parut une comète à l'étoile *Ta-kio*, que nous appelons l'*Épi de la Vierge*.

Quoique les rois de Tchou & de Yen se fussent soumis à Lieou-pang, le roi de Tsi paraissait peu disposé à suivre leur exemple. Li-y-ki se proposa à Lieou-pang pour être envoyé en ambassade auprès de ce prince, & lui promit de le déterminer à se ranger de son parti.

Arrivé à la cour de Tsi, Li-y-ki obtint audience du roi, & lui dit :

> — Tout l'empire se déclare en faveur de Lieou-pang ; il est le premier qui l'ait délivré de la tyrannie des *Tsin* ; il est encore le premier dans cette grande révolution qui soit entré dans Hien-

> yang. Ses vertus, ses belles qualités le font chérir & respecter de tout le monde. Les sages accourent p.474 en foule le servir. Il récompense le mérite & cherche à soulager les peuples. Un prince aussi accompli ne mérite-t-il pas les vœux de tout l'empire ? Pa-ouang, son rival, souillé du meurtre de l'empereur Y-ti, d'un caractère altier & dur, ne sait que punir les fautes & oublier les services ; il aliène le petit nombre d'habiles gens qui le suivent, il foule aux pieds les peuples, traite avec orgueil les princes, & n'honore point les sages. Entre ces deux concurrents, voyez pour lequel vous devez vous déclarer ? Lieou-pang, maître d'une partie de l'empire & des magasins de Pa-ouang, est bien fort contre ceux qui voudraient s'opposer à ses progrès. Il vous prouve l'estime qu'il fait de votre personne & de votre amitié, par la commission dont il m'a chargé auprès de vous. Vos véritables intérêts ne vous permettent pas de balancer entre lui & Pa-ouang.

Le roi de Tsi, entraîné par les discours de Li-y-ki, envoya sur-le-champ un de ses officiers à Lieou-pang l'assurer de son obéissance, & qu'il se donnait à lui.

Han-sin apprit cette nouvelle comme il se disposait à entrer sur les terres de Tsi. Il fut quelque temps irrésolu s'il passerait outre. Kouei-tché lui dit à ce sujet :

> — Vous avez un ordre positif de vous rendre maître de Tsi ; en avez-vous un contraire de vous désister de cette entreprise ? La seule parole de Li-y-ki peut-elle vous dispenser de l'exécuter ? A peine dans un an, avec une armée nombreuse, avez-vous réduit les cinquante villes de Tchao : & Li-y-ki seul, avec sa langue, en un instant, en aurait gagné plus de soixante-dix. C'est ce qui n'est pas croyable, ou bien, avec toute votre habileté & votre réputation, vous ne devez pas vous comparer à lui.

203. Cette réflexion décida Han-sin ; il p.475 fit passer le Hoang-ho à son armée, & conquit, avec une rapidité étonnante, tous les États de Tsi, dont il

obligea le roi à se sauver à Kao-mi [1]. Ce prince, dans la persuasion que Li-y-ki l'avait trompé, lui fit souffrir une mort cruelle.

Pendant que Han-sin parcourait en vainqueur le royaume de Tsi, le roi de Han était arrêté au siège de Tching-kao. Tsao-kio qui la défendait, tenté de se signaler par une action d'éclat, sortit à la tête de toute la garnison, & passa la rivière de Ssé-choui [2], pour aller donner sur l'arrière-garde des ennemis. Le roi de Han, qui avait cherché à l'attirer, le fit repousser par sa cavalerie, & le contraignit de rentrer dans ses murs, après avoir perdu la plus grande partie de son monde. Ce gouverneur, se rappelant la défense que Hiang-yu lui avait faite de quitter ses remparts, se coupa le col de regret & de désespoir. Alors le roi de Han se présenta devant la place, qui lui ouvrit ses portes.

A cette nouvelle fâcheuse, Pa-ouang revint sur ses pas & campa à Kouang-ou [3], assez près de l'armée de Han. Depuis la perte de ses magasins, il ne pouvait que difficilement se procurer des vivres. Dans cette perplexité il menaça le roi de Han de faire mourir son père dans les tortures, s'il ne se soumettait promptement. Lieou-pang lui répondit :

> — Lorsque Hoai-ouang nous envoya contre les princes de *Tsin*, il nous recommanda surtout de vivre en frères. Sur ce pied-là, vous devriez regarder mon père comme le vôtre, p.476 & respecter ses jours ; mais du naturel dont je vous connais, je m'attends que vous n'épargnerez pas même votre père.

Outré de cette réponse piquante, Pa-ouang aurait fait mourir le père du roi de Han, si Hiang-pé, son père, ne lui eût représenté que, dans l'incertitude des événements, il devait craindre que Lieou-pang ne fût quelque jour à même d'user de représailles, & que cette mort ne satisferait que sa vengeance, sans lui procurer aucun avantage ; bien plus, qu'il en

---

[1] Kiao-tcheou de Lai-tcheou-fou dans le Chan-tong.
[2] Elle est dans le territoire de Ssé-choui-hien, dépendant de Cai-fong-fou.
[3] Elle était à dix li à l'ouest de Ho-yang-hien de Cai-fong-fou.

résulterait une infinité de maux qu'il était de la prudence d'éviter. Ces raisons arrêtèrent Pa-ouang & lui firent changer de résolution.

Quelques jours après, il envoya proposer à Lieou-pang de terminer leur rivalité par un combat singulier. Le roi de Han se mit à rire & répondit à ce cartel :

> — La justice de ma cause n'est point fondée sur les forces du corps, mais sur la prudence & la vertu.

En donnant cette réponse à l'envoyé de Pa-ouang, il ajouta :

> — Vous pouvez dire à votre maître qu'il s'est rendu odieux à tout l'empire par plusieurs crimes. D'abord il s'est arrogé le droit de le partager, qui ne lui appartenait pas ; il est entré sur les terres de Tsin contre les ordres de Hoai-ouang ; il a assassiné son général Song-y : c'est lui qui a réduit en cendres le superbe palais de Hien-yang ; il a profané les tombeaux des princes de *Tsin*, pour en enlever les richesses. C'est encore lui qui a fait mourir le prince Tsé-yng, qui s'était mis sous ma sauvegarde avec toute sa famille. C'est par les ordres de votre maître que les deux cent mille hommes de Tchang-han, qui s'étaient donnés à lui, ont été passés au fil de l'épée. Il a dépouillé des princes légitimes de leurs p.477 patrimoines, pour les donner à ses officiers. L'empereur Y-ti, son prince naturel, contraint de lui céder ses États & d'aller s'établir dans un pays affreux & impraticable, a fini par périr de sa main sans l'avoir mérité, & toutes les lois crient vengeance contre lui. Enfin dites-lui de ma part qu'il est cruel, inhumain, ingrat, injuste, sans foi & sans vertu ; que les peuples l'ont en horreur, & que l'empire ne le veut point pour maître. Quant à moi, je n'ai pris les armes que pour purger l'empire de scélérats comme lui.

L'envoyé de Pa-ouang lui rendit la réponse dure, mais trop vraie, du roi de Han. Il fut obligé d'en dissimuler son ressentiment, parce que le roi de Tsi lui demandait du secours contre Han-sin, qui l'avait chassé de ses États.

Il était trop important à Pa-ouang de ne pas laisser cette conquête au roi de Han : il envoya au roi de Tsi deux cent mille hommes sous les ordres de Long-tsié, le meilleur, mais le plus vain de ses généraux.

Long-tsié se flattait hautement de mener son armée à la victoire ; il disait qu'un mince capitaine comme Han-sin, parvenu sans mérite, & tout au plus capable de commander à une poignée de soldats, allait éprouver ce que c'était que d'avoir affaire à un général expérimenté comme lui. Il paya cher cette fanfaronnade. Lorsqu'il eut joint le roi de Tsi sur les limites de ses États, ils vinrent ensemble camper sur les bords de la rivière de Ouei-choui ; l'armée de Han-sin était postée à l'autre bord. Dès la même nuit ce général fit remplir des sacs de sable par plus de dix mille de ses soldats, pour arrêter le cours de la rivière Ouei-choui [1] au-dessus des deux p.478 camps. A la pointe du jour il la passa avec la moitié de son armée, pour attaquer les ennemis. Long-tsié le reçut vigoureusement, & crut même avoir de l'avantage ; car Han-sin repassa la rivière pour regagner son camp, en assez mauvais ordre. Long-tsié, pour achever la victoire dont il se croyait assuré, pressa Han-sin dans sa retraite, & franchit lui-même le lit de la rivière avec toute son armée. Une partie étant déjà à l'autre bord, & le reste au milieu du bassin, Han-sin fait rompre la digue formée par les sacs de sable ; alors les eaux retenues se dégorgeant avec rapidité, entraînent & noient ce qui se trouve dans leur lit. Han-sin tombe sur ceux qu'elles avaient épargnés, en fait une horrible boucherie, tue Long-tsié, fait prisonnier le roi de Tsi, & par cette victoire se rend maître de ses États.

Han-sin dépêcha un courrier à Lieou-pang pour lui en donner avis ; mais il lui faisait savoir en même temps que les peuples de Tsi, étant naturellement sans foi & limitrophes de Tchou, on ne devait pas trop compter sur leur fidélité : cependant, que le moyen de les contenir serait peut-être de l'en faire roi ; qu'alors ayant plus d'autorité, il serait plus respecté & plus en état de les conserver au roi de Han. Ce dernier article des dépêches de Han-sin déplut autant à Lieou-pang, que la première

[1] Dans le territoire de Ting-tcheou-fou dans le Chan-tong.

nouvelle lui avait fait de plaisir ; il rejeta même avec colère la proposition. Tchang-leang jugeant que Tchin-ping, qui avait été présent à la lecture de ces dépêches, espérait que ses services lui procureraient une récompense semblable à celle que Han-sin demandait, fit signe au roi & dit :

> — Nos affaires ne sont pas encore en assez bon état pour créer des rois ; cependant, puisque Han-sin le demande, il doit avoir la préférence pour une conquête p.479 qui est son ouvrage.

Lieou-pang comprit la pensée de Tchang-leang, & fit cependant toujours mine d'être fâché ; il fit graver un sceau tel qu'un roi de Tsi son vassal devait l'avoir, & chargea Tchang-leang de le porter à Han-sin, avec l'ordre d'attaquer les États de Tchou.

Pa-ouang, consterné de la défaite de son armée & de la perte de son général, flottait incertain sur le parti qu'il prendrait ; il s'arrêta à celui de tenter la fidélité de Han-sin, de chercher à l'attirer dans ses intérêts. Il lui fit proposer par Ou-ché, un de ses officiers, de partager l'empire en trois parties égales, afin de terminer toute guerre par cet accord : Ou-ché ajouta :

> — Il n'y a que vous qui puissiez décider entre les deux concurrents, celui du côté duquel vous vous rangerez, triomphera de son rival. Vous étiez autrefois sujet de Pa-ouang, & vous servez son plus grand ennemi !
>
> — Je remercie votre maître, répondit Han-sin, des avantages qu'il me propose ; je l'ai servi en qualité de soldat, sans qu'il ait daigné m'avancer ; il a même méprisé les conseils utiles que je lui donnais. Au contraire Lieou-pang m'a accueilli ; à peine ai-je été à son service, qu'il m'a fait son grand général ; souvent il s'est dépouillé de ses habits pour m'en revêtir. J'ai été admis avec distinction à sa table. Il a toujours écouté avec bonté les avis que j'ai pu lui donner ; loin de les rejeter avec mépris, souvent il y a déféré : mes services ne sont jamais restés sans récompense avec lui, & je serais assez ingrat & assez lâche pour le trahir !

Dites à Pa-ouang qu'il serait en droit d'avoir mauvaise opinion de moi, si je me laissais réduire par ses offres. Quiconque manque de fidélité à son premier maître est capable d'en manquer au second.

p.480 Pa-ouang sans vivres, à la vue d'un ennemi prêt à fondre sur lui au moindre mouvement qu'il ferait pour décamper, fut encore dans une plus grande perplexité quand on lui eût rendu la réponse de Han-sin. Dans ces entrefaites, le roi de Han lui envoya redemander son père, & Liu-heou son beau-père, qui étaient en son pouvoir. Pa-ouang profita habilement de cette conjoncture pour se tirer d'embarras ; il fit proposer à Lieou-pang une trêve, & de partager entre eux l'empire, dont il lui céderait tout ce qui est depuis Hong-keou vers l'ouest, & que le reste, qui se trouve à l'est de Hong-keou [1], lui appartiendrait à lui Pa-ouang. Afin de prouver au roi de Han la sincérité de ses propositions, il lui renvoyait son père & son beau-père ; & quoiqu'il n'y eût encore que des pourparlers au sujet de la paix, il agit de même que si elle eût été conclue, & se retira dans le pays de Tchou, qu'il s'était lui-même assigné par le premier partage général de l'empire.

Les propositions de Pa-ouang furent examinées dans le conseil du roi de Han. Tchang-leang & Tchin-ping furent d'avis de les rejeter, & représentèrent au roi qu'il était le maître de la plus grande partie de l'empire ; que tous les princes étaient disposés à se soumettre, & que Pa-ouang, dénué de vivres, allait être forcé de se rendre à discrétion, ou de périr accablé par leurs armes.

— Si vous acceptez la paix, ajoutèrent-ils, vous nourrirez un tigre qui désolera une seconde fois l'empire.

202. Le roi de Han, après la retraite de Pa-ouang, ne douta plus qu'il n'eût cherché à l'amuser par des propositions de paix ; il se mit à sa poursuite, & ne put l'atteindre qu'à la dixième lune à Kou-ling [2]. L'armée de

---

[1] Hong-keou était à l'ouest de Ho-yn-hien de Cai-fong-fou dans le Ho-nan.
[2] A trente li au nord-ouest de Tchin-tcheou de Cai-fong-fou dans le Ho-nan.

Pa-ouang, renforcée des débris de p.481 celle de Hiang-yu, se trouvait en état de tenir tête à celle de Han, d'autant plus que Han-sin & Pong-yuei ne l'avaient pas encore rejointe. Le roi de Han, trop confiant, ne fit pas attention qu'il avait affaire au plus grand capitaine de son temps ; il l'attaqua, & fut partout repoussé avec une perte considérable. Il se vit obligé de rentrer dans ses lignes, & d'y attendre l'arrivée de Han-sin & de Pong-yuei.

Comme ces deux généraux tardaient, Tchang-leang jugea qu'ils ne différaient de se joindre à Lieou-pang, que parce qu'il ne leur avait pas encore donné sa parole, de récompenser leurs services par le don d'une couronne, lorsqu'il serait maître de l'empire. Tchang-leang, s'en expliquant avec le roi, lui dit que Han-sin avait sans doute des vues sur le royaume de Tchou sa patrie, & Pong-yuei sur celui de Leang, comme sa conquête ;

> — Promettez-leur, à chacun, que vous les leur donnerez, alors vous les verrez accourir à votre secours. La nécessité de leur jonction ne vous laisse point d'autre parti à prendre.

Lieou-pang envoya porter ces paroles à ses deux généraux. Aussitôt Han-sin vint chercher Pa-ouang, qui était campé à Kai-hia [1], dans la résolution de lui donner bataille. Pa-ouang, quoiqu'inférieur en forces, ne recula point, persuadé que s'il remportait la victoire, il couperait par là bras & jambes au roi de Han. Il en espérait encore l'avantage de rétablir ses affaires, qui étaient en fort mauvais état ; ainsi l'action s'engagea entre ces deux grands capitaines : elle fut des plus vives & des plus disputées. Chacun y déploya toutes les ressources de l'art & de l'expérience ; mais le champ de bataille demeura à Han-sin, qui contraignit Pa-ouang de se mettre à p.482 couvert dans ses retranchements, & de s'y tenir sur la défensive.

Le lendemain de cette action, le roi de Han arriva d'un côté avec son armée, & Pong-yuei de l'autre avec celle qu'il commandait. On investit de

[1] A cinquante li à l'ouest de Hong-hien de Fong-yang-fou dans le Kiang-nan.

toutes parts le camp ennemi : Pa-ouang, se voyant pressé & sans ressource, choisit huit cents cavaliers bien montés, avec lesquels il perça à travers un des quartiers de Han, & se sauva, à la faveur de l'obscurité, du côté de la rivière Hoei-ho, jusqu'à Yn-ling [1].

Lieou-pang détacha sur-le-champ Kouang-yng, avec quelques mille cavaliers, pour aller à sa poursuite. Il continuait toujours à fuir, & cherchait à gagner quelqu'endroit couvert pour s'y mettre en sûreté. Arrivé à Tong-tching [2], il s'aperçût que de ses huit cents cavaliers, il ne lui en restait plus que vingt-huit. Il s'arrêta avec cette poignée de gens braves & fidèles à la montagne Ssé-hoei-chan [3], & leur dit :

> — Il y a huit ans, que je fais la guerre ; j'ai remporté plus de soixante-dix victoires. Aucun prince, pas même le roi de Han, mon ennemi, ne m'a refusé le glorieux titre de *Pa-ouang*. Maintenant si je suis sans ressource, c'est que le ciel veut ma perte. On ne peut me reprocher une lâcheté, & tant de combats, dont je suis sorti vainqueur, feront survivre & ma gloire & mon nom.

Cependant les troupes de Han l'atteignirent ; alors, ne pouvant plus fuir, il range sa petite troupe en bataille & leur présente le front. Ce héros intrépide vient tête baissée se précipiter sur les ennemis, & tue de sa propre main un de leurs p.483 officiers & plusieurs soldats ; mais accablé par le nombre, criblé de blessures, il tourne bride, suivi de deux cavaliers qui lui restaient, & s'enfonce dans les gorges de la montagne.

Kouang-yng le fait chercher de tous côtés sans pouvoir le découvrir. Pa-ouang trouve encore moyen de lui échapper avec ses deux braves compagnons, & de se rendre sur les bords du Ou-kiang, où, épuisé de fatigue & affaibli par le sang qu'il avait perdu, ce courageux, mais infortuné rival de Lieou-pang, se donna lui-même la mort. Le commandant du

---

[1] A quatre-vingt li au nord de Ho-tcheou de Fong-yang-fou dans le Kiang-nan.
[2] A cinquante li au sud-est de Ting-yuen-hien de Fong-yang-fou.
[3] A soixante-dix li au sud-ouest de Kiang-pou-hien de Kiang-ning-fou, autrement Nan-king.

détachement de Han fit porter son corps à son maître. A la nouvelle de sa mort, tous ceux qui tenaient son parti se soumirent, à l'exception des peuples de Lou, qui ne pouvaient se persuader que ce grand capitaine ne fût plus. Le roi de Han leur ayant montré son corps, ils n'hésitèrent pas à recevoir ses lois.

Tout l'empire reconnut alors Lieou-pang pour maître. Ce prince fit de magnifiques obsèques à Pa-ouang, & lui éleva un tombeau à Kou-tching [1]. Après lui avoir rendu ces honneurs funèbres, il créa prince Hiang-pé, le père de son rival, & lui donna toutes les marques & les prérogatives de cette dignité. Il fit Han-sin roi de Tchou, & Pong-yuei roi de Leang. Han-sin lui ayant demandé la permission de s'absenter quelques jours, il courut porter mille *taëls* d'argent à la vieille compatissante, qui l'avait secouru avant qu'il se fût enrôlé sous les drapeaux de Hiang-yu. Cette bonne femme, qui avait pris pour une dérision la promesse de Han-sin, ne pouvait revenir de sa surprise en se voyant aussi libéralement récompensée d'un service p.484 dont elle se souvenait à peine. Ce trait de reconnaissance honora celui qui s'en acquittait.

[1] Montagne à douze li au sud-est de Tong-ho-hien de Yen-tcheou-fou dans le Chan-tong.

KAO-HOANG-TI

@

L'empire étant réuni sous la puissance du roi de Han, tous les grands lui présentèrent une adresse, pour l'engager à prendre le titre de *Hoang-ti* ou empereur ; & à la deuxième lune, ce prince étant à Fan-choui, à trente li au sud-ouest de Tsao-tcheou dans le Chan-tong, fit publier un rescrit, par lequel il acceptait ce titre sous le nom de Kao-hoang-ti. Après qu'il eut pris possession du trône impérial, il accorda une amnistie à tous ceux qui avaient porté les armes contre lui, & un pardon général, même aux criminels, conçu en ces termes :

> « Il y a huit ans que les gens de guerre sont dans un mouvement continuel, sans avoir pu jouir d'un moment de repos. Les peuples ont étrangement souffert des ravages & des horreurs que la guerre entraîne à sa suite. Maintenant que la paix va ramener le calme & l'abondance, je veux que tout le monde participe à ses avantages. Je pardonne à tous les criminels, même à ceux qui ont mérité la mort, & j'ordonne qu'on les mette en liberté.

Durant toutes ces guerres intestines, les peuples, pour se garantir des violences & des insultes du soldat effréné, avaient abandonné leurs foyers, & s'étaient retirés sur les bords des rivières & dans les montagnes ; l'empereur fit publier cette invitation à ses nouveaux sujets :

> « Vous mes peuples, que j'aime & que je porte dans mon cœur, cessez de craindre : votre prince est entre vous, & celui qui voudrait vous nuire, prêt à vous défendre ; que le vieillard, que le père reviennent au soin de leur famille, & p.485 que le laboureur cultive paisiblement ses terres. J'invite ceux qui avaient des emplois à retourner chacun dans leur district, & à s'acquitter, comme par le passé, de leurs fonctions. Mon intention est que les écoles publiques se rouvrent, & qu'on choisisse des maîtres habiles, qui traitent leurs disciples avec douceur. J'ordonne aux

officiers & aux soldats de se rendre dans les villes dont la garde leur était commise. J'exempte cette année de tous droits les marchandises, & je remets au peuple les tributs jusqu'à ce qu'il soit en état de les payer sans se gêner.

Après que l'empereur eut pourvu à la tranquillité de ses peuples, il fit prendre à Liu-chi, son épouse, le titre de *Hoang-heou*, c'est-à-dire d'impératrice, & régla le rang que son fils & les princes de sa famille tiendraient dans l'empire. Il avait établi, par provision, sa cour à Lo-yang [1], où il invita tous les grands à un festin. Ce prince s'y rendit avec un cortège magnifique & toute la pompe de la dignité impériale. S'étant assis sur un trône, il adressa la parole aux grands, & leur dit :

— Vous les fidèles compagnons de mes fatigues & de ma gloire, que le respect dû à mon rang ne vous empêche point de m'ouvrir votre cœur. Parlez-moi avec franchise & liberté : d'où vient me suis-je rendu maître de l'empire, & que Pa-ouang l'a perdu ?

Kao-ki & Ouang-ling lui répondirent :

— Vous avez dû parvenir à ce point de grandeur. Vous partagiez les disgrâces & les avantages avec ceux qui s'étaient dévoués à votre service ; vous distinguiez les gens de mérite, & une belle action n'est jamais restée sans récompense avec vous. Pa-ouang, au contraire, soupçonneux, vindicatif, maltraitait p.486 même ceux qui étaient les plus zélés à le servir ; jamais aucune libéralité n'a encouragé ceux qui prodiguaient leur vie & leur sang pour lui. Il s'attribuait tout l'honneur d'une campagne ou de la prise d'une ville, gardant pour lui seul les trésors & les dépouilles des vaincus. Une telle conduite a dû l'éloigner de l'empire, & lui procurer la fin malheureuse qu'il a eue.

— Il me semble, répliqua l'empereur, que je dois plutôt mes succès au discernement que j'ai eu d'employer chacun selon ses

[1] Ho-nan-fou de la province du Ho-nan.

> talents. Tsé-sang n'est-il pas mon maître dans l'art de faire camper une armée & de lui faire prendre une position avantageuse ? Siao-ho peut il être égalé pour l'habileté dans les affaires ? Han-sin l'emporte de beaucoup sur moi ; qui sait mieux que lui se battre un jour d'action & faire une retraite plus à propos ? Voilà la cause de mon élévation ; & la perte de Pa-ouang vient de ce qu'il n'a pas voulu écouter Fan-tseng, ni su l'employer selon sa capacité & les vues qu'il avait pour son agrandissement.

A la nouvelle de la défaite & de la mort de Pa-ouang, Tien-hong, l'héritier de Tsi, qui s'était déclaré pour lui, craignant que l'empereur ne s'en vengeât par l'extinction de sa famille, s'était retiré avec cinq cents de ses sujets dans une île, à laquelle on donna le nom de Tien-hong-tao [1], qu'elle a conservé. L'empereur lui dépêcha un de ses officiers pour l'inviter à revenir, avec promesse de le traiter selon son rang ; mais il lui fit dire en même temps que s'il désobéissait, il le regarderait dès lors comme rebelle, & qu'il saurait l'en punir.

p.487 A cet ordre, ce prince quitta son île, suivi seulement de deux de ses gens ; mais coupable du meurtre de son aîné & de mauvais traitements envers son autre frère, il était continuellement agité par la crainte & déchiré de remords. Prêt à entrer à Chi-hiang, il s'arrêta & dit à ses deux compagnons :

> — Autrefois l'égal du roi de Han, aujourd'hui son sujet, quelle humiliation pour moi de reconnaître un maître ! Avili, descendu de mon rang, l'ombre d'un frère me poursuit encore pour me reprocher ma barbarie. En horreur à moi-même, puis-je espérer aucun repos ? Non, je suis indigne de voir le jour.

A ces mots, il se frappe d'un poignard, & termine ainsi une vie qui lui était devenue odieuse & insupportable.

---

[1] Elle est à cent li de Tsié-mé-hien de Lai-tcheou-fou dans le Chan-tong.

L'officier député vint rendre compte à l'empereur de ce triste événement. Ce prince ne put retenir ses larmes, & ordonna qu'on lui fît les funérailles ordinaires aux rois. Ses deux compagnons, inconsolables de sa perte, se coupèrent le col sur son tombeau, & tous les habitants de son île, en apprenant sa mort, ne voulurent point lui survivre.

Ki-pou, du royaume de Tchou, & un des officiers de l'armée de Pa-ouang, avait mal parlé de Lieou-pang dans plusieurs occasions. Ce prince avait été sensible à ce mépris. Parvenu à l'empire, il ne voulut point s'en venger en faisant mourir Ki-pou ; mais il le condamna à se racheter lui & sa famille pour mille *taëls* d'or. Cet officier, en vendant tout son bien, jusqu'à ses enfants & sa famille, n'en retira pas la moitié de la somme qu'il lui fallait. Pour tâcher de la compléter, il se coupa les cheveux & se fit esclave de Tchu-kia, qui l'envoya dans une de ses métairies.

Tchu-kia vint à Lo-yang, & s'adressant à Teng-kong, qui p.488 avait beaucoup d'accès auprès de l'empereur, il lui parla avec chaleur de Ki-pou :

> — Quel est le crime de cet officier, dit-il à Teng-kong ? Il a pris les intérêts de Pa-ouang qu'il servait ; est-ce que les sujets ne doivent point être zélés pour leur maître ? A peine l'empereur est-il sur le trône, qu'il commence par exercer la vengeance : elle est indigne d'un cœur généreux & d'un prince qui tient un rang aussi élevé que lui ; il se déshonore par la peine qu'il a infligée à Ki-pou. C'est un sage, dont les talents peuvent lui être utiles, & il l'a réduit à se faire esclave pour chercher à se rédimer. Vous qui êtes à la cour, qu'y faites-vous, si vous n'êtes point jaloux de l'honneur & de la réputation de votre maître ? Votre devoir est de l'avertir des fautes qu'il fait.

Ces reproches prononcés, avec la fermeté qu'inspirent le zèle & la droiture, firent une si grande impression sur Teng-kong, qu'il rendit exactement à l'empereur cette conversation. Ce prince en fut lui-même si frappé, qu'il condamna sa conduite envers Ki-pou, & lui fit rendre ses enfants, sa famille & ses biens ; il lui donna même un emploi considérable à la cour. Cette

réparation généreuse & solennelle de ses torts, fit paraître ce prince encore plus grand aux yeux de ses sujets.

La justice qu'il exerça sur Ting-kong, frère maternel de Ki-pou, fut une leçon frappante pour tous ceux qui étaient à son service. Au siège de Peng-tching, lorsque Pa-ouang pressait si vivement Lieou-pang, qu'il était sur le point de le faire prisonnier, le roi de Han trouva moyen de s'évader. Ting-kong fut envoyé à sa poursuite & l'atteignit. Le roi de Han s'était tiré de ses mains en lui disant :

— Deux sages doivent-ils travailler à se détruire & à se perdre ?

p.489 Ting-kong ne doutait pas qu'il ne fut récompensé du service qu'il avait rendu à Lieou-pang de l'épargner & de le laisser aller. Il se présenta à la cour, mais l'empereur ayant su qu'il lui demandait audience, répondit :

— Un sujet que la louange fait manquer de fidélité à son maître, & qui ne profite pas de l'occasion de se saisir de celui qui peut lui disputer l'empire, un tel homme est indigne de vivre. Lui laisser la vie, ce ferait l'exposer à commettre une nouvelle trahison.

Après cette réponse, l'empereur prononça son arrêt de mort, qui fut exécuté sans rémission.

Comme le bruit se répandait que l'empereur voulait fixer sa cour à Lo-yang, Lieou-king, du royaume de Tsi, lui fit à ce sujet ses représentations.

— Votre Majesté lui dit-il, se propose de faire de Lo-yang la capitale de son empire. Il est vrai que les *Tcheou* y ont tenu leur cour ; mais peut-on se comparer à ces grands hommes, qui ne respiraient que la vertu, ainsi que ceux qui les servaient ? Lorsque la vertu est la base du trône, on n'a rien à craindre, ni à Lo-yang ni ailleurs ; mais après tant de secousses que l'empire a reçues, après les désordres des guerres, si longues & si opiniâtres qu'il vient d'essuyer, qui peut répondre que la fermentation des esprits soit apaisée ? Dans cette incertitude, la prudence exige que vous vous établissiez dans un endroit mieux défendu. Le pays

> de Tsin me paraît réunir tous ces avantages : les montagnes qui l'environnent en rendent l'accès difficile ; Le Hoang-ho, qui en est comme la ceinture, y forme naturellement un fossé impraticable ; les gorges, les défilés par où il faut nécessairement passer pour y entrer, sont autant de forts, où une poignée de monde peut arrêter les armées les plus p.490 nombreuses. Ainsi j'estime, pour la sûreté de votre personne, que vous devez préférer ce séjour à Lo-yang.

L'empereur fit examiner ce projet par son conseil. Plusieurs membres, pour des raisons personnelles, inclinaient à rester à Lo-yang. Tchang-leang, en qui le prince avait une entière confiance & qui la méritait, fut chargé de peser les raisons pour & contre, & après les avoir toutes discutées, il se déclara pour le plan de Lieou-king. L'empereur l'adopta & le suivit.

Han-sin, à qui Lieou-pang devait l'empire, retiré dans les États de Tchou, afin de tenir ses troupes en haleine, parcourait à leur tête toutes les villes de son royaume, en aussi bon ordre que s'il eût marché contre l'ennemi. Des envieux de sa gloire & de son rang en prirent prétexte pour le faire suspecter à l'empereur, qui eut l'injustice de prêter l'oreille à ces inculpations odieuses. Ce prince, ayant témoigné ses soupçons à Tchin-ping, celui-ci lui conseilla de faire assembler à Tchin, comme il est ordonné par les anciennes constitutions, tous les gouverneurs & les officiers des provinces, pour y subir l'examen de leur conduite. L'ordre en fut expédié. Han-sin se trouva un des premiers au rendez-vous mais à peine y fut-il arrivé, que l'empereur le fit arrêter.

> — Oh, pour cette fois, dit il, je ne dois plus douter que je n'aie de grands ennemis à la cour. *Lorsque le gibier est mort, les armes sont inutiles ; lorsque les ennemis sont détruits, qu'a-t-on besoin de généraux ?* L'empire est paisible & affermi, je suis dès lors inutile, on peut sans craindre me faire mourir : je demande seulement qu'on m'accorde la grâce de voir encore une fois l'empereur.

Ce prince l'admit en sa présence, mais sans lui permettre d'ouvrir la bouche. Il lui dit :

— On vous accuse de vouloir vous p.491 révolter.

Et après ce peu de paroles, il le fit charger de chaînes & conduire à Lo-yang, pour y être jugé à son retour.

Le principal but de l'assemblée de Tchin étant rempli, l'empereur reprit bientôt le chemin de Lo-yang. Lorsqu'il y fut arrivé, il voulut, pour la forme, examiner la prétendue rébellion de Han-sin ; & après un léger examen, il lui pardonna, en lui ôtant son royaume & le titre de roi, & ne lui donnant à la place que celui de prince *Hoai-yn*. Han-sin, sensible à cet affront, ne douta plus que l'empereur ne le traitait de la sorte que parce qu'il le craignait, & que ses actions avaient eu trop d'éclat pour qu'il n'en eût pas quelque jalousie. Il feignit une maladie pour s'excuser d'aller chaque jour au palais, & n'y fut plus que par un ordre exprès.

Quelques jours après l'empereur l'appela, sous prétexte de lui parler des affaires de la guerre, mais dans le fond pour tâcher de lui tranquilliser le cœur. Après l'avoir entretenu assez longtemps sur le chapitre de plusieurs de ses officiers, & sur le nombre de troupes que chacun était capable de commander, il lui demanda combien il croyait que lui empereur pouvait en commander.

— Vous pouvez, Sire ; lui dit-il, commander une armée de cent mille hommes ; mais c'est tout.

— Et vous ?, reprit l'empereur.

— Plus les troupes seront nombreuses, mieux je les commanderai.

— Si cela est, dit l'empereur en souriant, comment vous êtes-vous laissé prendre par moi ?

> — C'est justement pour cela que Votre Majesté m'a pris ; son talent n'est pas de commander les soldats & de les gouverner, mais de gouverner les officiers & de les commander.

L'empereur jusque-là n'avait pas encore déterminé les récompenses de ceux qui l'avaient servi avec zèle pendant la guerre : il y travailla sur la fin de cette année. Siao-ho fut si p.492 fort distingué dans cette occasion, que les autres en murmurèrent & s'en plaignirent hautement.

> — Quoi, disaient-ils, c'est nous qui avons essuyé toutes les fatigues, qui avons mille fois exposé notre vie, & l'empereur a plus d'égards pour Siao-ho que pour nous ; lui dont le cheval n'a jamais donné une goutte de sueur, & dont toute la peine a été d'écrire quelques lignes, ou de dire quelques paroles dans le conseil ; cette préférence est-elle juste ?

Ces murmures étant venus aux oreilles de l'empereur, il les assembla tous, & leur dit :

> — Vous trouvez à redire que j'aie avantagé Siao-ho plus que les autres ; dites-moi, à la chasse qui sont ceux qui poussent & prennent le gibier ? Ce sont les chiens. Mais qui sont ceux qui conduisent & dirigent les chiens ? Ne sont-ce pas les chasseurs ? Vous avez beaucoup fatigué, vous avez vigoureusement poursuivi le gibier, vous l'avez même forcé & vous l'avez pris ; & en cela vous avez tout le mérite des chiens de chasse ; mais Siao-ho a conduit toute la guerre, c'est lui qui a tout réglé, qui vous a fait attaquer l'ennemi à propos, qui par ses conseils vous a rendu maîtres des villes & des provinces que vous avez conquises, & par là il a le mérite du chasseur ; lequel est plus digne de récompense ?

Ce discours imposa pour toujours silence aux mécontents.

Quoique Tchang-leang ne fût pas un guerrier distingué, il avait servi Lieou-pang de ses conseils, & son zèle ne resta pas sans être reconnu :

l'empereur lui assigna trente mille familles, outre le rang de prince qu'il lui avait déjà donné. Tchang-leang, jugeant que cette libéralité, ne servirait qu'à augmenter la jalousie des autres, refusa les trente mille familles, en disant :

> — Lorsque j'eus le bonheur de rencontrer Votre p.493 Majesté à Hia-pei [1], je vis d'abord que le Ciel me donnait un maître : si elle m'a fait l'honneur de se servir de moi & de mes conseils, elle m'en a libéralement récompensé ; je suis prince, c'est plus que je n'aurais osé espérer.

201. L'empereur nomma en même temps Tchin-ping à la principauté de Hoai-yn [2]. Tchin-ping voulait s'excuser sur ce qu'il n'avait point servi, & ne pouvait par conséquent, sans faire tort aux autres, recevoir une grâce qui devait être le prix de leur bravoure.

> — Vous avez vaincu les ennemis par les conseils prudents que vous m'avez donnés, lui répondit l'empereur. Si vaincre les ennemis ne s'appelle pas mérite réel, où le faut-il chercher ?
>
> — Sans Oué-ou-tchi, reprit Tchin-ping, aurais-je jamais eu le bonheur d'entrer au service de Votre Majesté ?
>
> — Je ne l'oublierai pas, je vous en donne ma parole, dit l'empereur.

En effet, il ne laissa personne sans récompense.

Peu de temps après, l'empereur aperçût les grands assemblés devant son palais, qui parlaient avec beaucoup d'action, & qui paraissaient agiter quelque affaire de grande importance. Ce prince en demanda le sujet à Liu-heou son beau-père. Celui-ci, sans lui rien déguiser, lui répondit :

> — Les grands disent que vous êtes un homme sorti, pour ainsi dire, de la poussière, qu'ils ont mis sur le trône au prix de leurs

---

[1] Pei-tcheou de Hoai-ngan-fou dans le Kiang-nan.
[2] Il est à quatre-vingt-dix li nord-est de Tchin-lieou-hien de Cai-fong-fou dans le Ho-nan.

> fatigues & de leur sang ; que maintenant que vous avez obtenu tout ce que vous désiriez, vous réservez vos bienfaits pour vos amis, & les peines pour ceux qui vous ont été opposés : ils consultent ensemble sur les moyens de détruire leur ouvrage, & de mettre un autre à votre place.

p.494 L'empereur pâlit à cette réponse, & demanda ce qu'on voulait qu'il fît ; & comme Liu-heou le questionnait sur celui qu'il croyait son plus grand ennemi, ce prince lui dit que c'était Yong-tchi, dont il avait reçu plusieurs affronts, & que sans les grands services qu'il lui avait rendus & ses belles actions, il en aurait déjà tiré une vengeance exemplaire. Liu-heou lui conseilla au contraire de le combler de bienfaits, comme étant le seul moyen d'apaiser les murmures, & d'arrêter la fermentation des esprits.

Ce parti était en effet le plus sage. L'empereur le sentit & invita tous les grands à un festin, après lequel il créa Yong-tchi prince de Ché-fang [1], en donnant l'ordre à ses ministres de faire des recherches sur les services des officiers, & d'en tenir un registre exact, afin que personne ne restât sans récompense. Sa conduite, à l'égard de Yong-tchi, ramena tous les esprits, & chacun espéra de recueillir bientôt le fruit de ses services.

L'empereur voulut que les grands déterminassent le rang que dix-huit d'entre eux & du premier ordre tiendraient à l'avenir. Ils nommèrent pour leur chef Tsao-tsan, en considération de ce qu'il avait reçu soixante-dix blessures, & de ce qu'il avait pris un grand nombre de villes & pacifié plusieurs provinces. Mais Ou-tsien-tsiou s'y opposa, en disant :

> — Je ne conteste point à Tsao-tsan sa bravoure, ni les belles actions qu'il a faites. Sans prétendre en diminuer la gloire, j'avance qu'il y a eu plusieurs opérations, durant la guerre, où sa valeur n'a eu aucune part. L'empereur, souvent battu & obligé de fuir devant Pa-ouang, a toujours réparé ses malheurs par p.495 la sagesse & la prévoyance de Siao-ho. Les secours qu'il tenait tout

[1] Ché-fang-hien de Tching-tou-fou dans le Ssé-tchuen.

> prêts dans le pays de Koan-tchong, & dont il recrutait continuellement son armée ; les magasins qu'il avait faits dans des temps si difficiles, pour qu'on ne manquât pas de vivres ; le même pays de Koan-tchong qu'il nous ménageait pour retraite, garanti par sa prudence de toute insulte ; enfin, il a soutenu seul tout le poids de la guerre pendant cinq campagnes, & mis notre prince en état de vaincre Pa-ouang. Ces opérations si sagement combinées, si heureusement exécutées, parlent en faveur de Siao-ho, & lui adjugent le pas sur Tsao-tsan. J'avoue que les Tsao-tsan ne sont pas communs, mais trouverait-on deux Siao-ho dans l'empire, & le mérite d'une journée peut-il être comparé aux opérations combinées d'une guerre entière ?

L'empereur adjugea à Siao-ho la première place parmi les grands de la première classe, & à Tsao-tsan la seconde : il nomma de plus Siao-ho son premier ministre, avec la liberté d'entrer au palais quand il le jugerait à propos, sans une permission expresse & sans ses habits de cérémonies. Il lui permit encore d'y venir le sabre au côté : distinction qui n'était accordée à personne ; & il créa Ou-tsien-tsiou prince de Ngan-ping [1], dans les États de Tsi, en récompense de ce qu'il avait fait éclater le mérite & les services de Siao-ho.

Jusque-là l'empereur n'avait été occupé qu'à récompenser & à élever ses officiers ; il paraissait peu songer à son père dans la distribution qu'il faisait des grâces & des dignités. De cinq jours en cinq jours, il allait s'informer de sa santé, & bornait à ce devoir les attentions qu'il avait pour lui. Son père était lui-même p.496 surpris de cette espèce d'oubli. Un jour que l'empereur venait lui rendre ses devoirs à l'ordinaire, il se revêtit de ses plus beaux habits, & fut l'attendre hors de ses appartements dans la posture du dernier de ses sujets ; le prince, étonné de le voir s'humilier devant lui, s'arrêta : alors le père dressant la parole à son fils, il lui dit :

---

[1] Ngan-ping-hien de Tchin-ting-fou dans le Pé-tché-li.

> — Être empereur, c'est être le maître, de tous les sujets d'un État ; tout doit ici s'abaisser devant vous. Il ne faut pas, pour l'amour de moi, intervertir un ordre si sagement établi.

L'empereur comprenant le reproche de son père, retourne sur ses pas, assemble les grands, & le déclare *Tai-chang-hoang*, c'est-à-dire, *l'empereur qui est au-dessus*. Le prenant par la main, il le fait asseoir sur un siège qui était au bas de son trône, & debout, à ses côtés, il le présente aux grands, qui lui rendent hommage en cette qualité.

Depuis que les princes de Tsin avaient si bien battu les Tartares *Hiong-nou*, ils s'étaient rejetés du côté du nord, & les limites de l'empire en avaient été entièrement purgés ; cependant les guerres intestines, qui se rallumèrent, les enhardirent à faire de nouvelles courses. Leur *Tchen-yu* ou roi, appelle Teou-man, avait deux fils : l'aîné se nommait Mété. Son père donnait toute sa tendresse à son frère, & voulait en faire son successeur. Comme il prévoyait que Mété serait un obstacle à ses desseins, il prit la résolution de le faire mourir, Mété, qui en fut averti, prévint son père, le tua & se fit reconnaître *Tchen-yu* des Tartares *Hiong-nou*.

Tong-hou, autre prince tartare, voulait avoir un certain cheval, appartenant à Teou-man, qu'on disait pouvoir faire jusqu'à mille li en un jour. Dès qu'il apprit la révolution arrivée dans le pays de ces *Hiong-nou*, il envoya un de ses officiers à Mété pour le lui demander. Les officiers de Mété p.497 insistaient à le refuser :

> — Quoi, leur répondit Mété, pour un cheval, voudriez-vous rompre avec vos voisins ?

Et sur-le-champ il le fit remettre à l'envoyé de Tong-hou.

Quelque temps après, le même Tong-hou lui envoya demander une *Yen-tchi* de Teou-man [1]. Les officiers de Mété rejetèrent avec indignation une

[1] *Yen-tchi* en tartare signifie reine ; c'est le nom qu'on donnait alors aux femmes des *Tchen-yu*.

demande aussi déraisonnable, & sollicitaient Mété de le punir de sa témérité par les armes.

— Pourquoi, leur répondit-il, entreprendre une guerre pour une femme ?

Sans les vouloir écouter davantage, il remit cette *Yen-tchi* à l'envoyé, pour la conduire à son maître.

Les États de ces deux princes tartares étaient séparés l'un de l'autre par un désert de plus de mille li. Le *Tchen-yu* de Tong-hou, qui trouva tant de facilité à obtenir de Mété tout ce qu'il demandait, commença à le mépriser, & vint camper avec des troupes sur les limites de ses États.

Les officiers de Mété ne se mettaient pas en devoir de garantir ce désert limitrophe, parce qu'ils le regardaient comme de peu de valeur.

— Comment, leur dit Mété, n'est-ce pas ce terrain qui est le berceau du royaume, & vous voudriez le céder à Tong-hou ?

Mété qui avait d'abord paru faible & condescendre à des demandes qu'il avait jugées de peu de conséquence, ne vit pas d'un même œil cette invasion. Il marche à la tête de ses troupes contre Tong-hou, le repousse jusque dans son pays, s'en empare, & fait mourir ce prince tartare avec toute sa famille. De là, il parcourt en vainqueur le royaume de Yuei-tchi du Si-yu, & revenant sur p.498 ses pas, il se rend maître du pays des Tartares, au midi du Hoang-ho, dont il fait le roi prisonnier. Ensuite il entre dans le pays de Yen & de Tai, n'en sort que chargé de butin, va reprendre le pays que Mong-tien, général de Tsin-chi-hoang-ti, avait conquis sur ses ancêtres, & termine ses courses par le siège de Ma-yé.

Han-ouang-sin, qui la défendait avec une faible garnison, crut qu'il était de sa prudence de composer avec les Tartares ; mais comme il était sur le point d'entamer cette négociation, il reçut par un courrier des reproches de l'empereur, qu'il ne croyait pas mériter ; & craignant qu'on n'en voulût à ses jours, il livra Ma-yé aux Tartares & entra à leur service. La reddition de

cette place fut suivie de la prise de Tai-yuen, emportée d'assaut, & elle ouvrit à Mété le chemin de Tsin-yang.

Pendant que les Tartares faisaient toutes ces conquêtes sur les frontières & dans la Tartarie occidentale, l'empereur travaillait à rétablir les lois & à réparer les désordres que les guerres avaient occasionnés dans l'empire. Pour donner quelque relâche aux soins & aux travaux que ce rétablissement exigeait, il invita tous les grands à un festin, où tout se passa avec beaucoup de confusion, parce qu'il n'y avait encore rien d'arrêté sur l'ordre qui s'y devait observer. L'empereur chargea Sun-tong d'en régler le cérémonial, afin d'éviter à l'avenir les inconvénients de ces sortes d'assemblées.

Sun-tong fit venir du pays de Lou plusieurs de ses disciples, qu'il joignit aux lettrés que l'empereur entretenait à sa cour. Il en composa une assemblée de plus de cent personnes, dans laquelle on agita le cérémonial des festins ; après bien des débats, on convint de s'en tenir à ce qui se pratiquait p.499 sous les princes de Tsin. Ils furent en corps présenter à l'empereur le résultat de leur assemblée. Ce prince, après l'avoir examiné, ordonna qu'il fut inscrit sur les registres du tribunal des rits. L'ordre de ce cérémonial était réglé de la sorte.

Les grands & les princes invités au festin devaient se rendre au palais à l'heure marquée, revêtus de leurs habits de cérémonies. Le maître des cérémonies venait les prendre selon leur rang, pour les conduire dans la grande salle, où les ayant introduits, il les faisait ranger en haies des deux côtés, à l'est & à l'ouest. Les gardes postés au dehors de la salle, étaient également rangés sur deux files, enseignes déployées & les armes à la main, avec leurs habits de cérémonies.

Cette première disposition faite, aussitôt que l'empereur sortait de son appartement, un héraut l'annonçait à haute voix, afin que chacun se tînt dans le respect qui lui était dû. Après qu'il s'était placé sur son trône, les grands & les princes, prosternés jusqu'à terre, le saluaient tous ensemble de la manière la plus grave & la plus recueillie. C'était un point essentiel de

ce cérémonial que le salut se fît par tous en même temps, au signal donné ; le prévenir ou le retarder, c'aurait été manquer de respect à la majesté impériale. Ensuite de quoi tous les convives, les yeux & la tête baissés, relevaient en même temps leurs manches ; on leur donnant à chacun une coupe remplie de vin, qu'ils tenaient à deux mains, à la hauteur de leur front, & qu'ils vidaient. Après en avoir bu neuf, le maître des cérémonies en avertissait l'empereur, & si quelqu'un avait manqué à l'étiquette, on le faisait sortir, & il était exclu du festin. Le repas fini, p.500 l'empereur se retirait ; les grands sortaient de la salle dans le même ordre qu'ils y étaient entrés, & le maître des cérémonies les reconduisait jusqu'à la porte du palais.

200. La septième année de son règne, le premier de la dixième lune, l'empereur donna un festin avec cet appareil & ces cérémonies. Tout s'y passa dans un si grand ordre, que ce prince satisfait s'écria :

> — C'est aujourd'hui que je suis empereur & que je vois la différence d'un sujet à son maître !

Cependant cette joie fut troublée par la nouvelle de la révolte de Han-ouang-sin & de l'irruption des Tartares, qui avaient poussé leurs courses jusqu'à Tsin-yang. L'empereur marcha en personne contre ce rebelle, le battit & l'obligea de se sauver au camp des Tartares. Mété lui donna dix mille chevaux pour renforcer les débris de son armée. Han-ouang-sin eut la témérité de revenir contre les impériaux ; mais il n'osa se risquer une seconde fois, en les voyant si supérieurs en nombre ; il alla rejoindre Mété.

L'empereur s'avança jusqu'à Tsin-yang, que les Tartares avaient évacuée ; il y fit camper son armée & envoya à la découverte de l'ennemi. Sur le rapport qu'on lui fit qu'ils étaient dans le district de Tai-yuen, il résolut d'aller à eux, & fit partir dix espions pour observer la disposition de leur armée. Mété se doutant bien que l'empereur le ferait espionner, l'avait disposée de manière qu'elle ne paraissait composée que de vieillards, de soldats infirmes ou estropiés, & ne présentait qu'une cavalerie de chevaux

maigres & défaits. L'élite de ses troupes était au centre du camp, où nul étranger ne pouvait pénétrer, sous peine de la vie.

Les espions de l'empereur lui ayant rapporté l'état p.501 misérable de l'armée ennemie, ce prince, pour s'en assurer davantage, y envoya encore Lieou-king, & sans attendre son retour, il s'approcha des Tartares à la tête de deux cent vingt mille hommes.

Le rapport de Lieou-king confirma celui des espions ; mais il observa à l'empereur que ces apparences de délabrement cachaient quelque ruse de la part de Été :

> — La raison, ajouta-t-il, veut qu'en guerre surtout, on ne méprise pas son ennemi, si on veut éviter de se perdre. Mon avis serait de ne rien hasarder, & que Votre Majesté s'assurât auparavant si Été ne lui tend pas quelque piège.

Au lieu de profiter de la sagesse de cet avis, l'empereur s'emporta contre Lieou-king :

> — Misérable esclave de Tsi, lui dit-il, qui n'as su t'avancer que par la langue, oses-tu bien inspirer de la crainte à mes soldats ?

Il le fit arrêter par ses gardes, & conduire dans les prisons de Kouang-ou [1], avec ordre de l'y garder étroitement.

L'empereur, qu'une présomption insultante pour ses ennemis aveuglait, s'avança jusqu'à Ping-tching [2], avec un détachement de son avant-garde. Été, qui en fut averti par ses espions, accourut l'y investir avec deux cent mille chevaux, avant que l'armée impériale fut arrivée. Il y avait déjà sept jours que l'empereur était enfermé dans Ping-tching, sans pouvoir s'échapper. Dénué de vivres, enveloppé par cette cavalerie formidable & à la veille d'être pris, il eut recours à Tchin-ping, qui lui conseilla de faire chercher dans la ville la plus belle fille qu'on pourrait trouver, pour

---

[1] A quinze li à l'occident de Tai-tcheou de Tai-yuen-fou dans le Chan-si.
[2] Elle était à cinq li a l'est des murailles de Tai-tong-fou dans le Chan-si.

l'envoyer à p.502 Mété, qui aimait beaucoup les femmes. On découvrit une jeune beauté, d'un courage au-dessus de son sexe ; elle s'offrit généreusement à tenter auprès du prince tartare de sauver l'empereur. Après avoir relevé sa beauté par l'éclat de la parure, l'empereur l'envoya à Mété, comme un témoignage de l'estime qu'il avait pour lui. Le prince tartare, enchanté des grâces & de l'esprit de cette jeune fille, consentit, sans difficulté, à laisser sortir l'empereur pour rejoindre son armée ; cependant à des conditions peu honorables pour lui, sur lesquelles il ne crut pas devoir disputer ; il lui était trop important de recouvrer sa liberté.

Rendu à son armée, l'empereur fit mourir les dix espions qui l'avaient si mal servi. En passant par Kouang-ou, il remit en liberté Lieou-king, & le fit venir en sa présence.

> — Je vous ai maltraité, lui dit-il, dans le temps que je devais vous récompenser : l'aveu que j'en fais me couvre de confusion, & ne répare point mes torts à votre égard. J'ai payé cher le mépris que j'ai fait de vos conseils : je reconnais que vous avez un véritable zèle pour mon service ; & afin que tout le monde le sache, je vous crée prince de Kien-sin. Je nomme aussi Tchin-ping prince de Kio-nié [1] ; je lui dois cette reconnaissance, pour m'avoir tiré du pas difficile où je m'étais imprudemment engagé.

Les Tartares, qui auraient pu tirer de plus grands avantages de leur expédition, en ne laissant point échapper l'empereur, se contentèrent de dévaster le pays de Tai-yuen, & retournèrent, de leur plein gré, dans leur pays, chargés d'un butin immense.

L'empereur ayant résolu d'établir sa cour à Tchang-ngan [2], p.503 s'y rendit à la deuxième lune. Siao-ho lui présenta le plan du palais qu'il se proposait de lui faire bâtir. Le prince le trouva trop magnifique & trop dispendieux, pour un temps où il y avait à craindre que cette dépense

---

[1] Ouon-hien de Pao-ting-fou dans le Pé-tché-li.
[2] Si-ngan-fou, capitale du Chen-si.

excessive ne servît de prétexte à quelque mécontent pour causer du trouble.

> — Vous voyez, lui dit-il, que j'ai encore les armes à la main : je ne crois pas raisonnable, dans une pareille conjoncture, de songer à me bâtir un palais d'une aussi grande magnificence.
>
> — C'est justement pendant la guerre, répondit Siao-ho, que vous devez vous en occuper, afin d'y loger commodément en temps de paix. Votre Majesté doit regarder tout l'empire comme sa famille : si la grandeur de son palais ne répond pas à celle de sa famille, quelle idée donnera-t-elle de sa puissance ?

L'empereur laissa à Siao-ho la liberté de diriger cet édifice, comme il le jugerait à propos ; & après avoir séjourné quelque temps à Tchan-ngan, il retourna à Lo-yang où il arriva à la quatrième lune.

199. Les Tartares *Hiong-nou*, peuples naturellement inquiets & avides de pillage, malgré la trêve qu'ils venaient de conclure avec l'empereur, revinrent sur leurs pas insulter les terres de l'empire, d'où ils remportèrent dans leur pays de riches dépouilles. L'empereur dissimula pour ne point s'embarquer dans une guerre contre ces brigands ; mais comme leurs courses recommençaient trop souvent, & que le rebelle Han-ouang-sin avait pénétré jusqu'à Tong-yuen [1], Tchin-ping, qui en craignait les suites, avertit l'empereur de songer aux moyens d'arrêter ces incursions. Il lui dit que Mété était un homme méchant & sans foi ; qu'après avoir tué son père, il avait pris sa p.504 propre mère pour femme : que devenant de jour en jour plus puissant, il ne fallait pas s'attendre à le gagner par la raison, ni à le contenir par la foi des traités & des serments. Tchin-ping conseilla à l'empereur de chercher à engager ce prince tartare à prendre la princesse Tchung-chi sa fille, pour légitime épouse, parce que s'il en avait un fils, qui devint l'héritier de ses États, sa mère lui inspirant l'amour de la vertu, on pourrait, par son moyen, venir à bout de policer cette nation barbare ; que,

[1] Tchin-ting-fou dans le Pé-tché-li.

Mété, devenu son gendre, cesserait d'être son ennemi. Cependant que s'il ne voulait pas lui donner sa fille, il était indispensable de lui déclarer la guerre, afin de lui en imposer, & de le contenir dans son pays. L'empereur préféra de s'allier au prince tartare, & chargea Tchin-ping de cette négociation, dans laquelle il réussit.

197. Au commencement de l'année 197, Tai-chang-hoang, père de l'empereur, fort avancé en âge, mourut. Ce prince lui fit faire de magnifiques obsèques.

Une des reines favorites de l'empereur lui avait donné un fils, qu'il aimait de prédilection. Cette princesse vint à bout, par ses intrigues & l'ascendant qu'elle avait sur l'esprit de ce prince, de l'engager à révoquer l'institution qu'il avait faite de son aîné, fils de l'impératrice, pour son héritier, & à lui substituer le sien, qui n'était que le fils d'une reine. Tous les grands s'opposèrent à un dessein qui tendait à renverser les constitutions de l'empire. Tcheou-tchang, censeur de l'État, fut un des plus fermes à le combattre. L'empereur mécontent & chagrin de ce qu'on n'entrait pas dans ses vues, le fit retirer, en lui disant d'y penser plus mûrement. Tcheou-tchang, sans se laisser intimider par cette disgrâce, ne put consentir à manquer aux obligations de sa charge. De retour chez lui, il dressa un placet, qu'il p.505 envoya à l'empereur ; il n'en reçut point de réponse ; plusieurs autres placets succédèrent rapidement à ce premier, & eurent le même sort. Le censeur, indigné de ce mépris, accourut au palais & demanda audience, qui ne lui fut accordée qu'à force d'importunités. L'émotion où il était, en parlant à l'empereur, ne lui permettait que d'articuler des mots entrecoupés & sans suite. L'empereur ne put s'empêcher d'en rire. Cependant, comme il vit que son embarras n'était qu'un effet de son zèle, il le loua de son attachement à son devoir, & le renvoya en l'assurant qu'il aurait égard à ses représentations.

La révolte de Tchin-y fit plus d'effet que toutes les remontrances des grands. Tchin-y, d'une naissance & d'une condition ordinaires, élevé au rang de prince, devait sa fortune à l'empereur, qui le croyait si dévoué à

ses intérêts, qu'il n'avait point hésité à lui confier le commandement des troupes qu'il entretenait sur les frontières, pour contenir les Tartares. Tchin-y retournant à son poste, d'un voyage qu'il avait fait à la cour, passa par la principauté de Tchao ; un grand nombre de ses amis furent au devant de lui : il leur fit tant de caresses qu'ils ne voulurent point le quitter ; en sorte qu'il se vit accompagné de plus de mille chariots remplis de monde, sans compter ceux qui étaient à cheval. Cette émigration fit répandre le bruit qu'il s'était révolté.

Le censeur de l'empire, suivant le devoir de sa charge, en avertit l'empereur, qui envoya un de ses officiers porter à Tchin-y l'ordre de punir sévèrement tous ceux qui, sans un congé de la cour, l'avaient suivi. Ce général, dans la perplexité de désobéir à son maître, ou de traiter avec inhumanité des gens dont l'amitié, à son égard, faisait le seul crime, ne put se résoudre à les sacrifier. Il leva l'étendard de la révolte, & se p.506 prépara à défendre ses amis contre les ordres rigoureux de la cour.

196. L'empereur partit de Lo-yang au commencement de l'année suivante, pour réprimer cette révolte. Ayant joint son armée, il la fit marcher droit à Han-tan [1], dont Tchin-y avait négligé de s'emparer : ce qui fit dire à l'empereur, je vois bien que Tchin-y est un général peu à craindre. Il passa outre, & détacha un corps considérable de son armée, sous les ordres de Tcheou-tchang, qui fut reprendre plus de vingt villes, dont il amena les gouverneurs chargés de chaînes, pour en faire une punition exemplaire. Au lieu de les traiter en rebelles, l'empereur les renvoya dans leurs gouvernements, en les créant chacun seigneurs de mille familles. Il récompensait tous ceux qui se détachaient des intérêts de Tchin-y, de sorte que sans tirer l'épée, il parvint, par cette conduite prudente, à ruiner son parti & à le mettre hors d'état de nuire.

Cependant l'empereur découvrit que la révolte de Tchin-y avait été depuis longtemps concertée entre lui & Han-sin, même avant qu'il partît

[1] Lo-ping-hien de Ta-yuen-fou dans le Chen-si.

pour aller prendre le commandement des frontières. On dit à l'empereur que Han-sin lui avait conseillé de se servir des troupes qu'il allait commander, pour se rendre maître de l'empire, & de profiter du crédit qu'il avait à la cour, en lui laissant entrevoir le trône ; & que Tchin-y, ébloui par l'espérance d'une si haute fortune, avait promis de se révolter. L'empereur fit passer ces instructions à son premier ministre Siao-ho, en lui ordonnant d'épier la conduite de Han-sin. Peu de jours après, il fit encore savoir à l'impératrice & à Siao-ho, que Tcheou-pou avait battu Tchin-y.

p.507 L'impératrice, sur le premier avis que Han-sin trempait dans la révolte de Tchin-y, avait concerté avec le premier ministre de le faire mourir. Elle fit publier la victoire remportée sur les rebelles, afin que tous les grands vinssent au palais faire leurs compliments de congratulation. Han-sin fut le seul qui s'en excusa, sous prétexte de maladie ; mais l'impératrice lui ayant fait dire qu'elle ne recevait point ses excuses, & qu'il pouvait faire un effort en faveur de l'importance de la nouvelle qu'on avait reçue, il se fit porter au palais. A peine était-il sur les degrés de la salle impériale, que l'impératrice, sans aucun examen préliminaire, ordonna aux gardes de se saisir de sa personne, & lui fit couper la tête. Sa mort fut suivie de l'extinction entière de sa famille. Ainsi périt le brave Han-sin, à qui l'empereur était redevable du trône.

De retour à Lo-yang, l'empereur fut que les dernières paroles de Han-sin avaient été :

> — Je ne meurs ainsi, que pour n'avoir pas suivi le conseil de Koué-tché.

Ce prince envoya l'arrêter dans les États de Tsi. Lorsque Koué-tché, chargé de fers, parut en sa présence :

> — Avoue, lui dit-il, que tu as conseillé à Han-sin de se révolter ?
>
> — Cela est vrai, répondit-il ; & s'il m'eût écouté, jamais vous n'eussiez été en état de le faire mourir.

— Comment, reprit l'empereur en colère, tu as la hardiesse de me braver ? Apprends que je puis te faire brûler vif ?

Koué-tché, sans se troubler, répondit :

— Les princes de *Tsin*, en perdant le cerf, ont excité tout l'empire à courir après. Le plus heureux est celui qui a le mieux couru & qui l'a pris. Dans ce temps-là, Han-sin était mon maître, & je devais l'aider de mes conseils. Vous n'étiez pas le seul prétendant à l'empire. Quiconque avait quelques forces tournait ses regards vers le trône ; le succès n'a point p.508 couronné leur ambition : vous avez triomphé de tant de rivaux ; est-il dit que vous ayez pour cela le droit de les faire tous brûler vifs ?

L'empereur le fit retirer, & ordonna de lui rendre la liberté.

La plupart des mécontentements qui éclataient dans l'empire, venaient des lettrés, qui se trouvaient piqués de ce qu'on leur préférait les gens de guerre pour remplir les emplois. Afin de les tranquilliser & de leur donner satisfaction, l'empereur fit publier ce manifeste :

« De tous les empereurs qui m'ont précédé, aucun n'a plus honoré le trône que Ouen-ouang ; & de tous les rois & les princes de l'empire, personne n'a mieux marché sur ses traces, que Hoan-kong, prince de Tsi. Ils ont dû leur gloire aux sages, qui les aidaient de leurs conseils & qui instruisaient les peuples. N'y aurait-il plus aujourd'hui autant d'habiles gens dans mes États ? J'avoue que je ne m'en suis pas assez informé.

Maintenant que par un bienfait spécial du Tien, & le secours du petit nombre de sages que j'avais auprès de moi, j'ai réuni l'empire en une seule famille, afin de perpétuer ce bonheur & de le transmettre à mes descendants, j'invite tous les sages à m'aider de leurs lumières. En conséquence j'ordonne à tous les princes mes vassaux, & aux gouverneurs des provinces, d'examiner les habiles gens qu'ils ont dans leurs districts, & de les

> envoyer au collège impérial de la cour. S'ils n'exécutent pas exactement ces ordres, qu'ils sachent, qu'outre la perte de leurs dignités, ils en seront encore punis sévèrement

Lorsque l'empereur s'était mis en marche contre le rebelle Tchin-y, il avait donné ordre à Pong-yuei de venir avec les p.509 troupes de Leang du côté de Han-tan. Une maladie très grave l'empêcha de se trouver au rendez-vous. L'empereur lui en fit faire des reproches si sensibles, que, tout hors d'état qu'il était de supporter la fatigue, il voulait aller le joindre en litière. Ho-tché, un de ses officiers, lui représenta que, du caractère dont il connaissait l'empereur, cette démarche l'exposait au danger de perdre la vie, ou au moins sa liberté : il lui conseilla d'aller plutôt trouver Tchin-y, & de tenter avec lui une plus haute fortune. Pong-yuei rejeta cette proposition, & se fiant sur la légitimité de son excuse, il ne s'occupa que des moyens de rétablir sa santé.

Quelque temps après, un autre de ses officiers, qui avait été témoin de sa conversation avec Ho-tché, commit une faute qui méritait une punition sévère : comme Pong-yuei était inflexible sur la discipline, le coupable se sauva à l'armée impériale campée à Han-tan, & accusa Pong-yuei & Ho-tché d'avoir des desseins de révolte. Sur cette simple accusation, l'empereur les fit tous deux arrêter, & conduire dans les prisons de Lo-yang, & sans autre preuve, il les condamna à la mort comme rebelles. Cependant, en considération de leurs services, il commua la peine en les dégradant de leurs prérogatives & dignités, & en les réduisant au rang du peuple.

Dans ces entrefaites, l'impératrice revint de Tchan-ngan à Lo-yang. Pong-yuei se présenta devant elle les larmes aux yeux, & lui dit :

> — Princesse, malgré mon innocence, je ne me plains pas de la sévérité de l'empereur ; il est mon maître : il m'a fait grâce de la vie contre toute espérance ; mais qu'il me soit permis de l'aller finir dans ma patrie, & que je vous doive ce bienfait.

L'impératrice lui promit d'en parler à l'empereur, & lui ordonna de la suivre.

Effectivement la p.510 première chose qu'elle dit au prince, fut de lui parler de Pong-yuei. Cette princesse politique vit bien qu'il était innocent, & fit craindre à son époux qu'un aussi brave homme & un si grand capitaine, ne se vengeât cruellement de l'état d'humiliation où il l'avait réduit.

> — Il ne faut pas, ajouta-t-elle, s'y prendre à deux fois avec des gens qui ont autant de réputation que lui ; croyez-m'en, il est de la prudence de vous en défaire sans différer.

L'empereur ne put se résoudre à donner cet ordre injuste.

L'impératrice, piquée de ce que l'empereur ne suivait pas son conseil, n'en devint que plus acharnée à perdre le malheureux Pong-yuei. Elle corrompit, à force d'argent, ses domestiques, pour les engager à accuser leur maître de les avoir sollicités d'entrer dans le complot qu'il avait formé, de se rendre maître de l'empereur & de la famille royale. A cette seconde accusation, le prince ne fut plus le maître de son ressentiment ; il lui fit couper la tête, qui resta longtemps exposée sur les murs de Lo-yang, & ordonna que son corps fut jeté à la voirie, avec défense, sous peine de la vie, de lui donner la sépulture ; ce qui est la dernière de toutes les infamies. Il éteignit entièrement la race de ce grand homme, digne d'un meilleur sort, & dont les services déposaient en faveur de son innocence.

Jusqu'à ce moment l'empereur avait fait peu d'attention aux provinces méridionales, qui étaient au sud du royaume de Tchou. Ces provinces n'avaient commencé à reconnaître la domination de la Chine, que sous Tsin-chi-hoang-ti. Cet empereur leur donna le nom de *Nan-haï*, & en fit gouverneur Gin-ngao. Ce gouverneur, se voyant près de mourir, manda Tchao-to, son lieutenant, pour lui conseiller de se faire roi p.511 de Nan-haï, & de profiter des troubles que la tyrannie des *Tsin* ne manquerait pas d'exciter, puisque déjà Tchin-tching & plusieurs autres s'étaient révoltés contre eux.

> — Le plan que je vous trace, lui dit-il, est facile : Pou-yu est naturellement fortifié par les montagnes inaccessibles qui le

> défendent ; le pays de Nan-haï a plusieurs mille li d'étendue, & peut former un beau royaume. Je vous remets le sceau & toutes les affaires dont j'étais chargé : souvenez-vous du conseil que je viens de vous donner.

A peine Gin-ngao eut-il les yeux fermés, que Tchao-to défendit à tous les étrangers l'entrée du pays de Nan-haï. Il leva des troupes, fit mourir tous ceux qui étaient fidèles aux *Tsin*, s'empara de Koué-sin [1] & de Siang-kiun [2], & se fit reconnaître roi de Nan-yuei, sous le nom de Ou-ouang.

L'empereur Kao-hoang-ti, depuis son avènement au trône, l'avait laissé paisible dans ses États. Il lui dépêcha le lettré Lou-kia, pour l'engager à se reconnaître tributaire de l'empire, & lui porter le sceau de prince de Nan-yuei. Tchao-to reçut Lou-kia assis sur une estrade, les jambes croisées, sans lui faire la moindre civilité. Le lettré, dissimulant sagement ce mépris, lui dit :

> — Seigneur, vous êtes né Chinois ; les tombeaux de vos ancêtres & toute votre famille sont à Tchin-ting [3]. La Chine a changé de maître ; tout lui est soumis ; seriez-vous le seul qui voulussiez être son ennemi ? De tant de princes qui se sont déclarés contre les *Tsin*, il a su arriver le premier à Hien-yang ; & après cinq ans d'une guerre opiniâtre, p.512 il a vaincu & tué Pa-ouang son concurrent, & a réuni tout l'empire sous ses lois. Un aussi grand changement n'est point l'ouvrage des hommes, mais l'effet de la volonté du Ciel.
>
> Aussitôt que l'empire a été pacifié, ce grand prince m'a honoré de son choix, pour vous apporter les marques & le sceau de la dignité qu'il vous confère ; en reconnaissance de ce bienfait, ne devez-vous pas lui dépêcher un de vos principaux officiers pour l'assurer de votre soumission ? Vous êtes trop éclairé pour ne pas

---

[1] Capitale du Kouang-si.
[2] Siang-tcheou de Sieou-tcheou-fou dans la même province.
[3] Tchin-ting-fou dans le Pé-tché-li.

voir qu'un refus attirerait sur vous & sur votre famille les plus grands malheurs, puisqu'il est aussi facile à mon maître d'envoyer dans votre pays une armée de cent mille hommes, que de tourner la main.

Tchao-to se levant, fit un profonde révérence à Lou-kia, & s'excusa de l'avoir si mal reçu.

— Il y a longtemps, lui dit-il, que je vis parmi ces barbares ; j'y suis comme naturalisé, & j'en ai contracté les manières inciviles. J'attends de votre amitié que vous voudrez bien m'instruire d'une infinité de choses que j'ignore, & qui sont nécessaires à quiconque est chargé de la conduite d'un peuple.

Lou-kia consentit à séjourner quelque temps auprès de lui, mais il voulut commencer par l'installer prince & recevoir sa soumission, suivant les ordres qu'il en avait. Tchao-to traita le lettré avec beaucoup de magnificence, & lui fit présent de mille *taëls* d'or, en signe d'amitié ; après quoi l'envoyé revint à la cour rendre compte à l'empereur du succès de sa négociation.

A peine Lou-kia était-il parti pour Nan-haï, que Loan-pou arriva à Lo-yang des États de Tsi, où Pong-yuei l'avait envoyé. Il avait appris en chemin sa mort funeste ; de sorte que s'étant informé où sa tête était exposée, au lieu d'aller au palais, il fut p.513 rendre compte de sa commission à cette tête, avec le même respect que si elle l'eût entendu : après quoi ce serviteur inconsolable se mit à pleurer & à pousser des gémissements, de manière que les mandarins, chargés de veiller à l'exécution des ordres rigoureux de l'empereur, contre l'infortuné Pong-yuei, le firent arrêter, & en donnèrent avis à ce prince. L'empereur regarda comme une insulte la douleur de Loan-pou ; il en fut si outré, qu'il le condamna à être brûlé vif.

— Je ne crains pas la mort, dit Loan-pou à ceux qui lui lisaient son arrêt. Après les injustices que j'ai vues, ne vaut-il pas mieux mourir que de vivre ? Je demande pour toute grâce, que

> l'empereur me permette de lui parler un instant, après quoi je marche sans regret au supplice.

Lorsqu'il fut en sa présence :

> — Prince, lui dit-il, rappelez-vous la détresse où vous étiez à Ping-tching, à Yong-yang & à Tching-kao. Enfermé successivement dans ces trois places, vos troupes battues & dispersées, Pong-yuei vous a-t-il abandonné dans votre mauvaise fortune ? Vous n'étiez point son maître, & cependant il vous a préféré à Pa-ouang. S'il eût voulu se déclarer pour votre rival, le royaume de Han tombait ; seriez-vous aujourd'hui le maître de l'empire ? Lui qui a conduit tant de fois ses troupes pour votre service, qui a prodigué sa vie pour vous élever au rang que vous possédez ; parce qu'il ne peut commander les troupes qu'il vous envoie, une mort ignominieuse, injuste & précipitée est la récompense d'une fidélité qui a résisté à tant d'épreuves ! Quel est celui de vos sujets qui ne tremblera pas d'éprouver un sort semblable sur le moindre prétexte ? Pong-yuei, mon infortuné maître, était-ce sur l'échafaud que tu devais finir ta glorieuse carrière ! J'ai trop vécu... qu'on me mène p.514 au supplice !

L'empereur, frappé de la franchise & de la fermeté de son discours, le fit mettre en liberté, & quelque temps après il le nomma à la charge de *Tou-ouei* ou de censeur de l'empire.

Lou-kia, depuis le succès de sa négociation à Nan-haï, avait acquis beaucoup de crédit auprès de l'empereur. Ce lettré, zélé pour le rétablissement des livres anciens, & surtout du *Chu-king* & du *Chi-king*, que Tsin-chi-hoang-ti avait fait brûler, en parlait souvent à l'empereur, qui, fatigué d'entendre toujours répéter la même chose, lui dit en colère :

> — J'ai conquis l'empire de dessus mon cheval, je suis devenu votre maître, sans votre *Chu-king* ni votre *Chi-king* ; qu'ai je besoin de vos livres ?

— Il est vrai que vous avez conquis l'empire de dessus votre cheval, répondit le lettré ; mais pouvez-vous le gouverner de même ? Tching-tang & Ou-ouang ne se sont-ils pas servi de ces livres, pour pacifier les troubles & réprimer les rebelles ? Un prince, qui sait se servir de l'épée & du pinceau, peut s'assurer de régner longtemps. Croyez-vous que si les princes de *Tsin* avaient imité nos anciens sages, & qu'ils eussent pratiqué la justice & la vertu, le trône serait aujourd'hui entre vos mains ?

— Eh bien, reprit l'empereur, quand vous m'aurez convaincu que la perte des Tsin & mon élévation viennent de ces causes, & qu'il y a là-dessus des principes certains, je me rendrai à votre sentiment.

Lou-kia, sans perdre de temps, composa pour ce prince les *Sin-yu* ou *discours nouveaux*, ouvrage divisé en douze chapitres. L'empereur le lut avec beaucoup de satisfaction, & conçut pour les livres plus d'estime qu'il n'en avait auparavant.

p.515 La mort de Han-sin & de Pong-yuei répandit l'alarme & la consternation parmi les princes & les gouverneurs de l'empire. King-pou, prince de Hoai-nan, craignant que l'empereur n'en voulût à ses jours, envoya secrètement des gens affidés dans tous les lieux de sa dépendance, faire des levées de troupes, afin de disputer & de vendre chèrement sa vie, si on cherchait à y attenter. Un de ses officiers, nommé Fey-hé, qui méritait un châtiment, fut le dénoncer à l'empereur. Ce prince, que le passé rendait plus circonspect, donna ordre d'arrêter Fey-hé, & envoya à Hoai-nan faire des informations. King-pou, qui se crut perdu, prit les armes & fit main basse sur la famille de Fey-hé.

A cette nouvelle, l'empereur assembla son conseil, dans lequel cette levée de boucliers fut traitée comme une affaire qu'il serait aisé de dissiper dès son principe. Teng-kong, qui n'en pensait pas de même, voulut savoir le sentiment de Sié-kong, qui ne put désapprouver les précautions que King-pou avait prises, en voyant la manière dont on avait traité Han-sin &

Pong-yuei ; il dit que King-pou devait naturellement s'attendre à subir le même sort, étant le seul qui restât des trois grands capitaines qui avaient si bien servi l'empereur.

Teng-kong ayant communiqué à l'empereur l'avis de Sié-kong, ce prince le fit appeler.

> — King-pou, dit Sié-kong à ce prince, n'est point un ennemi à redouter. Jadis exilé à la montagne Li-chan pour ses crimes, parvenu de rien au rang de prince, il ne porte pas plus haut son ambition. Quoique soldat & bon capitaine, il n'a pas une grande étendue de génie, & ne pense qu'à conserver la fortune qu'il a faite.

Cependant l'empereur, à qui le nom seul de révolte inspirait de la crainte, ne voulut pas laisser à celle-ci le temps p.516 de s'étendre. Comme il était convalescent, il nomma le prince héritier pour aller à sa place pacifier ces troubles ; mais l'impératrice s'y opposa, en représentant à son époux que si leur fils revenait victorieux de cette expédition, il n'en serait pas plus grand seigneur ; mais que s'il échouait, il devait en sentir les suites dangereuses.

> — D'ailleurs, ajouta cette princesse, King-pou est aujourd'hui le capitaine le plus renommé de l'empire ; mon fils est jeune & sans expérience ; ceux qui composent votre armée sont tous de vieux guerriers, qui vous ont aidé à subjuguer l'empire : en donner le commandement au prince héritier, n'est-ce pas donner à un agneau la conduite d'un troupeau de loups ?

Pour lever ces difficultés, l'empereur, tout faible qu'il était, résolut d'y aller en personne, & nomma son fils son lieutenant général, en lui donnant pour conseil Tsé-sang, vieux officier. La tendresse de l'impératrice ne fut point encore rassurée par ce nouvel arrangement. L'empereur, pour calmer toutes ses inquiétudes, assigna à son fils trente mille chevaux pour sa garde, avec ordre de ne le jamais quitter.

195. King-pou fut fort surpris d'apprendre que l'empereur commandait lui-même son armée, & qu'il n'était pas éloigné de lui. Il avait assuré ses officiers que l'âge & la maladie le mettaient hors d'état d'entreprendre aucune expédition, & qu'après la perte de Han-sin & de Pong-yuei, il n'y avait pas de général dont il redoutât l'habileté.

Cependant il ne perdit point courage & fit bonne contenance. L'empereur voulut lui-même aller reconnaître la position de son armée, qu'il trouva rangée en bon ordre & selon la méthode de Pa-ouang. Jetant alors un grand soupir, il détacha un de ses officiers vers King-pou, pour p.517 l'engager à se soumettre & lui demander ce qu'il prétendait.

— L'empire, répondit fièrement King-pou.

L'empereur, indigné de son arrogance, fit sonner la charge ; elle fut si vigoureuse, qu'il le battit complètement & l'obligea de se sauver dans le Kiang-nan, où il espérait rallier les débris de son armée, & d'où il aurait pu inquiéter beaucoup l'empereur ; mais la trahison arrêta ses projets. Ouang-tchin, prince de Tchang-cha, feignant de le secourir, lui envoya un corps assez considérable de troupes, qui le surprit dans Yuei, & le fit mourir.

La mort du brave King-pou mit fin aux troubles qu'il avait suscités. L'empereur, après avoir rétabli le calme, se prépara à retourner à la cour, & voulut passer par Peï [1], son pays natal. Pendant le séjour qu'il y fit, il régala ses anciens amis, les vieillards, les jeunes gens, & tous les habitants du canton. Dans un des repas qu'il donnait aux vieillards, échauffé par le plaisir de la table, il prit un instrument du musique & chanta des vers, dont le sens était :

> — O, mes amis ! quel sentiment délicieux on éprouve, lorsqu'après une si longue absence on revoit sa patrie ! Non, le charme de la gloire & de la grandeur, le titre d'empereur ou de roi, n'ont rien d'aussi séduisant, & ne peuvent, dans une âme

[1] Pey-hien de Pé-sin-tchéou dans le Kiang-nan.

> bien née, étouffer l'amour de la patrie. La première terre qui nous a nourris a des droits sacrés à notre reconnaissance. Ma chère patrie ! le berceau de ma fortune, je veux que vous me possédiez encore après ma mort ; & que mon tombeau atteste combien je vous aimai. J'ordonne que vous jouissiez à perpétuité de toutes les franchises & de l'exemption de tous les impôts.

p.518 Au fortin de Pei, l'empereur prit la route de Lou, & fut visiter le tombeau de Confucius. Il lui rendit les mêmes honneurs que s'il eût été le maître de l'empire ; cérémonie qui ne s'était point encore pratiquée. Ce n'est pas que Kao-hoang-ti, *qui avait conquis l'empire de dessus son cheval*, se souciât beaucoup de Confucius ni de ses livres ; mais par politique pour les lettrés, qui avaient occasionné la plupart des petits troubles qui avaient agité son règne, il voulut donner une marque solennelle de l'estime apparente qu'il faisait de ce prince des philosophes, afin de se concilier l'affection des partisans de sa doctrine, & de les empêcher de cabaler & de blâmer son gouvernement.

Les fatigues que l'empereur avait essuyées dans son expédition contre King-pou, & les suites d'une blessure qu'il y avait reçue, lui occasionnèrent une rechute dangereuse, à son retour à Tchang-ngan. Comme il craignait que sa maladie ne devînt plus grave, il songea sérieusement à substituer un autre héritier à celui qu'il s'était déjà nommé, quoique Tchang-leang pût lui dire pour l'en détourner.

Tchang-leang n'ayant pu faire changer de résolution, à son maître, fut trouver Sun-tong, qui, étrangement surpris de ce que l'empereur persistait dans ce dessein, vint lui dire, avec sa franchise ordinaire :

> — Votre Majesté n'ignore pas que les troubles, qui affligèrent si longtemps la principauté de Tçin, vinrent de ce que Hien-kong voulut changer son héritier légitime. La dynastie des *Tsin* s'est perdue, parce que Tsin-chi-hoang-ti, priva de sa succession son aîné, pour en favoriser son cadet. Le prince votre aîné, doué des plus belles qualités, est modèle du respect que les enfants

doivent à leur père. Plutôt que d'être témoin qu'on lui fasse injustice, p.519 prince, coupez-moi la gorge, & que mon sang rougisse le pavé de votre appartement.

— Ne voyez-vous pas, lui dit l'empereur, que ceci n'est qu'une plaisanterie, & que je ne reviens à ce projet que pour m'amuser.

— Ce badinage, répondit Sun-tong, est dangereux. L'héritier de l'empire est à l'État, ce que les racines sont à l'arbre : une fois ébranlées, il faut peu de chose pour le renverser.

Quelques jours après, l'empereur étant à table avec le prince héritier, l'impératrice introduisit adroitement dans la salle, quatre vieillards vénérables, âgés de plus de quatre-vingts ans chacun, ayant de longues barbes blanches, & vêtus d'une manière simple, mais majestueuse. L'empereur leur demanda leur nom & le sujet qui les amenait. L'un d'eux lui répondit :

— Prince, les noms de vos fidèles sujets sont Tong-yuen-kong, Ki-li-ké, Hia-hoang-kong & Lou-li.

— Ah ! dit l'empereur en poussant un soupir, il y a longtemps que je vous cherche ! D'où vient m'avez-vous toujours fui ?

— Votre Majesté a montré jusqu'à présent si peu d'estime pour les sages, que sans les intérêts du prince héritier, qui est un modèle de piété filiale & de vertu, nous resterions encore cachés. Tout l'empire se déclare en sa faveur, & se sacrifiera pour son service. Nous venons lui témoigner aussi notre dévouement.

L'empereur loua leur zèle & leur fit présenter à chacun une coupe remplie de vin ; après quoi ces quatre vieillards se retirèrent, de même que le prince héritier. Comme ils sortaient de la salle, la princesse Tsi entra ; elle venait solliciter l'empereur de préférer son fils pour être son successeur. Ce prince, lui montrant les quatre vieillards, lui dit :

— Madame, je ne puis révoquer mon premier choix sans exposer ma famille à tout perdre ; l'empire se déclare pour mon aîné, p.520 & ces sages vieillards viennent de m'annoncer qu'il le désigne pour son maître.

A ce refus, la princesse versa un torrent de larmes, & l'empereur attendri la laissa seule, pour n'être pas plus longtemps témoin du déplaisir qu'il lui causait.

Le premier ministre Siao-ho, voyant que la trop grande étendue de l'enceinte du palais & de ses jardins avait considérablement diminué le terroir de Tchang-ngan, & que c'était autant de terrain inculte qui manquait à la subsistance du peuple, jugea à propos de retrancher du parc plusieurs arpents, pour les donner à cultiver. L'empereur, encore indisposé de ce qui venait de se passer au sujet du prince héritier, s'emporta contre Siao-ho, & le fit conduire chargé de chaînes dans les prisons, où il resta quelques jours.

Ouang-ouei-yu, surpris de la détention de Siao-ho, courut au palais en demander la cause à l'empereur. Ce prince lui dit qu'il soupçonnait son ministre d'avoir reçu de l'argent du peuple pour lui vendre une partie de ses jardins, & qu'il ne doutait pas qu'il ne cherchât à le gagner, & peut-être à se faire un parti contre les intérêts de son souverain.

Ouang-ouei-yu chercha à justifier Siao-ho de l'injustice de ce soupçon, en disant à l'empereur, qu'il n'était pas même vraisemblable que son ministre se fût démenti pour si peu de chose, lui qui avait disposé du pays de Koan-tchong durant les guerres contre Pa-ouang, Tchin-y & King-pou ; que certainement il avait eu toutes sortes d'occasions de s'enrichir, & que tout le monde savait qu'il n'avait jamais rien exigé du peuple pour son intérêt particulier, auquel il avait toujours préféré ceux de son maître : enfin, qu'il n'était pas à présumer qu'il eût voulu perdre une si belle réputation de désintéressement, pour le prix modique de quelques arpents de terre.

p.521 L'empereur, frappé de ces raisons comme d'un trait de lumière, rendit sur-le-champ la liberté à son ministre.

> — Si je m'opposais, lui dit-il, à ce que le peuple garde & cultive ce terrain superflu, je mériterais d'être comparé à Li-koué & à Cheou-sin. Un premier mouvement m'a fait avoir des torts à votre égard ; je veux que tout le monde sache l'aveu que j'en fais, & la réparation que je vous dois. On ne s'humilie point en rendant une justice méritée.

La blessure de l'empereur, négligée, lui causa à la fin une maladie qui fit en peu de jours de si grands progrès, qu'elle alarma l'impératrice. Elle fit venir les plus habiles médecins ; mais l'empereur, qui ne s'en était jamais servi, lui dit :

> — Le Ciel, au milieu d'une infinité de travaux & de dangers, m'a fait conquérir l'empire avec mon épée : du sein de l'obscurité, il m'a élevé au plus haut rang ; je ne suis qu'un homme : si le Ciel veut que je meure ou que je vive, il m'inspirera ce que je dois faire. Tous les remèdes sont inutiles ; ainsi je défends de m'en parler davantage.

Cependant, comme sa maladie empirait chaque jour, l'impératrice Liu-chi crut devoir prendre des mesures sur les affaires de l'État. Elle le consulta sur celui qu'il jugeait capable de remplacer Siao-ho s'il venait à mourir. L'empereur lui nomma Tsao-tsan, en ajoutant, qu'il fallait lui donner Ouang-ling pour second, quoiqu'il n'eût pas grand génie, & faire aider ce dernier par Tchin-ping, qui avait de l'habileté, mais qu'il ne fallait pas charger seul d'une affaire de conséquence.

> — A l'égard de Tcheou-pou, continua l'empereur, il a de la droiture & de la franchise ; quoiqu'il n'aie fait aucune étude, on peut cependant l'employer par rapport à son attachement pour ma famille. Je laisse à votre sagesse & à votre prudence de pourvoir p.522 aux autres emplois.

Ce fut là le dernier soin que ce prince donna au gouvernement : il mourut dans le palais de Tchang-yo, à la quatrième lune, âgé de cinquante-trois ans, & fut enterré à Tchang-ling [1]. Il avait régné douze ans comme roi de Han, & sept comme empereur.

Kao-hoang-ti, fondateur de la célèbre dynastie des *Han*, n'avait acquis aucune connaissance par l'étude ; mais il y suppléait par une vivacité d'esprit & une pénétration peu commune. Prompt, susceptible & bouillant, la précipitation lui fit souvent faire des fautes, mais il sut les réparer par beaucoup de défiance de ses propres lumières, & en déférant aux conseils de ceux qu'il croyait plus instruits que lui. Naturellement bon, affable à tout le monde, il traitait ses soldats avec douceur. Ces manières lui gagnèrent le cœur des peuples, qu'il chercha toujours à rendre heureux. Lorsqu'il se vit maître de l'empire, il ordonna à Siao-ho de rédiger le code des lois, concernant le meilleur gouvernement. Il fit faire par Han-sin un traité sur la musique. Tchang-tsang fut chargé de réduire la musique en principes ; & Sun-tong, d'écrire sur les cérémonies & les usages. Lorsque ces différents traités furent achevés, il les fit examiner dans une assemblée générale des grands ; & après les avoir fait transcrire en caractères rouges, il les leur fit signer à tous. Les ayant scellés du sceau de l'empire, il les enferma dans une cassette d'or, revêtue d'un surtout de fer, & ordonna de les placer dans la salle des *ancêtres*, pour n'en être tirés que quand quelqu'un de ses successeurs s'écarterait de ses obligations & négligerait le gouvernement.

[1] A trente-cinq li à l'est de Hien-yang de Si-ngan-fou dans le Chen-si.

HIAO-HOEI-TI

@

194. p.523 Hiao-hoei-ti succéda enfin à l'empereur Kao-hoang-ti son père, malgré les intrigues de la princesse Tsi pour l'exclure, & lui substituer le prince Tchao-ouang son fils. L'impératrice, du vivant de l'empereur, n'avait osé lui témoigner son ressentiment, de ce qu'elle abusait de l'amour qu'il avait pour elle, & cherchait à enlever au prince héritier une couronne qui lui appartenait par le droit de sa naissance. A peine eut-il les yeux fermés, que cette princesse irritée, après l'avoir ignominieusement dépouillée des ornements de reine, la fit revêtir d'une robe rouge déchirée, & l'envoya, chargée de chaînes, battre le riz. Elle voulait aussi se saisir du jeune prince Tchao-ouang ; mais Tcheou-tchang, à qui le feu empereur en avait confié l'éducation, n'y voulut point consentir. L'impératrice outrée de sa résistance, le fit arrêter & conduire en prison. Elle aurait traité de même le jeune prince, s'il n'eût tenu compagnie à l'empereur tout le jour. Comme l'empereur sortit le lendemain de bonne heure, pour aller s'exercer à tirer de la flèche, elle fit porter du vin empoisonné à Tchao-ouang, qui mourut quelques heures après.

Cette princesse barbare & vindicative, envoya chercher la malheureuse mère de ce prince, & après lui avoir meurtri le visage de coups, elle lui fit arracher les cheveux, & couper les pieds, les mains & les oreilles. Comme elle respirait encore au milieu de ces cruelles tortures, l'impératrice lui fit prendre du poison le plus violent, qui termina enfin ses souffrances & sa vie : ensuite de quoi, elle fit jeter, dans un cloaque, son cadavre nu & mutilé.

Satisfaite de cette vengeance affreuse, elle fut, avec un visage p.524 riant, au devant de l'empereur, qui rentrait de ses exercices, & lui dit, qu'elle voulait lui faire voir une laie extraordinaire, & d'une nouvelle espèce. L'empereur fut saisi d'horreur à la vue de ce corps défiguré & méconnaissable. Il ne put s'empêcher de reprocher à sa mère une

inhumanité qui révoltait la nature, & lui déclara qu'il ne prendrait point les rênes du gouvernement, de peur qu'on ne le soupçonnât d'avoir trempé dans une action aussi abominable. Effectivement il passa la première année de son règne, plongé dans le vin & les plaisirs, sans s'embarrasser des affaires. Ce ne fut qu'après les plus vives instances de la part des grands, qu'il se détermina à prendre le timon du gouvernement.

193. Au commencement de la seconde année, Tao-hoei-ouang, prince de Tsi, vint, suivant la coutume, rendre hommage à l'empereur, qui l'invita à un festin, dont l'impératrice voulut être. Cette princesse se fit servir à boire la première. Le prince de Tsi lui fit observer que l'empereur n'avait point encore bu : piquée de ce reproche, elle fit signe à ceux qui servaient, de présenter à boire au prince de Tsi. L'empereur eut quelque soupçon, & s'empara de la coupe destinée à ce prince. L'impératrice alarmée, se lève & lui arrête le bras, au moment qu'il portait ce vin empoisonné à sa bouche. Le prince de Tsi, effrayé du danger, quitta sur-le-champ la table, & se retira l'esprit troublé, & rempli d'horreur pour cette barbare princesse.

A la septième lune, dans l'automne, le premier ministre Siao-ho tomba dangereusement malade. L'empereur fut le visiter, & lui demanda, quel était celui qu'il jugeait digne de le remplacer.

> — Tsao-tsan, lui répondit-il ; vous ne pouvez mieux placer votre confiance & vos intérêts.

Comme on lui représentait qu'il n'avait rien fait pour la fortune de ses parents, & qu'il p.525 devrait les recommander à l'empereur :

> — La vertu, dit-il, sera leur recommandation ; s'ils la pratiquent, alors rien ne leur manquera : mais s'ils s'en éloignent, & ne sont pas gens de bien, la sueur & les larmes arroseront leur pain, & ils n'auront que ce qu'ils méritent.

Ce ministre mourut, regretté de tout le monde.

L'empereur fit venir Tsao-tsan, qu'il avait désigné pour son successeur. Tsao-tsan, dans sa jeunesse, avait été lié d'une étroite amitié avec Siao-ho,

qu'il avait toujours regardé comme son maître, & ne l'avait point quitté jusqu'au moment qu'il fut choisi pour premier ministre par Kao-hoang-ti. Alors ces deux amis se séparèrent sans avoir pu se rejoindre depuis. Tsao-tsan, installé dans la place de premier ministre, suivit exactement le plan d'administration & la conduite de Siao-ho. Il communiquait peu avec les mandarins du dehors ; ennemi de ceux qui négligeaient leur devoir, ou cherchaient à s'enrichir dans leurs emplois, il les avertissait avec douceur, & s'ils ne changeaient pas de conduite, il les révoquait, comme inutiles ou à charge à l'État. Ce nouveau ministre avait composé son tribunal de gens éclairés, droits, humains, sincères & vigilants. Il préférait, pour les places, ceux qui avaient le plus de zèle & d'activité pour le bien public, & en écartait ceux qui ne cherchaient qu'à briller par leur éloquence.

L'empereur étonné de ce que Tsao-tsan n'annonçât pas son ministère par quelque changement d'éclat, lui en fit témoigner sa surprise. Le ministre lui demanda s'il croyait avoir plus d'esprit & d'habileté que son père. L'empereur lui dit qu'il n'osait se comparer à ce grand prince :

> — Et moi, reprit le ministre, croyez-vous que je vaille mieux que Siao-ho ?
>
> — Non assurément, vous n'en approchez pas.
>
> — Hé p.526 bien, ajouta le ministre, Kao-hoang-ti & Siao-ho ont conquis l'empire ; ils lui ont donné des lois & l'ont rendu florissant. N'est-ce pas faire beaucoup si Votre Majesté, sans se donner aucune peine, & moi par mes soins, nous le conservons dans cet état de splendeur ?

L'empereur loua la justesse de ses vues, & se reposa entièrement sur lui du soin du gouvernement. Ce sage ministre s'en acquitta si bien, que depuis longtemps l'empire n'avait joui d'une paix si constante, & qu'on n'avait vu les peuples plus heureux. Aussi dans les villes & dans les campagnes, on entendait célébrer, par des vaudevilles & des vers, la sage administration de Tsao-tsan. Il fut un modèle pour tout ministre qui préfère le bien public à la réputation que peuvent lui faire des innovations préjudiciables aux

peuples, & par conséquent à l'État.

192. L'année 192, Mété, roi des Tartares *Hiong-nou*, écrivit une lettre insolente à l'impératrice mère. Elle en fut si outrée, qu'elle fit mourir sur-le-champ l'officier qui la lui remit, & voulait qu'on déclarât la guerre à ce prince tartare. Fan-kouei pour lui plaire, ou pour quelqu'autre motif qui cachait quelque dessein, s'offrit à aller punir le Tartare, si on voulait lui donner une armée de cent mille hommes. Ki-pou, témoin de cette offre, dit que Fan-kouei méritait la mort, parce qu'ayant été un des lieutenants généraux de Kao-hoang-ti, il n'ignorait pas que ce prince, avec deux cent vingt mille hommes, n'avait jamais pu réduire ces Tartares, qui l'avaient tenu enfermé dans Ping-tching, & devant lesquels il avait été obligé de s'humilier, pour se dégager & se tirer de leurs mains. Que ces peuples, sans politesse & sans vertu, ressemblaient plutôt à des bêtes féroces qu'à des p.527 hommes, sur lesquels les châtiments ne feraient aucune impression. Ki-pou confessa à l'impératrice de répondre à la lettre de Mété d'une manière ferme, mais honnête, plutôt que de hasarder une guerre , dont le succès était incertain , & qui pourrait avoir des suites fâcheuses. L'impératrice suivit ce conseil ; & Mété fut si confus de son procédé malhonnête, qu'il dépêcha un des principaux de sa cour faire des excuses à cette princesse ; il lui écrivit en même temps :

> « Dans le pays barbare où je commande, la vertu & les bienséances sont inconnues ; j'ai pu m'en écarter, & j'en rougis. La Chine a ses sages ; c'est un bonheur que j'envie : ils m'auraient empêché de manquer aux égards dûs à votre rang.

Mété joignit à ces excuses le présent des plus beaux chevaux de son pays, & fit proposer par son envoyé une alliance entre les deux nations.

191. Lorsque Kao-hoang-ti s'était rendu maître du pays de Tsin, il avait aboli les ordonnances de Tsin-chi-hoang-ti, mais il en avait excepté celle concernant les livres. Ce prince avait une espèce d'aversion pour les lettrés, & s'il rendit des grands honneurs à Confucius, lorsqu'il visita son tombeau, ce fut plutôt par politique que par estime pour lui, afin d'empêcher les

lettrés de causer du trouble dans l'empire. Ce ne fut qu'à la quatrième année du règne de Hiao-hoei-ti, son fils, que les défenses contre le *Chu-king* & le *Chi-king* furent levées.

Sur la fin, de cette année, plusieurs prodiges jetèrent la consternation & l'épouvante dans les esprits. Il tomba à Y-yang [1] une pluie de sang assez abondante. Les abricotiers p.528 & les pêchers donnèrent des fleurs, & les poiriers des fruits au milieu de l'hiver. **190.** L'année suivante la sécheresse ruina la récolte. La mort de Tsao-tsan prince de Ping-yang, augmenta l'affliction publique. Ce grand ministre mourut à la huitième lune, & fut remplacé par Ouang-ling & Tchin-ping, aidés des conseils de Tcheou-pou, comme l'empereur Kao-hoang-ti l'avait déterminé.

188. Au printemps de l'année 188, & le premier jour de la première lune, il y eut une éclipse de soleil. A la cinquième lune, il y en eut une seconde qui fut totale, & à la huitième l'empereur mourut.

[1] Y-yang-hien de Ho-nan-fou dans le Ho-nan.

LIU-HEOU

@

L'impératrice mère parut inconsolable de sa perte. Cependant elle ne se donnait aucun mouvement pour lui faire nommer un successeur. Pi-kiang, de la famille de Tchang-leang, qui pénétrait ses vues, fut trouver le ministre Tchin-ping, & lui dit que le moyen de sécher promptement les pleurs de l'impératrice, était de donner le commandement des troupes du sud ou du nord à Liu-y & Liu-tchan, de la famille de cette princesse. Les trois ministres, s'étant consultés sur cette affaire, trouvèrent de grands inconvénients à confier toutes les forces de l'empire aux parents de l'impératrice Liu-heou. Cependant, comme ils se persuadèrent qu'ils pourraient le leur ôter quand ils voudraient, ils choisirent les deux généraux que Pi-kiang leur avait désignés. Aussitôt les pleurs de l'impératrice cessèrent, & elle se disposa à prendre les rênes du gouvernement.

Cette princesse, dès le commencement du règne de son p.529 fils, voyant qu'il était sans espérance de laisser une postérité, avait donné à l'impératrice, sa bru, l'enfant d'une étrangère, pour l'élever comme le sien ; & afin que cette supercherie n'éclatât point, elle s'était défait de la mère de cet enfant. Ce fut cet intrus dans la famille impériale qu'elle fit proclamer empereur, en se faisant déclarer régente pendant sa minorité.

Aussitôt qu'elle se vit maîtresse absolue, elle songea à écarter des emplois tous les princes de la famille de Kao-hoang-ti, pour leur substituer ses parents. Elle tenta même d'en élever quelques-uns à la dignité de prince, malgré la loi contraire établie par son mari. Ouang-ling, à qui elle s'en ouvrit, lui dit avec franchise que les constitutions de l'empire s'opposaient à ses vues, & qu'elle n'ignorait pas que l'empereur Kao-hoang-ti les avait tous obligés, par serment, à prendre les armes pour s'opposer à quiconque, excepté ceux de sa famille, s'arrogerait le titre de prince.

Liu-heou dissimula le déplaisir que la réponse de Ouang-ling lui donnait : elle manda le lendemain Tchin-ping & Tcheou-pou ses deux

collègues, qui, plus courtisans que sujets fidèles, trouvèrent que l'impératrice, maîtresse du trône, avait la puissance législative, aussi bien que l'avait eue son époux ; & que si ce prince avait fait des lois en faveur de sa famille, elle en pouvait également porter de favorables à la sienne. Cette réponse satisfit plus l'impératrice que celle de Ouang-ling.

Cependant ce ministre zélé, instruit de la complaisance rampante de ses collègues, leur en fit des reproches fort vifs.

> — Quoi, leur dit-il, vous prostituez votre honneur à l'ambition d'une femme ! Avez-vous pu lui sacrifier, sans rougir, la foi du serment solennel que vous fîtes à son époux, votre p.530 maître & le mien, de défendre, au péril de votre vie, les lois qu'il établissait pour soutenir le lustre de sa famille ? Il n'est plus ! & vous flattez servilement des vues qui tendent à détruire son ouvrage !
>
> — Nous l'avouons, répondirent-ils avec un ris moqueur, vous n'avez point d'égal, quand il s'agit de semer la dissension parmi les autres ; mais nous l'emportons sur vous, dans la science de maintenir la paix, & de prévoir les bornes que nous devons mettre au trop grand crédit & à l'élévation de la famille de l'impératrice.
>
> — Oui, répliqua avec indignation Ouang-ling, vous l'emportez sur moi par un parjure, & en préférant votre fortune aux intérêts de l'empire.

L'impératrice, pour empêcher Ouang-ling de la contrecarrer, imagina de le nommer gouverneur du jeune empereur, afin de l'ôter du ministère. Elle donna le département des affaires du dehors, à Tchin-ping & celui de l'intérieur du palais à Chin-y-ki. Ouang-ling, voyant que l'empire allait changer de face, refusa la place de gouverneur du prince, & s'excusa sur son âge & ses infirmités. Il remit ses emplois, & ne voulut plus assister au conseil.

187. Au commencement de l'année suivante, l'impératrice fit déclarer prince son père, après sa mort ; elle donna à son frère aîné, le titre de

prince de Tao-oui. A la quatrième lune, elle fit paraître deux enfants supposés, comme fils de l'empereur Hiao-hoei-ti ; l'un, sous le nom du prince de Hoai-yang, & l'autre, sous celui de prince de Hen-chan. Elle démembra en grande partie le royaume de Tsi, pour en former une principauté, sous le nom de Liu, qui était celui de sa famille., & elle la donna à un de ses neveux.

p.531 En automne, de la même année, les pêchers & abricotiers donnèrent des fleurs comme au printemps. Le nouveau prince de Liu, fut à peine arrivé dans ses États, pour en prendre possession, qu'il mourut subitement. **186.** A la première lune de l'année suivante, il y eut un tremblement de terre si violent, qu'une montagne, dans le pays de Ou-tou, s'affaissa. Le dernier jour de la sixième lune, il y eut une éclipse de soleil. A la septième, le prince de Hen-chan mourut. **185.** L'année d'ensuite, en automne, on vit des étoiles en plein midi, & les rivières de Y-choui, Lo-choui & Yu-choui se débordèrent & ravagèrent les campagnes. Tous ces phénomènes & ces désastres semblaient présager quelque révolution funeste.

Cependant le jeune prince, que l'impératrice Liu-heou avait fait reconnaître empereur, comme fils légitime de Hiao-hoei-ti, grandissait & prêtait une attention singulière à tout ce qu'il entendait dire : il découvrit le secret de sa naissance, & la mort tragique de sa mère. Tout enfant qu'il était, il sut dissimuler ; mais dans un moment de dépit, qu'il eut contre la régente, il se trahit.

> — Je sais bien, lui dit-il, que vous avez fait mourir ma mère ; aussi quand je serai grand, je saurai la venger.

L'impératrice, surprise & courroucée, fit enfermer à Yong-yang ce simulacre d'empereur qu'elle avait élevé, & proposa, dans une assemblée des grands, de le déposer & de lui substituer son frère Y-ti. Dans le discours qu'elle leur fit, elle donna à entendre que ce jeune prince était malade depuis longtemps, & qu'à cette faiblesse de tempérament, il joignait un mauvais naturel, beaucoup d'étourderie, & un génie plus propre à troubler l'empire

qu'à le gouverner en paix. Les grands n'ignoraient pas que cet Y-ti n'était pas plus le fils du dernier empereur, que frère de celui qu'elle voulait détrôner : p.532 cependant, comme ils étaient tous dévoués aux volontés de cette princesse, aucun n'osa la contredire. Elle fit mourir le jeune empereur, & Y-ti, qu'elle avait créé prince de Hen-chan, fut reconnu, comme elle l'avait arrêté.

183. Malgré ce bouleversement des lois, de la part de la régente, l'empire jouit de la paix. L'imprudence & l'orgueil du président du tribunal des ouvrages publics, faillirent cependant la troubler. Comme il avait besoin de fer pour les arsenaux, il en fit enlever, de sa pleine autorité, dans les États de Nan-yuei, sans en demander la permission à Tchao-to, qui en était le souverain. Le prince de Nan-yuei crut que c'était une ruse de Tchang-cha, pour s'emparer de son pays : il prit les armes & fondit sur ses terres, en lui signifiant qu'il ne reconnaissait ni empereur, ni impératrice. En conséquence de quoi, il se saisit de la plupart des villes de Tchang-cha, dont il agrandit ses États.

182. Au printemps de l'année 182, des étoiles qui parurent en plein jour, furent regardées comme un très mauvais pronostic. **181.** L'éclipse de soleil qui arriva l'année d'après, & qui occasionna une obscurité totale, causa bien plus d'épouvante. La régente effrayée, & toute hors d'elle-même, ne put s'empêcher de s'écrier, que ce présage sinistre la menaçait.

Cependant elle ne changea pas de conduite : toujours attachée à son projet d'élever sa famille sur les ruines de celle de l'empereur, elle invita les grands à un festin, sans y appeler aucun des parents de son mari. Lieou-tchang, jeune homme d'environ vingt ans, brave, intrépide & d'une complexion robuste, piqué de ce qu'elle n'avait invité personne de la famille impériale, dont il était, entra dans la salle du festin, & s'assit avec les convives, en disant :

> — Je suis aussi d'une naissance p.533 à tenir mon rang parmi vous ; ainsi je viens prendre ma place.

L'impératrice fit semblant de ne pas s'apercevoir de ce qui se passait. Un de ses parents, pris de vin, étant sorti de la salle, Lieou-tchang craignit qu'il n'eût quelque mauvaise intention contre lui ; il le suivit, & lui fendit la tête d'un coup de sabre. La régente, quoiqu'instruite de cette action hardie, voulut paraître encore l'ignorer ; mais depuis, il n'y eut personne, de la famille de cette princesse qui ne redoutât Lieou-tchang. La réputation que cette fermeté donna à ce jeune homme, fit renaître le courage parmi ceux de sa famille, & ranima le zèle des anciens serviteurs de l'empereur Kao-hoang-ti.

Le premier ministre Tchin-ping, qui n'avait pas prévu tous ces événements, se reprochait sa condescendance aux volontés de l'impératrice. Les bienfaits qu'il avait reçus de Kao-hoang-ti, lui rappelaient sans cesse son ingratitude envers ce prince, & son manque de fidélité aux serments qu'il lui avait faits. Ces idées sombres le plongèrent dans une mélancolie profonde. Un jour qu'il était absorbé dans ses réflexions, Lou-kia entra dans son appartement sans qu'il s'en aperçût, & lui demanda, quelques moments après, la cause de son chagrin. Tchin-ping ne lui répondit que par un grand soupir. Lou-kia, jugeant par là, qu'il avait quelque chose qui lui pesait sur le cœur, soupçonna que le sujet de ses peines était l'abus de l'autorité, qu'il avait souffert que l'impératrice & sa famille s'arrogeassent. Lou-kia, en ayant tiré l'aveu de la bouche de Tchin-ping, ne put s'empêcher d'éclater de rire, en lui disant :

> — Un homme d'esprit comme vous, devrait-il être embarrassé pour si peu de chose ? Lorsque l'empire est en paix, il ne lui faut qu'un bon ministre qui sache le maintenir dans p.534 cet état ; mais lorsqu'il est sur le point de perdre sa tranquillité, alors il lui faut un bon général qui le défende. Si le ministre & le général s'entendent, il leur est aussi facile de remédier aux abus & de remettre les choses sur l'ancien pied, que de tourner la main. Tcheou-pou est capable de vous seconder admirablement bien dans cette entreprise.

Tchin-ping, sortant comme d'un profond assoupissement, remercia Lou-kia de l'expédient qu'il lui donnait, & profita de son conseil. Ce ministre, de concert avec Tcheou-pou, parvint à ruiner le parti de l'impératrice, & à relever la famille de Kao-hoang-ti.

180. Malgré l'ascendant que la famille impériale reprenait, la régente osa faire mourir le fils du roi de Yen qui en descendait, & donner ce royaume à Liu-tong son neveu. Comme elle craignait Lieou-tchang, depuis la hardiesse qu'il avait montrée au festin, elle lui fit épouser la fille de Liu-lo, sur qui elle comptait le plus pour soutenir son parti chancelant. Ce fut la dernière chose qu'elle fit en faveur de sa famille, car peu de jours après, traversant seule les appartements du palais, elle aperçût un monstre horrible, semblable à un gros chien, prêt à s'élancer sur elle ; & à quelques pas de là, elle vit encore l'ombre du jeune prince Tchao-ouang, fils de l'infortunée princesse Tsi, qu'elle avait traitée d'une manière si barbare. Cette apparition lui causa tant de frayeur, qu'elle en tomba malade, & mourut à quelques jours de là.

Cependant, avant de mourir, cette princesse, pour maintenir sa famille dans l'élévation où elle l'avait mise, avait nommé Liu-lo général des troupes des provinces du nord, & Liu-tchin général des troupes des provinces du midi. Dans la crainte que les grands ne voulussent changer ces dispositions, p.535 aussitôt qu'ils apprendraient sa mort, elle avait recommandé de garder avec soin le palais, & de n'en permettre l'entrée à personne.

Lorsque l'impératrice eut les yeux fermés, ceux de sa famille, qu'elle avait élevés aux premières dignités, s'assemblèrent chez Liu-lo, afin de prendre des mesures pour s'emparer du gouvernement, & même du trône. Lieou-tchang, attentif à leurs démarches, fut instruit par le moyen de sa femme, qui s'était retirée chez son père, de tout ce qui se passait dans ces assemblées. Il dépêcha sur-le-champ un courrier au prince de Tsi, son frère aîné, pour l'inviter à venir, à la tête de ses troupes, mettre à la raison la

famille des Liu, & prendre possession du sceptre impérial qui lui appartenait par sa naissance.

Le prince de Tsi mit ses troupes en état, & fit publier un manifeste par tout l'empire, où il dévoilait les desseins ambitieux des Liu qui aspiraient au trône, & leur projet d'éteindre la race du grand Kao-hoang-ti. Il annonçait que leur témérité le forçait de prendre les armes, & que la justice de sa cause lui promettait l'appui de tous les princes & des gouverneurs des provinces, qu'il invitait à venir joindre ses drapeaux. Après la publication de ce manifeste, ce prince se mit en campagne, & commença par se saisir de Tsi-nan [1].

Liu-tchin, général des troupes du midi, informé de sa marche, détacha sur-le-champ Koan-yng avec une forte division, pour s'opposer au prince de Tsi. Koan-yng, peu attaché aux Liu, s'étant avancé jusqu'à Yong-yang, assembla son conseil, & proposa de ne point attaquer le prince de Tsi quand il se présenterait, parce qu'étant le seul qui pût empêcher la ruine p.536 de la famille de Kao-hoang-ti, s'ils avaient de l'avantage sur lui, ce serait la perdre sans ressource, & qu'ils savaient tous les obligations que l'empire avait à ce grand prince ; que s'il arrivait que le prince de Tsi eût de l'ascendant sur les Liu, qu'alors ils se joindraient à lui pour achever leur défaite, & qu'en attendant, son avis était qu'ils demeurassent neutres dans cette querelle. Le conseil applaudit à la proposition de son chef, & les troupes qui étaient sous ses ordres restèrent dans l'inaction.

Cependant le prince de Tsi, ne trouvant point d'obstacle, s'avança jusque sur les frontières de Tsin, & y attendit que son frère & ses amis vinssent le joindre, comme ils le lui avaient promis. Liu-lo, déconcerté par cette levée de boucliers, à laquelle il ne s'attendait pas sitôt, se vit dans une grande perplexité. Comme il avait entre ses mains les sceaux de premier ministre & de grand général, Tchin-ping & Tcheou-pou, qui ne s'étaient point encore déclarés, lui firent conseiller par Li-ki de les remettre,

[1] Tsi-nan-fou, capitale du Chan-tong.

parce que le prince de Tsi en prendrait prétexte pour continuer les troubles. Liu-lo remit le sceau du grand général à Tcheou-pou, mais il ne voulut jamais se dessaisir de celui de premier ministre. Tcheou-pou ne l'eut pas plus tôt reçu, que, sous prétexte de se faire installer dans cette charge avec les cérémonies ordinaires, il assembla toutes les troupes, & après qu'elles l'eurent reconnu pour leur général, il les fit ranger de manière qu'elles devaient suivre le mouvement que leur donneraient leurs officiers. Il déclara à toute l'armée, qu'il voulait connaître les soldats qui étaient sous ses ordres ; que ceux qui épousaient les intérêts de la famille de l'impératrice, eussent à demeurer dans le poste où ils étaient, & que les fidèles serviteurs de Kao-hoang-ti s'en séparassent, p.537 pour aller se former en bataillon dans un autre endroit de la plaine. Le premier rang, qui était composé de soldats affectionnés à la famille de Kao-hoang-ti, fit un mouvement en avant, & donna l'impulsion aux autres, de sorte que l'armée entière fut se ranger en ordre au lieu marqué par le général, & se déclara pour la famille de l'empereur.

Tcheou-pou, après s'être ainsi assuré de leur fidélité, remit la garde du camp au brave Lieou-tchang, & revint à la ville avec un détachement, dans le dessein de s'emparer du palais ; mais, pour ne point donner d'ombrage, il laissa ses gens aux portes de la ville, & ne se fit accompagner que d'environ trente soldats. Il trouva Liu-tchin au palais, avec une si forte garde, qu'il n'osa rien entreprendre, & fit obligé de retourner à son camp.

Lieou-tchang s'offrit de tenter ce que son général n'avait osé exécuter. Tcheou-pou lui donna quelques mille soldats déterminés, en lui recommandant de ne faire main basse que sur ceux qu'il trouverait les armes à la main. Liu-tchin, instruit de ce qui se passait au camp, s'était mis en état de défense. Lieou-tchang s'avance fièrement contre lui, le tue de sa propre main, force la garde & se rend maître du palais. Il avertit Tcheou-pou, qui entre dans la ville avec son armée, & n'épargne aucun des parents de l'impératrice. Après cette expédition, ce général dépêcha un courrier au prince de Tsi, pour lui donner avis de ce qui se passait.

Les grands s'assemblèrent pour l'élection d'un souverain ; toutes les voix se réunirent pour exclure les enfants supposés de Hiao-hoei-ti, qu'on savait que l'impératrice Liu-heou n'avait introduits dans le palais, que pour servir de voile à l'ambition qu'elle avait eue de s'emparer de l'autorité suprême. p.538 On proposa le prince de Tsi, comme fils du frère aîné de Kao-hoang-ti ; mais on trouva de l'inconvénient à le choisir, parce qu'il n'était que de la branche collatérale. Le prince de Taï, quoique né d'une concubine de l'empereur, fut aussi mis sur les rangs & préféré, comme étant de la ligne directe, & que d'ailleurs on lui connaissait toutes les qualités d'un grand prince. En conséquence de quoi on lui fit une députation, pour l'inviter à venir prendre possession du trône impérial.

Le prince de Taï, surpris de cette élection inattendue, différa de répondre aux députés, jusqu'à ce qu'il se fût informé par lui-même de la vérité de ce qu'on lui annonçait. Il envoya à Tchang-ngan le prince Pou-tchao, son beau-frère, qui lui confirma, à son retour, le vœu unanime des grands. Cet illustre envoyé avait été introduit par Tcheou-pou dans leur assemblée, & ils l'avaient conjuré, à genoux, d'assurer le prince de Taï de leur soumission & de l'impatience qu'ils avaient de le voir sur un trône dû à sa naissance & à ses vertus.

L'irrésolution du prince de Taï ayant cessé d'après le rapport de Pou-tchao, il se mit en chemin pour se rendre à Tchang-ngan, avec les députés des grands & une suite peu nombreuse. Arrivé à Ouei-kiao [1], il y trouva les grands en corps, qui le saluèrent empereur. Le prince descendit de son char, & leur rendit le salut. Tcheou-pou s'approchant alors, lui offrit le sceau de l'empire & les autres marques de la dignité impériale ; mais il refusa de les recevoir jusqu'à son arrivée à l'endroit où il devait s'arrêter ce jour-là, qui fut le dernier de la neuvième lune. Descendu à l'hôtel qu'on lui avait p.539 préparé, Tchin-ping, à la tête des grands, après l'avoir de nouveau salué comme empereur, le pressa, en leur nom, d'accepter la couronne, en lui disant qu'elle lui appartenait à juste titre, comme l'aîné

[1] Pont qui est à cinquante li au nord-est du Si-ngan-fou dans le Chen-si.

des enfants de Kao-hoang-ti, puisque Hiao-hoei-ti n'avait point laissé de postérité. Ce prince ne crut pas devoir se refuser plus longtemps à leur empressement, & reçut enfin le sceptre impérial qu'on lui offrait.

HIAO-OUEN-TI

@

179. Teng-kong & le frère de Hiao-ouen-ti prirent les devants, pour aller mettre le palais en état de le recevoir. Ils en firent sortir le jeune enfant que Liu-heou avait déclaré empereur. Après avoir disposé le cortège impérial, ils le conduisirent au nouvel empereur, qui, dès le soin même, se rendit au palais, & y fut installé avec toute la pompe & les cérémonies usitées à la prise de possession de l'empire. Le prince fit expédier un ordre pour notifier, à tous les peuples de sa domination, son avènement au trône, en leur déclarant qu'il les exemptait des tributs pour cette première année de son règne. Il nomma Tchin-ping son premier ministre, & Tcheou-pou le second : mais Tchin-ping s'excusa sur son grand âge & ses infirmités, & refusa ; il eut la générosité de représenter à l'empereur que cette place était due à Tcheou-pou, dont le dernier service, en détruisant la famille des Liu, effaçait tous ceux que lui, Tchin-ping, avait pu rendre à Kao-hoang-ti, & que c'était faire un présent à l'État, que de charger Tcheou-pou du ministère en chef. L'empereur, sur ses instances, changea l'ordre, à condition que lui-même prendrait la place de ministre en second, qu'il p.540 faisait quitter à Tcheou-pou, pour passer à la première.

Sur la fin de cette année, les grands présentèrent une supplique à l'empereur, pour le prier de pourvoir de bonne heure à l'institution de son héritier, afin de prévenir les maux & les désordres qu'une nomination tardive entraînait ordinairement. L'empereur leur répondit que le bien de l'empire demandait de ne rien précipiter dans une affaire de cette conséquence ; que lui-même doutait s'il serait capable de gouverner, & qu'ainsi il fallait lui laisser le temps de juger, par sa propre expérience, celui qu'il croirait capable de lui succéder.

Les grands insistant sur l'objet de leur supplique, pressèrent de nouveau l'empereur de se décider sur un point aussi important à la tranquillité de l'État, & lui adressèrent, à cet effet, une seconde supplique, dans laquelle

ils lui exposaient qu'il devait cette marque de respect à la mémoire de Kao-hoang-ti, de chercher à perpétuer dans sa famille le rang où il l'avait élevée. L'empereur leur proposa le prince Tchou-ouang son oncle, dont l'habileté dans le gouvernement était connue ; Ou-ouang son cousin germain, prince vertueux ; & Hoai-nan-ouang son frère, dont les conseils, réunis aux lumières des deux premiers, lui avaient été d'un grand secours.

— Voilà, ajouta-t-il, ceux que je crois capables de me succéder.

Mais les grands lui répliquèrent que les dynasties des *Chang* & des *Tcheou*, n'avaient conservé le sceptre & la paix, que parce que les empereurs avaient nommé leurs fils pour leur succéder : que cet usage n'avait point été interrompu depuis le grand Yu ; que Kao-hoang-ti n'avait fait bâtir une salle pour lui & pour ses descendants, qu'afin d'engager ses successeurs à ne point souffrir que sa succession passât en des mains collatérales. Ils finirent par lui représenter, que les bonnes qualités du p.541 prince Lieou-ki son aîné, & surtout son amour pour le peuple, le rendaient digne du trône. Cédant enfin à leurs instances, l'empereur, au commencement de la première lune de la première année de son règne, déclara ce prince son héritier & son successeur à l'empire. A cette occasion, il fit publier cet édit en faveur du peuple :

> « Le printemps est la saison où toute la nature se renouvelle. Les arbres, les campagnes prennent une nouvelle face ; les animaux semblent renaître, & tout, jusqu'aux choses inanimées, annonce & respire la joie.
>
> Parmi les peuples qui sont sous ma conduite, il ne peut se faire qu'il n'y ait point d'indigents, d'infirmes & de vieillards : si moi, qu'ils doivent regarder comme leur père & leur mère, je ne les soulage point, je manque à mes obligations.
>
> Que les mandarins, chacun dans leur district, fassent une recherche exacte de ces objets dignes de mes soins paternels, & pourvoient à leurs besoins avec les deniers publics. Si les vieillards n'ont point de soie pour se couvrir, s'ils manquent de

> nourriture pour se sustenter & réparer leurs forces épuisées, ils souffrent le froid & la faim ; puis-je exiger d'eux de l'attachement & de la soumission ?
>
> J'ordonne donc de fournir à tous les vieillards de quatre-vingts ans & au-dessus, chaque mois, du grain, de la viande & du vin, en suffisante quantité, pour leur nourriture. Mon intention est encore, qu'on donne de plus, à ceux qui auront passé quatre-vingts ans, de la soie & du coton. Quant aux supplices, je veux, qu'à l'avenir, le crime des enfants ne retombe plus sur leurs pères & mères, ni sur leur famille.

A la quatrième lune, un mandarin vint offrir à l'empereur p.542 un cheval, qu'on prétendait pouvoir faire plus de mille li dans un jour. Au lieu de l'accepter, le prince fit cette réponse :

> — Je ne puis tout au plus faire que cinquante li dans un jour, encore ai-je vu souvent mes gens avoir beaucoup de peine à me suivre. Avec un cheval de cette vitesse, où irais-je tout seul ? Il est évident que personne ne pourrait m'accompagner.

Il fit rendre le cheval au mandarin, avec le prix qu'il lui avait coûté, & les frais de son voyage, & fit publier dans tout l'empire, que personne à l'avenir n'eût à lui offrir de pareils présents.

L'empereur s'entretenant un jour avec Tcheou-pou & Tchin-ping, ses deux ministres, sur les détails de l'administration, fut curieux de savoir combien on faisait mourir de criminels dans une année, & qu'elle était la consommation des grains à la cour. Tcheou-pou ne put le satisfaire sur ces deux questions, & demeura dans le plus grand embarras. Tchin-ping, à qui il s'adressa pour avoir les mêmes éclaircissements, lui répondit, qu'il fallait consulter là-dessus le tribunal des crimes & celui des dépenses de la cour.

Peu satisfait de cette réponse générale, l'empereur leur dit, avec une espèce de vivacité :

— Et de quoi vous mêlez-vous donc, comme ministres, si vous ignorez ce qui se passe dans l'administration de la justice & des finances ?

— Notre emploi, répartit Tchin-ping, est d'aider de nos lumières Votre Majesté ; de contenir les princes & les gouverneurs dans la soumission ; de veiller à ce que vos officiers remplissent exactement leur devoir ; de donner les emplois à des gens capables & bien intentionnés, & qui servent Votre Majesté avec zèle & fidélité ; enfin nous sommes chargés de maintenir le peuple en paix, & de chercher tous les moyens de le rendre heureux.

p.543 L'empereur témoigna à Tchin-ping sa satisfaction de cette seconde réponse, qui entrait dans l'idée qu'il s'était formée d'un sage gouvernement. Cependant, lorsque Tcheou-pou se vit seul avec Tchin-ping, il lui fit des reproches de ne l'avoir pas instruit des matières sur lesquelles l'empereur l'avait questionné.

— L'empereur est bien heureux, lui dit Tchin-ping en riant, de ne vous avoir pas demandé combien il y a de voleurs dans ses États ; je crois que vous lui auriez répondu brusquement, que vous n'en saviez rien.

Tcheou-pou, inquiet & chagrin de s'être trouvé embarrassé vis-à-vis de son maître, craignit qu'il n'en fut mésestimé & qu'il ne lui ôtât sa charge. Il prévint cette disgrâce, en demandant lui-même sa démission, qui lui fut accordée. Alors l'empereur rendit à Tchin-ping le département qu'il avait cédé à Tcheou-pou, & ce ministre se trouva chargé seul de toutes les affaires de l'empire.

Tchao-to, prince de Nan-yuei, dans la crainte d'une invasion sur ses terres, était entré sur celles de Tchang-cha, sous l'impératrice Liu-heou, dont il avait déjà pris plusieurs villes, & s'était considérablement agrandi par ses conquêtes. Ce prince pouvait beaucoup inquiéter la Chine, de sorte que l'empereur, jugeant qu'il était de sa prudence de ne point employer la

force ouverte contre lui, préféra le parti de le combler d'honneurs, lui & sa famille. Il commença par faire rétablir honorablement les tombeaux des ancêtres de Tchao-to ; il donna de l'emploi à ses frères & à ses neveux, & leur fit présent de sommes considérables, pour les mettre en état de figurer avec dignité dans leurs places. Après avoir disposé la famille de Tchao-to en sa faveur, il lui dépêcha Lou-kia, avec une lettre, conçue en ces termes :

> « Je ne suis que le fils d'une p.544 concubine de l'empereur Kao-hoang-ti ; mon père m'avait éloigné de la cour & fait prince de Taï : l'abus que l'impératrice Liu-heou & sa famille firent de l'autorité, indisposa contre eux les grands, qui m'ont appelé au trône. A peine m'y suis-je vu placé, que j'ai pensé à vous donner des preuves de mon estime, en rendant les tombeaux de vos ancêtres dignes de votre rang, & en élevant vos frères & vos neveux aux places qu'ils méritent. J'apprends que deux de mes officiers vous manquent, & sans attendre vos plaintes, je les rappelle sur-le-champ. Vous avez commis des hostilités sur les terres de Tchang-cha, & mes peuples en souffrent : quoiqu'il vous en revienne beaucoup de gloire, ne devriez-vous pas voir que vous l'achetez au prix du sang de nombre d'officiers qui vous sont dévoués, & de soldats que vous devriez conserver pour la défense de vos États. Tant de veuves inconsolables vous redemandent leurs époux ; tant d'orphelins abandonnés pleurent un père & une mère que vous leur avez enlevés ! Les campagnes sont ravagées, les récoltes détruites : le brigandage & la licence du soldat effréné, portent la désolation partout. Votre cœur n'est-il donc point touché des maux que la guerre traîne à sa suite ?
>
> Si je réunissais contre vous toutes les forces de l'empire, pourriez-vous garantir votre propre pays & vos trésors ? Mais quand j'ajouterais cette conquête à l'éclat de ma couronne, en serais-je plus puissant & plus riche ? Peut être vous confiez-vous dans les montagnes, qui vous environnent, & empêchent de

> pénétrer dans vos États ? Mais sachez qu'il est peu de barrières insurmontables, & qu'un prince n'est point invincible quand la vertu ne le guide pas. Un orgueil insultant pour moi vous a fait prendre le p.545 titre d'empereur ; je dois vous le contester tant que je respirerai ; songez dans quelles disputes funestes vous allez-vous vous engager ? Soyons amis ; que la vertu vous rappelle à votre devoir, & reconnaissez votre maître.

Lorsque Tchao-to apprit l'arrivée de Lou-kia sur les frontières de Nan-yuei, il en fut saisi de crainte, & alla cependant au-devant de lui, ainsi que les princes y sont obligés quand l'empereur leur députe quelqu'un. Il reçut avec respect la lette de l'empereur, & témoigna à Lou-kia la satisfaction qu'il avait de le revoir. Les instructions qu'il lui avait données dans sa première ambassade, engagèrent ce prince à le traiter avec les égards qu'un disciple doit à son maître. Tchao-to, après avoir lu la lettre de l'empereur, n'attendit pas que son envoyé le pressât de donner des marques de sa soumission ; il fit publier dans ses États ce manifeste :

> « Le sage empereur des *Han*, le fils du Ciel, par un ordre exprès, me défend de me servir de chars de couleur jaune, & de ne plus faire porter ses étendards à mes côtés : je suis son sujet & j'obéis.

Il joignit, à cet hommage public, une réponse particulière pour l'empereur.

> « Moi, Tchao-to, grand chef des barbares du midi, votre vieil esclave, j'offre aux pieds de Votre Majesté cette réponse humble & respectueuse. Moi, votre vieil esclave, j'étais autrefois mandarin dans les États de Yuei [1]. Par une grâce spéciale, le grand empereur Kao-hoang-ti, votre auguste père, m'établit prince de Nan-yuei & m'en donna les sceaux : Hiao-hoei-ti, son fils & son successeur, m'honora de sa protection ; mais l'impératrice Liu-heou, sa mère, défendit p.546 qu'on me donnât à l'avenir les

[1] Partie du Kouang-si du Kouang-tong du Fou-kien & du Kiang-si.

instruments & les animaux nécessaires à la culture de mes terres. Bientôt mes campagnes devinrent en friche, & je ne pus faire les sacrifices ni les cérémonies ordinaires. L'importation de l'argent, & la circulation des espèces, me furent encore interceptées : manquant de tout, j'envoyai à la cour, Teong, Kao & Ping, trois de mes officiers, pour y faire satisfaction des griefs si on en avait contre moi : on les retint prisonniers sans daigner me répondre.

Je savais que les tombeaux de mon père & de ma mère étaient presque détruits : un bruit était parvenu jusqu'ici qu'on avait fait mourir mes frères & toute ma famille ; pénétré de douleur, j'assemblai mon conseil, qui, vu le peu d'état qu'on faisait de nous à la cour, fut d'avis que je prisse le titre d'empereur, pour nous soustraire à la domination de Liu-heou. Cette princesse, outrée de ma démarche, interdit expressément à ses sujets toute communication avec Nan-yuei. J'appris que le prince de Tchang-cha nous avait rendu de mauvais offices auprès d'elle, & pour l'en punir j'entrai à main armée sur ses terres. Il y a quarante-neuf ans que je gouverne le pays de Nan-yuei, & mes petits-fils sont en état de servir Votre Majesté ; pour moi, accablé d'ans & d'infirmités, presque aveugle, entendant avec peine, même les coups de tambour, de quelle utilité pourrais-je lui être ? Je renonce au titre d'empereur, que je n'aurais jamais pris si je ne me fusse cru méprisé. J'attends de la bienfaisance de Votre Majesté, qu'elle me confirmera celui de prince que j'avais auparavant, & prêt à descendre dans le tombeau, mes vœux sont de mourir son sujet.

L'empereur, satisfait de cette réponse, lui accorda ce qu'il demandait.

p.547 A la dixième lune de cette première année de Hiao-ouen-ti, le ministre Tchin-ping mourut & fut remplacé par Tcheou-pou, qui n'ayant plus de collègue dont il redoutât l'habileté, rentra avec plaisir dans le ministère.

178. Le trente de la onzième lune, il y eut une éclipse de soleil. L'empereur regarda ces pronostics comme un avertissement que le Ciel lui donnait, pour qu'il se corrigeât de ses défauts, & il fit en conséquence publier cet ordre :

> « Si un prince chargé de gouverner les peuples, & de leur donner l'exemple, n'a point de vertu, il est indigne du rang qu'il occupe. Si les officiers, dont le devoir est de l'avertir de se corriger, l'entretiennent, par une basse adulation, dans ses défauts, ils sont aussi coupables que lui. Vous grands & mandarins qui avez les yeux ouverts sur ma conduite, si je m'écarte de la vertu & de mes obligations, je vous ordonne de me le dire sans déguisement, afin que j'y remédie. Je vous ordonne encore, si vous connaissez des gens de mérite, vrais, sincères & amis du peuple, dont les lumières puissent suppléer à celles qui me manquent, de me les envoyer sur-le-champ pour qu'ils m'aident de leurs conseils, & que je travaille avec eux à rendre mes sujets heureux.

Quelques jours après, Kia-chan, prince de Yng-yn [1], présenta à l'empereur un mémoire sur l'ordre qu'il venait de faire publier ; ce mémoire était conçu en ces termes :

> « Lorsque le tonnerre tombe, il inspire de la crainte au plus intrépide, & il n'y a rien de si dur qu'il ne mette en pièces : La puissance du prince ne l'emporte pas sur celle du tonnerre : elles ont cependant beaucoup de ressemblance entre elles. Vous p.548 demandez qu'on vous reprenne de vos défauts : l'amour-propre se révolte contre ces sortes d'avertissements, & qui s'exposera à vous les donner sans craindre de vous déplaire ? Quand vous auriez la sagesse de Yao & de Chun, on n'oserait encore vous en parler qu'en tremblant. La plupart des princes se sont perdus en

[1] Yng-yn-hien de Cai-fong-fou dans le Ho-nan.

fermant la bouche aux sages qui pouvaient les éclairer sur leur conduite.

L'empire des *Tcheou* était divisé en dix-huit cents principautés. Le peuple des neuf provinces entretenait avec magnificence tous ces princes, & il leur restait encore de quoi se procurer de l'aisance & des amusements. Tsin-chi-hoang-ti, seul maître de toutes ces principautés, était moins riche & accablait les peuples d'impôts, sans en pouvoir obtenir le respect qui lui était dû.

Dès qu'on a entendu dire que Votre Majesté cherchait des sages, chacun, transporté de joie, s'est écrié qu'on allait voir renaître les heureux temps de Yao & de Chun, où la vertu seule était la base du gouvernement. Tous les gens de mérite ont pris la résolution de travailler encore à se perfectionner, afin de se rendre plus dignes de vous servir. Mais lorsque ces sages seront près de votre personne, si votre occupation se borne à sortir avec eux, de votre palais, deux ou trois fois le jour ; à monter à cheval pour les mener courir un lièvre ou un renard, je crains fort qu'ils ne négligent bientôt le gouvernement, & que leur exemple n'occasionne du relâchement parmi les mandarins. Au lieu que si Votre Majesté ne s'occupe que du soin de ses peuples, & cherche à alléger les impôts & les châtiments, cette conduite paternelle les portera à la vertu & leur inspirera l'allégresse. p.549

Lorsqu'on publia, dans la province de Chan-tong, l'ordre de Votre Majesté, les vieillards & les infirmes, appuyés sur des bâtons, ou portés sur les épaules, sortaient de leurs maisons pour en entendre la lecture ; ils se disaient les uns aux autres : voici enfin le règne de la vertu. Que des espérances si douces ne soient pas vaines ! Ne faites plus des chasseurs de vos ministres ; que tout leur temps soit consacré au soin de vos peuples, & à travailler à rendre votre règne aussi glorieux que ceux de ces princes que la

nation nomme avec une vénération attendrissante, & dont le souvenir lui sera toujours cher.

L'empereur vit, avec plaisir, la franchise du prince de Yng-yn, & espéra que les autres lui parleraient avec la même liberté. Ce monarque d'un caractère rempli de bonté, naturellement compatissant & porté à la vertu, donnait à tous ses sujets, sans distinction, un libre accès auprès de sa personne ; affable à tout le monde, il faisait arrêter son char pour recevoir tous les placets qu'on voulait lui présenter ; il était ennemi des louanges & des discours inutiles. Il avait une passion extrême pour la chasse, & eut beaucoup de peine à s'en corriger. Un jour qu'il se livrait à ce plaisir, monté dans son char, il se trouva sur le penchant d'une montagne, & pressait de l'aiguillon ses chevaux. Yuen-ngang, qui vit le danger, accourut & retint les chevaux par la bride.

— Quoi, lui dit l'empereur, vous craignez ?

— J'ai toujours ouï dire, répondit Yuen-ngang, qu'*un homme de mille taëls d'or ne s'assied point dans un lieu périlleux, & que le sage ne marche jamais pour son plaisir sur les bords des précipices*. En descendant cette montagne avec rapidité, vos chevaux pourraient broncher, & votre char, en se brisant, vous faire p.550 courir risque de la vie. Quel malheur pour vos sujets ! Un prince est comptable de ses jours à son peuple, & doit fuir toutes les occasions qui peuvent le mettre en péril.

L'empereur avait une concubine, nommée *Chin*, qui tenait compagnie à l'impératrice & la suivait partout. Ce prince fit avec elles une partie de promenade dans ses jardins. Yuen-ngang, qui voulait lui témoigner son zèle, en faisant préparer le lieu où il devait se reposer, fut choqué de voir le carreau de la princesse *Chin* près de celui de l'impératrice, & le fit emporter. Sensible à cet affront, elle s'en plaignit à l'empereur, qui blâma Yuen-ngang. Celui-ci, sans se troubler, s'approcha de l'empereur, & lui répondit :

> — Le proverbe dit que, *lorsque le haut & le bas sont chacun à leur place, tout va bien, & que tout est dans l'ordre*. La princesse *Chin* n'est que votre concubine ; convient-il qu'elle s'assoie en présence de sa maîtresse ? Cette complaisance l'engagerait bientôt à ne plus lui être subordonnée.

L'empereur approuva la justesse de cette réponse, & fut la rapporter à la princesse *Chin*, qui, loin de s'en fâcher, donna cinquante livres d'argent à Yuen-ngang, pour lui avoir remontré avec fermeté son devoir.

Kia-y, chef du tribunal des impôts, adressa un mémoire à l'empereur, afin qu'il ordonnât qu'on fît des magasins de blé pour les temps de disette, comme cela se pratiquait anciennement. Il lui exposait encore que la cérémonie du labourage avait été interrompue & oubliée pendant les guerres continuelles qui avaient désolé l'empire ; & qu'il était de l'avantage & de la gloire de la dynastie des *Han*, puisqu'on jouissait maintenant des douceurs de la paix, de rétablir cette coutume, afin d'exciter les peuples à défricher les terres, & p.551 d'encourager les laboureurs, par cette marque d'estime pour leur profession. L'empereur, sur les représentations de cet officier, fit publier l'ordre suivant :

> « La terre est la nourrice des hommes, & ses productions sont la principale richesse d'un empire. L'état le plus honorable est celui qui concourt à la conservation des autres ; & afin de témoigner l'estime que j'en fais, je veux moi-même, suivant la coutume de nos premiers sages, pratiquer l'auguste cérémonie de labourer la terre, & employer à sacrifier au Chang-ti le produit de la portion que j'aurai cultivée. J'exempte le peuple de la moitié des tributs, pour le mettre en état de se procurer les instruments nécessaires au labourage.

Le dernier jour de la première lune, de la seconde année de Hiao-ouen-ti, il y eut une éclipse de soleil.

Depuis quelque temps Tchang-tsé-tchi occupait une place dans le ministère. Comme il accompagnait l'empereur à sa ménagerie, ce prince lui

demanda combien il avait de tigres. Tchang-tsé-tchi demeura court à cette question. Chen-fou, grand parleur, satisfit l'empereur.

> — Voilà comment doivent être les mandarins qui me suivent, dit l'empereur ; & il donna Chen-fou pour adjoint à Tchang-tsé-tchi.

Tcheou-pou trouva de l'inconvénient à cet arrangement, & représenta à son maître que Tchang-tsé-tchi s'acquittait bien de son emploi.

> — Je le sais, dit l'empereur ; mais ils s'aideront mutuellement. Tchang-tsé-tchi ne sait pas parler, & Chen-fou a le don de la parole.
>
> — Si les avantages de Chen-fou sont un moyen de parvenir, répliqua Tcheou-pou, on ne s'étudiera plus qu'à parler, avec grâce, des affaires, sans chercher à les approfondir. D'ailleurs, p.552 toutes les fois que Tchang-tsé-tchi voudra parler à Votre Majesté, il faudra donc qu'il mène avec lui Chen-fou, son truchement ?

L'empereur convaincu de l'embarras d'une pareille association, nomma Tchang-tsé-tchi président du tribunal des crimes.

Quelque temps après, passant sur un pont, monté dans son char, un homme effaroucha ses chevaux, & ce prince fut lui-même épouvanté. Il fit arrêter cet homme, & le livra au tribunal des crimes, pour être sévèrement puni. Cependant le nouveau président ne lui infligea qu'une peine légère. L'empereur, mécontent de cette sentence, en fit des reproches à Tchang-tsé-tchi.

> — Les supplices, répondit le président, sont déterminés par des lois communes au prince & au sujet ; les mitiger pour quelques uns, & les aggraver pour d'autres, c'est renverser l'ordre, c'est exposer le peuple à ne plus savoir à quoi s'en tenir, & l'autoriser à se plaindre de ce qu'on rend les châtiments arbitraires.

L'empereur sentit la vérité de cette réponse, & dit qu'il fallait suivre ce qui avait été prononcé.

Un voleur qui s'était introduit dans la salle des *ancêtres* de la famille impériale, & en avait emporté des pierres précieuses, fut découvert & condamné à perdre la tête. L'empereur ne trouva pas cette sentence assez rigoureuse contre un criminel qui avait profané le temple de son père, & il disait que le respect filial demandait l'extinction entière de la famille du coupable.

> — Quel supplice mériterait-il, répondit Tchang-tsé-tchi, s'il eût détruit cette salle de fond en comble & rasé le tombeau de votre auguste père ?

L'empereur, après y avoir réfléchi, trouva le jugement conforme aux lois. p.553

176. L'an 176, il fit venir Ki-pou, gouverneur de Ho-tong, pour lui donner la charge de président des censeurs de l'empire. Comme ce gouverneur était sur le point d'arriver à la cour, quelqu'un représenta au prince qu'il était sujet aux excès du vin, & à se mettre hors de sens ; l'empereur crut devoir différer de lui faire expédier ses provisions. Ki-pou les ayant attendues en vain pendant plus d'un mois, ennuyé de ces délais, s'adressa à l'empereur, & lui dit :

> — Sans doute que Votre Majesté, sur les bons rapports qu'on lui avait faits de moi, par une grâce particulière, m'avait nommé gouverneur de Ho-tong. Elle me rappelle pour me confier une des plus importantes charges de l'empire, & je présume encore que c'est sur les bons témoignages qu'on lui aura rendus de mes services. Cependant j'apprends que Votre Majesté change de sentiment : il faut qu'on m'ait desservi auprès d'elle. Je crois devoir l'avertir, que de rappeler & de renvoyer ainsi des officiers, sur les premiers rapports désavantageux qu'on lui en fait, c'est manifester qu'elle est susceptible de toutes les impressions qu'on veut lui donner, & qu'elle ne se conduit pas par ses propres lumières. Cette irrésolution peut nuire beaucoup à vos intérêts, & décourager les officiers les plus fidèles & les plus zélés.

L'empereur, embarrassé, hésita quelque temps & lui répondit :

> — Le Ho-tong est une des plus considérables provinces de l'empire : elle a besoin d'un gouverneur de votre mérite ; j'ai eu tort de songer à vous déplacer. Retournez à votre gouvernement, c'est la plus grande preuve que vous puissiez me donner de votre fidélité & de votre attachement.

175. Au printemps de l'année suivante, il y eut un grand tremblement de terre. **174.** L'an 174, en hiver, à la dixième lune, les pêchers p.554 & les abricotiers donnèrent des fleurs; cette même année mourut Mété, roi des Tartares *Hiong-nou* : son fils Lao-chang lui succéda. Dès qu'il eut pris possession de ses États, il envoya un ambassadeur à l'empereur, pour renouveler l'alliance que son père avait faite avec la Chine, & fit demander en mariage une princesse de la cour, que l'empereur lui accorda.

172. La huitième année du règne de Hiao-ouen-ti, il parut sur la fin de l'été, du côté de l'orient, une grande comète à queue ; **171.** & l'année suivante fut d'une grande sécheresse.

170. La dixième année de son règne, l'empereur ayant dépêché un mandarin à Pou-tchao, frère de l'impératrice, avec des ordres fâcheux, ce prince le maltraita & le fit mourir. L'empereur, pour n'être pas obligé de livrer son beau-frère au tribunal des crimes, chargea plusieurs seigneurs de sa cour de lui porter du vin empoisonné, mais Pou-tchao ne voulut pas le prendre. L'empereur, au lieu de se fâcher de cette désobéissance à ses ordres, ordonna à tous les grands de prendre le deuil, & de se rendre à l'hôtel de Pou-tchao, comme pour assister à ses funérailles. Ce prince jugeant, par cette démarche, qu'il ne pouvait espérer de pardon, but le poison & termina ses jours, dans la crainte d'une mort ignominieuse.

Les Tartares *Hiong-nou*, sans respecter l'alliance renouvelée avec l'empire, y faisaient des irruptions réitérées, & causaient beaucoup de mal. L'empereur avait peine à se résoudre à la guerre ; cependant comme on ne pouvait les contenir chez eux, que par la voie des armes, il assembla les grands pour aviser aux moyens de réprimer leurs courses. Tchao-tso, qui

avait le département de la guerre, lui présenta, à ce sujet, un mémoire conçu en ces termes :

> « Lorsqu'on a les ennemis si près de soi, il faut pourvoir à p.555 trois choses : la première, c'est de fortifier ses frontières ; la seconde, est de les garnir de troupes aguerries & bien disciplinées ; la troisième, d'y établir des arsenaux fournis d'armes à l'épreuve. Aussi lisons-nous, dans les traités sur la guerre, que *n'avoir pas de bonnes armes & vouloir se battre, c'est se livrer à son ennemi : & que des généraux qui veulent donner bataille avec de mauvais soldats, doivent être sûrs de la perdre*. Les officiers sans expérience, exposent leur prince à périr, & le prince qui ne sait pas choisir de bons officiers, expose ses États à une ruine certaine. Connaître son ennemi, ses forces & son pays, est encore un point essentiel.
>
> La manière des Tartares de faire la guerre, est bien différente de la nôtre. Gravir & descendre les montagnes les plus escarpées, avec une rapidité étonnante ; traverser à la nage les torrents & les fleuves les plus profonds ; souffrir le vent, la pluie, la faim, la soif ; faire des marches forcées, ne point être arrêté par les précipices ; accoutumer les chevaux à passer dans les sentiers les plus étroits ; se rendre habiles à se servir de l'arc & de la flèche ; être sûrs du coup de main ; tels sont les Tartares. Ils attaquent, prennent la fuite, & se rallient avec une promptitude & une facilité admirables. Dans les gorges, dans les défilés, ils auront toujours l'avantage sur nous ; mais en plaine, où nos chariots peuvent aisément faire des évolutions, notre cavalerie battra toujours la leur. Leurs arcs n'ont point la force des nôtres ; leurs lances sont moins longues, & leurs cuirasses & leurs armes d'une trempe inférieure : dans la mêlée, ils ne soutiendront point l'impétuosité de nos troupes. Mettre pied à terre, se battre à l'arme blanche, manier la pique, présenter le front, se faire jour quand on est

enveloppé, voilà des manœuvres propres à p.556 nos troupes, que les Tartares ignorent, & auxquelles ils ne peuvent résister. Ainsi, tout compensé, nos forces sont à cinq, ce que les leurs sont à trois.

Pour en venir à la question, nous avons plusieurs mille Tartares soumis à notre domination, & leur manière de se battre est la même que celle des *Hiong-nou* ; ils sont de la même race. Il faut leur donner des armes fabriquées chez nous, & des chariots de guerre, qu'on garnira de soldats, d'une bravoure reconnue ; ils apprendront leur manière de faire la guerre, & supporteront comme eux toutes les fatigues. Alors nous aurons des Chinois, qui deviendront des soldats tartares, & formeront des troupes exercées à leur manière de combattre, qui garderont nos frontières, & les garantiront des insultes de ces voisins remuants & avides de butin.

L'empereur goûta ce projet, & fit passer quelques mille Tartares-Chinois sur les frontières. Par cette augmentation de bouches, il devenait indispensable de faire de plus grands magasins ; Tchao-tso, comme ministre de la guerre, crut devoir proposer à l'empereur ses vues, pour l'approvisionnement de ces limites, & lui dire :

— Sous le règne de Yao, une terrible inondation ruina les campagnes & désola l'empire pendant neuf ans : sous Tching-tang, une stérilité affreuse ôta tout espoir de récolte pendant sept années de suite ; cependant la faim & la misère ne causèrent point de ravages sensibles ; sans doute, parce que ces princes avaient eu la sage précaution d'approvisionner les greniers, & que dans ces temps de calamité, le peuple y trouva des ressources pour sa subsistance.

Aujourd'hui, l'empire n'a pas moins d'étendue, la p.557 population est aussi grande, & si l'on manque de vivres, c'est qu'on ne se précautionne pas contre les temps de stérilité. On voit même

beaucoup de terres incultes, quoiqu'on ne manque pas de bras pour les cultiver, & que la terre ne soit pas de moindre rapport qu'elle l'était sous les règnes de ces deux sages empereurs. Ce vice provient de ce que le peuple & les marchands ne remplissent pas leurs obligations ; les uns en ne mettant pas toutes les terres en valeur, & les autres en ne faisant pas circuler les grains dans tout l'empire : il arrive de là que, dans les temps de disette, le peuple désolé ne sait où prendre le nécessaire, & que le fils ne peut soulager son père, quelque respect & quelque tendresse qu'il ait pour lui.

L'or & les diamants ne conservent point la vie de l'homme ; ces richesses ne méritent son estime, qu'autant qu'elles lui procurent, en échange, les aliments & les autres choses nécessaires à son entretien. La base de sa subsistance est le pain. Se précautionner contre le défaut de récoltes, est un soin si naturel, qu'il est surprenant que chacun ne s'occupe pas à cultiver une portion de terre qui lui assure son existence. Votre Majesté doit donc, par des récompenses, encourager ses peuples à se donner tout entiers au labourage, & à ne laisser aucun terrain en friche ; elle doit menacer de punir ceux qui négligeront d'y travailler. Afin que l'abondance se communique à toutes les provinces, elle doit promettre des mandarinats à ceux qui auront soin de les approvisionner ; & par cette sage circulation, aucune partie de ses États ne souffrira. Le peuple aime les honneurs, & si vous accordez quelque marque de distinction à ceux qui porteront des grains sur nos limites, en moins de trois ans, p.558 aucune province ne sera mieux approvisionnée que nos frontières.

L'empereur, en adoptant les vues de son ministre, fit publier partout, que le peuple eût à cultiver avec soin les terres, promettant des récompenses à ceux qui travailleraient avec le plus d'activité. Il invitait en même temps les laboureurs qui avaient des grains au-delà de leurs soins, à

les porter sur les frontières, en leur promettant aussi des degrés de mandarinats, selon la quantité qu'ils transporteraient, & il leur remettait la moitié des impôts d'un année, afin de leur faciliter les moyens de faire ces transports.

168. La loi de mutiler les criminels, selon la nature du délit, établie sous l'empereur Chun, n'avait point encore été exécutée sous la dynastie des *Han*. Hiao-ouen-ti la remit en vigueur à l'occasion de Chun-yu, gouverneur d'une ville dans la principauté de Tsi, dont il commua la sentence de mort en celle d'avoir les membres mutilés. Ce gouverneur avait une fille unique encore jeune, qui ne voulut point l'abandonner, & le suivit jusqu'à Tchang-ngan, où il devait être mutilé. Cette jeune fille eut le courage d'aller se jeter aux pieds de l'empereur, & de lui dire, les larmes aux yeux :

> — Les peuples de Tsi n'ont jamais porté aucune plainte contre mon malheureux père : ils se louaient au contraire de sa droiture & de son désintéressement. Il a longtemps servi Votre Majesté avec zèle. Le crime dont il a eu le malheur de se rendre coupable, mérite la mort suivant les lois ; par un bienfait particulier, vous lui accordez la vie, mais vous avez changé son supplice en une mort continuelle. Dans l'impossibilité de s'aider tant qu'il respirera, quel spectacle déchirant pour sa fille infortunée, de le voir p.559 souffrir sans pouvoir le soulager, ni lui procurer de nourriture ! Je suis une portion de lui-même, & par là je deviens coupable comme lui ; je demande à Votre Majesté, comme la plus grande grâce, de faire tomber sur moi la peine, & d'être mutilée à sa place.

L'empereur, touché de la générosité de cette fille & de sa piété envers son père, lui accorda sa grâce, & abolit la loi barbare de mutiler les criminels. Ce prince expliqua les motifs qui l'y déterminaient, par l'ordre suivant.

> « Lorsque quelqu'un commet une faute, ou se rend coupable d'un crime, on le mutile avant que de l'avoir exhorté à se corriger &

> sans même lui en donner le temps. L'humanité réclame contre une loi aussi rigoureuse. Ne devons-nous pas avoir de l'indulgence & de la compassion les uns pour les autres ? L'amour de père & de mère qu'un prince doit avoir pour ses sujets, ne voit qu'avec horreur les effets de cette loi révoltante & cruelle. Ma volonté est qu'elle demeure à jamais abolie. J'ordonne au tribunal des crimes, de déterminer quelqu'autre peine pour les cas où l'on usait de ces sortes de supplices.

Le tribunal, s'étant assemblé, arrêta que cette mutilation serait changée en peines pécuniaires, en coups de bâton, ou en corvées aux travaux publics ; le nombre des coups, la somme ou le temps étaient réglés suivant la nature du crime. L'empereur ratifia cette nouvelle loi par sa sanction, & la fit promulguer dans tout l'empire. Le peuple bénissait son maître, & mêlait ses louanges à la joie que cette publication lui causa. Ce monarque était en effet digne des éloges qu'on lui donnait : un ordre admirable régnait dans son palais : grands & ministres, tous ses officiers, avec un p.560 extérieur grave, se modelaient sur leur prince, & pratiquaient les exemples de vertu qu'il leur donnait sans cesse. Chacun était attentif à son devoir : le faste & l'orgueil, bannis de sa cour, étaient remplacés par la droiture & la simplicité. Il ne restait aucune trace des abus & des désordres qui s'étaient introduits sous les *Tsin*. Le prince & ses ministres, tout occupés du bonheur des peuples, & d'établir des lois sages, ne cherchaient que les moyens de diminuer le nombre des procès, en inspirant l'amour de la paix & de la justice. L'empire, par leurs soins, changea si absolument de face, qu'à peine comptait-on quatre cents criminels dans toutes les prisons.

166. Le *Tchen-yu*, ou roi des Tartares *Hiong-nou*, ennuyé de demeurer oisif dans son pays, entra, au commencement de l'année 166, sur les terres de l'empire, à la tête de cent quarante mille chevaux. Il poussa jusqu'à Tchao-na [1] & Siao-koan [2], tua le gouverneur Pé-ti, & paraissait vouloir

[1] Au sud-est de Ping-leang-fou du Chen-si.
[2] A cent quarante li au nord-ouest de la même ville.

pénétrer plus avant. L'empereur résolut de marcher en personne contre lui ; mais l'impératrice, qui avait une véritable tendresse pour son époux, obtint, par ses instances, qu'il ne s'exposerait point aux dangers, ni aux fatigues de cette expédition. Tchang-siang-ju eut ordre d'aller prendre le commandement des troupes destinées contre ces brigands. Mais les Tartares, qui n'étaient venus que pour piller, n'attendirent pas l'armée impériale, & se sauvèrent chargés de butin dans leur pays.

Fong-tang, un des mandarins de l'empire, né dans les États de Tchao, à qui l'empereur vantait Li-tsi & Kiu-lou, comme les deux meilleurs capitaines de leur temps, lui p.561 répondit, qu'ils ne valaient pas Lien-pou, ni Li-mou.

> — Ah ! dit l'empereur, si j'avais deux généraux qui leur ressemblassent, nous n'aurions rien à craindre des Tartares.
>
> — J'en doute, reprit brusquement Fong-tang.

L'empereur, étonné de ce doute, lui dit quelques paroles dures, auxquelles Fong-tang répondit avec sang froid :

> — Lorsque leurs princes envoyaient ces deux généraux commander leurs armées, ils les accompagnaient toujours quelques journées, & leur disaient en les quittant, pendant votre absence nous aurons soin des affaires du dedans : vous, braves capitaines, ayez soin de celles du dehors. Ces princes leur remettaient toute leur autorité, en conséquence de quoi ces deux généraux ne donnaient les emplois qu'à des officiers dont ils connaissaient la capacité & la bravoure. Par ces dispositions, Li-mou a battu les Tartares dans toutes les occasions, & a tenu tête aux troupes combinées des princes de Han & de Ouei.
>
> Tout le temps qu'il commanda sur la frontière, les droits qu'on percevait sur les marchandises, les tributs que ce pays limitrophe payait, il les distribuait à ses soldats, qui, encouragés par ses libéralités, n'hésitaient point de s'exposer au moindre ordre de sa part : aussi les Tartares, ayant tenté de franchir les limites, furent

repoussés avec une vigueur à laquelle ils ne s'attendaient pas ; & leur défaite complète les obligea de camper à une distance fort éloignée de lui, tant ils le craignaient.

Aujourd'hui Ouei-chang marche contre ces mêmes Tartares, & une victoire signalée, remportée sur eux, atteste sa gloire & sa capacité. Au lieu de consigner cette belle action dans les registres de l'empire, pour récompenser les officiers & les soldats, & encourager ceux qui viendront après eux, p.562 on arrête ce général, on l'enferme. Les mandarins de lettres, jaloux de sa réputation, altèrent dans leurs écrits la vérité des faits : on ne reconnaît plus ce grand capitaine. Selon eux, lui & ses troupes se sont si mal comportés dans cette action, qu'ils méritent les plus sévères châtiments. Intimidés par cet exemple, Lien-pou & Li-mou, en voyant l'injustice & l'envie noircir Ouei-chang, auraient-ils osé aller combattre ces Tartares ? Voilà ce qui m'a fait douter que Votre Majesté eût pu s'en servir.

L'empereur, éclairé sur la méchanceté des ennemis de Ouei-chang, envoya Fong-tang lui-même le mettre en liberté, & après avoir fait examiner, par des gens équitables & sans partialité, les accusations intentées contre lui, il le rétablit avec honneur dans tous ses emplois, en lui donnant Fong-tang pour lieutenant général.

165. L'année suivante, un certain Sin-yuen-ping, du royaume de Tchao, ayant un extérieur rempli de sagesse & de sincérité, mais fourbe dans le fond, & un véritable *tao-ssé*, rencontrant l'empereur seul, lui dit, qu'au nord-est de Tchang-ngan, il avait vu un esprit, qui s'était rendu sensible sous cinq couleurs différentes ; qu'il fallait lui élever un temple, & lui offrir des sacrifices sous le nom de *Ou-ti* ou des cinq *Chang-ti.* Son récit parut à l'empereur si vraisemblable & si bien circonstancié, qu'il donna dans cette vision, & nomma ce *tao-ssé* président des rits, en ajoutant à cette dignité l'intendance sur les sacrifices. Il fit bâtir un *miao* en l'honneur de ces cinq *Chang-ti*.

164. L'année d'après, Sin-yuen-ping dit à l'empereur qu'un esprit lui était apparu à la porte du palais, & avait tiré, de dessous le seuil, une coupe de pierre précieuse ; que cet esprit l'avait remise à un inconnu, qui venait de la lui donner, afin qu'il l'offrit à Sa Majesté; qu'il s'y trouvait des p.563 caractères gravés, formant ces mots : *La vie de l'empereur sera longue*. Enfin, que, pour preuve de la vérité, si Sa Majesté voulait s'en convaincre par elle-même, quoiqu'il fût plus de trois heures du soir, qu'elle verrait le soleil rétrograder à midi. L'empereur, sans aucune méfiance de supercherie, se rendit effectivement à la porte du palais, & vit le phénomène du soleil rétrograde. Ce qui le flatta le plus, fut l'horoscope d'une longue vie, tracé sur la coupe de pierre précieuse. Il voulut que son règne ne commençât à dater que de ce moment, & au lieu de la dix-septième année qu'il comptait, il fit publier que ce serait la première. Il donna, à cette occasion, un festin à tous les grands, en signe de réjouissance.

163. Les prestiges de Sin-yuen-ping n'en imposèrent pas aux grands. Un d'eux eut la fermeté d'accuser de fourberie ce *tao-ssé*, dans un mémoire qu'il présenta à l'empereur :

> « Où cet imposteur, disait-il au prince, a-t-il appris qu'il y ait cinq *Chang-ti*, & qu'ils se rendent visibles sous quelque couleur ? Depuis l'antiquité la plus reculée, a-t-on jamais ouï dire qu'il y eût d'autre maître que le Tien, à qui l'on dût sacrifier ? Qui ne sait pas qu'il est invisible & sans figure ? D'où vient Sin-yuen-ping n'a-t-il pas appelé des témoins, lorsque la coupe de pierre précieuse a été tirée de dessous la porte du palais ? Pourquoi n'a-t-il pas retenu cet inconnu qui la lui a remise, afin de lui faire attester la vérité de ce prodige ? J'infère de sa conduite, qu'il a cherché à tromper Votre Majesté, qu'il est un magicien, & qu'il doit être livré au tribunal des crimes, pour lui faire son procès & le punir comme il le mérite.

Quelque prévenu que fut l'empereur en faveur de Sin-yuen-ping, la force & le ton de vérité de ce mémoire firent p.564 impression sur son esprit. Il fit arrêter Sin-yuen-ping, qui fut convaincu de magie, & condamné, lui & toute sa race, à perdre la vie. L'arrêt fut exécuté, & depuis l'empereur n'offrit plus de sacrifices aux *Ou-ti* ou cinq *Chang-ti* ; mais il ne fit pas détruire le temple qu'il leur avait élevé.

162. Les dernières récoltes avaient été si mauvaises, que les grains étaient d'une cherté inouïe. L'empereur fit, à ce sujet, publier cette ordonnance :

> « Voici déjà plusieurs années que les moissons ont été ruinées par les sécheresses & les inondations. Ce désastre m'afflige sensiblement pour mon peuple, qui souffre de tant de pertes. Le Ciel irrité me punit-il de mes propres fautes, ou bien se serait-il introduit des abus dans le gouvernement ? J'avoue que mes lumières ne me suffisent pas pour pénétrer la cause de ces calamités. Peut-être n'y a-t-il pas assez d'union parmi le peuple ? peut-être encore les mandarins ont-ils trop d'orgueil & administrent-ils mal la justice ? Est-ce que les sacrifices au *Chang-ti* ne se feraient plus avec le même respect & le même recueillement qu'autrefois ? Le nombre des pauvres augmente chaque jour ; n'y aurait-il pas assez de terre en valeur, ou bien la population serait-elle trop grande ? Négligerait-on l'agriculture pour s'adonner au commerce ? N'emploierait-on pas trop de grain à faire du vin ? Vous, grands de la cour, ministres d'État & mandarins des différents tribunaux, assemblez-vous pour examiner tous ces points, & faites m'en votre rapport.

Le résultat de cette conférence fut de destituer Tchang-tsang de son emploi de premier ministre. L'empereur aurait bien désiré le remplacer par Teou-kouang, le plus jeune des frères de l'impératrice, universellement estimé & reconnu p.565 comme le plus capable ; mais il craignit qu'on ne dît que son amour pour l'impératrice l'avait fait pencher en faveur de son

frère ; ainsi il lui préféra, pour la place de premier ministre, Chin-tou-kia, originaire de Leang, qui, dans sa jeunesse, avait été attaché au service de Kao-hoang-ti. Quoiqu'avancé en âge, Chin-tou-kia avait encore toute sa vigueur ; naturellement droit, franc & sans fard, il joignit à ces qualités beaucoup d'expérience & d'habileté dans les affaires.

A peine fut-il entré en exercice de son emploi, qu'apercevant Teng-tong, officier subalterne, dans une posture indécente chez l'empereur, & se permettant même des libertés, que ce prince semblait autoriser, le nouveau ministre ne put s'empêcher de dire à son maître :

> — Lorsque Votre Majesté aimera assez quelqu'un pour lui permettre de se familiariser avec elle, il faut auparavant qu'elle l'élève assez haut pour le rendre en quelque sorte son égal ; sans quoi c'est un crime qui mérite punition, de manquer au respect qu'on doit à Votre Majesté, & Teng-tong s'en est rendu coupable.
>
> — Cela ne vous regarde pas, répondit l'empereur, c'est un homme que j'aime.

Malgré cette approbation, Chin-tou-kia donna ordre d'arrêter Teng-tong, & même de le tuer s'il faisait résistance. Cet officier, saisi de crainte en voyant les satellites du ministre, demanda, par grâce, le temps d'avertir l'empereur, qui lui dit d'obéir. Arrivé au tribunal du ministre, Teng-tong, ôtant son bonnet, se mit à genoux pour implorer son pardon. Chin-tou-kia ne fit pas semblant de l'entendre ; enfin, après un assez long silence, il lui dit :

> — Vous n'avez point respecté le palais du grand empereur Kao-hoang-ti, ni la présence d'un de ses successeurs. L'indécence de votre maintien & de p.566 votre badinage, dont j'ai été témoin, est un crime digne de mort, & les lois en prononcent contre vous l'arrêt. Qu'on l'emmène, dit-il à ses gens, pour lui faire subir la peine qu'il a encourue.

A cette sentence terrible, Teng-tong désespéré fondait en larmes & conjurait le ministre de lui pardonner ; mais il fut inexorable, & les

satellites le traînèrent au lieu du supplice.

L'empereur, qui craignit que Chin-tou-kia ne poussât les choses à la dernière rigueur, avait donné ordre de délivrer Teng-tong & de le reconduire chez le ministre, pour lui faire des excuses, & lui dire que l'empereur lui accordait sa grâce. Le ministre le fit relâcher.

Echappé aux horreurs de la mort, l'imagination encore remplie de l'appareil de son supplice, le triste Teng-tong était inconsolable : il versa un torrent de larmes dès qu'il reparut devant l'empereur.

> — Ah! si Votre Majesté ne me sauve de la sévérité de Chin-tou-kia, je suis perdu !

L'empereur, qui l'aimait, tâcha de le calmer & lui promit sa protection ; mais il ne put s'empêcher de convenir que le ministre avait fait son devoir.

161. L'année suivante, on reçut la nouvelle de la mort de Lao-chang, *Tchen-yu* des Tartares *Hiong-nou*, & que son fils Kiun-tchin lui avait succédé.

160. Le trentième de la quatrième lune de l'année 160, vingtième du règne de l'empereur Hiao-ouen-ti, il y eut une éclipse de soleil.

158. Les deux années d'ensuite ne furent remarquables que par les nouvelles courses des Tartares sur les terres de l'empire ; ils firent périr beaucoup de monde, brûlèrent plusieurs villages, forcèrent même des villes, d'où ils emportèrent un butin p.567 considérable, sans qu'on pût les joindre pour les obliger d'en venir aux mains. La première année, ils s'avancèrent assez près de Tai-yuen. La deuxième, ils pénétrèrent plus à l'ouest, & eurent l'audace d'insulter Hien-yang, & de venir jusqu'aux portes de Tchang-ngan.

157. Ces courses causèrent tant de chagrin à l'empereur, qu'il en tomba malade, & mourut à la sixième lune, l'an 157, la vingt-troisième année de son règne, & la quarante-sixième de son âge. Ce prince ne voulut jamais qu'on fît rien de nouveau pour sa personne, ni qu'on embellit son palais & ses jardins. Ses chars, ses équipages, ses habits, & généralement tout ce

qui était à son usage, étaient les mêmes qu'il avait eus en montant sur le trône, ou lorsqu'il n'était que prince de Taï. Il préférait à ce luxe le soulagement du peuple.

On lui proposait un jour de faire construire un cabinet dans ses parterres.

> — Combien m'en coûtera-t-il, dit ce prince ?
>
> — Cent *taëls*.
>
> — Cent *taëls* ! Avec cette fortune, j'entretiendrai dix pauvres familles. Lorsque je n'étais que prince de Taï, je me passais fort bien de ces sortes d'embellissements ; aujourd'hui que je suis empereur & le père du peuple, dois-je sacrifier à des inutilités un argent que je puis mieux employer en le soulageant ?

Ses habits étaient de la plus grande simplicité, de même que ceux de l'impératrice. Il avait banni de ses meubles l'or & l'argent : l'argile seule couvrait sa table. Il défendit de lui élever un tombeau différent de ceux des particuliers. Quelque fortes que fussent les remontrances des grands & de ses ministres, il s'y rendait pour peu qu'il vît la raison de leur côté. Son principal soin était de pourvoir à la subsistance du peuple. Toujours porté à la clémence, il cherchait à trouver p.568 quelque moyen de faire grâce aux coupables, ou au moins d'alléger leur peine. Adoré de ses sujets, la crainte de lui déplaire faisait plus d'impression sur leur esprit, que celle des supplices mêmes. Sous son règne, la plupart des prisons restèrent vides, & il y eut peu de criminels condamnés à mort. Ce prince, ravi trop tôt au bonheur de l'empire, devrait servir de modèle à tous les monarques, par l'amour qu'il portait à ses sujets, & par son aversion pour l'orgueil & le faste. Il fut inhumé à Pa-ling, ville à trente-cinq li à l'ouest de Si-ngan-fou. Il eut pour successeur son fils Lieou-ki, auquel on donna, dans la suite, le nom de Hiao-king-ti.

A la neuvième lune de cette même année parut une comète du côté de l'occident.

HIAO-KING-TI

@

156. Dès que Hiao-king-ti eut prit possession du trône, il exempta, suivant la coutume de ses prédécesseurs, les peuples du tribut annuel pendant la première année de son règne. Il délivra des prisonniers, & commua, pour quelques-uns, les peines que méritaient leurs crimes ; mais peu de temps après il remit, sur tous les grands, la taxe que l'empereur Hiao-ouen-ti, son père, avait ôtée, & voulut qu'on lui cédât la trentième partie de ce qu'on recueillait. Ce nouvel impôt indisposa le peuple & lui fit regretter son prédécesseur.

Cependant, comme il avait de la douceur & de l'humanité, il trouva que la loi, qui avait substitué les coups de bâton à la mutilation des membres, était encore trop rigoureuse ; il voulut l'adoucir par cet ordre qu'il fit publier.

> « Autrefois, mon auguste père abolit la loi de la mutilation, & en fit une nouvelle, appelée *la loi douce & légère* ; p.569 elle a conservé ce nom ; mais quoiqu'elle soit moins cruelle que la première, elle fait souvent périr les criminels.
>
> Ce n'était point là l'intention de mon père, qui portait le peuple dans son cœur. Pour remplir ses vues, j'ordonne que la peine de cinq cents coups soit modérée à trois cents ; celle de trois cents à deux cents, & que les autres soient réduits dans la même proportion.

155. A la douzième lune de l'an 155, il parut une comète vers le sud-ouest. A la quatrième lune mourut l'impératrice, aïeule de l'empereur, & à la sixième, Chin-tou-kia, premier ministre ; à la huitième, l'empereur nomma Tao-tsing pour le remplacer. Dans la même lune, une autre comète parut au nord-est. Quelque temps après, il tomba une grêle du côté de Heng-chan, si grosse & si abondante, que la terre en était couverte à trois

pieds d'épaisseur, & plusieurs grains avaient jusqu'à cinq pouces de diamètre.

154. L'an 154, à la dixième lune, le prince de Leang, frère de l'empereur, vint lui rendre hommage. Sa mère & son frère avaient pour lui une affection particulière. Comme il réunissait toutes les qualités aimables, il était chéri de tout le monde, & l'empereur le comblait de distinctions qui faillirent le perdre.

Hiao-ouen-ti, son père, lui avait donné en apanage la plus belle principauté de l'empire, avec des richesses immenses en or & en argent, en perles, en pierres précieuses & en bijoux, de sorte que son palais était plus riche que celui de l'empereur même. Il avait un jardin de plaisance de plus de trois cents li de circuit, où il entretenait toutes sortes d'animaux. [1] Soui-yang, sa capitale, avait soixante-dix li de tour. Il y avait fait p.570 bâtir un vaste & magnifique palais, dont la galerie, qui régnait autour, avait près de trente li.

Il attirait à Soui-yang tout ce qu'il pouvait trouver d'habiles gens, qui venaient tous les jours, avec les mandarins des tribunaux, prendre l'ordre, & il les recevait assis sur une estrade élevée, comme cela se pratique chez l'empereur. Son char, à la couleur près, était aussi magnifique que celui de l'empereur ; il n'en prenait point d'autre pour aller à la chasse, où il restait quelquefois six mois entiers.

Quand il était à la cour de son frère, toutes les portes lui étaient ouvertes ; bien plus, un billet de sa part donnait à ses mandarins l'entrée partout, avec autant de liberté qu'en ont les eunuques. Un jour que l'empereur était à table avec lui, la conversation tomba sur la magnificence avec laquelle il vivait à Soui-yang ; l'empereur lui dit :

> — Quand j'aurai vécu dix mille ans, c'est-à-dire, lorsque je serai sur la fin de mes jours, je veux vous remettre l'empire.

---

[1] Koué-té-fou dans le Ho-nan.

Le prince alors, s'humiliant profondément, s'en excusa avec modestie ; & quoique dans le fond, il ne dût pas beaucoup y compter, cette parole de l'empereur lui fit beaucoup de plaisir, de même qu'à l'impératrice.

Teou-yng, qui servait à boire à l'empereur, s'avançant alors avec beaucoup de respect, lui présenta une coupe remplie de vin, & lui dit :

> — L'empire des *Han* est l'empire de Kao-hoang-ti, qui doit se transmettre à ses descendants de père en fils ; comment Votre Majesté pourrait-elle le donner au prince de Leang ?

Cette liberté de Teou-yng fit beaucoup de peine à l'impératrice, qui, pour s'en venger, trouva moyen de lui faire ôter son emploi. Le prince de Leang en conçut de nouvelles espérances.

p.571 A la première lune du printemps, parut une comète du côté de l'occident, & peu de temps après, le palais de Lo-yang fut brûlé.

Du vivant de Hiao-ouen-ti, Lieou-hien, prince héritier de Ou [1], qui descendait de Kao-hoang-ti, était venu pour passer quelque temps à la cour. Ce prince jouant aux échecs avec l'héritier de l'empire, ils prirent ensemble querelle sur un coup douteux ; chacun s'obstina à soutenir son sentiment. Lieou-hien perdit le respect qu'il devait au prince héritier ; celui-ci, piqué, jette l'échiquier à la tête de Lieou-hien, & le renverse mort sur le carreau.

Le prince de Ou, à la triste nouvelle de la mort de son fils, en conçut un si grand chagrin, qu'oubliant les devoirs d'un sujet à l'égard de son prince, il ne voulut plus paraître à la cour, & s'en excusa sous prétexte de maladie ; mais il méditait de venger, par les armes, la mort de son fils. Hiao-ouen-ti, pour conserver la paix, parut se contenter de son excuse ; il lui envoya même, en signe d'amitié, un bâton, avec la dispense de venir à la cour & d'y faire aucun service. Le prince de Ou fit remercier l'empereur, & se tint, en apparence, paisible dans ses États.

---

[1] Yang-tcheou-fou du Kiang-nan.

Cependant, pour venir à son but, il fit fabriquer des deniers de plomb, & ne voulut point recevoir, en d'autre monnaie, les tributs de ses sujets. Il accueillit tous les déserteurs des royaumes voisins ; & malgré les plaintes de leurs souverains, qui les réclamaient, il les retint dans ses États, en donnant aux uns de l'emploi, & aux autres des terres.

p.572 Tchao-tsou, un des premiers officiers de l'empereur, eut de violents soupçons sur la conduite de ce prince. Il le fit espionner, & découvrit les préparatifs secrets qu'il faisait. Tchao-tsou ne perdit point de temps à en avertir l'empereur, en lui représentant que le dessein du prince de Ou n'était point équivoque, puisqu'il attirait chez lui des gens perdus de réputation, & manifestait clairement l'intention où il était de se révolter : il conseilla à l'empereur de le prévenir, en s'emparant de ses États ; mais Hiao-ouen-ti ne put se résoudre à perdre un prince de sa famille. Le prince de Ou, loin d'être sensible à la bonté qu'il avait de ne pas le détruire, comme il l'aurait pu, n'en devint que plus obstiné dans son projet. Cependant il n'osa remuer, jusqu'à la mort de Hiao-ouen-ti, & il mit en défaut la vigilance de Tchao-tsou.

Aussitôt que Hiao-king-ti eut prit possession du trône, Tchao-tsou, toujours zélé pour le bien de l'empire, présenta à son nouveau maître le mémoire suivant.

> « Lorsque Kao-hoang-ti, fondateur de votre auguste dynastie, se rendit maître de l'empire, il avait trois frères ; Lieou-fey, qu'il créa prince de Tsi [1] ; principauté qui avait plus de soixante-dix villes dans sa dépendance ; Lieou-kiao qui fut fait prince de Tchou [2], avec quarante villes pour son apanage ; il attribua cinquante villes à la principauté de Ou, qu'il donna à son frère Lieou-pi. Par cette division, il leur céda presque la moitié de l'empire.

[1] Tsi-nan-fou, capitale du Chan-tong.
[2] Siu-tcheou du Kiang-nan.

> Lieou-pi, affligé de la mort de son fils Lieou-hien, son héritier, & résolu d'en tirer vengeance, sous un faux prétexte p.573 de maladie, ne voulut plus venir à la cour servir l'empereur votre père ; crime qui, suivant les lois établies depuis longtemps, méritait la mort. Hiao-ouen-ti, toujours porté à la clémence, ne voulant pas le punir, lui envoya même, par une bonté excessive, un bâton pour le soutenir, comme s'il eût voulu lui faire connaître qu'il le croyait incommodé par l'âge & les infirmités, qui l'empêchaient de venir à la cour remplir ses devoirs.
>
> Cette conduite si généreuse aurait dû sans doute l'engager à se corriger ; mais elle ne servit qu'à le rendre plus superbe & plus entreprenant. Dès lors, il fît fabriquer de nouveaux deniers de plomb ; il a donné retraite à des scélérats, que leurs crimes obligeaient de fuir leur patrie, afin de grossir ses forces & de se rendre assez puissant pour mettre l'empire en combustion.
>
> « Son cœur est si fort endurci, & si enclin à la révolte, que si on envoie une armée dans son pays pour l'observer, il lèvera l'étendard de la rébellion ; si on le laisse agir impunément, il n'en allumera pas moins le feu de la sédition, qu'il sera peut-être difficile d'éteindre.

L'empereur, qui ne voulait pas prendre sur lui de se décider seul dans une conjoncture aussi délicate, établit un conseil, composé de tous les grands de sa cour & des princes de sa famille, dans lequel l'expédition contre le prince de Ou fut agitée ; mais personne n'osa donner son avis, dans la crainte de parler contre ses propres intérêts.

Le dessein de Tchao-tsou avait de trop puissants antagonistes pour être approuvé ; il ne tendait pas moins qu'à détruire tous ces petits princes, dont les démêlés ou les prétentions pouvaient causer beaucoup de trouble, aussi aucun p.574 des membres du conseil ne lui donna sa voix & il resta sans exécution

Lieou-kiao, prince de Tchou & frère de l'empereur Kao-hoang-ti, aimait beaucoup les livres. Cette passion pour la lecture lui avait fait rechercher l'amitié de Chin-kong, de Mou-ching & de Pé-ching, trois savants de réputation, avec lesquels il prenait un plaisir singulier à lire le *Chi-king*. Lorsqu'il fut fait prince de Tchou, il invita ces lettrés à venir le trouver, & les éleva aux premières charges. Mou-ching avait de l'aversion pour le vin ; cependant le prince l'obligeait d'en boire d'une sorte qui était fort amer, & dont il buvait lui-même, ainsi que toute sa famille. Dans la suite le prince cessa d'en boire & ne pressa plus personne ; alors Mou-ching lui demanda son congé, parce qu'il ne buvait plus de ce vin amer, & pour éviter, disait-il, d'être traîné dans les rues comme un criminel. Le véritable motif de la retraite de ce lettré était sans doute qu'il prévoyait quelque révolution, & craignit qu'il ne lui arrivât quelque aventure funeste, qu'il crut devoir sagement prévenir en se retirant.

Lieou-ou, fils de Lieou-kiao, lui succéda dans la principauté de Tchou, & se révolta effectivement la vingtième année du règne de Hiao-ouen-ti. S'étant accommodé avec la cour, il s'y rendit, & fut accusé par Tchao-tsou d'avoir pris des libertés avec des femmes, & d'avoir tenu des propos licencieux, pendant le deuil de l'impératrice, dans l'endroit même où se faisaient les cérémonies de ses funérailles. Il fut condamné à perdre la ville de Tong-hai avec ses dépendances.

Sur l'accusation de Tchao-tsou, on ôta le pays de Tchang-chan à Lieou-soui, prince de Tchao [1], petit-fils de p.575 Kao-hoang-ti, pour s'être révolté. On enleva aussi six petites villes à Lieou-ngang, prince de Kiao-si [2], qui fut accusé, par le même Tchao-tsou, de vendre les charges & les offices de ses États. Ces sortes de punitions alarmèrent tous les princes, & leur persuadèrent qu'on voulait peu à peu les dépouiller, pour les mettre hors d'état de pouvoir nuire à l'empereur.

---

[1] Lin-tching-hien de Teng-teng-fou du Pé-tché-li.
[2] Kiao-tcheou de Lay-tcheou-fou dans le Chan-tong.

Le prince de Ou, qui ne cherchait qu'une occasion de venger la mort de son fils, & que la seule crainte de ne pouvoir seul réussir retenait encore, ravi de voir les princes dans ces sentiments, les assembla pour consulter, sur une affaire commune à tous, mais en effet pour les engager dans ses intérêts. Les princes de Kiao-si, de Tsé-tchuen [1], de Kiao-tong [2], de Tsi, de Tchou, de Tchao se trouvèrent à cette assemblée. Le prince de Ou, qui en était le moteur, les détermina à prendre les armes, & à envoyer en même temps à la cour un courrier, avec un placet signé de tous, par lequel ils demandaient la tête de Tchao-tsou.

Dans les instructions que Hiao-ouen-ti avait données à son fils avant de mourir, il lui avait recommandé, en cas de guerre, de se servir de Tcheou-ya-fou, comme le capitaine le plus expérimenté & le plus brave de l'empire. Hiao-king-ti, apprenant la révolte des princes, fit venir ce général, & lui remit la conduite de cette guerre, en lui donnant trente-six officiers pour l'aider.

Yuen-ngang avait toujours été opposé à Tchao-tsou, par rapport au prince de Ou dont il prenait les intérêts. Comme il se flattait devant Teou-ngang, de donner de bons conseils p.576 à l'empereur sur la révolte de ce prince, celui-ci en avertit l'empereur, qui manda Yuen-ngang. Mais comme le prince était avec Tchao-tsou au moment que Yuen-ngang entra, il refusa de s'expliquer devant lui sur les moyens qu'il croyait capables de faire rentrer les révoltés dans l'obéissance : il pria même l'empereur de renvoyer tout le monde, afin qu'il pût lui parler avec plus de liberté. Quand ils furent seuls, Yuen-ngang lui dit :

> — Les princes, dans le placet qu'ils ont adressé à Votre Majesté, lui représentent que Kao-hoang-ti leur a donné des principautés, pour en jouir eux & leurs descendants : ils lui exposent encore, que ce grand empereur leur a assigné une étendue de pays & des villes, afin de les mettre en état de soutenir, avec éclat, les

[1] Cheou-kouang-hien de Tsin-tcheou-fou dans le Chan-tong.
[2] Tsié-mé-hien de Lai-tcheou-fou dans le Chan-tong.

dignités dont il les honorait. Cependant ils se plaignent que, sans respecter en eux l'ouvrage & les volontés du glorieux fondateur de notre dynastie, on les dépouille de ses bienfaits par les conseils de Tchao-tsou ; ils déclarent que c'est pour défendre leurs apanages qu'ils ont pris les armes, & que si on leur fait justice de la perfidie de Tchao-tsou, & qu'on leur rende les villes qu'on leur a enlevées, ils sont prêts à quitter les armes, & à rentrer dans la soumission qu'ils doivent à Votre Majesté. Elle voit donc clairement, par les justes plaintes de ces princes, qu'elle peut, sans tirer l'épée, apaiser cette révolte, en donnant aux princes la satisfaction qu'ils demandent, & en punissant Tchao-tsou, des conseils injustes & indiscrets qu'il a donnés à Votre Majesté : au lieu que si elle s'obstine à protéger un sujet, contre lequel ils ont tant de griefs, le feu de la rébellion peut s'étendre, & exposer l'empire à des troubles qu'il sera peut-être difficile d'apaiser.

p.577 L'empereur fut quelque temps pensif, & dans l'irrésolution sur le parti qu'il prendrait. Le zèle de Tchao-tsou combattait dans son cœur le conseil qu'on lui donnait, d'acheter la paix par sa mort. Cependant quand il eut considéré qu'il épargnerait la vie de tant d'autres, par la perte d'un seul, & qu'il délivrerait le peuple des calamités inséparables de la guerre, il se détermina à le sacrifier au bien général. Après avoir fait retirer Yuen-ngang, il envoie un de ses officiers, avec son char, à Tchao-tsou, comme s'il venait le chercher pour le conduire au palais, & lui donne en même temps l'ordre de s'arrêter dans la place publique, & d'y faire exécuter le malheureux Tchao-tsou.

Sensible à l'honneur qu'il croyait que son maître lui faisait, Tchao-tsou se revêt de ses habits de cérémonie, & monte dans le char ; mais étant arrivé à la grande rue, l'officier lui fait fermer la bouche par ses gens, & après avoir publié l'ordre de l'empereur, il lui fait trancher la tête.

Les princes révoltés, dont cette mort satisfaisait la vengeance, ne quittèrent pas pour cela les armes. Les fidèles serviteurs de l'empereur en furent consternés, & Teng-tong fut un de ceux qui lui témoigna le plus vivement l'injustice qu'il venait de commettre, en lui adressant un mémoire à ce sujet, où il lui disait :

> « Il y a plus de dix ans que le prince de Ou se prépare à la révolte. Sa haine contre Tchao-tsou n'était qu'un prétexte pour voiler ses mauvais desseins. La véritable cause de sa révolte est le désir de venger la mort de son fils, qui a péri lors de cette malheureuse partie d'échecs avec Votre Majesté. Depuis cette époque, il a pris sourdement ses précautions pour se mettre en état de soutenir la guerre contre l'empire. p.578 Son projet éventé par Tchao-tsou, & l'avis que ce fidèle ministre en donna à Votre Majesté, voilà ce qui l'a animé contre un sujet, dont le zèle a fait tout le crime. Sur la parole de Yuen-ngang, vous le sacrifiez à ses ennemis ; vous leur accordez une amnistie, vous leur rendez des terres dont ils n'ont que trop mérité qu'on les dépouille ; & le seul que vous deviez récompenser, paye de sa tête son trop d'attachement à vos intérêts. Yuen-ngang a satisfait sa haine contre lui ; il vous a trompé en vous promettant la soumission des princes, puisqu'ils ont toujours les armes à la main. Tchao-tsou, plus éclairé que les autres, voyait leurs desseins pernicieux, & s'opposait avec raison à leur agrandissement. L'expérience du passé lui avait appris combien il était dangereux de les laisser devenir trop puissants ; il cherchait à diminuer l'étendue de leur pays, & ses vues étaient celles d'un grand ministre, & d'un homme consommé dans les affaires.
>
> Vous vous êtes vous-même privé de son appui : sa mort, ignominieuse doit faire trembler quiconque osera entreprendre de défendre vos intérêts, & de vous donner des conseils, puisque pour montrer trop de zèle, on court risque de la vie, sur un

exposé artificieux, qu'on ne prend pas même la peine d'approfondir. Quel est le prince ambitieux, qui, craignant la vigilance de vos ministres, ne se servira pas des mêmes moyens pour les perdre ? Un homme en place est toujours en butte à l'envie. Si ses ennemis trouvent auprès du maître, la facilité de s'en défaire sur une simple accusation, rien ne les arrêtera dans les complots qu'ils voudront former ; ils seront sûrs d'écarter les obstacles qui pourraient les empêcher de parvenir à leurs fins ; & après avoir amené le maître au point d'éloigner, ou de faire mourir ceux p.579 qui pourraient le défendre ou l'aider de leurs conseils, ils tomberont sur lui, & je crains qu'il ne se tire mal des pièges qu'ils lui auront tendus. Peut-être moi-même serai-je sacrifié à leur haine, s'ils apprennent que je les ai accusés avec la véhémence de la vérité ? Peut-être Votre Majesté se formalisera-t-elle de la fermeté avec laquelle je lui parle, & que j'en serai la victime ; mais je mourrai content : j'aurai fait mon devoir d'honnête homme, en démontrant l'injustice de la mort de Tchao-tsou, & je me serai acquitté de la fidélité qu'un sujet doit à son maître, en lui représentant le danger où il s'expose. Mon zèle pour la réputation de Votre Majesté ne peut se taire, & le bien de l'empire exige qu'elle agisse avec vigueur contre les rebelles.

L'empereur, après la lecture de ce mémoire, ne douta plus qu'il n'eût été le jouet des princes, & donna de nouveaux ordres à Tcheou-ya-fou de marcher contre eux. Lorsque ce général fut prendre congé de l'empereur, il crut devoir lui représenter, qu'il serait à propos que le prince de Leang, son frère, se mît en campagne, pour intercepter les vivres à l'armée de Tchou, composée de soldats aguerris, avec lesquels il ne fallait pas se mesurer sans avoir bien combiné ses opérations ; & que si le prince de Leang secondait l'armée impériale, il lui répondait du succès de cette guerre. L'empereur en fit expédier l'ordre à ce prince, & Tcheou-ya-fou se rendit à Yong-yang, où était campée l'armée dont il venait prendre le commandement. Ce général s'étant mis en marche, & se disposant à partir

de Pa-chang, Tchao-tché lui conseilla de laisser sur sa droite, Hiao & Mien, où il soupçonnait que le prince de Ou devait avoir posté des détachements pour lui en disputer le passage. Il lui dit, qu'il fallait préférer la route de Lan-tien p.580 & de Ou-koan, pour se rendre à Lo-yang. Tcheou-ya-fou dirigea sa marche en conséquence de cet avis, qui lui parut très sage.

Lorsque les princes révoltés furent instruits de l'approche de l'armée impériale, ils pouvaient à peine le croire, malgré le rapport de leurs espions, qui assuraient l'avoir vue arriver à Lo-yang. Non, disaient ces princes, elle ne peut avoir fait tant de diligence, elle n'est pas tombée du Ciel ; quel chemin a-t-elle donc pris ? Sa marche leur paraissait incroyable. Cependant, quand ils n'en purent plus douter, ils commencèrent à se défier du succès de leur entreprise. Tcheou-ya-fou, au contraire, se voyant maître de tout le pays de Yong-yang, par la marche que Tchao-tché lui avait conseillé de faire, jugea que les princes avaient fait une faute, de ne pas s'en être emparé, & qu'ils étaient perdus sans ressource. Après avoir laissé reprendre haleine à ses troupes, il détacha Tchao-tché, pour aller s'opposer aux révoltés qui gardaient les passages de Hiao & de Mien.

De son côté le prince de Leang, suivant les ordres de l'empereur, à qui il demeura constamment attaché, occupait tous les postes par où les confédérés pouvaient tirer des convois, & leur coupait toute communication. Il ne leur restait de passages libres, pour avoir des vivres, que le cours des rivières Hoai-ho et Ssé-choui, dont le transport était long & peu sûr. Le prince de Ou, afin de dégager les passages, & d'obliger le prince de Leang à quitter son poste, fut investir sa capitale, dans l'espérance qu'il l'attirerait à son secours : mais ce prince, qui en avait laissé la garde à Han-ngan-koué avec une bonne garnison, se contenta de mander à Tcheou-ya-fou de secourir sa capitale, pendant qu'il continuait de garder le poste important qu'il p.581 occupait. Le général de l'empereur qui savait la place bien munie & en état de tenir ; que d'ailleurs le détachement des troupes de Leang, aux ordres de Tchang-yu, était plus que suffisant pour rassurer les assiégés, au lieu d'y jeter du secours,

envoya ses troupes légères garder les gorges du Hoai-ho & de Ssé-choui, la seule ressource des ennemis.

Les princes, continuellement harcelés par Tchang-yu, voyant que leurs vivres étaient presque consommés sans fruit devant la place qu'ils assiégeaient, tinrent conseil, dont le résultat fut de marcher aux impériaux, & de les engager à une action décisive ; en conséquence de quoi ils lèvent le siège de Leang, & vont chercher Tcheou-ya-fou. Ce général, bien retranché dans son camp, & muni de provisions de bouche, n'en voulut point sortir, quelques insultes qu'ils lui fissent pour l'attirer hors de ses lignes, persuadé qu'il en aurait bon marché dans la disette de vivres où ils allaient tomber.

Les confédérés, voyant leurs tentatives inutiles, résolurent de forcer le camp, & en concertèrent l'attaque par deux endroits différents ; l'une au nord, qui ne serait qu'une feinte, & l'autre au sud, où se porteraient toutes leurs forces. Tcheou-ya-fou, qui en fut instruit par des déserteurs, leur opposa ruse pour ruse : il garnit en apparence le côté du nord, en étendant les quartiers qui devaient le défendre, & fit paraître peu de monde au sud, où devaient se faire les plus grands efforts ; mais il masqua deux brigades d'élite pour tomber sur les ennemis quand ils seraient engagés dans le camp. Les princes choisirent la nuit pour donner l'assaut : ils le poussèrent avec toute la bravoure qu'inspire le désespoir ; les retranchements furent emportés ; mais au moment qu'ils se croyaient maîtres du camp, le corps de réserve, posté en embuscade, fondit sur p.582 ceux qui étaient entrés dans les lignes, & tout fut tué ou fait prisonnier. Les autres, qui devaient les soutenir, se voyant repoussés avec tant de vigueur, prirent la fuite, sans que leurs chefs pussent les arrêter ; alors Tcheou-ya-fou sortit de se retranchements, chargea brusquement l'armée des rebelles, qui, exténuée par la faim & découragée par le mauvais succès de l'attaque du camp, se laissa égorger sans se défendre.

Dans cette ruine totale de leur parti, les princes révoltés s'abandonnèrent au désespoir. Celui de Ou se sauva un des premiers ; il avait déjà passé le

Hoai-ho, & prenait la route de Tong-yuei, mais il fut tué. Le prince de Tchou se donna lui-même la mort, pour ne pas tomber entre les mains de ses ennemis. Celui de Tsi s'empoisonna, & le prince de Kiao-si s'enfonça un poignard dans le sein, au moment qu'il allait être fait prisonnier, avec ceux de Kiao-tong, de Ssé-tchuen & de Kiao. Ces trois derniers furent conduits à Tchang-ngan, où ils subirent la mort comme rebelles.

Cette grande défaite des princes arriva sur la fin de la seconde lune de la troisième année du règne de Hiao-king-ti, & le trentième de cette même lune, il y eut une éclipse de soleil. **153.** A la quatrième lune de l'année suivante, l'empereur déclara son fils Lieou-yong prince héritier ; il exempta, à cette occasion, les peuples du tribut de cette année, fit élargir les prisonniers détenus pour des causes légères, & diminua la peine de ceux dont les crimes étaient plus graves.

Le trentième de la dixième lune de cette même année, il y eut une éclipse de soleil.

152. L'année suivante, l'empereur fit bâtir un village, qu'il appella Yang-ling-y [1], pour servir de retraite aux vieillards, p.583 aux veuves & aux orphelins réduits à la pauvreté. Il assigna des fonds considérables pour leur subsistance & leur entretien. Quelque temps après, il fit conduire la princesse Tchang-chi au *Tchen-yu* des Tartares *Hiong-nou*, à qui il l'avait promise en mariage. Sur la fin de l'année, à la douzième lune, le tonnerre se fit entendre comme au fort de l'été ; **151.** & à la neuvième lune de l'année suivante, l'empereur qui n'aimait pas l'impératrice Po-chi, la dégrada & la mit au rang des suivantes.

Le trentième de la onzième lune, septième année du règne de Hiao-king-ti, il y eut une éclipse de soleil.

A cette même époque, le prince Lieou-yong, que l'empereur avait solennellement déclaré son héritier, perdit son rang par les intrigues d'une des princesses-reines.

---

[1] A trente li au sud-ouest de Kao-ling-hien de Si-ngan-fou dans le Chen-si.

150. Le prince de Yen avait marié une de ses filles à Ouang-tchong, un de ses principaux officiers, qui laissa un fils & deux filles à sa mort. Tsang-eulh, sa veuve, encore jeune & pourvue d'appâts, se remaria à Tien, qui était en faveur auprès de l'empereur Hiao-ouen-ti. Elle eut un fils appelé Tien-sen. L'aînée des deux filles de son premier mariage, devenue nubile, fut mariée par l'empereur à Kin-ouang-siun, un de ses premiers officiers ; & de ce mariage, il vint une fille, qui, par sa beauté & son esprit, fit l'admiration de toute la cour. Comme on ne tarissait point sur son éloge, Tsang-eulh en augura une grande fortune pour sa fille, & afin de réaliser ses espérances, elle la fit voir au prince Lieou-ki, l'aîné des fils de l'empereur, qui en devint éperdument amoureux. Ce prince en eut un fils, qu'il nomma Lieou-ché.

Lorsque Lieou-ki fut sur le trône, & qu'il eut nommé Lieou-yong son successeur à l'empire, ils voulut le marier à p.584 la fille de la princesse Piao. Li-ki, mère de Lieou-yong, s'opposa fortement à ce mariage, que Ouang-chi, une autre femme de l'empereur, avait proposé. Celle-ci en eut du ressentiment contre Li-ki, & ces deux princesses se brouillèrent ensemble.

Ouang-chi, plus vindicative, entretenait l'empereur dans le mécontentement que l'opposition de Li-ki lui donnait. Elle engagea un grand de la cour à présenter un placet au prince, dans lequel il exposait, que puisqu'il avait désigné le fils de Li-ki son héritier, il fallait qu'il la déclarât impératrice. Ouang-chi insinua à l'empereur que ce placet était l'effet des intrigues de Li-ki. Dans la colère qu'il en eut, il fit condamner à mort celui qui le lui avait présenté, & révoqua le choix qu'il avait fait de Lieou-yong pour son successeur au trône. La sensible Li-ki en conçut tant de chagrin, qu'elle en mourut peu de temps après.

L'ambitieuse Ouang-chi, n'ayant plus de rivale, obtint pour elle un rang, dont ses intrigues avaient privé Li-ki. Elle fut déclarée impératrice à la quatrième lune, & Lieou-ché, son fils, prince héritier. **149.** L'an 149, en été, à la quatrième lune, il y eut un violent tremblement de terre, & à Heng-

chan il tomba de la grêle d'une grosseur extraordinaire, à la hauteur de deux pieds.

148. L'année suivante, à la quatrième lune, il parut une comète du côté du nord ; & la neuvième lune, il y eut une éclipse de soleil.

Lorsque Lieou-ki destitua Lieou-yong de sa qualité d'héritier de l'empire, le prince de Leang, frère puîné de l'empereur, se trouvait à la cour. Yang-chin & Kong-fun-kouei, favoris de ce prince, dont l'ambition était de voir leur maître p.585 sur le trône impérial, dans l'espérance d'une plus grande fortune pour eux-mêmes, sollicitèrent vivement l'impératrice-mère de demander, pour le prince de Leang, le rang que l'empereur venait d'ôter à son fils aîné. Cette princesse, étant à table avec l'empereur, fit adroitement tomber la conversation sur les belles qualités du prince de Leang : comme elle vit que l'empereur en faisait aussi l'éloge, elle lui dit :

> — Si j'avais quelque chose à vous demander, ce serait en sa faveur ; mais je craindrais un refus.

L'empereur se levant, lui répondit :

> — Princesse, ce doute me fait injure ; je suis votre fils & empereur, je vous dois le respect & l'obéissance : j'en dois encore l'exemple à mes sujets. Oserais-je manquer à ces obligations aussi respectables ?

L'impératrice-mère, enhardie par cette réponse, lui fit la proposition d'assurer sa succession au prince de Leang ; mais l'empereur, qui ne s'attendait pas à une pareille demande, la salua profondément, & ne lui répondit que par un oui forcé.

Yuen-ngang, dont les conseils avaient causé la perte de Tchao-tsou, remplissait alors la charge de censeur de l'empire. Instruit de ce qui s'était passé entre l'impératrice-mère & son fils, il prit le pinceau & composa un placet, qu'il rendit public, dans lequel il représentait à l'empereur que, suivant les ordres du fondateur de la dynastie, il ne pouvait choisir un successeur que parmi les princes ses fils, afin de conserver l'honneur de sa

famille, & d'en perpétuer le lustre dans ses descendants. Que si son devoir de fils l'obligeait d'obéir à sa mère, ce ne devait être que dans les choses qui n'étaient point contraires aux constitutions de l'État ; que sa première obligation, comme empereur, était de respecter les volontés p.586 du grand Kao-hoang-ti, le chef de sa famille, auxquelles tous les grands avaient donné leur sanction par un serment irrévocable & solennel ; & que l'exemple de Suen-kong, prince de Song, qui, pour avoir déshérité son fils, avait allumé une guerre qui avait duré cinq générations, devait absolument le détourner de toute idée de faire passer le sceptre impérial entre les mains de son frère, au préjudice de ses enfants, ses légitimes héritiers.

La fermeté de ce placet déconcerta toutes les vues de l'impératrice-mère & des favoris du prince de Leang. Ce dernier ne fut pas le maître de son ressentiment contre les censeurs de l'empire : à l'instigation de ses favoris, il supposa un ordre de l'empereur, & envoya à leur tribunal des assassins, qui poignardèrent Yuen-ngang, avec au moins dix de ses collègues.

L'empereur donna les ordres les plus sévères contre les meurtriers ; & par les recherches exactes qu'on en fit, on découvrit que le prince de Leang était l'auteur de cet attentat affreux. Comme il craignait pour ses favoris, il les fit évader & les envoya à Leang, accompagnés de Tien-chou, pour les cacher dans l'endroit le plus secret de son palais. Ce prince les y suivit peu de jours après. Han-ngan-koué, grand-maître de sa maison, & responsable, par sa place, des désordres qui se commettent, vint trouver ce prince à son arrivée, & lui dit, les larmes aux yeux :

> — Je suis perdu, si vous laissez ces deux hommes dans l'intérieur du palais ! *La honte du prince*, dit le proverbe, *est la mort de son sujet*. Vous ne vous êtes porté à cette extrémité, que parce que vous n'aviez auprès de vous aucun sujet fidèle. Les discours artificieux de deux scélérats vous ont fait commettre une action, contre laquelle l'humanité, la justice & les lois crient vengeance. Je frémis du danger qui menace p.587 vos jours ! Un infâme supplice !

Ses larmes, à ces mots, coulèrent plus fort : le prince effrayé, s'écria :

— Malheureux, qu'ai-je fait !

Cependant les tribunaux, intéressés à venger la mort des officiers de l'empire, sollicitaient vivement la punition exemplaire des coupables. L'empereur ne pouvait se résoudre à faire périr un frère qu'il aimait. L'impératrice-mère était inconsolable, & tremblait pour la vie de ce cher fils. Han-ngan-koué revint à la charge, pour le presser de donner satisfaction à l'empereur, en sacrifiant ses deux favoris. Le prince, que cette proposition désespérait, ne pouvait y penser sans verser des pleurs amers. Ces deux favoris, voyant tant de troubles à leur occasion, se firent justice eux-mêmes, & prévinrent, en se donnant la mort, le supplice ignominieux qui les attendait.

Le prince de Leang ne put s'empêcher de donner des larmes à la fin tragique de deux personnes qu'il avait aimées : bientôt le soin de se tirer lui-même d'embarras, lui fit écrire à Ouang-sin, frère aîné de l'impératrice, une lettre conçue en ces termes :

> « Siang osa autrefois attenter aux jours de Chun, avant qu'il parvînt au trône. Chun, reconnu empereur, oublia les mauvais traitements de son frère, & ne sut que pardonner. Il poussa même la générosité au point de le combler de bienfaits, & de lui donner un des meilleurs gouvernements. Cette action fait encore aujourd'hui l'objet de notre admiration & de nos louanges : je n'ai point entrepris sur la vie de l'empereur, serait-il moins généreux que Chun ?

Il finissait sa lettre par demander à Ouang-sin, d'engager la sœur de Tchang-kiun, à qui il avait rendu des services, & qui avait du crédit sur l'esprit de l'empereur, d'intercéder pour lui. Le prince, à qui on montra la lettre de son frère, apprenant en p.588 même temps, que Yang-ching & Kong-fun-kouei s'étaient donné la mort, fit surseoir à toutes les poursuites, & publia que son frère était innocent du meurtre de Yuen-ngang & de ses collègues, dont il rejetait toute l'atrocité sur les deux favoris : il le rappela à

la cour, & sécha enfin les larmes de l'impératrice sa mère, dont ce rappel dissipa les inquiétudes mortelles où elle avait été depuis cette funeste aventure.

Pour se rendre à la cour, le prince de Leang se revêtit des habits les plus simples, & y vint dans un char sans ornements, suivi seulement de deux cavaliers. Il se présenta à la porte du palais en posture de criminel, en implorant son pardon. Aussitôt que sa mère & son frère en furent avertis, ils le firent entrer & se précipitèrent dans ses bras, en versant des pleurs de tristesse & de joie, accompagnés de paroles entrecoupées par leurs sanglots. Cette entrevue attendrissante tira des larmes des spectateurs. Le prince de Leang rentra en grâce ; mais dans la suite, l'empereur l'éloigna peu à peu du palais.

147. L'année suivante, à la quatrième lune, il y eut un grand tremblement de terre & une sécheresse extraordinaire ; en automne, un nombre prodigieux de sauterelles ruina entièrement les moissons. Dans le même temps, à la neuvième lune, il parut une comète au nord-ouest, & le trentième de cette même lune, il y eut une éclipse de soleil.

146. La onzième année du règne de Hiao-king-ti, en été, on vit une quantité de sauterelles encore plus grande que l'année précédente, & à la dixième lune, il y eut une éclipse de soleil. **145.** La douzième année, il y eut une famine générale dans tout l'empire ; le feu prit à la porte orientale du palais, & le réduisit en cendres. La terre trembla à la neuvième lune ; **144.** & l'année suivante, sur la fin de la troisième lune, il tomba de la neige p.589 hors de saison. A la quatrième lune de la même année, Lieou-ou, prince de Leang, connu sous le nom de *Hiao-ouang*, mourut des suites du chagrin que sa disgrâce lui avait donné, & de ce qu'il ne venait plus à la cour y jouir des honneurs dûs à sa naissance. L'impératrice-mère fut si sensible à sa mort, que, s'abandonnant à sa douleur, elle ne voulait plus prendre de nourriture, & reprocha durement à l'empereur de l'avoir avancée. Ce prince ne put la consoler qu'en partageant les États de Leang entre les cinq enfants que son frère avait laissés. Mai, eut l'état de Leang ;

Ming, celui de Tsi-tchouen ; Peng-li, celui de Tsi-tong ; Ting, celui de Chan-yang ; enfin Pou-ché, celui de Tsi-in : États qu'ils possédèrent avec le titre de *ouang*, ou de roi.

A la même époque, Li-kouang, qui gardait à Yen-men les frontières contre les Tartares *Hiong-nou*, entra dans leur pays à la tête d'une centaine de cavaliers, pour aller à la découverte. Il n'eut pas marché un jour, qu'il aperçût quelques mille Tartares qui venaient droit à lui. Sa petite troupe voulut retourner sur ses pas, mais il lui représenta que si les Tartares les voyaient fuir, ils tomberaient sur eux, & les inquiéteraient beaucoup dans leur retraite ; au lieu qu'en faisant bonne contenance, ils leur en imposeraient. Li-kouang donna l'ordre de mettre pied à terre, & de desseller les chevaux quand les Tartares ne seraient plus qu'à deux li de distance. Pendant qu'ils étaient occupés de ce soin, un officier tartare s'avança à la portée de l'arc, suivi de quelques cavaliers. Li-ouang monte à cheval avec une dizaine des siens, & se présente fièrement. Le Tartare lui décoche une flèche, qui ne l'atteint pas ; alors Li-kouang l'ajuste, & le renverse de dessus son cheval ; ses compagnons prennent aussitôt la fuite.

Li-kouang ne s'amusa pas à les poursuivre ; de retour à son p.590 petit camp, il fit desseller leurs chevaux à ceux qui venaient d'escarmoucher avec lui. Les Tartares, qui les observaient, voyant leur sécurité, les crurent soutenus par le gros de l'armée, & n'osèrent plus les venir insulter. Mais Li-kouang profita de la nuit pour se retirer.

Le trentième de la septième lune de la même année, il y eut une éclipse de soleil. **143.** L'été de l'année suivante, il y eut un tremblement de terre, qui dura vingt-deux jours de suite, dont les secousses furent si violentes, qu'elles firent écrouler les murailles de plusieurs villes. Le trentième de la septième lune, de cette même année, il y eut une éclipse de soleil.

142. L'année d'après, à la première lune, on ressentit, dans un jour, trois grandes secousses d'un tremblement de terre. **141.** L'an 141, en hiver, à la dixième lune, le soleil & la lune parurent de couleur rougeâtre ; ce phénomène remplit de crainte tout le monde. A la dernière lune de la

même année, le tonnerre gronda d'une manière effrayante : le soleil & la lune parurent, durant cinq jours, d'un rouge foncé, ce qui augmenta la terreur dont on était saisi.

L'empereur Hiao-king-ti mourut âgé de quarante-huit ans, la seizième année de son règne. Son fils Lieou-ché, qui prit le nom de Han-ou-ti, lui succéda à l'âge de seize ans.

Fin du Tome second.

@